

1. Des nudges dans les politiques publiques
2. Formes de la commensalité

<b>Juan ALONSO ALDAMA</b> Éditorial .....	3
<b>Dossier : Des nudges dans les politiques publiques : un défi pour la sémiotique</b> .....	5
<b>Jacques FONTANILLE</b> Introduction.....	6
1- Politique des nudges.....	19
<b>Fiona OTTAVIANI</b> Transformations de l'action publique et dynamiques institutionnelles : quels changements dans les comportements ?.....	20
<b>Jean-Marie KLINKENBERG</b> L'incitation douce dans la mise en œuvre des politiques linguistiques Le cas des usages non sexistes.....	27
<b>Marion COLAS-BLAISE</b> Vers une politique du nudge : l'instrument au service de l'incitation .....	41
<b>Isabella PEZZINI et Paolo PEVERINI</b> Communication non conventionnelle et nudging en contexte urbain.....	55
<b>Juan ALONSO ALDAMA et Mehrvi FAZAL</b> « Je vais lui faire une offre qu'il ne pourra pas refuser » Du <i>hard power</i> au <i>soft power</i> .....	71
<b>Valeria DE LUCA</b> Qui gardera les gardiens ? Sur certaines déclinaisons sémiotiques de la <i>transparence</i> en vue d'une évaluation critique des nudges .....	83
<b>Hamidreza SHAIRI</b> La réfiguration en tant que source de la manipulation : spéculations monétaires dans la société iranienne .....	96
2- Rhétorique des nudges .....	107
<b>Denis BERTRAND</b> Praxis énonciative, habitude et résistance au changement .....	108
<b>Anne BEYAERT-GESLIN</b> Factitivité et manipulation douce : quelques leçons tirées de l'exposition d'objets de design .....	122
<b>Ivan DARRAULT-HARRIS</b> L'urbanisme comportemental : formes dures et douces de la dissuasion dans la ville.....	132
<b>Cécile McLAUGHLIN, François BOBRIE et Anne KRUPICKA</b> Goûtons aux nudges : contre le gaspillage alimentaire <i>Réflexions sémiotiques sur les pratiques d'influence de type « nudge » en milieu scolaire</i> .....	138
<b>Camille ALLOING et Julien PIERRE</b> Nudges ou affordances ? Tisser la toile d'une affection distribuée .....	157
<b>Nedret ÖZTOKAT KILIÇERI</b> Le nudge : du faire discursif politique au comportement civil L'exemple des élections 2019 d'Istanbul.....	175
<b>Tiziana MIGLIORE</b> Nudge. La décision artificielle .....	186
3- Grammaire des nudges .....	202
<b>Pierluigi BASSO FOSSALI</b> Des index aux pouces Les <i>nudges</i> entre fluidification modale et interprétation liquidée .....	203
<b>Anouar BEN MSILA</b> Approche sémiotique du nudge.....	229

<b>Oscar Quezada MACCHIAVELLO</b> Interdépendances de l'Université : enchevêtrements et désenchevêtrements.....	240
<b>Jacques FONTANILLE et Julie LAIRESSE</b> Les nudges et le contrôle sémiotique du milieu et du collectif.....	246
<b>Angelo DI CATERINO</b> Nouvelles formes du faire/Nouvelles formes du faire-croire : Le rôle de la théorie des nudges et des passions dans les fake-news.....	260
<b>Didier TSALA EFFA et Lucile BERTHOMÉ</b> Le jeu Terra Aventura et les nudges Au gré de « l'effet de simple exposition » .....	266
<b>Dossier : Formes de la commensalité : dispositifs rituels autour du manger Sous la direction de Gianfranco Marrone .....</b>	<b>276</b>
<b>Gianfranco MARRONE</b> Aventures de la serviette Pour une sémiotique des manières de table.....	277
<b>Jean-Jacques BOUTAUD</b> Les formes résilientes de la convivialité en confinement .....	298
<b>Isabella PEZZINI</b> Dîner « Chez Giggetto » à Rome Manières de table dans le cinéma de Federico Fellini .....	310
<b>Mohamed BERNOUSSI</b> Économie politique d'une jatte de couscous .....	326
<b>Sung-Do KIM</b> L'anthropo-sémiotique de la ritualité bouddhique du <i>Baru Gongyang</i> Symbolique du repas dans les communautés monastiques coréennes .....	336
<b>Tiziana MIGLIORE</b> Le système du croire. Crédence et croyance .....	357
<b>Giorgio GRIGNAFFINI</b> La <i>politesse gourmande</i> : regimi di interazione conviviale nei pranzi di gala della Francia di inizio Ottocento .....	378
<b>Carlo Andrea TASSINARI</b> « L'homme-à-fourchette » La construction du convive-modèle à la table de Buckingham Palace .....	395
<b>Emiliano BATTISTINI</b> Aspects sonores des bonnes manières de table .....	411
<b>Maria Pia POZZATO</b> Bambini al ristorante Strategie, tensioni e passioni di una scena alimentare.....	426
<b>Ilaria VENTURA BORDENCA</b> Apprendre à manger Sémiotique des objets de table pour enfants .....	437
<b>Comptes rendus.....</b>	<b>449</b>
Maria Giulia Dondero, <i>Les langages de l'image. De la peinture aux Big Visual Data</i> , Paris, Hermann, 2020	
<b>Jean-François Bordron.....</b>	<b>450</b>
Louis Hébert, <i>Cours de sémiotique, pour une sémiotique applicable</i> , Paris, Classiques Garnier, 2020	
<b>Jean-Louis Brun.....</b>	<b>455</b>
Amir Biglari et Nathalie Roelens (éds.), <i>La sémiotique et son autre</i> , Paris, Éditions Kimé, 2019	
<b>Valeria DE LUCA.....</b>	<b>458</b>
Jorge Lozano, <i>El discurso histórico</i> (1987), Madrid, Sequitur, 2015 (rééd.)	
<b>Rayco González.....</b>	<b>465</b>
Gianfranco Marrone, <i>Addio alla Natura</i> , Torino, Einaudi, 2011	
<b>Carlo Andrea TASSINARI .....</b>	<b>472</b>

Avec ce numéro 124 paraissent les « nouveaux » *Actes Sémiotiques*. Ils sont nés d'une crise survenue au printemps 2020 – année qui en compta un certain nombre... Nos lecteurs ont été informés des changements dans l'organigramme par un communiqué du 28 mars. L'équipe rédactionnelle qui a pris la relève, en s'adossant à un comité éditorial étroitement impliqué dans le travail collectif de la revue, se donne pour objectif de développer la collégialité dans le fonctionnement, de promouvoir les problématiques nouvelles d'une sémiotique toujours en gestation, et de s'ouvrir plus largement au dialogue interdisciplinaire.

Le défi à relever est de taille, compte tenu de la qualité reconnue de cette revue qui, avec beaucoup d'autres de portée internationale, contribue depuis longtemps au développement et à la diffusion de notre discipline.

Le numéro que nous présentons aujourd'hui comporte deux grands dossiers. Le premier, dirigé par Jacques Fontanille, est consacré à la problématique « Des nudges dans les politiques publiques ». Il approfondit les modes de configuration de cette « incitation douce » en mettant en évidence ses enjeux narratifs, énonciatifs, actantiels, modaux, éthiques et politiques. Ce sujet particulièrement prégnant dans la société actuelle est questionné à travers de multiples exemples où le *nudging* est impliqué : langue, communication de masse et institutions, urbanisme et design, commerce, tourisme et industrie alimentaire, finances, politique et écologie. Le second dossier, coordonné par Gianfranco Marrone, s'intitule « Formes de la commensalité : dispositifs rituels autour du manger ». On s'y attache à explorer, par l'observation directe ou à travers des représentations littéraires et filmiques, les pratiques qui, d'Orient en Occident, font du *manger* et du *manger-ensemble* un phénomène culturalisé autour de la *norme* et de l'*usage*, entre convocation, révocation et transgression.

Ces deux dossiers relèvent de la socio-sémiotique et s'inscrivent, plus largement, dans une « sémiotique de la culture ». Sous-tendus par des problématiques communes qui présentent un intérêt fondamental pour la sémiotique contemporaine, ils nous invitent, de ce fait, à prolonger la réflexion au-delà de leurs thématiques particulières.

Ils conjuguent en effet les différentes étapes de l'élaboration théorique en sémiotique – depuis la période structuraliste jusqu'aux développements plus récents autour de la tensivité et du sensible. Les contributions dans leur ensemble approfondissent aussi bien la problématique de la *pratique* que celle de la *manipulation*. Rituels investis de signification sociale – voire religieuse et mythique, comme dans le repas bouddhiste – ou automatismes qui traduisent l'usure du sens – comme les déplacements en ville, terrain privilégié des *nudges* : autant de formes et de nuances de la pratique que ces dossiers analysent. Corrélativement, instituant ou modifiant ces pratiques, la « persuasion esthétique » –

caractéristique d'un grand nombre de *nudges* – vient s'ajouter à la persuasion affective ou cognitive traditionnellement reconnue, ainsi qu'à la coercition imposée par la règle – du « bien manger », par exemple : c'est ainsi que le vaste champ sémiotique de la *manipulation* se trouve ici réinterrogé et enrichi.

Enfin, assurant la publication de ce numéro qui compte plus de 450 pages, nous avons pris la mesure de l'immense travail mené par nos prédécesseurs. Nous tenons donc à leur rendre hommage, en reconnaissant les heures, les semaines, les mois et les années qu'ils ont consacrés à la tâche minutieuse, chronophage, parfois ingrate et toujours destinée à disparaître, qui est celle de l'édition, entre relecture, correction et dialogue avec les différents auteurs. Travail de dentellière au bout duquel apparaît, reluisante, la trame du sens.

**Dossier : Des nudges dans les politiques publiques : un défi  
pour la sémiotique**

Cet ouvrage collectif est issu d'un colloque intitulé « *De la manipulation à l'incitation. Inflexion des comportements et politiques publiques* » qui s'est tenu à l'Université de Limoges du 16 au 18 octobre 2019, et qui fait partie d'un programme de recherches consacré aux nudges, lui-même établi en réponse à un appel à projet<sup>1</sup>. Les nudges sont des dispositifs tactiques qui visent à infléchir, ou à modifier en profondeur les comportements des consommateurs, des usagers et des citoyens, dans le cadre d'une stratégie mercatique ou socio-politique. Ils agissent directement sur le processus d'action, en donnant des « coups de pouce » pour que les acteurs fassent le « bon choix » au moment même d'agir. Les théories psychologiques qui les fondent se sont développées à la fin du XX<sup>e</sup> siècle, et prennent leur source dans les travaux de l'École d'économie de Chicago sur l'architecture et la motivation des choix et des décisions. La théorie et les méthodes des nudges naissent au début du XXI<sup>e</sup> siècle, dans le champ de l'économie comportementale, et toujours au sein de l'École de Chicago. Ces deux ensembles de travaux ont été couronnés chacun par un prix Nobel (respectivement attribués à Daniel Kahneman et Richard Thaler).

Au cours des vingt dernières années, ce sujet a été l'apanage des sciences économiques et de gestion, plus récemment des sciences de l'information et de la communication. En même temps, les nudges se sont répandus dans la plupart des pays, tout particulièrement en accompagnement des politiques publiques ; en témoigne la multiplication des « cellules nudges », des « nudges squad », « nudges units » et autres « missions nudges », rattachées soit directement au pouvoir central, au cabinet d'un Président, d'un Maire, ou d'un Premier Ministre, soit à une direction de l'administration des pays ou des régions (Royaume-Uni, États-Unis, Canada, Pays-Bas, Australie, Nouvelle Zélande, Danemark, Chili, Qatar, Arabie Saoudite, France, etc.). Même si cette notion et ces procédés sont peu connus en dehors des cercles de la recherche économique, en gestion et en mercatique (la plupart des responsables politiques français n'en ont qu'une vague idée, ou les ignorent), ils représentent bien plus que des expériences marginales ou des tendances managériales éphémères : dans la mise en application des politiques publiques, la diffusion des nudges s'apparente plutôt à une vague de fond !

Le thème de ce colloque a été reçu par les sémioticiens de plusieurs pays comme un défi : face à un objet d'étude jusqu'alors inexploré dans une perspective sémiotique, et à un phénomène politique et

---

<sup>1</sup> En réponse à un appel à projets de la Région Nouvelle-Aquitaine, deux équipes de recherche, le CEREGE, Centre de Recherche en Gestion, de l'université de Poitiers, et le CeReS, Centre de Recherches Sémiotiques, de l'université de Limoges, ont proposé une recherche intitulée « *Nudges et objectifs de développement durable* », dénommée aussitôt, dans l'enthousiasme du projet initial, et sans fausse modestie : « DEFIPLANET ». Ce programme a été accepté et financé par la Région Nouvelle-Aquitaine, que nous remercions pour son soutien.

social pourtant de plus en plus invasif, il fallait relever le gant ! Les sémioticiens pouvaient s'appuyer pour cela sur la théorie de la *manipulation* proposée par Greimas, sur celle de l'*habitus*, proposée par Pierce, ou sur celle des *interactions*, proposée par Landowski. Mais en affrontant concrètement le fonctionnement des nudges, ils ont tous compris que ces références ne suffisaient pas à rendre compte de sa spécificité, et ils se sont efforcés de les compléter ou de les dépasser pour comprendre un phénomène qui s'avère résistant. Si par exemple on les soumet à la théorie greimassienne de la *manipulation* – le « faire faire » –, on se heurte au fait qu'un nudge intervient sur un acteur qui agit déjà, non pas pour « faire faire », mais pour « faire faire autrement ». Le nudge ne déclenche pas l'action, mais l'infléchit ou la détourne de sa visée première. Il ne vise pas l'action au sens narratif, c'est-à-dire bornée par une situation initiale et une situation finale, mais des processus pratiques ouverts, en amont vers des pratiques installées de longue date, et en aval vers des comportements que l'on espère durables. De même, si on s'appuie sur la théorie peircienne de l'*habitus*, on s'aperçoit que le rôle du nudge n'est pas de proposer un « interprétant final », qui arrête le processus infini de la sémiose, mais de le remplacer « en douceur » et « en sourdine » par un autre, de remplacer une habitude par une autre, qui sera elle-même susceptible d'inflexions ultérieures. Ou encore, si on se fonde sur la typologie landowskienne des *régimes d'interaction*, on constate que les nudges ne consistent pas à remplacer tel régime par tel autre, mais procèdent à des recombinaisons entre les régimes. D'autres auteurs, appartenant à d'autres champs de recherches (notamment la gestion et l'information-communication), éprouvent eux aussi, ici-même, les limites de leurs références principales, et la résistance de l'objet « nudge ». Tous se sont livrés à des reconfigurations, souvent prudentes, parfois risquées, toujours stimulantes, et ont très largement élargi la problématique sociale et politique de l'influence, de la pression, de l'incitation, de la communication persuasive, de leur scénarisation et de leur diffusion plus ou moins insidieuse dans tous les domaines de notre vie quotidienne.

Si ce thème de recherche est directement soutenu par les pouvoirs publics, c'est qu'il interroge à la fois, à travers les méthodes utilisées pour infléchir nos comportements, notre liberté, notre citoyenneté, notre perception des enjeux politiques et culturels de nos conduites ordinaires, et notre capacité à partager ou refuser des valeurs nouvelles. Il concerne également l'image que la puissance publique nous renvoie de nous-mêmes – en même temps que celle qu'elle nous donne d'elle-même –, en tant que citoyens, usagers ou parties prenantes, dans sa manière d'intervenir dans notre vie quotidienne. En conséquence, la question des nudges doit non seulement être débattue entre spécialistes, mais aussi être partagée avec nos concitoyens, pour plusieurs raisons.

### **1. L'économie comportementale mise à la question**

Tout d'abord, la conception des nudges qui est actuellement en vigueur repose sur l'idée, pour le moins surprenante si on y réfléchit quelques minutes, selon laquelle l'ensemble des comportements humains observables et constatés résultent de *biais cognitifs*, que l'on peut exploiter pour modifier ces comportements. Des *biais*, mais par rapport à quels comportements qui seraient, eux, rectilignes et normés ? Par rapport aux comportements d'un humain idéal (l'*homo economicus*), tel qu'il est conçu par l'économie néo-libérale, et qui n'agirait que dans le sens de ses intérêts dûment calculés et pondérés. Tous les humains ont des intérêts, mais tous agissent aussi pour d'autres raisons. Tous les nudges sont actuellement conçus à partir d'un ou plusieurs de ces *biais cognitifs*, dont plusieurs contributions



proposent des analyses détaillées (voir notamment Öztokat, à propos de l'enfermement de la classe politique turque dans un jeu de rôles stéréotypé, et les moyens utilisés par l'opposition pour s'en libérer ; ou encore Shairi, à propos des compulsions spéculatives des Iraniens en matière de devises étrangères).

Nos contemporains doivent donc être informés du fait que, en tant qu'êtres humains réels, concrets, faits de chairs et d'humeurs, de passions et de contradictions, faits d'une riche complexité de valeurs, de désirs, de tendances, d'émotions, de croyances, d'enthousiasme ou de désenchantement, d'impulsivité ou de prudence, nous serions tous *biaisés*, et même *multi-biaisés*. Nos comportements concrets pourraient alors être réduits à des agglomérats d'exceptions par rapport à un idéal abstrait, et inaccessible – sauf aux calculs des économistes. Dans le domaine des sciences du langage, il est en général admis qu'une grammaire qui oppose une langue idéale à une accumulation d'exceptions et d'écarts stigmatisés n'est pas une grammaire « scientifique », conçue pour décrire et comprendre une langue, mais une grammaire *normative*, un recueil de prescriptions imposant un usage particulier de la langue, dont on sait par ailleurs qu'il est porté par des catégories sociales et culturelles dominantes.

En serait-il de même pour les sciences du comportement ? La question est d'autant plus pressante que, comme le rappelle ici-même Ottaviani, les « conventions scientifiques », notamment dans le domaine des sciences de l'homme et de la société, deviennent aussi, dès leur mise en œuvre, des « conventions sociales », et que, par conséquent, il faut examiner les effets de leur *performativité sociale* : en d'autres termes, Ottaviani nous invite à être vigilants à l'égard des sciences comportementales, car même si elles semblent ne proposer que des descriptions scientifiques de nos comportements, elles tendent également, en raison de leurs implications politico-idéologiques, à les rendre conformes, jusque et surtout dans la réalité sociale, à la théorie qui inspire ces descriptions.

Cet ouvrage s'efforce à cet égard de prendre au contraire pour référence, non pas un idéal abstrait et irréalisable, mais les humains réels, telles qu'elles sont ou tels qu'ils sont, dans toute leur richesse culturelle et leur complexité symbolique et comportementale, multifactorielle mais structurable. Les sciences humaines et sociales n'ont pas pour objectif méthodologique une accumulation hétérogène et illimitée de biais cognitifs et d'errements émotionnels – on en compte aujourd'hui, selon les auteurs et les disciplines, plus de deux cents. Considérer les humains ainsi, dans toute leur complexité, c'est aussi une manière de prolonger et renouveler la tradition de l'humanisme et des « humanités », ce domaine de la connaissance académique dont le pluriel est ici particulièrement bienvenu. Cette diversité est structurable, parce qu'on peut y distinguer des régimes d'existence, des formes de vie, des niveaux de pertinence, des types de pratiques et d'interactions, des types passionnels et émotionnels, des systèmes de valeur, et que, à l'intérieur de chacune de ces dimensions, des typologies sont envisageables, voire existent déjà.

La plupart des contributions à cet ouvrage développent une discussion des fondements théoriques qui dominant la conception et la mise en œuvre actuelles des nudges. Beaucoup évoquent la distinction faite par Kahneman entre les deux « systèmes » de la décision (S1, le système rapide, et S2, le système lent). Leur présentation étant développée abondamment dans les différents chapitres, nous n'y insisterons pas ici. Leur examen critique conduit plusieurs auteurs (Bertrand ; Quezada ; Shairi) à les rapprocher de la distinction proposée par Coquet, entre non-sujet et sujet, respectivement entre l'instance de la *prédication* et celle de l'*assomption*, la question restant ouverte de savoir si dans le

Système 1, celui des raccourcis mentaux et émotionnels, l'assomption ne serait pas requise aussi, quoique d'une autre manière que dans le Système 2, celui de la rationalité délibérative.

L'examen critique de la distinction due à Kahneman met également en lumière la dissymétrie empirique – et même théorique – considérable entre les deux systèmes. Tout d'abord, l'« erreur de Descartes » semble partagée aussi par la psycho-économie comportementale : il faut rappeler, à la suite de Damasio, qu'aucune décision, et même aucune cognition, ne peuvent se passer sans dommage de l'émotion (Alloing et Pierre). Il s'ensuit que le Système 2 dépend toujours du Système 1, mais que l'inverse n'est pas vrai (Pezzini et Peverini). Et surtout, l'idée selon laquelle le Système 1, parce qu'il est rapide, serait structurellement un « court-circuit », repose sur une illusion méthodologique. Certes, dans la démarche empirique, sur le terrain, le processus de type S1 est plus difficile à saisir que celui de type S2 (Alloing et Pierre), parce qu'il est quasiment instantané, et peu verbalisable. Mais cette instantanéité n'implique pas pour autant qu'il soit un simple raccourci structural (De Luca ; Fontanille et Lairesse), elle implique seulement que sa complexité ne se manifeste pas par un allongement du délai de décision.

En outre, si court-circuit il y a, il serait plutôt du côté des comportements à modifier, plutôt que du côté des nudges qui les modifient : la plupart de ces comportements, en effet, sont des *habitudes*, voire des *routines* qui, quel que soit le point de vue théorique que l'on adopte, résultent d'un figement des pratiques, qui permet d'économiser des moyens cognitifs et des investissements émotionnels. Et ce qu'on attend du nudge, justement, c'est d'abord l'inhibition de ces habitudes désémantisées et démodalisées, et la relance de l'action sur d'autres voies, sensibles, émotionnelles et écologiques (Bertrand). *Démythifier le nudge*, comme le propose Ben Msila en reprenant Barthes, c'est donc d'abord démythifier la prétendue ou illusoire neutralité des situations de base et des contextes des nudges : il n'existe pas de situation pratique neutre où des choix ne seraient pas déjà prédéterminés par des routines, ou déjà impliqués dans des tensions, des habitudes contradictoires, et des résistances...

Pour rendre compte des processus du choix et de la décision, nous avons besoin de savoir d'abord si ces habitudes sont irréductiblement figées et closes, ou encore négociables, si les conditions de leur schématisation sont intrinsèques ou extrinsèques par rapport à l'action ; ensuite, si elles se fondent plutôt sur des modalisations de l'action, sur l'accommodement à une axiologie, ou sur l'ajustement aux comportements d'autrui. Il est en outre nécessaire de savoir si ces habitudes sont choisies ou imposées, installées par répétition ou par héritage, nourries par un agrément sensible et émotionnel, ou par une commodité offerte dans l'environnement de l'action, etc.

On doit aussi de demander si, dans la transition opérée par le nudge, les modalités de l'émotion portent sur le début (initiative), le développement (renforcement) ou la clôture (gratification) de l'action. Il faut également comprendre si les comportements alternatifs en jeu relèvent de régimes sémiotiques différents, si le passage de l'un à l'autre implique des traductions intersémiotiques entre, d'une part, des impressions sensorielles et des émotions, et d'autre part, des actions ou des inflexions des actions. Si nous voulons toucher au cœur même de l'efficacité des nudges, le « passage à l'acte » ne peut pas rester une boîte noire : même l'émotion, même la mobilisation corporelle qu'elle implique, ne suffisent pas à l'expliquer, et les *conditions pour que l'acte suive le choix, l'émotion et la décision*, sont encore à préciser. Sinon, le problème socio-politique que les nudges s'efforcent de traiter, à savoir que la mise à disposition des informations, la communication sur les valeurs et le développement des compétences

des citoyens ne suffisent pas à changer leurs comportements, ne serait que déplacé : on trouverait alors autant de cas où ému, convaincu, incité, corporellement mobilisé, apparemment bien décidé, l'acteur ne passerait pourtant pas à l'acte.

La discussion sur les deux systèmes de Kahneman ne concerne que la théorie comportementale, et pas les nudges eux-mêmes. Démythifier les nudges, ce serait une autre affaire, et l'appel à la vigilance est alors justifié. Un nudge, en effet, est une discrète stratégie de recomposition de l'environnement proximal de nos actions, de nos conduites et de nos démarches et décisions quotidiennes. C'est une influence qui s'exerce le plus souvent à notre insu, d'abord parce qu'elle passe par des canaux non conventionnels et emprunte des moyens parfois inattendus, et presque toujours différents de ceux dont la communication publique nous a donné l'habitude, et ensuite et surtout parce que ses expressions sont distribuées et diffuses dans l'entour de nos pratiques quotidiennes. Le nudge ne cherche pas à convaincre ou à persuader, il influence l'utilisateur ou le citoyen de manière indirecte. Le nudge n'argumente pas, et ne fait pas appel à notre capacité de délibération, il modifie les conditions de mise en œuvre de nos pratiques. Il s'efforce de nous faire prendre des décisions en faisant appel à des ressources rhétoriques originales, encore peu étudiées, et donc difficiles à identifier au quotidien.

En outre, en s'appuyant sur nos « biais cognitifs », pour changer nos comportements, la conception la plus courante des nudges présuppose également que les conduites qui doivent être changées résultent elles-aussi d'autres « biais cognitifs » : si elles étaient parfaitement rationnelles, il ne serait pas nécessaire de les changer ! La substitution d'un comportement à un autre comportement, d'un biais cognitif à un autre, est donc potentiellement polémique, alors que les « incitations douces » se donnent presque toujours l'apparence d'interventions iréniques (Klinkenberg ; Basso). Mais, si un biais cognitif répond à un autre biais cognitif, pour court-circuiter le raisonnement et la délibération, comment peuvent alors s'exprimer la confrontation entre deux comportements différents, les résistances et les tensions agonistes, la liberté de refuser ou d'accepter ? On le verra, ce point est l'objet central de nombreuses discussions dans cet ouvrage. Mais on peut d'ores et déjà imaginer qu'elles pourraient s'exprimer par l'inhibition du passage à l'acte, ou par l'abandon ultérieur du nouveau comportement adopté. La dimension polémique de la narrativité ne suffit alors pas pour rendre compte de ces phénomènes : comme on le suggérait dans les années quatre-vingt, il y a aussi des transformations et interactions *stationnaires*, il y a de l'inertie et de la rémanence dans les tensions et les enchaînements entre états, et il y a même une mémoire (des empreintes) des situations antérieures dans les situations qui les ont remplacées.

## **2. L'infinie diversité des tactiques et des modes d'expression : un risque pour le citoyen, un défi pour le sémioticien**

Si vous ne tenez pas compte des panneaux de limitation de vitesse, un nudge (des bandes blanches ou rugueuses transversales de plus en plus rapprochées) vous incite à ralentir sur la route en vous donnant l'illusion d'une accélération : avez-vous *choisi* de lever le pied ? Non, vous avez seulement mis en œuvre l'« arc-réflexe » qui associe directement la perception multi-sensorielle de la vitesse et la pression du pied sur l'accélérateur. Si vous avez l'habitude de déclarer vos revenus avec des imprimés, on vous incitera à les déclarer en ligne en agrémentant cette solution d'un accès facile et de quelques avantages : vous croyez choisir, mais l'année suivante, vous constatez que l'alternative a disparu, et qu'il

ne reste que la déclaration en ligne ; l'agrément n'était-il pas un *leurre* et un piège ? On vous incite ou vous exhorte également à jeter vos déchets dans une poubelle plutôt que sur le trottoir, à faire le don de vos organes, à épargner pour votre retraite, à éteindre la lumière en sortant des salles de cours ou de réunion, à manger des légumes et des fruits, à prendre vos médicaments, à vous faire dépister, examiner, soigner, etc. Tout se passe comme si vous étiez les acteurs de l'amélioration de votre situation personnelle ou de la situation collective, alors que c'est seulement l'environnement de vos pratiques quotidiennes qui a été changé, à l'initiative d'une instance plus ou moins occulte et impersonnelle (Klinkenberg).

Si vous êtes âgé et en perte d'autonomie et si pourtant vous répugnez à quitter votre domicile, on vous proposera un « essai » sans contrepartie ni conséquence (une sorte d'« essai gratuit », comme dans les techniques de ventes), qui vous incitera à tester l'agrément et la sérénité que procure un accueil temporaire en maison spécialisée. Et on ajoutera par exemple pour vous presser un peu : « *Beaucoup de ceux qui l'ont testé auraient voulu le connaître plus tôt* ». Tester sans engagement et le plus vite possible, n'est-ce pas justement faire le premier pas dans un enchaînement pratique qui nous engage à « tester » les phases suivantes, pour vérification, et à enclencher une habitude périodique ? Personne ne vous aura contraint, ni même n'aura tenté de vous convaincre ; vous aurez choisi de tester, mais la seule modification repérable est le réaménagement complet de l'offre et de la procédure d'accueil, un de ces multiples changements de nos environnements quotidiens dont on peut certes s'apercevoir, mais qu'il est bien difficile d'associer au nouveau comportement que l'on vient d'adopter. Vous aurez ainsi renoncé à vos réticences, voire à vos résistances, non pas parce qu'elles n'étaient pas justifiées, mais parce que la reconfiguration de l'entour pratique est plus amène.

Un nudge efficace infléchit notre comportement par les modifications apportées à la situation où ce comportement se déploie, de telle sorte que cette situation se présente comme plus valorisante, gratifiante, rassurante ou agréable, ou moins dissuasive, moins inquiétante, moins désagréable. On comprend aisément pourquoi les sémioticiens sont tentés de convoquer l'analyse des modalisations, ainsi que celle des passions et émotions. Mais la difficulté est double : les concepts et les méthodes de la sémiotique et des sciences de l'information et communication sont déjà bien adaptés aux stratégies de la communication conventionnelle, mais beaucoup moins à la communication non conventionnelle (Pezzini et Peverini), aux stratégies d'incitation et d'influence, précisément parce qu'elles portent sur des situations globales, sur le milieu des actions et des interactions (Fontanille et Lairesse ; Migliore), ou sur le profil même des enchaînements pratiques proposés. Ces modifications « écologiques » peuvent s'exprimer dans des décors (Migliore), des figures diverses (la fameuse mouche dans l'urinoir), de nombreuses stimulations visuelles, auditives et olfactives, dans le design des procédures administratives ou dans la diffusion d'informations sur les comportements du voisinage, professionnel, familial ou domiciliaire. Leur potentiel de dissémination est donc considérable, puisqu'aucun type particulier de support, codifié et réglementé, ne leur est dévolu, puisque tout dans notre environnement peut être le support d'une influence ou d'une incitation : c'est une autre dimension du défi sémiotique à relever.

On trouvera dans les contributions qui suivent toute la gamme de ces supports : quelques-uns officiels, comme l'exposition (Beyaert-Geslin) ou la plaquette mode d'emploi (Klinkenberg), et bien d'autres officieux, voire immatériels, comme, entre autres : le sol des trottoirs et des rues dans nos villes (Darrault), les poignées des portes de nos automobiles (Pezzini et Peverini), une sculpture faisant office

de banc public (Bertrand), le rituel des repas au self-service (McLaughlin, Bobrie et Krupicka), la mémoire des acteurs économiques (Shairi), etc. On y trouvera aussi toute la gamme des modes d'expression et des thèmes qui peuplent nos vies individuelles et collectives : l'aménagement des parcs naturels (Alloing et Pierre), les dispositifs urbains dissuasifs (Darrault ; Bertrand), les escaliers décorés (Fontanille et Lairesse), la restauration scolaire (McLaughlin et al.), la communication de marque (Migliore), les jeux dans les stratégies de marque des Régions (Tsala et Berthomé), les routes de la soie chinoises (Alonso et Fazal), l'écriture inclusive (Klinkenberg ; Bertrand), l'exposition des mobiliers design (Beyaert-Geslin), les pratiques politiques électorales (Öztoğat), la communication des associations citoyennes (Pezzini et Peverini), le management universitaire (Quezada), la spéculation monétaire (Shairi).

Pezzini et Peverini résumant ainsi cette prolifération de la diversité expressive et thématique, non sans quelque optimisme : nous aurions affaire à des « paysages sémiotiques » ; l'optimisme, en l'occurrence, tient au fait qu'un « paysage », tout en étant multithématique, polysensoriel et hétérogène, laisse entrevoir ou espérer, par définition, une organisation signifiante : encore un défi ! L'une des lignes de force de cette organisation signifiante, dans ces paysages sémiotiques des nudges, est de nature rhétorique ; dans l'énumération des exemples de nudges, des supports et des modes d'expression (cf. supra), on a reconnu notamment : l'agrémentation, l'inversion des solutions par défaut, le test préalable, la simulation, la stimulation inter-sensorielle, etc., autant d'opérations qui seraient à mettre au compte d'une *rhétorique des « poussées gentilles »*.

Et nous pouvons même apercevoir quelques-uns des paramètres qui caractérisent ces supports, ces modes d'expressions et ces opérations : les stimulations perceptives peuvent être « inscrites » dans l'entour de l'action, peuvent être « évoquées » indirectement par d'autres stimulations, ou même subliminales et quasi hallucinées, sous l'effet d'un détail ou d'une tonalité globale. Leurs sources et leurs supports peuvent être prévisibles ou imprévisibles, voire ouvrir sur d'autres mondes possibles. Les opérations peuvent jouer sur l'espace (condensation, expansion, déplacement) ou sur le temps (remémoration, anticipation ou présentification).

En raison même de la nature et de l'infinie diversité de ces expressions, en raison de leur diffusion massive dans notre quotidien, et de leur utilisation de plus en plus fréquente par la puissance publique, la mise en œuvre des nudges débouche inévitablement sur des questionnements éthiques et même éthico-politiques, qui font depuis peu l'objet de recherches de plus en plus nombreuses, comme le rappelle Ottaviani (cf. supra) : quelles seraient les conditions qui feraient des nudges des procédés politiquement et moralement acceptables ?

La transparence du nudge doit-elle être parfaite ou imparfaite, et quelle est la part d'opacité inévitable ou souhaitable, qui préserverait la part de liberté individuelle que revendiquent les nudges (De Luca) ? Où placer le seuil optimal d'explicitation des objectifs et du processus du nudge (Klinkenberg) ? Comment traiter l'ambivalence tactique et axiologique de cette explicitation, et à quel niveau « méta » récupérer le contrôle, la vigilance et la liberté (Basso ; Migliore) ? On constatera qu'à cet égard, en raison de sa capacité de déconstruction et de reconstruction critiques des significations, la sémiotique est en mesure de produire des recommandations éthico-politiques, depuis la formulation de conditions d'acceptabilité et d'efficacité des nudges (Basso), jusqu'à des propositions concrètes visant à les amender (McLaughlin et al. ; Fontanille et Lairesse).

### 3. Relever le défi : une rhétorique du sensible et de l'émotion

Nombre d'auteurs s'attachent ici à comprendre comment le nudge joue de la *saillance perceptive* et de l'*esthésie* : comment il la suscite, comment il l'exploite, comment il la prolonge. On peut la saisir globalement, comme *ambiance esthétique* (Basso), ou comme résultant d'une opération énonciative, l'*exposition* (Colas-Blaise), mais aussi en préciser les ressorts tactiques : par exemple, la *défonctionnalisation* et l'*esthétisation* du mobilier design dans une exposition (Beyaert-Geslin), ou l'artification de l'environnement et du nudge lui-même (Migliore). Si on distingue différentes strates synchrones des flux de l'attention, on peut identifier au moins deux régimes d'attention concurrents et complémentaires (l'un en *mode majeur* et l'autre en *mode mineur* – Tsala et Berthomé) : la tactique rhétorique consiste alors à inverser les plans d'attention ou à déplacer l'accent de l'un à l'autre, le mode mineur devenant le vecteur de l'influence.

L'esthétisation de l'environnement pratique peut produire aussi bien un agrément qu'un désagrément, soit au profit de la figurativisation des valeurs positives (Fontanille et Lairesse), soit en faveur d'une alerte et d'une dissuasion (Darrault : le désagrément d'une texture du sol urbain est converti en alerte de danger, via un malaise sensori-moteur). La saillance perceptive et esthétique conçue comme une *tactique* devient un objectif rhétorique, porté par de multiples figures : exposition, esthétisation, artification, minoration attentionnelle, malaise sensoriel, etc., qui s'ajoutent aux opérations précédemment signalées. Globalement, on peut le constater, la plupart des opérations rhétoriques empruntent deux solutions complémentaires pour infléchir le cours d'action en faveur du comportement souhaité : d'un côté, des opérations de stimulation-valorisation sensible, et de l'autre des opérations de modification du flux de l'attention.

Comme dans toute opération rhétorique, les tensions entre contenus et entre expressions, les conflits sémantiques et les ruptures d'attente (et d'habitudes), et les substitutions et permutations propres à ces opérations, sont des potentiels affectifs, passionnels ou émotionnels. Beyaert-Geslin analyse par exemple la tension entre le *toucher* (le mobilier design est proposé à un usage corporel et tactile) et le *voir* (il est proposé à contempler dans une exposition) : cette seule tension rhétorique fourmille de potentiels émotionnels, entre inhibition et désinhibition, entre tentation et retenue, entre offre et rétractation.

La particularité de ces potentiels émotionnels est double : d'un côté, ils sont *singuliers*, de l'autre, ils *préfigurent le passage à l'acte*. Alloing et Pierre rappellent notamment la singularité multifactorielle de la situation émotionnelle, si on considère l'émotion comme « affection distribuée » ; mais justement, ce caractère multifactoriel est un remède contre une illusoire transparence ou simplicité de la médiation émotionnelle, et une invitation à une analyse procédurale attentive de la manière dont elle conduit au nouveau comportement (Fontanille et Lairesse). Tous en appellent, explicitement ou implicitement, à une véritable rhétorique du sensible, en réponse au prétendu « court-circuit » cognitivo-émotionnel. Et cette rhétorique serait un pas en avant dans une meilleure compréhension du « passage à l'acte ».

McLaughlin et al. s'engagent explicitement dans la construction d'une rhétorique de la rupture avec les habitudes, de la réorganisation de la pratique, de la substitution d'un élément de la pratique par un autre, et d'un raisonnement figuratif qui conduit à la manifestation sensible des valeurs abstraites. Basso distingue et associe deux versants de cette dimension rhétorique : la *rhétorique de l'influence* et la *rhétorique de l'idéalisation* ; il en donne lui-même un échantillon, en filant la métaphore du flux, qui

part de l'influence et aboutit à l'idéalisation : influence, fluence, flux, liquidité sociale, fluidification esthétique et esthésique...

Quant à Öztokat, elle propose un cas d'étude très significatif de cette rhétorique du sensible et de l'émotion : au cours de la campagne pour les élections municipales à Istanbul, le candidat de l'opposition a choisi de se présenter comme un « citoyen-candidat », et non comme le chef de parti qu'il est pourtant : on déplace le flux d'attention, entre deux isotopies thématico-figuratives qui cohabitent dans l'identité de l'acteur. Cohérent avec cette figure de rhétorique politique, le candidat visite, en citoyen ordinaire, les quartiers de la ville : en discussion avec une habitante qui lui oppose son adhésion à la politique du parti au pouvoir, et qui lui refuse son suffrage, il lui demande de bien vouloir tout de même *prier pour lui*, ce qu'elle accepte spontanément et avec émotion. En prolongement de la figure rhétorique initiale, il en exploite le potentiel sensible et émotionnel, et gagne au moins le soutien empathique de cette habitante, et la bienveillance émue de ceux qui assistent à la scène sur le marché : il n'aura pas gagné une électricité, mais plusieurs !

En jouant non seulement sur la cohabitation entre les deux isotopies qui constituent son identité de candidat, mais surtout sur la multi-dimensionnalité de la situation émotionnelle, il a trouvé le levier qui ouvre sur le passage à l'acte : le spectacle de son ajustement émotionnel à une opposante, offert en partage au public réuni autour de lui, et à celui que les médias toucheront ensuite ; ce spectacle est un échantillon figuratif (l'équivalent d'une synecdoque) d'une offre d'action collective fondée sur une émotion commune, qui est le motif thématique dominant de sa campagne : ce que nous ferons pour Istanbul, nous le ferons tous ensemble, nous agissons pour partager notre passion commune pour la ville.

#### **4. Manipulation, incitation et grammaire modale et actantielle : ça se discute !**

La sémiotique fondée par Greimas s'était dotée d'une sémiotique de la manipulation, il y a plus de quarante ans, elle a traversé la sémiotique des passions, du corps et du monde sensible, elle explore plus récemment les situations, les pratiques, et les milieux ; elle peut maintenant s'intéresser de près aux stratégies d'influence et aux tactiques d'incitation, au « design » de nos comportements, de nos environnements et de notre vie quotidienne. Mais, pour ce faire, elle est conduite à réviser le corpus théorique dédié à ces objets d'étude : la *manipulation*, la *modalisation* et l'*actantialité*.

Plusieurs auteurs discutent, voire récusent, la notion d'*incitation* proposée – et associée à la *manipulation* – dans l'intitulé du colloque. Comme pour mettre les sémioticiens au défi d'en rendre compte, Klinkenberg rappelle la liste des variantes du même champ lexical, dont la plupart pourraient entrer dans le cadre de la manipulation, le *faire faire*, mais échapperaient, comme nous l'avons signalé plus haut, aux instruments d'analyse qui lui sont réservés : « infléchir, inciter, incliner, exciter, stimuler, exhorter, soutenir, engager, pousser, aiguillonner, influencer ». L'*incitation* est mise en doute ou récusée soit parce qu'elle peut être redéfinie dans un système où elle ne correspond plus strictement au fonctionnement des nudges (Colas-Blaise, qui distingue notamment *l'incitation par l'évidence* et *l'incitation par la promesse*), soit parce qu'elle est trop extensive, et qu'en tant que telle, elle conviendrait aussi bien au défi, à la provocation ou à l'intimidation (Ben Msila), soit enfin parce qu'elle serait par définition soumise à des modalisations *activatrices* et *non-participatives*, alors que le nudge *stricto sensu* relèverait plutôt d'une modalisation participative, une « *exhortation à ethos protégés* »

(Basso). De son côté, Ben Msila met en évidence la *force poïétique* de l'inflexion produite par le nudge, pour la distinguer de l'incitation.

Il est bien vrai que l'inventivité en matière de nudges et de communication non conventionnelle, dont quelques auteurs se font l'écho, déborde le champ de l'incitation, et même celui de la manipulation en général. Ces deux notions achoppent par exemple sur la *dimension ludique* des nudges, largement exploitée par Pezzini et Peverini dans leur analyse des actions publiques de plusieurs mouvements populaires et associatifs. Et Basso fait observer à juste titre que cette dimension ludique est précisément ce qui permet, lors de la mise en œuvre des nudges, de protéger les ethos, aussi bien celui des institutions que celui des usagers et citoyens, ce dont l'incitation et la manipulation en général font peu de cas.

La dimension « ludique » invite à se pencher sur une autre problématique, celle des *régimes de croyances* : chacun de ces régimes définit des conditions de vérité et d'adhésion spécifiques, ainsi que les genres sémiotiques particuliers dans lesquels elles s'expriment. On verrait ainsi se déployer les régimes de croyances (i) documentaire-informatif, (ii) ludique-compétitif, (iii) fictionnel-narratif, (iv) didactique-éducatif, et faire l'hypothèse que chacun de ces régimes de croyances donne lieu à un type de nudge, voire à une composante des nudges hybrides : des nudges fondés sur des informations documentaires ciblées, sur des jeux et des compétitions avec soi-même ou avec autrui, sur des reconfigurations fictionnelles et narratives du passé ou de l'avenir, ou enfin sur une pédagogie du mieux vivre.

Même quand il est question d'affaires « sérieuses », apparemment non ludiques, mais hautement compétitives, comme les relations internationales et notamment la stratégie chinoise du *soft power* (Alonso et Fazal), on constate à la fois le poids de la *programmation* et de la *manipulation* (telle que Landowski la définit), et le rôle indispensable des *ajustements* régionaux de la stratégie chinoise, négociés et adoptés par les autres pays concernés, et qui, toujours selon Landowski, appartiendraient à un autre mode d'interaction, différent de la manipulation. Même si les routes de la soie ne sont pas à proprement parler des nudges, elles entremêlent des incitations, des exhortations, parfois même des intimidations, toujours des négociations, et pourtant une forte programmation, un projet d'influence mondiale massive.

La différence principale apparente entre ce type de *soft power* et les nudges repose probablement sur une illusion de perspective. Dans le cas d'une telle stratégie internationale, en effet, le décalage entre les intérêts de celui qui organise ce quasi-nudge et les intérêts de ceux qui en bénéficient est évident : les pays concernés ont intérêt à recevoir les investissements chinois, mais pas à dépendre massivement de l'influence chinoise, et la Chine a intérêt à développer massivement son influence dans le monde entier, mais pas à concourir au développement particulier de tel ou tel pays. Il ne s'agit pas d'un intérêt collectif à faire partager à des membres du collectif, c'est tout aussi évident. Mais n'est-ce pas le cas pour tous les nudges ? N'est-ce pas le doute qui mine l'adhésion complète à n'importe quel nudge ? Si on vous incite aimablement à faire des séjours de courte durée en maison de retraite, ne serait-ce pas parce que les locaux et les équipements existants sont surdimensionnés et qu'il faut les rentabiliser ? Si on vous incite à mieux protéger votre santé, ne serait-ce pas parce qu'il faut pouvoir optimiser le coût et la charge des hôpitaux publics ? Autrement dit, dans un nudge ordinaire comme dans une stratégie internationale, un système de valeurs peut toujours en cacher un autre.



Nous sommes également bien loin de l'incitation et de la manipulation quand nous prenons en considération ce que Shairi dénomme, à la suite de Blumenberg, la « préfiguration » : sous l'influence d'expériences antérieures collectives mémorisées et réactivées, les individus prennent des décisions économiques très risquées, induites proactivement par une tension entre le passé de ces expériences, le présent de la proaction, et le futur d'une projection imaginaire. L'influence des *préfigurations* est d'une tout autre nature que l'incitation ou la manipulation. Il en va de même des « phases propédeutiques » (Fontanille et Lairesse), au cours desquelles des acteurs découvrent, sans passage à l'acte et en quelque sorte gratuitement (quasiment en régime *fictionnel*, cf. supra), des informations, des valeurs, des scénarios possibles : qu'elles leur soient proposées par des institutions, ou par des acteurs-facilitateurs, ou bien qu'ils les aient organisées eux-mêmes, on a alors plutôt affaire à des « formes de vie à l'essai » qui débordent le cadre des incitations ou des manipulations.

Du côté des *modalisations*, la remise en chantier est tout aussi active. On assiste ici à une révision et reconfiguration de la typologie et de la syntagmatique modales. Les vertus de la « syntaxe intermodale », au sein de laquelle les modalisations se combinent, s'infléchissent et se spécifient réciproquement, sont mis en évidence par Ben Msila. Plus encore, en raffinant les distinctions modales sur plusieurs plans, on s'aperçoit que la construction sémiotique prend ses distances avec la grille linguistique des verbes modaux, et que nombre de modalisations doivent alors être caractérisées par une diversification des types de relations actantielles et d'inflexion de l'action, notamment les modalisations *transitives* et *réflexives*, *activatrices* et *participatives* (Basso).

Mais ce sont surtout les *structures et rôles actantiels* qui sont profondément réexaminés, voire déstabilisés, par l'examen du fonctionnement des nudges. En premier lieu : *les formes et les rôles du Destinateur*. Si on considère qu'en matière de politiques publiques le rôle de Destinateur est joué par des institutions, alors on constate d'emblée, comme l'écrit en substance Basso, que ces dernières sont « pulvérisées » et fondues dans l'environnement des nudges. Pour d'autres, le Destinateur est « masqué et diffus », (Alonso et Fazal), voire « nuageux » (Di Caterino), et, en « juge de renforcement » intégré dans la pratique (Migliore) ou en « scénariste insidieux » (Quezada), il orchestre les pratiques et les comportements, sans manifestation actorielle, mais par une dissémination de traits sémantiques figuratifs dans les situations.

Notons à ce propos que la « pulvérisation » des institutions et le caractère disséminé diffus du Destinateur font directement écho à la dissémination des supports et expressions dans l'environnement pratique : nous aurions affaire à une instance à la fois dissimulée – dans une perspective anthropomorphe –, et généralisée-disséminée – dans une perspective écologique. Au lieu d'argumenter et de prescrire, dans des expressions dédiées à son rôle de manipulateur, cette instance se confondrait avec l'*Umwelt* au sein duquel nous interagissons, un milieu inséparable de nous, puisqu'il nous détermine autant que nous le déterminons. Et comme pour tout milieu de vie de ce type, le nudge serait un dispositif de co-sélection, en vue des futures interactions, entre les propriétés de l'acteur et celles de son entour.

Mais cette diffusion propre au nudge reste bien une dissimulation, eu égard aux institutions qui sont à l'initiative. On peut même parfois observer sur le terrain la tactique d'invisibilité ou de dégageant des institutions, qui protègent leur ethos en déléguant la responsabilité de la décision soit à de nombreuses instances intermédiaires (Klinkenberg ; McLaughlin et al.), soit aux tentations

ludiques des usagers eux-mêmes (Basso), soit enfin à une participation active des usagers à la conception et à l'évolution des nudges (McLaughlin et al. ; Fontanille et Lairesse). Si l'initiative de l'action et du changement de comportement est déléguée aux passions ou à l'émotion, alors elles aussi sont diffusées dans les interactions et leur environnement, comme « affection distribuée » (Alloing et Pierre), ou comme « tonalité émotionnelle et modale » (Di Caterino).

C'est ce qui justifie l'insistance de Fontanille et Lairesse sur le fait que les nudges ne présupposent pas de distribution *a priori* des rôles actantiels, mais confèrent une pertinence actantielle globale à la configuration « nudge-environnement-acteurs ». Dès lors, les rôles sont instables, s'inversent, se substituent les uns aux autres : le Destinateur étant affaibli, le Sujet prend sa place (Bertrand), le Sujet est réactantialisé par le nudge (McLaughlin et al.), et on rencontre même, notamment dans les métropoles urbaines, des renversements stratégiques radicaux : des collectifs citoyens qui s'organisent eux-mêmes pour « nudger » les institutions (Pezzini et Peverini) !

A l'occasion de cette révision de la distribution et de la syntagmatique des rôles actantiels, *l'actant collectif* revient au premier plan, en opposition avec l'individualisme méthodologique qui caractérise la théorie psycho-économique comportementale (cf. les critiques de Klinkenberg ; De Luca ; Fontanille et Lairesse). Mais comment émerge-t-il du processus même d'un nudge ? Certes, quelques types de nudges font appel à un collectif déjà constitué et identifiable (les voisins, le quartier, les usagers d'un même service, etc.), pour exploiter l'efficacité propre à la « pression sociale ». Mais l'hypothèse qui se fait jour dans cet ouvrage est tout autre : non seulement tous les nudges impliquent un actant collectif, soit immédiatement, soit à terme, puisque leur efficacité s'apprécie à proportion de leur diffusion sociale, mais, en outre, cette dimension collective est une propriété de la syntagmatique même du nudge. Ces groupes d'acteurs, en émergence dans une situation « nudgée » concrète – par exemple un restaurant scolaire ou un lieu public équipé d'escaliers et escalators –, et sous l'effet d'un « recalibrage du milieu » et de l'engagement d'un ensemble d'individus dans une même proposition de comportement, sont constitués – au moins par imitation – comme des agrégats éphémères mais efficaces (Fontanille et Lairesse ; McLaughlin et al.). Cette efficacité dans la mise en œuvre des nudges en fait des *actants collectifs potentiels*, dont les rôles sont encore ouverts et faiblement déterminés, et il faut donc examiner la manière dont ces agrégats éphémères peuvent devenir des actants collectifs consistants et durables.

Sur le long terme, les changements de comportements doivent remplacer des habitudes par d'autres habitudes. Pour en rendre compte, Bertrand examine en détail la possibilité d'une homologation entre *l'habitude* et la *praxis énonciative*. En effet, chaque occurrence d'une habitude pratique pouvant être comparée ou assimilée à l'énonciation singulière d'un schème de comportement plus général, la construction d'une habitude s'apparente à la praxis énonciative, conçue par Greimas comme une instance sociale et culturelle de régulation et d'évolution des systèmes sémiotiques. La conception de l'habitude comme « interprétant logique final », selon Peirce (Klinkenberg) confirme ce point : un schème est établi, stabilisé, et disponible pour des usages.

Mais l'homologation entre l'habitude et la praxis énonciative interroge alors *la structure actantielle de l'habitude* elle-même. En effet, la praxis énonciative, constituée par une multitude d'énonciations individuelles, ne produit d'effets stabilisables (par exemple des changements linguistiques, des évolutions culturelles, et donc des habitudes partagées) que parce qu'ils sont imputés non pas à des individus, mais à un collectif linguistique ou plus généralement sémiotique. La praxis

énonciative sédimente, compose et aménage les productions des énonciations individuelles, mais en tant que praxis, elle ne peut pas dans ce cas être le fait des seuls individus. Une fois stabilisés, les résultats de cette sédimentation ne peuvent être imputés qu'à la « masse parlante » comme disait Saussure, à un « impersonnel », comme l'écrit Bertrand, ou à un « collectif sémiotique », comme nous pourrions le dire ici. Les nouvelles habitudes que suscitent les nudges sont donc, dans cette perspective sociale, des schèmes comportementaux collectifs. L'actant collectif ne préexiste pas au changement de comportement, il prend naissance en même temps que ce dernier, et il prend forme et consistance en même temps que le nouveau comportement est massivement partagé : on voit ici comment des « agrégats éphémères », constitués par accumulation de pratiques individuelles, deviennent des « actants collectifs » auxquels on peut imputer le changement.

### **5. À l'horizon : une méthode sémiotique pour affronter les défis sociétaux**

L'ensemble des contributions ici recueillies sera présenté dans un tout autre dispositif que celui qui avait été retenu pour l'organisation du colloque dont elles sont issues. Ce dernier, en effet, *avant la réflexion collective* sur les nudges, et sous l'intitulé « *De la manipulation à l'incitation. Inflexion des comportements et politiques publiques* », distinguait six sessions successives : (1) inflexions douces, (2) pressions sociales, (3) tactiques, instruments et affordances, (4) écologie des incitations, (5) révision de la théorie de la manipulation, et (6) affects, passions et incitations sensibles. Aujourd'hui, *après la réflexion collective*, et en prolongement de cette synthèse introductive, on pressent qu'une méthode globale émerge de ces travaux, et que cette méthode pourrait à la fois offrir un cadre pour l'ouvrage qui les recueille, et susciter une proposition plus générale pour la plupart des situations où la sémiotique affronte des défis sociétaux.

Pour traiter des nudges, problématique que beaucoup d'auteurs découvraient au cours de l'année précédant la tenue du colloque, on constate que, collectivement, nous avons esquissé ou construit (1) une *politique des nudges*, (2) une *rhétorique des nudges* et (3) une *grammaire des nudges*. À titre d'hypothèse, à approfondir et à vérifier, il nous semble possible de soumettre cette proposition de méthode : *Politique, Rhétorique* et *Grammaire* seraient les trois principaux volets d'une approche socio-anthropo-sémiotique des défis sociétaux. Bien entendu, la répartition des contributions à cet ouvrage dans ces trois rubriques est inévitablement imparfaite, et ne signale qu'une dominante dans l'argumentation de chacune d'entre elles, car la plupart des auteurs abordent à la fois, avec des pondérations variables, la politique, la rhétorique et la grammaire des nudges.

Et c'est aussi pourquoi l'intitulé de l'ouvrage n'est plus celui du colloque. Il a donc pour titre : *Des nudges dans les politiques publiques : un défi pour la sémiotique*.

Pour citer cet article : Jacques FONTANILLE. « Introduction », Actes Sémiotiques [En ligne]. 2021, n° 124. Disponible sur : <<https://www.unilim.fr/actes-semiotiques/6684>> Document créé le 11/01/2021

ISSN : 2270-4957

## **1- Politique des nudges**

### 1. Introduction

La question des transformations des comportements individuels est aujourd'hui omniprésente dans l'action publique. Comment améliorer le tri des déchets, favoriser la consommation de produits écoresponsables ou assurer le respect des normes dans les transports publics ? Ces questions acquièrent une prégnance particulière dans un contexte de crise sociale et environnementale.

Les nudges permettent d'induire des actions moins coûteuses de manière non-coercitive. Ils sont conçus comme des instruments de transformation des politiques publiques. La crise actuelle et les faibles moyens dont disposent les pouvoirs publics pour conduire leurs actions peuvent expliquer le fait que les nudges ont été largement repris et associés à des stratégies politiques autour des années 2010, comme en témoigne notamment la création de *nudges units*<sup>2</sup>. L'avantage des nudges était notamment qu'ils s'avéraient être une « transformation silencieuse » (Jullien, 2009) à même de se faire oublier et de s'intégrer dans les routines sociales dans lesquelles nous sommes déjà plongés. Or, c'est précisément de cette force que provient leur potentiel manipulateur.

Considérant le caractère manipulateur des nudges, Hansen et Jespersen (2013) en distinguent quatre types (cf. tableau 1).

Tableau 1

	Transparent	Non transparent
Système 1 – Émotionnel et intuitif	Nudge 1 : Influence transparente (manipulation technique) du comportement <i>Exemple : Illusion visuelle pour contrôler le trafic routier</i>	Nudge 2 : Manipulation du comportement <i>Exemple : réduction de la taille des assiettes dans la restauration collective pour réduire l'apport calorique et le gaspillage</i>
Système 2 – Logique et contrôlé	Nudge 3 : Faciliter de manière transparente un choix cohérent <i>Exemple : Le Nutri-score qui livre une information sur la qualité nutritionnelle des produits</i>	Nudge 4 : Manipulation du choix <i>Exemple : ajouts d'alternatives non pertinentes aux choix présentés.</i>

<sup>2</sup> Les *nudges units* sont des entités de conseil visant à rendre opérationnels, dans les politiques publiques ou les entreprises, les enseignements de la psychologie comportementale concernant les nudges.

Cette distinction se fonde sur : 1) le degré de transparence des nudges ; 2) le type de pensée réflexive associée : est-elle un sous-produit du nudge ou le nudge lui-même ? Dans le cas de la manipulation du choix (Nudge 4), le nudge va reposer sur cette pensée réflexive elle-même et ne sera donc pas un sous-produit. Au contraire, la pensée réflexive sera un sous-produit du nudge pour le nutriscore (Nudge 3), puisque l’affichage d’une telle information pourra amener la personne à s’interroger sur ses choix alimentaires. Par ailleurs la question se pose : le nudge porte-t-il sur la modification des comportements ou des choix ? La mobilisation de deux systèmes régissant notre façon de penser est mise en exergue : le système 1, qui renvoie à la dimension émotionnelle et intuitive de notre psyché, et le système 2, qui fait référence à une forme de pensée plus lente, plus laborieuse, contrôlée et logique. S’il est impossible d’éviter tout effet de cadrage sur la prise de décisions, Hansen et Jespersen reconnaissent toutefois l’importance de distinguer deux types de situations. Dans la première, le cadre institutionnel pousse les personnes à prendre une décision particulière face à laquelle le choix autonome est menacé. Dans la seconde situation, on fournit les éléments de contexte et des informations à la personne pour qu’elle puisse faire un vrai choix.

Si l’efficacité des nudges se fonde sur la norme sociale, autrement dit sur notre tendance au conformisme social, reste en suspens la question de savoir si un tel conformisme doit être valorisé. Si le ressort pour avoir le « bon » comportement est notamment le souci du jugement des autres – quand bien même le dispositif d’orientation serait explicite –, il y a peu d’intérêt à développer des pratiques invitant les personnes à exercer un regard critique sur les normes sociales. Plus ces personnes se conformeront aux normes sociales, plus les nudges fonctionneront. Si la question des nudges divise les chercheurs et les hommes politiques, c’est sans doute parce que nous baignons déjà dans une société et dans des organisations normées qui nous soumettent à des stimuli, à des incitations ou à des manipulations face auxquels nous n’avons pas de choix. Dès lors, on peut concevoir les nudges soit comme une manière de mettre au jour ces incitations lorsque celles-ci sont transparentes et d’accroître la liberté de choix dans une visée bienveillante, soit, au contraire, comme un instrument d’accentuation de la normalisation des comportements.

Mais qui est bienveillant ? Qui décide du sens dans lequel les choix et les comportements doivent être orientés ? Les technocrates, qu’ils soient experts en politiques publiques ou en marketing, peuvent-ils se permettre de répondre à la place des citoyens ? Ces questions renvoient à celle du cadre du choix social, autrement dit à l’organisation démocratique de nos sociétés. Le débat dépasse de loin celui des nudges, mais nous paraît constituer la toile de fond des discussions portant sur de tels outils. C’est donc en intégrant la problématique du cadre du choix social que nous souhaitons réfléchir à l’émergence des nudges en tant que convention scientifique et sociale amenant à promouvoir une dynamique institutionnelle spécifique axée sur l’individu et se substituant à d’autres dynamiques institutionnelles plus ouvertes à la discussion collective.

## **2. D’une convention scientifique à une convention sociale**

### **2.1. Les débats sur le paternalisme libertaire**

Comme l’observent Thaler et Sunstein (2009), l’utilisation des nudges à des fins managériales ou politiques a donné lieu à un débat animé centré sur la question de l’acceptabilité de telles pratiques

d'incitation. La position de Thaler et Sunstein a consisté à dire que les citoyens sont toujours influencés lors de leur prise de décisions, notamment par le contexte dans lequel ils exercent leurs activités. Dès lors, si les valeurs guidant l'usage à des fins politiques des nudges relèvent du paternalisme libertaire et du principe de publicité de Rawls, les nudges n'entrent pas en contradiction avec la liberté des citoyens. Pour Thaler et Sunstein, les arguments antipaternalistes s'appuient sur une fausse croyance selon laquelle « la quasi-totalité des personnes, la quasi-totalité du temps font des choix qui sont dans leurs intérêts ou tout du moins meilleurs, selon leurs propres vues, que les choix faits par des tiers. » (Sunstein et Thaler, 2005, p. 178)

Les détracteurs des nudges, tels que Qizilbash (2009), insistent, quant à eux, sur leur caractère manipulateur. Le philosophe pointe ainsi les limites de l'argumentaire de Thaler et Sunstein. Pour lui (2009, pp. 24-25), rien ne prouve, comme le soutiennent ces deux auteurs, que le choix fait par un tiers soit meilleur pour la personne elle-même, et aucun moyen satisfaisant ne peut être trouvé pour savoir quelle définition du bien-être et quelles préférences doivent prévaloir. Cela le conduit à écrire (2009, p. 25) : « Ce qui semble le plus plausible à la lecture de leurs discussions, c'est qu'ils – ou que ceux qui sont engagés dans certaines études qu'ils citent – pensent qu'ils savent ce qui est mieux pour nous ou mieux pour leurs sujets d'étude que les sujets eux-mêmes. »

La charge normative d'une telle conception est illustrée par le passage suivant, écrit par Kahneman (2011, p. 378 in Brisset, 2014) : « Un décideur qui paye différentes quantités d'argent pour un même gain d'utilité (ou pour s'épargner la même perte) fait une erreur ». Cette normativité est fréquemment associée aux approches de l'économie comportementale. Le livre de Quoidbach (2010, p. 150), chercheur en psychologie à l'Université de Harvard, intitulé *Pourquoi les gens heureux vivent-ils plus longtemps ?* (chapitre « Pourquoi vaut-il mieux ne rien savoir ? ») en fournit une autre illustration : « les citoyens doivent être informés de ce qui les rend heureux, et prendre conscience des jugements erronés, pour prendre une décision avisée au moment de voter une nouvelle politique ».

Ces citations illustrent la normativité d'une partie de l'économie comportementale et mettent en avant le fait que les citoyens peuvent avoir des « jugements erronés » (Frey et Stutzer, 2007, cités dans Davoine, 2009, p. 921). Or, cette qualification du jugement des citoyens ne va pas de soi, et amène dès lors à s'interroger sur les critères qui la sous-tendent : par rapport à quoi ces jugements sont-ils qualifiés d'« erronés » ? Par rapport à quelle vérité dans le jugement ? Dans une telle conception, les composantes de la rationalité et du bonheur dégagées par les experts sont censées aiguiller l'action individuelle. Ainsi, le jugement individuel devrait s'aligner derrière la vérité portée par la théorie et, en fin de compte, par l'expert. Ce dernier doit livrer de manière bienveillante les critères du « bon choix » et d'une « bonne vie ». Une personne qui désire faire quelque chose qui serait contraire aux enseignements des experts se trompe, car elle risque de nuire à son propre épanouissement.

## **2.2. Un risque de technocratisation du choix social**

Que recouvrent de telles tendances ? Derrière ces positions, on décèle une technocratisation du choix social, renvoyant à la croyance dans les systèmes experts (Giddens, 1990), ainsi que la montée en charge d'un contrôle, caractéristique de la gouvernamentalité néolibérale. C'est en ce sens qu'il faut comprendre les propos de Martinache *et al.* (2019) : « Les nudges menacent un élément essentiel de la démocratie : l'association du sujet à la délibération sur la définition du bien commun ». Comme le

souligne Nicolas Brisset (2014), le dispositif des nudges crée les conditions d'établissement d'un ordre mimant l'idéal libéral sans s'immiscer (de manière coercitive) directement dans le choix des agents. Cet idéal libéral repose sur la croyance en la capacité d'une maîtrise illimitée et individuelle de l'existence humaine. Les experts de l'économie comportementale tendent à faire croire à la possibilité d'objectiver les composantes de la vie psychique, en dégageant par exemple les facteurs de la rationalité et les « biais » censés être partagés par toutes les personnes. Mais ce qui n'est pas pris en compte ici, c'est le caractère performatif des théories scientifiques qui tendent à faire que la vie psychique se conforme à leurs souhaits.

La nécessité d'une discussion collective autour de ce qui est considéré comme souhaitable se pose ici, avec toute la difficulté que peut entraîner le fait d'« orienter » les personnes vers un tel débat. Si la sphère publique est fragile, chaotique et peu efficace face aux choix faits par quelques-uns, elle demeure toutefois la sphère pertinente pour penser les cadres de ces choix qui pourront ensuite orienter les décisions complexes de chacun. Le débat sur les nudges a au moins le mérite de soulever la question du caractère manipulateur, voire violemment coercitif, des normes, et de mettre en évidence le fait que la question du choix individuel ne recoupe pas celle du choix social, même si les deux doivent être pensés dans leur rapport dialectique.

### **3. Dynamique individuelle et dynamique institutionnelle**

#### **3.1. Quelle dynamique institutionnelle ?**

L'accent mis sur l'individu dans un contexte de choix fait oublier la dimension conventionnelle de la théorie des nudges et ramène à une dynamique individuelle ce qui peut être compris comme une dynamique institutionnelle spécifique... faisant oublier du même coup les dynamiques institutionnelles alternatives.

La question de la dynamique institutionnelle se pose doublement au sujet des nudges.

Tout d'abord, on peut s'interroger sur la convention scientifico-politique qui préside au développement des nudges (Brisset, 2014). Celle-ci s'inscrit dans le sillage de la montée d'un mode de gouvernement néolibéral prenant assise sur les institutions scientifiques et politiques. Le modèle de l'*homo economicus*, bien que critiqué par les théoriciens des nudges, reste une référence : la rationalité limitée est pensée en creux et les biais observés le sont par rapport à un idéal de rationalité propre à la théorie standard (Martinache *et al.*, 2019). Du point de vue de la trajectoire des nudges, en reprenant les travaux de Brisset (*ibid.*), on peut souligner leur dynamique institutionnelle spécifique : on observe effectivement un passage de l'académique au politique et une mise en forme du concept de rationalité permettant la performance des nudges. Le parcours de Richard Thaler fournit une illustration de cette mutation : il a été Prix Nobel d'Économie en 2017 et fut aussi conseiller d'une *nudge unit* à partir de 2010 (Bergeron *et al.*, 2018).

Ensuite, en prenant de la hauteur par rapport au champ des nudges pour mieux les appréhender, on peut se questionner sur la transformation des normes sociales dans une société démocratique, en cherchant à caractériser les dynamiques institutionnelles à l'œuvre dans un ensemble social. Il existe différentes conceptions de la dynamique institutionnelle, bien qu'aucune n'épuise le phénomène. L'une se fonde sur la confrontation entre des principes de justice (ou registres de justification) différents.



L'autre conception met en évidence les micro-déplacements conduisant à l'émergence de catégories nouvelles. Sans abandonner ces conceptions, nous proposons, à la suite de Bessy (2002), de les enrichir.

### 3.2. Vers une « vérité sociale »

Pour aborder la dynamique institutionnelle, Bessy (2002) met en avant la notion d'arrière-plan inspirée de l'approche searlienne. Nous reprenons ici le concept d'« arrière-plan » en lui donnant une dimension collective. La notion de « communautés interprétatives », empruntée à De Munck (1998), mais aussi à Fish (1980), nous apparaît comme une manière fructueuse de penser le caractère social de ces capacités d'arrière-plan. Nous postulons que c'est l'existence d'interactions critiques qui rend possible la modification de l'« arrière-plan collectif » (*ibid.*) expliquant les différences potentielles de valeurs et de compétences entre les personnes.

Conscient de l'intérêt de cette notion d'arrière-plan, De Munck (1998, p. 180), lorsqu'il pointe les deux présupposés problématiques de la théorie de Searle (à savoir l'intentionalisme et le mentalisme), propose de substituer l'intentionnalisme par un « pragmatisme interactionniste ». Pour De Munck (1998, p. 184), les « conventions intersubjectives qui sont véritablement constituantes de la signification [...] ne dépendent pas de l'intention du locuteur, mais de l'histoire de la communauté interprétative ». La position de De Munck permet ainsi de placer au centre de la signification l'interaction sociale (1998, p. 187).

L'intérêt de la notion de communauté interprétative pour rendre compte des dynamiques engendrées est pluriel, puisqu'elle permet de :

- 1) mettre en exergue le processus d'apprentissage collectif qui s'opère grâce aux « erreurs » (au regard d'un jugement externe) et à la confrontation d'interprétations contradictoires ;
- 2) rendre compte de l'existence, chez les acteurs, de la capacité d'arrière-plan ;
- 3) révéler à la fois la singularité de chaque personne et l'ancrage collectif des valeurs individuelles.

En effet, l'individu appartenant à plusieurs communautés interprétatives tire une partie de sa singularité de cette inscription plurielle dans divers champs de référence qui lui confèrent des qualités particulières, expliquant à la fois la contribution originale que chacun peut apporter aux processus (Lehtonen, 2013, p. 4) et la dimension collective des normes et des règles. Dès lors, la prise en compte de l'ancrage du social en chacun d'entre nous, ainsi que de nos spécificités culturelles, permet de comprendre les différences observées en termes d'efficacité des nudges selon les groupes sociaux où ils interviennent.

Cette conception des dynamiques institutionnelles interroge la conception de la rationalité promue dans le champ des nudges. Suivant le commentaire par Citton (2007, p. 20) des travaux de Fish (1980) : « les gestes interprétatifs, les normes de l'acceptable et de l'inacceptable (de même que tous les gestes et que toutes les normes) ne sont concevables qu'au sein de communautés interprétatives qui donnent aux subjectivités individuelles leurs formes, leurs limites et leurs visées ». Les nudges tendent souvent à oublier le sens – la rationalité située – de l'action pour les personnes au profit de la prise en compte du comportement. Cette obsession pour l'efficacité fait oublier le « *caractère complexe et systémique des problèmes sociaux* » (Bergeron *et al.*, 2018). Ainsi, un écart peut se produire entre le comportement et son sens. On peut effectivement se plier à l'action induite sans y trouver du sens ; et on peut aussi trouver du sens à ne pas s'y plier.

L'interaction ne constitue pas une simple composante de l'« environnement » extérieur au sujet. L'interaction n'est pas qu'un instrument pour récolter de l'information sur le comportement des personnes, mais elle participe à la construction d'un « système d'intelligibilité » (Citton, 2007, p. 47) permettant l'élargissement aussi bien du répertoire d'intelligibilité des différents acteurs, que de leurs catégories de compréhension (*id.*, p. 43). Dire cela revient à redonner de la valeur au processus collectif au-delà du contenu formel qui s'en dégage, à l'opposé de la perspective selon laquelle c'est le comportement « rationnel » qui importe avant tout. De même, il s'agit de remettre en cause une conception univoque de la rationalité, telle que promue par les experts. Plutôt que de prôner un « bon » comportement, il faudrait alors reconnaître la possibilité de faire émerger, en fonction du contexte, une forme de « vérité sociale » (Salais, 2010, p. 134). Cette dernière, qui ne se réduit pas à une vérité scientifique, pourrait accompagner un autre mode de rationalisation non technocratique où, comme le décrit Salais (*ibid.*), l'enjeu serait de « s'approcher d'une situation où chacun doit pouvoir se dire, quand il prend connaissance de la situation : “oui c'est bien cela qui se passe et il est juste socialement de s'en préoccuper” » (*ibid.*, p. 134).

Il importe dès lors de reconnaître que : 1) « les “faits” scientifiques sont de manière quintessentielle des faits sociaux » (Blondiaux, 1998, pp. 26-27) ; 2) le chercheur, par son action même, participe à la construction du monde ; 3) la ligne de partage entre le normatif et le positif est ténue (Harribey, 2008, p. 101). En effet, la « réalité » n'étant pas une chose extérieure, limitée et fixe, mais au contraire, mouvante et multiple, le chercheur situé dans un espace et dans un flux de temps ne peut pas se poser « en démiurge : il sait qu'il faudra compter avec les hommes, que la “vérité” des savoirs savants n'est pas gage de certitudes réalisatrices [...] » (Crézé, 2006, p. 192).

### **Conclusion : sédimentation et conformation ?**

Analyser les transformations des comportements en termes de dynamiques institutionnelles ouvre la possibilité de poser différemment la question de la légitimation d'une action. Cette légitimation ne correspondrait pas à une forme d'« acceptologie », mais à un processus de sédimentation qui provoque un changement. Ainsi, c'est grâce à une stabilisation progressive que l'action et ses outils acquièrent une solidité.

Les méthodes et les conventions scientifiques sous-jacentes aux nudges ne sont pas neutres et demeurent des constructions sociales. En oubliant leur dimension performative, on court le risque d'une conformation générale des comportements, qui seraient ensuite envisagés comme des données naturelles. C'est d'ailleurs ce que présageait Hannah Arendt (1961, pp. 400-401) dans un passage de *Condition de l'homme moderne*. Son propos constitue au fond une invitation à prendre de la distance par rapport à cette « science de la rationalité et des biais » : « Ce qu'il y a de fâcheux dans les théories modernes du comportement, ce n'est pas qu'elles sont fausses, c'est qu'elles peuvent devenir vraies, c'est qu'elles sont, en fait, la meilleure mise en concepts possibles de certaines tendances évidentes de la société moderne. On peut parfaitement concevoir que l'époque moderne – qui commença par une explosion d'activité humaine, si neuve, si riche de promesses, – s'achève dans la passivité la plus inerte, la plus stérile que l'Histoire ait jamais connue ».

## Bibliographie

- Arendt, Hannah, *Condition de l'homme moderne*, trad. de l'anglais par Fradier, G. (*The Human Condition*), Paris, Calmann-Lévy, 1983 (1961).
- Bergeron, Henri ; Castel, Patrick ; Dubuisson-Quellier, Sophie ; Lazarus Jeanne ; Noguez, Etienne et Pilmis, Olivier, « Comportement correct exigé. Économie comportementale et gouvernement des conduites », *La vie des idées*, <https://laviedesidees.fr/Comportement-correct-exige.html>, 2018.
- Bessy, Christian, « Représentation, convention et institution. Des repères pour l'Économie des conventions », *Document de travail du Centre d'études de l'emploi*, n° 20, décembre, 2002.
- Blondiaux, Loïc, *Le nouvel esprit de la démocratie : actualité de la démocratie participative*, Paris, Seuil, 2008.
- Brisset, Nicolas, « D'une convention à une autre : quand la rationalité "performe" le réel », *Revue de philosophie économique*, 15(2), pp. 69-108, 2014.
- Citton, Yves, « Préface » et « Postface », in Stanley Fish, *Quand lire c'est faire : l'autorité des communautés interprétatives*, trad. de l'américain par Étienne Dobenesque, (*Is there a text in this class ? The authority of interpretive communities*), Paris, Les Prairies ordinaires, 2007 (1980).
- Crézé, Françoise, *La recherche-action et les transformations sociales*, Paris, L'Harmattan, 2006.
- Hansen, Pelle Guldborg et Jespersen, Andreas Maaloe, "Nudge and the Manipulation of Choice. A framework for the Responsible Use of the Nudge Approach to Behaviour Change in Public Policy", *EJRR*, 1, 2013.
- Davoine, Lucie, « L'économie du bonheur. Quel intérêt pour les politiques publiques », *Revue économique*, 2009/4, vol. 60, pp. 905-926, 2009.
- De Munck, Jean, « L'institution selon John Searle », in Robert Salais, Élisabeth Chatel, et Dorothée Rivaud-Danset (éds.), *Institutions et conventions. La réflexivité de l'action économique*, Paris, École des Hautes Études en Sciences Sociales, pp. 173-198, 1998.
- Fish, Stanley, *Quand lire c'est faire : l'autorité des communautés interprétatives*, trad. de l'américain par Étienne Dobenesque (*Is there a text in this class ? The authority of interpretive communities*), Paris, Les Prairies ordinaires, 2007 (1980).
- Giddens, Anthony, *Les conséquences de la modernité*, trad. de l'anglais par Olivier Meyer (*The consequences of modernity*), Paris, L'Harmattan, 1994 (1990).
- Harribey, Jean-Marc, « Valeur-travail, transformations du capitalisme et primat de l'économie : controverses, malentendus et contresens », in Ivan Sainsaulieu (éd.), *Par-delà l'économisme, la querelle du primat en sciences sociales*, Paris, l'Harmattan, pp. 101-116, 2008.
- Jullien, François, *Les transformations silencieuses*, Paris, Grasset, 2009.
- Lehtonen, Markku, « Quelques réflexions concernant (les limites) de la participation dans les processus d'élaboration et de l'utilisation des indicateurs », *81<sup>e</sup> Congrès de l'ACFAS*, Université de Laval, Québec, 6-10 mai 2013.
- Martinache, Igor ; Roman, Philippe et Thiry, Géraldine, « Éditorial. Le paradigme comportemental, un nouvel impérialisme économique ? », *Revue française de socio-économie*, 22(1), pp. 7-17, 2019.
- Qizilbash, Mozaffar, "Informed desire and the ambitions of libertarian paternalism", *Soc Choice Welf*, 38, pp. 647-658, 2012.
- Salais, Robert, « Usages et mésusages de l'argument statistique : le pilotage des politiques publiques par la performance », *Revue française des affaires sociales*, 1, n° 1-2, pp. 129-147, 2010.

Pour citer cet article : Fiona OTTAVIANI. « Transformations de l'action publique et dynamiques institutionnelles : quels changements dans les comportements ? », *Actes Sémiotiques* [En ligne]. 2021, n° 124. Disponible sur : <<https://doi.org/10.25965/as.6685>> Document créé le 11/01/2021

ISSN : 2270-4957

La plupart des participants au colloque dont ces Actes sont le fruit, et sans doute également nombre de lecteurs de cette contribution, me connaissent comme sémioticien. C'est pourtant à un autre titre que j'interviens ici : comme l'un de ceux qui, depuis plus de trente ans, sont engagés dans la conception et dans la mise en œuvre de la politique linguistique de leur pays, et comme celui qui a, conjointement, mené une réflexion à la fois théorique et méthodologique sur la question<sup>4</sup>. Or, sans que nous connussions le mot, les *nudges* ont tenu une place importante dans cette action et dans cette réflexion, pour des raisons qui vont apparaître.

L'intérêt de traiter ce sujet dans cette perspective est double à mes yeux. D'un côté, la théorie des *nudges* est de nature à éclairer l'action des responsables des politiques linguistiques. En retour, la préoccupation pour celles-ci permet de questionner la théorie et même d'en établir certaines limites. Pour illustrer cette dialectique, nous nous servirons d'un dossier que nos fonctions nous ont amené à instruire à plus d'une reprise : la promotion d'une écriture non sexiste, particulièrement par l'adoption d'une terminologie féminisée en matière de noms de métiers, titres, grades et fonctions.

## 1. Introduction : des mésaventures dues à la langue

Pour mieux faire comprendre quels peuvent être les objets d'une politique linguistique, commençons par invoquer trois petites mésaventures banales.

Mon ami Albert Delmotte avait vraiment envie de ce home-cinéma, avec ses enceintes arrière sans fil et son impressionnant caisson de basses. Et il a finalement craqué. Mais il n'a pas bien compris les clauses en petits caractères qui figuraient sur son contrat de vente à tempérament. Et le voilà gravement endetté. Une autre amie, Gilberte Martinez, adore bricoler. Elle était très fière de l'installation de parlophonie et de vidéophonie qu'elle allait installer à sa porte. Mais comme le mode d'emploi était rédigé dans une série de langues qu'elle ne comprend pas, elle a commis une erreur de manipulation. L'appareillage est à présent gravement endommagé et, bien évidemment, ni le fabricant ni le détaillant n'interviendront. Un troisième de mes amis, Mongi Marzouki, est un ingénieur précis et créatif. Mais il n'aura pas d'augmentation dans son entreprise, car il n'est pas trilingue. Or, conformément à une sorte

---

<sup>3</sup> Le présent texte applique les rectifications de l'orthographe de 1990, approuvées par toutes les instances francophones compétentes, en ce compris l'Académie française.

<sup>4</sup> Sur mes conceptions en matière de politique linguistique, voir *La langue et le citoyen. Pour une autre politique de la langue française*, Paris, PUF, « La politique éclatée », 2001, et *La Langue dans la cité. Vivre et penser l'équité linguistique*, Bruxelles, Les Impressions nouvelles, 2015. Sur mon expérience en la matière, je renvoie à *Votre langue est à vous. Quarante ans de politique linguistique en Belgique francophone*, Louvain-la-Neuve, EME Éditions, « Français & Société », 31, 2020.

de règle non écrite dans mon pays, c'est là un strict minimum aux yeux de son DRH, quelles que soient les fonctions des cadres qui sont sous ses ordres.

Ces situations sont évidemment très dommageables pour ceux qui les vivent : perte d'argent, de temps, de confiance en soi, risques physiques même. Multipliées, elles portent aussi préjudice à l'ensemble de la société.

De telles mésaventures sont fréquentes, au point d'être banales. Mais constituent-elles une fatalité ? Ne peut-on faire quelque chose pour les prévenir ? Sans doute. Par exemple former ceux qui rédigent des textes techniques, administratifs ou commerciaux pour qu'ils soient compréhensibles par le public auquel ils s'adressent ; obliger les fabricants à étiqueter et vendre leurs produits dans la langue du client ; promouvoir des méthodes rapides d'acquisition des langues...

C'est évidemment à la collectivité de prendre toutes ces mesures en charge. Exactement de la même manière qu'elle s'occupe de l'hygiène sur les lieux de travail ou de la sécurisation des passages à niveau. Autrement dit, ces mesures relèvent du politique.

Or quel est le point commun entre toutes ces petites infortunes ? C'est la langue. Il y a donc place dans nos sociétés pour une politique de la langue, à côté d'une politique de la santé, d'une politique du travail, d'une politique de l'environnement ou d'une politique culturelle. Mais cette politique linguistique reste une inconnue et cela pour deux raisons.

## **2. La politique linguistique, cette malconnue**

Que la langue soit un facteur d'inclusion ou d'exclusion est évident pour les intervenants de terrain, qu'ils soient travailleurs sociaux, animateurs culturels ou écrivains publics. Mais le paradoxe veut que la dimension proprement langagière de l'inclusion ne soit en général que rarement prise en compte dans les politiques sociales. Nous touchons ici à une des caractéristiques majeures de la structure de l'imaginaire linguistique : l'élimination du sujet social.

### **2.1. Un fait social nécessairement dépolitisé**

La langue est en effet fréquemment vue comme un en-soi, coupée de ses déterminations, comme une essence et non comme un objet contingent. De sorte qu'on la considère dans son unité, et non dans sa diversité (on dit LE français, alors que toute langue est plurielle) ; dans sa spécificité (le français, l'allemand...) et non dans sa généricité (la langue). De sorte aussi qu'on l'oppose nécessairement à ses usagers. Car pour le discours essentialiste, défendre la langue, c'est d'abord la mettre à l'abri de ceux qui y touchent et qui, intervenant fatalement sur elle par le fait même qu'ils en usent, ne peuvent que la dégrader.

Cette autonomisation de la langue n'a rien d'étonnant si on la considère comme un fait social au sens de Durkheim : un tel fait se reconnaît au pouvoir de coercition en vertu duquel il s'impose au sujet<sup>5</sup>. Or on sait que pour Bourdieu, l'autonomie d'un champ se manifeste par la capacité qu'a celui-ci de

---

<sup>5</sup> On a pu établir que la conception de la langue défendue par Saussure avait subi l'influence de Durkheim. Cfr Witold Dorozewski, « Quelques remarques sur les rapports de la sociologie et de la linguistique : Durkheim et F. de Saussure », *Journal de psychologie normale et pathologique*, n° 30, pp. 82-91, 1933 ; voir aussi mon article « Sémiotique et sociologie » dans Amir Biglari (éd., avec la coll. de Nathalie Roelens), *La sémiotique en interface*, Paris, Kimé, 2018, pp. 69-98.

s'organiser indépendamment des autres pouvoirs sociaux — et notamment du pouvoir politique et du pouvoir économique, aux déterminations desquels il échappe —, et se caractérise par sa propension à gérer ses valeurs selon des principes qui lui sont propres. Le couronnement du processus d'autonomisation étant la mise au point d'institutions, soit l'ensemble des instruments de régulation et d'organisation du champ (académies, écoles, bescherelles...). Et c'est bien ce qui est arrivé en France à la langue écrite au début du XIX<sup>e</sup> siècle, à l'aube de l'ère industrielle : tout en continuant à jouer un rôle important dans la sélection et la distinction, elle s'est puissamment organisée sous la forme d'une institution au discours fort, institution si autonome qu'elle apparaît aujourd'hui comme une forteresse imprenable (si dans une discussion on peut à la rigueur persuader son interlocuteur que la terre n'est pas plate ou que les baleines ne sont pas des poissons, bonne chance pour lui expliquer que l'accord du participe passé avec *avoir* est une mauvaise farce...). Et le résultat est là : le francophone souffre d'une hypertrophie de la glande grammaticale et produit des discours fantasmatiques sur sa langue.

Une telle conception permet de décrire les énoncés sans rapporter ce procès social aux conditions sociales de leur production et de leur reproduction<sup>6</sup> et occulte donc la violence symbolique des échanges. Et cette occultation, sorte de *nudge* négatif, permet que le pouvoir s'exerce aisément sur le marché ainsi ouvert.

Cette dépolitisation de l'objet pose évidemment la question des modalités de l'action sur la langue, qui ne pourra que difficilement prendre des formes volontaristes.

## **2.2. Une nécessaire transversalité**

Il faut aussi souligner l'existence d'un malentendu, qui accompagne toute politique linguistique, et qui rend également celle-ci invisible. Il porte sur la notion de culture.

Jusque dans les années 60, le mot « culture » renvoie presque univoquement à la peinture, à la musique, au théâtre et à la littérature (bientôt au cinéma) : bref, aux « beaux-arts ». C'est à partir de ce moment seulement qu'il se verra de plus en plus fréquemment utilisé dans son sens anthropologique : un ensemble d'outils de nature symbolique permettant à un groupe de se situer dans le temps, dans l'espace et surtout dans l'espace particulier que sont les relations avec les autres.

Or la langue est souvent conçue comme un objet relevant exclusivement de la première conception. Et bien que le cadre culturel ait permis d'engranger d'importants résultats en matière de politique linguistique, ceux-ci restent très limités. En effet, objet transversal, la langue est partout dans le social. Elle constitue une dimension importante d'un grand nombre de problèmes qui n'apparaissent pas au premier abord comme de nature langagière. Elle joue ainsi un rôle important dans l'enseignement, certes, mais aussi dans la politique scientifique (diffusion des résultats par les voies spécialisées, vulgarisation...), dans la politique de protection du consommateur (modes d'emploi, sécurité), dans la politique de la formation et de l'emploi, dans la politique de protection et de promotion du travailleur (langue des contrats, du travail, du capital, des instructions accompagnant l'équipement...), dans la politique de contacts entre le citoyen et les pouvoirs publics, cible privilégiées des *nudges* (simplification du langage administratif, juridique, etc.), dans la place de l'intégration linguistique dans la politique d'intégration des migrants (emploi, citoyenneté, logement, environnement

---

<sup>6</sup> Pierre Bourdieu, *Ce que parler veut dire. L'économie des échanges linguistiques*, Paris, Fayard, 1982, p. 39.

multiculturel...), dans la fracture numérique, dans la politique de recherche et de développement, notamment en matière informatique....

Comme le montre cette énumération, qui n'est pas exhaustive, la prise en compte de la dimension linguistique des problèmes devrait être le fait de tout le secteur politique (et non de ses seuls organes culturels), mais aussi d'instances non définies comme politiques. Par exemple les organisations syndicales et les entreprises ont aussi, implicitement ou explicitement, une politique linguistique.

### **3. Les objets de la politique linguistique**

#### **3.1. Status et corpus**

Cette politique peut porter sur deux types d'objets qu'on désigne traditionnellement par les mots de statut et de corpus.

Ce qu'on appelle statut recouvre les conditions de l'emploi des langues et de leurs variétés dans l'espace public (exemples de mesures concernant le statut : la protection des minorités slaves en Autriche orientale, la réglementation de la répartition territoriale des langues en Suisse, le régime de l'affichage commercial au Québec, la définition constitutionnelle du français comme « la langue de la République »)... Les interventions sur le corpus sont celles qui concernent les structures mêmes de la langue (exemples de mesures concernant le statut : la catalanisation des noms de personnes en Catalogne, la création d'écritures dans la jeune URSS pour des langues qui n'en disposaient pas jusque-là, la création de terminologies scientifiques et techniques alimentant les bases de données de traduction...).

#### **3.2. Attitudes différenciées**

Les actions dans ces deux champs sont en général diversement appréciées.

Les interventions en matière de statut sont le plus souvent considérées comme légitimes. L'application du principe peut sans doute être contestée (notamment par les minorités qui s'estimeraient brimées), mais celui-ci est rarement remis en question. Par contre, en matière de corpus, l'autonomisation dont j'ai traité ci-dessus a créé un véritable barrage : pas touche à ma langue ! Celle-ci est considérée comme un bien lié à la personne, et toute intervention est ressentie comme une atteinte douloureuse. C'est ce dont on prend la mesure lorsqu'on considère la violence des propos tenus lorsqu'il s'agit de propositions purement techniques visant à mettre un peu d'ordre dans la hirsute orthographe du français<sup>7</sup>, ou lorsqu'on envisage d'alléger l'enseignement de l'accord du participe passé, dont tous les spécialistes soulignent le caractère artificiel.

Ceux qui entendent intervenir sur le corpus doivent donc tenir compte de ces résistances. Une action directe et volontariste sur le corpus qui serait faite d'obligations et d'interdictions sera souvent

---

<sup>7</sup> Cf. Susan Baddeley, Fabrice Jejcic, Camille Martinez (éds.), *L'Orthographe en quatre temps. 20e anniversaire des Rectifications de l'orthographe de 1990 : Enseignement, recherche et réforme, quelles convergences ?*, Actes du Colloque international de 2010, Paris, Honoré Champion « Colloques, congrès et conférences, sciences du langage », 10, 2013.

promise à l'échec (les exemples abondent, depuis la « Loi Toubon » en France<sup>8</sup> jusqu'à tel décret en Belgique francophone qui déclarait la guerre aux anglicismes.) Il est donc préférable d'opter pour des *nudges*.

#### **4. Le dossier féminisation**

Le dossier de la féminisation, qui concerne le corpus, est un bon exemple pour discuter quelques points de la théorie des *nudges*.

L'objectif politique ici visé est « inclure ». Un verbe qui renvoie à l'essence même de la démocratie : celle-ci vise à restituer à chacun le pouvoir sur lui-même, sur son destin et sur les événements, en combattant les processus aboutissant à ce que désigne l'antonyme d'inclure : « exclure ». Et comme l'exclusion n'est pas un phénomène naturel, il faut savoir qu'en amont de ces processus il y a des personnes et des instances : des personnes et des instances qui excluent. En aval, il y a aussi les objets de l'exclusion : ses victimes. Parmi ces victimes, les femmes.

Bien évidemment l'essentiel des mesures à prendre pour œuvrer à cette libération n'est pas d'ordre linguistique. Ce n'est pas avec des mots que l'on viendra à bout des féminicides, du harcèlement de rue ou du plafond de verre. Mais ces mesures comportent bien un volet langagier. Et celui-ci peut tenir en un seul mot : visibilité. Il s'agit de briser avec les usages qui occultent le rôle joué par les femmes sur toutes les scènes de la vie active, voire leur existence au sein du corps social. Et notamment de mettre en question les étiquettes masculines qui entretiennent l'idée d'une hiérarchisation des fonctions féminines et masculines et produisent in fine de la discrimination. Il s'agit aussi de lever les blocages psychologiques que ces usages suscitent chez celles-là mêmes qui en sont les victimes.

On voit donc que l'inclusion est un objectif, et qu'un des moyens tendant à produire cette inclusion est la visibilité, certaines techniques assurant cette dernière étant langagières. Parmi ces techniques, il en est de lexicales et de syntaxiques.

Les premières visent à ce que le corps social mobilise, quand il s'agit de désigner une ou des femmes dans l'exercice de leur activité, des dénominations clairement féminines ; les secondes tendent à combattre l'occultation de ces femmes dans les textes qui réfèrent à la fois à des êtres masculins et à des êtres féminins, occultation que produit le plus souvent l'usage de formes masculines fallacieusement réputées « neutres ».

##### **4.1. Féminisation lexicale**

###### *Le cadre historique*

Le mouvement de différenciation des étiquettes s'est traduit partout dans la francophonie dans une activité de création terminologique soutenue par des mesures réglementaires<sup>9</sup>. C'est le Québec qui montre la voie : dès juillet 1979, l'Office de la langue française recommande l'emploi systématique de

---

8 Cf. *Langue française : une loi, pour quoi faire ?*, Ministère de la Culture et de la Communication, Délégation générale à la langue française et aux langues de France, Comité d'histoire du ministère de la Culture et de la Communication, 2015.

9 Pierre Bouchard, Noëlle Guilloton, Pierrette, Vachon-L'Heureux, Jean-François De Pietro, Marie-José Béguelin, Marie-Josèphe Mathieu, Marie-Louise Moreau, *La féminisation des noms de métiers, fonctions, grades ou titres. Au Québec, en Suisse romande, en France et en Communauté française de Belgique*, Bruxelles, Direction de la langue française, « Français & société », 10, 1999.



formes féminines, déjà établies ou nouvelles, et, dans tous les cas, l'accord du déterminant au féminin ; et cette année-là, la Gazette officielle publie des recommandations aux administrations. Dans la Confédération helvétique, c'est dès les années 1970 également que l'État marque sa préoccupation d'assurer dans le langage l'égalité linguistique des sexes à travers divers arrêtés, circulaires ordonnances. En 1988, le canton de Genève adopte une loi de féminisation des titres de profession et est suivi, en 1992, par celui de Berne (qui, bilingue, publie des directives pour l'allemand comme pour le français) puis par d'autres cantons encore. En Belgique francophone, il faut attendre 1993 pour voir se prendre des mesures officielles. Le 21 juin de cette année, un décret est adopté, sur lequel nous allons revenir. En France, la ministre des Droits de la femme avait lancé en 1984 une réflexion qui devait déboucher sur une circulaire que le Premier ministre d'alors publia le 11 mars 1986 au Journal officiel. Mais cette circulaire resta lettre morte : il fallut attendre le gouvernement Jospin pour voir paraître une nouvelle circulaire en 1998. Il est intéressant de noter qu'à l'inverse de ce qui se passe habituellement en matière de langue, c'est ainsi la France (où les réticences se sont au demeurant exprimées avec la plus de netteté) qui est de facto intervenue en dernier.

#### *Un complexe de nudges*

J'entends ici prendre ici pour exemple de nudges les initiatives prises en 1993 en Belgique francophone, au moment où commençait ma première présidence de ce qui s'appelait alors le Conseil supérieur de la langue française.

Tard venus à la féminisation lexicale, il nous fallait profiter de l'expérience des autres, et même de leurs échecs. Celui des rectifications orthographiques étudiées par le Conseil supérieur de la langue française et publiées le 6 décembre 1990 au Journal officiel de la République française était tout frais dans ma mémoire : un vrai contrexemple. En effet, si le projet avait été bien préparé en amont (ces aménagements avaient été étudiés par une Commission où étaient représentés les pouvoirs publics, de grands linguistes, mais aussi les principaux éditeurs de dictionnaires, et l'Académie française avait donné son aval à l'unanimité), le nécessaire travail d'explication à mener en aval fut pris à la légère. D'où un flot de désinformation : on n'allait plus pouvoir lire les livres du passé ; on allait droit vers la hideuse écriture phonétique ; on nivelait par le bas en offrant une prime à la facilité ; on allait brader notre mémoire en faisant fi de l'étymologie... La conclusion de cet épisode était claire : pour que nous soyons efficaces, il nous fallait de l'accompagnement et de la persuasion douce.

En mettant au point un dispositif comportant deux volets, nous fîmes des nudges sans que nous n'en sussions rien.

Le premier volet était un texte législatif.

Le « Décret relatif à la féminisation des noms de métier, fonction, grade ou titre » du 21 juin 1993 faisait une obligation aux administrations de la Communauté française – un des pouvoirs fédérés constituant la Belgique – et aux institutions qu'elle subventionne d'utiliser dans leurs écrits des termes féminins pour désigner les femmes considérées dans l'exercice de leur profession ou de leur fonction<sup>10</sup>.

---

<sup>10</sup> « Le Conseil de la Communauté française a adopté et Nous, Exécutif, sanctionnons ce qui suit : Article 1<sup>er</sup>. - Les règles de féminisation des noms de métier, fonction, grade ou titre devront notamment être appliquées dans les actes suivants : - dans les lois, décrets, ordonnances et règlements, ainsi que dans les circulaires, instructions et directives des autorités administratives ; - dans les correspondances et documents émanant des autorités administratives ; - dans les ouvrages ou manuels d'enseignement, de formation permanente ou de recherche utilisés dans les établissements, institutions et associations relevant de la Communauté française, soit parce que placés sous

Bien que le dispositif ne fût pas très explicite sur son champ d'application matériel (*ratione materiae*) ni sur son champ d'application territorial (*ratione loci*), il s'appliquait à toutes les autorités administratives de la région unilingue de langue française. Ce Décret était bien curieux, car muet sur un point crucial : l'obligation qu'il faisait n'était assortie d'aucune sanction. On connaît l'adage juridique *nulla pœna sine lege* : on ne peut certes en déduire *nulla lex sine pœna*, mais il n'empêche qu'il est rare – en droit comme en général<sup>11</sup> – qu'une norme s'énonce sans qu'on ne précise comment elle devra être respectée. Le Décret de 1993 était donc un véritable OJNI, un objet juridique non identifié : un prescrit légal dépourvu de sanction et qui avait donc surtout une fonction incitative.

Le deuxième volet fut la mise au point de mesures d'accompagnement et de sensibilisation faisant appel à l'intelligence.

Tout d'abord, le Conseil remit, quelques jours après le Décret, son avis sur les règles morphologiques et syntaxiques propres à servir l'objectif de visibilisation. Celles-ci seront consacrées par un arrêté du Gouvernement du 13 décembre de la même année. Dans la foulée, sa Commission « féminisation » dressa un inventaire minutieux de quelque sept cents termes de professions et fonctions.

Il y eut surtout une réflexion sur la manière de diffuser et d'implémenter cette nouvelle terminologie et au final de modifier des comportements. Cela passait par une réflexion sur la manière de combattre les résistances qui allaient, sans nul doute, se manifester.

La principale de ces mesures fut la mise au point de la plaquette intitulée *Mettre au féminin*. Guide de féminisation des noms de métier, fonction, grade ou titres<sup>12</sup>, qui parut en 1994 et qui contribua à dédramatiser la question. (Car que vit-on ? On vit que le féminin d'un juriste c'était une juriste et le féminin d'un analyste une analyste : pas de quoi fouetter un chat. Sauf, bien sûr, pour ceux qui voulurent s'arrêter à la pompière et à la femme-grenouille.) Cette plaquette fut distribuée non seulement aux administrations, mais aussi à toutes les personnes qui en faisaient la demande. Elles furent nombreuses. Au total, 42 000 exemplaires leur ont ainsi été distribués. Soit à peu près 1 pour 100 habitants (à l'aune française cela représenterait 630 000 exemplaires).

Ce n'est évidemment ni à cause du décret, ni à cause de la plaquette que la féminisation lexicale a été un succès. Mais ces instruments ont contribué à légitimer le mouvement. Et le fait est là : les pratiques ont spectaculairement évolué au cours des quarante dernières années ; et cette évolution s'est produite à une vitesse surprenante, lorsqu'on connaît la dynamique habituelle de la mutation des langues.

---

son autorité soit parce que soumis à son contrôle, soit bénéficiant de son concours financier. Article 2.- L'Exécutif arrête au plus tard le 1er janvier 1994 et après avis du Conseil supérieur de la langue française, les règles de féminisation des noms de métier, fonction, grade ou titre. Article 3.- Ces mêmes règles sont également applicables lors de la publication, sous quelque forme que ce soit, d'une offre ou d'une demande d'emploi. Promulguons le présent décret, ordonnons qu'il soit publié au Moniteur belge. Bruxelles, le 21 juin 1993. La Ministre-Présidente du Gouvernement de la Communauté française chargée des Affaires sociales, de la Santé et du Tourisme, L. Onkelinx. Le Ministre de l'Enseignement supérieur, de la Recherche scientifique et des Relations internationales, M. Lebrun. Le Ministre de l'Éducation, de l'Audiovisuel et de la Fonction publique, E. Di Rupo. Le Ministre du Budget, de la Culture et du Sport, E. Tomas. » (*Moniteur belge*, 19 août 1993).

11 Merton, Robert King, *Éléments de théorie et de méthode sociologique*, Paris, Plon, « Recherches en sciences humaines », 1966.

12 Ministère de la Communauté française de Belgique, Service de la langue française, 1994.

Le dossier féminisation, le premier que j'aie eu à superviser durant ma première présidence, est sans doute celui qui m'a donné le plus de satisfaction. Pour de multiples raisons. Parce qu'il servait des objectifs auxquels je pouvais souscrire sans réserve ; parce que son traitement a reposé sur un véritable travail d'équipe ; parce qu'il a débouché sur des résultats tangibles ; parce qu'enfin une thématique associant une question sociale et une question langagière était discutée sur la place publique ; parce que – une fois n'est pas coutume – le pouvoir politique s'y est fortement impliqué ; parce qu'il nous a permis de travailler dans la durée, de profiter des erreurs faites et de rectifier le cap, d'améliorer à plusieurs reprises les outils mis au point ; et parce qu'il était riche de leçons sur les méthodes à adopter en matière de politique linguistique, ce à quoi nous revenons ci-après (§ 4.3.).

#### **4.2. Féminisation syntaxique : l'avènement de « l'écriture inclusive »**

##### *Des techniques variées*

Lorsqu'il s'agit de désigner dans un énoncé des ensembles composés à la fois d'hommes et de femmes, de nombreuses ressources linguistiques sont disponibles pour éviter le recours à une formulation débouchant sur une interprétation exclusivement masculine des textes : on peut juxtaposer les formes masculines et féminines dans des paires coordonnées (*les citoyens et les citoyennes, les citoyens/citoyennes*) ; on peut utiliser des termes génériques (*le corps électoral* plutôt que *les électeurs, parents* plutôt que *père et mère*) ; on peut enfin utiliser des formes graphiquement scandées par des tirets, des parenthèses, des traits obliques, des points bas, des points médians... Ces formes, fréquemment mais maladroitement qualifiées d'« abrégées » ou de « tronquées », présentent l'intérêt de manifester simultanément, à l'intérieur d'un même mot, les marques des deux genres : *les commerçant-e-s, les commerçant(e)s, les commerçant·e·s*, etc. Ces formes, qu'on pourrait convenir d'appeler « appariées », actualisent concurremment les deux marques mais en les isolant clairement ; ce qui permet une analyse dudit mot et produit un indubitable effet de visibilité.

Dans tous les pays francophones, on observe le même mouvement : les instruments diffusés dans le grand public pour soutenir le projet d'inclusion – brochures, sites internet... – comportent de plus en plus d'indications de nature syntaxique<sup>13</sup>.

Mais c'est principalement sur la dernière des techniques visibilisantes que se sont focalisés les farouches débats de 2017<sup>14</sup>, qui se déclenchèrent peu après que les éditions Hatier eussent publié un manuel comportant quelques formulations féminisées (pas partout, mais dans les bien visibles titres de chapitre). Au cours de ces débats, on vit s'affronter des camps très opposés : d'une part des militants faisant du point médian un véritable signe de ralliement, d'autre part des opposants résolus, au premier rang desquels l'État (français), intervenant pour interdire ces pratiques dans les textes dont il prend la responsabilité.

---

<sup>13</sup> Voir, pour la Belgique francophone, Anne Dister et Marie-Louise Moreau, *Mettre au féminin. Guide de féminisation des noms de métier, fonction, grade ou titres*, 3<sup>e</sup> édition, Ministère de la Communauté française de Belgique, Direction de la langue française, 2014.

<sup>14</sup> Cf. Laurence Rosier et Alain Rabatel (éds), *Les défis de l'écriture inclusive*, numéro spécial de *Le discours et la langue*, 11, 1, 2019.

### *Des positions dialectiques*

Les positions dialectiques furent moins médiatisées. Par exemple celle de l'Opale (pour « Organismes de politique et d'aménagement linguistiques » : réseau rassemblant les organismes de gestion linguistique des pays francophones du Nord), que j'ai contribué à inspirer, montraient la grande ouverture de l'éventail des techniques de visibilisation<sup>15</sup>. C'est également dans ce sens qu'allait un avis du Conseil de la langue française et de la politique linguistique de Belgique, qui faisait observer que certaines techniques visant l'inclusion pouvaient être dangereuses.

En effet, si aucune étude n'existe jusqu'à présent sur le coût cognitif que la mobilisation systématique des pratiques visibilisantes peut représenter, il est toutefois évident que l'utilisation régulière de paires intégralement développées, et plus encore celle de formes appariées, rend la lecture malaisée. Cette complexité s'accroît notablement dans certaines configurations : par exemple quand le terme féminin comporte un accent absent au masculin, produire des formes appariées devient malaisé (*banqui-er-ère, banqu-ier-ière ?*) et l'analyse peut devenir opaque. Et le problème se rencontre dans tous les cas où féminin et masculin se différencient autrement que par la présence ou l'absence d'un –e final (*camionneuse, camionneur ; toutes, tous ; veuve, veuf ; utilisatrice, utilisateur*). Dans tous les cas, les formes appariées ont pour effet de générer des formes écrites n'ayant pas de correspondant à l'oral et accentuent donc l'écart entre celui-ci et l'écrit. Ce qui n'est bien sûr pas gênant en principe, aux yeux d'un spécialiste des écritures (l'écriture n'est pas plus la langue que la carte n'est le territoire)<sup>16</sup>. Mais dans le cas présent, cet écart alourdit le fardeau déjà considérable qu'est l'orthographe française.

Il faut donc, lorsqu'on vise à conjurer l'exclusion, mesurer la portée des moyens mobilisés : certaines pratiques inclusives d'un certain point de vue peuvent être exclusives d'un autre<sup>17</sup>.

Le conseil de prudence que l'on peut donner dans l'utilisation des paires coordonnées ou dans celle des formes appariées ne correspond donc pas à une quelconque pusillanimité puriste : il est au contraire dicté par l'objectif-pivot qu'est l'inclusion. C'est dans cette optique de prudence que je rédigeai pour la presse une carte-blanche que les membres du Conseil signèrent à titre personnel. C'est elle aussi qui inspirera le manuel de rédaction non sexiste que la Communauté française de Belgique publiera prochainement<sup>18</sup>.

Il n'en reste pas moins que les campagnes en matière de féminisation syntaxique ont eu moins d'impact que celles qui portaient sur le lexique. Cette différence, constatée à moins de trente ans de distance, relance une question qui se pose à tous les inventeurs de *nudges* : comment concilier l'action publique avec une communication qui est de plus en plus *bottom up* ?

---

15 Voir par exemple [https://www.oqlf.gouv.qc.ca/office/20180124\\_note-Opale.pdf](https://www.oqlf.gouv.qc.ca/office/20180124_note-Opale.pdf). Les organismes de politique et de gestion linguistiques participant au réseau Opale sont : pour la France, la Délégation générale à la langue française et aux langues de France (DGLFLF) ; pour le Québec, le Conseil supérieur de la langue française (CSLF) et l'Office québécois de la langue française (OQLF) ; – pour la Suisse romande : la Délégation à la langue française ; pour la Fédération Wallonie-Bruxelles, la Direction de la langue française (DLF) et le Conseil de la langue française et de la politique linguistique (CLFPL). L'Organisation internationale de la Francophonie (OIF) y a statut d'observateur.

16 Cf. mon livre *Entre langue et espace. Qu'est-ce que l'écriture ?*, Bruxelles, Académie royale de Belgique « L'Académie en poche », 111, 2018.

17 Cf. mon article « Quelle écriture pour quelle justice ? "Écriture inclusive" et politique linguistique », in Rosier et Rabatel (éds.), 2019, *op. cit.*, pp. 15-26.

18 Anne Dister et Marie-Louise Moreau, *Inclure sans exclure. Les bonnes pratiques de rédaction inclusive*, Ministère de la Communauté française de Belgique, Direction de la langue française, 2020.

### 4.3. Les trois conditions de succès d'une politique linguistique

Si le dossier féminisation était exemplaire, c'est notamment parce qu'il permettait de réfléchir aux conditions à réunir pour assurer le succès d'une opération de politique linguistique. Tirer de tels enseignements est particulièrement crucial lorsque l'opération envisagée porte sur le corpus.

Des conditions, j'en distingue trois, en m'inspirant d'une réflexion de Marie-Louise Moreau<sup>19</sup>.

*La première* est une implication claire des autorités publiques. (Nous sommes donc loin ici des messages subliminaux dont on fait parfois un trait définitoire des nudges). Cette implication peut prendre des formes variables, l'important étant de choisir le degré de contrainte adéquat : pour des mesures portant sur le statut, ce peut être une obligation formelle avec sanctions à la clé ; pour des mesures portant sur le corpus, il est préférable de recourir aux nudges. Bien évidemment, il n'y a pas ici d'opposition binaire : le choix s'opère sur un continuum. Mais c'est bien dans le second sens qu'allait la formule de 1993 : décret sans sanctions + mesures d'accompagnement.

Car *la seconde condition* de succès est la mise au point de telles mesures, de nature à renforcer l'incitation : listes, affiches, sites, et publicité – elle-même explicite – donnée à ces documents.

*La troisième* est que la réforme désirée soit portée par des personnes ou des instances porteuses de légitimité. Autrement dit, il faut recourir à des influenceurs. Nous savons que la comparaison avec les autres est un des principaux moteurs des nudges ; et nous retrouvons aussi ici une réflexion de la rhétorique ancienne, qui insistait sur le rôle de l'exemple dans le déclenchement des comportements. Dans le cas qui m'occupe, le rôle d'influenceur fut particulièrement joué par Antoinette Spaak qui, première femme à présider un parti politique en Belgique, se fit appeler présidente et Laurette Onkelinx, première femme « Ministre-président », qui imposa la dénomination Ministre-présidente, comme aussi par la presse qui, lors de la longue instruction d'un assassinat célèbre – celui du ministre d'État André Cools<sup>20</sup> –, ne cessa de parler de « la juge Ancia ». Car, dans le travail d'influence, les autorités publiques ne sont pas seules.

## 5. Vers une formalisation des nudges ?

Nous pouvons à présent tenter de formaliser ces opérations de politique linguistique, ce qui peut contribuer à une théorie générale des nudges.

### 5.1. Un marché encombré

Nombreux sont les instruments disponibles dans les sciences du langage qui pourraient permettre cette formalisation. Ceux qui dominent dans les Actes de ce colloque sont sans surprise les outils mis au point par la sémiotique greimassienne. Mais il y en a d'autres.

Le premier d'entre eux est la rhétorique, puisque les nudges peuvent apparaître comme des modalités particulières du discours délibératif. Ici, on ne trouve certes point de délibération au sens strict du terme, mais les nudges mobilisent bien les concepts majeurs du discours délibératif : d'une part la présence de critères de validité du discours, de l'autre le rôle important que joue l'exemple dans ce

---

19 « La féminisation des textes : quels conseils à la politique linguistique ? », *Revue Parole*, 20, 2001, pp. 287-314. Ce texte est aussi accessible dans *DiversCité-langues* ([www.teluq.quebec.ca/diverscite/](http://www.teluq.quebec.ca/diverscite/)), 2002.

20 Cf. Sergio Carozzo, Marie-Pierre Deghaye, Gérard Rogge, *L'Affaire Cools*, Bruxelles, Éditions Luc Pire, « Les dossiers d'Au nom de la loi », 1996.

discours. La question des critères de validité – qui tournent ici autour de la profitabilité sociale – est cruciale dans le cas des nudges, puisque leur discours les maintient souvent dans l’implicité. De manière plus générale, le nudge apparaît bien comme une ressource importante de la rhétorique perelmanienne dans sa redéfinition par Michel Meyer<sup>21</sup> : la pratique rhétorique étant vouée à gérer la distance entre les partenaires de l’interaction, l’ajustement – notion centrale dans les nudges – est indéniablement une de ses actualisations.

Par ailleurs la pragmatique a déployé toute une réflexion sur l’actionnalité et sur le principe de coopération ; mais peut-être la notion d’illocutoire est-elle une clé trop grosse dans le domaine qui nous occupe. La sémiotique peircienne nous offre quant à elle la notion d’interprétant logique final. On sait que ce dernier est fréquemment défini comme « l’habitude que [l]e concept est destiné à produire » (5.491) et que l’habitude est celle « d’agir d’une certaine façon, chaque fois que l’on souhaite un résultat déterminé » (*id.*), définition qu’Umberto Eco tire du côté de l’action en la réinterprétant de cette manière : « Les interprétants logiques finaux sont les habitudes, les dispositions à l’action, et donc à l’intervention sur les choses, vers quoi tend toute la sémiose » ; et de poursuivre : « L’interprétant d’un signe peut être une action ou un comportement »<sup>22</sup> (1988, p. 204). Quant à la sémiotique cognitive<sup>23</sup>, elle a mis au point la notion de catasémiose, dont deux des intérêts sont de montrer que sa structure est oppositionnelle, comme celle d’anasémiose, et qu’il y a un continuum entre l’action symbolique par les signes et l’action dans le monde.

## 5.2. Le modèle actantiel : le retour

Mais c’est sans doute le modèle actantiel qui présente les plus grands avantages : il permet en effet à la fois de penser la politique linguistique et de pointer certaines lacunes de la théorie des nudges, lacunes à coup sûr peccamineuses.

### *Trois occultations*

La notion d’actant permet de cliver le corps social en ses différentes hypostases, ce à quoi l’on réfère lorsqu’on mobilise le concept de société qui est à la fois destinataire, destinataire et sujet.

L’actant destinataire permet d’identifier ainsi les instances responsables de la politique. Ce qui revêt une importance majeure, car le discours sur les nudges tend à occulter les responsabilités : les pratiques qu’il vise sont le plus souvent décrites comme émanant d’un firmament toujours-déjà-là, et devant rester encore-toujours-là. Il permet aussi de penser le rapport de l’individu à la collectivité, rapport lui aussi toujours laissé dans l’ombre. Or il est trop évident que l’individualisme méthodologique est aussi une des retombées de la pensée et des pratiques néolibérales...

Grâce aux notions d’opposant et d’adjuvant, le modèle fait apparaître le caractère agonistique voire éristique de toute intervention politique et, au-delà, de toute intervention à portée sociale qui serait réputée douce. Sans qu’il faille tout ramener au conflit, comme le fait Chantal Mouffe<sup>24</sup>, il faut noter que le nudge entend nécessairement vaincre une ou des résistances, et que la position à partir de laquelle ces

---

21 *Principia Rhetorica. Une théorie générale de l’argumentation*, Paris, Fayard, « Ouvertures », 2008.

22 *Le Signe*, adaptation fr. de J.-M. Klinkenberg, Bruxelles, Labor, « Médias », 1988, p. 204 (repris en coll. Livre de poche, 4159, Paris, Librairie générale française, 1992).

23 Cf. Groupe  $\mu$ , *Principia semiotica. Aux sources du sens*, Bruxelles, Les Impressions nouvelles, 2015.

24 *Agonistics : thinking the world politically*, Londres, Verso, 2013.

résistances se manifestent fait partie du jeu. Or les théories du nudge tendent bien à occulter cette structure agonistique.

### *Trois autres lacunes*

Outre ces réserves, qui pointent ce qui constitue plus des manœuvres d'occultation que des lacunes, on notera que les théories des nudges laissent le plus souvent de côté trois éléments importants dans toute intervention à portée sociale : les régimes de l'action, le degré d'implication ou d'explicitation de l'action et surtout ses objectifs.

Infléchir, inciter, incliner, exciter, stimuler, exhorter, soutenir, engager, pousser, aiguillonner, influencer : telle est la gamme de verbes que l'on déploie lorsqu'il est question de nudges. Or toutes ces modalités de l'action ne sont pas équivalentes. Il importe donc d'en dresser une typologie, ce à quoi a sans aucun doute contribué le colloque dont ces Actes sont issus. L'important est sans doute que cette typologie n'occulte pas le caractère agonistique de l'intervention.

### *Les degrés d'im•explicitation, pourrait-on écrire...*

Le degré d'implication ou d'explicitation de l'action (les degrés d'im•explicitation, pourrait-on écrire...) sont une problématique qui doit, elle à coup sûr, s'explicitier. Certains font du caractère subliminal et non conscient un trait définitoire des nudges. Mais les choses sont plus complexes que cela : d'une part, la conscience et la non-conscience peuvent être inégalement réparties entre le destinataire du nudge et son destinataire ; de l'autre, l'axe de l'im•explicitation est un continuum sur lequel on trouvera tous les intermédiaires. Or cette idée d'un continuum est particulièrement pertinente pour les politiques linguistiques. En effet, une politique linguistique peut se définir explicitement (par la loi ou par d'autres voies), mais elle peut aussi parfaitement rester implicite. Ainsi, aux États-Unis, il n'y a jusqu'à présent jamais eu de « langue nationale » expressément désignée, alors que toute la vie sociale de ce pays est animée par l'idée d'une fusion de tous ses composants dans un creuset unique (le fameux *melting pot*) ; la minoration des langues régionales en France n'a été nulle part programmée explicitement au long du XIX<sup>e</sup> siècle : elle s'est opérée, comme naturellement, à travers le mécanisme des institutions scolaires et culturelles en place et, bien que la Convention ait adopté une loi rendant le français obligatoire dans la rédaction des actes publics, il a fallu attendre 1992 pour voir ce français décrété langue de la République ; dans l'Antiquité, à aucun moment, Rome n'a programmé l'éradication des cultures des populations que son Empire soumettait : il n'empêche que, presque partout dans l'ouest de l'Europe, cette élimination au profit du latin a été la conséquence automatique, sinon directe, de la romanisation.

Notons en tout cas qu'une politique linguistique tend d'autant plus à s'explicitier (et d'ailleurs, à s'appuyer sur des études sérieuses, de manière à couper broche aux fantasmes et aux discours convenus) que la société en cause est moderne, vit d'intenses problèmes liés à la langue, et dispose des moyens pour réfléchir à ceux-ci. On pourrait ajouter que la politique linguistique tend d'autant plus à s'explicitier et à s'étayer que la société en cause est démocratique, mais ce ne serait pas pleinement pertinent car l'opposition politique implicite *versus* politique explicite n'est pas parfaitement équipollente à l'opposition politique autoritaire *versus* politique démocratique. Mais au moins faut-il observer qu'il y a entre elles un recouvrement tendanciel, et que les politiques explicites ont le mérite de la clarté : en s'énonçant, la politique offre en effet ses objectifs et ses valeurs au débat citoyen.

Objectifs et valeurs auxquels nous revenons enfin. C'est ici la place de l'axiologie, qui échappe à nos instruments de description. Au moins la notion d'objet, mobilisée par le modèle actantiel, permet-elle d'explicitier la finalité de l'action, qui est une autre grande absente du discours sur les *nudges*. Celui-ci est en effet habité par l'idéologie du caractère neutre des techniques mobilisées, idéologie qu'exprime bien le mantra des « bonnes pratiques ». Mais comment et par qui cette finalité est-elle définie, et au profit de qui, de quoi ? Voilà ce qu'une réflexion scientifique sur les *nudges* ne saurait passer sous silence.

## Bibliographie

AAVV, *Langue française : une loi, pour quoi faire ?*, Ministère de la Culture et de la Communication, Délégation générale à la langue française et aux langues de France, Comité d'histoire du ministère de la Culture et de la Communication, 2015.

Baddeley, Susan, Jejcic, Fabrice, Martinez, Camille (éds.), *L'Orthographe en quatre temps. 20<sup>e</sup> anniversaire des Rectifications de l'orthographe de 1990 : Enseignement, recherche et réforme, quelles convergences ?*, Actes du Colloque international de 2010 Paris, Honoré Champion, « Colloques, congrès et conférences, sciences du langage », 10, 2013.

Bouchard, Pierre ; Guilloton, Noëlle ; Vachon-L'Heureux, Pierrette ; De Pietro, Jean-François ; Béguelin, Marie-José ; Mathieu, Marie Josèphe ; Moreau, Marie-Louise, *La Féminisation des noms de métiers, fonctions, grades ou titres. Au Québec, en Suisse romande, en France et en Communauté française de Belgique*, Bruxelles, Direction de la langue française, « Français & société », 10, 1999.

Bourdieu, Pierre, *Ce que parler veut dire. L'économie des échanges linguistiques*, Paris, Fayard, 1982.

Dister, Anne et Moreau, Marie-Louise, *Mettre au féminin. Guide de féminisation des noms de métier, fonction, grade ou titres*, 3<sup>e</sup> édition, Ministère de la Communauté française de Belgique, Direction de la langue française, 2014.

Eco, Umberto, *Le Signe*, adaptation fr. de J.-M. Klinkenberg, Bruxelles, Labor, « Médias », 1988 (repris en coll. Livre de poche, 4159, Paris, Librairie générale française, 1992).

Groupe  $\mu$ , *Principia semiotica. Aux sources du sens*, Bruxelles, Les Impressions nouvelles, 2015.

Klinkenberg, Jean-Marie, *La Langue dans la Cité. Vivre et penser l'équité linguistique*, Bruxelles, Les Impressions nouvelles, 2015.

— *La Langue et le citoyen. Pour une autre politique de la langue française*, Paris, PUF, « La politique élatée », 2001.

— *Entre langue et espace. Qu'est-ce que l'écriture ?*, Bruxelles, Académie royale de Belgique, « L'Académie en poche », 111, 2018.

— « Sémiotique et sociologie » in Amir Biglari (éd., avec la coll. de Nathalie Roelens), *La Sémiotique en interface*, Paris, Kimé, pp. 69-98, 2018.

— « Quelle écriture pour quelle justice ? "Écriture inclusive" et politique linguistique », in Laurence Rosier et Alain Rabatel (éds.), *Les Défis de l'écriture inclusive*, numéro spécial de *Le Discours et la langue*, 11, 1, pp. 15-26, 2019.

— *Votre langue est à vous. Quarante ans de politique linguistique en Belgique francophone*, Louvain-la-Neuve, EME Éditions, « Français & Société », 31, 2020.

Meyer, Michel, *Principia Rhetorica. Une théorie générale de l'argumentation*, Paris, Fayard « Ouvertures », 2008.

Moreau, Marie-Louise, « La féminisation des textes : quels conseils à la politique linguistique ? », *Revue Parole*, n° 20, pp. 287-314, 2001.

Mouffe, Chantal, *Agonistics: thinking the world politically*, Londres, Verso, 2013.

Rosier, Laurence et Rabatel, Alain (éds.), *Les Défis de l'écriture inclusive*, numéro spécial de *Le Discours et la langue*, 11, 1, 2019.

Witold Dorozewski, « Quelques remarques sur les rapports de la sociologie et de la linguistique : Durkheim et F. de Saussure », *Journal de psychologie normale et pathologique*, n° 30, pp. 82-91, 1933.



Pour citer cet article : Jean-Marie KLINKENBERG. « L'incitation douce dans la mise en œuvre des politiques linguistiques. Le cas des usages non sexistes », Actes Sémiotiques [En ligne]. 2021, n° 124. Disponible sur : <<https://doi.org/10.25965/as.6692>> Document créé le 11/01/2021

ISSN : 2270-4957

## 1. Introduction

Le point de départ de cette réflexion est fourni par la théorie greimassienne de la manipulation, en vertu de laquelle le destinataire-sujet manipulé est poussé vers une position de manque de liberté (devoir faire, ne pas pouvoir ne pas faire) (Greimas et Courtés, 1979, p. 220), et par la théorie des interactions développée par Éric Landowski (2007), quand il considère la manipulation comme un régime d'interaction fondé sur l'intentionnalité (compétence modale), en vertu de la stratégie du vouloir faire, et l'ajustement comme un régime d'interaction fondé sur la sensibilité (compétence esthétique), le faire faire prenant alors la forme du faire sentir.

C'est à travers l'entrecroisement de ces deux modèles, mais aussi à travers leur dépassement qu'il est possible de penser la politique du nudge par l'incitation. L'on cerne d'emblée un des enjeux de la réflexion : l'incitation se distinguerait de la manipulation au sens étroit du terme par la part réservée au sentir et à la sensibilité d'une instance à la fois agissante et agie (mue), qui – tel est du moins l'imaginaire associé à la politique du nudge décrite par Richard H. Thaler et Cass R. Sunstein (2010) – échappe à tout rapport de coercition.

D'autres filiations théoriques sont possibles. Paul Ricœur définit l'incitation en ces termes : « *L'incitation* est en moi en tant qu'être de manque et d'élan et peut se composer avec l'incitation du vouloir ; le lien involontaire du savoir-faire au signal concerne non l'incitation, le déclenchement, mais la *forme de déroulement* du mouvement » (1988, p. 227). Dans la foulée, on avancera, toujours en guise de préliminaire, que l'incitation ne présuppose pas seulement le manque, au fondement du modèle narratif, mais encore qu'elle est liée à un élan, un emportement, une intensification dans l'instant (moment inchoatif), dont la sémiotique tensive peut proposer une modélisation. Dès lors, il ne suffira pas de rappeler que le schéma narratif est tendu entre le manque et le comblement du manque et que l'incitation échappe au devoir faire.

En même temps, l'incitation a-t-elle partie liée avec la séduction<sup>25</sup> ? En quoi celle-ci complexifie-t-elle la donne en faisant entrer dans la syntagmatique de l'incitation les modalités du pouvoir et du savoir ? Tant il est vrai que Greimas et Courtés font de la séduction une des variantes possibles de la

---

25 Notons, à ce sujet, que séduire, c'est exercer un « attrait irrésistible » (*Trésor de la langue française* ; désormais : *TLF*), c'est « charmer par un pouvoir plus ou moins indéfinissable » (*Larousse*). Sans développer ce point ici, on retiendra que la séduction correspond à un pouvoir faire qui a pour conséquence la passivation de l'objet de cette forme de manipulation, sans passer par aucune forme d'argumentation, mais en donnant lieu, par des voies plus ou moins indéfinissables, à une première polarisation thymique (séduire, c'est persuader de la positivité de l'objet), sans doute avant tout jugement de valeur. Pour Greimas et Courtés (1979), la séduction correspond à une manipulation selon le savoir. Elle peut ainsi entrer dans le processus de l'incitation.

manipulation : « tu es capable de... », manifestant un jugement positif, relève de la manipulation selon le savoir (1979, p. 221), qui entre dans la définition du faire persuasif appuyé sur la modalité du pouvoir.

D'où l'idée que la politique du nudge par l'incitation mobilise, d'entrée, un syncrétisme modal, qui peut être déplié sous la forme d'une séquence, dont l'incitation proprement dite constituerait, selon Ricœur, la phase initiale. Vouloir, savoir, pouvoir... : le deuxième enjeu, d'ordre modal, nous conduit à émettre deux hypothèses :

(1) toute réflexion sur la politique du nudge par l'incitation nous demande d'attribuer une place au savoir-faire, ce dernier concernant alors les modalités du déroulement du mouvement enclenché par l'incitation. Quelle est la part prise par les informations communiquées, mais aussi par les *instruments* qui modalisent le futur sujet selon le savoir-faire, par exemple les interfaces numériques dédiées aux technologies *Smart-Grids* ou réseaux électriques communicants (Lassalle, Amelot, Chauvin, Boutet-Diéye, 2016) ? Il faudra se demander comment une politique du nudge, qui cherche, selon Thaler et Sunstein (2010), à faire l'économie du devoir faire, rend possible une interaction entre l'instance sujet et l'instrument qui soit efficiente et aide à atteindre l'objectif visé (par exemple la protection des ressources naturelles, une alimentation saine, une vie active ou un comportement citoyen). Nous nous interrogerons sur les modalités qui font que l'interaction constitue un double processus d'instrumentation (de l'objet vers le sujet : créativité et émergence de schèmes d'utilisation) et d'instrumentalisation (du sujet vers l'objet : reconfiguration et réinvention) (Rabardel, 1995 ; Lassalle, Amelot, Chauvin, Boutet-Diéye, 2016). Cela en vertu de l'idée que la politique du nudge, pour être couronnée de succès, doit mettre en place des instruments qui permettent à l'utilisateur de les réinventer.

(2) Mais une deuxième hypothèse s'ajoute, elle-même redoutable : il est possible/pertinent de parler d'une préséance du savoir-faire sur la modalité du *vouloir faire*. Ou encore : dans quelle mesure une conjoncture favorable, à la base d'un pouvoir-faire, et la modalisation selon le savoir-faire peuvent-elles agir sur le vouloir-faire, voire le *susciter* ? Ainsi, la « motivation » singulière ne serait pas nécessairement antérieure ; elle pourrait être la *conséquence* d'un pouvoir-faire et d'un savoir-faire, en particulier s'ils sont collectifs, c'est-à-dire s'ils témoignent d'un certain cadrage social.

Dans ce cas, est-ce s'inscrire en faux contre les propositions de Ricœur ? Pas nécessairement, si l'on distingue, toujours à la suite de Ricœur, le vouloir « involontaire » du vouloir « volontaire ». Ricœur note ceci dans *Philosophie de la volonté* :

Ce cercle, à son tour, s'enracine dans la plus élémentaire des réciprociétés, celle de l'involontaire et du volontaire, l'involontaire corporel étant la source existentielle de la première couche des valeurs et le résonateur affectif de toutes les valeurs même les plus fines (1988, p. 75).

C'est conférer à l'incitation la base sensible (corporalisée) qu'elle réclame. L'hypothèse à vérifier est qu'il est possible d'organiser en séquence les phases de la sollicitation/attraction, de la captation de l'attention, de l'intéressement et de la production du désir/besoin.

Sur ces bases, la réflexion se développera en trois temps. Tout d'abord, dégagant les ramifications modales, nous viserons à articuler les unes avec les autres l'incitation selon Thaler et Sunstein, la manipulation (au sens étroit du terme), la pression, l'influence et, enfin, la détermination,

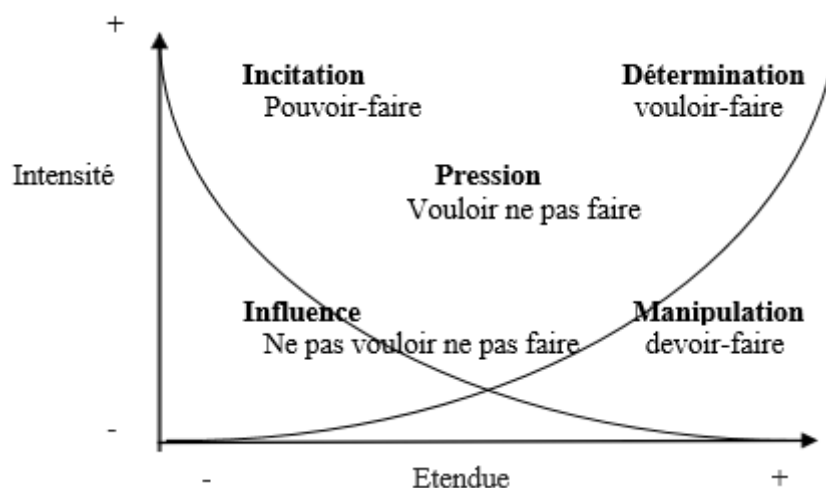
qui constituent autant de tactiques coiffées par la manipulation (au sens large)<sup>26</sup> comme stratégie mettant en œuvre un programme d'action.

Une deuxième partie cherchera à distinguer deux régimes de l'incitation susceptibles de s'organiser à l'intérieur d'une séquence qui obéisse aux impératifs d'un programme. Le développement se cristallisera autour des notions d'option – retenir une option et prendre une option sur la suite –, mais aussi de saillance et d'évidence sensible.

Enfin, dans la troisième partie, nous nous attarderons sur le rôle joué par l'instrument qui, en créant les conditions de félicité ou de réussite du programme, contribue à pourvoir une instance sensible et cognitive du savoir-faire nécessaire. Nous verrons en quoi le double processus d'instrumentation et d'instrumentalisation peut comporter une composante ludique.

## 2. Les ramifications modales : l'incitation et les opérations connexes

Partons de la modélisation tensive (Fontanille et Zilberberg, 1998) suivante, qui réactive l'architecture modale d'inspiration greimassienne en mettant en avant la gradualité des degrés de l'intensification sensible et de l'occupation intelligible de l'espace et du temps :



L'aire définitionnelle de l'influence se laisse circonscrire assez aisément, du moins en apparence : l'influence sur le récepteur – par exemple à travers des sémiotiques-objets antécédentes qui orientent, guident et infléchissent le processus de la production du sens subséquent – est cette action, intentionnelle ou non, personnelle ou impersonnelle, singulière ou collective, qui met en œuvre l'aspectualité inchoative, l'énergie se déployant étant faible et se monnayant à distance, en amont de toute entrée en contact. L'influence ne suscite pas de réaction vive : souvent imperceptible, souterraine, elle ne rencontre pas de résistance particulière. On pourra avancer que l'instance réceptrice, qui accueille les modifications, est modalisée en premier lieu selon le *ne pas vouloir ne pas faire*, considéré comme la traduction modale du *laisser (se) faire*.

Le *vouloir-faire* renverrait à une phase du processus de la *détermination*, approché en production mais aussi en réception, dès lors que les déterminations – par exemple génériques – sont non seulement

<sup>26</sup> Nous distinguons la manipulation classique (au sens étroit du terme), telle qu'elle est définie par la sémiotique greimassienne, de la manipulation (au sens large) qui peut prendre la forme de la manipulation (au sens étroit), de l'influence, de la détermination, de la pression et de l'incitation.

accueillies favorablement, mais souhaitées et déclarées comme telles. La détermination a pour corollaire l'implication vive de l'instance d'énonciation confrontée au défi du dire ou du produire du nouveau (mémoriel ou inaugural) durable et transmissible.

En revanche, le prédicat modal *vouloir ne pas faire* peut être présupposé par la réponse donnée à la *pression*, qui combine des degrés d'intensité et des degrés d'étendue moyens. Ou, plus exactement, un continuum est borné, d'un côté, par le *ne pas vouloir ne pas faire* et, de l'autre, par le *vouloir ne pas faire*, cette dernière position correspondant à la réaction ultime de celui qui ou de ce qui, plutôt que de céder devant la pression, décide d'y résister : par exemple, la « force exercée sur une surface par un fluide, un corps pesant » (*TLF*), par un rayonnement électromagnétique, par la masse d'air, par le sang qui circule dans les artères, par la main ou la chaussure, mais aussi par la pression psychologique.

Même quand l'emploi du lexème « pression » est figuré, nous gagnons à considérer l'interaction de corps-contenants médiée par leurs enveloppes respectives (Fontanille, 2011). La pression peut être appréhendée d'un point de vue sémiotique à travers le résultat produit, qui est perceptible – par exemple la peau qui se rétracte, fût-ce brièvement, ou la pression artérielle, ou un état d'âme. Elle peut laisser des traces, c'est-à-dire des inscriptions-apports sur un support. La trace comme lieu d'« incarnation » d'une dynamique énonciative indissociable de la matérialité de la substance se distingue de la marque par son caractère toujours temporaire, inachevé et changeant ; elle est à la fois mémorielle et menacée par l'effacement.

Sur ces bases, distinguer la pression et l'incitation relève du défi, tant leur proximité conceptuelle paraît évidente. La différence peut toutefois être argumentée diversement, des points de vue de la production et de la réception.

On peut confier aux dichotomies effort *vs* abandon, tension *vs* détente, difficulté *vs* facilité, poids *vs* légèreté le soin d'une première caractérisation. Par contraste avec l'aire définitionnelle de la pression – A. « Action de presser ou de pousser avec effort ; résultat de cette action » et B. (phys.) « Force exercée normalement sur une surface par un fluide, un corps pesant ; mesure de cette force rapportée à l'unité de surface » (*TLF*) –, les contraires – l'aisance et la légèreté – caractérisent l'incitation d'autant plus aisément que celle-ci peut être *pro*-position, comme nous le verrons bientôt. Le souci qui pousse à l'action programmée et vectorisée semble relayé par un certain degré (affiché) d'insouciance. On parlera moins de traces tendues entre le passé et le futur (cf. la pression) que d'empreintes<sup>27</sup>, laissées comme au passage, avec une évidente légèreté, l'effort étant limité.

Cependant, l'incitation non coercitive ne relève-t-elle pas, en définitive, d'une forme de manipulation (au sens large) ? Elle est inscription (passagère)<sup>28</sup> sur un support (en relation avec des normes, des représentations...) et transformation de ce dernier. Transformation en douceur, plutôt que prescription d'un faire, répondra-t-on. Mais qu'advient-il alors des notions de liberté de choix et de décision ? Tel est le paradoxe apparent : le *faire faire* est supposé laisser entière la liberté de choix et de décision, alors même que le choix et la décision sont guidés, infléchis. En effet, l'« architecte de la

---

27 Au sujet de l'empreinte, cf. Jacques Fontanille (2011, p. 104), qui note que les empreintes expriment « l'effort et le processus d'ajustement entre deux interactions qui sont elles-mêmes des ajustements mimétiques : d'un côté, l'ajustement entre la forme d'un corps et l'enveloppe et la matière d'un autre corps, doté de plasticité, premier ajustement qui suscite l'empreinte ; et de l'autre côté, l'ajustement entre la matière introduite dans le moule et la forme de l'empreinte, second ajustement qui produit des analogons ».

28 Un des grands défis consiste à rendre le comportement suscité (par exemple, une alimentation saine) durable.

décision », selon l'expression de Thaler, Sunstein et Balz (2012), oriente vers la « bonne décision », ceci grâce à plusieurs instruments, dont la création d'une attente ou d'un consentement en direction de l'erreur (pour permettre d'échapper à l'irréversible de la décision), la garantie de la réponse (*feedback*), la structuration de choix complexes et l'incitation. Il s'agit alors d'une certaine forme de liberté de choisir allégée, du moins en partie, de la décision complexe et de sa part de risque ; d'une liberté soutenue par un modèle de prévisibilité qui est censé optimiser le faire : le « choix par défaut » prend le relais du « choix requis ». Exploitant des biais cognitifs<sup>29</sup>, la politique du nudge pense garantir la félicité d'un faire qui serait menacé, trop souvent, par le « misbehaving » (Thaler, 2018) de l'être humain. La liberté ainsi conçue est libérée du repli réflexif qui met à distance, de la conscientisation délibérative qui peut valider le programme de manipulation (au sens large), mais aussi susciter un contre-programme. Elle se soustrait au moment *critique* où, selon l'étymologie de « crise » (*Krisis*), une décision doit être pesée et négociée.

Nous verrons maintenant que la liberté que la politique du nudge souhaite préserver consiste à *prendre une option* sur un certain type de comportement, mais aussi à se mouler sur une *évidence*.

### **3. La méthode douce : l'incitation et ses régimes**

Partons de l'exemple phare donné par Thaler et Sunstein dans *Nudge. La méthode douce pour inspirer la bonne décision* (2010) : dans une cantine, le fait de mettre les fruits à la hauteur des yeux des enfants, plutôt que les sucreries et confiseries, devrait pousser vers une alimentation saine. Le « paternalisme libertaire », qui n'est pas intrusif, consiste, nous disent ces auteurs (*ibid.*, pp. 24-25), à offrir une « architecture du choix qui modifie de façon prévisible le comportement des gens », mais aussi à ne pas enfermer les gens dans des choix « irréversibles ». Désormais, il incombe à l'« option », c'est-à-dire aux engagements pris face à un nombre de possibles mus en probables, de résoudre le paradoxe de l'« intervention » non contraignante qui, d'un seul tenant, « doit pouvoir être évitée facilement et à moindres frais » et trace un chemin en transformant le futur en délai.

C'est affirmer la centralité de la notion d'option, dont l'aire définitionnelle se partage entre plusieurs acceptions du lexème. Selon le *Larousse*, l'option correspond (i) au fait de choisir et (ii) à « ce qui est offert au choix et qui vient s'ajouter à quelque chose d'imposé, en particulier dans une épreuve ». C'est mettre en avant, en production, l'idée de la proposition, au-delà ou en-deçà de la contrainte. S'il est vrai que, d'après le *TLF*, *opter*, c'est d'abord « faire un choix, prendre parti entre deux ou plusieurs choses, deux ou plusieurs solutions possibles qui s'excluent et dont on ne peut retenir qu'une seule », les synonymes du lexème *opter* étant *choisir*, *(se) décider*, *(se) déterminer*, une autre acception vient étayer notre argumentation : « prendre une option », c'est également consentir à une « promesse d'achat, commande conditionnelle d'un objet, qui doit être confirmée dans un certain délai », ou encore à une « promesse de vente qui n'oblige pas le bénéficiaire à se porter acheteur le moment venu ». L'idée est que proposer (en production) ou prendre une option (en réception), c'est (i) déclarer de l'intérêt pour quelque chose, (ii) (donner à) choisir parmi un ensemble de possibles ou, mieux, mettre à la

---

<sup>29</sup> Dans la conférence publique sur le nudge que Jacques Fontanille a donnée dans le cadre du colloque, il énumère quelques-uns de ces biais : celui de la procrastination, celui de l'inertie, celui de la pression sociale qui encourage l'imitation des comportements d'autrui, celui du moindre effort et de la facilité, celui des « passions tristes » (culpabilité, anxiété, envie, etc.), celui de la peur de la perte.

disposition/retenir un probable et (iii) permettre/avoir la permission de- et promettre quelque chose (par exemple, se nourrir de manière saine) en engageant l'avenir (de manière non irréversible).

Dans le cas du nudge, l'on assiste ainsi à un glissement, en réception, du choix d'un possible rendu probable vers un engagement ou une promesse soutenus par un modèle de prévisibilité, sans que, toutefois, ces derniers soient supposés enfermer et sceller le destin. En effet, sous le couvert de la modalisation par le *pouvoir-faire*, plusieurs inflexions peuvent se combiner. Si le *pouvoir-faire* est lié à un ensemble de *possibles* ou, mieux, de *probables*, l'agir est également modalisé sur le mode de la *permission* (avoir la permission de ; même si l'agir peut ne pas avoir lieu ou avoir lieu après un certain délai, il est permis par les circonstances), qui vient étayer la *promesse* (par exemple, s'engager à s'alimenter de manière saine en accord avec la promesse d'une alimentation saine inhérente au banc de fruits)<sup>30</sup>.

Telle est l'ambivalence fondatrice de la politique du nudge selon Thaler et Sunstein : *proposer*, en production, c'est, d'emblée, confronter à un possible ou un probable, autoriser, voire promettre et prévoir sa réalisation. Cela sur le mode de la douceur, le nudge ayant partie liée avec la suggestion ou l'insinuation qui consiste à « introduire doucement et adroitement dans qqch », à « laisser entendre quelque chose sans l'exprimer ouvertement », à « pénétrer doucement et progressivement dans quelque chose » (*TLF*). D'où une *pro*-position sur le mode de la douceur et de l'implicite, l'adhésion sanctionnant un programme qui joue, habilement, sur un effet de médiateté et d'immédiateté, d'opacification et de transparence, cette dernière pouvant seule garantir le succès de l'incitation à long terme<sup>31</sup>.

La notion d'*évidentialité* peut faire avancer le débat, d'abord négativement, en donnant à voir les points de contact, mais aussi l'écart entre l'incitation selon Thaler et Sunstein et la médiativité théorisée par les linguistes. Selon Zlatka Guentchéva (2017), le terme « *médiatif* » désigne en effet une catégorie grammaticale dont la fonction est de

signaler que l'énonciateur présente une information dont il ne prend pas en charge la vérité du contenu propositionnel et laisse à son co-énonciateur la liberté de l'accepter, de la discuter ou de la rejeter, c'est-à-dire que l'énonciateur refuse de se prononcer sur le vrai ou le faux de l'information qu'il présente [...], avec l'implication d'un mode d'accès indirect (ou médiat) à la connaissance des faits en question [...].

On retiendra, pour notre propos, que la médiativité suppose le non-engagement de l'énonciateur, le possible prenant les dehors du plausible<sup>32</sup>. Mais, alors que le co-énonciateur mentionné par Zlatka Guentchéva a la « liberté d'accepter » la vérité du contenu propositionnel, de « la discuter ou de la

---

30 Pour ces effets de sens – possibilité/probabilité, permission, promesse –, on peut renvoyer au linguiste Carl Vetters (2012), qui associe à « Luc peut venir en vélo » des lectures différentes : non seulement a) Luc est capable de venir en vélo (sa jambe est déplâtrée), non seulement (b) Il se peut que Luc vienne en vélo – Luc vient / viendra peut-être en vélo, mais surtout ici c) Luc a la permission de venir en vélo (les circonstances permettent à Luc de venir en vélo car la route est déneigée). Nous dirons que la permission se conjugue avec la promesse d'un trajet sans encombre.

31 Dans sa contribution au colloque sur le nudge, Jacques Fontanille se demande si le nudge est une manipulation « acceptable » et il érige la transparence, qui est plus efficace que le nudge opaque, en critère décisif.

32 Cf. Jean-Pierre Desclés (2009, p. 44) : « Les énonciations médiatives expriment un certain désengagement de l'énonciateur » ; celui-ci, « par son énonciation médiatisée, prend en charge seulement la plausibilité du contenu prédicatif » (cité par Carl Vetters, 2012).

rejeter », dans le cas de l'incitation selon Thaler et Sunstein, le non-engagement permet de préserver la liberté de l'énonciataire sans forcément ni d'abord créer les conditions de la discussion ou du rejet. C'est, nous l'avons suggéré, le moyen le plus sûr d'éviter la frontalité et le désaccord d'un énonciataire qui, après délibération, pourrait proposer un contre-programme.

À condition d'être dûment réinterrogée, la notion d'évidentialité ou d'évidence permet de préciser davantage les mécanismes à la base de la politique du nudge. Elle invite à dégager un deuxième régime de l'incitation, celui de la présentation-exposition qui « entraîne immédiatement l'accord, l'assentiment de l'esprit par sa vérité manifeste » (*TLF*). Dans ce cas, l'immédiateté l'emporte sur la médiateté. Nul jugement véridictoire, mais un rapport à la vérité qui est de l'ordre de l'intimement vrai et qui est découplé de la démonstration et du système de la preuve<sup>33</sup>. Ce qu'Algirdas Julien Greimas et Joseph Courtés (1979, p. 137) confirment à leur manière :

Forme particulière de la certitude – qui est la dénomination du terme positif de la catégorie modale épistémique – l'évidence n'exige pas l'exercice du faire interprétatif : elle se caractérise soit par la suppression de la distance entre le discours référentiel et le discours cognitif qui le sanctionne grâce aux modalités épistémiques, soit par la convocation de ce qui est censé constituer un référent « réel ».

Consultons également Carl Veters (2012), qui associe l'évidence à la « connaissance directe (non médiatisée) a1. visuelle a2. non-visuelle », à côté de l'inférence (b1. à partir d'un résultat, b2. à partir d'un raisonnement abductif) et du oui-dire (information rapportée). Ajoutons à cela qu'elle autorise une remontée vers les sources de l'information et de la connaissance (Guentchéva, 2017), faisant ainsi ressortir le sensible et le sentir. Enfin, la présentation-exposition – par exemple celle de fruits sur un banc – rend un contenu « immédiatement » perceptible par les sens, en accord avec la première acception du lexème « évidence » (*Centre National des Ressources Textuelles et Lexicales*).

La présentation-exposition est « mise en présence » « immédiate » plutôt que médiatisée, par exemple par le souvenir. La « netteté » et la « saillance » (Landragin, 2011)<sup>34</sup> des fruits sont alors fonction de leurs propriétés (couleur, forme, taille, texture...), de la disposition des objets dans la scène (situation et orientation) et par rapport à d'autres entités. Comme le montre Frédéric Landragin (*ibid.*), la scène – on retrouve les critères de la théorie de la gestalt : la similarité, la proximité et la bonne continuité – bénéficie d'un degré de cohésion et de structuration (par exemple, sous l'effet d'un cadrage ou d'un étagement en plans et d'une hiérarchisation à laquelle contribue l'éclairage ambiant). La mise en évidence obéit à des critères culturels liés à une familiarité individuelle ou collective - une habitude -, qui peut entrer en résonance avec un investissement affectif ou émotionnel particulier.

Sur ces bases, nous avançons que la politique du nudge par l'incitation consiste à mettre en scène (devant/sous les yeux) et en présence, à ex-poser quelque chose à un récepteur. Mieux, l'incitation, à la fois, ex-pose (au sens de donner à voir à quelqu'un, de *faire voir*) et im-pose : plus exactement « ça

---

33 Zlatka Guentchéva (1994) s'interroge sur ce paradoxe qui veut que les anglicismes « evidential » et « evidentiality » soient formés sur « evidence » qui, justement, signifie « preuve ».

34 On n'insistera pas, ici, sur les problèmes que soulève la notion de saillance (ainsi, si la saillance se porte sur un objet relié à un objet saillant, grâce à leur proximité ou la structure de l'image, tous les objets de la scène visuelle sont potentiellement saillants).



s'impose à moi », notamment à mon regard. En cela, l'incitation réduit la marge d'erreur (même si, par définition, la politique du nudge réclame le consentement à l'erreur possible), résolvant des tensions par son pouvoir d'homogénéisation et de « lissage » d'un processus dont les aspérités sont réduites. Nous retrouvons, par ce biais, l'idée de l'aisance, de l'insouciance, de la facilité, voire de la légèreté. Du point de vue tensif, l'incitation engage certes une logique de l'événement – dans la mesure où, comme nous le verrons, elle est liée à un certain degré de surprise –, mais non de la rupture, du choc violent qui saisit et affecte vivement.

Enfin, eu égard à la classification proposée par Carl Vetters, on dira que l'incitation est soutenue par une « simplicité » originaire - ce qui se montre simplement -, qui ne se moule pas (encore) sur les cadres de l'inférence. En cela, elle permet de remonter vers le substrat sensible de tout agir / être agi - être mû par ce qui est ex-posé et im-posé -, vers la relation esthétique avec le monde, qui se traduit par un ajustement à la situation<sup>35</sup>.

Pendant, le défi consiste à articuler les deux régimes de l'incitation l'un avec l'autre. S'ordonnent-ils en séquence, le régime fondé sur l'évidence (*ex*-position et *im*-position) préparant celui qui articule la possibilité/probabilité, la permission et la promesse (*pro*-position), voire le modalisant, c'est-à-dire précisant les conditions dans lesquelles l'incitation *pro*-position peut se réaliser pleinement ? Notre hypothèse est que le glissement de la possibilité/probabilité vers la permission et la promesse que nous avons observé, c'est-à-dire le passage de « prendre une option », au sens de « faire un choix », à « prendre une option sur un certain comportement », au sens de « s'engager à adopter un certain comportement » (par exemple s'alimenter de manière saine), est facilité, voire hâté par cette première rencontre d'ordre esthétique.

On peut argumenter un tel enchaînement – en prévoyant la possibilité de l'interruption du processus et de la suspension de la deuxième étape – à partir de la distinction que Paul Ricœur (1988, p. 237) introduit entre les « émotions-surprises », les « émotions-chocs » et les « émotions-passions ». L'émotion est alors un « involontaire qui *alimente* l'action volontaire, qui la *sert* en la précédant et en la débordant » (*ibid.*, p. 236). En même temps, Ricœur rappelle que Descartes fait précéder l'émotion de la surprise et qu'il la décrit comme une « incitation à agir selon les vives représentations qui engendrent la surprise » (*ibid.*, p. 237). Sans doute la surprise est-elle ce tressaillement encore involontaire qui, sans relever du réflexe, constitue une attitude émotive primaire.

L'« émotion-surprise » se développerait en « émotion-choc » de la même manière que l'évidence fait place à la *pro*-position et à l'option prise, c'est-à-dire à l'action d'envisager une suite possible/probable, mais aussi permise/promise. Ceci au fur et à mesure que le corps se mêle à la pensée. « La surprise, écrit Ricœur, est l'attitude émotive la plus simple et pourtant elle contient déjà toute la richesse de ce qu'on peut appeler le *phénomène circulaire* entre la pensée et le corps » (*ibid.*, p. 238). L'*ex*-position des fruits serait donc cet événement qui crée la surprise, un involontaire, avant l'étape de

---

35 La simplicité nous fait remonter vers les premiers balbutiements d'une instance qui, se rassemblant dans un vécu immédiat et dans l'expérience sensible d'une subjectivité naissante, fait l'expérience d'un être *au* monde (subjectivité participante), avant d'être *devant* le monde, quand un anté-sujet et un anté-objet se co-fondent dans l'expérience de la perception (subjectivité subjectale) et avant d'être *dans* le monde (le monde « expliqué » à travers une topographie, « là, ailleurs », et un développement en passé, présent et futur ; subjectivité subjective). Concernant la notion de simplicité, cf. Mariane Bury (2004), qui rappelle que Boileau cristallise deux « faces de la simplicité », dont l'une renvoie au discours normatif des rhétoriques à la base d'un style simple, et l'autre aux effets sensibles de la littérature, contre les codifications et artifices. Voir aussi Colas-Blaise (2017) et Colas-Blaise (2019).

l'évaluation et du désir. La surprise, aidée par la saillance des objets, s'assortit sans doute de l'attraction exercée, de l'intéressement.

En même temps, il semblerait que seules la prise de conscience et la délibération, à la base du vouloir « volontaire », donnent une suite à l'incitation et permettent d'installer un comportement (par exemple une alimentation saine) durable. Bien plus, l'on voit immédiatement à quel point cette phase ultime du jugement de valeur peut signifier la fin de la politique du nudge par l'incitation. Il suffit, en effet, que la politique du nudge enclenche une narrativisation critique, par exemple par explicitation de l'implicite. L'évaluation peut être positive ou négative. Alors que la politique du nudge évite de convaincre par des arguments, voire de persuader, le repli réflexif et la délibération, qui s'installent *malgré* les précautions prises par l'instance en charge de l'incitation, peuvent conduire à la requalification de celle-ci en programme de manipulation (au sens étroit du terme), c'est-à-dire à restituer un actant Destinateur transcendant, dût-il rester diffus, et à la coercition contre l'absence de contrainte. Étape ultime : dans le cas d'une évaluation négative de la politique du nudge, la promesse laisse la place à un contre-programme. Le sujet qui se déclare *contre* réaffirme sa liberté et s'assume pleinement comme le sujet d'un faire qui est un faire de contestation et de création de nouveaux possibles, ruinant définitivement l'idée que le nudge donne lieu à des inflexions « douces ».

Mais considérons encore l'incitation. Un dernier pas doit être franchi : en quoi la séquence modale dont nous avons esquissé les contours intègre-t-elle la modalité du savoir-faire ? Un savoir-faire qui faciliterait la transition entre le vouloir « involontaire » et le vouloir « volontaire ». Dans la troisième partie, nous défendons l'idée que la modalisation par le savoir-faire (collectif) entre dans le processus de l'incitation en contribuant à susciter le vouloir « volontaire », de la même manière que la séduction selon Greimas et Courtés correspond à une manipulation selon le savoir. Nous nous interrogeons sur le rôle de l'instrument-outil, au point de jonction entre l'instrumentation et l'instrumentalisation qui rendent possibles des usages tendus entre répétition de gestes et renouvellement, entre hétéro-adaptation et auto-adaptation, entre anasémiose et catasémiose.

#### **4. Le savoir-faire et l'instrument au service du nudge**

La compérialisation par le savoir-faire peut être inhérente à l'action d'*ex*-poser, d'*im*-poser ou de *pro*-poser : mettre des fruits à la disposition des enfants, c'est, d'emblée, les doter d'un savoir comment se nourrir sainement. Dans d'autres cas, l'incitation est facilitée/renforcée par la mise à disposition d'instruments, par exemple de réseaux électriques communicants appelés *Smart-Grids*, qui, en informant sur la consommation électrique en temps réel, tel jour, dans tel lieu, apportent des possibilités d'action supplémentaires qui accompagnent, voire soutiennent le programme vectorisé « maîtriser la consommation d'énergie ».

L'implémentation des Smart Grids – par exemple à l'île de la Réunion, qui cherche à produire d'ici 2030 son électricité à partir de sources uniquement renouvelables, comme le rappelle Stéphanie Bouckaert (Centre de Mathématiques appliquées)<sup>36</sup> – est censée apporter une solution aux problèmes climatiques et relever les défis énergétiques. Il s'agit d'outils d'aide à la décision, qui doivent permettre

---

<sup>36</sup> Cf. sa thèse intitulée « Contribution des *Smart Grids* à la transition énergétique : évaluation dans des scénarios long terme » (2014).

de tracer des « trajectoires énergétiques » sur le fond des contraintes environnementales et techniques. En particulier, il importe d'adapter l'offre à la demande, de gérer le stockage des énergies, de multiplier les énergies renouvelables.

Si, comme le notent Julie Lassalle *et alii* (2016) à la suite de Pierre Rabardel (1995), la genèse instrumentale repose sur un double processus, d'instrumentation, orienté vers le sujet, et d'instrumentalisation, orienté vers l'artefact-outil<sup>37</sup>, la syntaxe des micro-incitations organisées suppose l'appropriation de l'instrument technologique, mais aussi sa transformation en outil-prothèse capable de valider/invalidier les actions entreprises et, à terme, d'augmenter les compétences de l'utilisateur (savoir améliorer ses performances)<sup>38</sup>. Dans ce cas, la félicité ou la réussite de l'incitation est fonction des schèmes d'usage et de leur capacité à atteindre le but recherché, mais aussi de l'aptitude de l'utilisateur à ajuster l'outil-prothèse à la situation, en ajoutant ou en abandonnant certaines fonctions.

Plus largement, sans doute peut-on considérer les *Smart-Grids* à la base d'une série de micro-incitations comme des outils à la fois anasémiotiques et catasémiotiques, selon la distinction travaillée par le groupe  $\mu$  (2012) : d'une part, en effet, ils contribuent à pourvoir le programme de maîtrise de l'énergie d'un sens, en évaluant les chances de réussite des actions ; d'autre part, ils agissent sur le monde en incitant à l'action, qui est transformatrice.

Enfin, une des conséquences de la mise à disposition d'outils technologiques impliqués dans l'opération de l'incitation est la légitimation ou la disqualification sociale du programme écologique. La performance n'est plus unique, mais nécessairement répétée, par des instances multiples, voire collectives. Le sentiment d'appartenance non plus à une multiplicité inorganisée, mais à un collectif, l'individuation par le collectif, au sens où l'entend Simondon, sont favorisés, d'une part, par un savoir-faire partagé et, d'autre part, par un rapport au temps et à l'autre spécifiques : par un effet de durée articulée et segmentée, la sanction à la base de la micro-incitation étant immédiate, dans l'instant, tout en transformant le futur en délai. Plus particulièrement, les informations de consommation – les *eco-feedbacks* par le biais d'interfaces intégrées dans des dispositifs qui exploitent des supports différents (ordinateurs, tablettes, smartphones, etc.) (Lassalle, Amelot, Chauvin, Boutet-Diéye, 2016) – sanctionnent une action en fractionnant un programme et en le ponctuant de micro-incitations et de micro-sanctions.

D'où une dépossession relative de l'initiative, l'instance engagée dans un programme de maîtrise de l'énergie se soumettant volontairement à des contrôles et des incitations réguliers, voire appelant l'action performative des outils technologiques (les outils font faire et font être). Et d'où, en même temps, une redéfinition des rôles, des modes opératoires inédits permettant à l'instance d'agir sur les usages.

---

37 Cf. Rabardel (1995, p. 93) : « Un artefact n'est pas un instrument achevé, l'outil n'existe que dans le cycle opératoire affirmait déjà Leroi-Gourhan (1965). Il manque encore à l'artefact de s'inscrire dans des usages, des utilisations, c'est-à-dire des activités où il constitue un moyen mis en œuvre pour atteindre les buts que se fixe l'utilisateur ». Voir aussi p. 165 : « Les processus d'instrumentation participent ainsi au processus de conception en s'inscrivant dans un cycle : – modes opératoires prévus > schèmes d'utilisation > nouveaux modes opératoires ; ce cycle est parallèle et voisin d'un second cycle auquel participent les processus d'instrumentalisation : – fonctions constituantes > fonctions constituées > inscription des fonctions constituées dans l'artefact. [...] C'est pourquoi nous pensons que les schèmes pourraient inspirer aux concepteurs des modes opératoires pour des artefacts très différents de ceux avec lesquels, originellement associés, ils constituent une entité instrumentale (Rabardel, 1991b) ».

38 Au sujet de la notion d'outil, cf. le groupe  $\mu$  (2012). Les *Smart-Grids*, par exemple, sont des outils dans l'exacte mesure où ils sont « artefactuels », « externalisés » et soumis à une « appropriation consciente ».

Les interventions s'évaluent sur le fond des « traductions » qui s'opèrent au sein d'un réseau pensé sur le modèle de l'acteur-réseau selon Michel Callon (1986), ainsi que le soulignent aussi Julie Lassalle *et alii* (2016). L'incitation par les outils technologiques devient lisible à travers les relations qui se nouent entre un ensemble d'acteurs appartenant au réseau sociotechnique : outre les outils et les acteurs humains, des institutions, des normes et des représentations collectives, à la base de la consolidation des usages ainsi que de processus d'innovation.

D'une part, on voit que l'incitation se renforce de tous ces liens qui se tissent entre l'outil et les usagers au titre de l'intéressement et de l'attachement<sup>39</sup>. L'intéressement peut se conjuguer avec l'attachement : « cela m'importe », sur le seuil du vouloir faire « volontaire ».

D'autre part, l'incitation suppose des ajustements à l'environnement/des interventions sur lui quand il est transformé en *milieu de vie*. Elle prend appui sur des dispositifs dont la « cohérence externe » (Bachimont, 2018, p. 171) suppose l'intégration dans des cadres d'usage normés. C'est en cela, aussi, que l'instrument doit nécessairement avoir une portée éthique – en plus de la responsabilité des usagers qui le manipulent –, comme le propose Bruno Bachimont (*ibid.*), en mettant en doute la neutralité de la technique.

Sur ces bases, revenons à la séquence modale sous-tendant la politique du nudge par l'incitation :

Vouloir « involontaire » > pouvoir > savoir > vouloir « volontaire ».

Dans la mesure où la surprise, non encore polarisée du point de vue thymique, est liée à une intensification, elle est propre à (re)dynamiser un processus qui, sans elle, finirait par s'épuiser. L'habitude ou la routine, on le sait, sont ambivalentes : elles constituent un facteur d'économie de l'effort et donc de l'énergie, tout en faisant peser le risque, à terme, de l'épuisement de cette dernière, si elle n'est pas reconstituée. Dans notre hypothèse, la surprise caractériserait le déclenchement (éventuellement répété) de l'incitation et son renouvellement, avant même l'émergence d'un pouvoir, d'un savoir et, finalement, d'un vouloir « volontaire », qui peuvent acquérir une dimension collective tout en tendant vers la fin potentielle de la séquence de l'incitation.

Enfin, l'efficacité des outils-instruments peut se renforcer d'une esthétisation du processus et/ou d'une dimension ludique. Prenons l'exemple d'une application censée guider les consommateurs dans leurs achats au supermarché. La politique du nudge par incitation épouse les formes du récit mettant en scène, classiquement, des acteurs (un héros ou super-héros de la consommation et un fléau international, le superflu et le gaspillage) qui cumulent des rôles thématiques et actantiels (actant et antactant, sujet et anti-sujet) et définissant clairement les objectifs à atteindre (anti-gaspillage). L'instance collective (le consommateur responsable et *Food for all*) est modalisée selon le savoir faire – le savoir comment faire –, l'action collective se mouvant sur les cadres fournis, plus particulièrement,

---

<sup>35</sup> Cf. Madeleine Akrich, Michel Collon et Bruno Latour (1988) : « Le modèle de l'intéressement souligne [...] l'existence de tout un faisceau de liens qui unissent l'objet à tous ceux qui le manipulent. Le modèle de la diffusion déplace l'objet technique à l'intérieur d'une société qui constitue un milieu plus ou moins récepteur. Le modèle de l'intéressement met en scène tous les acteurs qui se saisissent de l'objet ou s'en détournent et il souligne les points d'accrochage entre l'objet et les intérêts plus ou moins organisés qu'il suscite ».

par un contrôle et une évaluation réguliers. Portée éthico-esthétique et dimension ludique <sup>40</sup> se renforcent mutuellement, afin d'en accroître le rendement, voire le caractère spectaculaire (au sens de « donner à voir frontalement dans un espace-temps privatisé »).

On se demandera, pour finir, si la sortie réglée du cadre « réel », valorisée positivement, et l'accès gratifiant à un monde fictionnel (« si cela était vrai ») n'entrent pas dans la définition de toute politique du nudge par l'incitation. Peut-être verra-t-on dans le décrochement fictionnel de la réalité une méta-modalisation conduisant des potentialités à leur réalisation.

### **Conclusion**

Il s'est agi, dans cet article, de situer l'incitation par rapport à la manipulation classique (au sens étroit), à l'influence, à la pression et à la détermination, en dégageant des points de contact et des différences, avant d'envisager deux régimes de l'incitation qu'il est possible d'organiser en une séquence modale. Nous avons cherché à vérifier l'hypothèse que la surprise primitive, ce sentir non encore polarisé, est première, suite à une sollicitation ou captation de l'attention. L'adhésion immédiate ou spontanée à cet événement de sens est alors compatible avec le sentiment d'une évidence, quelque chose s'imposant aux sens, au corps. C'est ce qui permet, dans un deuxième temps, de passer d'un éventail de possibles/probables qui réclame un engagement à la permission et à la promesse : un engagement d'abord spontané, intime, fondé sur l'intéressement et l'attachement, avant la prise de conscience et la délibération qui sont précipitées par la compétentialisation selon le savoir-faire et peuvent déboucher sur le vouloir « volontaire », qui est susceptible de mettre un terme à l'incitation proprement dite. L'incitation *pro*-position constitue un élément charnière, en tendant *encore* du côté de l'*ex*-position et de l'*im*-position, dont elle préserve toute la richesse en mettant l'accent sur la promesse, et *déjà* du côté de la délibération et de la décision qu'elle prépare en fournissant un ensemble de possibles/probables entre lesquels il convient de choisir. L'évaluation critique de l'incitation comme une forme particulière de manipulation peut alors conduire à un mouvement soit d'acceptation, de validation, soit de refus et de contestation (contre-programme), la contestation agissant sur un fond agonial qui constitue un facteur de redynamisation des échanges.

Enfin, prenons la mesure du poids *politique* d'une approche par le nudge. Le « paternalisme » selon Thaler et Sunstein, qui part du principe idéologique que tout être humain a naturellement tendance à se comporter mal (*misbehave*) et qui exploite des biais cognitifs, se dresse face à une manipulation qui peut être explicite et assumée ouvertement, qui modalise un sujet selon le devoir faire et le ne pas pouvoir ne pas faire, qui mobilise la loi, l'obligation et la norme et remet dans le débat la question de la liberté, qui peut être bafouée et revendiquée. On se souvient que la Charte sur l'environnement de 2004 définit des « droits » et des « devoirs », par exemple, le devoir de « prendre part à la préservation et à l'amélioration de l'environnement » (art. 2). Dira-t-on alors que la politique du nudge a sa légitimité, malgré le fait qu'elle mise largement sur l'implicite et sur le *faire faire* délié de la prise de conscience délibérative, qu'elle convoque volontiers une dimension ludique et crée un espace fictionnel ? Sans doute le nudge a-t-il son utilité, en ce qu'il trace un chemin, oriente vers le bien de tous

---

40 Cf. les lexèmes indexés sur l'isotopie « jeu » : « héros », « super-héros », « compagnons d'armes »... ainsi que l'image jointe au texte.

(alimentation saine, vie active, économie d'énergie, etc.), guide, optimise et facilite les processus et les choix (« choix par défaut ») et constitue par là même un facteur d'économie de temps et d'énergie. Encore faut-il, pour que le nudge soit pleinement acceptable, qu'il ne freine pas la prise de conscience et la délibération, qu'il ne bloque pas le débat démocratique. Bref, qu'il ne nuise pas à la responsabilisation de citoyens vigilants qui, face aux probables *pro*-posés, face aux solutions *ex*-posées, voire *im*-posées, restituent l'éventail des possibles et décident en toute connaissance de cause.

## Bibliographie

- Akrich, Madeleine ; Callon, Michel et Latour, Bruno, « À quoi tient le succès des innovations ? I. L'art de l'intéressement, II. Le choix des porte-parole. Gérer et Comprendre », *Les Annales des Mines*, 14-29, pp. 4-17, 1988, halshs-00081741.
- Bachimont, Bruno, « La politesse du numérique : entre normes et désajustements », *Carte semiotiche*, Annali 6, pp. 163-177, 2018.
- Bury, Mariane, *La Nostalgie du simple. Essai sur les représentations de la simplicité dans le discours critique au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Honoré Champion, 2004.
- Callon, Michel, « Éléments pour une sociologie de la traduction : la domestication des coquilles Saint-Jacques et des marins-pêcheurs dans la baie de Saint-Brieuc », *L'Année sociologique*, 36, pp. 169-208, 1986 (1940/1948).
- Colas-Blaise, Marion, « Manières d'être et de faire simple. Éléments pour une approche sémiotique de la simplicité », in Sophie Jollin-Bertocchi, Lia Kurts-Wöste, Anne-Marie Paillet et Claire Stolz (éds.), *La simplicité. Manifestations et enjeux culturels du simple en art*, Paris, Honoré Champion, pp. 357-372, 2017.
- « Subjectivité, subjectalité et subjectivation : le devenir (du) sujet » (« Subjetividad subjetalidad y subjetivación : cómo llegar a ser sujeto »), *Tópicos del Seminario*, « Del sujeto y la subjetividad », II, 41, pp. 57-78, 2019.
- Desclés, Jean-Pierre, « Prise en charge, engagement et désengagement », *Langue française*, 162, pp. 29-53, 2009.
- Fontanille, Jacques, *Corps et sens*, Paris, PUF, 2011.
- Fontanille, Jacques et Zilberberg, Claude, *Tension et signification*, Hayen, Pierre Mardaga, 1998.
- Greimas, Algirdas Julien et Courtés, Joseph, *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette, 1979.
- Groupe  $\mu$ , Édeline, Francis et Klinkenberg, Jean-Marie, « Sémiotique de l'outil. Anasémiose et catasémiose instrumentées », *Signata, Annales des sémiotiques / Annals of Semiotics*, 4, pp. 409-436, 2012.
- Guentchéva, Zlatka, « Manifestations de la catégorie du médiatif dans les temps du français », *Langue française*, 102, pp. 8-23, 1994.
- « Peut-on identifier, et comment, les marqueurs dits “médiatifs” ? », in Jean-Claude Anscombre, Evelyne Oppermann-Marsaux, Amalia Rodriguez Somolinos (dirs.), *Médiativité, polyphonie et modalité en français*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, pp. 35-50, 2017.
- Landowski, Éric, « Avant-propos : ajustements stratégiques », *Actes sémiotiques*, 110, 2007. Disponible sur : <<https://www.unilim.fr/actes-semiotiques/66>> (consulté le 29/08/2019).
- Landragin, Frédéric, « De la saillance visuelle à la saillance linguistique », in Olga Inkova (dir.), *Saillance. Aspects linguistiques et communicatifs de la mise en évidence dans un texte*, Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté, Annales Littéraires de l'Université de Franche-Comté, pp. 67-84, 2011, halshs-00658367.
- Lassalle, Julie, Amelot, Adelaïde, Chauvin, Christine, Boutet-Diéye, Annabelle, « De l'artefact à la naissance de l'instrument pour la maîtrise de la consommation d'électricité : approche ergo-sociologique de la genèse instrumentale des *smart-grids* », *Activités*, 13-2, 2016.

Rabardel, Pierre, *Les hommes et les technologies ; approche cognitive des instruments contemporains*, Paris, Armand Colin, 1995.

Ricœur, Paul, *Philosophie de la volonté. Le volontaire et l'involontaire*, Paris, Aubier, 1988 (1950).

Thaler, Richard H., *Misbehaving. Les découvertes de l'économie comportementale*, trad. par C. Jaquet, Paris, Seuil, 2018 (2016).

Thaler, Richard H. et Sunstein, Cass R., *Nudge. La méthode douce pour inspirer la bonne décision*, trad. par M.-F. Pavillet, Paris, Vuibert, 2010 (2008).

Thaler, Richard H. ; Sunstein, Cass R. et Balz, John P., "Choice Architecture", in Eldar Shafir (éd.), *The Behavioral Foundations of Public Policy*, Princeton, Princeton University Press, 2012.

Vetters, Carl, « Modalité et évidentialité dans *pouvoir* et *devoir* : typologie et discussions », *Langue française*, 173, pp. 31-47, 2012/1.

Pour citer cet article : Marion COLAS-BLAISE « Vers une politique du nudge : l'instrument au service de l'incitation », *Actes Sémiotiques* [En ligne]. 2021, n° 124. Disponible sur :

<<https://doi.org/10.25965/as.6699>> Document créé le 11/01/2021

ISSN : 2270-4957

### 1. Introduction : nudging et sémiotique

Dans la théorie du nudging (Thaler et Sunstein, 2008), l'efficacité d'une « poussée douce » est toujours le résultat d'une vision préalable du bien-être collectif, de l'identification d'un enjeu critique, du choix d'un public précis de destinataires et des moyens à adopter pour les « toucher » et les inciter à modifier ou à mieux façonner leurs compétences et leurs comportements conséquents. Il faut aussi une réflexion préalable sur le sens commun qui guide ou entrave les comportements des sujets dans le déroulement de la vie quotidienne. Elle se manifeste dans le développement d'une architecture de choix stratégiques, c'est-à-dire visant à supprimer – ou à promouvoir – les éléments qui empêchent – ou favorisent – la réalisation d'actions orientées vers le bien-être de la communauté.

Il est intéressant de s'arrêter un moment sur la sémantique de l'expression métaphorique utilisée dans la traduction française de « nudge » comme « poussée douce » : la « poussée », c'est l'action d'une force – donc d'un pouvoir – mais exercée de façon délicate. Les exemples donnés par les dictionnaires parlent de portes claquées (poussée excessive) ou bien fermée avec justesse : on a donc à faire à des « mobiles », des corps physiques sur lesquels s'exerce une force contrôlée. Une traduction alternative de *nudge* en français est celle d'« aiguillon », qui dans la plupart des contextes se réfère au guidage du bétail : choses ou bêtes à ranger dans un ordre pré-établi, presque une affaire de mécanique. C'est pour cela – nous semble-t-il – qu'on pourrait douter que le nudging puisse être appréhendé dans une perspective sémiotique, étant donné qu'il ne peut y avoir de sémiiose dans un échange que s'il y a la possibilité d'une interprétation, et il ne s'agit pas simplement de réagir à un stimulus (Eco, 1984).

En réalité, à partir de plusieurs exemples, on observera que le nudging peut être envisagé, dans le cadre d'une pédagogie sociale « bienveillante », comme un discours à visée stratégique (apparemment) non prescriptive<sup>42</sup>, où la communication repose sur l'habileté des destinataires et des énonciateurs à manipuler leurs destinataires, selon des modes et des interpellations qui jouent, d'une façon ou d'une autre, sur un « effet de surprise » : un faire voir les choses différemment que d'habitude, et surtout un savoir y impliquer l'observateur en transformant son statut actantiel, sans avoir l'air de lui ordonner ou

---

41 Cet article a été entièrement conçu et discuté conjointement par les deux auteurs. À des fins pratiques, cependant, Isabella Pezzini a rédigé les paragraphes 1, 2 et 7, et Paolo Peverini les paragraphes 3 à 6.

42 Il s'agit « d'une version relativement modérée, souple et non envahissante du paternalisme, qui n'interdit rien et ne restreint les options de personne. Une approche philosophique de la gouvernance, publique ou privée, qui vise à aider les hommes à prendre des décisions qui améliorent leur vie sans attenter à la liberté des autres » (Thaler et Sunstein, 2008).



bien de lui imposer quelque chose. Souvent, il s'agit de manipulations selon le *savoir*, sous la forme de la *complicité* et de la *séduction*, c'est-à-dire offrant au destinataire une image positive de sa compétence, qui l'achemine et l'engage dans la direction voulue, l'encourageant à la poursuivre avec continuité et en accord avec ses partenaires.

Typiquement, cette manipulation se manifeste grâce à une *rhétorique de l'accident*. En particulier, il s'agit de provoquer un écart dans la façon habituelle de percevoir un phénomène ou une situation, provoquant une variation du sentir, à partir de laquelle le savoir et le croire des sujets peuvent être reformulés, du moins localement.

En ce sens, il nous semble tout à fait approprié de considérer le nudging comme une théorie de l'action stratégique impliquant des formes de rationalité sémiotique, déclinées sur différentes dimensions : action, cognition, passion.

Comme on le sait, la relation entre la notion de stratégie et celle de sens joue un rôle central dans la théorie de la signification. La stratégie ne doit pas être comprise simplement comme l'un des objets possibles de la réflexion sur le sens ; elle se situe plutôt au fondement même de la théorie de la signification. Éric Landowski, par exemple, reconnaissant que le terme « stratégie » appartient à la fois au langage courant et au métalangage de disciplines très différentes, propose d'articuler de manière plus subtile la définition commune du dictionnaire – « ensemble d'actions coordonnées, de manœuvres en vue d'une victoire » –, dans le but de développer un modèle capable de prendre en compte toutes les variations conceptuelles qui composent la réflexion stratégique. Une de ses propositions consiste en particulier à remplacer l'idée de l'*affrontement* entre opposants ou ennemis par la notion sémiotique de *confrontation inter-actantielle*. Selon cette perspective, la prise en considération des caractéristiques concrètes qui distinguent les subjectivités des acteurs engagés dans la confrontation, c'est-à-dire les « forces de terrain », n'épuise nullement la complexité du phénomène. Analyser les rationalités en jeu du faire stratégique (quels que soient les différents domaines discursifs dans lesquels il s'exerce : militaire, commercial, social, politique...), c'est reconnaître que la logique du conflit repose sur des variables appartenant à des plans distincts et interconnectés, dont le niveau de l'événement manifesté n'est qu'un seul parmi d'autres.

La co-présence de deux ou plusieurs forces potentiellement opposées n'est donc pas une condition suffisante pour déclencher un scénario stratégique. Une variable décisive consiste plutôt dans la présence active, d'un côté et de l'autre, d'un sujet cognitif capable soit de planifier soit de reconnaître un adversaire potentiel, en lui attribuant un sens bien défini (un danger à prévoir, ou bien un allié possible et essentiel pour réaliser un programme narratif...). C'est précisément dans cette activité cognitive préliminaire que la nature intrinsèquement sémiotique des formes (multiples) que suppose le faire stratégique doit être reconnue. Dans cette perspective, il est clair que les progrès et les résultats de toute conduite stratégique sont toujours fortement influencés par la capacité de tous les sujets sur le terrain à construire et à gérer les simulacres des forces respectives disponibles, en essayant de prévoir et de manipuler les programmes relatifs d'action.

C'est à partir de ces réflexions préliminaires que nous nous proposons, dans cette contribution, d'approfondir la relation entre la théorie du nudging et la sémiotique, en centrant l'attention sur la manière dont la *confrontation inter-actantielle* se décline sous la forme d'actions de communication sociale.

En effet, l'élaboration d'une stratégie efficace de nudging implique nécessairement la planification d'actions de communication capables de modifier et de redéfinir les relations et les rôles des sujets impliqués dans le discours du bien public. Pour mieux comprendre comment cela se produit, il est utile de mettre en relation la « poussée douce » avec d'autres formes de manipulation visant également à provoquer un changement d'attitude et de comportement des gens, en vue de la réalisation du bien commun.

Au-delà des méthodes d'incitation qui distinguent le nudging et qui reposent sur le modèle du paternalisme libertaire, on peut observer, de plus en plus, des initiatives visant à stimuler des comportements orientés vers le bien commun qui suivent une logique différente. Au lieu de « pousser » gentiment les sujets, il s'agit de les prendre par surprise en les incitant, et dans certains cas en les forçant, à assumer un rôle thématique et un rôle narratif spécifiques – pas toujours agréables – au sein des narrations préfigurées par le sujet de l'énonciation. Ce type d'intervention de sensibilisation prend souvent la forme d'actions de communication non conventionnelles fondées sur la tactique de l'embuscade.

Bon nombre des formes les plus innovantes de communication non conventionnelle, visant à promouvoir des comportements capables de produire un impact positif sur la qualité de vie d'une communauté, sont planifiées et mises en œuvre dans des espaces urbains, exploitant la nature complexe et stratifiée des lieux de la vie quotidienne, considérés comme des « paysages sémiotiques », c'est-à-dire comme des environnements stratifiés dont l'identité est marquée et renégociée selon la multiplicité de modalités expressives qui s'y manifestent (écrits, graffitis, installations, images ...) (Pezzini, 2013). Ces campagnes de communication impliquent l'utilisation non conventionnelle des lieux de la vie quotidienne et sont destinées à endiguer et à contourner les biais responsables des comportements nuisibles, ainsi qu'à suggérer de nouvelles perspectives d'interaction dans l'espace public. Il s'agit d'objets d'analyse assez complexes, sémiotisables à partir de l'intersection entre sémiotique de l'espace et sémiotique des formes de vie. Partant de ces prémisses, nous tenterons donc dans notre contribution de relier la logique de l'incitation qui se trouve à la base du nudging aux modalités de manipulation caractéristiques de la communication sociale non conventionnelle mises en place dans les espaces urbains par des administrations, des groupes d'intérêt collectif ou des associations, afin d'explorer le fonctionnement de différents schémas de manipulation sémiotique.

## **2. Entre « civitas » et « polis ». Bien public et sémiotique urbaine**

Depuis quelque temps, nous sommes engagés dans un projet de sémiotique urbaine où il ne s'agit pas d'abandonner les objets d'étude traditionnels de la sémiotique – c'est-à-dire textes et discours – pour aborder le « monde de la vie » – comme si celui-ci était un objet ontologiquement différent – mais plutôt de « sémiotiser » ce qui se présente pour nous comme un « espace » d'une très grande complexité sémiotique<sup>43</sup>.

Entre sémantisation et désémantisation, habitude et redécouverte, la ville n'est jamais un terrain neutre ; au contraire, elle est surchargée de déterminations significantes. Dans l'histoire des façons de réfléchir sur les comportements urbains – avant les découvertes de l'économie comportementale – et

---

43 Cf. Tani, 2014 ; Pezzini, 2013 ; Pezzini et Finocchi (éds.), 2020.

dans la genèse des tentatives de les modifier, il y a, parmi d'autres, deux lignes de recherche apparemment datées mais qui font encore référence pour notre propos :

- La première : au milieu des années cinquante, le mouvement situationniste de Guy Debord (1957) et la psychogéographie. Les pratiques de « dérive urbaine » alors réalisées avaient pour objectif d'inciter les habitants à abandonner le circuit de leurs micro-parcours habituels – maison/lieu de travail/école des enfants/magasins/église – pour interagir avec d'autres zones de la ville, et à en découvrir – par exemple – leurs différences, leurs variations d'intensité<sup>44</sup>. Du point de vue méthodologique, la référence à l'investissement de la subjectivité et des valeurs dans l'espace vécu, et par conséquent aux processus de désémantisation et de sémantisation auxquels il est continuellement exposé, ouvrait déjà la voie à l'intégration sémiotique des pratiques de recherche ethnographique<sup>45</sup>.
- La seconde référence est la réflexion sur les *arts de faire* de Michel de Certeau, dont un chapitre important est dédié à la ville. Michel De Certeau identifie la compétence urbaine de l'habitant avec le *marcher*, conçu comme une forme d'appropriation majeure de la ville, réalisable en son intérieur, en tension et parfois en conflit ouvert par rapport à la vue « d'en haut », hiérarchique et ordonnée, de ceux qui gouvernent et institutionnalisent la ville. Au cours du tournant linguistique et dans le cadre d'une recherche sur les formes d'invention du quotidien (1980) destinée à faire époque, De Certeau compare la ville en tant qu'institution sociale à la *langue* saussurienne, système transformé en *parole* par les énonciations piétonnières de ses habitants. Ces énonciations sont considérées comme susceptibles d'entrer dans le tissu urbain sous la forme d'une série de *tactiques*, de façons nouvelles de vivre et d'utiliser la ville. Vue et vécue « d'en bas », la ville est alors perçue comme un labyrinthe, souvent connu grâce à des explorations personnelles, constitué de chemins vécus, de déconnexions et de reconnexions originales, ainsi que de parcours alternatifs à ceux prescrits et attendus « d'en haut ».

Ces recherches peuvent être associées à la réflexion de Benveniste (1970) concernant les deux modèles « opposés » qui coexistent dans notre conception de la ville. Rattachés à l'étymologie, ces modèles sont enracinés dans la *civitas* latine et dans la *polis* grecque. Le premier renvoie à l'idée d'une ville horizontale – fondée sur l'alliance entre les citoyens (*cives* précède *civitas*, la ville) –, tandis que le second renvoie à l'image verticale d'une ville qui précède le lien et l'alliance entre pairs. Comme l'affirme le linguiste : « Ces deux notions [...], si proches, similaires et presque interchangeable dans la représentation traditionnelle, sont en réalité construites à l'inverse. Il serait bon que la conclusion à laquelle nous sommes parvenus, résultat d'une analyse interne, soit le point de départ d'une nouvelle étude comparative sur les institutions ».

---

44 À bien des égards, l'œuvre littéraire de George Perec s'inscrit dans une telle vision. Un grand nombre de ses textes, recueillis dans *Espèces d'espaces* (1978), sont des projets et des expériences de transcription et d'enregistrement des figures du monde quotidien, généralement destinées à passer inaperçues, à travers l'écriture, qui montre leur richesse et leur complexité inépuisables. Ces « exercices » produisent souvent un effet de « distanciation », dans la ligne de réflexion brechtienne sur ce sujet.

45 Cf. par exemple Marsciani, 2007.

De ces deux modèles nous pouvons peut-être tirer une indication sur les idéologies qui sous-tendent les « actions visant à atteindre ou à restaurer le “bien commun” ». En effet, nous reconnaitrons ces deux polarités dans la série d'exemples de communication « urbaine » que nous allons maintenant examiner brièvement, où le nudging s'articule avec d'autres formes d'action pratiquées sur le territoire urbain.

Comme nous tenterons de le montrer dans les paragraphes suivants, deux visions opposées du bien commun prennent forme et se heurtent au sein des espaces urbains. D'une part, celle des administrations qui incitent les citoyens à adopter des comportements centrés sur l'engagement collectif, sur le partage de la responsabilité nécessaire pour atteindre un objectif commun (*modèle civitas*). D'autre part, celle d'une multiplicité d'organisations et d'associations qui ne se reconnaissent pas dans cette répartition des rôles et qui perçoivent ce discours comme asymétrique et non inclusif, comme un discours des institutions dans lesquelles se manifeste l'idéal hiérarchique et managérial (*modèle polis*).

### **3. Communication non conventionnelle dans les espaces publics**

L'observation des formes habituelles de comportement et des automatismes de la vie quotidienne joue un rôle déterminant à la fois dans le développement des interventions de nudging et dans la planification des formes de communication non conventionnelle, définissant le contexte à partir duquel les actions de manipulation s'installent. Les habitudes représentent à la fois une aire de jeu pour induire des changements, et l'objet du changement recherché. Comme l'écrivent Thaler et Sunstein, les hommes sont conformistes, liés instinctivement à leurs habitudes, même si – qu'ils le sachent ou pas – elles ne leur conviennent pas, ce qui ouvre un champ très intéressant pour des actions de communication imprévisibles visant à reconfigurer le champ passionnel et cognitif des destinataires. Le thème de l'habitude et de l'automatisme d'attribution d'un sens à l'expérience du monde apparaît, d'une manière générale, dans la réflexion sur la connaissance. En sémiotique cognitive, on peut penser à la notion d'*habitus* développée par Peirce en tant que mécanisme d'arrêt de l'activité sémiotique et pratique consolidée d'attribution de sens à un signe dans un contexte reconnu comme familier (Lorusso, 2014). Dans cette perspective, l'automatisme dans l'expérience de la signification prend le dessus lorsque l'irritation du doute s'apaise dans une connaissance jugée suffisante pour s'orienter dans la vie quotidienne.

Le phénomène est particulièrement saillant dans la société contemporaine et exemplaire dans la métropole. Dans ce cadre, l'existence agitée de l'individu s'organise nécessairement autour d'une série de gestes et de comportements routiniers si normalisés qu'ils se réduisent souvent à de purs automatismes, ce qui dans certains cas donne lieu à une véritable aliénation.<sup>46</sup>

Greimas, déjà en 1976, avait examiné le phénomène généralisé de la perte de sens – la désémantisation – dans un article consacré précisément à la sémiotique de l'espace et aux formes de vie quotidienne de plus en plus consolidées et prévisibles en milieu urbain. Dans son texte « Pour une sémiotique topologique », il écrivait : « Ce geste significatif, qui consiste à produire, mettre en œuvre et manipuler des objets pour aboutir à la constitution d'états signifiants, est, dans nos villes modernes,

---

46 Voir l'essai de Gianfranco Marrone (2013) sur le dessin animé de Disney, portant exactement sur cette frénésie.

remplacé dans une large mesure à partir de programmes exécutés par des automates : ce qui donne lieu à une désémantisation galopante de la ville qui, perçue comme dysphorique, promet d'être une aliénation [...] La désémantisation est un phénomène sémiotique général : nous pouvons dire que notre vie passe en partie à remplacer nos comportements signifiants par des programmes organisés en automatismes » (p. 141)<sup>47</sup>.

À partir de ces considérations, il nous semble qu'un champ d'observation intéressant est constitué précisément par les formes de communication à visée collective les plus provocatrices mises en place dans les espaces urbains, car leur efficacité dépend justement de la capacité à réagir au sens commun et à la désémantisation généralisée des lieux dans lesquels se déroule la vie quotidienne (Peverini, 2014a).

Dans le domaine de la communication non conventionnelle, le terme « ambient » désigne généralement une action de communication de type tactique (provisoire, adressée à un énonciataire bien défini et s'inscrivant dans un territoire aux frontières clairement délimitées). Ce type de communication est mis en place dans un espace public préexistant caractérisé par des formes de vie bien codifiées.

Ce qui distingue la communication d'intérêt public non conventionnel est la capacité de ibérer les textes proposés des formats et des genres traditionnels, et de dépasser les limites réservées aux espaces classiques du discours publicitaire. L'efficacité de ce type d'actions de communication ne peut pas être atteinte de manière triviale, en écrasant le message social à la surface de lieux préexistants ; elle est plutôt le résultat d'une rationalité sémiotique qui part d'une réflexion sur la désémantisation des espaces et des pratiques de vie quotidienne marquant l'expérience de nombreuses personnes.

Dans la tactique ambiante, l'énonciateur sélectionne soigneusement son destinataire et utilise le territoire comme médium<sup>48</sup>. Les environnements et les objets généralement impliqués dans la création de programmes narratifs secondaires, tels que les escaliers mécaniques, les arrêts de bus, les postes téléphoniques, les portes des toilettes publiques, les poubelles, les parkings, sont utilisés pour préparer des scènes qui permettent de prendre le sujet par surprise, provoquant en lui une transformation modale et l'impliquant dans des situations inattendues qui l'obligent par conséquent à *ne plus pouvoir ne pas prendre connaissance* de certains problèmes. Ces environnements et objets conduisent l'individu à s'interroger à propos de valeurs existentielles.

Afin d'approfondir le fonctionnement du dispositif sémiotique impliqué dans ce type de provocations, nous avons choisi un thème de communication, celui de la crise de l'environnement<sup>49</sup>, que nous aborderons à partir d'un certain nombre d'exemples.

Dans la publicité sociale, l'une des techniques non conventionnelles les plus courantes pour provoquer l'effet de surprise est le « stickering », une pratique consistant à installer des objets

---

47 Sur ce point, Greimas s'insère dans la tradition qui voit dans la modernité la cause de la crise des valeurs et de la perte de sens, et qui identifie dans l'expérience esthétique, y compris celle de la vie quotidienne, la possibilité de sa rédemption et de sa mémorisation : cf. notamment « Le guizzo », dans *De l'imperfection* (Greimas, 1997). Il serait d'ailleurs intéressant de mener une étude sur la pertinence, sinon esthétique, du moins esthésique des formes de communication non conventionnelles que nous analysons ici. Comme nous le verrons dans les exemples suivants, la frontière entre ces actions de communication et certaines formes artistiques est vraiment floue et/ou discutable.

48 Cela est en accord avec l'idée de postmédialité : « Actuellement, les médias ne se limitent pas à une diffusion sur un territoire, ils finissent par perdre leur spécificité dans ce mouvement. Inversement, les territoires ne sont pas simplement occupés par des médias, mais deviennent eux-mêmes des supports. En d'autres termes, dans la "condition post-média actuelle, le médium est le territoire" » (Eugeni, 2015).

49 Pour une réflexion sémiotique sur la communication non conventionnelle dans le contexte de la crise environnementale, cf. Peverini (2014b).

communicationnels dans des endroits inhabituels sur le territoire urbain, hors de leur contexte originel. On en trouve un cas exemplaire dans la campagne sociale contre la pollution de l'air provoquée par la circulation, « Green Pedestrian Crossing ». Commandée par la China Environmental Protection Foundation et créée en collaboration avec l'agence créative DDB China Group<sup>50</sup>, cette campagne a obtenu le Lion d'Or Design au Festival International de la Publicité de Cannes 2010. Dans la ville de Shanghai, certains passages zébrés, éléments très communs dans des espaces urbains anonymes, ont été resémantisés en recouvrant les rayures noires et blanches alternées d'une grande toile qui représentait un arbre sans feuilles. Des coussins en éponge imbibés de peinture verte lavable et écologique ont été placés des deux côtés d'une rue particulièrement animée. Lorsque les piétons traversaient la rue, ils étaient obligés de marcher sur l'éponge verte puis sur la toile, en laissant des empreintes vertes sur l'arbre. Chaque empreinte verte ressemblait à une feuille qui poussait sur les branches, auparavant nues. Participant, même inconsciemment, à cette « figuration » en acte, les piétons pouvaient éprouver, a posteriori, le sentiment de créer un environnement plus écologique en marchant (davantage) ensemble avec les autres<sup>51</sup>.

Dans la perspective sémiotique, cet exemple est utile pour montrer comment la fonction narrative d'espaces et d'objets préexistants est utilisée dans la communication non conventionnelle pour forcer un sujet, initialement placé dans le rôle d'observateur extérieur, à éprouver – à partir de son expérience corporelle – un changement de rôle narratif et thématique, afin de simuler et de préfigurer son implication dans une cause d'intérêt commun.

Dans une campagne de sensibilisation<sup>52</sup> menée en 2008 par l'agence Eurorscg pour le compte de la Taiwan Environmental Information Association, des papiers adhésifs ont été utilisés pour mettre en place une action très invasive, centrée sur les dommages causés à l'environnement par la quantité excessive de CO<sub>2</sub> que les gaz d'échappement des voitures libèrent dans l'atmosphère. Sur ces autocollants circulaires de très petites dimensions, et donc perceptibles uniquement à une très courte distance, ont été imprimées des images photographiques de spécimens d'espèces animales menacées d'extinction. Renvoyant immédiatement à la question de la sauvegarde d'un écosystème fragile, ces papiers ont été collés directement sur la porte des voitures garées, notamment sur la rainure dans laquelle la clé doit être insérée. Pour accéder à la voiture, le destinataire était obligé (*ne pas pouvoir + ne pas faire*) de casser le petit autocollant : en insérant la clé, il détruisait l'image de l'animal, devenant métaphoriquement responsable de la mise à mort d'une espèce protégée, action sanctionnée par le slogan de l'association qui lui attribuait le rôle narratif d'anti-sujet : « Drive less. Kill less ». Ce petit « choc » pouvait (éventuellement) susciter en lui des sentiments de culpabilité ou, en tout cas, le sensibiliser à la question.

---

50 <http://theinspirationroom.com/daily/2010/green-pedestrian-crossing/>

51 Selon le communiqué de presse officiel, le passage pour piétons vert a été installé sur sept grandes routes à Shanghai. La campagne a ensuite été étendue à 132 routes dans quinze villes de Chine, avec la participation de plus de 3 920 000 personnes. L'intérêt des médias, en ligne et hors ligne, a été considérable. Après le lancement de la campagne, il y a eu plus de 300 000 redirections et 50 000 publications sur le microblog Sina. La recherche a révélé que la sensibilisation du grand public à la protection de l'environnement avait augmenté, dans les lieux de la communication, de 86 %. Après la campagne, l'estampe « Green Pedestrian Crossing » a été exposée au Zheng Da Art Museum de Shanghai.

52 [https://www.adsoftheworld.com/media/ambient/taiwan\\_environmental\\_information\\_association\\_killing](https://www.adsoftheworld.com/media/ambient/taiwan_environmental_information_association_killing)

Cet exemple montre bien que l'un des aspects saillants des tactiques non conventionnelles consiste à réduire la distance avec l'énonciateur, à l'inscrire sans avis préalable au sein d'une expérience préétablie, incontournable, et d'autant plus surprenante qu'elle est inextricablement liée aux automatismes des pratiques quotidiennes.

Encore un exemple : dans une campagne menée par Saatchi et Saatchi à Los Angeles pour l'association environnementale américaine Surfriders Foundation<sup>53</sup> et portant sur le thème de la pollution de la mer, des objets quotidiens comme les emballages alimentaires en PVC ont été investis d'une nouvelle signification, provoquant un sentiment de malaise et de dégoût chez les consommateurs d'un supermarché afin de tirer parti des mécanismes émotionnels et rationnels qui guident les choix d'achat des produits alimentaires. Dans ce but, des chaînes métalliques rouillées, des bombes aérosols vides et des mégots de cigarettes collectés par les militants le long des côtes de la région, ont été soigneusement stérilisés et disposés sur des plateaux en plastique recouverts d'un film transparent et finalement cachés dans les espaces réservés aux denrées alimentaires des producteurs locaux. L'intitulé de la campagne et le logo de l'association ont été imprimés sur une étiquette située en haut à gauche de l'objet. Cette étiquette reproduisait parfaitement les formes des autocollants normalement utilisés dans les supermarchés pour indiquer le prix, la traçabilité et la date de péremption des produits ; mais, dans ce cas, elle rapportait les informations sur la « cueillette » de la journée : « Galveston Beach, TX. Prise du jour. Surprise en plastique. Prix total : 2,03 \$ ».

Ici, l'emballage plastique n'est plus utilisé pour protéger la nourriture, mais pour dénoncer de façon sarcastique le drame de la pollution de l'environnement, renversant les attentes du destinataire et l'obligeant à s'interroger sur les raisons de cette action de protestation menée à l'intérieur d'un espace de la vie quotidienne, avec l'intention explicite de susciter une réaction de dégoût de sa part. Une réaction corporelle et pathémique immédiate censée provoquer à son tour une prise de conscience sur le problème des déchets et de leur circuit.

Ainsi, les espaces et les objets qui dans la vie quotidienne permettent la création de programmes narratifs secondaires sont souvent utilisés pour mettre en place des actions de communication qui obligent le destinataire à *ne pas pouvoir + ne pas savoir* et à se poser des questions sur des valeurs existentielles, en préfigurant le passage à une action (*pouvoir-faire*) susceptible de contribuer au bien-être collectif.

Dans une campagne de communication réalisée en 2007 par Bicara Communication à Jakarta<sup>54</sup>, le rétroviseur de la voiture était utilisé comme un moyen de communication sans précédents, à travers lequel était mis en place un discours environmentaliste imprévisible. L'image de la montée des eaux provoquée par le réchauffement climatique ne pouvait en aucun cas être ignorée par la personne qui conduisait le véhicule. En effet, l'autocollant, positionné dans la partie inférieure du miroir, entravait son utilisation fonctionnelle, obligeant le sujet à réaliser un programme d'action en deux phases : lire la déclaration (« *Global warming won't stop unless you act* ») et retirer le papier adhésif. La réalisation de cette séquence d'actions élémentaires permettait au sujet d'accéder aux informations qui sous-tendaient la sensibilisation, en lui donnant rétrospectivement la compétence nécessaire pour adopter le

---

53 [https://www.adsoftheworld.com/media/print/surfrider\\_foundation\\_farmers\\_market\\_plastic\\_surprise](https://www.adsoftheworld.com/media/print/surfrider_foundation_farmers_market_plastic_surprise)

54 <https://www.adsoftheworld.com/media/ambient/flood>

comportement vertueux demandé par le sujet de l'énonciation du discours écologiste. Après avoir détaché l'autocollant du miroir, le destinataire de l'action de communication accédait à un deuxième texte informatif imprimé au dos de l'autocollant : « *carbon dioxide emissions produced by motor vehicle contributes 27 % of global warming. Stop the ignorance start using your car wisely* ».

Par ailleurs, une démarche très habituelle dans la communication sociale non conventionnelle consiste à thématiser une problématique d'intérêt collectif en montrant l'artificialité de sa mise en scène de manière flagrante et inattendue. C'est ce qui se passe dans de nombreuses campagnes de sensibilisation qui cherchent à réaffirmer le drame associé à une problématique donnée, en mettant en évidence la présence d'un méta-discours visant à produire une réaction d'indignation et de complicité. Le texte est conçu en étudiant soigneusement les positions, les gestes et les chemins prédéfinis des pratiques quotidiennes associées à l'espace. Le mouvement tactique consiste souvent à assigner une position rigide au spectateur en exploitant des moyens contextuels (Eugeni, 2004) et en l'inscrivant dans une situation qui le contraint à reprendre le statut de sujet observateur modalisé une nouvelle fois en fonction du *ne pas pouvoir + ne pas savoir*.

On trouve un exemple de cette démarche dans la campagne « Dégoûtant. N'est-ce pas ? »<sup>55</sup> créée en 2007 par l'agence Republic of Everyone / Happy Soldiers pour IFAW (Fonds international pour la protection des animaux). Cette campagne avait pour but de provoquer une réaction d'indignation face à l'extermination des cétacés, grâce à un dispositif énonciatif complexe simulant de manière choquante l'effacement des frontières qui distinguent et séparent l'espace de l'énonciation (le mur), l'espace de l'énoncé (l'affiche) et l'espace de l'énonciataire (le trottoir). L'action de sensibilisation consistait à obstruer le chemin habituel du sujet le long du trottoir en posant sur l'asphalte une masse sanglante d'authentiques entrailles animales, en correspondance avec une affiche où figurait l'image d'un cétacé brutalement tué.

Aucune « douceur » dans ce cas, mais plutôt une certaine violence : la tactique sur laquelle se fonde cette campagne vise à mettre en évidence l'extinction d'une espèce animale au moyen d'une dramatisation radicale, en insérant la photographie d'un animal éviscéré dans un texte complexe qui met en place un double discours. Ce discours fait référence, d'une part, à la nécessité de sauvegarder la nature, et, de l'autre, à l'inefficacité de nombreuses actions conventionnelles mises en œuvre pour dénoncer les catastrophes environnementales.

Si la notion d'habitude repose sur deux caractéristiques fondamentales – à savoir la *répétition* et la *régularité* des actions accomplies –, la communication non conventionnelle dans un espace urbain sera d'autant plus bouleversante qu'elle réussira à resignifier une série de comportements hautement prévisibles pour le destinataire. Par conséquent, une action de communication non conventionnelle ne consiste jamais simplement en la création d'un texte dans un espace sémiotique préexistant, mais plutôt en la reconnaissance, la gestion et la renégociation des processus stratifiés de signification à travers lesquels un lieu devient reconnaissable, acquiert une identité, et offre ou repousse des pratiques de consommation plus ou moins consolidées et stables. L'agentivité inhérente aux actions de « réécriture » des espaces urbains s'étend donc bien au-delà de la morphologie des lieux urbains au point d'entraîner la manipulation des formes de vie qui s'y développent (Fontanille, 2015).

---

55 <https://adage.com/creativity/work/disgusting-isnt-it/2661>



#### 4. La transparence de la manipulation. Une première comparaison entre le nudging et la communication non conventionnelle

L'objectif des formes de communication sociale non conventionnelles n'est pas seulement d'induire une réaction sur le plan esthésico-passionnel (effet surprise), mais de provoquer une transformation au niveau cognitif, une prise de conscience du destinataire-citoyen le conduisant à renforcer son pacte fiduciaire avec le sujet de l'énonciation, à assumer les valeurs proposées et à y trouver enfin la motivation pour opérer un changement de comportement.

L'effet de surprise généré par la manipulation des habitudes s'inscrit donc dans une rationalité sémiotique complexe qui s'articule et se manifeste suivant différentes phases, c'est-à-dire une syntagmatique. La force de la manœuvre d'embuscade se manifeste dans la capacité à conduire *a posteriori* le sujet à réfléchir sur les raisons de l'artifice dans lequel il a été impliqué, à l'évaluer et à accepter (ou à rejeter) le nouveau contrat qu'on lui propose.

Un élément important se dégage ici pour approfondir la comparaison entre la communication non conventionnelle et la théorie du nudging, précisément en ce qui concerne le niveau de transparence avec lequel se produit la poussée conçue pour influencer le choix du sujet.

L'un des arguments les plus courants mobilisés par la critique adressée au travail de Thaler et Sunstein consiste à considérer le nudge comme « a public policy approach based on the manipulation of citizens' choices ». Mais, comme l'affirment Hansen et Jespersen (2013), un tel argument risque de simplifier à outrance le fonctionnement de cette théorie de l'action qui, rappelons-le, repose sur l'idée que l'homme est guidé par deux systèmes cognitifs : l'un impulsif, l'autre réfléchi.

<i>Systeme impulsif</i>	<i>Systeme réfléchi</i>
Incontrôlé	Contrôlée
Spontané	Considéré
Associatif	Déductif
Rapide	Lent
Pas au courant	Conscient
Intelligent	Fidèle aux règles

Une clarification essentielle est nécessaire : ces deux modalités cognitives ne s'excluent pas mutuellement ; au contraire, elles peuvent entrer en relation l'une avec l'autre. En particulier, la seconde peut dépendre de différentes manières de la première, mais non l'inverse<sup>56</sup>.

Hansen et Jespersen proposent donc de cartographier différents types de nudging et d'élaborer une taxonomie en fonction du niveau de transparence avec lequel l'incitation est adressée au destinataire. Cette taxinomie part d'une distinction préliminaire entre deux types fondamentaux de nudging liés au schéma de Thaler et Sunstein :

Both types of nudges aim at influencing automatic modes of thinking. But while type 2 nudges are aimed at influencing the attention and premises of – and hence the behaviour

---

<sup>56</sup> “Somewhat simplified, it is automatic modes of thinking that prompts reflective thinking concerning the presence of a bad smell ; it is also automatic thinking that informs its reflective counterpart that its decision to hold your breath is working out fine. It is also automatic thinking that tells the reflective one when it is safe to breathe again. In other words, automatic and reflective thinking may interact, and the latter always seems to depend in one way or another on the former, while the opposite is not true.” (Hansen et Jespersen, 2013, p. 14)

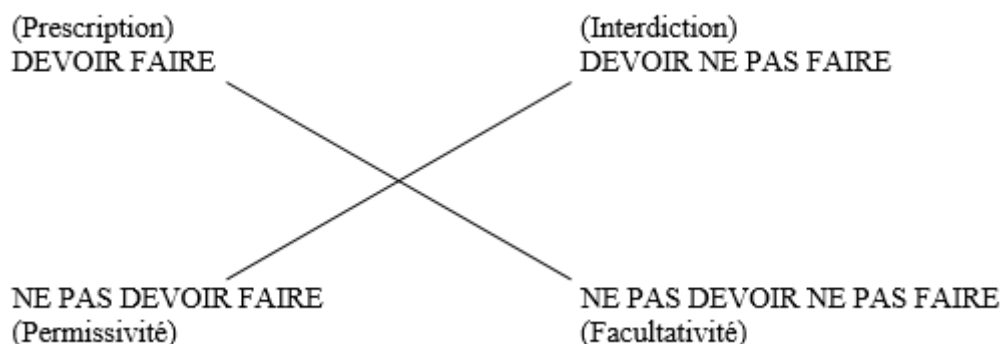
anchored in – reflective thinking (i.e. choices), via influencing the automatic system, type 1 nudges are aimed at influencing the behaviour maintained by automatic thinking, or consequences thereof without involving reflective thinking (Hansen et Jespersen 2013, p. 14).

Un nudge est défini comme *transparent* lorsque l'intention sous-jacente, ainsi que les moyens par lesquels le changement de comportement se produit, sont raisonnablement susceptibles d'être appréhendés par l'agent que l'intervention cherche à influencer (*ibid.*).

Un exemple de nudge de type 2 est la mouche figurant sur un autocollant placé à l'intérieur d'un urinoir. L'efficacité de ce célèbre objet, capable de réduire de 80 % les fuites d'urine dans les récipients, découle de la capacité à prendre en main les processus de perception visuelle régulés par le système impulsif, activant ainsi le système réflexe par lequel le sujet décide consciemment de viser ou non l'insecte. L'architecture des choix qui guident ce type de nudges est conçue pour permettre au sujet de prendre conscience, à la fin, de cette expérience qui rend explicites à la fois l'intention en amont et les moyens mis en œuvre pour générer en aval un changement de comportement.

En ce qui concerne les nudges de type 1, on en trouve un exemple dans la réduction subreptice de la taille standard des assiettes utilisées pour servir les plats dans les restaurants. En termes sémiotiques, ce dispositif de manipulation agit à un niveau strictement pré-cognitif suivant la logique véridictoire du secret, afin d'inciter les consommateurs à réduire leur absorption de calories. Ce type de nudges est donc défini comme *non transparent* dans la mesure où le destinataire n'est en mesure de connaître ni l'objectif de la manipulation ni les méthodes utilisées pour obtenir la réponse souhaitée.

Dans cette perspective, la communication non conventionnelle serait clairement liée aux nudges transparents dans la mesure où, comme nous l'avons dit, elle permet toujours au sujet d'accéder *a posteriori* aux objectifs de la manipulation subie et aux conditions de sa réalisation, en l'amenant à s'interroger sur les motivations qui la sous-tendent. En même temps, la perspective sémiotique nous permet de reconnaître une discontinuité significative en termes de manipulation modale du sujet ; alors que les théoriciens du nudging insistent sur la marge de liberté qui doit être accordée au destinataire de la communication – de sorte que la stratégie modale est placée du côté de la facultativité et de la permissivité –, dans une communication non conventionnelle la relation entre énonciateur et énonciataire est placée plutôt sur l'axe de la prescription-interdiction. Le carré sémiotique suivant permet de situer ces différentes positions :



À ces positionnements dans le domaine des modalités correspondent des solutions différentes au niveau de l'énonciation. Tandis que dans la communication non conventionnelle l'utilisation d'un ton de sanction qui fait allusion à une relation passionnelle de type polémique entre les sujets de discours est fréquente, dans le nudging c'est l'ironie et la complicité qui priment, comme nous le verrons à travers les exemples suivants.

## 5. Nudging dans l'espace public

Analysons maintenant quelques cas exemplaires d'actes du nudging déclinés dans l'espace public et visant à inciter le destinataire à prendre soin de l'environnement. Bien que l'effet de *chemin à parcourir* et la stimulation de la *curiosité* restent centraux, l'*invitation à collaborer* est ici décisive, contrairement aux exemples précédents. Cette invitation est déclinée suivant des orientations esthésique et ludique.

« Le labyrinthe de la poubelle »<sup>57</sup> est un projet de transformation créative de l'espace public conçu par le collectif Démocratie Créative. Le dispositif du labyrinthe, encore une fois réalisé avec la technique du stickering, constitue l'élément essentiel d'une installation située tactiquement près des stations de transport public, dans le but de transformer l'ennui du temps d'attente en une expérience de redécouverte (ironique) d'un objet aussi habituel qu'ignoré – la poubelle –, changeant ainsi temporairement le sens du lieu. Le labyrinthe inscrit sur le pavé agit comme une invitation au passant à entrer dans un chemin articulé où l'objet de valeur est ironiquement positionné au point d'arrivée : le conteneur à déchets.

Dans une variante de ce type de réécriture ludique et temporaire des espaces publics, développée à Strasbourg par le collectif Démocratie Créative, l'espace se transforme en aire de jeu et la poubelle est resignifiée comme une sorte de panier de basket<sup>58</sup>.

Dans les actions de nudging au sein de l'espace urbain, l'ironie est utilisée pour redéfinir la relation entre les sujets du discours (l'administration et le citoyen) dans le cadre de la complicité. D'autres exemples en sont fournis par deux campagnes visant à éviter les comportements nuisibles à l'environnement, et contraignants sur le plan économique pour la communauté, tels que jeter par terre des chewing-gum ou des mégots de cigarettes.

Le premier exemple est celui d'une campagne conçue par l'association caritative Hubhubb<sup>59</sup> à Londres pour le conseil municipal de Westminster. Il s'agit d'un grand panneau installé sur une rambarde qui attire l'attention des passants à travers une question inhabituelle : « How much does it cost to remove gum from our street every year ? Stick your gum onto one of the crosses to reveal the answer ».

Le mécanisme d'incitation, décliné une nouvelle fois sous forme de jeu, consiste à proposer au passant un véritable quiz, en l'invitant à ne pas jeter le chewing-gum par terre mais à le coller sur une zone de l'affiche destinée à cette fin. Pour accéder à la réponse, le citoyen doit donc suivre les indications,

---

57 <https://www.peau-ethique.com/blog/jeu-de-poubelles-a-lucerne-en-suisse/>

58 <http://golem13.fr/democratie-creative-a-strasbourg/>

59 <https://www.hubbub.org.uk/peppermint-pointillist-chewing-gum-displays>

seule possibilité de satisfaire sa curiosité (£ 56 million) et de réfléchir *a posteriori* sur l'énorme coût pour la communauté que représentent ses mauvaises habitudes.

Il est important de souligner que, dans ce cas, la solution du quiz n'est pas à la portée de l'individu : en raison de ses dimensions, l'espace à remplir nécessite en effet d'une action collective à laquelle chacun des sujets impliqués contribue, afin de réfléchir à l'importance de travailler de manière conjointe pour résoudre ou du moins pour endiguer un problème qui se pose de longue date.

Le deuxième exemple est celui d'une campagne également conçue par Hubbub<sup>60</sup>, où la dimension ludique du nudge se concrétise dans le développement d'un curieux objet : une sorte de boîte métallique de couleur jaune vif, divisée en deux sections transparentes. En haut de la boîte se trouve une inscription, encore une fois sous forme de question : « Who is the best player in the world ? ». Le passant est appelé à choisir entre deux options : Ronaldo et Messi. Or, la seule façon de manifester ce choix est d'éteindre sa cigarette pour l'insérer dans l'un des trous prévus à cet effet et placés sous la question.

Le matériau transparent de la boîte permet au sujet de visualiser les préférences exprimées par les autres. L'expérience se termine par la lecture d'un panneau placé à côté de la boîte qui, en plus de décrire les instructions pour participer au jeu, contient également le slogan de l'initiative de sensibilisation : « Litter is in our hands. Let's clean up and bin it ».

## **6. Nudging et communication non conventionnelle, entre continuité et discontinuité**

Dans tous les cas, même lorsque les sujets prenant en charge le discours sur le bien public se servent de l'ironie ou de la complicité, l'approche sémiotique du nudging et de ses articulations permet de montrer comment l'incitation, la pression ou l'« aiguillon » font appel à une logique commune, celle des *faire modaux*, c'est-à-dire des *faire* portant sur des actions largement codifiées et donc prévisibles. À la base du nudging et de la communication non conventionnelle, il existerait donc une rationalité stratégique commune susceptible d'être déclinée de manières différentes.

Dans la communication non conventionnelle, l'accent est mis sur les séquences de la manipulation et de la performance dans le cadre d'un programme narratif auquel le destinataire ne peut pas échapper (en termes modaux, il est obligé de faire : *ne pas pouvoir ne pas faire + ne pas vouloir faire*). La communication non conventionnelle dans les espaces urbains met ainsi en œuvre une manipulation où la tactique de l'embuscade et la construction de l'effet surprise sont décisives. La logique du mimétisme est largement utilisée, mais elle implique toujours, dans une deuxième phase, l'explicitation des intentions du sujet de l'énonciation. La compétence émerge, mais *a posteriori*, grâce à la réflexion du sujet impliqué dans l'expérience fictive proposée. Au cours de la manipulation, un rôle central est attribué aux figures du conflit (*défi, provocation*). Et, en ce qui concerne la relation entre le sujet de l'énonciation et l'énonciateur, on constate une nette asymétrie sur le plan de l'agentivité. L'efficacité de la communication non conventionnelle dans les espaces urbains se mesure précisément par rapport à la capacité à simuler et en même temps à préfigurer un changement au niveau cognitif, passionnel et/ou pragmatique.

---

60 <https://www.hubbub.org.uk/ballot-bin>

La manipulation en jeu dans le nudging suppose au contraire une relation de complicité entre les sujets du discours, fondée en général sur la bienveillance et manifestée sous la forme d'un « clin d'oeil » ou d'« un coup de coude », communication gestuelle qui, encore une fois, implique le corps. Le nudging valorise donc la compétence du destinataire. Le contrat fiduciaire entre les sujets du discours repose sur la reconnaissance d'un savoir-faire partagé et sur l'invitation à vaincre une résistance au changement (*pouvoir ne pas faire + savoir faire*). La construction de l'incitation se caractérise par la pertinence reconnue aux figures de persuasion « douce » (conseils, propositions), mais parfois sournoises car non perceptibles (dans le cas du nudging non transparent).

Le nudging se présente ainsi comme une forme de manipulation pédagogique, aussi douce soit-elle, asymétrique, partant du sommet et présupposant le fait de savoir en quoi consiste le bien commun et/ou le bien de certaines catégories de citoyens.

### **7. En conclusion, la poussée douce des citoyens envers des institutions inefficaces**

Il nous semble intéressant de conclure notre réflexion en prenant en considération le cas contraire, celui des citoyens qui conçoivent et exécutent des actions orientées vers le bien commun, qui pourraient également être interprétées comme des actions incitatives envers des institutions qui ne s'avèrent pas efficaces au regard des tâches qui leur ont été assignées (modèle *civitas*).

Parmi les exemples possibles, le premier que nous citerons est celui de Retake Rome<sup>61</sup>, un mouvement spontané, à but non lucratif et non politique, de citoyens engagés dans la lutte contre la dégradation, dans l'amélioration des biens publics, et plus généralement dans la promotion du sens civique sur le territoire. L'objectif est de promouvoir le décor urbain, la fierté civique, le bénévolat, l'éducation et l'art légitime. Le Retaker est tout citoyen qui aspire à vivre dans une ville où règnent la légalité, le respect des règles, le sens de la communauté, et qui encourage activement la récupération des espaces et des biens publics.

Le deuxième exemple, particulièrement intéressant au regard de l'impact positif qu'il a eu sur le territoire, est celui des Poètes et Peintres Anonymes. « Tous ceux qui le souhaitent peuvent venir, mettre leur costume et peindre. Nous n'avons que deux règles : ne pas utiliser les couleurs des équipes de football et ne pas toucher aux façades propres. » Les actions des Peintres Anonymes sont fondées sur le respect de la propriété privée, leurs interventions se limitant exclusivement aux espaces publics abandonnés et dégradés. Contrairement au mouvement précédent, qui opère dans le respect des règles définies par les institutions de la capitale, ce mouvement s'est développé dans l'illégalité. En effet, puisque les peintres n'étaient pas autorisés à décorer les bâtiments, ils ont dû opérer la nuit. Cependant, le succès des actions de réécriture urbaine mises en œuvre par ces artistes a été assuré par la reconnaissance des habitants des zones dans lesquelles ils travaillaient, et qui ont apporté leur soutien à cet art urbain et à d'autres initiatives d'art public participatif.

Ces deux initiatives rendent compte d'une conception de la ville ancrée dans le modèle *civitas*, et selon laquelle « le bien commun appartient à tous, il ne vient pas de l'État, de la commune, des maires, le bien commun appartient aux citoyens »<sup>62</sup>.

---

61 <https://www.retakeroma.org/>

62 Entretien avec Mario D'amico, *Peintres anonymes du Trullo*, <https://www.raisplay.it/video/2017/05/GULP-ODEON-20162017---EP-197-52740446-0263-4787-96cd-b75361623e3e.html>

## Bibliographie

- Benveniste, Émile, *Essais de linguistique générale I e II*, trad. it. parziale a cura di P. Fabbri, *Essere di parola*, Milano, Bruno Mondadori, 1966-1974.
- Bertrand, Denis, *Précis de sémiotique littéraire*, Paris, Nathan, 2000.
- Debord, Guy, *Théorie de la dérive*, in *Les Lèvres nues*, n° 9, 1956, Bruxelles ; republié dans *Internationale Situationniste*, n° 2, décembre 1958, Paris ; trad. it. *Internazionale Situazionista*, Nautilus, Torino.
- De Certeau, Michel, *L'invention du quotidien. vol. 1 : Arts de Faire*, Paris, Union générale d'éditions, 1980.
- Eco, Umberto, *Semiotica e filosofia del linguaggio*, Torino, Einaudi, 1984.
- Eugeni, Ruggero, *Analisi semiotica dell'immagine. Pittura, illustrazione, fotografia*, Milano, ISU-Università Cattolica, 2004.  
— *La condizione postmediale*, Brescia, La Scuola, 2015.
- Fabbri, Paolo, *L'efficacia semiotica. Risposte e repliche*, Udine-Milano, Mimesis, 2017.
- Fontanille, Jacques, *Pratiques sémiotiques*, Paris, PUF, 2008.  
— *Formes de vie*, Liège, Presses Universitaires de Liège, 2015.
- Fontanille, Jacques et Couégnas, Nicolas, *Terre de sens. Essai d'anthroposémiotique*, Limoges, Pulim, 2018.
- Geninasca, Jacques, 1997, *La parole littéraire*, Paris, PUF, trad. it. *La parola letteraria*, Milano, Bompiani, 2000.
- Greimas, Algirdas Julien, « Pour une sémiotique topologique », in *Sémiotique et sciences sociales*, Paris, Seuil, trad. it. « Per una semiotica topologica », ora in *Semiotica e scienze sociali*, trad. it. Torino, Centro Scientifico Editore, pp. 125-153, 1991 (1976).  
— *De l'Imperfection*, Fanlac, Périgueux, 1987.
- Greimas, Algirdas Julien et Courtés, Joseph, *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette, 1979.
- Greimas, Algirdas Julien et Fontanille, Jacques, *Sémiotique des passions. Des états de choses aux états d'âme*, Paris, PUF, 1991.
- Hansen, Pelle et Jespersen, Andreas Maaløe, « Nudge and the Manipulation of Choice: A Framework for the Responsible Use of the Nudge Approach to Behaviour Change in Public Policy », *European Journal of Risk Regulation*, 4(1), pp. 3-28, 2013.
- Landowski, Éric, *Les interactions risquées*, in *Nouveaux Actes sémiotiques*, 101-103, 2005.
- Lorusso, Anna Maria, « L'abito in Peirce. Una teoria non sociologica per la semiotica della cultura », *RIFL/SFL*, pp. 270-281, 2014.
- Marrone, Gianfranco, *Figure di città. Spazi urbani e discorsi sociali*, Milano-Udine, Mimesis, 2013.
- Marsciani, Francesco, *Tracciati di etnosemiotica*, Milano, Franco Angeli, 2007. Trad. fr. *Les arcanes du quotidien*, Limoges, Pulim, 2018.
- Perec, Georges, *Espèces d'espaces*, Paris, Galilée, 2000 (rééd.).
- Peverini, Paolo, *Social guerrilla. Semiotica della comunicazione non convenzionale*, Roma, Luiss University Press, 2014a.  
— « Environmental issues in unconventional social advertising. A semiotic perspective », *Semiotica*, 199, 2014b.
- Pezzini, Isabella, « Nouveaux paysages sémiotiques et changement de la forme urbaine », *DEGRÉS* n° 153, Bruxelles, 2013.
- Pezzini, Isabella e Finocchi, Riccardo, *Dallo spazio alla città. Letture e fondamenti di semiotica urbana*, Milano-Udine, Mimesis, 2020.
- Tani, Ilaria (éd.) *Paesaggi metropolitani. Teorie, modelli, percorsi*, Macerata, Quodlibet, 2014.

Thaler, H.Richard et Sustein, Cass R., *Nudge : Improving Decisions about Health, Wealth, and Happiness*, Yale University Press, 2008.

Pour citer cet article : Isabella PEZZINI, Paolo PEVERINI. « Communication non conventionnelle et nudging en contexte urbain », *Actes Sémiotiques* [En ligne]. 2021, n° 124. Disponible sur : <https://doi.org/10.25965/as.6710> Document créé le 06/01/2021

ISSN : 2270-4957

# ACTES SEMIOTIQUES

« Je vais lui faire une offre qu'il ne  
pourra pas refuser »  
Du *hard power* au *soft power*

Juan ALONSO ALDAMA  
Université de Paris

Mehrvi FAZAL  
Université de Paris

Numéro 124 | 2021

## 1. Entre manipulation et incitation

La question que nous aimerions traiter dans ce travail concerne le problème de la différence entre *hardpower* et *softpower* ou, si l'on reprend le titre du colloque, entre manipulation et incitation. Plus précisément, le problème sémiotique posé ici est celui des relations entre un faire-faire, précédé d'un faire-croire, et un faire...-*quoi* exactement ? Car la nature de l'incitation, de l'insinuation dans une certaine mesure, et des différentes formes de la coercition plus ou moins dures ou douces, est l'objet du colloque et de cette communication. Y-a-t-il une différence radicale entre les deux régimes sémiotiques qu'Éric Landowski distingue, entre ce qu'il appelle une sémiotique de la manipulation (de la jonction) et une sémiotique de l'union ? Ou, pour élargir la question, quelle est la différence, de nature ou de degré, entre une sémiotique de l'efficacité et une sémiotique de l'efficience (celle qui prend en compte les résultats du faire mais aussi ses coûts en termes de résistances, affronts, conflits, etc.) ? Éric Landowski (2005) présente ces formes de l'interaction comme relevant de deux sémiotiques différentes, car l'une procède par la circulation d'objets entre les sujets, sous des régimes de communication différents, et l'autre, par le simple contact corps à corps entre les sujets, sans médiation, ou par une médiation non contraignante. On peut se demander s'il ne s'agit pas de deux modes d'une même sémiotique car, finalement, pour que le sujet visé consente à faire ce que je veux qu'il fasse, que je lui promette la lune et un foulard en velours, donc stratégie classique de manipulation (la promesse), ou que, sans échange ou communication d'objets –par ajustement des corps, des regards ou des conversations– j'arrive, ou pas, aux mêmes résultats, ne change rien au programme narratif initial, si ce n'est, on en convient, en termes esthétiques, esthésiques et même éthiques (l'autre étant considéré comme un sujet à part entière). On peut également s'interroger sur la forme sémiotique des nouvelles stratégies de management entrepreneurial qui « incitent » et « motivent » les salariés sans pour autant utiliser des mesures contraignantes mais « incitatives » où les sujets sont, pour reprendre le titre du livre de l'historien Joahann Chapoutot (2020), « libres d'obéir ».

Par ailleurs, la nature sémiotique de la différence entre ces deux formes du *faire-faire*, pose la question de la « frontière éthique » entre « nudge » et « manipulation ». Car cette « sémiotique de l'union » omet d'interroger les implicites politiques et éthiques de cette forme de l'interaction en vantant uniquement ses « vertus esthésiques » sans critiquer les présupposés possibles d'une interaction manipulatrice ne disant pas son nom et se déguisant sous l'apparence d'une adaptation et d'un ajustement sensibles volontaires. Or cette question des limites éthiques des « nudges » est posée dès le début de son ouvrage par Richard Thaler. Dans les stratégies « nudges », plane toujours le risque de la



disparition de la subjectivité du sujet du faire ou en tout cas de sa dé-subjectivisation car le sujet est « mené », un peu comme dans la danse, sans être apparemment forcé. Bien entendu, le sujet « mené » ou « conduit » à faire ceci ou cela peut toujours, pour reprendre l'expression de Certeau, « braconner » et ainsi se libérer. Or pour que cela soit possible, le sujet doit être conscient qu'il est lui aussi l'objet d'une forme de manipulation. Mais la caractéristique principale des « nudges » est justement de ne pas se montrer comme une forme de manipulation, de ne pas l'expliciter. De ce point de vue, la manipulation classique donnerait plus de place au sujet car celui-ci, même s'il se trouve sous une contrainte absolue et inéluctable, a au moins la conscience – donc il est un sujet du point de vue cognitif – d'être manipulé, car le programme narratif du destinataire de la manipulation est explicite, et, de ce point de vue, il aura toujours la possibilité de se révolter même si cela peut lui coûter très cher. En revanche, le sujet « incité », comment ferait-il pour opposer une quelconque résistance s'il n'est même pas conscient d'être « induit » à se comporter d'une manière ou d'une autre, s'il croit qu'il est libre dans son agir ?

Mais venons à cette question de la différence entre deux formes de faire-faire à partir de l'univers évoqué par le titre de cette communication : « Je lui ai fait une offre qu'il ne pouvait pas refuser ». Comme tout le monde le sait, il s'agit d'une phrase du film *Le parrain* de Francis Ford Coppola qui cache mal la menace qu'elle subsume. Toute la question est donc dans la distinction entre « menace » et « proposition », ou, comme ils ont coutume de dire dans ce monde : « C'est une menace ? Non, c'est juste un conseil ». En quoi une stratégie de manipulation se distingue d'une stratégie de conseil ? Ou, en d'autres termes, quelle est la différence entre un *faire-faire* coercitif et un *faire-savoir* mais qui est aussi coercitif ?

Il y aurait deux hypothèses d'explication, qui seront par la suite explorées dans le travail d'analyse sur le cas du *soft power* chinois :

1. On pourrait faire l'hypothèse que la différence entre l'une et l'autre forme est la présence ou l'absence de destinataire, ou, en tout cas, de destinataire affiché. La manipulation comme *faire-faire* demande la présence d'un destinataire qui assume les valeurs de l'échange et qui de cette manière peut provoquer l'apparition des résistances de la part du sujet de faire ou de l'anti-destinataire, voire de l'ennemi. En revanche, l'incitation ou l'insinuation du « conseil » font disparaître le destinataire du faire comme si ce rôle n'était pas assumé par le sujet qui fait l'insinuation. Dans ce cas, le destinataire semble ne pas exister ou être présent de manière diffuse, non identifiée. Cette stratégie déjouerait d'autre part l'apparition de résistances ou d'oppositions, car il n'y aurait pas de destinataire à qui s'opposer.
2. La deuxième hypothèse, suite logique de celle-ci, est celle d'une multiplication des destinataires, ce qui participe à la raréfaction de ceux-ci et donc à la dissolution de la forme manipulative. Dans cette stratégie, qui est plus de l'ordre du faire-savoir que de celui du faire-faire, le sujet destinataire ne se présente pas comme un tel destinataire mais juste comme un transmetteur d'une information qui circule par ailleurs chez beaucoup d'autres sujets, comme s'il ne faisait que mettre à disposition de l'autre une information. Dans l'exemple donné par Richard Thaler sur la bonne façon pour faire payer des impôts aux citoyens d'un État des USA, il montre très bien cette différence entre une stratégie de manipulation classique (*faire-faire* par la menace – si vous ne payez pas vos impôts vous serez pénalisés) – et une stratégie « nudge », justement du faire-savoir – la plupart de vos voisins payent leurs impôts.

Un bon exemple de cette forme de stratégie est celui dont le dernier roman de l'écrivain péruvien Mario Vargas Llosa, *Tiempos recios (Temps rudes*, non encore publié en français) rend compte. Il raconte la manière dont la multinationale United Fruits s'y est prise pour faire tomber dans les années 50 du siècle dernier tous les gouvernements démocratiquement élus d'Amérique centrale qui pouvaient la gêner dans son exploitation du sous-continent américain, à partir justement d'une stratégie d'influence et d'incitation de l'opinion publique des États-Unis. La stratégie de l'entreprise nord-américaine n'a pas été celle d'une manipulation au sens strict sémiotique où elle aurait joué le rôle de destinataire, mais une stratégie fondée sur la « démultiplication » des destinataires du savoir et de sources qui tout simplement « rendaient compte » des certaines données qui ont fini par distiller chez l'opinion publique étasunienne l'idée d'une installation soviétique dans ces pays, pour que, au bout du compte, ce soit l'opinion publique américaine qui joue le vrai rôle de destinataire sur ses représentants politiques pour que ceux-ci accomplissent le programme narratif, c'est-à-dire faire tomber les gouvernements démocratiques et les remplacer par des dictatures militaires.

La question que ce travail aimerait explorer, à la lumière de l'étude du modèle géopolitique de la Chine Populaire, sera donc celle des liens entre stratégies de manipulation et stratégies d'« incitation » et concrètement entre les formes du *soft power* et le *hard power* comme formes d'influence, et de comprendre s'il y a une véritable différence sémiotique, au-delà des moyens pour les mettre en œuvre, entre ces deux formes de la gestion du pouvoir dans la sphère des relations internationales.

## **2. Le soft power chinois**

« Nous autres chinois, nous disons souvent que si l'on veut s'enrichir, on doit d'abord construire des routes » déclare Le Yucheng, vice-ministre des affaires étrangères chinoises le 25 décembre 2018 au Financial Times. Voilà donc l'idée qui motive le projet des nouvelles routes de la soie lancé en 2013 par le président chinois Xi Jinping. La *Belt and Road Initiative* est un projet de coopération internationale visant à établir des voies d'échanges maritimes et terrestres. Il s'accompagne de la construction d'infrastructures nécessaires notamment dans les pays en voie de développement. Ces constructions représentent de gros contrats pour les pays ou entreprises qui s'y attèlent, et les nouveaux accords commerciaux représentent autant de nouveaux liens entre les nations. L'étude présentée ici portera sur ce projet pharaonique et sur la diplomatie chinoise qui l'entoure.

Le projet des nouvelles routes de la soie fait polémique en Occident. On regarde avec fascination et inquiétude l'évolution du projet et l'ascension chinoise qui l'accompagne. Pourtant, à l'autre bout du monde, ce projet est salué par la majorité des pays qui se réjouissent d'être bientôt dotés de nouvelles infrastructures favorisant leurs développements. Cette dichotomie souligne l'intérêt de travailler le sujet.

Le projet BRI est arrivé aux portes de l'Europe en mars 2019<sup>63</sup>. Au service des nouvelles routes de la soie, la diplomatie rencontre un succès grandissant. Comment la République Populaire de Chine parvient-elle doucement à changer l'image de la *Belt and Road Initiative* en Occident ?

---

63 Adhésion de l'Italie.

## 2.1. La conception philosophique chinoise

Joseph Samuel Nye Jr, politologue spécialisé dans les relations internationales, distingue, dans son ouvrage *Soft power : The Means Of Success In World Politics* publié en 2004, deux formes de pouvoir diplomatique : le *hard power* et le *soft power*.

Le *hard power* est la faculté d'une nation à influencer ce qu'une autre nation fait aux moyens de menaces, promesses, sanctions ou récompenses militaires ou économiques. Le *soft power* est la faculté d'une nation à influencer une autre nation grâce à sa force d'attraction et au désir d'affiliation et d'imitation qu'elle provoque. Le *soft power* repose sur la culture, la politique intérieure et la politique étrangère d'un pays. La définition de ce pouvoir de l'image est celle d'un pouvoir souple, non dirigé, sans réel objectif prédéfini, et impliquant la collaboration, le « faire ensemble ». Il s'inscrirait en cela dans le régime d'ajustement, interaction identifiée par Éric Landowski. On opposerait le *soft power* au *hard power*, qui comme la manipulation viserait une interaction dirigée du « faire faire ».

L'officialisation par le gouvernement chinois du *soft power* en tant que diplomatie étrangère date du 17<sup>e</sup> Congrès du PCC soit de 2007. Il est compris comme une arme permettant de soumettre l'autre sans combat<sup>64</sup>. La Chine a opté pour le *soft power* en tirant ses leçons de l'Histoire car en effet les empires créés sur du *hard power* n'ont pas perduré<sup>65</sup>. Le dénouement de la Guerre Froide a provoqué l'intérêt chinois pour cette nouvelle forme de diplomatie qui pourrait lui permettre de plaire et attirer tout en restant communiste.

Les élites chinoises qui souhaitent se libérer de l'*american containment*<sup>66</sup> pour reprendre les mots de Kurlantzick voient dans cette nouvelle stratégie un moyen de rivaliser avec les USA<sup>67</sup>.

## 2.2. L'autorité : un avantage particulier

Pour s'approprier la notion de « soft power », qui a été forgée aux États-Unis, la Chine se réfère à des écrits anciens et transforme une théorie venue de l'étranger en concept *made in China*. La conception chinoise du *soft power* se veut plus englobante que celle de Nye<sup>68</sup>. La République Populaire promeut une philosophie voire une forme de vie là où les États-Unis promeuvent une simple politique.

Le *soft power* a quelque chose de singulier à chaque pays car il repose sur les attributs immatériels d'une nation, son identité, ses valeurs. On pourrait abusivement parler d'autorité naturelle. Le *hard power* repose lui sur des aspects plus pragmatiques comme la force militaire, ou économique dépendants de la taille du pays (taille de la population, surface géographique, PIB)<sup>69</sup>. Il semble moins équitable que le *soft power* et ce aux yeux de nombreux pays en voie de développement. La Chine propose en alternative aux diplomaties occidentales, une façon d'être contre une façon d'agir.

---

64 Wang et Lu, 2008, p. 427.

65 On pense ici à l'URSS.

66 Kurlantzick, 2008, p. 32.

67 Kurlantzick, 2008, pp. 32, 39.

68 Voilà peut-être une raison qui fait que la République Populaire de Chine refuse d'adopter les termes de « consensus de Beijing ».

69 Wang et Lu, 2008, p. 438.

Le pouvoir de l'« autorité naturelle » doit cependant être cultivé. Pour la Chine, il s'agit de promouvoir au mieux les accomplissements son modèle socio-économique<sup>70</sup>. La République Populaire en a conscience, le succès provoque une volonté d'imitation. Elle investit alors dans divers canaux médiatiques en Chine comme à l'étranger. Les plans politiques et économiques chinois sont désormais pensés afin de maîtriser voire façonner une certaine image de la nation. C'est un véritable tournant dans la diplomatie chinoise qui jusque dans les années 1990 recourait simplement à la propagande. Les observateurs internationaux remarquent que la Chine change alors le nom de son département de politique étrangère le faisant ainsi passer de « département de la propagande du parti communiste chinois » à « département de la publicité »<sup>71</sup>. Le *soft power* chinois est en fait bien différent de l'acception du terme par Joseph Nye car, sauf accident, il est entièrement maîtrisé par l'État<sup>72</sup>.

### **2.3. Les routes de la soie : une initiative sino-chinoise inédite**

La Chine souhaite inaugurer sa Belt and Road Initiative pour le centenaire de la République Populaire ce qui sera à la fois une démonstration de sa stabilité, de sa réussite et de son ouverture. Un évènement majeur dans sa stratégie de *soft power*. La création de la *Shanghai Cooperation Organization*, la capacité grandissante de la République chinoise à fédérer autour d'elle de certains pays en voie de développement<sup>73</sup>, d'influencer les décisions diplomatiques de nombreux gouvernements<sup>74</sup> a permis à la Chine de lancer son initiative des nouvelles routes de la soie.

Ce qui distingue cette initiative des projets précédents est sa concrétisation à travers un investissement chinois massif. L'initiative regroupe des pays de tous les continents, des « partenaires »<sup>75</sup> qui peuvent se saisir du projet sur leurs territoires en lançant de nouvelles initiatives, en intégrant (ou réactivant) des projets plus anciens répondant à l'objectif de la BRI. L'objectif officiel du projet, soit le développement de voies favorisant les échanges internationaux, est assez large pour permettre à chacun de contribuer à la *Belt and Road Initiative* tout en y incluant son propre message ce qui explique en partie la popularité des nouvelles routes de la soie.

Au-delà du développement des infrastructures, l'initiative veut également agir sur les liens entre les pays et contribuer à régler les différends qui peuvent exister. À titre d'illustration, l'Iran et l'Afghanistan se sont entendus pour faire renaître l'oasis de Hamoun en rétablissant le cours du Helmand.

### **2.4. Un réseau diplomatique tentaculaire**

Peter Frankopan identifie trois objectifs motivant la Chine à mener à bien la Belt and Road Initiative.

---

70 La crise de 2009 a été un heureux accident permettant à la Chine de se positionner comme modèle alternatif à succès, une alternative à un système américain déficient voire dangereux.

71 Kurlantzick, 2008, p. 62.

72 Courmont, 2012, p. 291.

73 Dieng et Liu, 2015, p. 521.

74 Ekman, 2018, p. 48.

75 Ekman, 2018.

- La Chine cherche à planifier et subvenir à long terme des besoins intérieurs du pays, aussi bien en énergie qu'en produits agricoles. La Chine a besoin de se garantir de l'approvisionnement en cas de conflits ou d'embargo de la part des USA mais également pour la très prochaine pénurie à venir<sup>76</sup>.
- La transition économique de la Chine, d'une économie industrielle à une économie de service, est une des motivations des nouvelles routes de la soie.
- La Chine devient un acteur de plus en plus important de la scène internationale et elle est sortie de son isolement. Elle doit donc désormais assurer sa sécurité non seulement sur le plan domestique, en maintenant la légitimité du régime mais également garantir sa sécurité en tant que nation composant la scène internationale.

Les projets se multiplient et concernent aujourd'hui environ 80 pays<sup>77</sup>. Bientôt, « Les échanges remplaceront les mises à l'écart. Le savoir partagé remplacera les affrontements et la coexistence le sentiment de supériorité »<sup>78</sup> selon le président Chinois. La popularité de cette initiative, en redessinant les zones d'influence, représente une épreuve pour l'ordre mondial actuel et en particulier pour la solidarité de l'union européenne<sup>79</sup>. Barthélémy Courmont va jusqu'à parler de néo-vassalité entre les pays où le poids économique de la Chine est immense et l'empire du Milieu<sup>80</sup>. La notion même de « zone d'influence » mériterait à elle seule une analyse sémiotique, s'appuyant peut-être sur une sémiotique de l'espace et de la manipulation combinées, mais, bien que très intéressant, ce sujet ne sera pas traité ici.

### **3. L'étude sémiotique de la diplomatie chinoise**

Nous nous appuyons ici sur notre étude sémiotique d'une trentaine d'articles français, belges, anglais, américain et chinois publiés entre mai 2017 et juin 2019. Un travail sémantique des titres des articles de notre corpus a précédé un travail sur la narrativité de leurs contenus. Ces deux étapes ont été pensées afin de mettre en évidence les différents mouvements d'influence nous permettant d'identifier le régime d'interaction dans lequel s'inscrit la Chine.

#### **3.1. Une position évolutive des titres de presse**

Il est intéressant de mentionner ici que selon une étude menée par l'université de Columbia en 2016, les titres de presse ont peut-être plus d'impact sur les populations que le contenu même des articles<sup>81</sup> c'est pourquoi nous avons désiré accorder une attention particulière à leurs sémantiques dans notre corpus.

En s'appuyant notamment sur les travaux d'Anne-Marie Houdebine concernant l'imaginaire culturel et ceux de Patrick Charaudeau autour du lien entre discours et situation d'énonciation, l'analyse sémantique de notre corpus nous a permis de constater une évolution progressive et positive des titres

---

76 Lincot et Cornet, 2018.

77 Fouquin et Chaponnière, 2019.

78 Discours XI Jinping, Beijing, mai 2017.

79 Courmont, 2019, p. 213.

80 Courmont, 2017, p. 136.

81 Gabielkov, Ramachandran, Chaintreau et Legout, 2016 ; Demers, 2016.

d'articles de presse occidentale entre 2017 et 2019. Sur la même période, aucun changement dans les titres de presse chinois n'a été constaté, l'image de la Chine et de son initiative étant restée immuablement positive. Cette constance du discours chinois est bien sûr un choix stratégique face à la multiplicité des voix en Occident<sup>82</sup>.

La stabilité du discours chinois s'explique d'abord par la rigidité du pouvoir derrière l'appareil médiatique ; pourtant cette direction gouvernementale évidente a induit des changements et influencé le discours journalistique occidental. Mais il faut admettre que la démocratie et la liberté de la presse, malgré tous leurs avantages, créent une certaine cacophonie dans les discours médiatiques, ce désordre favorisant la mauvaise réception d'un quelconque message. Pour la Chine, garder le même message dans chaque appareil médiatique augmente les chances d'être écoutée.

Une analyse des charges sémantiques contenues dans les titres a mis en évidence la neutralisation progressive des mentions « Chinois » et « Chine » dans les titres de presse occidentaux au cours des années 2017, 2018 et 2019. Cette étude nous a également permis de remarquer que les titres occidentaux chargés d'un sens positif contiennent la mention des routes de la soie (OBOR, routes de la soie, BRI, B&R etc.) tout comme les titres de presse chinois.

Malgré ces évolutions de la part de l'Occident, aucun des indices que nous avons pu identifier n'a indiqué une quelconque forme *d'ajustement* de la part de l'autorité chinoise. Rappelons que les organismes de presse de l'Empire du Milieu sont contrôlés par le gouvernement de la RPC. Ils ne véhiculent donc que des discours validés, dirigés ou émis par le pouvoir.

### **3.2. La narrativité autour des nouvelles routes de la soie**

Une étude narrative des articles de notre corpus est venue s'ajouter aux résultats de notre analyse sémantique. Dans un premier temps, les travaux de Greimas nous ont permis de dégager deux bénéficiaires possibles de la Belt and Road Initiative : La Chine seule ou La Chine + autres (les divers participants à la BRI incluant la Chine, le monde entier incluant la Chine...). Dans un second temps, les outils de la sémiotique ont été utilisés afin d'effectuer une analyse modale distinguant deux motivations du projet des routes de la soie : le développement économique et la puissance hégémonique.

Ce nouveau prisme d'étude nous a d'abord permis de confirmer la stabilité du discours chinois. En trois ans, les narrations médiatiques émanant de Beijing ont toujours présenté les mêmes bénéficiaires et la même structure modale. Rappelons qu'un régime autoritaire se base notamment sur un contrôle accru de la presse et de la population<sup>83</sup>. Cette stabilité s'explique donc notamment par le fait que ce qui s'apparente au *soft power* est une forme de propagande à la fois intérieure et extérieure<sup>84</sup>.

L'analyse narrative de notre corpus nous a ensuite permis de confirmer l'altération progressive des opinions médiatiques occidentales. Cette évolution pointe encore une fois une influence du récit chinois sur le récit occidental mais elle pourrait également s'expliquer par les différentes situations d'énonciation des discours médiatiques sélectionnés. À titre d'illustration, la guerre commerciale sino-américaine qui a débuté en janvier 2018 a forcé les États occidentaux à prendre position entre une

---

82 Wang, 2008, p. 266.

83 Pham, 2011.

84 Wang, 2008.

politique protectionniste unilatéraliste et une démocrature multilatéraliste. Il est intéressant de remarquer que l'influence chinoise est d'ailleurs plus visible sur les discours européens qu'américains.

L'Union Européenne est en effet plus concernée par le projet des nouvelles routes de la soie que ne le sont les États-Unis. D'une part, l'élection de Donald Trump ainsi que le tournant protectionniste et l'imprévisibilité qui l'accompagnent encouragent l'Union Européenne à diversifier ses partenaires économiques. D'autre part, le vote du Brexit en mai 2016 pousse les 24 à consolider leurs économies respectives parfois au détriment de l'Union. Or, la proposition chinoise de coopération économique s'adresse aux nations individuellement et met d'autant plus en péril la solidarité européenne (bien qu'il ne soit pas exclu d'avoir des accords BRI – UE). Certains pays comme la Hongrie ou la Grèce ont déjà signé le projet, des actes individuels impliquant voire inquiétant la communauté européenne.

L'influence unilatérale du discours chinois sur les récits journalistiques européens peut s'expliquer par divers éléments constituant les différentes situations d'énonciation des articles. En tous les cas, l'unilatéralité indique que la Chine n'est pas engagée dans un régime d'ajustement avec ses partenaires d'interactions mais qu'elle les amène plutôt à modifier leurs actions sans modifier son propre comportement.

### **3.3. Observations**

Le corpus sur lequel s'est basé notre travail a été volontairement constitué d'articles chinois et occidentaux afin de pouvoir mettre en évidence la nature des interactions entre les opinions occidentales et le pouvoir gouvernemental chinois et plus précisément la stratégie d'influence adoptée par la RPC.

Rappelons pour le plaisir les quatre régimes identifiés par Éric Landowski : la programmation, la manipulation, l'ajustement et l'aléa. La nature des relations internationales exclut *de facto* une diplomatie reposant sur la programmation, et le caractère prévisionnel des politiques étrangères exclut également l'aléa en tant que forme de stratégie.

La réelle interrogation concernant la stratégie chinoise se situe alors entre la manipulation et l'ajustement. Éric Landowski identifie le soft power comme étant une sorte d'interaction de l'ajustement, pourtant loin du « faire ensemble » caractérisant l'ajustement, les différents changements induits par la RPC<sup>85</sup> sur l'image des routes de la soie sans aucune forme d'adaptation de sa part contredit la coopération win-win qu'elle met en avant. Il s'agit ici d'un régime manipulateur réussi. Un régime d'interaction identifié par le même auteur parmi ses « Interactions Risquées », caractérisé par le « faire faire » ou le « faire vouloir », ce régime d'interaction présente un risque relationnel mais non existentiel. En s'engageant de ce type d'interaction la Chine ne risque pas la stabilité de son système autoritaire.

Si son programme est réalisé, la Chine profitera d'une plus belle image en Occident et de nouveaux partenariats commerciaux lui assurant la place de leader économique. Si le programme venait à échouer, elle pourrait continuer de se présenter comme une puissance challengeant l'Occident qui la méprise voire la diabolise. Les pays en voie de développement comme sa propre population resteraient acquis à sa cause.

Le régime de la manipulation, plus sûr, se base selon Éric Landowski sur deux pouvoirs : le pouvoir de rétribution et le pouvoir de coercition. McLelland avait identifié les besoins liés à chaque

---

85 S'inscrivant dans le « faire faire » manipulateur identifié par Éric Landowski.

forme de pouvoir : Le désir d'*affiliation* ferait opter l'actant pour les pouvoirs de référent et de *récompense*. Le désir de *pouvoir* ferait opter pour les pouvoirs *coercitifs* et légitimes. Précisons que malgré l'identification du régime manipulateur, nous remarquons que la Chine n'a pour le moment pas fait preuve d'une quelconque forme de coercition dans le cadre des nouvelles routes de la soie, mais elle gratifie de nouveaux contrats, accords et infrastructures les nouveaux membres de l'initiative. Le désir de développement économique étant lui-même brandi par la Chine nous nous en tiendrons donc à l'analyse suivante.

Le projet des nouvelles routes de la soie fut lancé par une Chine motivée, non pas par un simple désir de développement économique généralisé, mais pas le désir d'acquérir le statut de leader économique (pouvoir) tout en développant une toile d'influence géopolitique (affiliation).

$f_1 [ s_1 (Chine) \rightarrow f_2 \{ s_2 (BRI) \rightarrow (s_3 (Chine) \cap puissance\ géostratégique) \} ]$

### Conclusion

Le principe même des routes de la soie est une forme d'ajustement de la part de la Chine. Un état autoritaire initialement communiste s'est adapté au jeu économique mondial en ouvrant son marché depuis les années 70-80. Laissant faire la mondialisation, la Chine s'est préparée et armée pour saisir chaque opportunité créée ou laissée par l'Occident. L'Empire du Milieu réalise son programme de développement en s'ajustant aux actions économiques (mondialisation des marchés) de son nouveau partenaire d'interaction.<sup>86</sup> La BRI est ainsi un outil de développement profitant grandement à l'économie chinoise, bien que celle-ci clame qu'il s'agit d'un outil qui profitera à tous qui s'inscrit dans une diplomatie du « win-win ».

L'opinion occidentale médiatique concernant le projet des nouvelles routes de la soie a varié de mai 2017 à juin 2019 et ce malgré le manque de changement, ou d'évolution du discours chinois. Dans cette interaction entre pouvoir chinois et médias occidentaux, le résultat favorable à la Chine peut s'expliquer de différentes façons (accidents géopolitiques, manipulation diplomatiques...). Et sans doute la véritable justification se trouve dans une combinaison de divers éléments.

Il reste intéressant de noter que la nature même du régime politique chinois semble empêcher la réalisation d'interactions spécifiques de l'ajustement. Si l'on rappelle que selon Nye le *soft power* se doit d'être tenu par des entités non-étatiques pour être efficace, un État autoritaire ne pourra jamais exercer cette forme de diplomatie avec succès. La RPC en sortant du modèle de la propagande internationale s'est pourtant déjà assouplie et la diplomatie chinoise, issue d'un pays autoritaire, ne pourra pas s'assouplir davantage. Elle reste néanmoins autre chose que du *hard power*. Il nous semble donc que la Chine comme les autres « démocraties » ont adopté une nouvelle forme de diplomatie, qui est peut-être davantage à définir qu'à identifier.

La coopération des nouvelles routes de la soie aurait pu être classée comme un « modèle classique » du « faire ensemble » de l'ajustement mais elle s'inscrit plus naturellement dans le « faire tous » de la « co-actantialité », forme particulière de la manipulation. Un actant fait faire à d'autres, en leur faisant accomplir leurs programmes, son propre programme. Une manipulation

---

<sup>86</sup> Le monde, surtout occidental, reste un nouveau partenaire pour un pays ayant réalisé son ouverture économique durant les années 80.



singulière puisqu'elle ne dévie pas les influencés de leurs objectifs. Mais est-ce alors de la manipulation ? Il s'agit peut-être d'une forme particulière d'ajustement ou d'accord reposant sur la corrélation des programmes. En tous les cas, il sera intéressant dans l'avenir d'étudier encore plus précisément les différentes formes d'interaction afin d'en identifier les nuances et peut-être même d'en démêler de nouvelles.

## Bibliographie

- Balme, Stéphanie, « L'impuissance paradoxale du soft power de la Chine post-Mao », *Ceriscope Puissance*, pp. 1-15, 2013.
- Beja, Jean-Philippe, « Les limites du "soft power" de la Chine », *Les e-Dossiers de l'audiovisuel*, pp. 1-10, 2011.
- Bell, David, « La guerre, la paix et le soft power chinois », *Diogène* 221, pp. 36-57, 2008.
- Berut, Benjamin, « Storytelling : une nouvelle propagande par le récit ? » *Quaderni*, n° 72, pp. 31-45, 2010.
- Charaudeau, Patrick, *Les médias et l'information : L'impossible transparence du discours*, Belgique, De Boeck Supérieur, 2011.
- « Sémantique de la langue, sémantique du discours », *Actes du colloque en hommage à Bernard Pottier*, 2005. <http://www.patrick-charaudeau.com/Semantique-de-la-langue-semantique.html>
- Coca, Nithin. « Chinese Tourists Are Beijing's Newest Economic Weapon », *Foreign Policy*, novembre 2018.
- Corcuff, Stéphane, « Que pensent les Chinois des Européens ? », *Sens Public*, 2008.
- Courmont, Barthélémy, « Le soft power chinois : entre stratégie d'influence et affirmation de puissance », *Revue d'étude comparatives EST-OUEST*, n° 43, pp. 287-309, 2012.
- « L'ère des "soft wars" : l'exemple Washington-Beijing », *Revue internationale et stratégique*, n° 104, pp. 6-16, 2016.
- « Le laboratoire chinois », *Revue internationale et stratégique*, n° 108, pp. 133-138, 2017.
- « Au temps des routes de la soie », *Revue internationale et stratégique*, n° 113, pp. 209-214, 2019.
- Courmont, Barthélémy et Sophie Senard, « Le soft power chinois peut-il bouleverser les équilibres culturels internationaux ? », *Monde Chinois*, n° 38-39, pp. 20-31, 2014.
- Coussin, Marie ; Saulnier, Stéphane ; Mondon, Nicolas et Plummer, William, « Les investissements étrangers, outils essentiels de la politique chinoise », *Le Figaro*, 2019.
- Demers, Jayson, « 59 Percent of you will share this article without even reading it », *Forbes*, août 2016.
- Dieng, Moda et Bingyang Liu, « Les enjeux de l'expérience chinoise en matière de multilatéralisme : le cas de la Banque asiatique d'investissement dans les infrastructures. Note de recherche », *Revue Etudes Internationales*, vol. 48, n° 4, pp. 517-538, 2015.
- Ekman, Alice (éd.), *La France face aux nouvelles routes de la soie*, IFRI Centre Asie, Études de l'Ifri, 2018.
- Eziler Kiran, Ayşe, « La linguistique, la sémantique et la pragmatique », *Dil ve Edebiyat Dergisi / Journal of Linguistics and Literature*, 11 : 1, pp. 45-64, 2014.
- Fan, Ying, « Soft Power: Power of attraction or confusion? », *Place Branding and Public Diplomacy*, n° 4, pp. 147-158, 2008.
- Fouquin, Michel, et Chaponnière, Jean-Raphaël, « Dossier "les routes de la soie" », billets CEPPI du 7 janvier 2019, 28 janvier 2019, 11 février 2019, 25 février 2019.
- Frankopan, Peter, *Les Nouvelles Routes de la Soie*, Bruxelles, Nevicata, 2018.
- French, John R. P., et Raven, Bertram, « The bases of Social Power », *Studies in Social Power*, pp. 150-167, 1959.
- Gabiolkov, Maksym ; Ramachandran, Arthi ; Chaintreau, Augustin, et Legout, Arnaud, « Social Clicks : What and Who gets read on twitter ? », *ACM SIGMETRICS IFIP, Performance*, 2016.

- Galmisch, Raphaëlle, « Le storytelling : cercle de la narration au service de l'ethos du leader », *Revue française des sciences de l'information et de la communication*, n° 7, 2015.
- Houdebine, Anne-Marie, « De l'imaginaire linguistique à l'imaginaire culturel », pp. 3-40, 2015.  
— « L'imaginaire linguistique entre idéal de langue et langue idéale. Sa modélisation, son application, son développement en imaginaire culturel via la sémiologie des indices », *Proceedings of the 10th International Conference of the Faculty of Letters of Universitea din Pitesti*, pp. 9-19, 2013.
- Houdebine, Anne-Marie, et Fodor, Ferenc, « La “carte forcée” culturelle et l'évolution des interprétations : l'exemple d'un dessin de presse », publié sur [www.santiago.cu/hosting/linguistica/descargar.php?d=322](http://www.santiago.cu/hosting/linguistica/descargar.php?d=322), pp. 371-387, 2006.
- Jullien, François, *Conférence sur l'efficacité*, Paris, PUF, 2005.
- KantarPublic, « L'image de la Chine auprès des Français », *Rapport de résultat*, Institut Montaigne, septembre 2018.
- Kurlantzick, Joshua, *Charm Offensive: How China's soft power is transforming the world*, Londres, Yale University Press, 2008.
- Landowski, Éric, *Les interactions risquées. Nouveaux actes sémiotiques*, Limoges, Pulim, 2005.
- Lincot, Emmanuel, « Un “rêve chinois” savamment diffusé ! », *Nectart*, n° 7, pp. 80-87, 2018.  
— (entretien mené par Alexandre Cornet), « Les enjeux stratégiques des routes de la soie », *Programme Asie - Asia Focus*, n° 71, 2018.
- Nye, Joseph S., « The Informational Revolution and Soft Power », *Current History*, n° 113, pp. 19-22, 2014.  
— « Does China have feet of clay? », *Project-syndicate.org.*, 2019. <https://www.project-syndicate.org/commentary/five-key-weaknesses-in-china-by-joseph-s--nye-2019-04?barrier=accesspaylog>  
— « L'équilibre des puissances au XXI<sup>e</sup> siècle », *Géoéconomie*, n° 65, pp. 19-29, 2013.  
— « American and Chinese Power after the Financial Crisis », *The Washington Quarterly*, pp. 143-153, octobre 2010.  
— « The Rise of China's Soft Power », *Wall Street Journal Asia*, 2005.  
— *Soft Power : the Means of Success in World Politics*, New York, Public Affairs New York, 2004.
- Nye, Joseph, S. et Landman Goldsmith, Jack, « The Future of Power », *Bulletin of the American Academy of Arts and Sciences*, vol. 63, n° 3, pp. 45-52, 2011.
- Pham, Huu-An, « L'histoire magnifiée de la Chine, un storytelling exemplaire », *Revue Internationale et Stratégique*, n° 81, pp. 103-110, 2011.
- Quah, Danny, « Can Asia lead the world? Only when it has a winning story to tell », *South China Morning Post*, 7 April 2017.
- Raven, Bertram H., « The bases of power and the power/interaction model of interpersonal influence », *Analyses of social issues and public policy*, vol. 8, n° 1, pp. 1-22, 2008.
- Roselle, Laura ; Miskimmon, Alister, et Ben O'Loughlin, « Strategic narrative : A new means to understand soft power », *MWC Media War Conflict*, vol. 7, pp. 70-84, 2014.
- Sterling, Dahlia Patricia, « A new era in cultural diplomacy : Promoting the Image of China's “Belt and Road” Initiative in Asia », *Open Journal of Social Sciences*, n° 6, pp. 102-116, 2018.
- Wang, Hongying et Lu, Yeh-Chung, « The Conception of Soft Power and its Policy Implications: a comparative study of China and Taiwan », *Journal of Contemporary China*, pp. 425-447, 2008.
- Wang, Yiwei, « Public diplomacy and the Rise of chinese soft power », *The Annals of the American Academy of Political and Social Science*, vol. 616, « Public Diplomacy in a Changing World », pp. 257-273, 2008.

Pour citer cet article : Juan ALONSO ALDAMA, Mehrvi FAZAL. « “Je vais lui faire une offre qu’il ne pourra pas refuser”. Du *hard power* au *soft power* », Actes Sémiotiques [En ligne]. 2021, n° 124.  
Disponible sur : <<https://doi.org/10.25965/as.6714>> Document créé le 11/01/2021

ISSN : 2270-4957

## 1. Introduction. Les nudges, un outil politique exportable comme d'autres ?

*Qui gardera les gardiens ?* L'adage latin de Juvénal, qui reformule indirectement à son tour les suggestions platoniciennes de *La République*, semble condenser certains des thèmes que l'on cherchera à déployer ici par une approche sémiotique des nudges : la *transparence* et l'opacité dans la proposition et dans l'effectuation du choix, la négociation dans l'établissement d'une architecture de choix et de valeurs, les « outils » nécessaires pour que les citoyens puissent s'engager réellement dans leurs propres conduites et choix comportementaux.

Comme l'atteste la vaste littérature scientifique de ce domaine d'études, les nudges, appelés également *coups de pouce* ou *incitations douces*, travaillent apparemment dans les zones grises du pouvoir et du vouloir, du faire et du sentir. D'une manière générale, ils sont présentés pour ainsi dire comme une solution *économique et écologique* à différents enjeux sociétaux dans des sociétés affectées par un nombre croissant de médiations, ainsi que par un état de crise permanent. D'un côté, il s'agirait d'une solution *économique* en termes de coûts politiques pour les décideurs, et de coûts cognitifs pour les citoyens/les usagers, etc. De l'autre côté, il s'agirait aussi d'une solution *écologique* dans la mesure où la promotion d'un style de vie – voire d'une *forme de vie* à part entière – se produirait sans solution de continuité, d'un point de vue aspectuel, entre une conduite précédente et celle souhaitée.

Dans ce cadre, notre approche sémiotique des nudges se posera à une échelle intermédiaire du processus de la construction des *architectures des choix* qui caractérisent ces solutions. Le concept de nudges désigne des dispositifs qui emploient plusieurs supports et matériaux sémiotiques (linguistiques, visuels, etc.) visant à moduler, rectifier, voire modifier dans la durée certains comportements et conduites des citoyens ; ils opèrent notamment sur la manière dont des choix sont effectués, des décisions sont prises vis-à-vis de certains thèmes ou questions censées être d'intérêt général. Dans un dialogue imaginaire avec d'autres acteurs responsables de la conception et de la mise en place des nudges dans la société, le sémioticien se situerait à cette échelle intermédiaire car il occuperait la position d'« expert ». Une telle interaction entre théoriciens, décideurs et autres figures de conseil n'est pas si imaginaire que ce que l'on croirait. L'existence et la participation de cette même « échelle » aux stratégies gouvernementales et politiques d'action sur la « chose publique » est en effet envisagée, et même souhaitée, par de nombreux chercheurs qui, depuis la publication de l'ouvrage fondateur de

Richard Thaler et Cass Sunstein en 2008<sup>87</sup>, s'interrogent sur l'efficacité réelle des nudges, ainsi que sur des questions d'ordre éthique et moral.

Avant de détailler davantage notre propos initial, il s'avère nécessaire de préciser quelques points généraux afférant au contexte politique et sociétal d'origine, qui préside à l'émergence des nudges dans la *gouvernance* des sociétés. Une première donnée à retenir est, selon nous, une différence profonde en termes temporels et à la fois d'arrière-plan politique – au sens *du* politique globalement conçu – par rapport à l'emploi des solutions-nudges par exemple entre les États-Unis et l'Angleterre, d'un côté, et la France, de l'autre. Alors qu'outre-Atlantique et outre-Manche il est temps de bilans – aussi bien pratiques que scientifiques – après une dizaine d'années d'exploitation de cette méthode, c'est depuis très peu qu'en France elle est entrée dans la programmation politique publique, tout comme dans le secteur privé. A l'égard de l'échelle temporelle, rappelons que c'est à la fin de 2017 que l'État français a institué un observatoire sur la transformation publique qui dépend de la DITP<sup>88</sup> et de la DINSIC<sup>89</sup>. D'autres acteurs, publics et privés – notamment des cabinets de marketing –, se penchent actuellement sur ce domaine, comme en témoignent le plan *Coup de propre* de la RATP<sup>90</sup> qui a débuté fin 2018, les actions de l'association *Nudge France*<sup>91</sup>, ou encore le *Nudge Challenge Paris 2024*<sup>92</sup> lancé en vue des Jeux Olympiques. Du côté de l'arrière-plan politique, qui déborde l'objet de cette contribution, soulignons très brièvement que le problème du « paternalisme libertarien » que les nudges incarnent demeure très fortement rattaché à la vision générale et historiquement héritée des relations entre l'État et ses citoyens.

Cela pourrait paraître un détail anodin, mais ce ne l'est pas dès lors qu'on prend en compte la différence en termes d'extension du champ d'exercice et d'influence du « public » aux États-Unis et dans plusieurs démocraties européennes. A cet égard, il suffit de penser aux nombreux exemples que Thaler et Sunstein donnent à propos des plans de cotisation retraite ou d'assurances maladies privées. Tout bien considéré, d'après ces exemples on comprend facilement que les problématiques soulevées par les nudges aux États-Unis concernent, entre autres, les modalités suivant lesquelles une « interférence » des politiques publiques – du moins du côté démocrate – serait à même d'étendre un principe d'égalité tout en gardant comme prioritaire le sacro-saint principe d'autonomie qui fonde l'individualisme économique et social américain. Cet aspect légitime par ailleurs les voix qui affirment que le « paternalisme libertarien » (ou libéral) peut répondre aussi bien aux exigences de la droite qu'à celles de la gauche. Du reste, Thaler et Sunstein affirment eux-mêmes que la nouvelle voie ouverte par les nudges n'est « ni de gauche ni de droite, ni démocrate ni républicaine » (Thaler et Sunstein, *op. cit.*,

---

87 Cf. Richard Thaler et Cass Sunstein, *Nudge. Improving Decisions About Health, Wealth, and Happiness*, New Haven & London, Yale University Press, 2008, trad. fr. *Émotions, habitudes, comportements : comment inspirer les bonnes décisions*, Paris, Vuibert, 2010.

88 Direction interministérielle de la transformation publique, <https://www.modernisation.gouv.fr/>.

89 Direction interministérielle du numérique et du système d'information et de communication, <https://www.data.gouv.fr/fr/organizations/direction-interministerielle-du-numerique-et-du-systeme-dinformation-et-de-communication-de-letat/>.

90 Informations actualisées pendant l'année 2019 : <https://www.ratp.fr/decouvrir/coulisses/modernisation-du-reseau/nous-poursuivons-loperation-coup-de-propre-dans-nos>.

91 <http://www.nudgefrance.org/>.

92 <https://www.modernisation.gouv.fr/la-semaine-de-linnovation-publique/revivez-la-semaine-de-linnovation-publique-2016/nudge-challenge-paris-2024-8-coups-de-pouce-verts-et-citoyens-laureats>.

p. 39). En effet, comme le souligne la chercheuse en sciences politiques Émilie Frenkiel, le keynésisme et le comportementalisme économique

S'accordent pour mettre en doute la doctrine du libre marché libertarien de l'école de Chicago, mais les comportementalistes font davantage confiance au libre marché que les keynésiens puisqu'ils considèrent que, même dans les cas de dysfonctionnements sévères du marché, un petit coup de coude peut suffire. Cela explique que le livre puisse séduire aussi bien à gauche qu'à droite. Ainsi, bien que la droite et les libertariens « orthodoxes », notamment du Cato Institute, rejettent résolument l'alliance contradictoire du paternalisme et du principe de liberté, les conservateurs britanniques fondent leur programme sur les idées de Sunstein et Thaler. (Frenkiel, 2009)

En revanche, bien que, depuis les années 1980, nombre de réformes aient contribué à changer profondément le visage des politiques économiques et sociales dans les démocraties européennes, et en dépit de l'accélération vers une transition presque accomplie vers des post-démocraties ultra-libérales, l'idée très générale de « République » semble garder encore aujourd'hui en France l'identification en la chose publique avec le partage d'un même espace d'action et, par conséquent, d'un lien social collectif en tant que seuil et socle ultime de diverses diffractions identitaires.

Dès lors, un tel essor et une réception relativement « rapide » des nudges par les décideurs dans un contexte général historiquement différent qui cherche à se conformer à des tendances planétaires, demande un examen des zones d'ombre ou, comme on le verra, des zones les plus transparentes, et par là même éblouissantes, de ces *coups de pouce*. Comme nous le disions plus haut, l'objectif, non seulement théorique, sera donc celui de « garder les gardiens »<sup>93</sup> à travers un exercice critique qui ramène la discipline sémiotique à une de ses vocations originaires, et qui, ce faisant, puisse répartir cet engagement (la garde) entre plusieurs acteurs, dont le statut serait réellement et différenciellement négocié.

Nous nous focaliserons tout particulièrement sur les différents usages et implications de la notion de *transparence*, évoquée à la fois en sémiotique et dans les recherches en sciences comportementales, vis-à-vis des nudges. L'examen de cette notion et de son entourage sémantique nous conduira à interroger les relations entre les notions de *choix* qui semblent prévaloir dans le discours sur les nudges et celle de *valeur* qui, en revanche, peut intégrer une vision « écologique » des nudges à la dimension « économique ». Cet examen nous permettra également de mettre en lumière une certaine « distorsion » qui serait mise en place par les nudges dans les relations entre *compétence* et *performance* – ou, mieux, *performativité* – et qui est typique du capitalisme tardif et numérique. Finalement, nous verrons comment la prise en compte d'une certaine *opacité* peut concourir à préserver l'autonomie des choix et des formes de vie des citoyens.

---

<sup>93</sup> Nous préférons cette version de l'adage latin à celle de « surveiller les surveillants », car précisément il sera pour nous question de « garder » plus que de « surveiller ».

## 2. Les voies de la transparence

De prime abord, les *nudges* semblent opérer une étrange synthèse qui ne recompose pas, mais au contraire affiche la contradiction entre des lectures différentes de la transparence.

En premier lieu, la transparence peut être entendue comme exposition totale, lissage, évacuation de tout obstacle, éclairage qui transperce de part à part les sujets à l'ère du capitalisme avancé. Cette conception est proposée par le philosophe Byung-Chul Han dans le cadre d'une réflexion plus générale sur l'excès de « positivité » qui affecterait la société contemporaine au détriment du « négatif ». En effet, tout comme dans la *société de la fatigue* (Han, 2014), dans la *société de la transparence* l'éclairage presque total offert par les nombreuses formes d'exposition médiatique du soi, engendrait un amincissement, voire la disparition de l'épaisseur – et par là même de l'opacité – qui fonde toute interaction humaine et toute identité. Positivité et négativité sont ici à comprendre comme étant les deux pôles assurant l'établissement de la relation entre soi et l'autre, et la reconnaissance de ce dernier. Les médiatisations actuelles, notamment celles gouvernées par les algorithmes, dans tous les domaines, provoquent selon Han un excès de positivité qui empêche l'instauration de la distance nécessaire pour que toute relation *différentielle* puisse émerger. L'excès de positivité serait notamment le résultat du lien entre *accélération*<sup>94</sup> et transparence :

Le système social soumet aujourd'hui tous ses processus à une contrainte de transparence afin de les rendre opérationnels et plus véloces. La pression pour l'accélération va de pair avec le démantèlement de la négativité. La communication atteint sa vitesse maximale là où le même répond au même, là où se déroule *une réaction en chaîne du même*. La négativité de *l'altérité et de l'étrangeté*, ou encore la capacité de résistance de l'autre, perturbent et retardent la communication lisse du même. (Han, 2017, pp. 8-9)

Le philosophe précise en outre que la négativité, avec sa temporalité propre, « sous la forme de l'obstacle ou de la transition est constitutive de la tension narrative [...] La narration exerce une sélection. La voie narrative, étroite, ne tolère que certains événements. Elle empêche ainsi le pullulement et la massification du positif » (*ibid.*, pp. 59-60). En revanche, l'espace *translucide* modelé par la transparence, par l'abolition des seuils, des frontières, des sauts et des ruptures constitutives de toute narration, ne laisserait la place qu'à la prolifération de masses de données quantifiables et exploitables. Finalement, ces masses ne pourraient pas éclairer à proprement parler les sujets dans leur expérience du monde, mais les profileraient souvent à leur insu en fonction d'un présumé storytelling (plutôt que d'une véritable narration) de leurs propres goûts et vies. Ainsi, l'auto-exposition mène directement selon Han à des formes d'autocontrôle de contrôle presque total des uns sur les autres. Ces modes d'échange se passent facilement de la *confiance* précisément à cause de la production et de la saisie toujours plus rapides et détaillées des informations :

Des entreprises comme la Schufa éliminent la confiance et la remplacent par le contrôle. La confiance se définit par le fait qu'on entretient, malgré un non-savoir, un rapport positif

---

94 Sur la notion d'accélération, cf. Rosa (2010).

avec autrui. Dans l'absence d'un savoir, elle permet néanmoins d'agir. Si je sais tout de l'autre, plus besoin de confiance. [...] La confiance implique toujours la possibilité de rester sans réponse, voire d'être trahie. Mais cette possibilité de la trahison est constitutive de toute confiance. Même la liberté implique un certain risque. Une société qui, au nom de la liberté, soumettrait tout au contrôle et à la surveillance sombrerait dans le totalitarisme. (Han, 2018, pp. 64-67)

La conception de Han diverge sur la forme mais s'accorde en partie sur le fond avec la conception de la transparence développée par Jacques Fontanille dans la perspective plus large de l'étude des formes de vie. L'hybridation entre ces deux conceptions et certaines suggestions provenant de l'intérieur des études sur les nudges peuvent par ailleurs rediriger, sinon recomposer, les contradictions que ces derniers manifestent et dont profitent les décideurs moins avisés. Fontanille affirme tout d'abord que « la transparence participe à la socialisation de l'environnement et à la sémiotisation du monde naturel [...] » (2015, p. 105), notamment en ceci qu'elle intervient dans les interactions entre les individus ou avec l'entour. Ensuite, tout comme Han, il reconnaît qu'il s'agit d'une

catégorie de pensée qui est d'emblée dissymétrique : des états de choses opaques ou incompréhensibles sont sommés de devenir lisibles, compréhensibles et transparents [...] Le schème de la transparence transcende les univers thématiques et les modes d'existence sociaux en leur procurant une configuration constante, qui se reconnaît d'un univers à l'autre : on invoque ainsi la transparence dans le monde du visible au quotidien ou dans les pratiques scientifiques, dans l'exercice de la démocratie et de l'administration, mais aussi dans le domaine de la finance, de la vie urbaine et des médias. (*Ibid.*, pp. 106-107)

Le point dirimant sur lequel il faut s'entendre concerne tout particulièrement la manière dont on conçoit l'agir de la transparence en tant que processus. D'un côté, on trouve une conception de la transparence qui repose sur des gradients de visibilité et dont les extrêmes reviennent tous deux à réaffirmer une sorte d'opacité renversée – tout est si translucide qu'il ne reflète rien ; autrement dit, rien de ce qui a pourtant un statut d'existence n'est donné à voir. De l'autre côté, on met en relief les propriétés de réflexion, de filtrage et de passage de la transparence comme autant d'effets du traitement de l'*obstacle* : « la transparence s'inscrit spécifiquement sur une isotopie pratique de nature cognitive, perceptive, sensible ou interprétative. Elle présuppose sur cette isotopie au moins un obstacle, et permet de faire (de voir, de savoir, de comprendre, etc.) malgré cet obstacle » (*ibid.*, pp. 108-109). La transparence dévoile partiellement l'entité visée, la rend visible, en niant ou en invisibilisant ce qui fait office d'obstacle. Cela présuppose, dans la description modale que le sémioticien donne de la transparence, au moins un seuil de modalisation perceptive et cognitive (pour qu'il y ait « visée ») de l'agent connaissant et une modalisation de l'objet à connaître à travers la virtualisation de l'obstacle. Selon la formule « /pouvoir & vouloir percevoir (ou savoir)/ + /ne pas pouvoir *ne pas donner à percevoir* (ou savoir)/ » (*ibid.*, p. 109).

Or, le fonctionnement global des *nudges* semble précisément renverser ou en tout cas remettre en perspective cette formule. D'une manière générale, qu'il s'agisse de la présentation des informations



par défaut, de l'exploitation de biais cognitifs ou de traits plus uniformisants des normes sociales, de la manipulation de la saillance, du cadrage des informations, le sujet *nudgé* n'est pas forcément modalisé dès le départ par rapport à un objet de valeur quelconque. En revanche, il se trouve souvent exposé à deux cas de figures opposés :

a) Soit il est conduit – que ce soit consciemment ou inconsciemment – à effectuer un choix ponctuel qui apparaît délié de son « paysage » personnel et collectif de valeurs (les fameux choix alimentaires dans l'exemple de la cafétéria<sup>95</sup>) ;

b) Soit, en revanche, le choix est immédiatement relié à un cadre de valeurs qui peut être plus ou moins manifeste ou occulté en fonction de l'architecture spécifique du choix en question. L'exemple du don d'organes<sup>96</sup> est révélateur dans ce cas. En effet, quelle que soit l'architecture donnée afin d'obtenir le choix « souhaité », il est évident qu'y penser veut dire se projeter dans le futur et, par conséquent, mobiliser tout un pan de croyances et de savoirs sur le corps, sur la vie et la mort, etc. En revanche, même si les choix alimentaires dans une cafétéria demeurent « invisiblement » guidés par des instances allant vers le bien-être ou l'hédonisme du goût, ils ne convoquent pas pour autant et si immédiatement des valorisations à l'échelle d'une vie en tant que telle et dans sa globalité.

Dès lors, qu'un sujet « découvre » plutôt qu'il ne vise – à un moment donné – l'amélioration de sa santé, l'impact écologique de ses habitudes de vie, ou la planification de son mode de vie après la vie active, on peut affirmer que l'obstacle que la dynamique de la transparence permet de contourner n'est finalement pas nié, car il n'existait même pas virtuellement. *De facto*, l'horizon, la fin-en-vue<sup>97</sup> par rapport auxquels on serait censés devoir changer nos propres conduites, ainsi que les obstacles virtuels, personnels, culturels, sociaux, se constituent en même temps, et alors que l'un prime sur l'autre. Dans ce sens, en premier lieu, l'absence d'obstacles conduit presque nécessairement à l'adoption et à l'adhésion à des fin-en-vue par rapport auxquelles on est soudainement concernés. Cela vaut du moins pour chaque choix ponctuel que l'on se trouve à *devoir-faire* et quelle que soit la nature du choix (y compris un évitement éventuel de la trajectoire induite par un *nudge*). En deuxième lieu, l'évaluation du degré de transparence ne se fait qu'en remontant le processus de constitution même des nudges : ce processus part du choix (et de ce sur quoi porte le choix), et se dirige à rebours vers l'architecture de ce choix, jusqu'à convoquer éventuellement, dans les cas de nudges exploitant les algorithmes, les langages de programmation.

Finalement, si l'on suit toujours Fontanille, qu'en est-il de l'actant de contrôle qui module les variétés d'action de la transparence ? À notre avis, les dispositifs organisant la perception des choix, et même le « code » dans le cas d'une implication du numérique, semblent être doublement investis, comme obstacles et comme actants de contrôle ; en d'autres termes, ils seraient chargés de moduler les degrés de transparence et d'invisibilisation (la maîtrise des algorithmes demeure impossible) jusqu'à la surexposition (restrictions des options face à l'embarras du choix).

À ce propos, il nous semble utile de distinguer, éventuellement à des fins analytiques, deux types de transparence, 1) une transparence que l'on qualifiera de *thématique* ou *d'affichage*, et qui porte sur

---

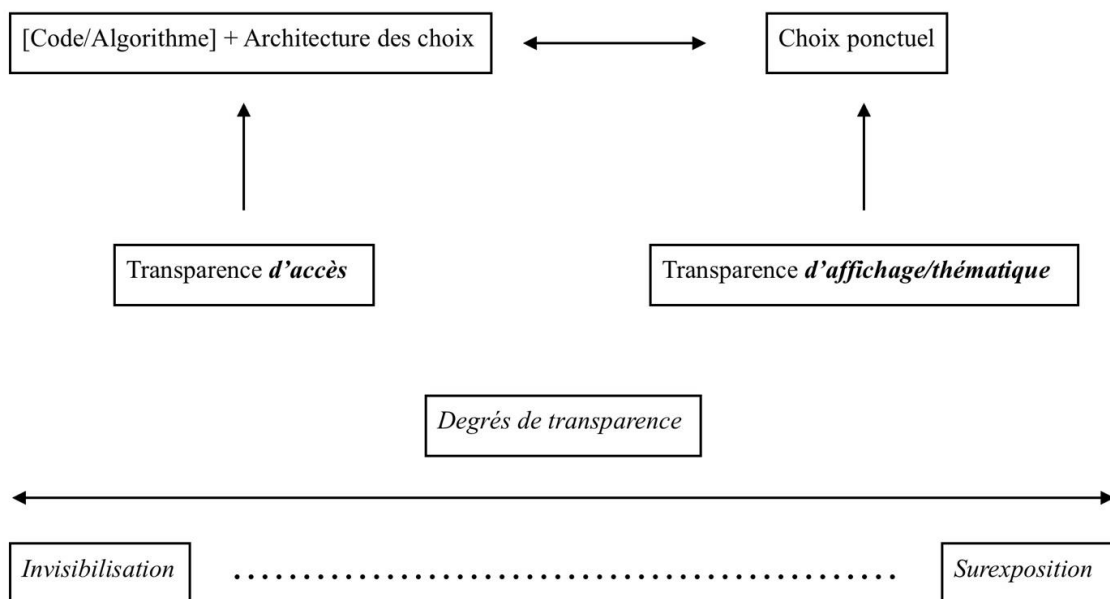
95 Cf. Thaler et Sustein (2003a et 2003b).

96 Cf. *ibid.*

97 Cf. Dewey (2011). Pour une lecture sémiotique de la théorie de la valeur chez Dewey, nous nous permettons de renvoyer à De Luca (2016, pp. 215-230).

le choix en tant que tel, sur ce qui est rendu pertinent en tant qu'option, et 2) une transparence *de saisie* ou *d'accès*, qui porte sur ce qui fait du choix un choix.

Le schéma suivant résume les éléments que l'on vient de dégager :



Ce type de formulation peut s'avérer sémiotiquement fructueux dans la mesure où il peut être comparé avec au moins deux schématisations du processus décisionnel et de la transparence issues de la littérature en sciences comportementales. Une suggestion dans ce sens vient de Gregory Mitchell, auteur d'un long texte qui défend la thèse selon laquelle le « paternalisme libertarien » est, en tant que tel, un oxymore. Le chercheur, visant à dénicher des nudges qui seraient libertariens, propose une distinction entre *nudges dépendants des choix* et *indépendants des choix*. Sans trop de surprise, seule la deuxième catégorie permettrait d'identifier des nudges véritablement libertariens. Cette distinction, souligne Mitchell, découle de l'élargissement sémantique et du champ d'intervention des nudges :

Le coup de pouce, cependant, a dépassé ses origines paternalistes libertaires et englobe maintenant toute politique qui n'implique pas directement des mandats, des interdictions, des récompenses ou des pénalités. Selon cette conception plus large du coup de pouce, il n'est pas nécessaire que le coup de pouce cherche à promouvoir les intérêts des personnes directement affectées par les actions politiques ni que les personnes affectées par les actions politiques aient un choix en la matière. Ainsi, nous trouvons des tentatives pour pousser les gens vers d'autres choix par la manipulation de formulaires de sollicitation caritative [...] Même des politiques qui impliquent des paiements directs pour encourager les comportements désirés ont été décrites comme des nudges. (Mitchell, 2017, pp. 695-708)<sup>98</sup>

<sup>98</sup> Nous traduisons. Version originale en anglais : « The nudge, however, has outgrown its libertarian paternalist origins and now encompasses any policy that does not directly involve mandates, bans, rewards, or penalties. Under this broader conception of nudging, there is no requirement that the nudge seek to promote the interests of those directly affected by the policy nor that those affected by the policy have any choice in the matter. Thus, we find

Plus en détail, les *nudges* libertaires ou *indépendants des choix* s'inscrivent dans le cadre suivant :

Lorsqu'un « architecte de choix » cherche à fournir des informations, à rendre le processus décisionnel moins difficile ou à faciliter la mise en œuvre de son choix, alors le design est indépendant du choix. Tant que ces designs sont mis en œuvre de manière à améliorer la compétence de prise de décision en général ou la rationalité d'une décision particulière, tout en restant agnostiques quant au choix à faire, il n'y a aucune raison pour s'y opposer. La motivation de l'intervention n'a pas besoin d'être paternaliste : les forces du marché peuvent exiger davantage d'informations ou la disponibilité de dispositifs d'engagement. (*Ibid.*, pp. 697-698)<sup>99</sup>

En revanche, les *nudges* dépendants des choix

augmentent la difficulté ou le coût de choisir une option plutôt qu'une autre, cherchent à profiter des biais cognitifs ou motivationnels des personnes qui choisissent pour favoriser un choix plutôt qu'un autre, ou peuvent même chercher à changer leurs préférences dans une direction particulière. Un coup de pouce dépendant du choix pourrait encore être acceptable pour le libertaire si le coup de pouce permet de sortir facilement du choix qui a été favorisé par l'architecte du choix. Cependant [...] cette solution de contournement libertaire n'aura aucun sens pour les personnes qui n'ont pas les ressources cognitives ou motivationnelles nécessaires pour surmonter ce coup de pouce. Pour ces personnes, le nudgeur fait effectivement le choix. Par conséquent, les *nudges* dépendant du choix ne peuvent jamais être de véritables *nudges* libertaires. (*Ibid.*)<sup>100</sup>

Comme on peut le constater, ce découpage pose précisément la question de savoir quel est le moment (choix ou dispositif) du processus du nudge qui est concerné par une dynamique de « transparentisation », quels que soient son gradient ou son acception. De même, les chercheurs Viktor Ivanković et Bart Engelen (2019) ont interrogé directement la transparence des nudges en ceci qu'elle est « avant tout une préoccupation au sujet de la prétendue (illégitimité) des politiques gouvernementales, car elle est étroitement liée aux notions fondamentales de responsabilité, de respect,

---

attempts to push people toward other-regarding choices through the manipulation of charitable solicitation forms [...] Even policies that involve direct payments to encourage desired behaviors have been described as nudges ».

99 Nous traduisons. Version originale en anglais : « when a “choice architect” seeks to provide information, make the decision-making process less difficult, or make one’s choice easier to implement, then the design is choice independent. So long as these designs are implemented in ways that may improve decision-making competence in general or the rationality of a particular decision, while remaining agnostic about what choice should be made, there is no reason to object. The motivation behind the intervention need not be paternalistic : market forces may demand more information or the availability of commitment devices ».

100 Nous traduisons. Version originale en anglais : « In contrast, many nudges do seek to steer choosers in particular directions. These choice-dependent nudges increase the difficulty or cost of choosing one option over another, seek to take advantage of the cognitive or motivational biases of choosers to favor one choice over another, or may even seek to change preferences in a particular direction. A choice-dependent nudge could still be acceptable to the libertarian if the nudge allows an easy way out of the choice that has been favored by the choice architect. However [...] this libertarian work-around will be meaningless for people who do not have the cognitive or motivational resources needed to overcome the nudge. For these people, the nudger effectively makes the choice. Therefore, choice-dependent nudges cannot ever be truly libertarian nudges ».

de délibération et de consentement »<sup>101</sup>. Aussi, selon ces chercheurs, Thaler et Sunstein ne fourniraient pas trop de détails permettant de comprendre si et dans quelle mesure des nudges sont ou peuvent être transparents. L'épreuve de la transparence est intéressante pour les auteurs dans la mesure où

rendre les nudges transparents répond aux préoccupations potentielles en matière d'autonomie et d'agence. D'une part, lorsque le dévoilement rend les nudges moins efficaces, cela signifie probablement que les nudgés en viennent à considérer le nudge comme contraire à leurs raisons et objectifs, auquel cas leur efficacité réduite est, *ceteris paribus*, une bonne chose. D'autre part, lorsque le dévoilement ne rend pas les nudges moins efficaces, il y a deux explications possibles. Soit les nudgés perçoivent les nudgeurs comme poursuivant des objectifs légitimes (auquel cas il n'y a pas de problèmes), soit le nudge particulier peut ne pas être facilement résistant même lorsqu'il est rendu transparent (ce qui soulève des inquiétudes). (*Ibid.*, p. 10)<sup>102</sup>

Dès lors, les chercheurs proposent une vision de la transparence qui, pour reprendre le mot de Fontanille, serait à bon titre « imparfaite », en s'inspirant d'une autre distinction faite par Luc Bovens entre la transparence d'interférence « type » et « token ». La transparence d'interférence « type » « signifie que les gouvernements informent les citoyens que certaines techniques seront utilisées pour améliorer leur bien-être individuel ou pour résoudre des problèmes d'action collective. Ces gouvernements sont donc transparents quant aux types d'interventions qu'ils vont mettre en œuvre »<sup>103</sup> (*ibid.*, p. 11). Cependant, cette transparence ne met pas à l'abri par exemple de l'emploi de messages subliminaux, car cela reviendrait à rendre les nudges non-transparentes. La transparence d'interférence « token », quant à elle, « exige de la transparence pour chaque intervention d'un nudge »<sup>104</sup> (*ibid.*), mais elle pose à son tour des problèmes non seulement vis-à-vis de l'efficacité de certaines mesures, mais aussi à l'égard de la faisabilité d'un tel programme. Dès lors, les auteurs envisagent une redistribution du *pouvoir-voir* et du *savoir-voir* grâce à des actions de *vigilance* (watchfulness) de la part des nudgés par rapport à l'identification de transparences-token qui dépasseraient un seuil d'admissibilité éthique et pragmatique. Comme ils l'affirment,

---

101 Nous traduisons. Version originale en anglais : « is primarily a concern about the purported (il)legitimacy of government policies as it is intertwined with fundamental notions of accountability, respect, deliberation and consent ».

102 Nous traduisons. Version originale en anglais : « making nudges transparent meets potential concerns about autonomy and agency. On the one hand, when disclosure renders nudges less effective, it probably means that nudgees come to see the nudge as contrary to their reasons and goals, in which case their decreased effectiveness is, *ceteris paribus*, a good thing. On the other hand, when disclosure does not make nudges less effective, there are two possible explanations. Either the nudgees perceive the nudge(r)s as pursuing legitimate goals (in which case we fail to see the problem), or the particular nudge may not be easily resistible even when made transparent (which does raise worries) ».

103 Nous traduisons. Version originale en anglais : « stands for governments informing citizens that certain techniques will be used to increase their individual welfare or solve collective action problems. These governments are thus transparent about the types of interventions they are going to implement ».

104 Nous traduisons. Version originale en anglais : « requires transparency about every particular nudge intervention ».

Un coup de pouce en principe transparent (ou « détectable ») n'est pas toujours *de facto* transparent (ou « détecté »). Il fonctionne peut-être mieux lorsqu'il n'est pas détecté, et donc avec des personnes qui ne sont pas vigilantes, mais il n'est pas impossible d'en prendre conscience et de défier son influence. C'est ce qui distingue un coup de pouce en principe transparent des messages subliminaux, qui sont indétectables même pour les plus vigilants. (*Ibid.*, p. 13)<sup>105</sup>

Finalement, cela veut dire :

I. Présupposer un continuum des degrés et de l'aspectualité de la transparence (de type à token, de l'invisibilisation-dissimulation à la surexposition, de l'affichage à la saisie) ;

II. Présupposer un continuum et même un mélange entre les processus de type « shallow » (rapides, superficiels, qui peuvent faire intervenir des biais) et des processus de délibération *stricto sensu* ;

III. Redéfinir l'*agentivité* à l'intérieur du dispositif des nudges.

### **3. Relance : comment choisir sans compétence ?**

L'objectif de cette étude étant celui de dresser un tout premier tableau de problématiques sémiotiquement pertinentes face à un objet radicalement nouveau, nous souhaitons – pour *ne pas* conclure notre réflexion – poser une question complémentaire à celle évoquée plus haut : comment choisir sans compétence ? En effet, chercher à y répondre signifie, selon nous, comprendre également qui peut *garder les gardiens*, et comment il peut le faire. Des solutions telles que la *vigilance*<sup>106</sup> et la *transparence imparfaite* semblent résoudre une autre contradiction que les *nudges* affichent et qui affecte précisément les débats autour de l'autonomie. On a évoqué plus haut la presque « découverte » d'un choix que l'on nous demande de faire. Dans les cas des décisions rapides, cela se traduit à notre avis en un « défaut » de la « compétence » (et des modalisations qui y sont rattachées) vis-à-vis de la performance – ou, mieux, de la *performativité* – souhaitée par les nudges. Précisons également que cela ne veut pas dire que les individus ne soient pas dotés de désirs, croyances, aspirations, ambitions, idéaux, etc., et donc au moins d'un savoir et d'un vouloir. À notre avis, ce « défaut » de compétence n'est relatif qu'à la situation particulière où un choix ponctuel est demandé, un choix qui peut en revanche engendrer un effet « boule de neige » en rendant saillant *presque immédiatement* tout un paysage de valeurs sur lequel le choix aura un effet. C'est dans cet écart temporel et pratique que s'insinue le « défaut » de compétence.

Aussi, si l'on pousse jusqu'au bout cette réflexion, devrait-on admettre que les *nudges* sont à la fois manipulateurs et non-manipulateurs. Bien sûr, ils le sont dans une acception courante de la manipulation, mais ils pourraient ne pas l'être si l'on se réfère à une définition plus stricte du terme. Par

---

105 Nous traduisons. Version originale en anglais : « an in principle transparent (or 'detectable') nudge is not always de facto transparent (or 'detected'). Perhaps it works best when not detected, and thus with people who are not watchful, but it is not impossible to become aware of it and defy its influence. This is what distinguishes an in principle transparent nudge from subliminal messages, which are undetectable even for the watchful ».

106 Dans le parcours que l'on développe, et comme on le verra dans les lignes qui suivent, le terme *vigilance* appliqué au sujets *nudgés* s'avère au moins complémentaire de celui de *surveillance* qui caractérise nombre de politiques aussi publiques que privées.

exemple, chez Éric Landowski (2006), « dans le cadre de la manipulation, l'un au moins des acteurs, le manipulateur en puissance, attribuée à son partenaire, quel qu'il soit [...] un statut sémiotique identique à celui qu'il se reconnaît à lui-même : celui d'un sujet » (p. 22). Par cette clause, la manipulation cherche à « transformer le monde en passant par le relais d'un modelage stratégique préalable visant sinon dans tous les cas les “états d'âme” du moins la *compétence* d'un autre sujet, le “vouloir faire” qui le déterminera à agir » (*ibid.*, p. 17).

Dans ce cadre de réflexion autour de la transparence, et au vu de l'affaiblissement narratif évoqué plus haut, deux aspects retiennent notre attention. Premièrement, comme Landowski l'affirme, il s'agit de reconnaître dans l'autre ce que nous reconnaissons en nous-mêmes. Lorsqu'une architecture de choix rend l'autre compétent et permet même de reconnaître en lui des compétences malgré tout à l'œuvre, elle lui attribue un pouvoir d'agence qui devient *ipso facto* un pouvoir de différenciation, un pouvoir d'obstacle qui le met dans la condition d'exercer sciemment son *attention*<sup>107</sup>. Deuxièmement, cela implique l'attribution d'un pouvoir d'agence par-delà la distinction entre processus rapides et lents, car on donne pour acquis le fait que même dans des processus rapides il y a inséparabilité entre les contraintes environnementales, les expériences acquises, les soubassements émotionnels et les réarrangements perceptifs.

Yves Citton se demande justement, au sujet des deux vitesses de la pensée de Kahneman et de la relation entre attention et décision,

Et si la ruse de la déraison néolibérale consistait surtout à nous faire croire que nous sommes davantage dirigés par croyances irrationnelles que nous ne le sommes vraiment ? Autrement dit : le court-circuitage de nos processus délibératifs ne résulte-t-il pas autant d'effets de manche (et de leurre), vantant les mérites du court-circuitage, que du fonctionnement réel de nos esprits ? [...] Le leurre principal, dans toute cette affaire, consiste sans doute à opposer de façon trop rigide Système 1 et Système 2 (alors qu'ils interagissent incessamment) et à ne voir partout que des courts-circuits, alors que chaque court-circuitage en forme de feedback entraîne ailleurs des rallongements de circuits porteurs de nouvelles possibilités de feed-forward. (Citton, 2017, p. 33)

---

107 Nous nous référons ici à la lecture qu'en propose Yves Citton. Cf. notamment Citton (éd., 2014) et (2013). Citton relève tout d'abord la transformation de l'attention – en tant qu'énergie mentale – en bien que l'économie actuelle cherche à s'accaparer. Au vu de la multiplication des sollicitations relatives aux biens de consommations disponibles, ainsi que de la réduction temporelle du temps des choix d'achat – elle-même due à l'accélération engendrée par la numérisation de nombreuses activités ordinaires –, le temps de l'attention du sujet, c'est-à-dire de sa focalisation perceptive, cognitive et émotionnelle se voit lui aussi réduit et morcelé. C'est pourquoi les géants de l'économie mondiale et les économistes étudient des méthodes qui puissent briser et figer davantage ce flux attentionnel. Citton évoque, entre autres, les recherches pionnières de Kahneman de 1973 sur l'effort mental, et qui font écho aux formulations autour des deux vitesses de la pensée, ainsi que d'autres études qui prônent un développement précisément des *modes de visibilité* à même de configurer cette fois les flux d'attention des valorisations interindividuels. Selon le théoricien des médias, il faudrait donc, à côté de l'économie, poursuivre une véritable *écologie de l'attention* qui aurait pour tâche de resituer celle-ci dans un écosystème plus vaste de médiations et d'instances sociales, culturelles et politiques. En particulier, l'écologie de l'attention s'interroge sur la valeur de chaque acte intentionnel, cherchant à promouvoir des formes d'attention communes, diffuses, partagées et orientées à la réappropriation, au moins partielle, d'autres rythmes temporels et pratiques de l'interaction avec autrui.

Reconnaître un tel entremêlement signifie par conséquent reconnaître aussi les ajustements entre expérience et existence dans une forme de vie, des recoupages qui ne sont pas forcément homogènes vis-à-vis de valeurs éthiques considérées de manière abstraite.

Aussi, faisant obstacle à sa propre épaisseur, cet entremêlement fait-il la différence, et par là même rend le sujet *sujet* et autonome (non pas dans un sens rationaliste ou supra-déterminant, mais dans celui d'une possibilité de voir les flux variés et les instances diverses qui le traversent). De la même manière, il peut permettre de revendiquer, pour reprendre une formule conçue jadis par l'écrivain Édouard Glissant, un « droit à l'opacité ». La formule se voit actualisée dans un tout autre contexte que le littéraire : celui des dites technologies de « surveillance en partage », à savoir, pour le dire brièvement, les dispositifs de partage de données des citoyens mis en place par les institutions étatiques, et le retour de la part des sujets sur ces mêmes données<sup>108</sup>. Dans la perspective de ce que Clare Birchall appelle « distriveillance », on verrait à l'œuvre précisément l'alternance entre les deux types de transparence précédemment évoquées, tout comme le rabattement de la transparence en opacité et vice-versa. En effet, le sujet est appelé à être *vigilant* sur la transparence de l'État (transparence *d'affichage*) sans cependant pouvoir concrètement choisir ou saisir (transparence *d'accès*) les modalités mêmes de collecte et de partage des données. En d'autres termes, le citoyen est censé être *vigilant* bien qu'il ne soit pas *compétent*. Dans ce cadre, défendre un *droit à l'opacité* reviendrait à affirmer le droit de choisir activement ce à quoi on s'engage, ce que l'on veut partager selon des temps et des modalités propres, et ce à quoi on refuse de participer.

Finalement, ce droit à l'opacité serait, paradoxalement, un droit de transparence précisément en tant qu'accès, conscientisation, intervention ou retrait partiels des sujets vis-à-vis des dispositifs des nudges.

## Bibliographie

- Ain Al-Shams, Abad, « Le nudge. Embarras du choix & paternalisme libertarien », *Multitudes*, vol. 3, n° 68, pp. 44-53, 2017, <https://www.cairn.info/revue-multitudes-2017-3-page-44.htm>.
- Birchall, Claire, « Interrompre la distriveillance », *Multitudes*, vol. 4, n° 73, pp. 86-98, 2018, <https://www.cairn.info/revue-multitudes-2018-4-page-86.htm>.
- Citton, Yves (éd.), *L'économie de l'attention. Nouvel horizon du capitalisme ?*, Paris, La Découverte, 2014.
- « L'économie de l'attention », *Revue des Livres*, n° 11, pp. 72-79, 2013.
- « Le court-circuitage néolibéral des volontés et des attentions », *Multitudes*, vol. 3, n° 68, pp. 21-34, 2017, en ligne : <https://www.cairn.info/revue-multitudes-2017-3-page-21.htm>.
- De Luca, Valeria, « Valeur, sens et énonciation. Ce que Dewey fait à la sémiotique », *Versus*, n° 123, pp. 215-230, 2016.
- Dewey, John, *La formation des valeurs*, Paris, La Découverte, 2011.
- Fontanille, Jacques, *Formes de vie*, Liège, Presses Universitaires de Liège, 2015.
- Frenkiel, Émilie, « Nudge ou le paternalisme bienveillant », *La vie des idées*, 2009, <https://lavedesidees.fr/Nudge-ou-le-paternalisme.html>.
- Han, Byung-Chul, *La société de la fatigue*, Belval, Circé, 2014.
- *La société de transparence*, Paris, PUF, 2017.

---

108 Cf. également Birchall (2018).

Han, Byung-Chul, « L'hypercapitalisme de la transparence », *Multitudes*, vol. 4, n° 73, pp. 64-67, 2018, en ligne : <https://www.cairn.info/revue-multitudes-2018-4-page-64.htm>.

Ivanković, Viktor et Engelen, Bart, « Nudging, Transparency, and Watchfulness », *Social Theory and Practice*, vol. 45, n° 1, pp. 43-73, 2019.

Landowski, Éric, « Les interactions risquées », *Nouveaux Actes Sémiotiques*, n° 101-106, Limoges, Pulim, 2006.

Mitchell, Gregory, « Libertarian Nudges », *Missouri Law Review*, n° 3, pp. 695-708, 2017.

Rosa, Hartmut, *Accélération. Une critique sociale du temps*, Paris, La Découverte, 2010.

Thaler, Richard et Sunstein, Cass, « Libertarian Paternalism », *The American Economic Review*, vol. 93, n° 2, pp. 175-179, 2003a.

— « Libertarian Paternalism Is Not an Oxymoron », *The University of Chicago Law Review*, vol. 70, n° 4, pp. 1159-1202, 2003b.

— *Nudge. Improving Decisions About Health, Wealth, and Happiness*, New Haven & London, Yale University Press, 2008, tr. fr. *Nudge. Emotions, habitudes, comportements : comment inspirer les bonnes décisions*, Paris, Vuibert, 2010.

Pour citer cet article : Valeria DE LUCA. « Qui gardera les gardiens ? Sur certaines déclinaisons sémiotiques de la transparence en vue d'une évaluation critique des nudges », *Actes Sémiotiques* [En ligne]. 2021, n° 124. Disponible sur : <<https://doi.org/10.25965/as.6720>> Document créé le 11/01/2021

ISSN : 2270-4957



## 1. Introduction

La reconnaissance historique constitue un point de référence très approprié qui assure la décision pour tout acte narratif et pragmatique. Une telle reconnaissance prendra le nom de « préfiguration » tout au long de cet article. En effet, agir au nom d'une référence historique, c'est se laisser manipuler par ce qui a été déjà expérimenté par d'autres actants dans d'autres situations. Ceci signifie que trois éléments seront en jeu dans la préfiguration comme source de la manipulation : un point de référence dans l'histoire d'un fait ; l'autre comme un modèle de l'expérience auquel on peut faire confiance ; et enfin un croire qui serait un bon soutien pour la décision à prendre. Donc, la manipulation repose ici pour nous sur une préfiguration qui la prend en charge et prépare la décision à prendre. C'est ce qui d'ailleurs participe à un passage de l'état virtuel à l'état réel lors d'un acte qui provient d'un croire ayant pour origine les faits historiques. Cette étude aura ainsi pour objectif d'examiner le rôle de la préfiguration en tant que source de la manipulation.

Trois exemples nous permettront d'illustrer la manipulation préfigurée. Tout d'abord, nous nous appuyerons sur le fameux conte du corbeau et du renard pour montrer en quoi la mythification réside à la base d'un acte de manipulation. Ensuite, nous présenterons un conte persan ancien à partir duquel il sera possible de voir le rôle du corps éveillé comme une préfiguration manipulatrice. Et enfin, nous examinerons plus précisément les conditions sémiotiques dans lesquelles le cours des devises évolue en Iran. Ce qui nous aidera à rendre compte de la référence historique comme une base importante de la manipulation et de la décision d'agir des actants sociaux. À ce sujet, nous serons conduits à identifier quelles instances économiques influencent le croire du peuple iranien en ce qui concerne la valeur de la devise étrangère. Il s'agira aussi de comprendre en quoi la préfiguration incite et pousse les gens à devenir des actants économiques et les manipulent de sorte qu'ils prennent une décision.

## 2. La préfiguration comme source de la manipulation

En quoi la question de la manipulation établit-elle un rapport avec l'histoire ? Le fameux conte du corbeau et du renard nous a bien appris que pour manipuler le corbeau, le renard avait besoin de le mettre en face d'une image mythique, celle du Phénix qu'il était impossible d'ignorer. On peut même avancer l'idée que toute légitimité des arguments avancés par le renard reposait sur cette source mythico-historique qui se servait d'un point de référence important dans la manipulation. Comme nous pouvons le constater, le « si » conditionnel proposé dans le discours s'inscrit dans une relation logique de type « si ... alors ». Même si l'interaction relève d'un faire-vouloir (« si votre ramage se rapporte à votre plumage, vous êtes le phénix... »), elle n'hésite pas à construire une image de référence autour de

laquelle s'organise toute la réalité de l'acte du corbeau. Une telle image présente deux avantages pour la structure modale du faire-croire : i) elle fonctionne par rapport à une beauté classique approuvée et préfigurée ; ii) elle est créative d'un rapport proactif étant donné qu'elle introduit le corbeau dans une nouvelle perspective où tout peut se mesurer en référence à un *soi-ipse*. Pour identifier l'identité et le devenir du corps-actant, J. Fontanille (2011) reconnaît trois zones de valences : celle du Moi (défini par des « schémas d'émergence axiologique ») ; celle du soi-idem (« dominé par la programmation du corps-actant ») et celle du soi-ipse (« caractérisé par la construction du corps-actant »). L'incitation douce conditionnée par le « si » magique du langage fait entrer le corbeau dans la zone du soi-ipse.

La zone où le Soi-ipse domine est celle de la construction en devenir du corps-actant, et la tension téléologique l'emporte à la fois sur les tensions individualisantes du Moi et sur les exigences de répétition et de similitude du Soi-idem. Le parcours de l'actant procède alors de la définition d'une visée et d'une attitude, qui, selon les cas, sera une image-but, un modèle, un simulacre, un espoir ou un idéal. Ce serait en quelque sorte la zone de l'éthique narrative, où se déploient les récits d'apprentissage, de conversion et de quête des idéaux. (Fontanille, 2011, p. 28)

Cependant, le « si » conditionnel qui est responsable de la construction de la zone du Soi-ipse ne peut être qu'un « si » nous plaçant au seuil à la fois du paradis et des enfers. Au seuil du paradis car il fait sonner, entendre, voir et sentir le corps du corbeau prêt à se transformer en phénix ; au seuil des enfers, étant donné que le retour au corps premier (le corps-idem) est inévitable. On comprend alors que le « si » conditionnel et esthétique du langage est un « si » préfiguré qui prend sens dans ce que l'on appelle une incitation douce. Cette douceur est due à tous les compliments qui permettent de comparer le corps du corbeau au corps mythique du phénix. Le discours d'appréciation avancé par le renard nous renvoie donc à une source mythique qui est responsable de cette initiation à la modalité de vouloir-chanter. Cela signifie que la manipulation peut trouver dans la préfiguration la source première de son existence. Pour approfondir cette dernière, nous nous référerons à l'ouvrage de Hans Blumenberg (2016), *La préfiguration : quand le mythe fait l'histoire*, traduit de l'allemand par Jean Louis Schlegel. Cette réflexion nous permettra d'établir une relation entre la préfiguration et la manipulation.

Selon Blumenberg, la préfiguration « confère de la légitimité à une décision qui peut être d'une contingence extrême, donc qu'il est impossible de fonder » (2016, pp. 9-10). La préfiguration renvoie aussi à un acte de reconnaissance, étant donné que le fait de se soumettre à une décision suivant une référence historique conforte ce choix. De même, le fait même de revenir sur un événement historique en tant que garant de la décision conduisant à un acte qui n'est pas encore accompli mais qui offre la possibilité de débiter le processus narratif de la réalisation, montre bien que, lors de la préfiguration, le sujet de la décision accorde sa confiance à cette dimension historique. Croire à un fait ou initier une action en se fondant sur une reconnaissance historique implique que tout sujet virtuel est susceptible de modifier sa position modale en prenant appui sur ce qui a une origine établie dans et par l'histoire.

### 3. La préfiguration comme force de prégnance

Comme la préfiguration est un instrument singulier de justification dans des situations d'action faiblement fondées, tout dépend de la force prégnante de la figure de référence ; en même temps, il devient difficile, à raison de la force de cette prégnance, de laisser tomber sans l'avoir utilisée la figure de référence dans des situations de décisions qui ne sont pas concrètement étayées, notamment parce qu'elle est toujours à la disposition d'autrui comme possibilité. (Blumenberg, 2016, p. 13)

Blumenberg croit au fait qu'il y a une procédure de mythification dans la préfiguration, puisque la prégnance du point de référence invite à rendre la décision à prendre non seulement signifiante mais aussi nécessaire, et promeut la répétition de cette figure d'origine tout en la faisant évoluer ou en la rectifiant.

Tout ceci nous mène à considérer la préfiguration comme une force manipulatrice qui pousse les sujets à agir par une décision qui n'est pas encore réalisée et qui devrait conduire à la réalisation. Cette manipulation devient donc quelquefois incontestable puisqu'on accède alors aux profondeurs de l'histoire.

Étant donné que la préfiguration nous met en présence de l'image de l'autre, qui pourrait agir avant nous et entrer donc dans la scène de l'action, elle a aussi une force de motivation. La préfiguration offre un accès à tout parcours ou action virtuels. Elle sert à ouvrir le champ de l'imagination à des représentations et à des scénarios qui se nourrissent du passé. Ainsi, on peut prétendre que la préfiguration nous éveille en tant qu'actants, et possède la capacité de nous transformer en sujets prometteurs. Elle change un actant « réactif » en un actant « proactif », la proactivité consistant pour un sujet à « faire réagir ses environnements de façon favorable aux objectifs qu'il poursuit » (Lugan, 2006, p. 67).

Face à l'avenir, les hommes ont le choix entre quatre attitudes : l'autruche passive qui subit le changement, le pompier qui attend que le feu soit déclaré pour le combattre, l'assureur préactif qui se prépare aux changements prévisibles car il sait que la réparation coûte plus cher que la prévention et, enfin, l'entrepreneur, voire le conspirateur proactif qui agit pour provoquer les changements souhaités.<sup>109</sup>

Dans l'ensemble, la préfiguration peut nous conduire vers une simulation. Cela montre qu'il est possible d'imaginer les conditions de l'action et même d'aller plus loin pour envisager les résultats ou les issues possibles. C'est pourquoi la préfiguration constitue en elle-même la manipulation, car la référence devient un point d'appui qui nous motive à ne pas rester indifférents à l'action en cours. La préfiguration nous invite à agir avant les autres puisqu'elle fonctionne par rapport à une origine qui non seulement serait garante de la décision, mais surtout lui servirait d'appui ontologique.

Tout ceci veut dire que la manipulation s'appuie sur l'histoire de manière plus ou moins précise, mais s'inscrit en même temps dans trois orientations : prolongement, continuité et prospective. Un fait

---

109 Michel Godet, *Manuel de prospective stratégique*, t. 1, Paris, Dunod, 2007, p. 9.

déjà existant peut trouver un prolongement dans le présent tout en ouvrant sur l'avenir. La préfiguration peut aboutir à une décision selon une continuité éthique, pratique, ou en rapport avec des intérêts collectifs et individuels. On pourrait même aller plus loin et parler des expériences parfois liées à des habitudes et à des répétitions qui n'ont pas été prises au sérieux mais qui, au bout d'un certain temps, deviennent un centre d'intérêt pour le sujet.

Cependant, chez les sujets qui restent indifférents vis-à-vis de l'histoire et qui ne prennent pas au sérieux les leçons qu'il faudrait tirer de la préfiguration, il reste des remords qu'il est possible d'assimiler à la sanction. Dans ce cas, la sanction suppose un certain sentiment de culpabilité ou d'échec par rapport à des faits historiques omis ou oubliés qui plongent le sujet dans la dysphorie, l'amertume ou le désespoir. Il y a donc une possibilité d'*apprendre à agir* soit grâce à l'accumulation d'expériences et de sanctions liées à des sentiments préalables d'échec et de déception, soit grâce à un stimulus associé à un point de référence en tant que force prégnante trouvant sa source dans l'histoire. Ainsi, la préfiguration est capable de transformer tout sujet virtuel ou, pour le dire comme Jean-Claude Coquet, tout « non sujet » en un sujet potentiel ou réel. Par conséquent, elle se situe à l'origine d'une manipulation qui prépare les sujets ayant été des non-sujets dans le passé à décider et à agir. Cela nous conduit à avancer l'hypothèse selon laquelle toute préfiguration est susceptible de participer à la création de sujets de *devoir agir*.

Si les manipulations sont liées à des expériences, et si celles-ci prennent leur source dans les préfigurations, nous pouvons dire que ces dernières construisent des existences. Autrement dit, toute manipulation peut se manifester à travers des expériences qui seraient elles-mêmes le résultat de répétitions donnant lieu à des figures mythiques. Ces dernières sont en partie responsables de ce que nous appelons les *existences*.

La répétition est la figure mythique par excellence. Celle qui se maintient encore dans le raisonnement circulaire de l'identité ponctuelle. Cependant ce qui est répété ne devient un programme mythique qu'à travers la répétition, à travers cet acte contingent qu'est la sélection – dont il faut éliminer la contingence – pour réaliser le programme mythique. C'est là le point de vue du spectateur historien ou archéologue. Pour lui la chose ne s'établit que par des choses relatées. Celui qui vit dans le rituel perçoit immédiatement l'obligation de répéter dans la donnée préalable qu'il comprend. La bataille de Badr est naturellement, dans l'histoire nationale comme religieuse des arabes, une date importante. Mais elle n'a acquis sa pleine signification que par sa mise en relation avec le passage victorieux du canal de Suez, qui redonnait aux arabes leur fierté perdue. (Blumenberg, 2016, p. 11)

#### **4. Le conte persan : vers une incitation douce**

Pour préciser la question de la manipulation et l'effet d'illusion qu'elle est capable de produire, nous ferons également appel à un conte persan écrit par un auteur mystique, surnommé *Mawlānā*<sup>110</sup>.

---

110 Djalāl ad-Dīn Mohammad Rūmī surnommé *Mawlānā*, qui signifie maître ou seigneur, est considéré comme le plus grand poète mystique de langue persane. Il est aussi l'un des plus hauts génies de la littérature spirituelle. Né le 30 septembre 1207 à Balkh, Rūmī fut obsédé par le désir de trouver la voie qui aboutirait à la fusion de l'âme en Dieu. C'est ce qui le conduisit d'ailleurs à s'initier aux pratiques du soufisme, à la méditation jusqu'à l'expérience de l'état extatique. Sa vie bascula le 30 novembre 1244, lorsqu'il rencontre un derviche errant, originaire de Tabriz, le

Ce conte porte sur un groupe d'élèves qui, lassés de l'école, cherchent à faire en sorte que les cours soient annulés pour avoir une journée de congé. Dans ce but, ils conçoivent un plan : quand le maître entre, le plus malin d'entre eux crie : « Ô maître que vous êtes pâle, vous devez avoir de la fièvre ». Au début, le maître refuse de l'admettre, mais lorsque, suivant le plan, tous les élèves font les uns après les autres la même remarque, il finit par le croire et s'allonge sur un matelas pour se reposer, tout en demandant aux élèves de s'occuper de la lecture de leur livre. Ces derniers constatent alors qu'ils ne sont toujours pas débarrassés de l'école. Ils conçoivent donc un nouveau plan, qui consiste à effectuer la lecture à haute voix. Cette deuxième machination est censée mettre un terme à la situation d'embarras dans laquelle ils se trouvent. De cette façon, la manipulation entre dans une nouvelle phase et se perfectionne. Pendant que les élèves lisent et répètent les leçons à voix haute, le plus malin d'entre eux crie : « Nous ne faisons qu'accroître la douleur de notre maître en faisant tous ces bruits ! »<sup>111</sup>. Le maître confirme aussitôt cette remarque : « *Il a raison, il a raison ! Allez-vous-en, vous ne faites qu'accroître ma douleur. Légers comme des oiseaux, les enfants se sont envolés vers leur maison* »<sup>112</sup>.

Mawlānā n'est pas un théoricien de la manipulation, mais son conte permet de réexaminer le fonctionnement de celle-ci à partir de la place qu'il attribue à l'incitation douce. On voit alors que la manipulation dépend non seulement de l'énonciation en acte et de l'expérience comme visée de sens, mais aussi et surtout d'une préfiguration déjà existante ou à faire exister en cours de route. En effet, pour pouvoir mettre fin à une journée d'école très chargée, les enfants s'appuient sur un fondement somatique : la pâleur du corps. Ce qui montre que la manipulation a toujours besoin de se référer à un élément pouvant la justifier. Vient ensuite la reprise du même propos par tous les autres ; reprise qui constitue l'équivalent des « like » que l'on trouve de nos jours sur les réseaux sociaux. Une personne propose et les autres suivent, en exprimant leur accord et en se montrant intéressées par la même question. Ainsi, pour pouvoir gagner leur liberté, les élèves doivent mettre en place deux programmes différents. Dans un premier temps, il faut qu'ils se transforment en sujet d'action. Il s'agit donc de transformer la situation d'échange entre un supérieur et un subordonné (maître/élève) en situation d'interaction d'égal à égal. Ensuite, ils doivent transformer le régime narratif de savoir et de pur apprentissage en régime de sensibilité. Ainsi, la stratégie manipulative est soumise à l'inversion des rôles. Ce changement de statut nous conduit du régime cognitif à ce régime que Landowski (2004) reconnaît comme étant celui de la sensibilité. En effet, pour pouvoir agir sur l'autre, les élèves doivent montrer un intérêt particulier pour le corps de leur maître. C'est ainsi que la préfiguration devient somatique, en prenant pour référence une partie du corps, qui permet de lancer le signal d'alarme. La manipulation douce relève surtout d'une co-sensibilité sémiotique. Il faut se mettre dans la peau de l'autre et, si nécessaire, souffrir avec lui. C'est ce qui pousse les élèves à ressentir en quelque sorte en eux-mêmes la douleur illusoire de leur maître. Deux préfigurations sont alors en jeu : la première se réfère à la pâleur du corps, tandis que la seconde renvoie à l'intensification d'une douleur préalablement

---

moine soufi Shams al-din. Pris d'une véritable passion pour celui-ci, Rûmî abandonne tout, pour vivre et travailler aux côtés de celui qui devint son initiateur ainsi que son maître. Son principal ouvrage s'appelle le « Masnavî » (« Mathnavî », « Mesnevi »), que La Fontaine traduira partiellement en français. Rûmî est décédé le 17 décembre 1273, à Konya, où son tombeau fait l'objet d'une grande vénération.

111 Rumi Djalāl ad-Dīn Mohammad, *Masnavī*, Téhéran, Esharat Talae, 2012, p. 343.

112 *Ibid.*, p. 343.

constatée. En somme, le régime fondé sur un rapport hiérarchique et unilatéral (de type pédagogique) se transforme en régime d'interaction sensible. C'est alors qu'on peut parler de « manipulation douce ».

Ô maître, que vous êtes pâle, vous ne semblez pas du tout en forme. On dirait que vous avez de la fièvre. Vous avez certainement mal à la tête.<sup>113</sup>

Cet exemple montre bien que, même dans le cas d'une manipulation programmée, on ne saurait ignorer le rôle de la préfiguration dans la création d'une illusion ou d'une sensibilité motivante. Denis Bertrand parle d'une « tensivité qui génère l'aspectualisation et l'intensification » (2000, p. 234). Dans notre cas, l'aspectualisation intervient, d'une part, dans le prolongement de la douleur et, de l'autre, dans la répétition de ses signes. Aussi peut-on rattacher le corps du maître à deux modes d'existence : le survenir (le maître découvre soudain qu'il a un corps) et le parvenir (il commence à en prendre soin). Selon Cl. Zilberberg,

le survenir détermine la saisie, c'est--à--dire le saisissement, la stupeur ; la grandeur objectale corrélée à la détonation du survenir est l'événement, cette défaite tantôt désastreuse, tantôt salutaire pour le sujet ; le parvenir, en ménageant la temporalité, permet au sujet la visée, c'est--à--dire l'actualisation d'un énoncé le conjoignant à des grandeurs validées comme bonnes ; la grandeur objectale corrélée au parvenir est l'exercice. (Zilberberg, 2011, p. 61)

Dans un article intitulé « Pour une sémiotique de l'alerte. Les conditions sémio-littéraires de l'éveil du corps » (Shairi et Kariminejad, 2014), à partir de l'analyse du même conte persan nous avons identifié et expliqué deux formes de manipulation :

La première [...] est rattachée à la *visée* des élèves et à la *saisie* du maître de son propre corps (soudain, il réalise qu'il est pâle et qu'il a de la fièvre). La deuxième forme de manipulation [...] suppose que la *visée* du maître devient son propre corps (trop de travail aboutit à l'ignorance du corps ; il faut donc se reposer). Il autorise donc les élèves à quitter l'école, puisque, percevant leur présence comme une atteinte à son corps, il redoute qu'elle provoque une aggravation de son état. Deux grandeurs doivent donc entrer en jeu pour que la manipulation puisse fonctionner et produire de la signification. La première relève de la *saisie*. Il faut que le corps s'éveille, en se mettant en état d'alerte. La seconde relève de la *visée*. Il est indispensable que cette alerte soit actualisée et validée, et donc gérée en fonction d'une attente équilibrante. De ce point de vue, la *saisie* du corps s'avère être ce qui met le sujet en état d'alerte, tandis que la *visée* apparaît comme ce qui actualise cette alerte tout en faisant du corps un lieu d'« exercice ». (p. 207)

L'éveil du sujet ne fonctionne-t-il pas comme une économie de son corps ? En effet, la manipulation met en place une sorte d'alerte préventive qui rappelle au maître qu'il a un corps et qu'il

---

113 Rumi Djalāl ad-Dīn Mohammad, *op. cit.*, p. 341.

faut s'en occuper. Dans cette perspective, on constate que la manipulation intervient de deux manières différentes. D'une part, elle libère les élèves de la pression de l'école grâce à la stratégie de « tout le monde fait *like* » ; d'autre part, elle conduit le maître à prendre conscience de son corps et à s'en occuper. Dans les deux cas, le corps en tant que préfiguration se trouve à l'origine de la manipulation. Du côté des élèves, nous avons affaire à des corps fatigués qui souffrent et qui cherchent un soulagement ; et, du côté du maître, nous sommes en présence d'un corps qui s'éveille et qui découvre sa propre existence. En évoquant les propos de Greimas dans *De l'Imperfection* (1987, pp. 30-31), on peut dire qu'on se trouve devant un corps qui non seulement prend conscience de son existence en acquérant une certaine épaisseur, mais qui en plus apprend à « apprécier » sa manière d'être et d'exister. Cependant, comme le soulignent J. Fontanille et N. Couégnas (2018),

les existences ne sont pas des données : elles sont à construire dans et à partir de l'expérience. Souriau choisit pour désigner cette construction le concept d'instauration. Chaque mode d'existence est instauré spécifiquement, et il ne faut présupposer aucune autre règle générale et transversale pour l'instauration que celle de la persistance : les existants subsistent parce qu'ils sont instaurés chacun selon son mode d'existence. Il n'y a que des types d'instauration spécifiques, qui procurent à chacun des existants sa propre plénitude d'existence ; chacun de ces types fournit donc les conditions de persistance et de réalisation. (Fontanille et Couégnas, 2018, pp. 70-71)

Dans le cas qui nous intéresse, les élèves sont incités à construire leur existence à partir d'une préfiguration (l'école est épuisante). À son tour, le maître reconstruit son existence sur la base d'une autre préfiguration : celle de l'éveil de son corps.

## **5. Le rôle de la préfiguration comme sanction manipulatoire dans l'économie du marché iranien**

La préfiguration, que nous considérons comme le fondement principal de la manipulation, joue un rôle important dans l'économie de marché en Iran, mais dans ce cas au sein d'une structure d'auto-sanction. En effet, la sanction peut fonctionner comme une mémoire des dommages antérieurs, donc comme un point de référence prégnant qui pousse le sujet social concerné à un devoir-agir dans des cas simulés afin de ne pas subir à nouveau des dommages. Cette observation nous permet d'examiner le comportement économique de la société iranienne face à l'évolution de la valeur des devises étrangères, depuis la chute du régime royal jusqu'à aujourd'hui.

En effet, nous avons remarqué que la décision des actants sociaux dépend d'une préfiguration due à une auto-sanction cognitive qui détermine non seulement leur manière d'agir (vouloir- et devoir-agir), mais aussi leur intégration dans les activités du marché financier (savoir-faire) et leur prise de position dans les affaires économiques (pouvoir-faire).

### **5.1. La devise étrangère comme valence**

Pour développer notre argumentation, nous nous concentrerons sur un cas particulier : celui de l'évolution du marché de la devise étrangère en Iran. Nous essaierons de montrer en quoi la valeur de la

monnaie étrangère est due en partie à une préfiguration qui joue un rôle considérable dans la manipulation des acheteurs potentiels de cette devise.

Il faut d'ailleurs préciser que la monnaie étrangère est ce qui permet de mesurer la valeur de tout objet du marché, notamment celle de la monnaie nationale en Iran. Ce qui signifie que la devise étrangère joue le rôle de valence, puisqu'elle détermine la valeur de toutes les autres valeurs. Or, il est tout à fait normal que les gens choisissent de maintenir ou d'augmenter leur réserve en dollars ou en euros. Les événements politiques, le coût des embargos et les crises économiques ont contribué pendant les 40 années de la vie de la république islamique à faire augmenter le prix de la monnaie étrangère.

Le rôle de la sanction consiste alors à transformer les individus en acteurs économiques et à les inciter à agir (faire-vouloir) et à intervenir (faire-pouvoir) sur la scène sociale. Ce changement de comportement s'explique par l'accès à une préfiguration qui sert de point de référence et qui relève d'un défaut de mémoire par rapport aux sanctions précédentes lors des différentes augmentations des devises. Pour le dire à la manière de Cl. Zilberberg (2011), concernant le mode d'efficiance, ceux qui, face au survenir du marché de la devise, avaient choisi par le passé un tempo lent, se sont trouvés devant une perte importante de la valeur de leur revenu (visée faible et saisie faible) : un point de référence négatif.

La mémoire de ce comportement atone qui a provoqué des privations importantes fonctionne donc comme une force prégnante qui pousse les gens à choisir un tempo vif et un comportement tonique à chaque fois qu'ils ont le sentiment de se trouver face à une nouvelle explosion du prix de la devise internationale (visée forte et saisie forte). La mémoire des échecs modaux antérieurs, ainsi que le souvenir des conséquences d'un comportement atone, incitent les gens à devenir des actants actifs du marché et à adopter un nouveau comportement qui change énormément le rythme de leur vie économique. La question qui se pose maintenant est celle des instances qui influencent le cours des décisions et qui manipulent ainsi les sujets sociaux en les amenant à agir sur la base d'une préfiguration.

## **5.2. La complexité de l'espace de manipulation**

Tout commence par l'existence d'un espace transhistorique ; un espace de référence auquel le sujet se rapporte. Cet espace est figuré par les expériences accumulées au cours de l'histoire, depuis le début du renversement du régime royal jusqu'à nos jours. Cet espace s'est transformé en un espace interactif caractérisé par des formes d'intelligence et d'auto-structuration cognitive capable de manipuler les actants sociaux. Selon les termes de J. Fontanille (2015, p. 179), il s'agit de « l'association du temps de l'existence et du temps de l'expérience pour constituer une sémiose temporelle, et donner lieu au temps social des formes de vie ». Ainsi, la manipulation sur laquelle repose l'évolution du marché des devises en Iran ne peut pas être envisagée sans prendre en compte l'interaction de ces deux temps, de l'expérience et de l'existence.

En effet, cette manipulation préfigurée fait appel aux traces négatives imprimées dans la mémoire qui réapparaissent sous la forme de remords (temps d'existence), de souvenirs et de rappels des implications du fait de ne pas avoir agi au bon moment (temps de l'expérience), pour inviter le sujet à se rattraper cette fois-ci face à l'évolution et aux transformations du taux de la devise étrangère. Ainsi, ces expériences historiques jouent le rôle d'un manipulateur qui pousse les gens à agir au moment où ils sentent que le marché commence à être soumis à une certaine instabilité économique. Il n'est pas inutile de souligner à ce propos les traces passionnelles que les retards dans l'action ont laissées dans la



mémoire affective d'un grand nombre de sujets qui n'avaient pas agi à temps. Maintenant, il est possible d'examiner de plus près le rôle des manipulateurs qui participent à la mise en place des modalités du faire-vouloir et du faire-pouvoir.

### **5.3. Les instances de manipulation intervenant dans l'évolution du cours des devises**

Dans la présentation de la hiérarchisation sémiotique des modes d'existence, Fontanille et Couégnas se réfèrent à la *métamorphose* dans les termes suivants :

Ce mode d'existence offre des mondes peuplés d'entités et de forces actantielles, y compris subjectivantes, de faitiches, qui fascinent, protègent, emportent ou structurent les individus. [...] Dans la délégation des actants, une force agissante (une force d'effectuation et d'instauration) se maintient, se projette et se transmet, s'incarne sous diverses substances, qui seule peut expliquer le fait que toutes les entités produites par les modes d'existence conservent leur poids existentiel, et qu'elles participent effectivement de l'existence. C'est l'altérité qui vient avec le mouvement de l'interaction. (Fontanille et Couégnas, 2018, p. 80)

Ce constat nous permet d'analyser les forces manipulatrices qui affectent le cours d'existence des individus et leur comportement socioéconomique. Il y a d'abord un manipulateur extérieur volontaire et pragmatique (notamment les Américains) qui intervient au moyen de résolutions de différents ordres et empêche le libre échange économique au sein du marché. Grâce à son pouvoir économique et politique, ce manipulateur influence donc le marché. Cela signifie qu'il bénéficie d'outils et de moyens divers pour exercer une pression incessante sur une économie déjà fragilisée par les conflits économique-politiques.

L'intervention symbolique des forces extérieures constitue le deuxième type de manipulation, qui change le regard que les actants sociaux portent sur les valeurs de la monnaie nationale, en les poussant à agir et à entrer en interaction transactionnelle pour maintenir la valeur de leur capital. Dans ce cadre, soit la fortune monétaire suit le cours du change en devise étrangère, soit elle se transforme en valeur matérielle et est échangée contre d'autres capitaux et investissements tels que des terrains, des propriétés immobilières ou des voitures.

Ce jeu de valeur et de contre-valeur ouvre lui-même un espace de transition où l'on passe d'une structure d'investissement à une nouvelle structure. Un exemple illustratif de cette force manipulateur externe est celui de l'accord nucléaire. Dès l'annonce de la sortie des États-Unis de l'accord nucléaire, une certaine tension gagne le marché intérieur. L'incertitude se répand alors : en dérégulant le cours du commerce, elle incite les gens à agir, à penser et à changer leur capital monétaire en devise étrangère. La forte intensité qui résulte du changement du rythme de la pratique économique atteint alors son point culminant. Cet éclat intensif correspond à l'explosion du marché de la devise et donc à l'augmentation de la valeur de la monnaie étrangère corrélée à la chute de la valeur de la monnaie nationale. Suivant les réflexions de Zilberberg (2011), en termes de fonction existentielle, on passe alors de l'*état* à l'*événement*.

Le troisième type de manipulation renvoie à une dynamique que l'on peut associer aux rumeurs qui circulent dans la société et qui sont responsables de la diffusion de certaines passions, telles que l'inquiétude. Or, ces passions sont très significatives dans la mesure où elles invitent les gens à agir vite par crainte de perdre leur pouvoir monétaire.

Le quatrième type de manipulation relève d'un espace imaginaire. En effet, lorsque les individus commencent à imaginer que la continuité préalable est la cause principale de l'instabilité du marché, l'intensité dans les rapports de force augmente. Plus l'imaginaire joue son rôle passionnel, plus de scénarios nouveaux s'ouvrent à la population. Le résultat de la prolifération de ces scénarios n'est rien d'autre que l'augmentation de la devise étrangère, étant donné la forte volonté d'accéder à celle-ci en échange de la monnaie nationale.

De fait, ce n'est pas un besoin authentique et réel qui est à l'œuvre dans le marché de la devise. Il s'agit tout simplement soit d'une préfiguration (celle des expériences précédentes), soit d'une configuration passionnelle nourrie par divers scénarios auto-inventés ou inventés par les grands manipulateurs du marché.

Le cinquième type de manipulation relève d'une instance surnommée « Les Sultans du marché ». Ils n'ont pas de figure manifeste, mais ils orientent l'émotion économique suivant leurs propres intérêts. Nous avons ici affaire à un manipulateur non manifeste et non authentique. Il s'agit en fait d'une ombre manipulatrice : des actants sans visage. Ces Sultans ont le pouvoir d'acheter la devise lorsque le cours du marché change, et de la revendre ensuite. Ils sont d'une part les producteurs inconnus et non identifiés des rumeurs manipulatoires, et de l'autre les vendeurs des devises au prix le plus élevé.

Une situation de transmutation se met ainsi en place où tout s'intègre en tout, et où tout se déplace pour s'insérer dans un autre ordre de structure. Ceux qui ont acheté leur monnaie étrangère à un prix intéressant doivent alors mener un nouveau jeu pour s'enrichir encore plus.

Enfin, une nouvelle manipulation intervient, fondée sur une nouvelle inquiétude qui se répand. En effet, les gens se mettent à croire que le coût de la devise va encore augmenter sur le marché, et que s'ils tardent à en acheter ils vont être perdants. Les plus démunis procèdent donc à l'achat. On le voit, les grands commerçants du marché sont de vrais manipulateurs : ils achètent la devise au prix le plus bas et la revendent au prix le plus élevé tout simplement grâce à la manipulation de l'imaginaire social. Cet imaginaire dépend lui-même d'une préfiguration qui instaure des points de référence par rapport aux expériences accumulées et aux existences multiples et répétées. En somme, tout le monde devient sujet de l'agir économique à partir d'une manipulation préfigurée. Mais tout le monde n'est pas gagnant, puisque l'imaginaire fonctionne selon une préfiguration qui est quelquefois déviante.

## **Conclusion**

Au cours de cet article, nous avons pu constater que la préfiguration nous offre une image de l'*autre* comme un sujet qui risque d'agir avant nous et par conséquent de nous devancer sur la scène sociale. C'est pourquoi la préfiguration peut être considérée comme une source de motivation avant même de devenir un fondement de la manipulation. Les exemples que nous avons présentés ont montré que la manipulation repose sur un point de référence qui constitue une base solide pour la prise de décisions de tout sujet social ou individuel. De même, il a été question de la légitimité associée à la manipulation préfigurée. Ainsi, nous avons observé que la préfiguration offre une ouverture à tout

parcours ou action se trouvant en état virtuel. Elle sert donc à ouvrir le champ de l'imagination à des représentations et à des scénarios qui se nourrissent du passé ; ce faisant, elle nous éveille et nous prépare à la prise de décisions sur la base de la confiance dans un fait historique. C'est pourquoi la préfiguration a la capacité de nous transformer en sujets prometteurs, sa fonction étant de changer un actant réactif en un actant proactif. Par la proactivité, nous sommes en mesure de mettre l'environnement au service de nos actes. Qui dit proactivité, dit préfiguration, et qui dit préfiguration, dit manipulation fondée sur une décision relevant du croire et de la légitimité.

Plusieurs questions demeurent néanmoins : peut-on toujours faire confiance à l'histoire ? Ne connaissons-nous pas des cas où l'histoire a trahi son peuple ? Avons-nous été confrontés à des cas où les actants sociaux ont été trompés par leur expérience historique ? Au cours de la révolution, le peuple iranien s'est-il transformé en un peuple de vrais hommes d'affaires sous la force prégnante des manipulations tensives et passionnelles ? Une seule réponse suffirait pour toutes ces questions : *nous ne pouvons pas ne pas être influencés par l'imaginaire fondé sur la préfiguration*. Cependant, l'imaginaire dépend aussi de notre mode d'existence. Il est donc important de considérer la manipulation comme un mode d'altérité et d'interaction.

### **Bibliographie**

Bertrand, Denis, *Précis de sémiotique littéraire*, Paris, Nathan, 2000.

Blumenberg, Hans, *La préfiguration : quand le mythe fait l'histoire*, trad. de l'allemand par Jean-Louis Schlegel, Paris, Seuil, 2016.

Fontanille, Jacques, *Corps et sens*, Paris, PUF, 2011.

— *Formes de vie*, Liège, Presses Universitaires de Liège, 2015.

Fontanille, Jacques et Couégnas, Nicolas, *Terre de sens. Essai d'antroposémiotique*, Limoges, Pulim, 2018.

Greimas, Algirdas Julien, *De l'Imperfection*, Périgueux, Pierre Fanlac, 1987.

Landowski, Éric, *Passions sans nom*, Paris, PUF, 2004.

Lugan, Jean-Claude, *Lexique de systémique et de prospective*, Toulouse, Conseil Économique et Social Midi-Pyrénées, Section Prospective, 2006.

Godet, Michel, *Manuel de prospective stratégique*, t. 1, Paris, Dunod, 2007.

Shairi, Hamidreza et Kariminejad, Somayeh, « Pour une sémiotique de l'alerte. Les conditions sémiolittéraires de l'éveil du corps », *Signata*, n° 5, Presses universitaires de Liège, 2014.

Zilberberg, Claude, *Des formes de vie aux valeurs*, Paris, PUF, 2011.

Pour citer cet article : Hamidreza SHAIRI. « La préfiguration en tant que source de la manipulation : spéculations monétaires dans la société iranienne », *Actes Sémiotiques* [En ligne]. 2021, n° 124.

Disponible sur : <<https://doi.org/10.25965/as.6731>> Document créé le 11/01/2021

ISSN : 2270-4957

## **2- Rhétorique des nudges**

## 1. Introduction

Quelques semaines avant le colloque sur les « nudges », moteur de la présente publication, plusieurs de ses participants étaient réunis à Istanbul, à la double initiative de Nedret Oztokat et de Jacques Fontanille, pour échanger sur « La ville et ses langages ». A bien des égards, nos réflexions d'aujourd'hui, centrées sur les comportements collectifs dans la cité et sur les modes de leur inflexion, peuvent être comprises comme un prolongement de celles qui les ont précédées en Turquie.

Nous y avons présenté un exposé sur l'esthétique comportementale, intitulé « Esthétique urbaine, entre attractivité et répulsivité ». Il s'agissait de réfléchir sur les significations du mobilier urbain dit « hostile », sur les dispositifs repoussoirs, sur les techniques d'éloignement des indésirables et tout ce qu'en anglais on appelle l'« *unpleasant design* ». Certes, ce thème nous mettait à l'opposé de ce qui nous occupe aujourd'hui : nous nous interrogeons sur les stratégies d'exclusion alors que nous examinons les stratégies d'inclusion, nous nous intéressons à la dureté du « faire ne pas faire » impérieux, alors qu'ici nous nous attachons à la douceur du « faire faire » qui, en s'avançant masqué, efface sa part coercitive pour mieux souder la communauté. On ne saurait donc reprendre le même exposé, pour des raisons qui ne sont pas que déontologiques !

Et pourtant nous voudrions, en introduction, évoquer un phénomène de recouvrement entre les deux thématiques. Nous avons placé notre étude sur l'horizon d'un concept en vogue actuellement dans l'urbanisme, celui de « commun urbain », expression qui désigne l'espace public où l'on se déplace, l'air qu'on y respire, l'eau qu'on y boit, la culture qu'on y diffuse, bref l'ensemble des valeurs matérielles et immatérielles que tous les citadins ont en partage dans leur espace de vie. Plus encore, ce « commun urbain » est aussi supposé « ouvrir la voie à un nouveau *mode de gestion collaborative* de nos ressources communes et vitales »<sup>114</sup>. Il y a évidemment quelque chose d'utopique dans cette définition des « communs », collectivement et aimablement gérés, tant ils présupposent d'ajustements sensibles, cognitifs, pragmatiques, comportementaux, économiques, relationnels entre les individus, les groupes, les formations institutionnelles et les objets eux-mêmes. Mais un paradoxe vient d'emblée entraver cette utopie, c'est celui des phénomènes d'exclusion, d'excommunication pourrait-on dire, tels qu'ils se manifestent à travers le mobilier répulsif.

---

114 Jean-Louis Missika, *Le nouvel urbanisme parisien*, Terra Nova, en ligne, 2019, p. 2. L'auteur est adjoint à la mairie de Paris (2014-2020), chargé de l'urbanisme, de l'architecture, des projets du Grand Paris, du développement économique et de l'attractivité.

## 2. La double valence : répulsion fonctionnelle / attraction esthétique

L'objet emblématique et comme fondateur de ce type de mobilier urbain est le banc Camden, anglais, considéré comme un « chef d'œuvre de l'unpleasant design ». L'analyse sémantique du banc, comme celle de tous les objets dits « répulsifs », nous montre que le principe qui en guide la conception est celui de la *réduction de la polysémie* : pas question de s'y allonger, de cacher des objets dans des niches ou des anfractuosités, de s'en servir comme une piste à skateboard, bref de détourner le banc de sa fonction unique et exclusive qui est « de s'asseoir ». Nous pensons évidemment à l'ancienne analyse structurale du sémème « siège » par Bernard Pottier : « pour s'asseoir ». Un point c'est tout ! Or cette première approche est intéressante pour ce qui nous occupe : en effet, on peut définir un espace comme « public » dans la mesure où il est ouvert à la polysémie, c'est-à-dire autorise des potentialités énonciatives, des investissements, des usages, des comportements et des modes d'appropriation variés. Un banc public, on peut s'y bécoter, y pique-niquer, y lire Greimas, y faire une sieste, etc.



Fig. 1. *Camden bench*, mobilier urbain en béton, créé en 2012 par Factory Furniture, et installé à Camden Town, dans le nord de Londres.

Or, l'usage effectif qui a été fait de ce banc a très rapidement brisé la monosémie programmée. Il est devenu un objet esthétique, sculptural, on y perçoit l'inspiration de Brancusi. Plus encore, un jeune plasticien anglais, Roger Hiorns (né en 1975), s'en est emparé et, sur le mode des *ready made* de Duchamp, l'a inséré par un nouvel acte énonciatif dans une situation inédite, en l'exposant avec un jeune homme nu qui s'y appuie et dont le matériau corporel fait aussi partie de l'œuvre, dans le contexte artistique de la performance et de l'installation. On ne commentera évidemment pas l'œuvre en elle-même mais le détournement et l'acte d'appropriation, car ils font sens par rapport aux nudges.



Fig. 2. Roger Hiorns, *Untitled (Security Object) with model* (2013)

Le cas du Camden bench n'est pas unique : la double valorisation du mobilier urbain répulsif est courante, elle recèle même un principe généralisable. Dans les villes d'aujourd'hui comme dans celles d'hier, qu'il s'agisse de grilles en fer forgé ou de structures au sol, les dispositifs répulsifs sont aussi des objets attractifs, du seul fait de leur composante esthétique (on pourrait en faire une typologie). De là à interpréter, narrativement, cette double valence, il n'y a qu'un pas.

Comme s'il s'agissait en effet de compenser la prescription négative et le geste déictique qu'exprime l'objet (« Dégage ! »), les dispositifs hostiles faits pour exclure sont aussi des œuvres séduisantes et conviviales. Chacune de ces valences a pour cible bien entendu des acteurs différents de la cité. D'un côté, ces dispositifs rompent tout contrat de citoyenneté pour les SDF à exclure, de l'autre ils renforcent ce contrat pour les « gens convenables » (selon l'expression de l'architecte Roland Castro). Les autorités municipales les inscrivent dans un univers urbain d'objets esthétisés, parfaitement isotopes avec eux, fondus en eux. Ils deviennent parmi les autres le miroir des attentes citoyennes, épousant les comportements dans un univers de valeurs prévisibles. Ces objets ont donc une fonction attractive de consolidation du contrat de sociabilité urbaine. Plus encore, ils participent de l'urbanité. Leur caractère aimable pour inviter à *ne pas faire* comme à *faire*, rejoint donc bien la philosophie manipulatrice des nudges.

Or, c'est cette relative complexité des opérations, à la fois cognitive et pragmatique, figurative et sensorielle, modale et passionnelle que nous aimerions interroger ici. Nous entendons « modal » au sens sémiotique de la modalité, comprise comme un énoncé qui module la relation entre le sujet et son prédicat : en l'occurrence la modalité du *devoir* (devoir faire ou ne pas faire) qui cohabite avec celle du *vouloir*, ou même se transforme en elle : voici la contrainte qui devient désir ! Pourquoi faut-il donc déployer des trésors de ruse et de subtilité pour s'assurer d'une modification des comportements, bénéfique bien sûr, combinant habilement comme dans le cas du banc Camden la rassurance et la menace ? Pourquoi donc est-ce si difficile ?

Tout d'abord, nous pouvons rappeler que les nudges, dans leur principe même, relèvent de la rhétorique classique de la persuasion, dont ils sont une configuration parmi d'autres, dans cette mesure

où « persuader » s’oppose à « convaincre ». On connaît le dicton, attribué à Talleyrand : « Je peux convaincre autrui avec mes propres raisons, mais je ne le persuade qu’avec les siennes ». Toute la stratégie du nudge est là : il exige d’aller chercher les raisons de la cible. Il faut opérer un transfert énonciatif et imaginaire qui ressemble un peu au chassé-croisé des points de vue dans le mécanisme de la politesse, par exemple lorsqu’on disait au XVII<sup>e</sup> siècle, pour prendre congé d’un hôte : « Je serais heureux que vous ne trouviez pas désobligeant qu’à présent je me retire. »

Il nous semble donc indispensable d’interroger, sémiotiquement, l’amont, l’étale et l’aval des nudges. La syntagmatique où ils prennent place. Comment ils se justifient, pourquoi on épouse leur prescription, pourquoi on la contourne... Nous nous intéresserons pour l’essentiel, de manière un peu détaillée, aux deux premiers segments de cette séquence.

### **3. L’amont : praxis et habitude**

En amont de la manipulation, le foyer de la résistance au changement et la raison majeure de la difficulté d’infléchir les comportements – lorsqu’elle ne s’exprime pas en révolte –, est ce qui forme le socle de nos conduites : l’habitude. Or on peut parler, sinon de « mystère de l’habitude » selon le mot de Deleuze, du moins du paradoxe essentiel qui la traverse : *l’habitude est le lieu de manifestation du non-sujet*, et c’est pourquoi on la redoute, et *elle est en même temps la condition fondatrice de l’existence du sujet*, et c’est pourquoi on la vénère – sans le savoir.

Sur cette problématique de l’habitude, nous renvoyons à l’excellent dossier de la revue *Protée*, publié en 2010 sous la direction de Juan Alonso Aldama et d’Erik Bertin, « Répétition et habitude dans les pratiques quotidiennes », avec les contributions, entre autres, de Jean-Didier Urbain, Jacques Fontanille, Nicolas Couégnas, Didier Tsala Effa, Andrea Semprini... L’ampleur de l’objet d’étude est d’emblée indiquée dans la présentation du dossier : « L’habitude constitue, pour une bonne part, écrivent les coordinateurs, le vaste continent de ces pratiques récurrentes qui peuplent notre quotidien » (p. 5). Mais plus qu’en extension, cette immensité invasive se donne à saisir en compréhension. Le trait majeur de l’habitude en effet est la bivalence intriquée des instances non-sujet et sujet qui y prennent forme.

#### **3.1. L’habitude, structure d’accueil et de formation du non-sujet**

Le sens que Jean-Claude Coquet donne à cet actant, dans sa sémiotique des instances énonçantes, est en effet fortement confirmé avec l’habitude : le non-sujet, c’est celui qui prédique sans assumer, sans la réflexivité fondatrice du sujet. Celui-ci non seulement « dit » mais « se dit » qu’il dit, et il ajoute ainsi l’assomption à son dire. Or, le premier adjectif qui vient spontanément se coller à l’habitude, c’est « mauvaise » (on doit se débarrasser des mauvaises habitudes). Bien au-delà, le nombre de parasynonymes défavorables et péjoratifs l’indique, l’habitude est disqualifiée, elle est stigmatisée, elle ne pèse rien face à l’invention, à l’aventure, au risque, ou au vertige... Au contraire, elle s’enfonce dans la routine, elle se fige en manie, elle se ridiculise en marotte, elle se banalise dans le train-train quotidien synonyme d’ennui. Bref, elle exprime l’aliénation. Pas de salut pour un terme aussi négativement marqué sur le plan axiologique : or, elle l’est précisément parce qu’elle exerce sur le sujet une force dissolvante, en le transformant en automate.



Il y aurait bien entendu d'importantes nuances à apporter. Une typologie des non-sujets serait à établir : il y a celui qui se répète et « ne sait que sa leçon » comme le dit J.-Cl. Coquet, l'automate enfoui dans l'impersonnel de l'énonciation et de l'action, condamné à son immersion référentielle dans l'habitude « aveugle ». Mais il y a aussi le non-sujet de la passion qui consent à se soumettre à la loi directrice de ses objets, trouvant dans l'addiction la source de son plaisir. Il y a encore celui de la prière, qui peut être rituellement ânonnée en chapelet ou en dizain, et qui pourtant est au service d'une autre fonction : l'immersion spirituelle, participative, est différente de l'immersion référentielle. Et il y a, prolongeant ce dernier, le non-sujet de la pure contemplation rêveuse qui s'absorbe dans ses objets, et finit par renverser le cours de la perception, en se laissant regarder par eux : ces non-sujets-là ne sont pas de même nature que celui du bovarysme. C'est le non sujet de la déprise, celui qui se libère des embrayages dans l'immanence du sens et qui, profondément, débraye, pour, comme on dit, « se libérer l'esprit », se libérer de la contingence en consentant aux automatismes de l'habitude ou, ce qui revient peut-être au même, pour se pénétrer plus radicalement de l'insaisissable contingence qui nous est inhérente.

### **3.2. L'habitude, condition de la formation et du maintien du sujet**

Or on peut soutenir que l'habitude est aussi, à l'inverse, une condition constitutive du sujet, qu'elle en assure la formation et qu'elle est garante de son maintien. Dans sa contribution au numéro de *Protée* dont on vient de parler, sous le titre « L'habitude performative, ou la "routine" créatrice », Jean-Didier Urbain s'emploie à lever l'ambiguïté. Il prend ainsi l'exemple de Robinson Crusoe, dont il dit qu'il n'est pas seulement « la figure emblématique de l'homme ingénieux en *espace désert* », mais aussi, de manière beaucoup plus profonde, celle de « l'organisateur démiurgique en *temps désert* » (p. 21). Or cette organisation passe par la création des habitudes pour échapper à la vacance infinie du temps. Et le naufragé commence par le structurer, le mesurer, le compter à travers la répétition. On pense à la clepsydre dans *Vendredi ou Les Limbes du Pacifique* de Michel Tournier, dont Greimas analyse dans *De l'imperfection* la séquence de l'ultime goutte qui « apparaissait timidement [...], s'étirait, adoptait un profil piriforme » puis « reprenait sa forme sphérique, remontait même vers sa source, renonçant à tomber, et même amorçant une inversion du cours du temps »<sup>115</sup>. Le programme narratif de la goutte ainsi raconté est compris comme un événement esthétique parce qu'il fait irruption dans l'habitude préalablement construite. On peut soutenir qu'elle est la raison même de cet événement.

Car le temps que l'habitude, au-delà du seul faire, ne vient pas composer en programmes itératifs et en intrigues ritualisées, le temps que l'habitude, mise en forme de manière réglée, ne narrative pas, est un temps de la dissolution de soi. Ce temps dissolvant peut, écrit justement Jean-Didier Urbain, « désemparer et détruire, car son absence de règles fragilise la conscience de soi, qui s'éprouve précisément à leur contact (au contact des règles), et peut disloquer du coup le sentiment (même illusoire) de maîtriser son existence » (p. 22). C'est alors, dans une formule forte, que l'auteur parle de l'habitude comme d'un « *protocole de résistance* » contre ce risque de décomposition, protocole dont l'instrument est la « *programmation narrative en boucle* » impliquant la répétition, le cycle, inscrivant

---

115 Michel Tournier, *Vendredi, ou Les Limbes du Pacifique*, Paris, Gallimard, « Folio », 1967, p. 94.

les programmes dans le temps et dans l'espace selon des mesures réglées (la journée, le mois, l'année, etc.) et valant comme syntaxe, comme langage, c'est-à-dire comme sens.

On comprend pourquoi Jean-Didier Urbain, pour ne pas se laisser subjugué par la version « non-sujet » de l'habitude, prend soin d'élaborer une typologie de ses usages, distinguant alors l'habitude « choisie » que nie l'habitude « imposée », et qui s'oppose à l'habitude « compulsive » que nie l'habitude « raisonnée ». On peut imaginer qu'un tel dispositif est susceptible de constituer une carte stratégique pour élaborer des modèles adaptés d'incitations ou d'inflexions des comportements : on aurait ainsi des nudges « adressés » aux habitudes compulsives, et d'autres aux habitudes choisies, et d'autres aux habitudes « imposées », etc. C'est une première piste.

### 3.3. La complémentarité nécessaire du non-sujet et du sujet

Mais nous voudrions insister sur ce problème de l'habitude comprise comme *condition d'existence du sujet*, pour aller en chercher les implications un peu plus loin. L'habitude se présente en effet comme la condition première du sens vécu, que l'on fait sien et qui fait corps avec nous : nous existons à travers ce à quoi nous sommes accoutumés. Le penseur de cette approche est bien entendu Montaigne, et notamment dans son dernier *Essai*, « De l'Expérience » : « C'est à la coutume de donner forme à notre vie, telle qu'il lui plaît »<sup>116</sup>. Cet ultime chapitre de l'œuvre, le treizième du livre III, est « l'essai de la méthode ». Contre les constructions souvent illusoire et les pièges de la raison, rien ne pèse comme la soumission aux faits, leur observation docile et accueillante. L'expérience et la pratique sont les chemins les plus sûrs vers la vérité. Et l'habitude en est le moteur essentiel. C'est le grand Destinataire, une force qui va, qui oriente, qui décide, qui prescrit, la « force de l'habitude » : « C'est le breuvage de Circé, qui diversifie notre nature comme bon lui semble »<sup>117</sup>. Cette force n'est peut-être pas ontique, mais elle est à coup sûr sémiotique.

Il nous faut alors chercher le conditionnement de l'habitude dans la langue elle-même. Nous avons beaucoup réfléchi, à propos de l'énonciation en sémiotique, sur le problème de la *praxis énonciative* et sur ses rapports avec l'*usage* : la praxis étant l'énonciation de la masse parlante, dont les produits se déposent dans l'usage, auquel ils donnent forme en s'y sédimentant. Ce sont ces sédiments que chacun d'entre nous en parlant convoque tout au long des jours, dans notre bavardage interminable, répétant et ressassant sans relâche. Ce matériau dont nous avons hérité, si patiemment appris, c'est le matériau de nos échanges, puissamment tributaire de l'habitude. Le *Dictionnaire* de Greimas et Courtés définit l'« usage », en son sens hjelmslévien, sous-tendant la « parole » saussurienne de toute son épaisseur (plus que s'y opposant), comme « l'ensemble des habitudes linguistiques d'une société donnée »<sup>118</sup>. Une telle sédimentation est bien entendu un objet éminemment complexe, elle comporte plusieurs étages, aux interactions croisées, depuis la grammaire profonde, élémentaire, à la fois catégorique et tensive, se convertissant en grammaire actantielle avec ses ordonnances modales, et sémantiques, jusqu'aux figements les plus superficiels, la phraséologie de communauté, les tours syntaxiques, les mots à la mode, nos tics de langage. Comment se défaire d'un tel édifice d'habitude ?

---

116 Michel de Montaigne, *op. cit.*, p. 1080.

117 *Ibid.*

118 Greimas, A. J. et Courtés, J., *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette, 1979, entrée « usage », p. 412.

Avant d'en venir à un cas sur lequel nous concluons, nous voudrions prolonger cette réflexion sur l'habitude et l'usage au regard des positions subjectales. Et ne plus opposer le non-sujet dont a esquissé la complexité propre, au sujet, comme le valet au souverain. Nous croyons que les deux instances s'entrecroisent toujours et que le non-sujet est intriqué dans le sujet et inversement ; ou, en d'autres termes, que l'impersonnel de l'énonciation forme la basse continue des énonciations les plus personnelles et qu'il se présente bien comme une condition du personnel. C'est peut-être ce phénomène d'intrication qui justifie en profondeur les stratégies rhétoriques qu'illustrent des pratiques comme celles des nudges. Elles vont se jouer sur les deux niveaux de la praxis, de manière corrélée : solliciter le personnel à travers l'impersonnel, et l'impersonnel à travers le personnel.

L'intrication est une figure commode mais elle ne dit rien de ce qui se passe. En, réalité, on peut considérer qu'il y a une complémentarité réciproque essentielle et décisive entre le sujet et le non-sujet dans l'habitude. Prenons l'exemple de la parole. Pour parler, il faut bien cette masse d'impersonnel, ce consentement de non-sujet dans l'emploi automatisé des formes apprises par cœur (phonèmes, lexique, morphosyntaxe) et auxquelles littéralement on ne pense plus en parlant, que l'on utilise et que l'on exploite comme des automates. Et heureusement, car si nous sortions de cet état de non-sujet à ce niveau, et si nous nous mettions en quête d'une assomption, cette assomption même nous condamnerait au silence, nous interdisant à jamais d'accéder au statut de sujet ! C'est ce que l'on observe par exemple dans des entreprises poétiques comme celle de Ghérasim Luca. Nous pensons à son long poème du bégaiement : « Passionnément »<sup>119</sup>, où l'on passe de « pas pas paspas pas » à « passepasse passi passi pissez » pour finir enfin, arrachée au magma des produits de l'usage qui s'entrechoquent, s'effilochent, se reprennent et progressent en ahanant, par, dix pages plus loin, la proposition rêvée : « je t'aime passio passionnément ». Faire bégayer la langue, au sens où en parle Gilles Deleuze qui y voit l'essence de la littérature, c'est entrer dans l'assomption de ses mécanismes les plus intimes, d'en être en quelque sorte subjugués, de briser l'écran de l'habitude qui nous les masque pour le succès de notre communication efficace.

Cette nécessaire cohabitation des deux instances est donc centrale dans l'habitude : un mixte de sujet et de non-sujet. Et elle est révélatrice du problème que rencontre le travail d'incitation, lorsqu'il s'agit justement de changer les habitudes, de les modifier par des inflexions douces, en épousant les volutes du sujet qui s'enroule à l'ossature du non-sujet. Ultime protection contre le vide.

Cette cohabitation d'instances, nous y insistons, est impliquée par le sens même de l'expression « praxis énonciative » qui est au cœur de la conception sémiotique de l'énonciation : la « praxis », dans son sens originare repris par Greimas, désigne l'action en tant qu'elle est fondatrice et transformatrice du sujet. La praxis de la parole engendre l'usage, par la redondance et par la répétition, dans les opérations de convocation du déjà formé, du déjà dit, et même du sens déjà pré-formé à partir du noyau phonématique et plus profondément encore, dans les matériaux (intonatifs, accentuels, etc.) de la substance d'expression. L'usage n'est donc autre qu'un produit littéral de l'habitude. Habitude au sein de laquelle le sujet individuel, articulant convocation et révocation, abandon au non-sujet et assomption de sujet, se dessine, s'exprime, impose même, voire revendique, son ipséité, son style.

---

119 « Passionnément », in Ghérasim Luca, *Ne pas détacher le vide du sol* (1985-1986), Paris, Gallimard, « Poésie », 2015, pp. 29-38.

C'est d'ailleurs, semble-t-il, ce que laisse entendre Jacques Fontanille lorsqu'il distingue *l'habitude* de la *routine*, en considérant que « l'habitude se présente comme l'articulation permanente d'une tension entre programmation externe, à caractère régulier et itératif, et ajustement du sujet aux circonstances, à la différence de la routine »<sup>120</sup>.

#### 4. L'étale : habitudes de langue et langue inclusive

Nous en venons à l'étude d'un cas qui nous semble représentatif de la problématique dans son ensemble, liée aux nudges : en lui convergent la force de l'habitude, la combinaison actantielle de sujet et de non-sujet, et la difficulté de l'inflexion des comportements : c'est la question très actuelle de la langue dite « inclusive ».

##### 4.1. Résistances

En matière d'habitude linguistique, l'usage s'appelle aussi le « bon usage » : produit de la praxis dans une perspective sémiotique, visée de l'apprentissage dans une perspective pédagogique, norme à laquelle il convient de se conformer dans une perspective idéologique. Or, et ce n'est pas nouveau, l'usage du français est aujourd'hui l'enjeu d'une inflexion des comportements linguistiques. Elle concerne ici la marque du genre. La règle venue des grammairiens du XVIII<sup>e</sup> siècle, « le masculin l'emporte sur le féminin », est emblématique de ce qui est compris comme la trace d'un rapport de domination. Le genre grammatical vient alors à coïncider avec le genre sexuel. Et l'état des formes ordinairement perçu comme permanent est, pour celles et ceux qui l'éprouvent en termes de pouvoir, appelé à se transformer. La polémique oppose alors ceux et celles qui adoptent l'écriture inclusive, appelant à manifester de façon distinctive et permanente les deux genres dès qu'il s'agit de nommer un collectif de personnes (« cher-e-s ami-e-s »), et ceux qui s'en tiennent à l'usage sédimenté dans les pratiques et consolidé par les grammaires normatives. *Le bon usage* de Grévisse, d'une neutralité ambiguë, indique que l'adjectif épithète de deux noms de genres différents se met au « genre indifférencié, c'est-à-dire au masculin ». Sauf à accomplir un effort d'imagination suffisant pour se représenter le neutre en tant que tel, c'est-à-dire comme une forme générique empruntant accidentellement la morphologie du masculin, force est de constater que celui-ci est bivalent (à la fois masculin et neutre) alors que le féminin est monovalent, ce qui suffit à marquer une différence de périmètre sémantique et partant, politique.

Cette situation engendre un mouvement multiforme de résistance, tant du côté de l'arrachement à l'atavisme d'une domination qui réclame sinon un changement radical, du moins une inflexion des pratiques, qu'à celui du maintien dans ce à quoi on est accoutumé et qui « donne forme à notre vie ». Les positions, arguments et créations discursives issues de ce débat peuvent s'analyser sur le fond de toile actantiel du complexe non-sujet / sujet que nous avons évoqué plus haut. Quelques exemples, d'un bord et de l'autre, vont l'illustrer.

Un mouvement féministe avait lancé, dans les années 1970, le slogan : « 51 % des femmes sont des hommes ». Présenté à un public d'enseignantes et d'enseignants de langue française alors invité à l'explicitier, il donnait souvent lieu à des paraphrases évoquant la masculinisation des femmes (« porter le pantalon », etc.). Pesanteur de l'usage, immersion dans l'état impersonnel du « non-sujet ». Il fallait

---

120 Cité par J. Alonso et E. Bertin, *op. cit.*, p. 5.

le geste analytique de l'assomption sémantique du « sujet » pour reconnaître le coup de force sémantique : l'attribution d'un sémème nouveau au lexème « femme », en lieu et place de ce que l'usage avait investi dans le lexème « homme », à savoir la marque d'espèce à côté de la marque de sexe. Le sens du slogan surgissait du même coup avec sa force d'événement, le générique spéciste d'« humain » (« \*féminin » ?) étant alors identifié par le nom des membres de l'espèce numériquement les plus nombreux, les femmes. Et l'énoncé de démographie universelle retrouvait son sens. Mais pour réaliser, assumer et intégrer cette signification nouvelle, il fallait renverser le lourd monument de l'habitude bien planté dans ses sédiments historiques, et renoncer à l'état de non-sujet automate. Or, la suite l'a montré : échec de la provocation (qui signifie : « faire faire » en forçant la main).

Dans la perspective inverse, la résistance contre de telles tentatives de révocation de l'usage peut emprunter plusieurs voies, dont celle de la polémique. Marc Fumaroli, dans le journal *Le Monde*, en juillet 1998, sous le titre « La querelle du neutre », choisit le registre de l'ironie pour disqualifier toute évolution linguistique.

Légalisons sans frémir ces mots que les femmes avaient jusqu'ici refusé avec horreur : notairesse, mairesse, maîtresse de conférences, doctoresse, cheffesse, parce qu'ils riment fâcheusement avec fesse, borgnesse et drôlesse, n'évoquant la duchesse que de très loin. Tranchons entre recteuse, rectrice et rectale. Choisissons entre gardeuse et gardienne, entre proviseuse et proviseure, entre procureuse et procureure, entre ingénieuse et ingénieure.

Le propre de l'ironie est, au moyen du renversement antiphrastique, de disqualifier une position de sujet énonciateur assumée comme telle (les féministes en l'occurrence) par une méta-assomption, au second degré, celle d'un sujet antagoniste qui devient du même coup Destinataire souverain (car on ne peut contester l'ironie, sauf à sur-ironiser). Confronté à cette formidable dérision, le lecteur est alors sommé de s'associer au refus de changer de comportement langagier et de se conformer à la « sagesse » de l'usage.

La variante humoristique de la même attitude énonciative et militante apporte des éclairages sur la riche palette des positions actantielles qu'induisent attitudes et comportements face à la perspective du changement. En réponse à une lettre collective lui rappelant sa contribution attendue à un ouvrage en préparation, lettre dont le mode d'adresse utilisait la forme aujourd'hui courante (voire quasiment prescrite dans certains milieux universitaires), « Cher-e-s ami-e-s », un des destinataires avait répondu sur le mode drôlatique :

Cher.e.s Pierre et Paul,  
pardon pour ce retard — moins que d'oubli, c'est d'hésitation qu'il-elle s'agit. Trêve d'hésitation, voici ma proposition, résumé-e et avec titre. Est-c-e qu-e l'écritur-e féminist-e sera de rigueur pour toutes les contributions ? Je n'arrive pas encor-e très bien à la maîtriser.  
Amicalement-e

A l'inverse de l'ironie qui joue sur la compétition paradigmatique des positions d'assomption (sujet et méta-sujet), ici, au contraire, l'instance d'énonciation se dissipe dans le désordre et la confusion des énoncés livrés à une mécanique apparemment dérégulée. L'ordre syntagmatique se brouille. C'est la foire des non-sujets – où celui qui énonce, jouant de cette position mais l'ironisant en arrière-plan, vise bien entendu à projeter l'image de celui qui s'est adressé à lui (et qui devient ainsi un non-sujet, un pantin désarticulé). L'effet clownesque emporte toute la scène énonciative dans une pantomime de changement énonciatif.

#### 4.2. Ouvertures

Face à ces inflexions comportementales, deux sémioticiens de renom se sont illustrés en adoptant une attitude d'accueil et non de résistance. Georges Molinié, ancien président de Paris IV, stylisticien, linguiste et sémioticien original, avait adopté un principe d'éthique relationnelle concernant les modes d'adresse. Avant de prendre la parole devant son public, il évaluait la majorité en termes de genre. Si celle-ci était masculine il parlait au masculin, et si elle était féminine il parlait au féminin : « Nous sommes toutes ici présentes pour saluer, etc. », « vous serez satisfaites d'apprendre... ».

Raúl Dorra, écrivain et sémioticien de l'université de Puebla, introduit par une anecdote un de ses derniers articles intitulé « Rôles sociaux et genres grammaticaux (Le féminisme face au langage) ». Il raconte comment, ayant un groupe d'étudiants constitué d'un certain nombre de jeunes femmes et d'un seul jeune homme, il s'est trouvé qu'un jour que ce dernier était absent. Il a donc commencé son cours en s'adressant à son public, naturellement, au féminin. Voici qu'arrive, en retard, l'étudiant. Raúl Dorra l'accepte, mais il dit son embarras d'avoir alors à passer du « toutes » (« todas ») au « tous » (« todos »). Et il engage alors une réflexion nuancée sur les conditions de transformation de la langue – non pas seulement l'écrit, mais aussi l'oral, car seul celui-ci atteste l'appropriation véritable du changement –, et surtout sur la recherche d'une solution. L'espagnol, du fait de sa proximité plus grande que le français avec le latin, peut rechercher un genre neutre, intégrant les deux genres, en utilisant en finale la voyelle « e », en lieu et place du « o » masculin ou du « a » féminin. Mais reste la difficulté, pour l'espagnol aussi, de faire entrer ce neutre dans l'usage.

Quoi qu'il en soit, Raúl Dorra envisage avec sérieux le problème des genres dans la langue, tel qu'il se pose soudain aux locuteurs contemporains. Il écrit :

Mais aujourd'hui, et sans doute pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, nous nous trouvons face à l'exigence – non seulement l'exigence, mais encore la conquête progressive – de l'égalité universelle des rôles sociaux et des identités sexuelles ; c'est pourquoi l'exigence d'une égalité dans les genres grammaticaux devient aussi de plus en plus pressante.<sup>121</sup>

---

121 Notre traduction du texte de R. Dorra : « Pero ahora, y seguramente por primera vez en la historia de la humanidad, estamos ante el reclamo –y no sólo el reclamo sino ante la progresiva conquista– de la igualdad universal de roles sociales e identidades sexuales y por ello también progresa el reclamo de una igualdad en los géneros gramaticales. »

Ainsi formulés, les enjeux d'un changement de comportement langagier paraissent si axiologiquement fondés qu'ils en sont difficilement contestables. Ils pourraient rendre rapidement anachroniques, et pour tout dire dérisoires, les manœuvres ironico-humoristiques, même talentueuses. Mais celles-ci attestent néanmoins l'énorme difficulté à laquelle les tenants des inflexions comportementales doivent faire face : comment les faire admettre ?

## 5. L'aval : « nudger » le changement ?

### 5.1. L'atténuation concessive

En raison de sa filiation avec la philologie, la sémiotique dispose de concepts et d'instruments théoriques pour appréhender ce problème. On sait que les langues évoluent et que les deux grands moteurs du changement linguistique sont, d'un côté, la force de l'usage – orchestré par la masse parlante – et, de l'autre, les décisions de ce qu'on appelle la politique linguistique. Il faut toutefois que celles-ci « prennent », ce qui n'est pas toujours le cas.

La langue inclusive est sous le coup de la praxis énonciative. Et les sujets parlants ont affaire à ses produits, l'usage résultant de la convocation infiniment réitérée des formes qu'ils énoncent eux-mêmes. Il est difficile d'aller là contre ! Or, l'opération inverse de « révocation » des produits de la praxis est également possible, et aussi infiniment attestée. Cette révocation engendre la nouveauté. En termes de sémiotique tensive<sup>122</sup>, on peut dire que le processus mobilise le mode concessif générateur d'événement : « Bien que ça ne se dise pas, je le dis quand même ». Et voici que ce qui était barbarisme et pour cette raison rejeté, par l'effet de la révocation surprend d'abord et peu à peu s'impose : la femme devient la « meuf » et ce terme peut devenir à son tour convocable, entrer dans l'usage, s'y faire une place de plein droit, sous réserve bien entendu que cette « révocation » s'étende à la praxis collective. Le *Petit Robert*, archive de l'usage, l'a enregistré. Le concessif abrupt est ainsi progressivement atténué, jusqu'à entrer dans l'ordre de la norme.

Or cette question de la révocation, soutenue par des arguments historiques – philologiques et idéologiques – nombreux et manifestes, est bien au centre de ce qui se passe aujourd'hui avec l'écriture « inclusive », curieusement nommée ainsi comme l'observe justement Raúl Dorra. En effet, c'est plutôt l'état actuel qui est inclusif, le masculin incluant le féminin. Il s'agit donc, à l'inverse, de lutter contre cette inclusion et de ne plus accepter le précepte selon lequel « le masculin l'emporte sur le féminin », règle qui outrepassa son supposé statut grammatical. Mais comment faire passer dans l'usage individuel, puis collectif, ce changement de comportements linguistiques si profondément ancrés dans nos habitudes, et le faire partager, sans l'imposer, comme nouvelle habitude linguistique ?

Les voies d'une telle transformation sont au nombre de trois : il y a d'abord la praxis énonciative « naturelle », celle qui fait évoluer la langue de manière insensible et que chacun incorpore sans même y penser ; il y a celle de la politique linguistique, volontariste, normative et prescriptive, comme ce qui a

---

122 Cf. Claude Zilberberg, *Éléments de grammaire tensive*, Limoges, Pulim, 2006. Une des grandes innovations théoriques de cette grammaire est de montrer l'élasticité des catégories. Les contraires ordinaires (ex. ouvert / fermé) peuvent « s'étirer » en sur-contraires (ex. béant / hermétique). Ce qui conduit à faire apparaître l'importance équivalente de deux grands types de raisonnement : l'implicatif (« si la porte est ouverte, alors je peux la fermer ») et le concessif (« bien que l'huître soit hermétique, je l'ouvre ! »). Ce dernier est sous-jacent à toute nouveauté et génère la sensation de l'événement.

assuré la survie du français au Québec, histoire de résistance en réalité ; et il y a celle de l'esthétique, lorsqu'une forme magnifiée par l'écriture d'un puissant créateur révoque l'usage : alors, sensibilisée et esthésiquement imprimée, elle devient désirable et se naturalise. C'est ce qui s'est passé, par exemple, avec la « pieuvre » de Gilliat dans *Les Travailleurs de la mer*, terme du parler local en Bretagne nord choisi par Victor Hugo qui l'emploie au discours indirect libre (c'est le parler de Gilliat) pour nommer le poulpe. Peu de temps après, le roman ayant connu un immense succès avec la scène culminante du combat de Gilliat contre la « pieuvre », ce mot a pris place dans la langue, a remplacé le « poulpe » dans de nombreux contextes, et est devenu plus commun aujourd'hui. On peut dire qu'un tel processus relève du nudge : la médiation esthétique a rendu désirable le mot.

Mais ce genre d'événement n'estompe pas les résistances que rencontrent les tentatives d'infléchissements des conduites linguistiques (parmi d'autres : toutes relèvent, pour le sémioticien, d'un langage). Il y a aussi bien d'autres obstacles, internes ceux-là, qui risquent de ne pas passer la barrière de la praxis. On peut évoquer, dans le cas de la langue inclusive, ceux qui sont liés à l'analyse globale de la répartition des genres dans la langue, ou ceux qui sont tributaires des contraintes morpho-syntaxiques de l'accord dès lors que l'emploi en est fait de manière systématique, perturbant violemment la lisibilité, et bien d'autres encore.

Quel nudge pourrait donc infléchir les comportements linguistiques pour faire entrer dans la langue, individuellement et collectivement, « l'exigence d'une égalité dans les genres grammaticaux devenue de plus en plus pressante », du fait de la conquête progressive de l'égalité universelle des rôles sociaux et des identités sexuelles, comme l'écrit Raúl Dorra ?

## 5.2. Réversibilité narrative : la quête inversée

Si l'on cherche une voie de modélisation pour ces processus d'influence douce, on peut tout d'abord se tourner vers quelques références susceptibles de l'inspirer. John Locke dans son *Essai sur la tolérance* (1667) avait déjà abordé les stratégies de la douceur. « La tolérance [...] écrit-il, n'empêche pas seulement la subversion : utilisée avec sagesse, elle permet de *révéler* les troubles cachés. [...] Il incombe donc au magistrat de ne pas laisser les dissidents dans le secret, mais plutôt d'utiliser des "remèdes plus doux" ». Les « factions », en bref, « sont mieux "circonscrites", "encadrées", par la tolérance ». De son côté, Michel de Certeau, dans *L'Invention du quotidien*, analyse les fameuses « microrésistances » aux pouvoirs et à la surveillance, qui fondent à leur tour des « microlibertés [déplaçant] les frontières véritables de l'emprise des pouvoirs sur la foule anonyme. » Cela intéresse les modes d'appropriation et de détournement des dispositifs de contrôle. Les nudges exploitent ces attentes de l'inattendu. Troisième référence enfin, celle de Jean-François Lyotard qui développe, dans *La Condition postmoderne*, sa fameuse distinction entre la réaction et la riposte : « *Réagir* : on vous insulte, vous insultez. *Riposter* : on vous insulte, vous exultez... On vous place dans une perspective, vous placez votre adversaire dans une autre. Si vous n'inventez pas ce déplacement, vous ne ripostez pas, vous réagissez »<sup>123</sup>. La réaction se situe donc sur le même plan de pertinence que le système auquel elle s'oppose, elle est frontale, elle maintient la même logique, et donc la renforce. La riposte, au contraire déplace le plan de pertinence,

---

123 Jean-François Lyotard, *La Condition postmoderne. Rapport sur le savoir*, Paris, Minuit, « Critique », 1979.



en invente un nouveau, dérange la logique du système par l'invention de dispositifs inédits et inattendus, sur lesquels ledit système n'a pas de prise.

Ces trois démarches ont en commun une modification des orientations actantielles et programmatiques. C'est tout d'abord la compacité des actants qui est transformée : le Destinataire perd sa superbe, le Destinataire-sujet n'est plus la cible passive d'un *faire croire* ou d'un *faire faire*. La stratégie consiste au contraire à créer une porosité actantielle, et même à inverser l'orientation et le cours de la quête : le sujet cible doit devenir son propre Destinataire. Le secret manipulateur du nudge est donc dans la réversibilité narrative et actantielle. Et l'ingrédient de cette transformation, la compétence qui sous-tend la performance, est d'ordre esthétique : le ressort du nudge est le sensible.

### **Conclusion**

L'approche du problème des infléchissements comportementaux par la voie persuasive des nudges suppose tout d'abord une *réflexion sur l'amont* – les conditions de présupposition et d'accueil, confrontées au problème de l'habitude ; elle suppose en deuxième lieu, une *réflexion sur ce que nous avons appelé l'étale* – à savoir les conditions d'élaboration des stratégies, notamment esthétiques, susceptibles d'actualiser le désir de l'autre, et de « sculpter » en quelque sorte les biais cognitifs de ses attentes et de ses calculs<sup>124</sup> ; et elle suppose enfin une *réflexion sur l'aval* – concernant les problèmes d'acceptabilité et de réception de tels processus apparemment iréniques : anticiper les détournements, la dérive récurrente, etc. Nous avons omis de parler des deux derniers points ici, mais ils sont abondamment traités au fil de cet ouvrage.

Pour conclure tout-à-fait, nous dirons que les nudges relèvent clairement, pour reprendre la distinction de Lyotard, d'un esprit de riposte contre l'esprit de réaction : ils changent le plan de pertinence, ils jouent sur la recatégorisation, ils choisissent l'espace des termes neutres (ni ceci ni cela). Mais on doit s'attendre aussi à ce qu'ils placent le destinataire dans la même situation, celle de la riposte à la riposte... car celle-ci se trouve inéluctablement prise dans le flux de la praxis, et donc dans un processus rapide de stéréotypisation, surtout lorsqu'il s'agit de politiques publiques. Le mécanisme aval risque donc toujours d'être pris dans une syntaxe du calcul et de la récursivité, dans le « je pense que tu penses que je pense que tu penses, etc. ». Avec le piège récurrent, on entre dans une sémiotique du retors... (une sémiotique des biais), qui est à développer. Nous pouvons donc dire qu'il n'y a pas, en dépit de leur insidieuse douceur, d'innocence dans les nudges.

### **Bibliographie**

Alonso Aldama, Juan et Bertin, Erik (éds.), « Répétition et habitude dans les pratiques quotidiennes », *Protée*, vol. 38, n° 2, Chicoutimi, Université du Québec, Département des arts et lettres, automne 2010.

Certeau, Michel de, *L'invention du quotidien. 1. Arts de faire*, Luce Giard (éd.), Paris, Gallimard, « Folio-essais », n° 146, 1990.

Fontanille, Jacques, *Pratiques sémiotiques*, Paris, PUF, « Formes sémiotiques », 2008.

Kahneman, Daniel et Tversky, Amos, *Système 1. Système 2. Les deux vitesses de la pensée* (2011), Paris, Flammarion, « Champs », 2012.

---

<sup>124</sup> On peut rappeler qu'à l'origine des nudges se trouve la théorie des biais cognitifs développée par Daniel Kahneman et Amos Tversky, notamment dans leur ouvrage de référence : *Système 1. Système 2. Les deux vitesses de la pensée* (2011), Paris, Flammarion, « Champs », 2012.

Locke, John, *Lettre sur la tolérance* (1689), précédé de *Essai sur la tolérance* (1667) et de *Sur la différence entre pouvoir ecclésiastique et pouvoir civil*, Paris, Garnier-Flammarion, « GF », 2007.

Luca, Ghérasim, *Ne pas détacher le vide du sol* (1985-1986), Paris, Gallimard, « Poésie », 2015.

Lyotard, Jean-François, *La Condition postmoderne*, Paris, Minuit, « Critique », 1979.

Missika, Jean-Louis, *Le nouvel urbanisme parisien*, Terra Nova, en ligne, 2019.

Montaigne, Michel de, « De l'expérience », *Les Essais* (1588), Livre III, chap. XIII, éd. de P. Villey, Paris, PUF, « Quadrige », 1965 (3<sup>e</sup> éd. 1999).

Tournier, Michel, *Vendredi, ou Les Limbes du Pacifique*, Paris, Gallimard, « Folio », 1967.

Zilberberg, Claude, *Éléments de grammaire tensive*, Limoges, Pulim, 2006.

Pour citer cet article : Denis BERTRAND. « Praxis énonciative, habitude et résistance au changement », *Actes Sémiotiques* [En ligne]. 2021, n° 124. Disponible sur : <https://doi.org/10.25965/as.6727> Document créé le 11/01/2021

ISSN : 2270-4957

La sémiotique a réservé l'étude de la manipulation en premier lieu aux relations intersubjectives, avec pour point de départ les propositions de Greimas et Courtés dans *Sémiotique 1* (1993), celles de Greimas dans *Du sens II* (1983), celles de Courtés dans son *Analyse sémiotique du discours. De l'énoncé à l'énonciation* (1991) qui furent suivies par plusieurs ouvrages et articles. Dans un second temps, ce cadre fut élargi aux relations objet-sujet sous l'impulsion de Michela Deni (2001, 2002, 2005) qui définit, à partir des déclinaisons initiales de Greimas, l'articulation entre une dimension communicative attentive à la forme de l'objet et une dimension opératoire centrée sur l'usage, et postule qu'« on comprend et on apprend à utiliser les objets pendant l'utilisation et non à partir de la seule observation des "invitations à l'usage" » (Deni, 2005, p. 84). Si l'intitulé du concept de factitivité (*faire faire*) recentre donc le cadre général de la manipulation associé à un *faire faire, faire savoir et faire croire*, les deux programmes sont induits par la factitivité.

Désormais associée aux objets, celle-ci entre en dialogue avec le concept d'affordance de Gibson (1977, 1979) initialement associé à l'environnement et à l'interaction entre l'animal et le monde, puis revisité par Norman (1988) qui le rapporte aux objets. Le terme désigne alors une sollicitation, un appel fait au corps. Pour Norman, l'objet manifesterait une demande de contact qui contiendrait déjà tout un savoir pour une utilisation à venir. En amont de cette généalogie conceptuelle, il invite donc à évoquer la communion phatique de Malinowski, laquelle repose sur le désir d'établir ou de maintenir le contact préalablement à l'élaboration d'un message, qui deviendra la fonction phatique de Jakobson (1963, p. 217).

Dans cet article, je souhaite introduire la notion de nudge dans le champ du design et de l'exposition pour observer comment la manipulation explicite du parcours muséal fondée sur l'obligation ou l'interdiction s'adoucit en une manipulation douce autorisant des choix. Cette complexité est permise par l'objet de design lui-même dont la particularité est d'être un terme complexe à la frontière de l'objet d'usage et de l'œuvre d'art. Il suffit donc d'un « coup de pouce » pour le faire basculer d'un côté ou de l'autre et ouvrir une variété de possibles (suggestion, incitation, etc). J'observe plus précisément quelques figures d'une dramatisation associant une modalité positive représentée par la figure de l'intervention (*faire faire*) et une modalité négative, par l'empêchement (*faire ne pas faire*) qui renégocie le statut de cet objet-frontière. Cette manipulation au second degré peut être rapprochée du nudge.

## 1. La manipulation au musée

Introduisons la problématique du nudge au musée ou dans un lieu dévolu à l'art. Nous posons dès l'abord une manipulation à la fois positive et négative où le visiteur est censé *pouvoir voir* -tout l'effort du musée vise la jouissance du voir- mais *ne pas pouvoir toucher*, qui est un empêchement sélectif. Tel est le cas général qui doit être associé au statut de l'objet d'art. Précisons ces statuts.

En m'efforçant de caractériser par ailleurs (Beyaert-Geslin, 2012) la présence de l'œuvre et celle de l'objet d'usage, j'ai mis en évidence deux configurations typiques. L'objet artistique constitue une sorte d'île repliée sur elle-même et refusant tout contact, le *vouloir toucher* caractéristique de la sculpture procédant par une délégation de la main à l'œil. La main est alors tenue à distance si bien qu'on « touche avec les yeux » en mobilisant la compétence de l'haptique de Riegl reprise par Deleuze (1981). Au contraire, l'objet d'usage se définit par la transitivité. C'est « quelque chose qui sert à quelque chose », de sorte qu'il sollicite à la fois une interobjectivité du côté de l'interface-objet et une interaction avec un sujet du côté de l'interface-sujet (Zinna, 2005). Il désire pour ainsi dire le contact avec un autre objet et avec un sujet pour constituer diverses scènes pratiques.

Le cas de l'objet de design s'avère particulièrement intéressant pour une étude de la factivité car il se situe dans un entre-deux. Ceci m'a amenée à proposer une graduation des valeurs d'échange le situant entre l'œuvre et l'objet d'usage, et à prévoir d'un côté des sous-contraires comme les appelle Zilberberg (Beyaert-Geslin, 2012, chap. 1), l'objet de design en édition limitée considéré comme une quasi œuvre d'art et l'objet de design banal qui s'approche de l'objet d'usage et, de l'autre côté, les surcontraires que sont le chef-d'œuvre et le déchet. À cette aune, on peut précisément graduer la valeur des objets, sans que cette échelle soit définitive. Comme j'ai également essayé de le montrer, ce statut intermédiaire de l'objet de design se manifeste de façon exemplaire avec les meubles et plus précisément encore avec la chaise.

Il serait sans doute utile de préciser les propriétés de ces différents objets, mais il importe surtout de rapporter leurs valorisations aux compétences modales du visiteur et de les associer au contact ou à la négation du contact, qui valide ou suspend au contraire la dimension factitive de l'objet.

Je propose de vérifier l'exemplarité de l'objet de design en observant quelques scénographies muséales. Les autorisations de reproduction des images n'ayant pu être obtenues, il faudra accéder à l'exposition qui constitue le corpus de cette étude via deux liens :

- Le premier renvoie à un portfolio de l'exposition :  
<http://mapmuseografos.com/en/portfolio/putman/>
- Le second au site officiel de l'exposition *L'éternel dans l'instant* :  
<http://www.capc-bordeaux.fr/programme/leternel-dans-linstant>

L'exposition consacrée à Andrée Putman, organisée au CAPC Musée d'Art contemporain de Bordeaux<sup>125</sup>, pose très précisément le problème du statut et de la valeur des objets car les meubles de ce designer sont à la fois présentés dans une exposition temporaire et en usage dans les différents espaces

---

125 L'exposition s'est tenue du 16 mai 2015 au 10 janvier 2016.

du musée (les galeries mais aussi les bureaux et terrasses). Andrée Putman étant chargée de l'architecture intérieure de cet immense entrepôt de denrées coloniales construit en 1824 et transformé en musée dans les années 1980, plusieurs commandes lui ont été faites entre 1983 et 1990. Les vingt-cinq années qui séparent les deux convocations des mêmes objets (les années 1980-1990 et 2015, année d'ouverture de l'exposition) ont du reste permis aux observateurs et critiques de s'extraire de la forme de vie dans laquelle ils étaient immergés, d'inscrire les objets dans une diachronie, de les historiciser en posant sur eux le regard éloigné cher à Lévi-Strauss (1983).

Les objets des deux époques sont-ils bien les « mêmes » ? Dans un texte célèbre, Prieto (1990) distingue les différentes façons pour les objets d'« être les mêmes ». Ils peuvent, écrit-il, présenter une variété d'identités spécifiques qui ne sont « jamais contradictoires entre elles » (*id.*, p. 133). Les sièges, lampes et étagères dessinés par Andrée Putman présentent tous la même identité spécifique car leur modèle et leur forme sont partagés. Si tous peuvent être considérés comme authentiques, c'est en revendiquant des identités numériques distinctes. Le collectionneur de Putman recherchera sans doute les objets qui meublent le CAPC car ils ont une histoire, un pedigree (*id.*, p. 143) qui, les situant individuellement dans une temporalité restituée par la patine (Fontanille, 2001), définit la singularité allant avec une identité numérique. Cette singularité mobilise les critères de rareté voire d'unicité qui augmentent leur valeur d'échange et les rapproche de l'objet d'art dans l'échelle de valeurs déjà mentionnée.

## **2. Le statut des objets**

Mais la question de l'identité des objets posée par l'exposition consacrée à Andrée Putman se double d'une autre question, qui porte sur leur statut et la possibilité de transformer un objet de contemplation en un objet d'usage, ou inversement. On pourrait avancer que, si la question de l'identité est tranchée dès l'abord et trouve une réponse dans les décisions opérées par l'instance muséale à deux époques différentes, celle du statut des objets reste ouverte. Si l'exposition rapporte cette identité à une manipulation scénographique prenant appui sur le faire pragmatique et cognitif du visiteur, elle est remise en jeu par le geste du visiteur qui peut pour ainsi dire les dégrader. C'est cette imperfectivité et ce risque statutaire qu'il faut observer dans l'exposition dédiée au mobilier de Putman.

Toute la difficulté pour les scénographes réside dans la manifestation du décalage du statut d'objet d'usage qui permet au visiteur de distinguer et problématiser les deux statuts des « mêmes » objets. Quelle stratégie est adoptée ? Les sièges (fauteuils et chaises) et tablettes sont alignés sur un plan à peine surélevé qu'on appellera estrade ou socle mais sans trancher, les deux appellations indiquant déjà le statut de l'objet (l'estrade induit une projection du corps et renvoie à l'objet d'usage alors que le socle désigne un objet de contemplation). L'estrade (ou socle) se caractérise par une hauteur minimale et presque symbolique. Elle fait un angle droit avec une cloison peinte en blanc et segmentée par des plages jaunes disposées horizontalement et verticalement pour constituer de larges bandes laissant apparaître la cloison blanche en haut et en bas, à l'extrémité gauche et droite. Les meubles étant de couleur noire à l'exception de quelques fauteuils de bois, ils « ressortent » sur le fond clair. Au contraste tonal s'ajoute un contraste de densité en raison de l'effet de sens de lourdeur du noir et de légèreté du fond clair. Ceci induit un contraste supplémentaire : le noir produit un effet de sens de concentration alors que le jaune est rayonnant. Selon le cas, les bords horizontal et vertical de la bande jaune soulignent l'orthogonalité

des meubles ou l'arrondi du dossier des chaises. À chaque fois, une ombre portée sur la cloison verticale et le sol dédouble la présence de l'objet.

Placée à l'arrière-plan de cet ensemble constituant le cœur de l'exposition, une photographie de très grand format représente une scène pratique de bureau constituée par les « mêmes » fauteuils qu'on localise aisément à l'intérieur du CAPC en raison d'une continuité isotopique entre une arcade qui constitue l'angle haut de la photographie et une fenêtre située à droite, deux éléments d'architecture comparables à ceux qui jalonnent le parcours d'exposition. Le point de vue proposé par la photographie reproduisant la perspective du visiteur et offrant comme point de repère l'arcade placée dans le prolongement de celles du parcours, la scène représentée par la photographie semble être le point aboutissant de ce parcours de visite. Les fauteuils de la scène de bureau représentée par la photo, placés exactement au point de fuite, deviennent en outre le point focal de la visite. Ceci permet d'évoquer une manipulation pragmatique et cognitive et une procédure de débrayage et d'embrayage énonciatifs où le visiteur, achevant cognitivement son parcours dans l'image, assume la position de visiteur-délégué.

La mise en abîme confronte ainsi les deux statuts des « mêmes » meubles, objet d'usage ou de contemplation. Elle réunit deux scènes pratiques distinctes reflétant des facettes de la vie du musée qui est à la fois un lieu d'exposition dédié à la contemplation et un lieu de travail pour le personnel. La photo du bureau du CAPC étant au centre de l'exposition, elle désigne aussi cette scène d'usage comme un lieu hétérotopique ou utopique, un « ailleurs » localisé et pourtant inaccessible où la performance du héros pourra avoir lieu. Ce qui est en jeu est donc un parcours narratif dont les objets sont les protagonistes, des héros dont les compétences et l'évaluation de ces compétences constituent l'enjeu même de l'exposition.

La mise en abîme confronte de surcroît deux décalages stratégiques vis-à-vis de l'usage, deux retraits du corps : la mise à distance par la scénographie muséale d'une part, et par la photographie d'objets (pourtant représentés dans une scène pratique), d'autre part. Cette double suspension peut être assimilée aux deux prémisses d'une mise en récit de l'objet, qui doit d'abord être extrait de l'usage dans une scène topique avant d'être projeté dans la scène hétérotopique ou utopique. La transformation narrative accorde aux sièges le statut d'actants traversés par une intentionnalité, sinon celui de sujet. La subjectivation est ici rendue possible par l'homologation classique du siège et du corps en raison de la correspondance terme à terme de leurs parties (le dossier et le dos, les accoudoirs et les avant-bras, etc) et de leur connivence dans les scènes pratiques de la vie quotidienne<sup>126</sup>. Ainsi assimilés au corps, les sièges s'offrent à toutes sortes de transformations actantielles et acceptent diverses compétences subjectives constituant des personnages. Ces petits héros de la transformation narrative sont en ce cas accompagnés par le visiteur-délégué dans l'espace hétérotopique ou utopique de la photo.

Observons maintenant les étagères. Celles qui sont posées sont présentées sur une estrade (ou socle). De couleur noire, elles « ressortent » elles aussi sur la bande jaune qui souligne pareillement leur horizontalité. Dépourvues de ce dispositif scénographique, les étagères suspendues sont quant à elles simplement accrochées à la cloison blanche à hauteur de la main. L'absence de tout objet, livre ou document permet d'inspecter ces meubles de rangement sous toutes leurs facettes, confirmant ainsi leur statut d'objet de contemplation et d'exploration et donnant lieu au *faire pragmatique* qu'imposent les

---

126 Ces différents points sont étudiés dans Anne Beyaert-Geslin, *op. cit.*

œuvres d'art, un faire déterminé par le nombre de dimensions de l'objet. En effet, si les sculptures et objets tridimensionnels imposent des mouvements concentriques (il faut tourner autour), les objets bidimensionnels tels que les tableaux imposent des déplacements dans la distance pour contenir l'objet dans le champ du regard puis s'approcher d'un détail. Les objets de l'exposition composant une famille voire des séries, ils suggèrent en outre des points de vue rapprochés pour observer leurs diverses localités, mais également un regard éloigné permettant de rapprocher leurs propriétés, leurs volumes et formes, qui seront détaillés par un regard comparatif. Ce regard proche et lointain qui mesure, tâte, soupèse, en associant nécessairement la vue et le toucher, fût-ce par délégation à la vue, mais qui compare aussi semble caractéristique de la perception de l'objet de design. Tout en faisant le lien entre des propriétés sensibles et un cadre conceptuel dans une tension étique-émique<sup>127</sup>, il intègre l'objet à sa famille mobilière.

Le vide des étagères introduit pourtant une sorte d'énigme fonctionnelle : est-ce ici la place des livres ? Ceci est-il un tiroir de rangement ? Ceci est-il un lutrin sur lequel on pourrait poser le livre, l'ouvrir et engager sa lecture ? Mais dans ce cas, le lutrin devrait être tourné vers l'utilisateur... Parce que les rangements sont vides et leurs formes complexes, le *faire pragmatique* est suspendu et laissé à l'imagination du visiteur. À charge pour lui de former des hypothèses de gestes et d'inventer des scénarios de prise en main des objets. Une scène pratique de rangement est certes actualisée mais les cours d'action et les gestes qui la définissent demeurent potentiels et doivent être inventés. L'évidement sollicite la participation cognitive du visiteur appelé à scénariser le meuble en fonction de ce qu'il sait des pratiques muséales et à dessiner les gestes qui rapporteront les différentes localités du meuble (les tiroirs, les classeurs...) à des objets susceptibles d'y prendre place. Cette interpellation qui déplace l'attention vers les propriétés locales de l'objet en interrogeant ses formes et matériaux<sup>128</sup>, situe des « prises » du corps mais aussi, inversant la localisation, des « prises » des objets sur le corps, sollicitant ainsi la notion d'affordance.

Dans le parcours de visite, une chaise isolée retient toute l'attention, celle du gardien. Identique à celle qui est exposée sur l'estrade, quelques mètres plus loin, elle est simplement posée sur le sol, contre l'avancée de l'arcade, sa place habituelle. Cette chaise solitaire introduit un quatrième statut dans l'inventaire élaboré précédemment. Rappelons les trois statuts mentionnés : celui, non-scénarisé, de l'objet d'usage représenté par la chaise du gardien (1) celui, scénarisé, de l'objet de design à contempler (2) celui des objets d'usage représentés par la photographie : la scénarisation est dans ce cas assumée par la photographie (3). Outre son propre statut, la chaise du gardien interroge celui des objets de contemplation dépourvus de socle et, exceptée la cloison blanche, de tout dispositif scénographique : c'est le cas des étagères suspendues. Même si la scénographie « minimaliste » ne les prémunit pas du contact, on peut penser que la présence de la chaise du gardien juste à côté, qui symbolise la clause d'empêchement muséale, suffit à leur conférer le statut d'objet de contemplation.

Dans une salle latérale, des lampadaires sur pied tous identiques et simplement juxtaposés introduisent la métaphore d'une forêt que le visiteur est invité à explorer, ce qui met en évidence la

---

127 Comme phonétique et phonémique.

128 Voir les propositions de Norman sur la matière des surface, bois ou verre, qui « appellent » une certaine forme de vandalisme.

dimension posturale, la mesure de son propre corps confronté à l'objet. La mise en scène des lampadaires retient particulièrement l'attention car le décalage de l'usage s'effectue non par évidement, stratégie utilisée pour les étagères, mais au contraire par la saturation de l'espace et la multiplication des objets. Une telle manipulation n'est pourtant pas sans risque car la multiplication des lampadaires pourrait diminuer la valeur de chacun d'eux, le nombre récusant leur statut d'œuvre, à moins que cette configuration ne réfère au genre artistique par sa ressemblance avec une installation, ce qui l'augmenterait au contraire. À la frontière de ces deux statuts (objet d'usage ou objet d'art), celui de l'objet de design se trouve confirmé par le panneau didactique qui décrit la lampe par le dessin d'une coupe transversale légendée en détaillant ses propriétés techniques. On découvre ainsi une seconde façon d'extraire l'objet de sa scène pratique, de le décaler de l'usage pour en modifier le statut : la réification ou la duplication qui rendent l'objet pareillement dysfonctionnel.

Ces observations suffisent à montrer l'alternative entre l'usage et la contemplation. Se servir de l'objet revient à ne plus le voir. Tout l'effort de la scénarisation consiste donc à diriger l'attention du visiteur vers les objets mis en évidence par la petite estrade symbolique et les couleurs des cloisons en abandonnant la chaise du gardien à une attention subsidiaire. La manipulation pragmatique et cognitive accentue le *pouvoir* et le *vouloir voir* en prévoyant une gradualité des compétences (vouloir voir les objets scénarisés et non la chaise du gardien), mais en distinguant conjointement les valeurs, au sens de ce qui importe comme au sens de valeurs d'échange.

Cette manipulation positive centrée sur le *faire faire* est complexifiée par un empêchement, un *faire ne pas faire* lié en l'occurrence au toucher : toucher un chef d'œuvre, fût-il un objet sacré ou un monument<sup>129</sup> relève du sacrilège, de la profanation. Une telle modalisation est graduelle et déterminée par les valeurs d'échange de l'objet. Or quel degré d'empêchement réclament les objets de design ? Les remarques précédentes laissent penser que le toucher reste ici faiblement démodalisé. L'empêchement est mesuré par la minceur de l'estrade qui non seulement n'oppose aucun obstacle au piétinement, mais dispose de surcroît les sièges à une hauteur facilitant l'usage en les approchant même dangereusement du bord de l'estrade. Seuls de petits textes déposés sur les fauteuils contredisent l'affordance, l'invitation à s'asseoir. Cette offre (*pouvoir toucher*) étant reniée par l'injonction (*devoir ne pas toucher*), elle prend le sens d'une provocation précisant, par l'introduction d'une négation intermédiaire, le sens initialement donné par Greimas<sup>130</sup>. La dramatisation tentation/empêchement construit pour ainsi dire une manipulation au second degré qui redéfinit le sens initial de la tentation, la transformant en provocation.

### **3. L'empêchement de toucher**

Nous avons circonscrit un certain faire : l'empêchement concerne spécifiquement le toucher. Nous avons également observé une sélectivité liée aux propriétés de l'objet : ce qui est empêché est, pour un siège, le « s'asseoir » qui expose au risque de l'usure, en l'occurrence celui de défoncer le fauteuil. S'asseoir sur le siège reviendrait en outre à modifier le sens de l'exposition susceptible de se transformer en un espace de détente. Quittons maintenant le CAPC pour nous rendre à la *Design Week* de Milan. Nous y trouverons une variété d'empêchements du toucher liés aux propriétés des objets mais aussi

---

129 Voir *Sémiotique du design*, *ibid.* et l'application au monument faite par Isabella Pezzini (2019).

130 Greimas, 1983 ; Greimas et Courtés, 1993.



diverses combinaisons de tentation et d'empêchement<sup>131</sup>. Les stratégies d'empêchement relevées s'appuient le plus souvent sur un support verbal, suivant l'exemple de l'exposition du CAPC. Elles prennent en certains cas la forme d'une intimidation (ou menace) dans la typologie élaborée par Greimas et Courtés<sup>132</sup>, comme c'est le cas pour l'énoncé « someone will slap you » dont la puissance se conçoit mieux lorsqu'on la rapporte à la fragilité des petits objets de porcelaine qu'il « protège » du contact. L'interdiction de l'énoncé verbal est parfois adoucie par un smiley ou un trait d'humour.

La manipulation peut également suivre la recommandation faite par Bruno Latour<sup>133</sup> à propos de la clé de l'hôtel et fait alors délégation à un objet pour empêcher le toucher. C'est le cas bien connu des vitrines qui sont des empêchements sélectifs faisant obstacle au toucher et non à la vue. Mais la vitrine expose au risque de la fausseté statutaire : elle offre les objets à la contemplation en faisant à peu près des œuvres. Dans le cadre de la *Design Week*, la présentation en série et en rangées, qui récusé l'unicité de l'objet d'art lève cette possible ambiguïté et garantit un statut intermédiaire.

D'autres dispositifs bien connus introduisent un empêchement moins puissant et sélectif. C'est le cas de la cordelette qui marque symboliquement l'empêchement du franchissement mais sans contraindre véritablement le corps. Le franchissement de la cordelette laisserait toute latitude pour toucher et même s'asseoir. En contrepartie de cet empêchement qui postule la présence d'un gardien ou une connaissance des règles en vigueur dans un musée, elle préserve le statut de la scène pratique et la présente en situation d'usage. Parmi toutes ces manipulations, la plus délicate est sans doute la fleur de chardon utilisée au Musée des arts décoratifs et du design de Bordeaux. Si cette fleur séchée disposée sur un fauteuil ancien recouvert de tapisserie reproduit, parmi les quatre formes de la manipulation<sup>134</sup>, le principe de l'intimidation, sa brutalité reste néanmoins essentiellement symbolique et surtout très sélective puisqu'elle décourage le *vouloir s'asseoir* sans empêcher ni l'observation rapprochée (qu'elle encourage même pour identifier la fleur) ni le toucher de la précieuse tapisserie.

Avec ce début d'inventaire, on vérifie que les dispositifs pragmatiques sont à la fois des déictiques et des indicateurs du statut de l'objet, qu'ils peuvent être simples (vitrine) ou complexes (cordelette et gardien) mais dépendent aussi du statut du lieu lui-même et de l'existence d'un *savoir-faire et d'un savoir-être* préalables qui catégorise *a priori* les objets, les destinant à la contemplation ou à l'usage. L'absence de ce savoir-être dans les divers lieux de la *Design Week* rend l'empêchement pragmatique nécessaire. Dans ce cas, l'empêchement symbolique ne suffit pas et les vitrines sont indispensables. Les différents dispositifs de manipulation mettent ainsi en relation les modalités aléthiques (nécessité ou possibilité) et déontiques avec des statuts d'objets et des valeurs différentes.

Mais le plus intéressant réside sans doute dans les formes de dramatisation réclamées par les objets de design, qui modalisent la compétence de l'observateur par un *vouloir et pouvoir observer* mais aussi un *vouloir toucher* qui se heurte à l'empêchement d'un *ne pas pouvoir toucher*. La dramatisation prend un sens particulier pour ces objets, dont elle précise la position dans un entre-deux statutaire.

---

131 L'auteure remercie chaleureusement Emna Kamoun qui a étudié ces différents dispositifs scénographiques dans sa thèse en sciences de l'information et de la communication Mention Design, intitulée *La Design Week : de l'évènement à la reconfiguration du quotidien*, soutenue le 6 décembre 2019 à l'université Bordeaux Montaigne.

132 Greimas et Courtés, *op. cit.*, p. 221.

133 Latour, 2007.

134 Voir notamment Greimas et Courtés, *op. cit.*

#### 4. Le nudge, une provocation sensible

La visite de l'exposition Putman du CAPC a révélé deux dramatisations modales caractéristiques : la première est exemplifiée par les fauteuils exposés à hauteur de l'usage sur une estrade d'une épaisseur symbolique, tout près du bord. Ils incitent fortement à s'asseoir pour tester le fauteuil ou se reposer alors qu'un billet l'interdit. La seconde concerne les étagères présentées à hauteur de la main et offertes à l'exploration manuelle alors que la chaise du gardien rappelle la consigne muséale du *ne pas pouvoir toucher*. Deux manipulations de la *Design Week* semblent également exemplaires : celle du papier bulle qu'un énoncé verbal demande de *ne pas toucher* et celle, un peu différente, des trous percés dans une cloison qui incitent à regarder ou à écouter mais en assumant la connotation négative associée au voyeurisme. À chaque fois, la tentation se trouvant scénarisée en même temps que l'empêchement, elle construit une manipulation au second degré l'assimilant elle-même à une provocation. Parce qu'ils opposent fréquemment des modalités différentes, l'expérience et l'existence (l'offre pragmatique de s'asseoir et un énoncé textuel qui l'interdit, par exemple) ces scénarios interrogent aussi la hiérarchie de la combinatoire et introduisent un rapport de forces : la tentation de s'asseoir est-elle plus forte que l'empêchement imposé par l'énoncé verbal ? Cette polémologie induit des choix.

Ce parcours révèle ainsi la complexité qu'introduisent, à travers une variété de manipulations douces, les objets de design dans les parcours muséaux. Dans toutes ces configurations, une tentation est systématiquement confrontée à son interdiction en jouant sur des plus et des moins, des pondérations graduelles. Or si l'affordance se trouve ainsi reniée, elle est aussi soulignée, exemplifiée et même aiguisée par l'empêchement. C'est l'empêchement de s'asseoir qui rend le siège si avenant... Plus exactement, la démodalisation graduelle (*ne pas pouvoir toucher*) a pour contrepartie paradoxale une modalisation (*vouloir toucher*) équivalente qui détermine la puissance de l'affordance. Le siège est d'autant plus avenant que l'empêchement est marqué... En ce sens, le jeu d'invitation/interdiction dessine une scène dans laquelle l'objet de design, théâtralisant son affordance, affirme et exemplifie son statut d'entre-deux.

La manipulation est aussi une mise en scène du sensible qui, telle une provocation sensible, en déploie les diverses facettes. Elle magnifie la rotondité renflée du papier bulle qui le rend si tentant, souligne la texture de la tapisserie du fauteuil... Si le nudge mobilise nécessairement cette dimension sensible, la mettant fréquemment en balance avec une autre dimension, cette exaltation du sensible pourrait être une de ses caractéristiques essentielles voire son pivot stratégique. Mais si les nudges pratiques, ceux qui sont insérés dans la vie quotidienne, n'en font qu'un moyen, l'exaltation du sensible semble être l'enjeu même de l'exposition d'objets de design et se trouve ainsi exemplifié. Sur ce point, les nudges intransitifs, réflexifs des expositions d'objets de design se distinguent des nudges transitifs ordinaires.

#### **Conclusion : la dimension pathémique de la manipulation**

Quel est l'enjeu de cette manipulation complexe ? Suivant le sens donné par Greimas et Courtés, un objet de valeur relevant d'un don positif ou négatif devrait être posé. Or à la différence de leurs certains de leurs exemples, il n'y a ici aucun gain financier ni objet d'échange. Ce qui est en jeu est une expérience sensible, la jouissance esthétique de l'objet de design. Ceci porte l'attention sur la dimension pathémique de la manipulation en nous incitant à nous demander comment elle surdétermine la

dimension cognitive. Cette dimension pathémique pourrait néanmoins nous égarer en soumettant l'expérience de ces objets de design à une simple séduction, au plaisir et au déplaisir, au « j'aime » ou « j'aime pas ». L'enjeu n'est pourtant pas ici de juger beaux ou laids les meubles dessinés par Andrée Putman. La manipulation par le plaisir et le déplaisir n'est qu'une prémisse qui organise les conditions d'une découverte de ces objets, autrement dit de la mise en évidence de dimensions inconnues et d'une reconstitution de la forme de vie d'une époque (en l'occurrence, celle des années 80).

## Bibliographie

- Beyaert-Geslin, Anne, *Sémiotique du design*, Paris, PUF, 2012.  
— « Factitivité. La postérité d'un concept », dans *Semiotica, Journal of the international Association for Semiotics studies*, pp. 393-407, issue 214, 2017.
- Courtés, Joseph, *Analyse sémiotique du discours. De l'énoncé à l'énonciation*, Paris, Hachette, 1991.
- Deleuze, Gilles, *Francis Bacon, Logique de la sensation*, Paris, Seuil, 2000 (1981).
- Deni, Michela, « Les objets factitifs », in Jacques Fontanille et Alessandro Zina (éds.), *Les objets au quotidien*, Limoges, Pulim, pp. 81-98, 2005.  
— « Organisations interobjectives et intersubjectivité dans les trains », in *La société des objets, Protée*, pp. 75-83, 2001.  
— *Oggetti in azione. Semiotica degli oggetti : dalla teoria all'analisi*, FrancoAngeli, 2002.
- Fontanille, Jacques, « Sémiotique des objets », in Michela Deni (éd.), *Versus*, « La semiotica degli oggetti », 2002.  
— « La patine et la connivence », in Éric Landowski et Gianfranco Marrone (éds.), *La société des objets. Problèmes d'interobjectivité, Protée*, vol. 29, n° 1, 2001.
- Gibson, James Jerome, "The Theory of Affordances", in Rorbert Shaw et John Bransford (éds.), *Perceiving, Acting and Knowing*, Hillsdale, Erlbaum, 1977.  
— *The Ecological Approach to Visual Perception*, Boston, Houghton Mifflin, 1979.
- Greimas, Algirdas Julien, *Du sens II. Essais sémiotiques*, Paris, Seuil, 1983.
- Greimas, Algirdas Julien et Courtés, Joseph, *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Hachette, 1979 (1993).
- Jakobson, Roman, *Essais de linguistique générale*, trad. par Nicolas Ruwet, Paris, Minuit, t. 1, 1963.
- Kamoun, Emna, *La Design Week : de l'évènement à la reconfiguration du quotidien*, thèse en sciences de l'information et de la communication Mention Design, soutenue le 6 décembre 2019 à l'université Bordeaux Montaigne.
- Latour, Bruno, *Petites leçons de sociologie des sciences*, Paris, La Découverte, 2007.
- Lévi-Strauss, Claude, *Le regard éloigné*, Paris, Plon, 1983.
- Norman, Donald, *The psychology of everyday things*, New-York, Basic Books, 1988.
- Norman, Donald, *Emotional design. Why we love (or hate) everyday things*, New-York, Basic Books, 2005.
- Pezzini, Isabella, « Actes sémiotiques et monuments : autour de la Fontaine de Trevi à Rome », in Anne Beyaert-Geslin, Ludovic Chatenet et Françoise Okala, *Monuments, (dé)monumentalisation : approches sémiotiques*, Pulim, p. 229-242, 2019.
- Prieto, Luis, « Le mythe de l'original. L'original comme objet d'art et comme objet de collection », publié originellement sous le titre « Il Mito dell'originale », dans *Museo dei Musei*, catalogue de l'exposition *Il Mito dell'originale*, Florence, 1988 ; trad. Fr. par l'auteur, *Poétique*, n° 81, février 1990.
- Zinna, Alessandro, « L'objet et ses interfaces », in Jacques Fontanille et Alessandro Zinna (éds.), *L'objet au quotidien*, Limoges, Pulim, 2005.

## **Webographie**

<http://mapmuseografos.com/en/portfolio/putman/>

<http://www.capc-bordeaux.fr/programme/leternel-dans-linstant>

[https://fr.wikipedia.org/wiki/Fichier:CAPC,\\_Bordeaux,\\_July\\_2014\\_\(06\).JPG](https://fr.wikipedia.org/wiki/Fichier:CAPC,_Bordeaux,_July_2014_(06).JPG)

Pour citer cet article : Anne BEYAERT-GESLIN. « Factitivité et manipulation douce : quelques leçons tirées de l'exposition d'objets de design », Actes Sémiotiques [En ligne]. 2021, n° 124. Disponible sur : <<https://doi.org/10.25965/as.6737>> Document créé le 11/01/2021

ISSN : 2270-4957

La question si stimulante des *nudges*, ces formes renouvelées de manipulation destinées à infléchir de manière douce les comportements collectifs, a un antécédent majeur en sémiotique. Que les jeunes sémioticiens nous pardonnent, elle suscite en effet tout d'abord le souvenir d'une étape importante de la réflexion sémiotique, celle centrée sur les modalités, qui fut l'occasion pour moi, en 1976, de la direction, confiée par Greimas, du numéro 43 de *Langages* consacré justement aux modalités. L'article important que Greimas avait proposé, « Pour une théorie des modalités » (1976), posait les bases d'une théorie de l'action et de la manipulation, reprise dans le célèbre *Dictionnaire* (1979) et inséré dans *Du Sens II* (1983), et qui reste d'une remarquable puissance, inégalée.

Les nudges appartiennent donc à la panoplie riche et complexe des formes de manipulation, avec cette double particularité de la douceur et de l'actant destinataire, collectif. La douceur se doit d'être convertie en termes de modalités, le sujet cible de ce type de manipulation voyant sa liberté de choix préservée.

### 1. Comment canaliser le comportement des piétons

Nous nous attacherons, pour illustrer notre propos, à un exemple de *nudge* tentant d'influencer, voire de canaliser le comportement collectif des piétons en déplacement dans une ville, la nôtre en l'occurrence, la ville de Tours.

Il sera donc question de l'investissement de l'espace urbain par le piéton, et de tous les dangers qui le guettent, le piéton étant désigné d'emblée, dans les textes qui posent ses droits et ses devoirs, comme un sujet vulnérable. Et une récente disposition lui donne priorité sur les véhicules, même si le piéton se limite à manifester l'intention de traverser la rue (c'est, on le sait, depuis longtemps le cas, par exemple, à Londres).



On se préoccupait déjà à Pompéi (79 av. J.-C.) de préserver les piétons des chars lancés dans les rues et dont les roues ont creusé le pavement.



Cette antique disposition a pu inspirer les passages pour piétons islandais, très efficaces, paraît-il, grâce à la production d'une illusion d'optique.



Préserver l'intégrité et la vie des piétons ne semble pas le souci de ces habitants de San Francisco qui ont fait déposer des blocs pour interdire aux SDF de s'installer sur les trottoirs pour dormir. Les SDF déplacent les blocs sur la rue et les services municipaux les déposent à nouveau sur les trottoirs. Nous sommes ici à l'opposé du principe du nudge puisque le piéton est confronté, décompétentialisé, à l'impossibilité pure et simple d'investir une partie de l'espace du trottoir.

## 2. La ville de Tours



Venons-en à l'exemple de Tours dont la seule ligne de tram emprunte un très long axe quasi rectiligne Nord-Sud, et, au centre-ville, la rue Nationale dont on aperçoit le resserrement. Cette rue est interdite aux véhicules à moteur. Les piétons, les vélos et les trottinettes électriques se sont vite

approprié l'espace, posant le problème du danger lié au tram qui, lancé à plus de 30 km/h, a besoin d'une distance conséquente pour s'arrêter.

Comment influencer sur les comportements à risque des piétons qui, par distraction, voire par provocation (ainsi les adolescents), mettent souvent leur vie en danger en stationnant sur les zones dangereuses ou en les traversant imprudemment ?

### 3. De l'usage des passages pour piétons



Des passages pour piétons sont pourtant aménagés (le piéton doit les utiliser, selon le code, s'ils sont situés à moins de 50m de lui). On remarquera le dallage en continuité parfaite avec celui du trottoir, créant un itinéraire repérable visuellement et tactilement : couleur, isotopie de la géométrie, confort de la surface. N'aurait-on pas affaire, là, à un nudge d'incitation douce à privilégier cet espace de déplacement ?

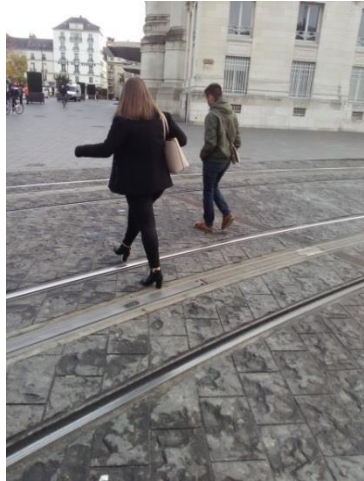
Une passante âgée emprunte cet itinéraire qui traverse une zone dangereuse, le tram virant devant la gare à 45° (le piéton peut ne pas le voir arriver).

On remarque déjà un contraste fort avec un autre revêtement sur lequel il convient de s'arrêter.



Ce revêtement est rugueux, accidenté, présentant des arêtes vives assez dissuasives. On le trouve entre le bord du trottoir et les rails. On le retrouvera plus loin, le long des voies du tram, et de plus incliné. Il est particulièrement pénible, voire douloureux, de stationner sur ce revêtement.



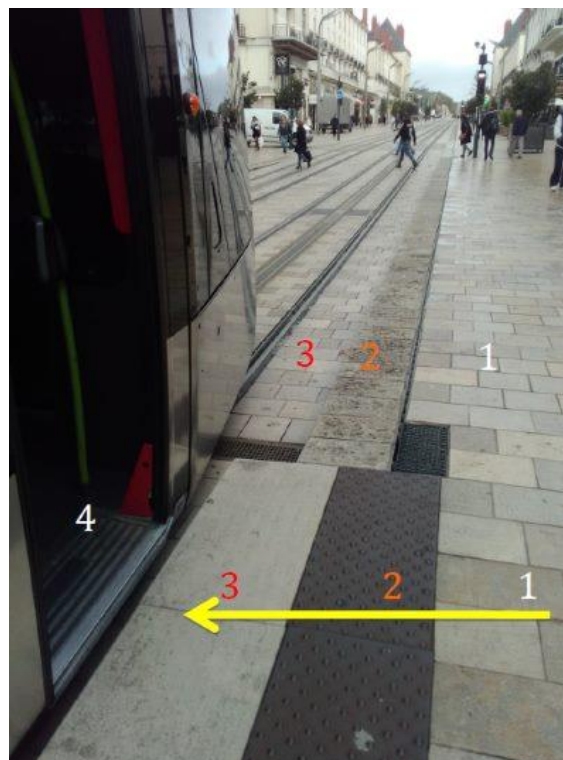


Certes, la dissuasion reste douce : un groupe de jeunes gens bien chaussés traverse sans peine, au plus court, en dehors du passage.

Si le jeune homme ne semble pas gêné en empruntant ce même itinéraire plus direct vers le parvis de la gare, la jeune fille en talons hauts peine à rétablir son équilibre (ses bras se tendent) sur ce revêtement inhospitalier. Survient donc pour elle une légère sanction négative.

#### 4. Les espaces d'attente en station

Il est plus intéressant de s'attarder sur une station du tram rue Nationale pour observer et analyser les trois espaces distincts, bien marqués, proposés aux piétons pour prévenir les comportements à risque.



L'espace marqué 1 est celui du large trottoir au pavage homogène et bien reconnaissable et la station elle-même est en continuité avec le trottoir. C'est sémantiquement un espace autorisé aux piétons et sécurisé.



L'espace marqué 2 hors station est incliné et rendu désagréable par son revêtement agressif. C'est sémantiquement un espace de transition entre l'autorisé, le sécurisé et l'espace 3, au pavage différent, dangereux puisque le piéton peut y être heurté voire écrasé par le tram. L'espace marque ici une aspectualisation de la catégorie sécurité/danger et autorisé/interdit, même si conseillé/déconseillé est plus judicieux et conforme à la stratégie du nudge ménageant la liberté du sujet.

L'espace 2 dans la station, on le voit, change de forme puisqu'il devient une plaque métallique hérissée de demi-sphères, ce qui rend le sol désagréable tactilement. Il invite le piéton à se préparer corporellement à l'embarquement : ralentissement de l'allure, respect des passagers sortant de la rame, etc. C'est la continuité de l'espace 2 hors station, puisque en absence de tram cet espace est la transition, l'alerte vers l'espace dangereux.

L'espace 3 est, en présence du tram à quai, un espace d'embarquement pour rejoindre l'espace de sécurité 4 à l'intérieur de la rame. En l'absence de tram, il continue l'espace 3 hors station, espace dangereux pour le piéton.

La tripartition de l'espace est donc maintenue avec raison puisqu'en absence de tram arrêté le quai reste la limite du trottoir avec tous les dangers dus au déplacement du tram.

## **5. De l'efficacité du nudge**

Nous terminerons par la question de l'efficacité du nudge qui illustre notre propos et celle, plus sémiotique, de la nature des sujets à qui cette stratégie de manipulation douce s'adresse.

Car la foule des piétons qui se précipitent dans les rues, sur les quais du tram, est d'une grande hétérogénéité : piétons valides ou handicapés (malvoyants, aveugles), tranquilles ou pressés, attentifs ou distraits, etc.

Le nudge désigné (bande très rugueuse) s'adresse également à deux types fondamentaux de sujets :

- le sujet analysant visuellement avec attention son environnement et repérant aisément dans ce cas les trois espaces que nous avons distingués, calculant à l'avance son itinéraire et le réalisant sans risque, en enjambant l'espace inconfortable, en évitant d'y stationner ;
- le sujet (Jean-Claude Coquet (1984) parlerait de non-sujet) au contraire pressé, distrait ou dont les capacités de vision font défaut, emporté par son élan, dépourvu provisoirement de réflexivité et de jugement, qui va rencontrer le nudge par une sensation tactile soudaine d'inconfort déclenchant alors la vision, et la prise de conscience qu'il se trouve dans un espace dangereux (tout comme les picots peuvent dissuader les pigeons de se poser) à abandonner rapidement, la sensation corporelle entraînant le retour de la réflexivité et du jugement.



Alertée par le contact désagréable de la bande rugueuse, cette jeune fille ne voit pas le tram et accélère la traversée des voies qui sont de plain-pied, après la station, avec le trottoir.

Efficacité du nudge, donc, comme le montrent ces ultimes diapositives : la bande rugueuse devient pour tous les piétons une barrière où l'on ne stationne pas et peu franchissable, grâce à la mémoire tactile du corps.

C'est cette mémoire précieuse qui suscite chez Poust (1971) une intense félicité : buttant sur les pavés inégaux de l'hôtel de Guermantes surgit inopinément le souvenir délicieux de la sensation suscitée par les dalles inégales du baptistère de Saint Marc, à Venise<sup>135</sup>.

### **Bibliographie**

Coquet, Jean-Claude, *Le discours et son sujet*, Paris, Klincksieck, 1984.

Greimas, Algirdas Julien, « Pour une théorie des modalités », in Ivan Darrault (éd.), *Modalités : logique, linguistique, sémiotique*, *Langages*, 43, pp. 90-107, 1976.

— *Du sens II*, Paris, Seuil, 1983.

Greimas, Algirdas Julien et Courtés, Joseph, *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette, 1979.

Proust, Marcel, *À la recherche du temps perdu*, Paris, Gallimard, « Pléiade », 1971.

Pour citer cet article : Ivan DARRAULT-HARRIS. « L'urbanisme comportemental : formes dures et douces de la dissuasion dans la ville », *Actes Sémiotiques* [En ligne]. 2021, n° 124. Disponible sur : <<https://doi.org/10.25965/as.6738>> Document créé le 11/01/2021

ISSN : 2270-4957

---

<sup>135</sup> Sur le voyage du narrateur à Venise, voir *Albertine disparue*, III, p. 202 et sq. Sur le sol de Saint Marc, voir p. 224.

Goûtons aux nudges : contre le gaspillage alimentaire  
*Réflexions sémiotiques sur les pratiques d'influence de type « nudge » en milieu scolaire*

Cécile McLAUGHLIN  
Centre de Recherches Sémiotiques,  
Université de Limoges

François BOBRIE  
Centre de Recherches en Gestion,  
Université de Poitiers

Anne KRUPICKA  
Centre de Recherches en Gestion,  
Université de Poitiers

Numéro 124 | 2021

## 1. Introduction

### 1.1. Du gaspillage alimentaire en général et en milieu scolaire en particulier

Dans le monde, un tiers des aliments destinés à la consommation humaine serait gaspillé, selon les études récurrentes menées par la Food and Agriculture Organization<sup>136</sup>, l'agence des Nations Unies pour l'alimentation et l'agriculture, divulguées chaque année le 16 octobre, lors de la « Journées mondiales de l'alimentation » de l'ONU. Selon ces études, 53 % des déchets alimentaires proviennent directement de la consommation des ménages, les 47 % restant étant imputables aux défauts des circuits économiques de production, de transformation et de commercialisation.

En France, l'ADEME<sup>137</sup> estime à près de 10 millions de tonnes la quantité de nourriture jetée chaque année par les consommateurs. Devant cette situation intenable, la France s'est engagée, en 2013, au travers d'un « Pacte national de lutte contre le gaspillage alimentaire », à réduire de 50 % le gaspillage sur l'ensemble de la chaîne alimentaire d'ici 2025.

Selon une étude de l'ADEME de 2016<sup>138</sup>, 14 % du gaspillage provient de la restauration, collective et commerciale. Dans ce secteur, les cantines scolaires n'échappent pas au phénomène général.

Selon le Ministère de l'Agriculture<sup>139</sup>, chaque usager des cantines scolaires (écoles, collèges et lycées) « produit » environ 20 kilogrammes de déchets alimentaires chaque année et, pour les seuls écoliers, 147 grammes par jour et par enfant. Compte tenu de l'objectif 2025, de nombreuses politiques publiques communales (écoles), départementales (collèges) et régionales (lycées) ont programmé de lutter contre ce gaspillage alimentaire dans les établissements scolaires, notamment en Région Nouvelle

---

136 <http://www.fao.org/food-loss-and-food-waste/fr/>

137 <https://www.ademe.fr/expertises/dechets/passer-a-laction/eviter-production-dechets/dossier/reduire-gaspillage-alimentaire/enjeux>

138 [https://www.ademe.fr/sites/default/files/assets/documents/ademe-ra2016-faitsmarquants2016\\_printdemat-opti.pdf](https://www.ademe.fr/sites/default/files/assets/documents/ademe-ra2016-faitsmarquants2016_printdemat-opti.pdf)

139 <http://www.agriculture.org>

Aquitaine. Dans ce contexte, les acteurs de la restauration collective sont explicitement identifiés et incités à atteindre l'objectif fixé. De fait, de nombreux établissements ont pris conscience de ces enjeux et mettent en place des dispositifs pour réduire, facilement et rapidement, les gaspillages observés et évaluer les résultats obtenus.

Pour l'essentiel, les responsables de ces actions collectives ont privilégié une démarche préliminaire d'information rationnelle et objective qui décline à l'échelle du milieu scolaire les grandes thématiques des campagnes d'information nationales et internationales lancées par les institutions publiques et les organisations parapubliques impliquées dans ce mouvement. Ainsi l'action locale joue son rôle pour contribuer à son niveau à une démarche englobante présentée comme universelle et « allant de soi », puisque visant une situation idéale, ou simplement meilleure, pour toute la population de la planète.

Ces discours fondés sur un consensus supposément partagé par tous à propos des valeurs exposées, fournissent les contenus d'un dialogue possible entre les responsables des cantines et les usagers consommateurs. Ceux-ci sont alors sollicités pour donner leurs avis sur les moyens qui seraient les plus opportuns pour remédier à la situation de « gaspillage », sans qu'ils aient à renoncer à leurs attentes quotidiennes de satisfactions alimentaires, dans toutes les dimensions organoleptiques et hédoniques souhaitées au sens large (sensations de plaisir et de satiété, sentiments d'accéder à une alimentation saine et bonne pour la santé, source de bien-être et de vitalité). Sont alors évoqués et discutés les moyens de réduire les déchets par une meilleure « qualité » générique des prestations. Celles-ci peuvent être associées plus précisément à une meilleure traçabilité des produits et à certaines de leurs caractéristiques perçues, à une plus grande possibilité de choix entre plusieurs plats, et à une plus grande flexibilité des architectures de choix proposées dans la durée. En bref, en prenant le temps d'échanger avec les convives, il s'agit de les associer virtuellement à la conception des menus qui seront potentiellement offerts et qui devraient en conséquence être plus désirables et moins rejetés.

En parallèle, les responsables de ces démarches d'information et de dialogue peuvent aussi imaginer d'autres moyens d'influencer les comportements des usagers. Ils appliquent quelquefois à leurs activités les méthodes du merchandising développées par les entreprises du commerce, notamment celles en libre-service. Pour s'en tenir à la littérature francophone, celles-ci sont aujourd'hui bien décrites, tant dans le champ du marketing<sup>140</sup> que dans celui de la sociologie<sup>141</sup>. Ces techniques consistent à modifier les formes d'un plan d'expression d'un objet visible par un consommateur, pour en suggérer la saillance d'une signification particulière pour un sujet qui le percevra dès lors comme désirable. Ces solutions sont *a priori* transposables dans le cadre du libre-service des cantines. Ainsi, on a pu réduire la taille des assiettes pour donner la représentation d'un plat plus copieux avec une quantité diminuée, technique de figuration bien connue des illustrateurs de nombreux packagings de produits alimentaires.

Certains responsables modifient également l'architecture du choix, en mettant visuellement en avant les aliments sains, en les changeant physiquement de place dans le dispositif du libre-service, sur le modèle des modulations des visualisations des produits sur les étagères et les mobiliers d'un magasin.

---

140 Fady, Renaudin et Vyt (2007).

141 On citera particulièrement les travaux de Franck Cochoy, notamment (2002) et (2011).

Il s'agit de développer de nouveaux « influenceurs invisibles » selon l'expression d'Éric Singler (2015, p. 135), spécialiste reconnu du merchandising et des études de consommateurs sur les lieux de vente.

## 1.2. Objectifs et méthodologie suivis

En limitant son approche à l'univers des cantines scolaires, cette recherche a pour objectif de comprendre, dans une perspective sémiotique, les comportements et les attitudes qui favorisent le gaspillage alimentaire et d'autre part, d'identifier les dispositifs mis en œuvre pour réduire le gaspillage alimentaire des usagers. Une double méthodologie a été établie : tout d'abord, une exploration documentaire générale du thème de la recherche sur Internet et dans les documents de communication des collectivités territoriales de la Région « Nouvelle Aquitaine ». Il s'agissait d'inventorier les opérations existantes visant à réduire le gaspillage alimentaire en général et en milieu scolaire en particulier. Cette investigation a permis de constituer un corpus de quatre dispositifs de type « nudges » expérimentés par de grands groupes de la restauration collective (Sodexo, Mille et un repas) ainsi que par certains établissements scolaires.

Tout d'abord, « la cantine Zéro Gaspil » : la 8<sup>e</sup> entreprise nationale de restauration scolaire, *Mille et un repas*, promeut une nouvelle organisation des repas qui limite le gaspillage alimentaire. « Le self linéaire avec ses multitudes de choix et ses portions toutes faites et trop copieuses entraîne souvent du gâchis »<sup>142</sup>, constate l'enseigne. Leur remède : l'élève se sert d'abord une ou plusieurs entrées, à volonté, puis vient se servir un plat chaud, dont l'accompagnement est également à volonté. Le dessert et le fromage sont en revanche portionnés. L'intérêt affiché de ce système est clair : les élèves mangent à leur faim et chaud. En contrepartie, ils s'engagent à ne rien laisser dans leur assiette. Les restes ont ainsi pu être réduits de 167 grammes par repas – la moyenne nationale – à moins de 10 grammes.

Le deuxième dispositif concerne précisément ce que l'on a appelé l'esthétisation de produits sains ; l'idée est d'inciter les plus jeunes à manger des aliments sains en esthétisant leur présentation dans l'assiette. Ainsi, plutôt que de présenter une assiette de crudités pêle-mêle, on rend celle-ci amusante, en créant un visage humain ou un personnage avec les aliments. Nous nous sommes également intéressés à la mise en avant de l'information-santé sur un produit ou dans son environnement direct et enfin, à l'opération « Moins de miettes, c'est plus d'assiettes ! »<sup>143</sup> lancée par la Sodexo, acteur de la restauration collective. Deux semaines par an depuis 2012, le restaurateur récupère le pain jeté en fin de repas et l'expose dans des sacs transparents le lendemain. Des cartes sont distribuées aux élèves expliquant que le pain économisé les jours suivants sera « synonyme » de repas supplémentaires aux restos du cœur. La semaine suivante, l'opération des sacs transparents est renouvelée et les comptes sont faits : 1 sac économisé = deux repas offerts.

Parallèlement à cette recherche documentaire, une opération conduite au Lycée Camille Guérin de Poitiers au premier semestre 2019 a été étudiée plus en détail. Cet établissement accueille 1600 élèves au self chaque jour et génère 124 kg de déchets. L'objectif a été de tester des leviers d'action co-construits avec l'ensemble des acteurs pour passer de 124 kg à 100 kg. L'opération consistait dans un premier temps

---

142 <https://www.1001repas.com/zero-gaspil/presentation-zero-gaspil/>

143 [https://lu.sodexo.com/files/live/sites/sdxcom-global/files/030\\_Translations\\_\(French\)/Building\\_Blocks/GLOBAL/Multimedia/PDF/Corporate\\_Citizenship/Case\\_studies\\_\(Good\\_practices\)/sodexo-france-moins-de-miettes.pdf](https://lu.sodexo.com/files/live/sites/sdxcom-global/files/030_Translations_(French)/Building_Blocks/GLOBAL/Multimedia/PDF/Corporate_Citizenship/Case_studies_(Good_practices)/sodexo-france-moins-de-miettes.pdf)

à la mise en place d'une étude qualitative sous forme d'entretiens en face à face semi-directifs d'environ quinze à trente minutes auprès des différents acteurs du self de cet établissement. Cette enquête a permis d'interviewer d'une part 10 personnels de restauration et administratifs et d'autre part 8 usagers dont 4 collégiens et 4 lycéens. Le guide d'entretien a mis l'accent sur la restitution des comportements des élèves en situation de prises des repas à la cantine, l'auto-évaluation de leurs comportements de gaspillage, ainsi que leur auto-analyse des raisons des pratiques négatives éventuelles, soit directement vécues, soit constatées chez leurs condisciples. Le guide incitait chaque répondant à imaginer des solutions pour diminuer le gaspillage alimentaire. Enfin, un challenge par affichage<sup>144</sup> a été mis en place. Sur la première affiche, on informe les élèves des quantités de nourriture gaspillée sur une année, en proposant un système d'équivalence qu'on espère parlant ; sur l'affiche 2, on indique chaque jour le poids des aliments jetés et on indique, sous la forme métaphorique d'un bulletin météo, les résultats obtenus. Moins de quantité jetée équivaut à une récompense pour l'ensemble des participants.

Sur la base de l'ensemble de ces données, il s'agira de mieux comprendre le décalage perçu entre la condamnation générale du gaspillage alimentaire et la continuité des pratiques observées et jugées inéluctables et d'analyser les écarts différentiels des dispositifs existants ou envisagés.

## **2. Figures et rhétorique des nudges en restauration scolaire**

### **2.1. Principe d'analyse du nudge en tant que « forme-sens »**

Nous aborderons le nudge en tant que « forme-sens » : cette figure d'analyse littéraire forgée par Henri Meschonnic (1970) définit la forme particulière de la langue d'un texte visant à faire partager au lecteur l'expérience idiosyncrasique du monde de l'auteur. Dans une perspective sémiotique, nous la reformulons dans notre enquête comme un ensemble signifiant figuratif hétérogène composé de plusieurs unités sensibles, non-verbales, essentiellement visuelles, accompagné quelquefois d'unités verbales, formant un discours homogène visant à orienter les comportements d'un sujet en fonction d'une « vision du monde » que l'énonciateur suppose partagée par l'énonciataire.

En contexte alimentaire et plus précisément sur la question du gaspillage alimentaire, les formes-sens que sont les nudges sont multiples et d'une grande variété. Il s'agit dès lors, au-delà de cette variété figurale d'en comprendre les principes d'organisation interne, permettant de réduire cette hétérogénéité, en identifiant des logiques communes d'articulation des éléments de la structure analysée. Pour comprendre ces logiques sous-jacentes qui structurent les nudges, nous commencerons par décrire et analyser leur système rhétorique. En effet, en tant que forme-sens, le nudge est avant tout une figure, au sens étymologique du terme. *Skhéma* en grec, qui signifie la figuralité, vient également signifier le mouvement du danseur et de l'athlète (Bonhomme, 2010) ; son équivalent latin, *Figura*, désigne usuellement une configuration verbale, « une figure de rhétorique », mais aussi une forme plastique ou plus généralement sensible, comme une figure musicale ou sonore. Ce rappel étymologique permet d'identifier une caractéristique du nudge : sa capacité à mettre en mouvement d'une part la matière sur laquelle son discours vient se manifester et d'autre part, l'agent auquel il s'adresse. Ce double mouvement est lié à la fois à la construction intrinsèque de cet objet langagier, celle qui nous intéresse

---

144 Cf. Annexes.

tout particulièrement ici, et à l'intégration du nudge dans son environnement, dimension que nous n'aborderons que très peu, laissant cette voie d'exploration pour une réflexion future. Deuxième caractéristique éclairée par l'étymologie : la dimension créative du nudge, sa plasticité, qui tel un mouvement de danse ou un effort athlétique sollicite tous les sens et plus spécifiquement la vue. Ainsi, il s'agit, à travers le déploiement varié de ces figures en contexte alimentaire d'en identifier les agencements dynamiques, ou, pour reprendre la métaphore du danseur, la chorégraphie structurante. Sans souscrire à la tradition aristotélicienne qui de Vico à Peirce et même Eco, érige la rhétorique en théorie de l'efficacité pratique du langage (son pouvoir persuasif), nous nous proposons d'analyser ici sémiotiquement un de ces dispositifs qui prétend rendre le monde meilleur. On cherche à distinguer le composant rhétorique formel, à identifier l'expression de métalangages rhétoriques à l'œuvre dans les processus discursifs qui produisent les nudges. Ainsi, le nudge, en tant qu'objet d'analyse sera appréhendé dans son apparaître, détaché des réactions et interprétations qu'il suscite et des effets qu'il engendre effectivement.

Dans le domaine alimentaire, les nudges surviennent – on pourrait dire qu'ils surgissent – dans un flux de vécus quotidiens, de « cours d'action », bien souvent routiniers et contraints. Ils sont des points de saillances qui vont capter l'attention afin d'orienter vers des comportements supposés plus vertueux ou plus avantageux pour le sujet visé. Ils sont avant tout des dispositifs qui affectent, qui rompent la continuité, pour le bien-être des usagers et de leur environnement au sens large, en rompant la monotonie de la routine, en affectant celle-ci positivement et en s'appuyant sur sa substance expérientielle pour créer un effet, tout comme les figures de rhétorique sont, dans le continuum d'un texte, des points de saillance qui vont attirer l'attention en créant un effet sur le lecteur. Aborder le nudge sous l'angle de la rhétorique va nous permettre d'identifier les opérations systématiques mises en œuvre d'une part, les tensions en jeu dans ces opérations, et enfin d'en saisir la ou les figures particulières.

## **2.2. De la figure aux pratiques : un mode opératoire commun, créer l'écart**

La première constante commune à l'ensemble de ces dispositifs tient aux transformations de la relation Objet/Sujet par rapport aux pratiques habituelles. Tous s'intègrent dans des cours d'action particulièrement régulés que les usagers se sont appropriés comme routines. Dans le flux syntagmatique de ces routines, le nudge va agir comme un point de saillance qui va manifester un écart par rapport à la norme figurale habituelle. La force du nudge est somme toute relative : relative à un environnement déjà fortement codifié, relative à la compréhension et à l'acceptation de l'utilisateur de cet environnement. Le nudge apporte, tout comme la figure de rhétorique, telle que la définit Quintilien, « un changement par rapport à la manière ordinaire et naturelle de parler » (*ibid.*). Nous ne retiendrons que l'adjectif « ordinaire » afin de caractériser l'ensemble des habitus en jeu dans le fait de se restaurer en milieu collectif.

Le parcours au self est appréhendé comme une mise en discours comportant des éléments figuratifs, des usagers, des objets, des espaces matériellement définis. Ces différents éléments ont chacun un rôle dans l'organisation syntagmatique du parcours comme cours d'action. En d'autres termes, ils s'agencent comme autant de parties du discours, pour former un tout cohérent (Fontanille, 2011).

Dans cette catégorie, on peut relever deux types de nudges : ceux qui déstructurent la syntaxe du discours en tant que tel, modifiant l'intégralité des parties du discours ; c'est le cas de l'opération *Mille et un repas*. Ceux qui ne modifient qu'un élément de ce tout, modification qui à elle seule est suffisante pour bouleverser l'ensemble du parcours : on modifie la taille des assiettes par exemple, créant ainsi une nouvelle norme et un écart par rapport à la norme communément admise.

Dans cette logique de l'écart, la figuralité du nudge va agir comme un élément de confrontation entre deux mondes mis en tension : celui ordinaire de la routine et celui supposé par le nudge. Ainsi une petite assiette devient une grandeur manipulée, une modification de la régulation préétablie par la taille des assiettes, assumée et imposée par l'instance d'énonciation – ambiguë – du nudge. L'élément de résolution de cette tension dépendra de la pratique interprétative de l'utilisateur et de son vouloir-faire. Confrontation (deux figures d'assiettes possibles, la grande et la petite), manipulation, (imposition d'une nouvelle figure dominante, la petite pour un plat principal), résolution (alternative normalisée du choix entre petite et grande assiette) : le schéma canonique d'une rhétorique générale de confrontation-manipulation / médiation-résolution, élaboré par Fontanille (1999) vient nourrir notre lecture rhétorique du nudge et en signaler la dimension tensives et polémique.

Sur le plan formel, on retiendra donc que le nudge est une figure qui a pour fonction de créer un écart dans un cours d'action routinier ou ritualisé ou contraint. Sur le plan énonciatif, il s'agit d'une pratique énonciative non verbale, une figure de l'ellipse, qui vient dire sans dire. Sa négativité différentielle signifie « en creux », la lacune qu'elle prétend corriger. Entre écart et creux, resserrons à présent notre analyse pour identifier des processus de structuration plus précis, dans les cas observés.

### **2.3. Les processus de déstructuration des cours d'action : Mille et un repas**

Ce dispositif vient bouleverser un parcours traditionnel et linéaire communément vécu et approprié par tous. Le parcours linéaire consiste en la répétition d'une même séquence : l'utilisateur saisit par la vue, voire l'odorat, les plats proposés, l'utilisateur en choisit l'un d'entre eux et le pose sur son plateau. Entre chaque séquence, un moment d'attente s'intercale, durant lequel on se tient debout, accroché à son plateau et on exerce un mouvement au tempo plus ou moins rapide selon le flux de la journée. Ces séquences routinières, ces habitus perceptifs et sensori-moteurs se déroulent dans un espace-couloir qui limite la liberté des corps et qui inscrit, par son architecture même, la programmation des actions à engager. Dans cette séquence linéaire, pas de rétroaction possible, tant le parcours est comme mis en tension vers son achèvement. Le cours d'action est régi par son moment (aspect) terminatif.

Cette programmation n'empêche pas l'intégration de séquences « parasites », sans lien direct avec le programme d'action à effectuer, mais qui permettent de « passer le temps », de se distraire. Ainsi, on consulte son téléphone portable, on discute avec son voisin de plateau, on rêve, on se laisse porter par l'environnement. Ces micro-récits contribuent à modifier la forme syntagmatique de la continuité du cours d'action, auquel ils ajoutent plusieurs dimensions affectives positives, qui viennent contrebalancer le caractère passionnel largement négatif de la séquence du self. Cette intégration permanente des micro-récits parasites réveille l'attention des usagers, qui, tout comme les somnambules du métro de Floch, sont comme endormis, soumis à une routine préétablie, qui contraint les corps, en les inscrivant dans un « état d'automatisme » (Floch, 2002, p. 33).



Le nudge mis en place par *Mille et un repas* s'appuie sur cette continuité automatique en la prenant justement comme point d'ancrage afin de la disloquer, d'y introduire des ruptures. Les mécaniques du nudge reposent en grande partie sur la tension de l'axe sémantique continuité vs discontinuité, l'une comme l'autre ne pouvant se lire qu'au miroir de son contraire.

Tout d'abord et ce qui semble le plus évident : la mise en œuvre de ruptures sensori-motrices, fondées sur une nouvelle configuration spatiale. On introduit dans la séquence linéaire un autre type de rythme et de tempo. Après avoir choisi son entrée, au pôle concerné, l'utilisateur s'assoit afin de déguster le ou les plats choisis. Cette séquence permet d'activer un autre programme narratif, davantage contrôlé par l'actant : celui de la dégustation et éventuellement et fort probablement, celui de l'échange avec ses convives. Cette première bifurcation dans le programme narratif initial subi par le sujet, permet à celui-ci de reprendre le contrôle de l'action. En fonction de la satiété du sujet, il pourra poursuivre son parcours, en gardant la même assiette en se rendant au pôle du plat principal et en choisissant à volonté les accompagnements. La délinéarisation, par rupture syntaxique (par asyndète), a donc l'avantage d'engager plus de mobilité et permet la superposition de parcours narratifs qui ne sont plus de l'ordre du parasitage puisqu'ils s'inscrivent explicitement dans le parcours « nudgé ».

#### **2.4. Les procédés déictiques ostentatoires : modifier la figuration objectale pour figurativiser une représentation subjectale**

Ce type de nudge agit non pas sur l'ordre syntagmatique des actions, mais sur la figure conventionnelle d'un élément en tant que tel. Il s'agit par exemple de proposer une assiette de légumes présentés sous la forme d'un personnage ou encore de faire surgir une information-clé manifestant le côté sain d'un produit pour inciter l'utilisateur à s'y intéresser et à le préférer. Il peut s'agir, par exemple, d'un émoticône ou d'une mise en valeur graphique de l'information. Deux nudges : deux types de construction ostentatoire. Dans le premier cas, on modifie le régime de la figuration en confrontant deux grandeurs : l'ordre du végétal/inanimé et l'ordre de l'humain/animé. Ces deux grandeurs sont mises en tension et toute l'efficacité du nudge résidera dans la résolution de cette tension, qui se jouera dans l'imaginaire du jeune enfant. Si la grandeur « humain / animé » prend le pas sur celle « végétal / inanimé », le nudge a de fortes chances de fonctionner. En effet, alors que l'ingestion de légumes est perçue chez beaucoup d'enfants comme une véritable contrainte imposée par leurs parents ou par les collectivités, le nudge qui figurativise un personnage virtuel construit un espace de liberté en parlant directement à l'imaginaire de l'enfant. La mise en tension de ces deux régimes figuratifs (végétal vs humain), fait surgir la possibilité d'un troisième champ de significations, qui émerge de leur confrontation : celle de la ludicité de l'alimentation enfantine, thème récurrent des aliments sucrés « de friandises » importés ici dans l'alimentation salée à fonction nutritionnelle. Cette troisième thématique figurativisée par la construction du nudge manifeste la résolution qui permet à l'instance interprétative de résoudre le conflit des interprétations possibles. En effet cette figurativisation est légitime pour figurer « l'objet » végétal lorsqu'il est destiné à un sujet enfant. C'est donc dans la superposition de ces deux grandeurs que naît en premier lieu une forme d'émotion ludique – qui va favoriser l'intentionnalité d'une action.

Dans le second cas, la métaphore fait place à la métonymie : on désigne dans le produit la partie intéressante pour le bien-être du consommateur, en faisant surgir là encore un régime de tension entre

la gourmandise supposée de l'utilisateur et son plaisir organoleptique et sa santé. La grandeur « santé » est assumée ici par le nudge, qui, à travers une opération de glissement/déplacement va modifier le centre de gravité de ce qui est dit du produit, en choisissant la propriété censée résumer la totalité des qualités, ou caractéristiques recherchées, du produit dans son entièreté.

### **2.5. Les processus de figurativisation d'une valeur abstraite**

Ce nudge agit en deux temps. Un premier temps durant lequel on rend visible ce qui ne se voyait pas jusqu'alors, par effet de condensation. L'ensemble des pains est rassemblé dans des sacs, qui font figure de sanction tacite. Ce mode concret d'expression renvoie au concept même de gaspillage alimentaire par effet de symbolisation pourrait-on dire, jeter le pain incarnant à lui seul des pratiques contraires au développement durable, voire même aux principes du « vivre ensemble ». Si l'on en restait là, il s'agirait ni plus ni moins d'une mise en saillance figurative d'un processus de symbolisation du thème conceptuel et abstrait du gaspillage. Cette accentuation affichée des dysfonctionnements comportementaux serait d'ailleurs peut-être plus accablante qu'efficace. En effet, signaler la méconduite ne suffit pas toujours à l'annihiler et ce signalement ne ferait qu'ajouter une pesanteur à un parcours déjà fort contraint.

Les principes opératoires du nudge sont ici en réalité plus complexes. Sa syntaxe articule l'introduction de ces cartes informant les élèves d'un nouveau système d'équivalence. Alors que dans le premier système, les figures concrètes que sont les sacs plastiques remplis de pains figurativisaient la valeur abstraite négative de gaspillage alimentaire, après l'introduction de ces cartes, le pain jeté équivaut à des repas non offerts aux restos du cœur et le pain non jeté à des repas offerts. Les cartes agissent ici comme des agents transformateurs qui vont bouleverser le système de pensée des élèves. Le pain n'est plus ce qui est gaspillé. Il devient un potentiel d'action positive contrôlée par l'utilisateur lui-même, en vue non plus de la seule négation d'une valeur négative (moins de pains jetés pour moins de gaspillage) mais de l'affirmation d'une valeur positive par la négation d'une action négative (plus de repas par moins de pain jeté), qui se manifestera par un résultat concret.

### **3. Évaluer l'efficacité des nudges en restauration scolaire d'un point de vue sémiotique**

Les dispositifs évoqués et décrits dans les deux premières parties supra répondent aux postulats de la théorie économique comportementale de l'individu « irrationnel » qui a besoin d'un « coup de pouce » (nudge) en vue de volontairement modifier certaines de ses pratiques socialisées, notamment lorsqu'une instance institutionnalisée les considère contraires à l'intérêt général d'un collectif.

L'observation attentive des situations des mises en place de « nudges » révèle pour le moins une efficacité intermittente et généralement insuffisante pour modifier durablement les comportements des acteurs<sup>145</sup>. Le cas du Lycée Camille Guérin illustre, parmi bien d'autres, les limites des dispositifs adoptés et les illusions qu'ils suscitent parfois chez nombre de décideurs de politiques publiques et de responsables de stratégies commerciales. Ces derniers savent d'expérience que les « incitations douces » que constituent les techniques de « merchandising », ainsi que les politiques de « fidélisation » et de

---

145 Comme l'ont montré entre autres les travaux de Roman Frydman et Michael Golberg (2011).

promotions sur les lieux de vente, qu'ils soient physiques ou numériques, doivent sans cesse être renouvelées et transformées, et que les résultats obtenus varient fortement d'une même opération à l'autre. Dans le monde marchand, toutes les études empiriques montrent les limites des méthodes d'influence non invasives (Meyer-Waarden, 2012, pp. 28-129).

Si l'orientation souhaitée par les effets de sens générés par des nudges paraît comprise par tous ceux à qui ils s'adressent, cette reconnaissance cognitive, généralement bien partagée, ne préjuge en rien des actions effectives qui s'en suivront.

En quelque sorte, il en va des nudges comme des messages de la publicité ou de la communication politique : chacun voit bien où ils veulent en venir mais pense ensuite pouvoir et vouloir agir selon d'autres systèmes de représentations axiologiques, qui incluront ou pas cette expérience cognitive antécédente, quelle que soit son degré de pertinence.

Sans doute, les outils théoriques de la sémiotique de la narrativité et des discours qui la manifestent dans les pratiques de relations sociales, peuvent-ils aider à expliciter cet écart entre la bonne compréhension des fonctions et des objectifs fixés par un dispositif quelconque et des pratiques subséquentes qui semblent ne pas en tenir compte, ou du moins de façon en apparence aléatoire.

Pour mieux comprendre pourquoi certains de ces dispositifs d'influence apparaissent fragiles et même souvent inopérants en situation de restauration scolaire, nous proposons une analyse sémiotique initiale de ce que les nudges disent du gaspillage alimentaire, et aussi de ce qu'ils ne disent pas, mais qu'ils présupposent. Nous nous appuyerons sur quelques exemples cités dans les deux premières parties, tant pour analyser leurs modes d'énonciation que les contenus de significations qu'ils mettent en avant, selon différentes articulations et hiérarchisations discursives. En somme, il s'agit d'abord de comprendre ce qui est à la fois dit et occulté du gaspillage alimentaire et des moyens de le limiter par les instances collectives énonçantes lorsqu'elles se constituent comme sources de discours visant les publics scolaires usagers des cantines des écoles, des collèges et des lycées.

Il s'agira alors de saisir pourquoi les uns et les autres ne disent pas toujours ce qu'ils font et ne font pas ce qu'ils disent, pour reprendre une formule célèbre du sociologue-anthropologue Bruno Latour (1991).

### **3.1. Ce que disent les campagnes et les dispositifs « nudges » des institutions de la restauration scolaire et le problème de l'information collective**

Pour l'essentiel, les responsables des actions collectives contre le gaspillage alimentaire s'érigent implicitement en source des discours énoncés sous formes textuelles verbales et non verbales (par affiches, documents divers, messages sur les sites internet, etc.) et par des pratiques « silencieuses » (Singler, *op. cit.*) qui visent à modifier les pratiques routinières du fonctionnement de la restauration collective scolaire.

Toutefois, ces actions ne changent jamais la finalité de la pratique de restauration attendue par leurs cibles : fournir des repas individuels en libre-service à tous les usagers ayant droit à les recevoir, selon une temporalité préétablie et dans l'espace dédié du restaurant.

On note que l'institution responsable de la restauration ne se désigne presque jamais comme énonciateur direct, explicite, de ces discours, qu'ils soient de nature textuelle ou s'actualisant par un dispositif « nudge ». Elle apparaît au mieux comme la porte-parole et le relais d'une autre instance, de

niveau supérieur, par exemple celle d'une campagne publique régionale (Nouvelle Aquitaine), nationale (PNLGA), voire internationale (FAO), contre le gaspillage alimentaire. À l'inverse, l'instance d'énonciation peut également faire apparaître un énonciateur ponctuel qui prendra le masque d'un opérateur de communication impersonnel, comme dans le cas de l'opération « Zéro Gaspil » ou « Moins de miettes, plus d'assiettes » (cf. supra), et d'une multitude d'autres cas de même types.

Pour l'énonciataire, cette source discursive impersonnelle, anonyme ou masquée, ne pose pas de problème particulier. Pour tous, il semble « aller de soi » que l'instance d'énonciation de la restauration scolaire est en mesure de dire ou de faire dire ce qu'elle fait sans susciter de suspicion ni remise en cause de la légitimité de son action communicative au sens large, incluant la mise en place de nudges.

Cette vérédiction *a priori* accordée aux énoncés découle du statut de l'instance. Les discours énoncés ne sont pas dissociables du lieu d'où ils s'énoncent : le restaurant scolaire, qui lui-même n'est pas dissociable du lycée ou de l'école, espace social de légitimité dans lequel les élèves ne peuvent pas ne pas faire ce qui est prescrit, pour acquérir des savoir-faire mais aussi des savoir-être. L'institution scolaire légitime les énonciateurs délégués de l'anti-gaspillage sous toutes leurs formes, comme elle légitime *a priori* la parole des enseignants.

Jamais, semble-t-il, on ne constate de remises en cause de ces actions anti-gaspillage ni contestations des discours par de jeunes acteurs qui peuvent en même temps, dans d'autres circonstances, manifester leur individualisme rebelle par des « vouloir et pouvoir faire » bien éloignés des normes et conventions sociales habituelles.

Mais une chose est de reconnaître le bien-fondé de l'énonciation et une autre de souscrire à ses contenus. Pour susciter cette adhésion, l'institution scolaire a choisi d'occulter sa présence « qui va de soi » pour faire apparaître des énonciateurs plus à même d'attirer l'attention et de solliciter l'intérêt pour ce qui se dit.

En s'effaçant par débrayage derrière des porte-paroles notoires ou plus attractifs, l'institution scolaire montre que l'attention aux discours devient « libre », indépendante du « ne pas pouvoir ne pas faire » qui caractérise l'essentiel des cours d'action, et même des cours d'existence, de ceux qui partagent les formes de vie scolaires. En organisant son invisibilité, l'institution énonçante instaure un espace de liberté où l'énonciataire peut exercer un vouloir savoir, un pouvoir faire, et même un vouloir pouvoir faire personnel, dans les lieux mêmes où d'habitude il ne peut pas faire autre chose que de prendre le repas qui lui est destiné au moment qu'on lui impose, et où il ne peut pas oublier que cette situation relève de son statut d'élève. Cet état socialement partagé règle les détails d'un comportement qui doit se conformer à des normes contraignantes, par ailleurs librement acceptées comme contrepartie inhérente d'une bonne scolarisation. La fréquentation de la cantine / restaurant scolaire génère des cours d'action d'une relation asymétrique entre l'usager et l'institution. Tout discours qui diminuerait l'importance des représentations potentiellement dysphoriques de cette asymétrie devrait être bien accepté par les élèves.

Encore faut-il que les contenus des énoncés textuels et des dispositifs de nudges puissent répondre aux attentes de libre pouvoir faire dont ils suscitent l'interprétation, comme on l'examinera plus loin. Mais déjà peut-on avancer qu'un dispositif nudge qui ne signifierait pas un nouveau degré de liberté pour l'usager de la restauration scolaire serait sémiotiquement disqualifié.

En outre, les nudges se présentent le plus souvent comme des dispositifs matériels, donc des objets ou des réseaux d'objets constitutifs d'une « forme-sens », eux-mêmes corrélés à des formes icono-

textuelles « planaires » verbales et non verbales<sup>146</sup>. Pour l'énonciataire, il s'agit d'un seul ensemble signifiant synchrétique, bien que les différentes parties qui constituent ce « tout de signification » puissent se découvrir progressivement dans le déroulement du cours d'action, avant, pendant et après la prise de repas. Nous n'entrerons pas ici dans l'analyse des techniques d'optimisation des agencements syntagmatiques de ces structures signifiantes.

Nous observerons plutôt que la plupart des dispositifs s'accompagnent d'une importante quantité de textes informatifs eux-mêmes synchrétiques (verbaux et iconiques); ils figurent en général l'importance du gaspillage alimentaire à l'échelle locale, nationale, internationale, mais beaucoup plus rarement à l'échelle micro-locale du restaurant. Puis, ils thématisent la nécessité de la lutte contre ce gaspillage.

L'instance d'énonciation, ou ses délégués « débrayés », présupposent de la sorte que les élèves manquent d'information et que leurs comportements éventuellement déviants pourraient diminuer par une meilleure connaissance de la situation. Ce raisonnement est décalqué de celui des discours des économistes néo-classiques pour qui les comportements « irrationnels » des agents s'expliquent seulement par une « information imparfaite » qu'il convient de corriger. Cette explication est justement celle qui a été combattue comme une erreur par les économistes comportementalistes (Kahneman, Schiller, et finalement Thaler), ce qui a conduit Thaler et Sunstein à la conceptualisation des nudges. Le nudge se justifie uniquement par l'existence d'un mode d'interaction particulier de l'agent/sujet avec son environnement et de l'interprétation psychologique, non directement « utilitaire »<sup>147</sup> qu'il en fait. De fait, les chercheurs de l'économie comportementale s'attaquent à l'illusion de la théorie néo-classique de penser la nécessité théorique d'une information « pure et parfaite » comme un préalable empirique à poser pour obtenir des comportements économiquement rationnels. Il est donc paradoxal de voir des opérateurs de nudges, certes dans un champ non directement marchand, reprendre à leur compte des recettes que le nudge est censé combattre et dépasser pour pallier leur inefficacité.

De plus, il semble bien que tous les élèves soient conscients de l'importance du gaspillage alimentaire et de son caractère hautement négatif pour la société dans laquelle ils vivent, et au-delà pour l'ensemble de la planète. Pour ceux qui l'ignoreraient encore, l'actualité médiatique ambiante se charge déjà de les informer. Ils n'attendent pas un supplément d'information pour modifier leurs comportements mais, comme on l'a vu plus haut, des ouvertures sur d'autres « pouvoir faire » plus euphoriques (au sens sémiotique du terme) quand ils fréquentent la cantine.

De même que la connaissance des conséquences négatives d'une addiction n'empêche pas de s'y adonner, la représentation largement acceptée du gaspillage alimentaire comme contre-valeur collective n'est pas forcément une raison suffisante pour changer ses comportements individuels.

De surcroît, le caractère inévitablement normatif de cette masse d'informations sur le gaspillage alimentaire énoncée dans le cadre contraint de la restauration scolaire peut apparaître comme un

---

146 Jean-Marie Floch a introduit une méthode de description des « sémiotiques planaires » (photos, affiches, tableaux, etc) dans *Petite mythologies de l'œil et de l'esprit. Pour une sémiotique plastique* (1985); puis la notion d'icône-texte et d'objet support (3D) sera développée par Jacques Fontanille, notamment dans *Pratiques sémiotiques* (2008).

147 Pour la théorie économique néo-classique « l'utilité » est une valeur entièrement signifiée par le prix accepté par l'acheteur comme un signe synthétique d'équivalence de cette valeur. Il n'est alors plus nécessaire de se poser la question de l'origine psychologique et/ou sociologique de cette « utilité ».

nouveau « ne pas devoir faire » porteur d'un sentiment de culpabilité qui se surajoute au « ne pas pouvoir ne pas faire » du repas collectif préprogrammé.

Le cas du « challenge » du Lycée C.G fondé sur des processus cognitifs de mises en correspondance d'informations sur le gaspillage « local » avec des données générales d'équivalences abstraites (simulées) de gaspillage de biens marchands apparaît maintenant inutile, car les élèves connaissent déjà, intuitivement ou précisément, la dimension économique négative du gaspillage alimentaire. Il apparaît surtout sémiotiquement peu pertinent. En effet chacun est à nouveau confronté à des représentations dysphoriques de la restauration collective, sans propositions de solutions individuelles de modification de sa situation personnelle, qu'il partage nécessairement avec un collectif présenté essentiellement comme fautif.

Le « Challenge » récompense collectivement la diminution du gaspillage alimentaire dans ce Lycée, par quelques chocolats en prime. On notera que cette récompense qui peut sémantiquement se catégoriser comme un « petit cadeau » renforce la signification de la rigidité de la relation asymétrique élève-institution dans la mesure où ce « mini don » atteste que l'objectif de baisse des déchets doit être atteint sans modifier ni l'ordonnancement des repas ni les parcours programmés des usagers. Ce remerciement « pour solde de tout compte » exempte les responsables de la restauration de modifier leurs pratiques. Seuls le comportement des élèves devrait changer, position sans doute intenable à tenir dans la durée et source de fragilité immédiate pour le « Challenge ».

### **3.2. Les discours de renversement des rôles actantiels**

Comme on vient de le voir, les discours synchrétiques où se déploient les incitations des nudges ne sont pas séparables des pratiques et des situations qui les intègrent. Ces pratiques sont avant tout des pratiques relationnelles entre l'institution scolaire et les élèves à l'occasion de la prise des repas. Elles mettent en scène l'Institution en tant que telle comme Destinateur, plus ou moins repérable sous les différents rôles actantiels évoqués avant. Celui-ci s'adresse à un Destinataire, le collectif des élèves, en lui fournissant un repas conventionnellement obligatoire grâce aux compétences et performances d'un Sujet opérateur, le service de restauration, qui peut lui-même s'actorialiser sous différentes figures. Ces relations ne relèvent pas de l'échange marchand ni même de l'échange non marchand entre acteurs tenus à la réciprocité. Les élèves ne payent pas directement leurs repas. Certes, ils doivent en retour des services rendus se conformer à des comportements préétablis et suivre leur scolarité. Mais ces obligations relèvent d'une autre relation contractuelle entre leurs familles et l'institution et le restaurant scolaire n'est qu'une des formes ponctuelles et limitées par lesquelles s'actualisent la relation supérieure qui régit la relation particulière de restauration. En suivant les typologies des schèmes des relations sociales de Descola (2005), reformulées selon une épistémologie sémiotique par Fontanille et Couégnas (2018), on qualifiera cette situation relationnelle comme une asymétrie positive de Don (au sens anthropologique du terme). Le Destinateur donne les repas sans contrepartie directe du Destinataire, d'où quelquefois son embarras et ses maladresses à lutter contre « le gaspillage alimentaire » par des demandes d'efforts « compensatoires », comme l'illustre le cas du Lycée Camille Guérin. Celles-ci peuvent apparaître pour ceux à qui elles s'adressent comme une remise en cause de la relation de don.

En revanche, certains exemples cités dans la seconde partie ouvrent la voie pour d'autres relations actantielles possibles. Dans le cas « Moins de Miettes, plus d'assiettes », le Destinateur institutionnel,

dans un rôle inhabituel actorialisé par les figures d'une « opération » ponctuelle, ouvre la possibilité au Destinataire collectif de devenir à son tour Destinateur dans une nouvelle pratique de Don dont le nouveau Destinataire sera « les Restos du Cœur » par le truchement du Sujet opérateur commun aux deux schématisations relationnelles, le service de restauration de l'établissement, actorialisé selon des figurations appropriées. Dans cet exemple, l'Objet du don, les « assiettes » pour les Restos du Cœur, est bien constitué par le Sujet opérateur à partir d'une transformation de l'Objet initial (le repas scolaire) à l'initiative d'un nouveau Destinateur collectif : les usagers de la cantine, dont les rôles actantiels ne sont plus régis par les obligations du statut d'élève mais par la libre volonté d'un citoyen soumis à l'éthos de la responsabilité.

Une observation approfondie du corpus des « opérations » conduites en milieu scolaire permettrait de relever d'autres cas similaires d'encapsulation de nouvelles pratiques intégrées dans la pratique canonique (régissante) de la restauration à la cantine, conduisant au « renversement des rôles actantiels » (*ibid.*).

### **3.3. La manifestation de la valeur du gaspillage alimentaire dans les discours des acteurs**

Tous les discours des acteurs, tant dans leurs rôles de destinateur que dans celui du destinataire collectif, définissent le gaspillage alimentaire selon sur une axiologie négative, que manifeste a priori sans ambiguïté la sémantique de ce syntagme. Il « va de soi » pour tous qu'il s'agit d'un phénomène dysphorique, quelle que soit l'échelle de son analyse, de la pratique d'une consommation individuelle jusqu'aux enjeux civilisationnels planétaires qu'il thématise. On ne reviendra pas ici sur l'universalité de cette figurativisation d'une dimension déviante, scandaleuse et par suite condamnable, dans le cadre des « vivre ensemble » des collectifs humains depuis l'aube de l'humanité. Néanmoins, on signalera, sans s'y attarder dans le cadre de cette communication, que cette représentation doxique occulte une autre valorisation positive du « gaspillage » des aliments. Celui-ci se présente dans certaines sociétés comme une forme d'affirmation d'un pouvoir sur la collectivité, comme l'a analysée l'anthropologie depuis les observations de Mauss sur les potlachs des indiens du Nord-Ouest américain (1924), suivies par les analyses de Bataille (1949), puis par celles de très nombreux anthropologues, de Lévi-Strauss à Godelier (1997), attestant de l'universalité et de la pérennité du phénomène. Admettons par simplification méthodologique que ces occurrences ne concernent pas la restauration scolaire mais uniquement certains cercles restreints des élites dominantes, médiatisées dans quelques sociétés contemporaines.

Si nous revenons à la doxa, l'expression « gaspillage alimentaire » réalise deux catégories de valeurs :

a) des valeurs de différenciation ou systémiques qui permettent de définir ce phénomène par rapport à ce qu'il n'est pas, selon le principe saussurien de la négativité linguistique pour pouvoir déterminer de façon contrastive un signifié différentiel « en société », ici dans le cadre de la restauration scolaire

b) des valeurs modales qui permettent de décrire les finalités (Fontanille, 2015) des signifiés pour les locuteurs qui l'énoncent pour faire ou être, et pour devoir, pouvoir, croire, savoir, etc. s'identifier dans des formes de vie, ici la forme de vie scolaire française.

En premier lieu, le gaspillage alimentaire comme configuration de signifiés différentiels se distingue de tous les gaspillages « non-alimentaires » et du gaspillage comme catégorie sémantique générique. Cette restriction et cette spécificité, qui diminue son champ d'application et restreint son domaine de nuisance sociale à l'alimentation, à l'inverse augmente l'intensité émotionnelle de son rejet et de son « aversion ». On n'emploie pas les mêmes qualificatifs pour décrire un gaspillage d'autres objets matériels ou immatériels. Il n'y a pas de programmes comparables à l'échelle nationale ou internationale au « Plan contre le gaspillage alimentaire » qui seraient associés avec autant de forces symboliques et de mobilisation collective à la lutte contre d'autres formes de gaspillages. Souvent on préfère alors plutôt évoquer des « plans d'économie », de l'énergie, de tel ou tel matériau, de tel ou tel intrant dans un processus de production, etc. Ici la spécification alimentaire du gaspillage désigne et signifie immédiatement une stigmatisation et l'indexalité d'une situation insupportable qui transparaissent tant dans les verbatim de l'enquête du Lycée C. Guérin que dans les descriptions de plusieurs études en milieu scolaire. Cette puissance émotionnelle sous-jacente est en correspondance directe avec les signifiés de l'alimentation comme premier principe de survie de l'espèce humaine. Gaspiller l'alimentation devient fréquemment dans nombres de discours culturels de toutes les civilisations la figurativisation d'une hostilité à l'humanité même, un acte d'une pratique « inhumaine ».

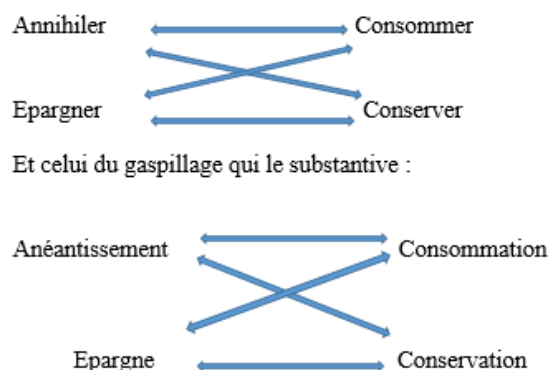
En second lieu, dans une perspective modale, gaspillage suppose un faire : gaspiller.

Gaspiller ne prend son sens que parce qu'il faut travailler pour produire les aliments et mesurer par extension les efforts nécessaires à leur obtention et à leur mise à disposition. Gaspiller ce n'est pas seulement soustraire un bien à la consommation, c'est « anéantir », renvoyer au néant les cours d'action qui avaient été nécessaires pour le réaliser en vue de sa consommation. Le pouvoir de gaspiller n'annihile pas seulement le pouvoir de consommer, il virtualise la réalité d'un faire productif antérieur.

Le sens de l'expression se génère sur un premier axe d'opposition de faire :

#### ANNIHILER ≠ CONSOMMER.

Ces deux faire opposés présupposent toujours un bien artefactuel déjà réalisé qui pourrait être manipulé de façon contradictoire : au lieu d'être gaspillé il aurait pu être conservé et au lieu d'être consommé il aurait pu être épargné (économisé).



Ces carrés sémiotiques permettent de cartographier tous les discours des corpus rassemblés précédemment selon que leurs « parcours narratifs » mettent en avant ou au contraire occultent l'un des pôles des valeurs qui définissent la catégorie du gaspillage (alimentaire). Ils vont maintenant nous



permettre d'évaluer les différents discours d'influence par des « nudges » selon l'analyse d'un même « algorithme » de production des significations.

### **3.4. Évaluation de l'efficacité des nudges et méthodologie d'opérationnalisation des politiques sociales d'incitation à limiter le gaspillage alimentaire**

L'étude des différents dispositifs de nudges comme éléments isolés d'un système figuratif et rhétorique nous conduit maintenant à les intégrer aux pratiques qui les manipulent et les déterminent. On vient de le voir, les significations de chacune de ces « figures-sens » sont inséparables d'une scène particulière : celle de la restauration scolaire collective, sur laquelle ils visent à modifier les relations entre plusieurs actants humains et non-humains.

- Côté humain, on note l'institution scolaire en tant que telle et ses démultiplications fonctionnelles : les services de restauration ; les élèves en tant qu'actants individuels et que partie de l'actant collectif des « usagers » des cantines.
- Côté dispositifs matériels : les éléments spatio-temporels par lesquels les interactions entre les actants humains s'effectuent, soit : 1. la matérialité du parcours du libre-service, 2. la temporalité des cours d'action et 3. la typologie des gestualités qui sont impliquées par le dispositif d'ensemble.

Dans cette situation, évaluer un nudge suppose de prendre en compte la totalité des pratiques d'interactions dans lesquelles son discours particulier est « encapsulé » (Fontanille et Couégnas, *op. cit.*, p. 58). Adoptant le cadre conceptuel des pratiques sémiotiques (Fontanille, 2008) nous considérerons successivement le point de vue de « l'opérateur » de la pratique qui met en place le nudge, c'est-à-dire l'Institution scolaire, puis son « acte » discursif comme mise en rapport entre l'objectif qu'elle fixe au nudge et son utilité effective.

Par rapport à l'instance d'énonciation opératrice du nudge, il convient de considérer la façon dont elle se présente et le type de relation qu'elle établit avec les destinataires énonciataires, considérés tant d'un point de vue individuel que collectif. Sur ces deux points, on observe une structure similaire de la pratique énonciative dans les six exemples étudiés. Celle-ci se caractérise par deux traits principaux :

1. L'institution opératrice est occultée ; elle se dissimule derrière de nombreux énonciateurs délégués par débrayage pour prendre en charge la relation avec les usagers.
2. Il s'agit d'une relation asymétrique de don, au sens de Descola (Fontanille et Couégnas, *op. cit.*, p. 51) c'est-à-dire sans obligation de réciprocité (cf. supra).

Ces deux caractéristiques de la situation énonciative : énonciateurs pluralisés masquant l'institution instanciée et don sans réciprocité masquant une obligation du faire de restauration déterminent les formes de l'acte de « nudging » : celui-ci devra apparaître comme un moyen de proposer un degré de liberté par rapport aux obligations, un vouloir-pouvoir faire de l'actant collectif et comme une modification thymique du parcours du self vers plus d'euphorie et moins de dysphorie de l'actant individuel.

Pourquoi l'Institution organise-t-elle son invisibilité alors que de l'opinion de tous elle est légitime pour limiter le gaspillage alimentaire et crédible dans les discours qu'elle tient sur ce sujet ? (cf. supra)

Examinons les figures des énonciateurs débrayés pour décrire ce qu'ils construisent comme significations différentes et efficaces :

a) La mise en avant de rôles actantiels non humains saillants, de type « merchandising », introduit une signification de « libre choix » dans le système clos du parcours du self imposé par l'institution : le nudge est ici une « concession », « Bien que vous soyez obligé de prendre votre repas dans mon dispositif, il existe une alternative partielle pour tel ou tel plat ». Cette alternative est d'autant plus crédible et attractive qu'elle peut apparaître comme indépendante de l'institution responsable de l'organisation routinière du parcours ; toute indexation explicite à l'institution renverrait au contexte des contraintes et au paradoxe d'un don « gratuit », mais que l'on ne peut refuser. Dissocier ce nouveau « don », que l'on peut accepter ou non, du don sans réciprocité possible du repas normé est la condition de son efficacité.

b) La mise en avant de rôles actantiels impersonnels, sous formes d'opérations collectives à l'initiative de prestataires extérieurs (Zéro gaspil, Mille et un repas) accentuent la crédibilité d'un pouvoir faire indépendant des routines de l'institution scolaire, tout en offrant la possibilité d'une satisfaction hédonique effective lors du repas. L'institution scolaire montre que l'attention portée à ces discours devient « libre », indépendante du « ne pas pouvoir ne pas faire » qui caractérise l'essentiel des cours d'action, et même des cours d'existence, de ceux qui partagent les formes de vie scolaires.

c) La mise en avant de rôles actantiels syncrétiques par inversion et fusion des rôles de destinataires et de destinataires dans une opération de communication de pratique anti-gaspillage est décrite plus haut. On note que le changement d'état, de celui d'élève soumis à une norme comportementale à celui d'acteur responsable de son action, renforce la cohérence des valeurs partagées par l'actant collectif. Chacun de ses membres individuels s'en trouve positivement affecté, quelle que soit sa participation effective à l'opération. Par opposition, le « challenge » du Lycée Camille Guérin, maintient chacun dans son statut d'élève « récompensé » par des « bons points » collectifs (des chocolats) quelle que soit son désir et son comportement effectif de diminution du gaspillage.

Du point de vue de l'opérateur énonciateur, l'objectif de limitation du gaspillage au restaurant pourrait conduire à un *nudging* qui privilégierait pour être efficace :

- soit l'état thymique (passionnel) de l'actant visé en agissant sur la tension entre la dysphorie et l'euphorie du « moment vécu » du repas, considéré comme un cours d'action cohérent, tant dans son articulation syntagmatique que par sa manifestation paradigmatique ;
- soit le faire pratique de ces actions en agissant sur la tension entre les contraintes et les libertés inhérentes à la pratique du repas en libre-service.

Bien évidemment ces deux axes d'opposition peuvent faire l'objet d'une recherche de solutions de résolution conjointes, comme le montre l'exemple de l'opération « moins de miettes, plus d'assiettes ». D'un point de vue sémiotique d'une manipulation du sens du repas « à la cantine » qui peut être proposé par l'opérateur énonciateur, il ne s'agit que de manifester deux figurations particulières mais complémentaires d'un même cours d'action régi par une même dynamique tensile de « concession », telle que décrite par Zilberberg (2006, pp. 203-205). Ici, cette manifestation de formes-sens de *nudging* sera éprouvée en tant que « survenir » (événement) qui viendra contredire « la doxa » partagée à la fois

par l'utilisateur et l'institution. On peut la gloser sous la forme suivante : « bien que les repas à la cantine n'aient pas à être évalués en termes de plaisirs gustatifs ni de satisfactions d'un moment vécu, *vous allez être (opérateur) / Je suis (utilisateur)*, surpris par la qualité de telle ou telle proposition de choix ».

Puis, « bien que *vous deviez/je doive* suivre la procédure routinière pour *parvenir* à un repas « gratuit » (don), *vous pouvez/je peux* transformer cette contrainte en évènement pour *faire survenir* un autre état de choses

### **Conclusion**

En conclusion, chaque proposition de dispositif de nudges visant à réduire le gaspillage alimentaire dans la restauration scolaire, ou autre, devrait se soumettre *ex ante* à un examen critique de son discours, en correspondance avec ses objectifs pratiques d'incitation à modifier les comportements. Ce premier point consiste à analyser le ou les cours d'action des sujets visés, tels qu'ils sont observables dans la situation présente, avant toute introduction du nouveau dispositif d'incitation. Il s'agit avant tout de renoncer à qualifier « d'irrationnels » les comportements observés. À l'inverse, il convient de reconstituer les logiques et les enjeux individuels et collectifs des pratiques effectives, à la manière des ethnologues, voire des éthologues, et d'en comprendre les significations et le sens général pour tous les acteurs en interaction dans les pratiques soumises à examen. À partir de ce « terrain », une interprétation sémiotique (ou anthroposémiotique – Fontanille et Couégnas, *op. cit.*) permet ensuite d'élucider l'axiologie et les états affectifs et modaux, associés à ces cours d'action, encapsulés dans des formes d'existence sociales et des schèmes de pratiques relationnelles prédéfinies. À l'issue de ces analyses, une reformulation (une « présentation métasémiotique » dans les termes de Fontanille et Couégnas) devient possible pour « la forme sémiotique complexe socialement pertinente » (*id.* p. 243) qui était délimitée et identifiée comme sujette à transformation.

Cette « présentation » devrait ensuite être confrontée à la « forme-sens » du discours du ou des dispositifs envisagés en prenant en compte comment cette dernière modifierait, par hypothèses (*ibid.*, pp. 244-245),

(i) la totalité de la forme complexe analysée (variations des relations des parties au tout ; modifications des clôtures, des ouvertures, vers d'autres plans ; variations des médiations entre les unités hétérogènes qui composent la forme totalisée...);

(ii) le flux (la dynamique) des cours d'action, voire des cours d'existence, des acteurs ;

(iii) le mode existentiel des collectifs qui s'instaure par leur participation à la forme complexe identifiée (variation des pratiques relationnelles entre acteurs, risques concernant le maintien, la dilution, voire la disparition des relations).

Finalement, c'est seulement au terme de cette ou de ces simulations que la décision d'opérationnaliser un dispositif de nudge avec une probabilité raisonnée d'efficacité pourrait être prise.



## Annexe : Challenge Camille Guérin



### Bibliographie

- Bonhomme, Marc, *La Rhétorique des figures : entre formalisme et énonciation*, Protée, vol. 38, n° 1, 2010, <https://id.erudit.org/iderudit/039703ar>
- Cochoy, Franck, « Une petite histoire du client, ou la progressive normalisation du marché et de l'organisation », *Sociologie du travail*, vol. 4, n° 3, pp. 357-380, juillet-septembre 2002.
- Cochoy, Franck, « Le "calcul" économique du consommateur : ce qui s'échange autour d'un chariot », *L'Année Sociologique*, vol. 61, pp. 71-101, 2011/1.
- Fady, André, Renaudin Valérie et Vyt, Dany, *Le Merchandising*, Paris, Vuibert, 2007.
- Floch, Jean-Marie, *Petite mythologies de l'œil et de l'esprit : pour une sémiotique plastique*, Actes Sémiotiques, Hadès-Benjalins, 1985.
- *Sémiotique, marketing et communication, sous les signes les stratégies*, Paris, PUF, 2002,
- Fontanille, Jacques, *Sémiotique et littérature : essais et méthode*, Paris, PUF, 1999.
- *Pratiques sémiotiques*, Paris, PUF, 2008.
- *Corps et sens*, Paris, PUF, 2011.
- « La Sémiotique, sciences des valeurs », in *Valeurs, aux fondements de la sémiotique*, Paris, L'Harmattan, 2015.
- Fontanille, Jacques et Couégnas, Nicolas, *Terre de Sens, Essai d'anthropologie sémiotique*, Limoges, Pulim, 2018.
- Frydman, Roman et Golberg, Michael, *Beyond Mechanical Markets: asset price swings, risk, and the role of the state*, Princeton University Press, 2011.
- Latour, Bruno, *Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique*, Paris, La Découverte, 1991.
- Meschonnic, Henri, *Pour la poétique I*, Paris, Gallimard, « Le Chemin », 1970.
- Meyer-Waarden, Lars, *Management de la fidélisation*, Paris, Vuibert, 2012.
- Singler, Eric, *Nudge marketing*, Londres, Pearson, 2015.
- Zilberberg, Claude, *Éléments de grammaire tensive*, Limoges, Pulim, 2006.

Pour citer cet article : Cécile McLAUGHLIN, François BOBRIE, Anne KRUPICKA. « Goûtons aux nudges : contre le gaspillage alimentaire. Réflexions sémiotiques sur les pratiques d'influence de type « nudge » en milieu scolaire », Actes Sémiotiques [En ligne]. 2021, n° 124. Disponible sur : <<https://doi.org/10.25965/as.6742>> Document créé le 11/01/2021

ISSN : 2270-4957

Et je considérerai les actions et les appétits humains comme s'il était question de lignes, de surfaces et de solides.

Préface, *De Affectibus*, Partie III, *Ethique*, Spinoza

Littéralement, l'environnement est ce qui nous entoure. Mais pour les habitants, l'environnement ne se définit pas par les environs d'un espace délimité ; il est une zone où les différents chemins qu'ils empruntent sont complètement enchevêtrés. Dans cette zone d'enchevêtrement – maillage de lignes entrelacées –, il n'y a ni extérieur, ni intérieur, seulement des ouvertures et des passages. En bref, l'écologie de la vie doit être une écologie de fils et de traces, et non de points nodaux et de connecteurs. Son sujet d'étude doit porter non pas sur les relations entre des organismes et leur environnement extérieur, mais sur les relations qui accompagnent l'entrelacs de leurs lignes de vie. En un mot, l'écologie est l'étude de la vie des lignes.

Tim Ingold, *Une brève histoire des lignes*, 2013, p. 136

## 1. Introduction

Face à la question de la prise de décision, les réponses rationalistes ont fait long feu. Depuis Simon (1973) et la prise de décision rationnelle limitée, les recherches organisationnelles distinguent deux processus, au minimum, pour une action décisionnelle : un processus procédural d'un côté s'appuyant sur un maximum d'informations pour prendre des décisions ; des décisions prises de manière impulsive, en fonction des contextes, de l'urgence ou des émotions des décideurs de l'autre. Aussi schématique que soit cette approche, elle fait recette chez les économistes ou encore les gestionnaires, en somme là où il paraît nécessaire de déconstruire un schéma décisionnel afin de le quantifier ou d'influer sur lui. Ainsi, Daniel Kahneman, psychologue, reçoit un *prix de la Banque de Suède en sciences économiques en mémoire d'Alfred Nobel* pour sa proposition (plus complexe bien entendu que son titre ne le laisse supposer) de systèmes 1 et 2 du cerveau : le premier est rapide pour orienter la réaction, tandis que le second est procédural pour supporter la réflexion. Eva Illouz (2006) avait déjà signalé comment la psychologisation s'était glissée dans le monde de l'entreprise, avec une emprise sur les relations de travail et les modalités d'encadrement. Mais avec ces deux auteurs emblématiques, c'est le processus

décisionnel que la psychologie propose de modéliser au service des théories économiques, informationnelles ou managériales.

Dès le début, Kahneman et Simon soulignent qu'une décision ne suit pas un processus linéaire dans le traitement de l'information – comme le supposent la cybernétique et les théories en vogue dans les années 50-60 à la suite des travaux d'ingénieurs comme Shannon. Mais aussi que, si processus il y a, celui-ci peut être « court-circuité » par les émotions : « Since in actual human behavior motive and emotion are major influences on the course of cognitive behavior, a general theory of thinking and problem solving must incorporate such influences. » (Simon, 1963, p. 29). Ainsi les émotions vont-elles se retrouver prises en compte dans l'analyse du système décisionnel.

Les sciences sociales s'emparent donc de ces questions en y intégrant des approches issues de la psychologie des émotions<sup>148</sup>. Ces dernières seraient universelles – donc reconnaissables – et inconscientes – donc incontrôlables<sup>149</sup>. Les émotions deviennent ainsi pour les théoriciens à la fois des biais qu'il faut prévoir et réguler, mais aussi une heuristique qui permettrait d'évaluer ou d'influencer les motivations d'un consommateur, les décisions d'un manager, les représentations que l'on peut se faire d'une organisation ou de sa communication, etc. La prise de décision n'est pas seulement une procédure empreinte de choix irrationnels, elle est un mécanisme affectivo-cognitif particulier, étudiable donc, mais difficilement prévisible<sup>150</sup>. Avec *L'erreur de Descartes* de Damasio (1991/2006), une bascule s'opère au profit des neurosciences : l'imagerie cérébrale prouve que l'émotion précède et conditionne la raison.

Suite à ces premières avancées apparaît, et se développe à grande vitesse, la notion de nudges<sup>151</sup> : à la fois synthèse des recherches précédentes et méthode pour opérationnaliser (ou instrumentaliser) celles-ci, les nudges se présentent comme la potentialité d'identifier les « architectures de choix » des individus : par exemple une préférence pour les actions ne nécessitant pas d'effort cognitif supplémentaire (choix par défaut), ou encore un attrait pour les récompenses facilement accessibles (feedback, gratification immédiate, comparaison sociale, etc.). En transformant l'environnement, souvent à travers une signalétique dont la saillance vient suractiver un biais cognitif (la mouche au fond de l'urinoir, l'illusion de profondeur sur le passage piéton), le nudge permet de faire agir sans contrainte : en dernière instance, l'individu doit avoir la liberté d'échapper à cet attracteur cognitif qu'est le nudge, même si l'action induite est moralement plus acceptable<sup>152</sup>. Ainsi, comprendre le caractère universel de la construction des choix permettrait de reproduire par un jeu « d'incitations douces » un comportement qui deviendrait à son tour universel (les écogestes par exemple). Si les émotions ne sont pas au centre

---

148 Dès 1969, Howard et Sheth (1963) modélisent le triptyque des leviers affectif, conatif et cognitif de la psychologie du consommateur appliquée à la communication commerciale.

149 Ekman et Friesen (1971).

150 *L'affective forecasting* est une discipline initiée par D. Kahneman, et poursuivie depuis par ses équipes. Cette approche propose de modéliser la capacité d'un individu à prédire une émotion selon la stimulation qu'il va recevoir. Il en ressort une somme de biais qui soulignent l'imprédictibilité du comportement par soi-même.

151 R. Thaler et C. Sunstein (2008). Comme pour l'affective forecasting, la théorie des nudges est directement reliée à D. Kahneman, dont l'un des co-auteurs, R. Thaler était l'assistant.

152 Les auteurs et promoteurs ancrent les nudges dans l'idéologie du « paternalisme libertaire » (Sunstein et Thaler, 2003).

des approches par les nudges, elles s'inscrivent dans la boîte à outils nécessaire pour construire de telles architectures<sup>153</sup>.

Nous avons donc pris au mot cette proposition et sommes allés sur le terrain pour observer comment les émotions participaient d'une architecture de choix. C'est donc ce déplacement sur le terrain que nous allons restituer ici, avec en premier lieu l'intention de recherche telle qu'elle avait été exprimée par notre partenaire. À partir de là, des travaux précédents nous ont conduit à réorienter la demande, centrée sur les *nudges* et les émotions. L'élaboration d'un cadre conceptuel *ad hoc* a donc été le préalable nécessaire. Ainsi en combinant les affects de Spinoza, les affordances de Gibson, et la cognition distribuée de Hutchins, nous sommes en mesure de proposer une analyse des situations où circulent des émotions comme une « affection distribuée ». En dernier lieu, nous ferons une proposition méthodologique susceptible d'opérationnaliser ce concept directement sur le terrain.

## **2. Sur le terrain, des nudges**

Les questionnements et réflexions qui dirigent cet article ont émergé, pour nous, du terrain et d'un partenariat avec un parc de loisirs dont l'un des objectifs est de sensibiliser aux questions environnementales et d'éduquer à l'éco-responsabilité par la méthode que nous pourrions qualifier « des petits pas » (chacun d'entre nous, en en faisant un peu tous les jours, arrivera à un grand résultat). Afin d'optimiser l'expérience de ses clients tout en cherchant à développer les effets de ses discours sur l'environnement et le développement durable, le parc participe au projet *Nudges et objectifs de développement durable* dirigé par A. Krupicka et financé par la Région Nouvelle-Aquitaine.

### **2.1. Effets de terrain**

Le parc propose diverses activités, parmi lesquelles un parcours en forêt à vocation ludopédagogique, qui va se trouver au centre de notre attention. En plein sous-bois, les visiteurs suivent un chemin tracé (parfois fléché) les menant d'activité en activité : coffre au trésor, toile d'araignée géante, cahutes et cabanes, bornes interactives, animations mécaniques, etc... Un récit agrémenté le parcours, en héroïsant le jeune visiteur et en le plongeant dans une mythologie sylvestre (lutins, farfadets, etc...). Sur les bornes, dans les contes, ainsi qu'à travers des panneaux explicatifs sur la faune et la flore de la forêt, les visiteurs sont amenés à s'interroger sur leur propre relation à la Nature et sur leur responsabilité environnementale (Figure 1).

---

153 Johnson, Shu et Dellaert (2012).





Figure 1 : exemples de dispositifs étudiés

Dans ce cadre, nous avons développé la problématique suivante : en quoi les dispositifs participent-ils à l'élaboration du sens que les visiteurs vont construire lors de leur parcours ? Par dispositif, nous entendons un assemblage de déclencheurs passifs (cellule photo-électrique) ou actifs (badge) permettant de lancer une séquence d'action programmée, d'interfaces numériques (borne, écran), de messages (écrits ou oraux), d'appareils électromécaniques (cheval à bascule) et d'accessoires pratiques ou décoratifs (bancs, fausses cabanes), le tout s'insérant dans les objectifs pédagogiques du parc. En résumé, nous nous intéressons moins aux attractions en elles-mêmes qu'aux dispositifs permettant une forme de contrôle sur les attractions du parc, et qui supportent ou orientent la « bonne » interprétation des actions à conduire.

Dans la perspective des nudges, nous avons dès lors émis l'hypothèse que si les clients choisissaient d'interagir ou non avec un dispositif, c'est que des éléments sémiotiques influaient sur leurs choix. Et que, *in fine*, l'expérience qui en découle devait fortement dépendre des émotions ressenties. En somme, qu'une tension pouvait naître entre la rationalité de certains choix liés à un fléchage explicite du parcours vers des questionnements environnementaux (par exemple un outil pour mesurer son « empreinte carbone »), et de l'autre des choix reposant sur des réactions intuitives ou affectives, à tout le moins étrangères aux incitations déployées tout au long du parcours. Une fois ces mécanismes mis au jour, il deviendrait plus « simple » pour le parc d'influer – via les bonnes architectures – sur les choix, parcours voire expériences des clients. Mais est-ce la question environnementale qui oriente l'action des visiteurs, ou bien ce qui se niche dans leur environnement ?

## 2.2. Dépasser les émotions

À partir de là, nous nous sommes retrouvés confrontés à une problématique conceptuelle et méthodologique. N'étant pas psychologues, nous ne sommes pas outillés pour évaluer des émotions, ni pour déceler finement ce qui influe sur un comportement. Étant chercheurs en sciences de l'information et de la communication, notre intérêt de recherche porte plutôt sur la relation qu'il va y avoir entre émotion et interprétation quand, à la vue d'un signe, l'action va se trouver (ré)orientée. Nos précédents travaux (Alloing et Pierre, 2017), et d'autres que nous avons fait émerger<sup>154</sup> sur la question des émotions dans un contexte numérique nous l'ont démontré : dans les discours et les dispositifs qui en revendiquent une exploitation, l'émotion est souvent un raccourci de langage qui cache soit un empan

154 Allard, Alloing, Le Béhec et Pierre (2018) ; Alloing et Pierre (2020).

plus large (les sentiment, les humeurs, etc...), soit une indifférence quant à l'émotion capturée (peu importe que l'utilisateur éprouve de la joie ou de la tristesse, l'essentiel est que la stimulation ne le laisse pas indifférent). Pour autant, les émotions embarquent des caractéristiques qui peuvent nous permettre d'élaborer une réponse communicationnelle à la manière dont les signes interfèrent avec la conduite de l'action.

Les émotions sont statiques et furtives. Une émotion est un état psychologique, de durée très courte (inférieure à 1 seconde). Pour des raisons techniques et déontologiques, nous n'avons pas pu mesurer des phénomènes aussi courts, d'autant plus que nous sommes aussi en présence de temporalités plus longues (le temps du parcours, le temps de la famille) et d'un entrelacement d'états affectifs aux rythmes et fréquences variables (la bonne humeur de l'un, le style réservé de l'autre, l'alternance de joie et de frustration tout au long du parcours, l'explosion de joie ou de colère devant certains activités, etc.). Les émotions sont aussi internes et orientées. Toute stimulation perceptuelle (une sensation) ou conceptuelle (une idée) produit une réaction que les psychologues nomment émotion. Les émotions sont toujours orientées par un objet causal : depuis l'exemple de l'ours de William James, tout phénomène perçu est cause de réaction émotionnelle (ici la peur et la fuite)<sup>155</sup>. Par principe, les changements psychophysiques contenus dans cette réaction ne sont pas visibles, seules les modifications comportementales le sont, depuis les micro-expressions faciales jusqu'au schéma de réponse (combat/fuite). Si elles ont bien une dimension intérieure forte, les émotions ont aussi une vie extérieure, elles sont une mise en mouvement du corps, et une mise en motivation de l'esprit. Les sentiments correspondent alors à la conscientisation de ces mouvements et motivations : cela signifie que les émotions, la plupart du temps, se situent en-deçà du seuil de conscience, et qu'au-delà, l'individu peut commencer à orienter la séquence d'actions et de pensées selon l'évaluation cognitive qu'il en fera, et selon des dispositions socio-culturelles<sup>156</sup>. Dans ce processus, l'orientation est double. La stimulation oriente la réaction psychophysique selon des modèles plus ou moins établis (la reconnaissance de motifs dans les percepts, l'application de schèmes de réponse universels<sup>157</sup>), puis

---

155 La question de la causalité est fondamentale, mais encore sujette à controverse dans le chainage qu'elle produit : pour le dire très rapidement, dans le modèle périphérique la stimulation produit des changements physiologiques (accélération du rythme sanguin pour supporter la course) qui entraînent un nouvel état psychologique (la peur). Dans le modèle de l'évaluation cognitive, la stimulation entraîne un état psychologique qui déclenche des modifications physiologiques. Dans tous les cas, l'émotion est une réaction et une relation avec un phénomène perçu. Par contre, tous les états affectifs ne sont pas en relation avec des phénomènes perçus : par exemple la mauvaise humeur est sans objet causal clairement identifié, ou bien peut perdurer même quand le phénomène n'est plus perçu (ci cela dure, on parle alors de troubles de l'humeur). Cependant, l'humeur peut produire des réactions de joie ou de tristesse orientés vers des phénomènes perçus qui pourtant ne sont pas la cause de la mauvaise humeur, mais seulement les symptômes. Pour une synthèse des travaux en psychologie des émotions, lire par exemple B. Rimé (2016).

156 Par exemple, en condition de travail rémunéré, l'employé va gérer un travail émotionnel selon les attendus de son métier (soins à la personne, services, autorité, etc.). Ce travail de surface (sourire, exprimer du chagrin, faire preuve d'empathie) peut différer d'un travail émotionnel plus profond (gestion de la colère). Voir les travaux d'Arlic Hochschild à ce sujet.

157 Selon la théorie darwinienne, sur laquelle se base Paul Ekman, les réactions émotionnelles sont communes à l'ensemble des mammifères. Elles sont considérées comme un système d'allocation de ressources énergétiques entre les organes, dont le nombre très limité de recettes de gestion (l'évitement ou la confrontation) a été lentement encodé tout au long de l'évolution des espèces. Ainsi, il y aurait cinq émotions primaires et universelles : la joie, la tristesse, la peur, la colère, le dégoût. A l'inverse, la théorie constructionniste établit que chaque réaction émotionnelle est unique, d'une part puisque chaque stimulation est contextuellement unique, et d'autre part parce que chaque réaction est pondérée par l'ancrage synaptique d'expériences antérieures plus ou moins semblables. Voir Feldman Barrett (2017).

l'individu oriente la réaction comportementale et mentale en fonction de la situation vécue, et des expériences précédentes. Au final, même si les modèles d'explication diffèrent, entre un modèle universel centré sur des motifs récurrents (percepts/schémas) et un modèle contingent centré sur l'unicité de la situation, cela souligne le caractère relationnel des émotions, comme un vecteur tendu entre deux boîtes noires : le cerveau et la situation. Nous considérons que l'étude exclusive du premier ne relève pas du territoire des sciences de la communication auxquelles nous nous rattachons, tandis que le second semble central, ainsi que la relation qui unit l'acteur à la situation. Notre objet se précise alors pour se concentrer sur la manière dont ce qui circule dans cette relation va faire varier les états affectifs, et en retour comment ces variations affectives vont redéfinir la situation.

Enfin, les émotions sont multifactorielles et situées. L'ancrage mémoriel d'un phénomène vécu tend à combiner des signaux émanant de l'ensemble des capteurs perceptuels – les afférences ou signaux entrants<sup>158</sup>. Ces combinaisons viennent s'agréger à des combinaisons précédentes encodées dans la mémoire à long terme. Les émotions relèvent donc d'une variété de signaux entrants et sortants avec des valences variables, et qui ne sont pas aujourd'hui modélisables par la science et les techniques d'imagerie. Ces émotions sont tributaires de la singularité multifactorielle de la situation, pour laquelle il faut tenir compte de l'agrégat des ancrages et activations émotionnelles précédents. À cette somme des connaissances issues des épreuves vécues par le sujet, il faut donc aussi ajouter l'histoire interactionnelle, dès lors que la situation contient ou convoque la présence d'un autre, et des dispositions socio-culturelles qui s'imposent aux participants. Il s'agit dès lors d'observer la circulation des émotions le long de ce maillage de situations et de souvenirs. À la suite de Tim Ingold, ce maillage est d'abord pensé comme un « entrelacement de lignes » (Ingold, 2011, p. 107). Si l'anthropologue fait référence au travail de l'artisan, nous nous approprions le terme pour désigner la toile d'émotions tissée par les participants, et aussi pour définir notre propre activité de recherche qui consiste en un dés-entrelacement de ces lignes affectives.

### **3. Affordances affectives**

Par la figure du tisserand que Tim Ingold nous invite à incarner, nous assumons le « bricolage » (Lévi-Strauss, 1962) conceptuel et méthodologique qui va nous permettre de capturer ces tracés. Dès lors que nous parlons d'émotion dans l'action, et de ligne dans l'environnement, deux concepts s'imposent à nous, les affects et les affordances.

#### **3.1. Les affects**

Ce premier concept nous permet de distinguer, dans la lignée de Spinoza (1677/1965), ce qui augmente ou réduit notre puissance d'agir (une affection, ce que nous appelions précédemment variations affectives) :

En tant donc que nous percevons qu'une chose nous affecte de Joie ou de Tristesse, nous l'appelons bonne ou mauvaise ; et ainsi la connaissance du bon et du mauvais n'est rien

---

<sup>158</sup> Parmi ces signaux, ceux venant des organes de proprioception (conscience des membres du corps) ; d'exteroception (cinq sens extérieurs), d'interoception (sensation des organes internes), auxquels on peut rajouter la perception des ambiances – température, humidité, ou du rythme circadien.

d'autre que l'idée de la Joie ou de la Tristesse, qui suit nécessairement le cours de l'affection même de la Joie ou de la Tristesse.

Nous ne nous intéressons donc pas à la manière dont nous qualifions un état, ce que Spinoza exprime avec *affectus*, qu'il réduit à affect de joie et affect de tristesse. Nous questionnons la dynamique de ces modifications (ce que Spinoza exprime avec *affectio*). De plus, cette approche spinoziste, que nous pourrions coupler à des questionnements phénoménologiques, ne s'inscrit pas dans une vision non-conscientisée de notre agir : nous agissons car nous sommes – en partie – en capacité de ressentir ce qui nous affecte. Nous proposons dès le départ l'idée que se laisser affecter par son environnement, ou les éléments qui le composent, ne repose pas sur des biais mais bien sur une prédisposition affective (ce que Spinoza appelle *ingenium*), ou intention de se laisser affecter : on vient au parc pour s'amuser, s'informer, passer un moment en famille, une quelconque intention – pas toujours partagée – qui pousse les participants à se mettre dans une disposition, de corps et d'esprit.

Pour le philosophe, le Tout n'est composé que d'une seule Substance, ontologiquement constituée d'une infinité d'attributs, dont deux seulement sont accessibles à l'entendement de l'humain, et qui d'ailleurs le composent : le mode de la pensée, ou esprit chez l'humain, et le mode de l'étendue, ou corps chez l'humain. Le corps est la combinaison des états variant entre le repos et le mouvement de chacun de ses membres. Toute affection de l'un entraîne une affection de l'autre<sup>159</sup>. Ainsi chaque être est un mode de la substance, avec un rapport singulier entre le corps et l'esprit qui fera de chaque être un être unique. Celui-ci va alors chercher à persévérer dans son être, c'est-à-dire faire en sorte de maintenir le rapport qu'il estime le plus harmonieux entre son corps et son esprit, entre son mode – fini – et le mode infini de la Substance (Dieu, ou la Nature : *Deus sive Natura*). Cette persévérance s'instancie en une puissance d'agir : Spinoza emploie le terme de *conatus*, qui renverra plus tard au conatif de la communication commerciale. Le *conatus* exprime tout le potentiel d'actions dont dispose le sujet pour persévérer dans son être, et dont le moteur premier est le désir, soit la recherche d'affections qui vont produire de la Joie. Ainsi, l'advenue d'un phénomène adéquat va augmenter la puissance d'agir et produire de la Joie, quand celle d'un phénomène inadéquat va réduire la puissance d'agir, et produire de la Tristesse. L'intérêt pour nous est donc de situer sur le même plan ontologique l'action et l'être, ainsi que toutes leurs modalisations et toutes leurs potentialités et donc de penser tout phénomène comme une affection potentielle. Par voie de conséquence, cette vision d'une substance partagée en de multiples attributs invite à suspendre son propre jugement : pour Spinoza, il n'y a pas d'imperfection, mais peut-être une incapacité dans l'entendement à accepter et se satisfaire des attributs dont dispose chaque individu, et en premier lieu soi-même : son appel à « *ne pas se moquer, ne pas se lamenter, ne pas détester, mais comprendre* » résonnera plus tard avec les consignes de l'ethnométhodologie.

### 3.2. Les affordances

Ce second concept permet de distinguer, dans la lignée de Gibson (1986), ce qui oriente l'action au sein d'un environnement, c'est-à-dire ce qui est aux environs de celui qui perçoit. Pour le psychologue, il paraît nécessaire de se demander comment la valeur et la signification des « choses »

---

<sup>159</sup> À la suite de *L'erreur de Descartes* (1991), le neurologue Antonio Damasio publiera un ouvrage intitulé *Spinoza avait raison. Joie et tristesse, le cerveau des émotions* (2005).

dans un environnement peuvent être directement perçues, et comment cette perception peut être liée à une gamme d'actions possibles dans cet environnement. Pour Gibson, une « chose » (un organisme, un objet) et son environnement se complètent : il est donc impossible d'étudier cet organisme en dehors de son environnement. Dès lors, il convient de s'interroger sur ce que l'objet permet de comprendre de son environnement et inversement. Mais aussi ce en quoi cet objet permet d'agir ou non sur cet environnement. En somme, comment la perception d'une chose influe sur les relations que l'on aura avec elle.

Au fil du temps, et des écoles de pensées qui le manipulent, le concept d'affordance, aux frontières toujours floues, a évolué. Darras et Belkhamza (2008) en proposent une définition courte : pour eux, une affordance équivaut à « une opportunité écologique d'action ». Si cette définition montre bien le potentiel d'action qu'on peut interpréter à partir de l'environnement (et les auteurs se référeront à Peirce en dernière instance), elle passe à côté de ce qui appartient en propre à l'objet. Paveau propose quant à elle une définition plus large : « une affordance (to afford : procurer) est une propriété d'un objet ou un trait de l'environnement immédiat qui indique quelle relation l'utilisateur doit instaurer avec l'objet, comment il doit s'en servir, ce qu'il doit faire avec » (Paveau, 2012). Dans cette approche, l'objet semble avoir sa propre intentionnalité, un « déjà-là » dira Gibson. Cela nous permet de faire un premier pas de rapprochement avec les affects : pour Spinoza, comme pour Ingold d'ailleurs, la pierre, par son désir de persévérance, a cette capacité à affecter ce(lui) qui la touche. En prêtant attention à l'objet, il serait alors possible d'entendre de quelle affection il est la source et la destination. Si l'objet est ainsi doté de désir et d'intention, il n'est pas rare alors de voir le concept d'affordances, spécifiquement lorsqu'il est associé aux technologies numériques et à la communication, devenir un levier pour des approches déterministes de la technique (Nagy et Neff, 2015) ou de son emploi dans les organisations (Cabiddu, De Carlo et Piccoli, 2014) : notre réalité serait façonnée par des objets techniques dont l'usage est prédéterminé par leurs concepteurs et/ou d'autres facteurs (culturels, idéologiques, etc.). De même, avec une approche aussi peu circonscrite, toute interaction avec des choses ou avec les autres est potentiellement une affordance. Comme le soulignent ces auteurs, il convient de réussir à délimiter plus précisément cette notion en fonction des terrains sur lesquels on la déploie. Ainsi que l'énonce Louis Quéré, l'affordance dépend de la perception de la situation « sous un certain éclairage » (1977, p. 173), indiquant par-là que le potentiel d'action est tributaire de l'entendement, de celui qui agit mais aussi de celui qui observe. Cette précision nous permet de ne pas éluder les questions cognitives liées à la prise de décision tout en nous offrant la possibilité d'observations pragmatiques.

Norman (1993) souligne ainsi que ces affordances peuvent être perceptives (*perceived affordances*) : un même objet peut offrir différentes perceptions de son usage, différentes gammes d'actions, et dès lors sa relation avec un acteur ne sera pas figée, elle dépendra de la perception de son utilité, des différentes actions qu'il est possible d'opérer avec lui. Dans un premier temps, les affordances permettent ainsi, dans des observations de terrains, de mettre en exergue la matérialité d'une partie du « monde » avec lequel nous interagissons. Si la réalité apparaît dans une perspective phénoménologique comme « la somme totale des objets et occurrences au sein du monde social culturel tel que l'expérimente la pensée de sens commun d'hommes [...] » (Schütz, 1987), alors les affordances offrent de dépasser l'exercice de pensée, l'herméneutique de l'être ou de l'agir, pour réinvestir le mode de l'étendue des objets matériels influant sur notre réalité et nos actions. C'est là un second pas qui nous

permet de saisir comment le mode de l'étendue pénètre celui de la pensée. Ce lien entre le monde et les objets matériels qui le composent fait apparaître les affordances comme des outils conceptuels nécessaires pour observer comment nos représentations et interactions guident nos actions.

### **3.3. La cognition distribuée**

Cet entrelacement entre l'individu, son environnement et les autres entités qui le composent, a été conceptualisé dans l'hypothèse de la « cognition distribuée » (Hutchins, 1995). Pour Hutchins (2000) la cognition humaine, qui est donc au centre des nudges, suppose deux versants. Dans le premier, la cognition est distribuée entre des humains et des artefacts. Les artefacts sont alors un moyen de réduire le coût cognitif d'une tâche autant que de faciliter l'exécution collective de ces tâches. Dans le second, les processus cognitifs sont distribués entre plusieurs sujets (ou agents) afin qu'ils se coordonnent dans le même environnement. Dès lors, les processus cognitifs ne doivent plus être perçus comme seulement internes à un sujet, mais bien liés à leur environnement et augmentés par certains artefacts, via des jeux de délégation et coordination. Cette distribution nécessite pour l'individu d'identifier dans son environnement des indices lui permettant de résoudre des tâches cognitives : des « aides cognitives externes » (Conein, 2004). Des indices pouvant donc être distribués par d'autres entités, humaines ou non, artificielles ou non.

En effet, une approche écologique, celle de Gibson ou d'Ingold, invite à dépasser le primat de la Culture pour réinvestir l'agentivité du corps et de la Nature. Ce n'est pas parce que notre terrain se situe dans la forêt que nous revendiquons une approche naturaliste, c'est parce que dans une ontologie affective, ni l'artificialité, ni l'effet de réel ne sont des critères distinctifs : les objets existent à partir du moment où ils affectent / sont affectés de joie ou de tristesse, selon des intensités variables. Peu importe de savoir quelle attraction fait par exemple le plus peur : elle fait quelque chose, elle « anime » (Cooren, 2010) au-delà même de la parole, elle fait faire quelque chose, elle produit une affection, du corps comme de l'esprit.

Notre proposition vise donc à entrelacer affects et affordances comme contre-points au nudge : il s'agit ici de discuter et d'opérationnaliser les possibles conceptualisations et observations « d'affordances affectives » qui permettraient d'analyser ce qui met en mouvement, ce qui fait agir, tout en intégrant les aspects contextuels et cognitifs des individus. Ainsi, la capacité à agir dans un environnement reposerait moins dans les biais cognitifs que dans un aller-retour constant entre ce qui affecte et la manière dont nous affectons les autres. Pour le dire à la manière de Spinoza, les affordances affectives seraient alors le potentiel affectif que nous percevons des objets qui nous entourent, et la gamme d'affections qu'ils nous permettent de déployer dans notre environnement, et au-delà.

Par le potentiel d'action qu'elles contiennent, les affordances affectives peuvent devenir adéquates ou non, et donc se retrouver à affecter de joie ou de tristesse dans la mesure où elles augmentent ou réduisent la puissance d'agir de ceux qui croisent leur chemin. Les affordances affectives apportent aussi la possibilité de penser une continuité entre l'environnement et l'action, entre la Nature (au-delà de la Culture) et l'acteur (qui est corps-esprit), entre des modalisations structurelles (le parc, le design) et interactionnelles (déclencher des séquences programmées, en parler, entraîner les autres).

Le corolaire est alors de penser un protocole de recherche qui permette, pour répondre à l'invite lancée par Tim Ingold (2012), d'observer aussi bien comment ces structures donnent à voir, ce que l'on

peut qualifier de posture étique, ou vue de l'extérieur. Et comment elles sont actionnées depuis la perception jusqu'à l'enclenchement de séquences d'actions, à savoir une posture émique, ou vue de l'intérieur<sup>160</sup>. Il y a lieu alors de s'intéresser à ce qui est à notre disposition.

#### 4. Coordonner les affections

Sur le terrain, les différents dispositifs du parc de loisir sont là pour coordonner les actions, ou affections, des clients lors de leur parcours, mais aussi au sein de leur propre groupe. Si nous prenons un groupe de visiteurs du parc, lorsqu'il se retrouve face à une situation supposant d'interagir avec un dispositif technique pour lancer une attraction, nous sommes donc face à la situation schématique suivante :

- Il faut que les visiteurs identifient dans l'environnement l'objet ou le dispositif pour se diriger vers lui ;
- Il faut que l'objet puisse de lui-même évoquer sa propre utilité (affordance) via des indices spécifiques ;
- Il faut ensuite que le sujet détermine en quoi l'activation du dispositif, et l'enchaînement de ses propres actions pourrait correspondre à ses dispositions affectives et à celles de son groupe ;
- Il faut par ailleurs que les visiteurs aient un certain savoir-faire pour identifier les indices et interagir avec le dispositif ;
- Interagir avec l'objet et les autres membres du groupe ou visiteur génère dès lors une situation dans laquelle chacun (objet et humain) va participer à l'action ;

La Figure 2 illustre ces étapes en présentant les réactions d'un sujet observé sur notre terrain face au premier dispositif de contrôle d'une attraction du parc.



Figure 2 : exemple d'un cas de perception d'un dispositif par un visiteur du parc

##### 4.1. Les artefacts cognitifs

En première instance, ces dispositifs peuvent se décrire comme des artefacts cognitifs c'est-à-dire « un outil artificiel conçu pour conserver, exposer et traiter l'information dans le but de satisfaire une fonction représentationnelle » (Norman, 1993, p. 18). Comme le souligne Millerand (2004) en s'appuyant sur Hutchins : « l'étude des rapports d'usage entre un usager et un artefact technique ne peut

<sup>160</sup> Pour l'opposition entre les deux termes (forgé par le linguiste K. Pike en 1954), lire De Sardan (1998).

être comprise sans la prise en compte de l'ensemble des interactions avec les autres usagers et les autres artefacts qui prennent place dans le cadre d'un environnement par ailleurs organisé socialement et construit culturellement ». Il s'agit ici d'un « système fonctionnel » dont Hutchins met en exergue le fait qu'il incorpore à la fois des « médias représentationnels » (les artefacts cognitifs visibles en Figure 2) et des processus cognitifs internes et externes.

Notons ici que l'artefact cognitif fournit un indice comportemental sur la manière d'agir avec le reste du dispositif : ainsi dès le déclencheur (le badge dans cette situation), le dispositif tend à mettre les individus dans une certaine disposition, et nous les verrons occuper l'espace du parc de cette manière. En cela, et de manière très foucauldienne, ces dispositifs produisent véritablement un contrôle des corps et des esprits.

Un objet embarque donc un ensemble d'indices permettant de percevoir quel sera son utilité dans un environnement donné en regard de prédispositions affectives. Ces affordances, lorsqu'elles sont identifiées par un groupe d'individus, permettent à ceux-ci de coordonner leurs tâches cognitives ou de les alléger / augmenter individuellement. Dans notre cas, un client du parc pourra plus facilement choisir le moment de lancer une attraction, ou sa durée, *via* le dispositif de contrôle adéquat (artefact cognitif), dont les potentiels usages sont perceptibles (affordances), et le groupe avec lequel il visite le parc pourra ainsi se coordonner en se répartissant certaines tâches cognitives (cognition distribuée). Dans cette approche, il s'agit dès lors moins de questionner la manière dont est construit le dispositif d'orientation que ce qu'il apporte au groupe en termes de coordination et d'action. Mais dans cette approche dite de la cognition distribuée, et comme le souligne Nardi (1996), le sujet et l'objet sont parfois traités de manière équivalente. Un positionnement très cognitiviste qui peut être critiqué par une approche plus « culturelle » de la cognition distribuée.

Car dans les travaux des tenants de la cognition distribuée, Hutchins en tête, l'action effectuée est « doublement située », et c'est en situant cette action qu'il devient possible de traiter de manière différenciée l'objet et le sujet. Ainsi, l'action est située « au plan de l'exécution de l'action (et en particulier au plan du traitement de l'information <sup>161</sup>), du fait de la distribution avec les médias informationnels que sont les artefacts cognitifs » ; et elle est située « au plan du contrôle de l'action (c'est-à-dire de la définition du but), dans le sens où la définition des buts individuels est sous la dépendance de l'architecture du groupe » (Béguin et Clot, 2004, p. 42). Ne pouvons-nous pas nous demander si les affects feraient le lien, ou plutôt circuleraient, entre les artefacts, l'individu et le groupe ? Que la relation entre ces deux plans de l'action pourrait-être (en partie) une relation affective ?

L'association des affordances et de la cognition distribuée est donc centrale pour comprendre comment s'exécute une action dans un groupe, en fonction de son environnement et des indices qui y sont identifiables et interprétables. Ainsi, chaque situation engendrera des actions différentes en fonction des indices présents, des artefacts disponibles et bien entendu du groupe social avec lequel évolue l'individu le cas échéant. Une partie de ces actions pourra alors être contrôlée par des instances extérieures qui sont généralement (chez Hutchins) des systèmes culturels ou des artefacts cognitifs. Et

---

161 Cette insistance sur le traitement informationnel fait dire à Quéré (*op. cit.*) que la proposition d'Hutchins reste computationnelle, passant à côté d'autres variables composant in fine la situation.



dans le cas où la situation est déjà connue, l'individu pourra piocher dans son stock de connaissances (Schütz) afin de s'appuyer sur des routines, qui n'impliquent pas de se représenter l'action à exécuter.

L'action à analyser est donc située, et c'est à partir de ce paradigme que nous construisons l'idée d'affordances affectives. Bien entendu, cette approche de l'action située n'est pas sans critiques, auxquelles nous souscrivons puisqu'elles concernent particulièrement les aspects cognitifs des différentes théories évoquées. D'une part, les notions de situation, contexte et environnement sont parfois confondues. Pour Quéré (*op. cit.*, pp. 183-184), la situation est une orientation / organisation de l'expérience au sein de l'environnement, tandis que le contexte fournit une intelligibilité à la situation et à l'environnement (par des opérations de sélection, totalisation, insertion). Donner la primeur à l'environnement au détriment de la situation risque de minimiser le point de vue des sujets sur le contrôle de leurs actions de par leur expérience (approche phénoménologique). D'autre part, l'abandon des aspects temporels de l'action pour une approche essentiellement spatiale permet au mieux de saisir des contextes ou d'appréhender des environnements mais ne met pas en relief les dynamiques qui génèrent des situations qui sont temporellement délimitées (Garfinkel, 1986-2017).

Si de nombreux autres aspects mériteraient d'être discutés en profondeur concernant les affordances, l'action située ou encore la cognition distribuée, il convient de revenir à la question des nudges, entendus ici comme un ensemble d'indices qui, dans un environnement et un contexte particuliers se proposent d'agir sur une situation en apportant l'intelligibilité nécessaire afin d'orienter l'action. En somme, ce qui amènerait l'individu à sélectionner les éléments pertinents dans son environnement pour agir serait en partie des « biais cognitifs » destinés à remodeler une situation où les actions seraient routinières ou à l'inverse demanderaient de développer un état représentationnel complexe, dans la mesure où il y aurait tromperie sur le contexte (l'illusion 3D par exemple). Comme évoqué, ces nudges peuvent être générés en s'appuyant sur des leviers émotionnels. Et il en va de même pour les affordances.

Ainsi que le soulignent Nagy et Neff (*op. cit.*), les études sur la relation aux technologies négligent souvent l'aspect émotionnel qui peut diriger leurs usages. Mais ici la remarque des auteurs est centrée sur le fait que les affordances avec les technologies peuvent générer ou être dirigées par des aspects émotionnels. D'autres auteurs comme Jensen et Bro Pedersen (2016) notent que les observations d'affordances et d'actions situées mettent en évidence que les processus cognitifs à l'œuvre sont entremêlés d'aspect émotionnels et que les deux sont difficilement distinguables. Pour notre part, nous souhaitons questionner cela sous un autre spectre : en quoi certaines technologies permettent de produire, évaluer voire « distribuer » (pour garder un langage hutchinsonien) ce qui affecte ? Si nous considérons les affects comme ce qui nous donne de la puissance, alors ne pouvons-nous pas considérer que cette « puissance d'agir » participe à construire une situation ? Pouvons-nous intentionnellement nous laisser affecter, afin de mieux exécuter et contrôler une action, et donc agir sur une situation ? Est-ce que nos relations aux autres, aux choses et à l'environnement ne seraient pas seulement des interactions mais aussi des affections ?

La question des affordances s'insère dans l'analyse d'une « écologie cognitive » (Gibson, 1977) permettant de percevoir la cognition comme un phénomène social, et non uniquement centré sur l'individu. Il en va de même pour les affections qui, contrairement aux émotions, permettent à la fois de s'intéresser aux structures (sociales, représentationnelles mais aussi techniques ou naturelles) dans

lesquelles s'insère un sujet autant que les relations que l'individu noue avec ce qui l'entoure et qui, donc, l'affecte à différents niveaux. Les affections dès lors naissent, rebondissent et circulent entre les éléments de ces différentes structures, entre les corps, entre les corps et les objets, les objets et les signes. Ce sont autant d'affordances affectives que nous pouvons synthétiser à travers trois emplois distinctifs :

- Pour le sujet, c'est l'indice qu'un objet ou une situation va potentiellement permettre une affection de soi ou des autres. Au sein de ces affections, est-il possible de distinguer des modalisations, ou gammes d'actions affectives ? Le sujet va-t-il pouvoir mettre en circulation ce qui l'affecte afin de se coordonner avec les dispositions affectives des autres membres du groupe ? Si les dispositifs affectent le sujet, procurent-ils des fonctionnalités – circulatoires – qui lui permettent d'affecter les autres ?
- La démonstration d'un savoir-faire affectif adéquat ou non de la part des sujets : quelle capacité à affecter, et être affecté, est requise dans la situation ? Ai-je été formé à ces capacités ? Ces capacités sont-elles supportées par les dispositifs ?
- Pour le chercheur, c'est l'heuristique de la situation, celle qui a permis l'affection entre le sujet, le dispositif et le groupe : quelle distribution de l'affection dans un environnement (spatial temporel et social) ? Quel agencement affectif des situations ? Quelle manière de capturer l'environnement, de saisir la situation, de retracer les affections circulantes entre les participants et les éléments ?
- Pour tous, c'est un levier de compréhension globale de ce qui, dans une situation, structure la circulation des affects, et permet l'intelligibilité du contexte.

Cette approche affective, dès lors qu'elle devient instrumentale, permettrait, contrairement aux nudges, de ne pas considérer une situation comme la somme d'actions individuelles qu'il faudrait orienter, mais comme la possibilité de distribuer intentionnellement les tâches cognitives visant à « gérer » ce qui nous affecte. L'affection ne serait dès lors plus un moyen de court-circuiter l'action rationnelle, mais au contraire de générer un équilibre entre ce que nous devons ressentir (pour le concepteur du dispositif), ce que nous pouvons ressentir (pour le sujet) et ce que nous voulons qui nous affecte (pour le groupe).

En termes d'analyse, les affordances affectives permettent de mettre au jour les situations qui peuvent nous affecter et où les affects peuvent circuler. Ce qui, pour un parc de loisirs souhaitant étudier et développer « l'expérience client » peut s'avérer stratégique. La question maintenant est de savoir « comment » observer et analyser cela ?

#### **4.2. Proposition de méthode et premiers résultats : vers une ethnographie immersive ?**

Nous avons choisi une approche ethnométhodologique afin, comme le note Garfinkel (2001) de saisir « progressivement le phénomène en situation à travers le travail qui consiste à le produire dans ses moindres détails immédiats », et de se focaliser sur « la production, locale et endogène, des choses les plus ordinaires de la vie sociale ». L'ethnométhodologie se veut procédurale au sens où elle cherche à identifier au sein de structures sociales établies ce qui va ordonnancer (par exemple) l'action, et ce

dans les détails les plus ordinaires. D'un point de vue analytique, cette notion de « procédure » est présentée comme suit par Garfinkel (cité par Heritage, 1991) : « les activités par lesquelles les membres produisent et gèrent les cadres de l'organisation de leurs affaires quotidiennes sont identiques aux procédures qu'ils utilisent pour rendre ces cadres observables et descriptibles ». Observer les mécanismes qui mettent au jour certaines activités ordinaires (le langage, les productions écrites, etc.) permet de révéler les mécanismes qui structurent ces mêmes activités. Dans notre cas, observer comment autour d'un dispositif du parc les sujets formalisent entre eux l'action que ce dispositif induit permet d'analyser la manière dont ils organisent cette action. De plus, observer comment ils sont affectés permet d'analyser comment ils affectent, et inversement.

L'ethnométhodologie, comme approche située et descriptive d'une théorie de l'action où les compétences et savoirs des acteurs sont centraux, s'avère en concordance avec la volonté de décrire des affordances (qui orientent l'action mais supposent des savoir-faire, un stock de savoirs et une intention) affectives (qui s'insèrent dans notre quotidien et supposent l'observation de nombreux détails – réactions, discours, gestes, mouvements, etc.). En effet, Garfinkel (cité par Heritage, *op. cit.*) s'appuyant sur Schütz, met l'accent sur les compétences et les savoirs des acteurs sociaux pour diriger leurs actions. Il propose de ne pas comparer les raisonnements ordinaires à ceux scientifiques pour analyser ce qui guide les actions au quotidien, mais au contraire de décrire les caractéristiques de l'action de sens commun. En somme, ne pas produire de jugements sur les actions ordinaires, mettre « entre parenthèses » tout présupposé théorique, afin de rendre compte de l'habileté des sujets à renégocier constamment les structures de significations qu'ils produisent ou dans lesquels ils déploient leurs actions. Dès lors il devient aussi possible d'identifier ce qui fait sens ou non pour les acteurs observés, les différentes formes de négociation des signes, affectifs ou non, qui orientent leurs actions et donnent du sens à celles-ci au vu de leurs propres intentions et du parcours imaginé par le parc de loisir.

Ce premier constat nous permet sur notre terrain de ne pas verser dans une approche déterministe des relations aux dispositifs du parc : il n'y pas de « normes » (morales, éthiques, d'usages) incorporées et qui guideraient les actions des sujets que nous observons, chacun peut s'appuyer sur ses propres ressources interprétatives en fonction des situations. Et c'est par la description, dans des situations précises, de la mobilisation de ces ressources cognitives et affectives qu'émergent les structures qui organisent l'action. De plus, dans notre cas, cette « indifférence ethnométhodologique » (Garfinkel et Sacks, 1970) amène à nous questionner sur la manière de qualifier ou non d'affection ce que nous pouvons observer sur le terrain. Pour reprendre les termes garfinkeliens, il faut se demander si les affordances affectives telles que nous les avons esquissées sont des phénomènes rapportables, descriptibles, observables, résumables à toute fin pratique, et en quoi ces phénomènes produisent autant qu'ils dépendent de significations particulières. Et en termes spinozistes, s'il est possible de les affecter à des catégories adéquates.

Suivant les grandes lignes de ces principes afin de saisir l'action *dans* son contexte et non pas contextualiser l'action *à partir* de cadres préétablis, nous avons choisi d'avoir recours à deux caméras portatives :

- L'une pour être « à l'intérieur » des groupes que nous observons et saisir les différentes négociations ou répartition des tâches cognitives ;

- L'autre placée sur des dispositifs spécifiques afin d'observer depuis le dispositif le comportement des sujets.

De plus, nous nous sommes nous-même (2 à 3 chercheurs) placés en tant qu'observateurs à quelques mètres derrière. Nous avons ainsi observé 5 groupes de 4 personnes (familles) choisis en fonction des profils typiques de clients du parc (Figure ).



Figure 3 : dispositif de captation et de suivi des sujets

À la fin de chaque parcours, nous avons fait un entretien afin de confirmer ou compléter certaines de nos observations. Ce faisant, nous sommes en capacité de collecter ce que les individus, et les dispositifs, indexent ou non comme potentiel affectif.

### 5. Premiers résultats : une affection distribuée ?

Nous sommes à l'heure actuelle en pleine expérimentation sur le codage de près de 12h de vidéos. Comme nous l'avons souligné, si les affordances supposent une certaine matérialité, une relation situationnelle et qui participe à des actions observables, il n'en va pas de même avec les affects dont les principales recherches sur le sujet se veulent souvent interprétatives voire normatives. Dès lors, et toujours dans cette approche ethnométhodologique, nous cherchons actuellement à développer une « méthode documentaire » afin de définir les « expressions indexicales » affectives dans les échanges voire les gestes des sujets observés par exemple. Là encore ces expressions sont dépendantes du contexte, le langage étant pour Garfinkel « une ressource à travers laquelle les acteurs sociaux interviennent dans des situations d'action, mais le “cadre” et les “mécanismes” à travers lesquels les mots sont assemblés [...] restent ouverts à la recherche empirique » (Heritage, 1991). Cette approche favorise aussi la documentation des divers signes et éléments sémiotiques participant à rendre signifiante l'action.

Néanmoins, nos premières observations amènent des pistes de réflexion et des premiers résultats. Nous présentons ici les grandes lignes, sans entrer dans les détails méthodologiques.

Tout d'abord, du fait d'avoir choisi de suivre des groupes, il est intéressant d'observer l'organisation spatiale et temporelle de chaque sujet au sein de chaque groupe. Étant donné que nous nous sommes intéressés à des familles de 3 ou 4 personnes, et sans pour autant chercher dès maintenant à produire une quelconque montée en généralité, nous pouvons observer que les affordances avec les dispositifs de contrôle des attractions régulent l'organisation des groupes. L'usage de ce dispositif est au centre de la répartition spatiale des membres d'un groupe : certains restent à son niveau (le ou les adultes) et d'autres vont vers l'attraction (les enfants). C'est aussi lui qui régule les temporalités de la situation : soit automatiquement (temps d'attente avant la fin du précédent cycle de l'attraction, temps de lancement), soit car il permet à un sujet d'attendre que les enfants soient bien installés (sur un cheval à bascule par exemple). Lorsque l'usage du dispositif s'avère impossible ou trop compliqué (badge qui ne fonctionne pas immédiatement, attraction qui ne se déclenche pas assez vite, instructions pas assez claires), ou inadéquat avec les dispositions affectives de certains membres du groupe (trop pédagogique ou trop enfantin par exemple) alors l'attraction est contournée. D'autres dispositifs ont des capacités affectives fortes : ils génèrent des situations qui font famille (conversations sur le foyer, ronde autour de l'arbre, etc.). Ainsi, le dispositif de contrôle des attractions devient un outil de régulation des affections : il provoque des réactions affectives (si l'attraction marche ou ne marche pas), ou il permet de réguler les affections au sein des groupes (en servant de promesse ou de menace aux parents par exemple – « si tu es gentil on le fera 2 fois »).

Ensuite, nous sommes face à des situations « de cognition distribuée ». Les tâches cognitives visant à « profiter » d'une attraction sont distribuées entre les membres du groupe et donc reposent en partie sur l'usage d'un artefact cognitif. Artefacts dont l'usage (notamment celui qui consiste à « badger ») devient de plus en plus fluide au fil de la visite. De manière schématique, les enfants identifient le dispositif de contrôle de l'attraction, l'un des adultes s'en approche pour comprendre en quoi consiste cette attraction, l'autre va avec les enfants les positionner pour qu'ils profitent de l'attraction, chacun vérifie ensuite à son niveau si tout semble fonctionner. Mais au-delà des tâches cognitives, nous avons aussi observé que dans ces groupes, et en fonction de chaque attraction ou segment du parc, il y avait une distribution des tâches affectives. La mère (souvent) est là pour motiver les enfants, les enfants sont là pour exprimer l'intérêt ou non d'une attraction. Se combinent ainsi des logiques d'affection (à destination de celui qui s'ennuie, ou qui n'a pas saisi le potentiel d'action) et des logiques de désaffection (de l'enfant frustré, ou dont l'affection ne semble pas adéquate avec celle du groupe).

Nous pouvons dès lors apporter un premier correctif au terme d'artefact cognitif : en l'espèce, il s'agit d'artefact affectif, conçu dans le but de satisfaire une fonction affective. Ensuite il ne s'agit pas exclusivement d'artefacts, ni d'objets inanimés : bien entendu les autres membres de la famille peuvent être considérés, par leurs gestes et leurs paroles, comme autant de source / relais / destinataire d'affections. Mais les éléments de l'environnement, comme le feuillage et les bruits de la forêt ont également une puissance d'agir sur les visiteurs. Et ils se retrouvent eux-mêmes affectés par leur passage. Il y a ainsi une somme d'entités, artefactuelles ou non, vivantes ou non, qui toutes ont cette double capacité à affecter / être affecté, par laquelle elles vont mettre en circulation autant d'affects entre elles, ce qui nous amène alors à parler en dernière instance d'affection distribuée.

## Conclusion

Le parc contribue aux problématiques environnementales en embarquant ses visiteurs dans une architecture de choix adossée à un dispositif sémio-technique : le parcours est tracé. Mais nos observations nous amènent à penser que l'environnement oriente moins les visiteurs que l'environnement entendu comme ce qu'il y a aux environs de celui qui agit. Dans cet environnement apparaissent des modalisateurs de l'action – les affordances – qui permettent de tracer une ligne d'action, toujours singulière dans la mesure où celui qui agit est singulier, c'est-à-dire que ce qu'il perçoit – son environnement – est singulier. De même qu'est singulière son interprétation des affordances, et donc de ce qu'il va effectuer à partir de là, autant que sa disposition affective : se laisser affecter ou non, et chercher à affecter ses proches ou non. Comme cet agir est collectif, les environnements se croisent, ainsi que les lignes d'action. La forêt où nous étions est devenue une « ruche d'actions », pour reprendre l'image de Tim Ingold.

Pour revenir à la question des nudges, nos premières observations nous confortent dans l'idée qu'il est plus pertinent d'analyser ce qui engendre l'action humaine par le prisme des situations particulières plutôt que vouloir aborder cette action comme une architecture de choix reproductible. Le choix n'est prédéterminé ni par les objets / dispositifs, ni par les interactions avec le groupe, ni par des aspects cognitifs, ni par des systèmes culturels. Il l'est par la manière dont les acteurs vont identifier et agencer des logiques affectives entre chacun de ces composants. Et c'est par la capacité du chercheur à agencer ce qui configure chaque situation que se dévoile les procédures qui encadrent l'action. Ainsi, une action ne semble pas guidée par un ensemble de motivations qu'il faudrait orienter ou influencer, mais par des affections qui circulent entre les différents éléments d'un environnement. De nos premières observations affleure le rôle central des membres du groupe pour réguler leur propre puissance d'agir.

## Bibliographie

Allard, Laurence ; Alloing, Camille ; Le Béhec, Mariannig et Pierre, Julien, « Les affects numériques », introduction au dossier Émergence de la *Revue française des sciences de l'information et de la communication*, n° 11, 2018.

Alloing, Camille et Pierre, Julien, *Le Web affectif. Une économie numérique des émotions*, Bry-sur-Marne, INA Éditions, 2017.

Béguin, Pascal et Clot, Yves, « L'action située dans le développement de l'activité », *Activités. Revue électronique*, 1.2, 2004.

Conein, Bernard, « Cognition distribuée, groupe social et technologie cognitive », *Réseaux*, n° 124, 2004.

Cooren, François, « Ventriloquie, performativité et communication », *Réseaux*, n° 163, 2010.

Damasio, Antonio, *L'erreur de Descartes. La raison des émotions*, Paris, Odile Jacob, 2006 (1991).

Darras, Bernard et Belkhamza, Sarah, « Faire corps avec le monde. Étude comparée des concepts d'affordance, d'énaction et d'habitude d'action », *Recherches en communication*, n° 29, 2008.

De Sardan, Jean-Pierre Olivier, « Émique », *L'Homme*, t. 38, n° 147, 1998.

Ekman, Paul et Friesen, W. V., "Constants across cultures in the face and emotion", *Journal of personality and social psychology*, 17(2), 1971.

Garfinkel, Harold et Sacks, Harvey, "On formal structures of practical actions", *Theoretical sociology*, pp. 338-386, 1970.

- Garfinkel, Harold, « Le programme de l'ethnométhodologie », in Michel de Fornel, Albert Ogien et Louis Quéré, *L'ethnométhodologie. Une sociologie radicale*, Paris, La Découverte, pp. 31-57, 2001.  
— *Routledge Revivals : Ethnomethodological Studies of Work*, 1986-2017.
- Gibson, James J., “The theory of affordances”, *Hilldale*, 1977.  
— *The Ecological Approach To Visual Perception*, Psychology Press, Taylor&Francis, 1986.
- Heritage, John et al., « L'ethnométhodologie : une approche procédurale de l'action et de la communication » *Réseaux*, n° 50, 1991.
- Hutchins, Edwin, “Distributed cognition”, *International Encyclopedia of the Social and Behavioral Sciences. Elsevier Science*, vol. 138, 2000.  
— *Cognition in the Wild*, Cambridge, MA, MIT press, 1995.
- Illouz, Eva, *Les sentiments du capitalisme*, Paris, Seuil, 2006.
- Ingold, Tim, « Culture, nature et environnement », *Tracés. Revue de Sciences humaines*, 22, 2012 (texte également présent dans T. Ingold, *Marcher avec les dragons*, Bruxelles, Zones sensibles, 2013, pp. 19-51).  
— *Une brève histoire des lignes*, Bruxelles, Zones sensibles, 2011.
- Johnson, Eric; Shu, Suzanne et Dellaert, Benedict. “Beyond nudges: Tools of a choice architecture”. *Marketing Letters*, vol. 23/2, p. 487-504, 2012.
- Lévi-Strauss, Claude, *La pensée sauvage*, Paris, Plon, 1962.
- Millerand, Florence, « L'appropriation du courrier électronique en tant que technologie cognitive chez les enseignants chercheurs universitaires : vers l'émergence d'une culture numérique ? », Thèse de doctorat, 2004.
- Nagy, Peter et Neff, Gina, “Imagined affordance: Reconstructing a keyword for communication theory”, *Social Media+Society*, vol. 1/2, 2015.
- Nardi, Bonnie, “Studying context”, in Bonnie Nardi (éd.), *Context and Consciousness*, Cambridge, MA , MIT Press, pp. 69-102, 1996.
- Norman, Donald A., « Les artefacts cognitifs », *Raisons pratiques*, n° 4, 1993.
- Paveau, Marie-Anne, « Ce que disent les objets. Sens, affordance, cognition », *Synergies. Pays riverains de la Baltique*, Gerflint, 2012, pp. 53-65. (hal-00772905)
- Quéré, Louis, « La situation toujours négligée », *Réseaux*, n° 85, 1997.
- Rimé, Bernard « L'émergence des émotions dans les sciences psychologiques », *L'Atelier du Centre de recherches historiques*, 16, 2016.
- Schütz, Alfred, *Le chercheur et le quotidien*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1987.
- Sunstein, Carl et Thaler, Richard, “Libertarian paternalism is not an oxymoron”, *The University of Chicago Law Review*, 2003, pp. 1159-1202.
- Spinoza, Baruch, *Éthique*, Garnier-Frères, 1965 (1677).
- Thaler, Richard et Sunstein, Carl, *Nudge : improving decisions about health, wealth and happiness*, New Haven, Yale University Press, 2008.
- Wiben, Thomas Jensen et Pedersen, Sarah Bro, “Affect and affordances. The role of action and emotion in social interaction”, *Cognitive Semiotics*, vol. 9/1, 2016.

Pour citer cet article : Camille ALLOING, Julien PIERRE. « Nudges ou affordances ? Tisser la toile d'une affection distribuée », *Actes Sémiotiques* [En ligne]. 2021, n° 124. Disponible sur : <https://doi.org/10.25965/as.6751> Document créé le 11/01/2021

ISSN : 2270-4957

## 1. Introduction

Les inventeurs et les théoriciens de l'« effet nudge », Richard H. Thaler et Cass R. Sustein (2018, p. 13), dessinent le cadre de l'incitation dans les termes d'un /faire faire/ qui consiste à planifier, à organiser et à conseiller pour choisir une solution ou prendre une décision qui rapporte un bénéfice au sujet et à son environnement (culturel, social, économique). Dans cette perspective, tout est soutenu par un acte de focalisation et de délimitation portant sur le « bon » choix à faire pour son bien. Nous avons ainsi affaire à un schéma communicationnel et comportemental se présentant comme un faire énonciatif puisqu'il s'agit d'un acte sémiotique relevant de la cognition et de la sensibilité perceptive. Dans ce schéma le nudge sollicite une activité cognitive et opérationnelle impliquant un sujet de l'énonciation qui incite l'énonciataire à sélectionner une voie parmi d'autres.

Comme l'affirme Jacques Fontanille (2019) :

Il faut bien comprendre qu'en mettant en place une stratégie reposant sur un nudge, les pouvoirs publics (ou privés) ne cherchent pas à convaincre, ni même souvent à persuader, mais seulement à infléchir et à faire changer les comportements, en jouant sur des fonctionnements psychologiques, sociaux et sémiotiques qui échappent le plus souvent à la conscience des citoyens et des usagers.

Si, comme le soulignent Thaler et Sunstein, le nudge, au lieu d'ordonner, « s'efforce de pousser doucement les hommes vers une meilleure qualité de vie » (*op. cit.*, p. 17), un des champs où l'on pourrait examiner l'impact de ses effets et la façon dont ils se génèrent, serait le domaine politique, où les instances énonçantes impliquent le choix des citoyens dont les résultats affectent les jeux socio-politiques.

L'« effet nudge » constitue dans cette étude un nouvel élément des campagnes électorales susceptibles d'influer sur le comportement civil et politique. En Turquie, depuis l'ascension incontestable du parti du Pouvoir, nous assistons à la naissance d'une nouvelle classe dont l'identité est intimement liée à cette énergie politique renouvelée. Il en résulte qu'une classe sociale qui se considère comme détentrice de ce parti du pouvoir agit en bloc pour garantir la « conquête » du leadership. Par conséquent, les électeurs dans leur ensemble agissent de façon quasi mécanique : le réflexe d'admiration des uns ou de haine pour les autres envers le leader détermine leur vote. Dans un tel contexte, une grande partie des citoyens ne vote pas au terme d'une réflexion critique, mais par réaction. Sur le plan politique, un tel comportement débouche sur une polarisation qui fait que le résultat des élections ne change pas



quelles que soient les circonstances. Rappelons également que du côté des électeurs de l'opposition, la forte réaction contre le pouvoir se termine souvent par une abstention aux urnes. Ce qui traduit une perte de confiance généralisée même à l'égard des partis de l'opposition.

Le corpus de notre étude est constitué par les discours des candidats aux élections municipales 2019. Pour examiner le rapport entre l'incitation (pôle énonçant) et l'instauration des comportements (pôle récepteur) nous nous référons au « discours en acte » étant donné que ce même rapport présuppose l'existence d'un champ de discours sollicitant lui-même l'énonciation avec une « prise de position qui détermine le partage entre expression et contenu » (Fontanille, 2003, p. 34). En rappelant que « la structure de l'énonciation, considérée comme le cadre implicite et logiquement présupposé par l'existence de l'énoncé, comporte deux instances : celles de l'énonciateur et l'énonciataire » (Greimas et Courtés, 1993, p. 125), notre perspective focalise la structure de l'énonciation (sémiotique) où il importe d'étudier l'infléchissement des décisions civiles au contact des motifs manipulateurs / incitateurs. L'interaction entre l'énonciateur et l'énonciataire se révèle décisive sur le plan comportemental des électeurs, et dans notre cas, les stratégies de campagne peuvent engendrer de nouvelles réactions.

## **2. Le contexte socio-politique comme espace de l'énonciation**

Avec l'ascension de l'islam politique, la Turquie a vu naître de nouveaux mécanismes de perceptions idéologiques et politiques favorisant le sentiment d'appartenance sociale. Ainsi depuis une vingtaine d'années toutes les élections concernent-elles la politique des identités : nationaliste, conservatrice, islamiste, laïque, alévite, kurde, pour ne citer que les plus prépondérantes ; ce sont les principales catégories sur lesquelles les partis et leurs leaders construisent leurs campagnes. Le phénomène remonte aux élections municipales de 1994 qui ont vu pour la première fois la montée d'un parti islamiste comme véritable acteur d'un pouvoir majoritaire. L'atmosphère d'inquiétude qui s'est répandue dans les couches sociales foncièrement laïques n'a pu que susciter une opposition conjoncturelle défendant les valeurs républicaines et essayant de vilipender une nouvelle classe politique dont l'expansion paraissait irréversible.

Il faut rappeler que la vie politique turque avait toujours connu comme acteurs au sein de coalitions démocratiques des partis conservateurs prônant les valeurs islamistes et nationales. Mais l'ascension du parti islamiste assumant les valeurs les plus rigoureusement conservatrices comme outil principal du pouvoir politique a bouleversé de fond en comble les classes moyennes et riches pour lesquelles l'enseignement laïque et les institutions détentrices des valeurs républicaines garantissaient l'avenir du pays tant aux niveaux social, religieux et culturel qu'au niveau économique.

Par conséquent, à partir de 2002 le nouveau parti a réussi à faire valoir, tout en la légalisant, une volonté de se faire accepter comme partie intégrante de la société, donnant ainsi une identité enfin reconnue à une population jusqu'alors restée à l'écart pour des raisons économiques et sociales. Pour les classes pauvres, les jeunes sans travail, les familles sans sécurité sociale, les adolescents sans éducation et sans argent dont le nombre augmentait de jour en jour sous la poussée migratoire rurale, il s'agissait de se réunir autour d'une utopie incarnée par le nouveau parti et par son leader venant lui aussi d'un milieu défavorisé. Un nouveau récit se donnait à lire et était apprécié par la foule : celui d'une transformation manifeste affectant les classes pauvres et défavorisées. Le nouveau sujet de l'énonciation faisait apparaître des enjeux inattendus en suscitant des émotions inédites à travers un discours

politique fortement structuré autour d'arguments clairs et convaincants qui s'adressaient exclusivement à « un type d'imaginaire et de disposition intérieure permettant d'accepter la promesse et d'adopter le régime de croyance » (Fontanille, 2015, p. 147).

Vainqueur des élections municipales de 1994, le nouveau parti n'a pas seulement gagné la Mairie d'Istanbul, mais aussi le cœur et l'esprit de toutes les classes de la société qui se sentaient exclues ou sous-estimées ; de fait, les ressources des mairies créaient des emplois, fournissaient des bourses, donnaient des aides sociales aux démunis et aux nouveaux arrivants dans les grandes villes, notamment à Istanbul. Grâce à cet élan exclusivement social et économique, chaque élection a contribué au renforcement du pouvoir, si bien qu'à la suite du référendum de 2015 le système démocratique constitutionnel a été transformé en un régime Présidentiel dit « gouvernemental » compromettant de façon considérable le système politique établi sous la République.

### **2.1. Présences énoncives dans le champ politique**

Depuis les élections de 1994, qui ont donné au parti du Pouvoir la majorité de l'Assemblée nationale ouvrant à son leader la voie de la Présidence, l'instance énonciatrice du discours du pouvoir se rattache exclusivement aux points d'ancrage déterminés par le Président. Ainsi, dans toutes les campagnes électorales (référendum, élections municipales, partielles...), celui-ci construit une praxis énonciative centrée essentiellement sur le dénigrement du parti de l'opposition accusé d'être responsable de toutes les difficultés auxquelles doit faire face le pays. Dans ce cadre, le motif principal du discours vise le leader, les dirigeants et les adhérents de l'opposition dont les manœuvres perfides mineraient sa gouvernance.

Le discours du Président se caractérise également par la rhétorique de l'« exemple » conçue comme « une catégorie universelle du raisonnement humain » qui, grâce à la déduction, fait résonner « une thèse abstraite qui représenterait, quant à elle, la part substantielle du raisonnement » (Dablon *et al.*, 2014, p. 7). Les crises économiques des années 1970 lui servent d'*exempla* autour de la figure des « pénuries », qui constitue également un pivot énoncif incontournable dans le discours des dirigeants et des adhérents du parti du Pouvoir. Cet exemple hautement typique est significatif pour expliquer le fonctionnement de l'idéologie dominante : il sert de preuve pour montrer que le parti de l'opposition ne réussira jamais à effacer l'image des « pénuries » collée à son nom. Il ne faudra donc aucunement voter pour eux.

Grâce à ce discours dominant fondé sur un récit généralement nationaliste, partiellement révisionniste, avec des arguments, comme dans l'exemple précédent, visant essentiellement à disqualifier son adversaire, le parti du Pouvoir a réussi à consolider son électorat. Face à ce type énonciatif, l'opposition a réagi pendant des années par des contre-arguments dans un but de rectification, d'ajustement et d'auto-justification ; en déployant une grande énergie pour se justifier, elle n'a pas su organiser un discours convaincant, si bien que chaque fois ses électeurs se sont rendus aux urnes, non pas par conviction, mais pour voter contre la force symbolique et pragmatique du pouvoir en place. Bref, au même titre que ses électeurs, l'opposition s'est laissée enfermer dans un comportement en réaction, portant uniquement sur l'obtention du vote. Elle n'a pas su mettre en place une politique basée sur le comportement civil-citoyen correspondant à de nouvelles manières d'« être ensemble ».

Dans ce contexte politique, la « contrainte » apparaît comme l'élément fondateur de la praxis politique civile devenue une habitude, voire un réflexe, pour la moitié de la population, à savoir : « voter par non-conviction / sous contrainte ».

Les campagnes électorales sont devenues, surtout depuis une dizaine d'années, comme un champ de bataille où les énoncés politiques laissent entrevoir la disproportion des *faire énonçant*, celui du pouvoir lisible et visible à travers tous les médias et celui de l'opposition qui passe inaperçu, filtré, tronqué et réduit.

La démarche et la présence énonciatives des deux forces politiques du pays se différencient donc de façon schématique pendant les campagnes électorales où le pouvoir apparaît comme le garant d'un discours idéologique valorisant la force du pays, thèse qui sous-tend un programme narratif, discursif / énonciatif et pragmatique bien déterminé et énoncé avec insistance et détermination, tandis que l'opposition se trouve être un sujet de l'énonciation sans conviction qui saisit l'occasion de discourir devant les électeurs pour dénoncer les problèmes et toutes sortes de maux provenant de la gouvernance du pays. Contrairement à la présence accentuée du discours du pouvoir, le discours de l'opposition se montre évasif, mal construit et peu cohérent.

## 2.2. Le récit comme élément fondateur du discours politique

Pour pouvoir comparer les discours des deux partis politiques majeurs, nous avons dressé deux tableaux avec les aspects spécifiques de leur énonciation.

Dans le premier tableau, le parti du pouvoir (AKP + Président RTE) apparaît comme sujet de l'énonciation et sujet de faire dont le discours relève d'un récit bien encadré s'appuyant sur la grandeur du pays (prospérité, progrès, service). Le récit est centré sur un Programme narratif déterminé qui consiste à « s'engager dans la voie de la nation (servir la Nation) ». Par conséquent, les actants et acteurs sont également bien définis : Destinateur/Destinataire (« Président + Gouvernement » et « Nation ») ; Sujet / Objet : « Nation » et « Progrès » ; Adjuvant /Opposant : « Les alliés du Pouvoir) » et « l'Opposition et ses alliés ».

Campagnes électorales du Pouvoir qui dressent un récit canonique :

Récit	majeur
La logique du récit	cause ~ conséquence
Le contenu du récit	La Turquie est devenue une grande force grâce à nous ; nous avons bâti les ponts, les aéroports, les autoroutes, les stades, les universités ; nous avons créé la prospérité dans le pays. <b>Or</b> , le parti de la République est incompetent pour diriger le pays il suffit de se rappeler des « pénuries » durant leur gouvernement ; <b>donc</b> ne votez pas pour eux. La Turquie est la grande force du Proche et Moyen-Orient, <b>donc</b> elle est enviée par le monde <b>et par conséquent</b> elle est menacée ; <b>et</b> le traître est parmi nous, c'est l'Opposition qui collabore avec les forces extérieures.
Actants/acteurs	Destinateur (Pouvoir) ; Destinataire + Sujet (AKP) ; Opposant (Traître/ l'Opposition et ses électeurs) ; Adjuvant (Citoyen 1+2) Citoyen 1 : les adhérents du Parti de l'Opposition ; Citoyen 2 : les indécis (avec potentialité de voter pour)

Stratégie(s) discursive(s) (énonciation)	Argumentation + persuasion Enoncés : accuser, condamner, dénoncer, blâmer, attaquer
Valeur	Manipulation : « il faut sauvegarder la Turquie » Modalité : /devoir faire/ Le citoyen /doit/+ voter pour le Pouvoir pour la survie du pays.

Du côté de l'Opposition, les campagnes électorales se caractérisent par l'absence de récit, donc d'un Programme narratif précis ; il s'agit des discours (occasionnels) adressés aux électeurs comme un acte d'énonciation saisi et réalisé seulement en présence des électeurs : le discours comprend les sujets énonciatifs (« nous », « notre parti ») et énoncifs comme (« Le Président », « Le Pouvoir », responsable de tout) et finalement « le Peuple ».

### Campagnes électorales de l'Opposition

Récit	Ø
Contenu	Variable, fondé sur les arguments du Pouvoir
Enonciation	Enoncés argumentatifs : démentir, réfuter, prouver, vérifier, (se) justifier, s'expliquer, se défendre, accuser
Actants/Acteurs de l'énoncé	Le Pouvoir et L'Opposition sans statut actantiel précis situé dans un schéma conflictuel
Stratégie(s) discursive(s)	Contre argumentation : « c'est le Pouvoir qui nuit au pays » Justification : « C'est le gouvernement qui est le responsable de la crise » Explication : « ils disent que.... or... »
Valeur	Auto-défense Aucun message pertinent aux électeurs.

Comme le montrent les schémas énonciatifs des deux camps politiques, il est plutôt question d'un déséquilibre de l'ordre stratégique de l'énonciation de part et d'autre ; la stratégie de vote construite dans ces conditions discursives se construit inévitablement sur une forte conflictualité animée par une force illocutoire accusant, dénonçant, voire criminalisant l'autre. D'où la valeur manipulatoire des discours pour motiver leurs adhérents à voter.

### 3. De la manipulation à l'incitation : une stratégie électorale

Habitué aux schémas stratégiques, discursifs et narratifs résumés ci-dessus, les électeurs des deux camps ont vu pour la première fois un changement de stratégie de la part de l'opposition à la veille des élections municipales de 2019. Sous un aspect général, la nouvelle énonciation de l'opposition se caractérisait par une stratégie précise, contrairement aux discours argumentatifs ou de justification contre le discours du pouvoir. Pour la première fois, le parti de l'opposition s'est montré comme un vrai sujet de l'énonciation politique et a monté une scénographie de campagne électorale animée essentiellement par un effort incitatif déployé sur plusieurs niveaux : inciter ses propres adhérents à

voter massivement ; assurer le contrôle des urnes ; inciter les indécis à voter pour eux. Une série d'opérations que nous pouvons regrouper sous le nom de « nudge politique ».

Pour ce faire :

1. Le parti de l'opposition a diffusé les bulletins dans tous les quartiers potentiellement favorables à l'opposition, permettant à l'entrée des immeubles d'afficher le taux d'abstention dans chaque quartier.
2. Les responsables du parti ont réalisé une deuxième tentative décisive contre tout risque de fraude au niveau des listes établies par les commissions formées par le Haut Comité Electoral en créant pour chaque urne des témoins civils volontaires chargés de surveiller le recensement et l'enregistrement des bulletins de votes. Il s'agissait d'une initiative civile (L'organisation « Vote et son au-delà ») indépendante et ouverte à tous les partis.
3. Au niveau des acteurs figuratifs, la campagne s'est déroulée de façon inhabituelle : le Président du parti s'est absenté de l'espace public pour laisser sa place au deuxième acteur : le Candidat. Celui-ci est ainsi promu au rang d'acteur principal, adoptant une campagne foncièrement différente. S'abstenant de s'adresser au public, comme le faisait alors le Président et son Candidat, il a choisi de rencontrer les classes moyennes et pauvres dans les marchés des quartiers surtout défavorisés. Aussi il a décliné toutes sortes de visites dans les quartiers aisés, visant essentiellement ceux qui votaient depuis des années pour le parti du pouvoir incarné par la personne du Président.

Les réactions n'ont pas tardé à se faire jour du côté des électeurs fervents du pouvoir : des jeunes fanatiques lancés dans des discussions acharnées face au Candidat aux femmes au foyer admiratrices du Président, ils ont tous eu du mal à masquer leur étonnement voire leur exaspération. La nouvelle campagne électorale a opéré un changement dans la manière de percevoir les messages des campagnes politiques.

### **3.1. Douceur comme modalité du discours**

Dans un film de campagne<sup>162</sup>, le candidat de l'opposition à la mairie d'Istanbul visite le marché populaire d'un quartier fortement imprégné de l'idéologie du pouvoir. Une dame confrontée au Candidat ne comprend pas d'abord à qui elle a affaire. Elle prend le candidat de l'opposition pour un simple militant politique demandant sa voix ; et elle se plaint des prix élevés au marché. Une fois que l'identité du Candidat et son appartenance à l'opposition sont dévoilées, elle change d'attitude : pour elle le prix des épinards dont elle se plaignait à l'instant même est alors dû au gel. Le parti que celui-ci représente est le responsable d'une période des « pénuries » dont elle a beaucoup souffert...

Bref, elle ne votera pas pour lui, car le Président « est tout pour elle ». Néanmoins, prise de sympathie pour le jeune candidat, en toute innocence, elle lui demande pourquoi il ne prend pas sa place auprès du Président, car elle déteste le parti qu'il représente. Devant ses plaintes, le Candidat se contente de répéter sans cesse qu'il s'appelle Ekrem Imamoglu, pour laisser dans l'ombre le nom du parti qui irrite la dame, et qu'il est candidat pour résoudre les problèmes qui touchent les habitants de la ville.

---

162 <https://www.youtube.com/watch?v=bVztzGUON78>

Pendant cet entretien qui se déroule avec un entrain naturel et spontané, devant la résistance de la dame, le Candidat lui adresse une demande d'une sincérité inattendue, car il sait qu'il n'arrivera à infléchir ni sa détermination ni sa croyance : « Je ne demande pas ton vote, mais ta prière, prieras-tu pour moi ? ». Elle accepte sans hésitation. Il réussit à établir un contrat (communicationnel) sur la croyance et la tradition partagées. Il faut savoir que le Candidat après sa victoire lui a rendu visite en signe d'amitié. Malgré l'écart idéologique, le fait de demander la prière à un électeur, a été un moyen de mettre de côté les modalités discriminantes qui habitent la plupart des électeurs du pouvoir. Il est clair que l'attitude du Candidat provoque un changement dans le comportement de la dame ; à la place du comportement « politique » marqué par l'appartenance au parti du pouvoir, par son amabilité voulue, il réussit à activer des valeurs qui solidarisent la société civile, et son dialogue se lit comme une sollicitation à faire agir son interlocutrice comme « civil-citoyen ».

### **3.2. L'argumentation dans le discours visuel et verbal**

Le fait de se prononcer individuellement a été mis en évidence non seulement dans le discours verbal mais aussi sur tout le matériel visuel de la campagne. Le Candidat était sur les affiches avec son nom et sa photo. Vouloir se détacher de l'image de son parti a été sans doute un moyen efficace pour se faire entendre et écouter par les adhérents du pouvoir.

Lors de la campagne électorale, à côté des visites dans les quartiers acquis au parti du pouvoir, le Candidat a réalisé un certain nombre de meetings pour saisir l'occasion de s'adresser au public conservateur. Et c'est ainsi que non seulement les électeurs du parti de l'opposition mais aussi ceux du pouvoir ont entendu pour la première fois un récit : le Candidat leur a proposé de s'appropriier les problèmes de la ville ensemble, de la diriger ensemble, de la rendre meilleure ensemble. Il est clair qu'au lieu d'« être avec », la nouvelle campagne a su mettre en scène un discours de l'« être ensemble ».

Son discours a repris chaque fois le récit de la paix : « À Istanbul c'est l'amour qui gagnera » ; il a souligné les procédés destructeurs du gouvernement en place : « nous sommes fatigués des discours ségrégationnistes », « Istanbul nous appartient à nous », « J'invite tous les citoyens à poser une question simple : pourquoi le gouvernement s'acharne sur Istanbul ? Qu'est-ce que la ville leur a fait, que nous ne connaissons pas ? » ; il a mis l'accent sur la pluralité : « Je viens diriger la ville avec les 16 millions d'habitants », « Je sais que la ville se compose de jeunes, de femmes, de professeurs, d'instituteurs, d'étudiants, nous dirigerons ensemble la ville », « Je travaillerai pour l'avenir et les jeunes de la ville, les femmes de la ville, pour la justice et vous verrez nous réussirons » ; et ce faisant il a évité d'être manipulateur, et choisi d'être incitateur : « Je sais que demain (le 23 juin) vous ferez la garde aux urnes, je sais que vous y serez », « Sommes-nous prêts à voter pour une meilleure vie à Istanbul ? Vous et moi, nous ferons d'Istanbul la ville de la tolérance, de l'amitié, de la justice, de la bienveillance » (22 Juin 2019, Meeting d'Üsküdar).

Il faut souligner que le récit de la paix doit être distingué comme résultat de la pratique énonciative du candidat de l'opposition qui voulait rendre manifeste un discours électoral évitant le conflit. En tant que candidat politique, on note facilement que tout son discours politique dynamisait un « récit de méthode » pour indiquer comment il allait diriger la ville, un « récit du programme » pour définir ses projets et un « récit de l'énonciation » où l'électeur déchiffrait son style de parole (Bertrand

*et al.*, 2007, pp. 64-89). Comme nous l'avons souligné dès le début, dans aucune élection les candidats de l'opposition n'avaient su jusqu'alors construire leur énonciation politique sur ces trois types de récits.

Le Programme narratif étant défini en termes de grand changement politique et civil, ce nouveau discours a assigné pour la première fois aux stambouliotes (énonciataire) le rôle thématique de « citoyen », invité à être « conscient » et « avéré » face aux clichés et aux leurre du pouvoir. Contrairement au discours du candidat de l'opposition, le Président en place, qui a entrepris de mener personnellement la campagne électorale de son candidat, a fait des meetings pour dénoncer les traîtres qui menaçaient la prospérité du pays, et a saisi l'occasion de rappeler que le pays risquait d'être assiégé par les forces obscures, que nous menons une guerre d'indépendance et qu'ensemble nous devons y faire face.

Quand la trame organisatrice du discours du Président est la survie du pays, le sujet « électeur » se trouve doté du rôle d'assurer la sauvegarde du pays en danger, tandis que le candidat de l'opposition lui reconnaissait sans cesse le statut de « citoyen ». Ces deux rôles thématiques et figuratifs assignés par l'énonciateur aux sujets censés être ses alliés montrent l'écart des valeurs idéologiques investies dans leur discours.

<p>POUVOIR</p>	<p>Le Président + Le Candidat (énonciateurs)  <b>Grand récit canonique</b>          PN de base : « Survie du pays »           Actant : Sujet de faire : /voter/          Acteur : « électeur délégué par le Pouvoir »</p>
<p>OPPOSITION</p>	<p>Le Candidat (énonciateur)  <b>Récit de la méthode + récit du programme + récit de l'énonciation</b>          PN de base : « Résoudre les problèmes d'Istanbul » (crise économique ; migration, chômage)  <b>Actant : Sujet de faire : /voter/</b>  <b>Acteur : « citoyen »</b></p>

Pendant les confrontations politico-discursives des élections de 2019, l'argumentation devenue canonique de la praxis énonciative du pouvoir – depuis vingt ans déjà –, a perdu de sa valeur d'éclat aux dépens de la véridiction du discours de l'opposition. Le discours du Candidat a fait apparaître un style véridictoire (Bertrand *et al.*, *ibid.*, p. 25) où l'électeur a été présenté comme un allié pour la direction de la ville, à qui le maire ne cacherait rien (promesse de transparence tenue) ; or, le Président a affirmé sans cesse dans son style énonciatif fondé sur le conflit, qu'il s'agissait avant tout de la survie du pays, et que l'échec des élections municipales ne serait qu'une étape pour céder le pas aux traîtres.

Dans les deux discours, le rôle attribué aux électeurs se différencie nettement. Pour le pouvoir il s'agit de déléguer les électeurs comme actants consolidant la force de la gouvernance qui appartient depuis une vingtaine d'années au parti de la majorité ; pour l'opposition les électeurs sont invités à agir comme citoyens qui veulent changer l'ordre établi de la gouvernance de la ville, en tant qu'actants d'une nouvelle praxis. Face à la force pour « maintenir l'ordre établi », l'opposition a su mettre pour la première fois en œuvre une politique réelle basée sur la volonté et la croyance pour le changement,

éveillées chez les électeurs. Pour ce faire, elle n'a pas agi en manipulateur explicite, mais a opté pour une manipulation douce.

Maintenir à son service le corps politique implique une action constante et un effort soutenu pour lutter contre l'ennemi / le rival / le traître, dont les traits caractéristiques sont abstraits, schématiques et surtout symboliques. C'est le même actant maléfique qui, depuis presque vingt ans, cherche à faire du mal au pays, mais dont les acteurs sont changeants : parfois c'est un pays européen, parfois c'est une alliance perfide, parfois les actants économiques soutenus par les forces intérieures, un amalgame de rôles thématiques dont l'union est susceptible de dérégler le fonctionnement du gouvernement. La logique de la survie nécessite un rival, or dans l'énonciation politique, le rival peut être thématisé sans être figuré manifestement de manière constante. Il est un acteur flou, ambigu et multiforme. Faire fonctionner la logique de la survie implique une manipulation effective chez les électeurs qui ne connaissent le rival que sous sa forme symbolique.

Or, la démarche de la campagne de l'opposition a su pour la première fois attribuer à l'électeur une responsabilité et une légitimité pour changer la donne des cartes grâce à la manipulation douce. Le discours de l'opposition ne s'est pas référé aux rivaux abstraits mais bien aux conditions concrètes de la politique réelle en évitant ainsi les détours d'un mécanisme engendrant l'hostilité ou la haine de l'adversaire.

Dans notre corpus, « inciter » l'électeur (de l'opposition) apparaît comme synonyme de le stimuler pour voter, de l'amener à prendre des responsabilités civiles, de favoriser sa participation et de le pousser civilement à s'engager dans la politique. L'« effet nudge » semble ainsi s'inscrire dans les décisions politiques comme un élément susceptible de changer et d'engager les attitudes civiles.

Nous pouvons schématiser le parcours stratégique et narratif de l'opposition pour les élections 2019 de la façon suivante :

1. Inciter l'électeur à voter : /vouloir/ + /devoir/ + « voter »
2. Inciter l'électeur à valider son bulletin de vote : /vouloir/ + /pouvoir/ + /savoir/ + « surveiller les urnes »
3. Inciter le citoyen à accomplir sa tâche : /vouloir/ + /pouvoir/ + /devoir/ + /savoir/ + « voter » comme « citoyen »

Par conséquent, l'« effet nudge » semble fonctionner sur trois axes :

1. /vouloir/ + /devoir/ + « voter » (Participation élevée)
2. /vouloir/ + /pouvoir/ + /savoir/ + « surveiller les urnes » (Sûreté des résultats)
3. /vouloir/ + /pouvoir/ + /devoir/ + /savoir/ + « voter comme citoyen (Devoir civil)

Comme le montre le schéma des modalités, « voter » est devenu, pour les électeurs de l'opposition, un faire décisif animé par la volonté de participer au changement, au lieu de voter pour réagir contre des schémas négatifs et des rôles abstraits. La campagne électorale a su animer chez l'électeur la détermination pour voter comme citoyen d'une ville et non comme un sujet délégué d'un parti.

#### **4. Conclusion. Le « nudge » entre le politique et le civil**

Comme l'affirment Denis Bertrand et ses collègues (*op. cit.*, p. 27), « quand il s'agit de parler pour gagner, les discours font surgir dans chaque citoyen une identité démultipliée en facettes, s'adressant à



chacune d'elles dans une composition dont la cohérence peut devenir problématique ». La cohérence du discours manipulateur du Président (« survie du pays ») perdant de sa force persuasive, et celle du candidat de l'opposition incitant les électeurs (surtout indécis) à adopter une attitude civile depuis le début jusqu'aux dernières manœuvres du parti du pouvoir, ont divergé de façon à donner à l'électeur de l'opposition la parole qu'il n'avait jamais prise sauf sous contrainte.

Les élections d'Istanbul de 2019 resteront un exemple incontestable pour témoigner d'un changement important dans le comportement des politiciens et des électeurs. Elles montrent comment les habitudes et les comportements deviennent imprévisibles, mêlés de méfiance et de scepticisme, une fois qu'ils sont saturés par les valeurs liées au /devoir/ faire. L'« effet nudge », observé dans les démarches du parti et du candidat de l'opposition qui voulaient : 1. assurer la plus grande participation aux élections ; 2. surveiller les urnes contre la fraude ; 3. convaincre les citoyens de leur force civile, a su effectuer le plus grand changement que la ville d'Istanbul ait connu depuis vingt ans sur le plan politique.

A l'aube des politiques confuses de ceux qui brûlent du désir impérieux d'éterniser leur pouvoir et leur gouvernance, les manipulations douces pourraient apporter du quoi interroger les habitudes et engendrer de nouveaux comportements civiques. Comme pour les questions sociétales, écologiques et économiques, il serait bénéfique d'influer sur les instances politiques pour faire adopter des comportements civiques veillant au bien de la société et du monde.

En incitant les citoyens d'Istanbul à participer activement à la reconstruction de leur avenir collectif, le Candidat a déplacé et réécrit le récit de l'alternance politique : au lieu du choix classique entre les orientations idéologiques des partis concurrents, il a proposé un choix inédit entre « adhérer » à un discours de conflit et à un projet stéréotypé, et « construire » ensemble un projet et un avenir nouveaux. En l'occurrence, le « nudge » ne consiste pas ici à s'appuyer sur une « architecture des choix » déjà établie, mais, au contraire, à reconfigurer « en douceur » cette architecture même.

La distinction entre « comportement politique » et « comportement civil-citoyen » trouve maintenant son entière pertinence : restant enfermé dans la sphère des comportements politiques, l'opposition était réduite à des interactions manipulatoires polémiques (attaque / défense) ; en se déplaçant dans la sphère des comportements civils et de la concitoyenneté, elle a pu s'engager dans des interactions non polémiques : partager des valeurs, inciter à participer, infléchir les modalités de concitoyenneté, faisant ainsi apparaître que le pouvoir restait toujours enfermé dans des interactions polémiques répétitives et figées.

## Bibliographie

Bertrand, Denis, Dézé, Alexandre et Missika, Jean-Louis, *Parler pour gagner*, Paris, Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, 2007.

Danblon, Emmanuelle ; Ferry, Victor ; Nicolas, Loïc et Sans, Benoît, *Rhétoriques de l'exemple, Fonctions et pratiques*, Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté, 2014.

Fontanille, Jacques, « L'incitation par les nudges : la manipulation douce (?) des comportements », Conférence Grand Public, Université de Limoges, Campus des Jacobins, 18 Octobre 2019.

— *Sémiotique du discours*, Limoges, Pulim, 2003 (1999).

— *Formes de vie*, Liège, Presses Universitaires de Liège, « Sigilla », 2015.

Greimas, Algirdas Julien et Courtés, Joseph, *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette, 1993.

Thaler Richard H. et Sustein, Cass R. *Dürtme(Nudge)*, trad. E. Gürsel, 6<sup>e</sup> éd, Istanbul, Pegasus, 2018.

Pour citer cet article : Nedret ÖZTOKAT KILIÇERI. « Le nudge : du faire discursif politique au comportement civil. L'exemple des élections 2019 d'Istanbul », Actes Sémiotiques [En ligne]. 2021, n° 124. Disponible sur : <<https://doi.org/10.25965/as.6757>> Document créé le 07/01/2021

ISSN : 2270-4957

## 1. La méthode « douce » du nudge

Ce n'est pas un hasard si des gouvernants, publics ou privés, encouragent aujourd'hui des sémioticiens à étudier ou élaborer des stratégies qui orientent les choix des personnes, selon la méthode du *nudge*, ou « coup de pouce » en français. Et, inversement, ce n'est pas un hasard si les sémioticiens s'intéressent à cette méthode douce, philosophique et psychologique, qui surgit de l'économie comportementale (Thaler et Sunstein, 2008) et trouve un champ d'application fécond dans les décisions relatives surtout à la santé publique (avec la lutte contre l'alcoolisme et le tabagisme, les habitudes alimentaires et le manque d'exercice physique), à l'épargne, aux investissements, aux engagements de crédits et de dettes, aux systèmes de retraite et d'assurance-maladie, aux dons d'organes et aux réglementations et comportements écologiques.

### 1.1. Scénariser l'option vertueuse

Le nudge pousse les gens à *faire / ne pas faire* des choses non en les imposant, mais en les proposant d'une manière différente, à travers des « choix ». En fait le « paternalisme libertarien » qui promeut le recours à ces dispositifs « n'a aucun caractère contraignant » (*ibid.*, trad. fr., p. 25). Le nudge modifie de façon prévisible le comportement des gens parce qu'au lieu d'insister sur des coercitions et des interdictions, il laisse voir la *convenance* de Y *versus* Z, Y qui a rapport au bien et qui assure la conformité avec celui-ci<sup>163</sup>. Le *pour* et/ou le *contre* par rapport à la chose obligatoire ou interdite est rendu visible. Un jugement de valeur sur la décision à prendre est ici en jeu, qui porte à scénariser la forme du contenu de l'action requise, à lui donner une saillance, en figurant la bonne voie à prendre.

Cela explique l'intercession des sémioticiens : pour qu'une forme du contenu passe, et aboutisse aux destinataires, le nudge la remotive en la transformant en une nouvelle forme d'expression, discursive et énonciative. On constate une métamorphose entre les deux faces du sens, telle que la fonction qui à un moment donné occupait, en profondeur, le niveau de la sémantique fondamentale, déjà en rapport avec une expression donnée, soudain fait surface en elle-même. Elle se déploie en tant qu'articulation perceptive, affective, sensible, propre à manifester d'autres valeurs. Le nudge ne se limite pas à distinguer la bonne décision de la mauvaise, mais il la simule et l'*interprète*, dans le double sens du terme : de « traduire » et de « jouer ». La démarche est analogue à celle de la connotation selon Roland Barthes (Schéma 1) : l'action est un signe dont la forme du contenu est traitée de façon à devenir le signifiant d'un nouveau signe. D'ailleurs, il n'y a du sens qu'en devenir : expression et contenu ne sont

---

163 Sur l'opposition entre convenance et nécessité cf. Marianelli (2008).

pas des entités, des plans statiques, mais des strates en relation de présupposition réciproque, changeantes et susceptibles de se renverser (Fabbri, 1998).

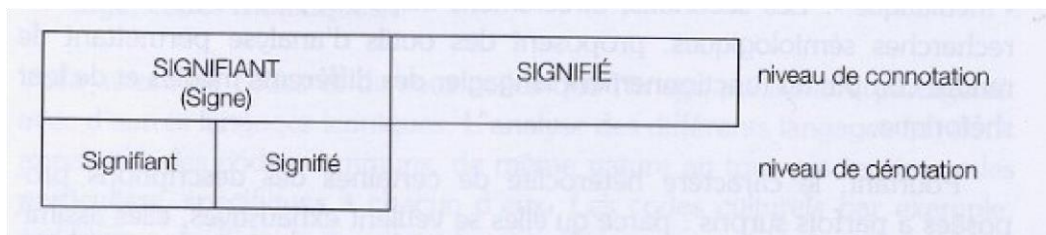


Schéma 1. Roland Barthes, Dénotation et Connotation. Barthes, 1964.

Par exemple, dans la sécurité routière, le nudge consiste à réduire progressivement la distance entre les lignes blanches de la route avant un virage dangereux. Le conducteur verra les lignes défiler de plus en plus vite, ce qui lui donnera l'impression que sa vitesse augmente. Il aura alors tendance à freiner plus tôt. En matière de santé publique, sur des problématiques comme la lutte contre le surpoids des enfants, des actions simples ont été menées dans les cantines, comme de réorganiser l'étalage des aliments en plaçant les plus sains à portée de vue des enfants, et les moins diététiques au second plan. Ainsi, un effort supplémentaire devra être effectué par l'enfant qui souhaite manger un gâteau plutôt qu'un fruit. Dans le cadre de l'affichage environnemental des produits, pour terminer avec cette série d'exemples, la marque de lessive Ariel (Procter & Gamble) a ajouté sur les packagings de lessive la mention « turn to 30° », accompagnée d'un message simple permettant de rassurer le client sur l'efficacité du produit même à cette température, et mettant en valeur l'impact positif que cette action du client peut avoir sur l'environnement.

### 1.2. Nudge / sludge

Pendant, si l'action qu'on doit accomplir est déjà connotée, polarisée positivement ou négativement par les Destinateurs, jusqu'à quel point ne s'agit-il pas d'une manipulation et la liberté de choisir est-elle respectée ? Le « paternalisme » se justifie par le fait que, « dans de nombreux cas, les individus prennent d'assez mauvaises décisions, qu'ils n'auraient pas prises s'ils y avaient consacré toute leur attention, s'ils avaient possédé une information complète, des aptitudes cognitives illimitées et une totale maîtrise de soi » (Thaler et Sunstein, *op. cit.*, p. 24). Dans cette perspective il résulte qu'il est « légitime d'influencer, comme tentent de le faire les architectes du choix, le comportement des gens afin de les aider à vivre plus longtemps, mieux et en meilleure santé » (*ibid.*).

Cela peut valoir, au niveau des politiques publiques, pour la transition écologique. Et à ce propos la commission générale de terminologie et de néologie invite à remplacer l'expression vague « nudge vert » avec celle plus explicite d'« émulation écologique », afin de décrire une « incitation, par effet d'entraînement au sein d'un groupe, à adopter un comportement plus respectueux de l'environnement »<sup>164</sup>. Mais à l'égard de la majorité des cas, notamment commerciaux – pensons aux sites d'achat ou de réservation par Internet, à la souscription d'une assurance-maladie ou d'un fonds de pension – la sémiotique dispose des instruments d'analyse visant à soulever, en dernière instance, des

164 Cf. le site Internet du Ministère de la Transition écologique et solidaire à la page <https://www.ecologique-solidaire.gouv.fr/nudges-verts>.

questions critiques, concernant la valence, l'efficacité, la légitimité et la portée du nudge. Car il faudrait s'interroger : 1. sur la validité des modèles du nudge – universelle ? culturelle ? ; 2. sur sa légitimité : qu'est-ce que la « bonne décision » qui doit être prônée ? Comment déterminer son caractère d'intérêt public ? 3. sur sa réussite.

Le caractère éphémère de certains nudges, comme celui consistant à diffuser dans les bars et les restaurants des messages subliminaux susurrant « Boire ou conduire, il faut choisir », ne pénètre pas le champ de conscience des individus et ne permet pas des changements radicaux d'habitude. Et on doit considérer la présence d'effets pervers, le rebond : un comportement plus vertueux adopté grâce à un nudge peut entraîner une moindre vigilance par ailleurs. Il faut aussi s'interroger : 4. sur sa portée, si les valeurs promues sont des valeurs d'usage, créées pour résoudre des incertitudes locales et circonstancielles mais en poursuivant un but économique contingent, ou plutôt des valeurs de base, pédagogiques, qui même quand elles fonctionnent à l'intérieur des logiques économiques, peuvent réellement infléchir les comportements. Alors on ne parle plus de nudge, mais de *sludge* (Thaler, 2018), « boue » en français, terme qui évoque l'action de traîner dans la boue ceux qui font les mauvais choix. Le sludge est « maléfique » (*ibid.*) ; il est adopté dans l'intérêt du sludger et non des personnes nudgées ou du public<sup>165</sup>.

Revenons à la question de la légitimité, qui est liée à un problème de légalité, puisqu'un nudge pourrait aussi inciter à un comportement contraire à la loi. C'est le cas des nombreux faux « centres d'écoute » incitant les femmes enceintes à ne pas avorter, entravant ainsi le droit à l'interruption volontaire de grossesse. Or, ces nudges, et notamment ceux qui sont diffusés par des personnes privées, ne font pas nécessairement l'objet d'un contrôle juridique. Étant donné que les nudges constituent un instrument mis en œuvre dans la plupart des démocraties occidentales, il faut comprendre quel type et quel degré de norme se dessine avec eux. Bien sûr le nudge fixe une « norme de comportement », par exemple : trier ses déchets, qui parfois reprend une règle juridique ou un règlement local, par exemple : jeter ses déchets à la poubelle. Cette norme n'est pas contraignante, elle s'apparente à du droit « souple », concurrente au droit administratif « dur » (See, 2018), et elle est dépourvue d'effets juridiques. Elle se caractérise par un nouveau mode d'élaboration, de la conception à la fabrication, qui fait preuve d'une créativité nécessaire pour enjoliver chaque décision.

### **1.3. La forme de vie du paresseux**

En tout cas, une nouvelle façon de penser les politiques publiques, qui consiste à associer la psychologie sociale au système de décision économique, débouche sur le nudge. Cette idéologie envisage le modèle de l'homme contemporain chez Homer Simpson, pris comme l'exact opposé de l'homme vitruvien de la Renaissance (fig. 1) : faible, passif, instinctif, paresseux. Il subit l'influence de ses pairs, il prend certaines décisions pour des raisons émotionnelles et choisit l'option qui suppose le moins d'effort. Ainsi il continue de fumer alors qu'il en connaît les dangers, en pensant qu'il ne développera pas de cancer.

---

<sup>165</sup> Le sous-titre du livre de Thaler et Sunstein fait référence explicite à une stratégie pour améliorer les décisions des personnes même « *about happiness* », leur bonheur. Cf. Thaler et Sunstein, *op. cit.*

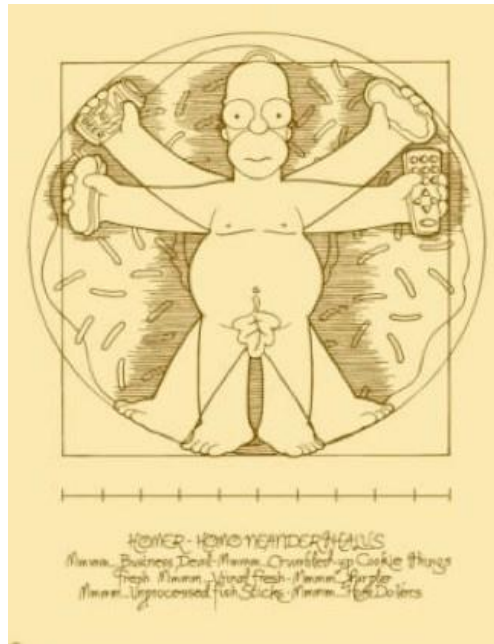


Fig. 1. Homer (Simpson) economicus (Thaler et Sunstein 2008).

Les stratégies du nudge, s’inspirant des enquêtes de terrain sur les comportements des citoyens, font ressortir une forme de vie qui est plus répandue qu’on ne le croit. Face à une société qui, en plaçant le travail en amont de l’évolution de l’homme, valorise positivement l’action et l’efficacité et négativement l’inertie, bon nombre de gens prennent du recul et affirment leur propre droit à la paresse (Marrone, 2020). Le programme existentiel du paresseux consiste, intentionnellement ou pas, à garder des rythmes lents *opposés* à la frénésie du monde qui l’entoure, à refuser de prendre des décisions et d’agir, à se débarrasser des conditionnements externes. À l’instar du Bartleby de Melville (1853), le paresseux ne voudrait rien faire ou mieux « *he would prefer not to* ». Même la loi de l’utilitarisme n’a aucune prise sur lui et c’est alors que le nudge intervient pour le solliciter à d’autres niveaux que ceux du devoir : à des niveaux sensoriels et concernant un degré plus élémentaire de la volonté, c’est à dire le *préférable* comme quelque chose qui est déjà déployé dans la vie quotidienne.

## 2. Intervenir dans la décision

Le fonctionnement du *nudge* nous force à revoir le schéma de la communication : la relation entre destinataire et destinataire, aussi bien que leurs rôles propres, qui en sont en réalité sensiblement modifiés.

### 2.1. Le destinataire adjuvant

Auparavant le destinataire de la communication était ancré dans une dimension cognitive, se limitant à donner un mandat, à exercer une manipulation et à sanctionner ; de son côté le destinataire voulait–pouvait–devait–savait accepter ou non le mandat et agir, dans le cadre d’une dimension toute pragmatique caractérisée par une lutte contre quelque chose en vue de se joindre avec un objet de valeur. Or, avec le *nudge*, il n’y a plus de cadre contractuel et cognitif du mandat et de la sanction, séparé et englobant la dimension conflictuelle pragmatique. Mais les destinataires, eux aussi, deviennent des sujets d’action. Ils interfèrent avec les épreuves des destinataires en simulant les choix espérés, en

montrant comment agir, en *enseignant*, au sens propre du terme, comment se comporter (fig. 2). Leur statut de simulacres dans les diverses situations de *nudge* en fait précisément des adjouvants, des tuteurs de l'action.



Fig. 2. *Nudge* de la marque d'eau Levisissima 2018. « "Quitte les grandes routes, prend les chemins", Pythagore »

Au niveau discursif les « architectes » du choix opèrent un « filtrage collaboratif » (Thaler, Sunstein, *op. cit.*, pp. 175-176) qui aide à faciliter, accélérer, présélectionner, réduire, automatiser nos actions, bref à nous épargner l'embarras de choisir tout seuls. La thèse selon laquelle la non-intervention entérine les injustices inhérentes au *statu quo* parvient à légitimer l'assomption, par ces destinateurs, de décisions ne revenant qu'aux destinataires et à aiguiller les individus à « choisir de ne pas choisir »<sup>166</sup>. On décide *a priori*, à la place de l'individu, quelle est la meilleure solution pour lui, la norme de comportement préférable, au terme d'un bilan coûts / avantages effectué seulement par les destinateurs. C'est comme si le chemin que le héros de Propp doit se frayer avait été déjà ouvert et parcouru, les obstacles levés, par le roi, qui connaît l'histoire du début la fin par le biais des prévisions (négatives), formulées et effectivement réalisées, sur les compétences du héros. Qu'en est-il de la « sphère d'action » de celui-ci ? La théorie du *nudge* se vante de préserver la liberté et le consentement. En réalité, elle préserve uniquement une illusion de liberté, tout en incitant à un comportement prédéterminé et contrôlé.

## 2.2. Un destinataire peu fiable

La théorie du *nudge* pousse donc la sémiotique à repenser le concept de *décision*, surmontant sa définition d'une « performance cognitive qui n'implique qu'une compétence autorégulatrice, pour le choix parmi des programmes alternatifs possibles »<sup>167</sup>. La décision, dans le *nudge*, ne relève guère du métasavoir du sujet, mais découle des scénarisations, effectuées par des destinateurs qui le stimulent

---

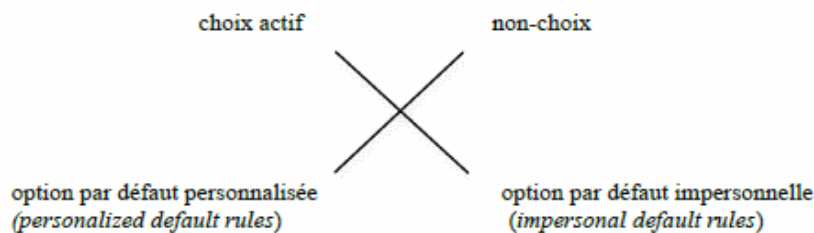
<sup>166</sup> *Choosing not to choose* est le titre d'un ouvrage de Cass R. Sunstein de 2014, qui est symptomatique de la valeur du choix et des coûts de son renoncement.

<sup>167</sup> Cf. l'entrée « Décision » de Peter Stockinger dans Greimas et Courtés (1979).



différemment. Car sur le plan de la cognition le destinataire est jugé faible et donc peu fiable, voire incompetent.

Sunstein (2014) a essayé de comparer les « mérites » des modalités de (non-)choix, qu'un carré sémiotique peut schématiser :



Aujourd'hui, la décision des destinataires est essentiellement prise en charge et gérée par les destinataires. Ceux qui étaient les « sujets d'action », néanmoins dotés de qualités cognitives, se limitent maintenant à exprimer des préférences – /choix actif/ – ou sur le même axe, à les admettre, face à une série d'options présélectionnées par la gouvernementalité algorithmique – /option par défaut personnalisées (*personalized default rules*)/. En alléguant que le nudge « n'interdit aucune des options » (Thaler et Sunstein, *op. cit.*, p. 25), on oublie de rappeler que chacun ne reçoit que certaines options. En fait, lorsqu'Amazon ou Netflix filtrent les traces numériques d'un individu et les comparent à d'autres semblables, ils parviennent à personnaliser des listes de commandes ou d'achats qui, sans que l'utilisateur ait à y consacrer une seconde d'attention, prennent doucement la bonne décision pour son compte<sup>168</sup>. Il n'en reste pas moins que, en présupposant l'inertie des personnes, l'option par défaut impersonnelle (*impersonal default rules*), sur l'axe du non-choix, est considérée *a fortiori* comme l'option « normale », qui s'applique uniformément à tous (*id.*, p. 157). L'exemple le plus connu est celui du don d'organe : moins de 20 % de la population est donneuse d'organes s'il faut faire une démarche en ce sens, et si le choix par défaut est l'absence de don. À l'inverse, dans les pays dans lesquels le choix par défaut est le don d'organes, il y a 80 % de donateurs ! Trop fréquemment, le nudge avec option par défaut impersonnelle tourne en *sludge*, par exemple en matière de renouvellement automatique des abonnements, notamment au profit d'un commerce.

### 2.3. La « détensivité » décision-option-choix

En ordre décroissant, décision, option et choix se distinguent par différents degrés d'intensité dans l'assertion et l'assomption énonciatives de l'action accomplie, jusqu'à un *degré zéro du non-choix*. En général il est à craindre qu'à force de petits coups de pouce, ce qui se présentait comme une aide à la prise de décision, justifiée par notre surcharge attentionnelle, se trouve cautionner un court-circuitage de la décision, à savoir des moments de réflexion et de délibération. D'ailleurs Sunstein (2014, p. 35) arrive à faire l'éloge du titre que Steve Krug a donné à son ouvrage sur le design des sites internet à succès : *Don't Make Me Think* (« Ne me faites pas penser »). En parallèle avec cette détensivité de la

---

« Dans de nombreux domaines, les options par défaut personnalisées sont la vague de l'avenir [...]. Le temps est un bien précieux, peut-être le plus précieux de tous, et nous avons davantage de liberté, et de choix actif, si nous avons davantage de temps à notre disposition. Parfois le meilleur choix consiste à ne pas choisir. Les options par défaut personnalisées promettent de rendre nos vies non seulement plus simples, plus saines et plus longues, mais également plus libres. » (Sunstein, 2014, p. 208).



décision personnelle aux niveaux narratif et énonciatif, on a aussi une spectacularisation de l'action qui s'avère littéralement séduisante pour les destinataires, parce qu'elle « motive » leur sensibilité et leur phorie<sup>169</sup>. Les maquillages figuratifs et plastiques du nudge effacent sur le plan de l'expression le sens de la contrainte décisionnelle, en intensifiant celui de la *faculté* de choisir.

D'un point de vue rhétorique on simule cette faculté par le biais d'une attitude *concessive* envers les destinataires sur leur propre champ de manœuvre. Mais, de même qu'on donne l'illusion d'une organisation autonome de l'espace, on accélère les temps du choix. Les constructeurs de nudges intercèdent pour les destinataires paresseux, qui sont distraits ou s'attardent, hésitent, tergiversent. La scène que ces inventeurs aménagent est esthésiquement saillante afin de modifier les rythmes lents de ces citoyens et les arracher à leur indifférence, en en transformant l'atonie en tonicité.

### 3. « Artifier » la décision

Sans aucun doute les inventeurs de nudges n'agissent pas directement sur les personnes : ni sur leur psychologie ni sur leur système neuronal. Ils traitent et modifient une extéroceptivité, un monde social figuratif, qui porte les traces mnémoniques disséminées des conduites humaines – une cognition distribuée, située. Chaque situation est déjà informée par ces traces antérieures. Et c'est sur ce terrain immanent, dont les milieux sont souvent agencés de façon non-optimale et compte tenu d'une histoire de la communauté interprétative, que ces créateurs peuvent alors, moyennant un *design intelligent*, prévoir les mauvais comportements et camoufler la scène de la décision pour prospector les bons comportements.

Sémantique et syntaxe discursives sont à la base de la formulation du nudge. La thématique doit être bien cadrée et la figurativisation doit se prêter à une interaction en termes de capture esthétique. Tout devient affaire de sensibilité. En fait, si « l'intervention doit être facile et peu coûteuse » (Thaler et Sunstein, *op. cit.*, p. 6), reconditionner l'environnement de la décision nécessite pourtant un paramétrage méticuleux, pour que des signes circulants dans la société et désormais banalisés apparaissent sous l'aspect de valeurs *ludiques* et *utopiques*. Ainsi, en faisant levier sur l'expédient du retour d'information, le dispositif *Ambient Orb*, une petite sphère lumineuse qui rougit quand le client utilise beaucoup d'énergie électrique, mais verdit quand sa consommation reste modeste, induit une réduction de consommation d'énergie de 40 % aux heures de pointe. Des configurations lumineuses, eidétiques, chromatiques, mais aussi sensorielles au sens plein, sonores, olfactives, etc., « artifient » la décision.

On entend par « artification » le phénomène par lequel des objets ordinaires ou une activité quelconque, technique, politique, juridique, institutionnelle, organisationnelle, deviennent artistiques (Heinich et Shapiro, 2011). Non dans le sens banal et faux selon lequel un processus quelconque peut d'emblée devenir beau – il faut toujours se méfier de ces simplifications du domaine artistique –, mais dans le sens où l'objet ou l'activité sont articulés, traduits et pensés avec les moyens de l'art. Cela permet de prolonger l'esthétique de l'art dans la vie quotidienne (Shapiro, 2019). La nourriture, le tatouage ou le graffiti sont des exemples révélateurs de ces dynamiques, qui s'expliquent lorsqu'on substitue à la question « Qu'est-ce que l'art ? » une question nettement différente, anti-essentialiste : « Quand une

---

169 Sur le concept de motivation en sémiotique cf. Migliore (2019).

chose quelconque se met-elle à fonctionner comme de l'art ? » (Goodman, 1977 ; 1984). Cette substitution laisse entendre que le statut artistique pourrait n'être qu'intermittent ou passager, non-substantiel, voire entièrement dépendant de son fonctionnement artistique effectif dans l'actualité de la réception.

On a déjà indiqué l'aménagement de la décision par les destinataires, qui pourtant la transforment toujours d'un concept abstrait et intéroceptif, extrait de la rationalité mentale de l'individu, en un concept concret et extéroceptif, visible et donc partageable, négociable. Ils confèrent à la décision l'aspect, duratif et non plus terminatif, d'une histoire séduisante (fig. 3). Il est vrai qu'ils savent comment cette histoire finit, mais le fait de « donner des repères », de présenter sous forme narrative et discursive, figurativisée, quelque chose d'impalpable et d'insondable, permet de mieux aborder les difficultés.



Fig. 3. *Nudge* de la marque d'eau Levissima 2018. « “Un voyage de mille kilomètres commence toujours par le premier pas”, Lao Tuz ».

Une politique sérieuse d'*augmentation esthétique du cognitif* pourrait inverser la tendance et mener réellement à formater l'environnement pour le bien-être des personnes, en développant et non en supprimant la réflexion. Dans les pages suivantes on décrira un cas empirique, utile pour observer de près le *modus operandi* du nudge.

#### 4. « Go Beyond Plastic »

Un des problèmes qui nous inquiète le plus à l'échelle mondiale aujourd'hui est la pollution de l'environnement et notamment celle des océans. Les médias insistent beaucoup sur les ceintures de déchets flottants qui constituent des « îles », voire des « continents » de « soupe plastique ». La plus grande concentration de déchets dans les océans est le « Great Pacific Garbage Patch » (fig. 4), une énorme masse d'ordures située dans l'océan Pacifique entre Hawaï et la Californie, dont la surface est estimée à 1,6 millions de km<sup>2</sup>, soit trois fois la taille de la France continentale.



Fig. 4. Vortex de déchets du Pacifique nord, ou « vortex d’ordures » (GPGP en anglais pour Great Pacific Garbage Patch). Source : National Geographic.

Découverte en 1997 par l’océanologue Charles J. Moore, la zone n’a cessé de croître sous l’effet des courants marins. Stefano Traini a conduit récemment une recherche sur la campagne antipollution *Usa e rispetta* lancée le 23 mars 2018 par le quotidien italien *La Repubblica*, en soulignant les tons emphatiques et alarmistes des discours sur ces désastres écologiques, exagérés soit en quantité soit en qualité par rapport aux données des documents scientifiques sur la question<sup>170</sup>. Une rhétorique de l’amplification nous incite à en apprendre davantage sur les océans et sur l’impact de notre mode de vie, et donc à réduire au maximum l’utilisation du plastique et son empreinte écologique. Ici et même dans le Programme des Nations Unies pour le Développement, le UNDP, qui est un organe subsidiaire de l’ONU, la lutte narrative contre la pollution par le plastique présente une isotopie récurrente, qui est celle du voyage dysphorique dans les océans comme – je cite – « une opportunité pour changer le cours »<sup>171</sup>.

Le marketing tire parti de cette homogénéité sémantique. Ainsi North Sails, l’entreprise américaine spécialisée dans la fabrication de voiles pour voiliers de course et de croisière, thématise et figurativise l’épreuve écologique à sa façon, en imaginant quelqu’un qui peut s’acheminer sur les eaux de plastiques pour aller « *Beyond* », au-delà (fig. 5). Cette marque a aussi élaboré dix conseils (*tips*) de consommation soutenable (fig. 6), où on s’aperçoit très rapidement que substituer ou supprimer le plastique est la voie indiquée, à travers des actions de boycottage et de recyclage.

---

170 Traini (2020). Cf. notamment ici les articles de Giacomo Talignani, « Salviamo il mondo dall’oceano di plastica » (20 avril 2018), et de Elena Dusi, « Quell’isola di plastica ormai è un continente » (22 avril 2018). Voir aussi Franciscu Sedda, « The Garbage Island(s) », in *Doppiozero*, 29 septembre 2018.

171 Cf. <https://feature.undp.org/plastic-tidal-wave/>



Fig. 5. Campagne North Sails *Go Beyond Plastic*.



Fig. 6. Campagne North Sails *Go Beyond Plastic* (2018). Dix conseils antipollution.

### 5. Levissima. « Grimpeurs de tous les jours »

Il reste que les entreprises qui produisent le plastique ne peuvent pas s'en débarrasser d'un seul coup. Dès 2015 Levissima, une marque d'eau minérale italienne du groupe Nestlé, a modifié son identité visuelle en épousant le principe du *nudging*. Ogilvy Italia, l'agence de publicité qui gère sa communication depuis toujours, garde la relation métonymique bien trouvée avec la montagne – d'où le célèbre *payoff* « *Altissima, purissima, Levissima* » et l'égérie de longue durée, l'alpiniste Reinhold Messner (fig. 7). Mais la figure iconique de la bouteille en plastique est presque effacée, tandis que la relation symbolique eau-montagne est étendue métaphoriquement à tous les humains, randonneurs de montagne ou non, et aux contextes urbains et quotidiens. Le rapport avec la hauteur de la montagne devient un désir métaphorique de conjonction et un défi. Au niveau narratif la phase de la sanction, où

boire semble être un acte duratif pendant l'escalade ou plus souvent un acte terminatif, la récompense pour la fatigue supportée, laisse la place à la *repertinentisation* d'une phase inchoative.



Fig. 7. Campagne Levissima avec l'égérie Reinhold Messner, 1990.



Fig. 8. Campagne Levissima *Everyday Climbers*, 2015.

### 5.1. Tentés par le « champion »

Levissima, avec l'univers de valeurs qui est symbolisé dans sa communication, fournit « une poussée gentille » pour bien commencer la journée, au motif que « chacun a un sommet à conquérir » (« *Ognuno ha una vetta da conquistare* », fig. 8). L'isotopie dominante reste le voyage, qu'Ogilvy assimile maintenant à une nouvelle journée à affronter. À travers le hashtag *#everyday climbers* et le claim « *Rigenera la tua sete di vita* » (« Régénère ta soif de vie »), Levissima est devenu le premier brand *Top of Mind* dans sa catégorie, ayant gagné le plus haut niveau d'autoconscience sur le marché italien.

Aux théories classiques de l'exhortation, typiques du *coaching*, qui imposent d'agir, Ogilvy pour Levissima a préféré le *nudging*. La campagne part du cadre « pessimiste » de la torpeur des gens et joue sur la « preuve sociale » (*social proofing*), c'est à dire sur la tendance psychologique à être influencé par ses proches dans ses propres comportements. Le présumé est la paresse mentale et physique des individus, leur prédication sans assomption, sans embrayage, leur « ne pas vouloir, savoir, pouvoir et



devoir faire ». Ils sont sujets à une série d'erreurs, de biais et de passions qui les empêchent de décider pour le mieux. Il faut alors trouver des expédients pour altérer la routine, suspendre la détermination, faire croître des *sentiments* tels que l'estime de soi, alors que plusieurs choix considérés comme négatifs sont prévisibles par l'observateur. Ainsi, se doter d'un tableau noir ou d'une nouvelle sonnerie du téléphone peuvent, d'une manière facultative, changer nos habitudes d'oublier et de rester couché (fig. 9).



Fig. 9. Campagne Levisima *Everyday Climbers*. Changer la sonnerie de son smartphone.



Fig. 10. Campagne Levisima *Everyday Climbers*. « Après le travail, promenade au parc ? »

L'objet de valeur souhaité coïncide avec le devenir, *step by step*, des champions, face à soi-même et aux autres. Cette forme de vie se présente comme un idéal absolu, impossible ou virtuel, que les

suggestions de la marque rendent potentiel et actualisable. « Champion » dans le double sens du terme : d'exemple à suivre, à imiter, et de héros. Dans le vidéo-tutoriel présenté sur le site d'Ogilvy Italia<sup>172</sup>, la stratégie pour y parvenir – en même temps un « faire savoir » persuasif, et un « faire pouvoir » de tentation – est partagée par les destinataires, transparente et très ouvertement explicitée. Ici l'eau n'apparaît jamais, sauf par allusion, et le discours est entièrement centré sur la posture éthique à adopter, sur la résolution des problèmes et l'amélioration de la qualité de la vie, dans une perspective de maximisation des ressources. Levissima adopte donc la méthode du nudge, mais sans accepter que son modèle de départ, le « Homer (Simpson) economicus », reste le même à l'arrivée. À l'opposé, le programme narratif de l'identité de cette marque vise la transformation de chacun en héros, en champion.

## 5.2. Les devoirs camouflés

A l'autodescription limpide de Levissima correspond la construction d'un sujet destinataire mis en condition de mettre au clair ses choix d'une manière agréable, détendue (fig. 10), d'accomplir des petites tâches utiles, de transformer le verre à moitié vide en un verre à moitié plein. Les devoirs sont camouflés<sup>173</sup> en plaisirs. L'image de la montagne, de bas en haut ou sous forme objectivée de paysage, contraste avec la focalisation, au premier plan et en position subjective, des bonnes formules pour y arriver. L'aspect actoriel et aspectuel est essentiel : le corps de l'usager vit de près, intimement, le changement. À travers le nouveau format immersif de Facebook Canvas, Levissima motive l'usager au jour le jour, à petites doses et doucement. La récursivité des messages garantit le *crescendo*, en parallèle, du sujet et de sa confiance envers la marque. Des accents intensifs sont disséminés partout qui modifient l'agogique, la température du temps (Zilberberg, 1995) du consommateur, en augmentant la vitesse de ses réactions.

La bouteille d'eau effleure comme une sorte d'actant judicateur du renforcement : elle porte un message du destinataire tout en donnant l'impression d'être, pour le destinataire, un adjuvant de son comportement vertueux, toujours dans l'isotopie du voyage vers le haut. Ce qui affaiblit le reproche qu'on pourrait éventuellement faire à l'entreprise de « parler bien et de raisonner mal ». Par ailleurs Levissima affirme avoir réduit le pourcentage de plastique utilisé pour le packaging du produit (fig. 11) et mettre en œuvre plusieurs mesures contre la pollution (fig. 12).



Fig. 11. Campagne Levissima *Everyday Climbers*. Nouvelle bouteille 30 % végétale

172 [https://www.ogilvy.it/portfolio/levissima\\_alleniamo\\_la\\_tua\\_determinazione.html](https://www.ogilvy.it/portfolio/levissima_alleniamo_la_tua_determinazione.html)

173 Sur le camoufflage en sémiotique cf. Fabbri (2015).



Fig. 12. Campagne Levissima *Everyday Climbers*. Recyclage des bouteilles

### En somme

Personne ne nierait que la campagne *Everyday Climbers* Levissima fait appel à des stimuli sensoriels qui affectent, à leur insu, les perceptions des individus. Savoir que des messages subliminaux nous traversent « pour inspirer la bonne décision » ne suffit nullement à neutraliser leur effet (Acland, 2012), mais au moment d'accepter le contrat fiduciaire, le destinataire doit aussi tenir compte de leur usage. On est d'accord, alors, avec Cass Sunstein (2014, p. 13), au moins à ce propos, qu'une « *second-order decision* » caractérise le nudge. Influencé de toutes parts sans même en être conscient, l'individu ne peut plus prétendre « choisir librement » ses comportements du moment. Il y a des nudges partout, même où nous ne les voyons pas. Si l'on peut encore parler de liberté, celle-ci doit se situer à un niveau supérieur, celui d'une *méta-volonté organisationnelle* de l'individu, qui réfléchit aux conditionnements de la volonté agissante et qui entreprend de réagencer certains des paramètres qui la conditionnent.

En réalité, les humains peuvent se donner des règles de second niveau (*méta-*) à propos de leurs comportements, sur la base d'une réflexion qui les rend observateurs et législateurs de leurs propres agissements et qui leur permet, par exemple, de ne pas confondre un *sludge* avec un *nudge*. La bonne nouvelle est que cette réflexion peut facilement faire l'objet d'une action intersubjective. Car, avec le nudge – nous le répétons – la décision passe d'un niveau individuel à un niveau collectif, ou plus précisément environnemental. Les véritables choix ne se situent plus dans ce que « je » fais ponctuellement ici ou là, mais dans la façon dont « nous » composons les environnements qui influenceront nos (et par conséquent « mes ») choix.

En attendant de nouveaux développements de la méthode nudge, il peut être fructueux de réunir ci-dessous les traits distinctifs que l'analyse a permis de mettre en évidence :

- Décision : d'une condition intéroceptive à une situation extéroceptive
- Artification



- Détensivité de la décision vers le choix et l'option
- Paresse de l'humain comme forme de vie présumée
- Destinateur = adjuvant
- Convenance *vs* nécessité
- Préférence *vs* volonté
- Agogique du temps : accélération *vs* ralentissement de la réponse
- Nouveau mode d'élaboration de la norme
- Nudge / sludge
- Devoirs camouflés en plaisirs

## Bibliographie

- Acland, Charles R., *Swift Viewing: The Popular Life of Subliminal Influence*, Durham, Duke University Press, 2012.
- Fabbri, Paolo, « Sémiotique, stratégies, camouflage », *Actes Sémiotiques* [En ligne], 118, 2015, <https://www.unilim.fr/actes-semiotiques/5391>.
- « L'oscuro principe spinozista : Deleuze, Hjelmslev, Bacon », *Discipline Filosofiche*, anno VIII, n° 1, Firenze, Vallecchi, pp. 212-221, 1998.
- Fontanille, Jacques, « Les plaisirs du chemin. Des pratiques en régime touristique », in Luigi Virgolin et Isabella Pezzini (éds.), *Usi e piaceri del turismo*, Roma, Aracne, pp. 37-56, 2020.
- Goodman, Nelson, « Art in theory », « Art in Action », in *Of Mind and Other Matters*, Cambridge, Harvard University Press, pp. 108-144, 146-188, 1984 ; tr. it. *Arte in teoria Arte in azione*, P. Fabbri (éd.), Milano, et al. EDIZIONI, 2010.
- *When Is Art?*, in David Perkins et Barbara Leondar (éds.), *The Arts and Cognition*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, pp. 11-19, 1977 ; tr. it. *Quando è arte*, Tiziana Migliore (éd.) Roma, Sossella, 2018.
- Greimas, Algirdas Julien et Joseph Courtés, *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette, 1979.
- Heinich, Nathalie et Shapiro, Roberta, *De l'artification. Enquêtes sur le passage à l'art*, Paris, Editions de l'EHESS, 2011.
- Krug, Steve, *Don't Make me Think. A Common Sense Approach to Web Usability*, Berkeley, New Riders Publishing, 2000.
- Marianelli, Massimiliano, *Ontologia della relazione. La « convenientia » in figure e momenti del pensiero filosofico*, Roma, Città nuova, 2008.
- Marrone, Gianfranco, *La fatica di essere pigri*, Milano, Cortina, 2020.
- Melville, Herman, *Bartleby, the Scrivener: A Story of Wall Street*, in *Putnam's Magazine*, Nov.-Dic, 1853 ; tr. fr. *Bartleby, le scribe, une histoire de Wall Street*, Paris, Allia, 2003.
- Migliore, Tiziana, « On Courage. The Sense Of θυμός », in Matteo Galletti, Ariele Niccoli, (éds.), *Emotions: From Cases to Theories*, in *HUMANA.MENTE Journal of Philosophical Studies*, 12(35), pp. 190-221, 2019.
- Propp, Vladimir, *Morfologia skazki*, Leningrad, Academia, 1928 ; tr. fr. *Morphologie du conte*, Paris, Seuil, 1965.
- Sedda, Franciscu, « The Garbage Island(s) », in *Doppiozero*, 29 septembre 2018.
- See, Arnaud, « Le droit administratif à l'épreuve des nudges », in Fabien Bottini et Jacques Caillosse (éds.), *L'américanisation du droit*, Paris, Mare&Martin, 2018.
- Shapiro, Roberta, « Artification as Process », *Cultural Sociology*, vol. 13, Issue 3, 2019.
- Sunstein, Cass R., *Choosing Not to Choose: Understanding the Value of Choice*, Oxford University Press, 2014.

Thaler, Richard H., « Nudge, not sludge », *Science*, vol. 361, Issue 6401. DOI: 10.1126/science.aau9241

Thaler, Richard H., et Sustein, Cass R., *Nudge : Improving Decisions About Health, Wealth, and Happiness*, Yale University Press, 2008 ; trad. fr., *Nudge. La méthode douce pour inspirer la bonne décision*, Paris, Vuibert, 2010.

Traini, Stefano, « Comunicazioni emotive dei media nell'epoca della « post-verità » : le isole di plastica negli oceani raccontate da *la Repubblica* », *RIFL-Rivista Italiana di Filosofia del Linguaggio*, 2020.

Zilberberg, Claude, *Giardini e altri terreni sensibili. Sulle tracce delle forme di vita*, Pierluigi Basso Fossali (éd.), postface de Paolo Fabbri, *Documenti di Lavoro*, 10, Centro Internazionale di Scienze Semiotiche Umberto Eco, Aracne, Roma 2019.

— « Plaidoyer pour le tempo », in Jacques Fontanille (éd.), *Le devenir*, Limoges, Pulim, pp. 223-241, 1995.

Pour citer cet article : Tiziana MIGLIORE. « Nudge. La décision artificée », *Actes Sémiotiques* [En ligne]. 2021, n° 124. Disponible sur : <<https://doi.org/10.25965/as.6800>> Document créé le 11/01/2021

ISSN : 2270-4957

### **3- Grammaire des nudges**

## 1. Introduction : politique avisée, intervention souple

Les *nudges* sont présentés comme l'introduction, dans les politiques publiques, de dispositifs modaux capables de diriger les citoyens vers des bonnes pratiques, et qui ne laissent apercevoir ni coûts ni contraintes institutionnelles supplémentaires. Cependant, l'hybridité extrême des dispositifs rangés dans la classe des *nudges* et le caractère unilatéral de leur introduction et mise en œuvre nous imposent un examen critique.

Leur transparence concessive – ils ne doivent pas passer nécessairement par une prise de conscience publique de leur utilisation – serait le corrélat éthique du caractère incontestablement avantageux des comportements induits. Cela suggère la déculpabilisation possible d'une politique « dirigiste » à partir de la garantie préalable que l'ingérence éventuelle, perçue dans le libre exercice des pratiques, sera compensée par une accélération et une optimisation des objectifs des individus : les *nudges* ne seraient que des pressions bienveillantes, voire altruistes. Cela dit, on présuppose que les objectifs des individus soient légitimes, sur le plan juridique, et compatibles avec l'intérêt général. Il s'ensuit que le sens des pratiques est préalablement assujéti à la loi et à l'économie, et seulement après il peut être approprié comme gratification personnelle dans l'exercice des prérogatives citoyennes. Dans la perspective des *nudges*, cet encadrement du « bien-être » individuel pour le bien social devrait éliminer les contraintes et permettre une fluidification progressive des pratiques, capable de conjurer la coagulation des conflits (Luhmann, 1981).

Les modalisations souples semblent être une recette prometteuse face à des sentiments de frustration bilatérale : *et* de la part des citoyens, vu l'érosion progressive de leur liberté, *et* de la part des institutions, vu leur engagement à bien prendre note des comportements contre-productifs dans des « cahiers d'occasions perdues », souvent présentés sous forme de « livres blancs ». Au fond, les *nudges* sont un corrélat tardif des *white papers*, une implémentation de techniques de résolutions des problèmes observés à partir du point de vue de l'expert, voire scientifiquement « neutre ». En effet, au-delà des contingences qui en ont motivé la dénomination, les cahiers blancs sont la voie intermédiaire que la contemporanéité a trouvée entre les cahiers de doléances et les écrits utopiques : des projections de scénarios à portée de main, auxquelles les statistiques offrent l'*intervalle de confiance* manquant. Les *nudges* sont l'implémentation de ces projections sous forme d'encouragement<sup>174</sup>, afin de traduire

---

<sup>174</sup> Au fond, cet encouragement, promu par les *nudges*, cherche à mitiger la frustration de la citoyenneté qui est à la fois fortement modalisée et largement exclue des processus décisionnels. Le paradoxe de cette articulation entre implication et marginalisation a été décrit par Hirschman : « Dans les conditions de vie moderne, les citoyens voient leur implication [involvement] dans les affaires publiques se heurter à des limites rigides, du fait que certaines

l'expertise en bonne pratique pour un futur déjà bien cartographié (*smart city*) dont la survenance sera « douce » (*sustainability*).

Le versant obscur de cette vision progressiste est représenté par la « théorie des perspectives » (Kahneman et Tversky, 1979, pp. 263-29) qui montre l'irrationalité des conduites sociales et qui semble justifier une vision paternaliste des formes de vie sous forme de prospection économique (*expected utilities*). En effet, les formes de vie se limiteraient à mobiliser une rationalité limitée (*bounded*), et cela déjà à partir d'une concentration sur la satisfaction de l'immédiat, voire d'un remède provisoire, élaborés en utilisant des raccourcis mentaux ou des anecdotes élevés au rang de révélation d'une règle sous-jacente. Les *nudges* sont une lutte contre une irrationalité prévisible, dotée de *patterns* reconnaissables à travers les *big data*. Les index de comportements non performatifs disponibles sont alors traduits en coups de pouce.

L'idée de conjuguer une politique éclairée avec des interventions souples semble construire une image de l'administration publique qui veut sortir de ses portraits habituels en clair-obscur ; ainsi, le *nudge* serait à la fois l'indice d'un climat post-idéologique et d'un point de convergence entre politique et monde de l'entreprise sous l'enseigne commune de la responsabilité sociale. Pourtant, un déphasage constant est enregistré dans une économie qui ne peut pas connaître de bonnes pratiques pour toutes les saisons et occasions, et qui doit donc, dans leur implémentation<sup>175</sup>, avoir recours à l'optimisation du *timing*. Comme la contingence de l'offre, le panorama des politiques doit être profilé selon un champ d'occasions rapidement changeantes, ce qui introduit une succession de modalisations souvent contradictoires si elles ne sont pas respectées immédiatement et dans le bon ordre. Cette congestion modale d'occasions à saisir n'a aucune chance de restituer un paysage « illuminé », de sorte que les *nudges* risqueraient d'être un sous-produit juste valable pour des parties prenantes de paysages sociaux assez rigides, conformistes et normalement liés à la consommation ou à l'utilisation des services. L'intelligence des *nudges* serait alors indirectement proportionnelle aux marges de créativité et d'évolution des pratiques prises en charge.

## **2. L'arrière-plan théorique : modalités et modalisations**

### **2.1. Modalisations transitives et réflexives**

Le *nudge* est un objet de recherche qui pousse la sémiotique à mobiliser (et éventuellement à réviser) toute sa conceptualisation des modalités et des modalisations. Dans cette contribution, nous pouvons rappeler synthétiquement quelques points de la tradition et des acquisitions récentes.

---

institutions les empêchent d'exprimer leurs sentiments sur ces questions avec leur pleine intensité. Que cette sous-implication [underinvolvement] forcée puisse, tout comme une surimplication [overinvolvement], susciter déception et frustration, cela est facile à comprendre : on peut bien décider que mieux vaut ne pas participer du tout à un mouvement, dès lors qu'une limite supérieure arbitraire est fixée à la contribution que l'on est en droit d'y apporter » (Hirschman, 1982, p. 103 : nous avons modifié la traduction française disponible).

<sup>175</sup> À ce propos, voir l'intervention au FMI de Christine Lagarde sur *Le Plan d'action mondial* (2017), pleine de rappels aux occasions à saisir pour une croissance plus élevée. La suite infinie de modalisations déontiques qui progressent au détriment des modalisations épistémiques (les prévisions sont de plus en plus des certitudes), face à l'incapacité des acteurs économiques de s'activer devant une conjoncture favorable, a été analysée par Wander Emediato (2020). Ces expressions modales rehaussent le caractère prescriptif des consignes, baissent le quotient d'indétermination de la conjoncture favorable et rétablissent une « coagulation » modale, en formatant un scénario qui serait mieux exploité s'il était totalement assujéti à des procédures imposées par les institutions.

En sémiotique, la modalité est la qualification de la forme d'implication d'un actant dans une transformation de valeurs, ce qui donne à cette dernière une orientation. Une telle orientation, à son tour, pourra être épousée ou contredite par la mise en perspective de l'instance d'énonciation selon une modalisation de deuxième ordre (pouvoir regarder le pouvoir d'autrui implique déjà sa relativisation). Par ailleurs, étant donné que la scène de l'actantialisation d'un acteur social est déterminée aussi par l'espace et le temps qui la délimite, elle percevra ces derniers comme des fronts modaux hétéronomes : soit « sauvages », et alors plein de contingences, soit institutionnalisés, donc tendanciellement stabilisés mais en conséquence contraignants. La relativisation de perspective est alors accompagnée par des interférences internes qui montrent que la dotation modale d'un actant est extrêmement perméable et changeante.

Ainsi, la modalisation n'est que l'intervention d'un actant sur la charge modale d'autres actants impliqués dans la même scène ; en ce sens, la modalisation est à la fois une paradigmatization des profils de subjectivité / objectivité – elle fonctionne comme une caisse de résonance – et une dynamisation des postes syntaxiques qui sont alors, à leur tour, transformables – de l'attribution de rôles à partir des forces modales qui gravitent autour d'un acteur (*modalisations subies*) à l'émancipation par rapport aux fonctions assignées à travers la projection de la charge modale vers d'autres acteurs (*modalisations transitives*).

Dans un espace d'interaction, les modalisations sont simultanées, compétitives et toujours à la recherche d'une confrontation « proportionnée ». Comme le montre l'exemple canonique du partage des responsabilités (« se renvoyer la balle »), il n'y a jamais *une* modalité qui caractérise la condition des acteurs, mais toujours « des modalisations réciproques continues » (Zilberberg, 1981, p. 36). Si « la réflexion sur les modalités n'a lieu que par la primauté de l'intersubjectivité » (*id.*, p. 39), la constitution du soi en discours devrait toujours aller avec une réflexion parallèle concernant la constitution du *moi*, ce qui provoque, par exemple, une distinction – déjà remarquée par Zilberberg (*id.*, p. 40) – entre le pouvoir en tant que *maîtrise* (soi) et le pouvoir en tant que *puissance* (moi).

Comme remarqué par Fontanille (1987) à propos du *savoir*, il faudrait différencier l'appréciation des modalités selon des perspectives *réflexives* et *transitives* : ainsi, on a proposé de noter les modalités réflexives avec un tiret : (i) *savoir - être* = ex. contenance, (ii) *savoir - faire* = ex. habileté ; et les modalités transitives avec deux points : (iii) *savoir : être* = ex. connaissance d'un état de choses, (iv) *savoir : faire* = ex. connaissance des potentialités d'un objet / sujet « autre ».

Comme nous l'avons remarqué dans d'autres occasions<sup>176</sup>, on doit appliquer la même distinction transitivité *vs* réflexivité aux autres verbes modaux : le *croire* peut porter sur l'*être* du sujet énonciateur ou sur un état de choses ; le *devoir : faire* peut être assumé par l'instance prédicative ou être imputé à un front actantiel objectivé (le *devoir : faire* d'un instrument). Et, finalement, même le *vouloir être* peut basculer du désir réflexif à l'accomplissement d'une vocation déjà présente chez les êtres traités. Comme nous essayerons de le montrer, les *nudges*, à travers des formes particulières d'exhortations, travaillent sur des modalisations transitives – le *vouloir : être / faire* des acteurs sociaux – tout en cachant la réalisation d'un *vouloir - être / faire* réflexif.

---

176 Pour un traitement détaillé de la question, voir Basso Fossali (2008).

On voit bien que les modalités ne permettent plus de situer la prédication de manière neutre, car elle se trouve impliquée dans une asymétrie minimale des influences qui participent à la constitution de la détermination des valeurs. Claude Zilberberg a souligné que s'il y a un cadre modal, alors on doit reconnaître au moins une instance injonctive et une instance subjonctive<sup>177</sup>, une qui conditionne, l'autre sous condition, même si la posture de l'*influenceur* est le *laisser faire*. Les *nudges* s'inscrivent dans un « libéralisme » de façade, à tel point qu'ils cherchent à rendre transparentes leur portée modale et leur rhétorique influente.

## 2.2. L'imaginaire modal et la syntonie intentionnelle

Le « souffle » de l'initiative est la perception qu'il y a des marges de manœuvres – à savoir, du « jeu » – entre les modalités contraignantes et des modalisations que l'on peut exercer. Mais un autre « souffle », celui de l'imagination, est toujours présent et il traite un réservoir de modalités non immédiatement finalisées, mais capables d'attribuer une épaisseur existentielle aux acteurs. L'*existence modale* se nourrit de programmations alternatives de l'action (bien qu'elles restent hypothétiques), des scénarisations imaginaires (rêves, etc.), des hypothèses sur les états d'âme d'autrui (analogisations, empathie, etc.).

On parle alors de *valence modale* à juste titre et sans redondance, car la forme de l'implication de l'actant est précisée non seulement par le verbe qui structure la scène actantielle mais aussi par le lien qui qualifie la relation entre les acteurs de la scène et l'asymétrie de leurs thématisations intentionnelles (confrontations directes, différées, imaginées, sublimées, etc.). Chaque modalité est alors corrélée à un front modal qui relève du type de sensibilisation à la « syntonie » intentionnelle et au périmètre figuratif de la confrontation, ce qui établit naturellement le cadre des attentes d'un acteur<sup>178</sup> (par ex., la désillusion).

## 2.3. Maximisation et formes rhétoriques

L'opération contraire à la problématisation intersubjective et imaginative des corrélations entre dotations modales et fronts modaux consiste à maximiser l'apport garanti par un rôle disponible dans un terrain de jeu institutionnalisé. Entre le pouvoir institutionnel de coagulation de scénarios sociaux contraignants et la fluidification de relations dans l'exercice de la liberté, les modalisations apparaîtraient comme la coalescence possible entre formes d'implication qui se réclament de fonds différents : les modalisations sont alors des offres concurrentielles de stabilisation des visées intentionnelles.

Toute scène sociale est controversée car animée par des modalisations non alignées, ce qui suggère aussi une transversalité du sens, un recours à la projection analogique ou à la ré-imagination des relations (mondes possibles). Ainsi, si les *nudges* visent à être simples et directement liés aux

---

<sup>177</sup> Zilberberg (*op. cit.*, p. 50). L'unilatéralisme de la position modale se révèle une résistance, une tentative d'émancipation ; ainsi, Zilberberg remarquait que le *vouloir* impérieux – je veux – cache à peine ses tensions internes et cette autodétermination injonctive se laisse facilement plier, dans un espace social, en *vouloir* subjonctif, lâche ou humble : « je veux bien » (*ibid.*, p. 53).

<sup>178</sup> La modalisation a deux autonomisations par rapport à l'ancrage figuratif (côté imaginaire) : (i) l'homogénéisation concessive de l'espace psychologique et de l'espace social (modalisations endogènes et exogènes) ; (ii) la temporalisation des relations (modalisations rétrospectives ou prospectives).

exigences de la citoyenneté, ils utilisent nombre d'expédients fictifs pour dissimuler leur dispositif et leur visée à travers des expressions ludiques ou mimétiques.

Une rhétorique intervient justement comme nécessité d'échapper à des modalisations dotées d'un seul espace de pertinence, ce qui est en soi un système de compensation, à l'intérieur des cultures, par rapport à la tendance des domaines sociaux à revendiquer des terrains institutionnels où on a la prétention d'administrer de manière autonome toutes les modalités pertinentes à leur fonctionnement.

La *rhétorique* rassemble des pratiques sémiotiques qui visent à négocier la distance axiologique et l'asymétrie des valeurs entre les partenaires, en déplaçant les querelles interpersonnelles vers un conflit interne aux classes linguistiques et aux configurations discursives. Ainsi, les modalisations sociales, avec leur hétérogénéité et leur polémologie constitutives, trouvent, à travers la rhétorique, une conversion sémiotique et une projection intradiscursive. Cela dit, justifiée par les différents « lits » qui accueillent les modalités, la rhétorique n'est unitaire que sur le plan métasémiotique, à savoir comme discipline. En réalité, dans la sémiotique de premier ordre qui informe les pratiques, il faudrait distinguer : (i) une *rhétorique du corps* liée à un *imaginaire de l'« altération » ou de la solidarité intime* ; (ii) une *rhétorique du social* qui travaille sur un *imaginaire de la dissidence ou de l'accord* ; (iii) un *rhétorique du jeu* qui travaille sur un *imaginaire du décisif ou de la preuve*.

Bien évidemment, ces polarisations internes aux différentes rhétoriques sont corrélées entre elles et montrent l'exigence, avant la construction d'un parcours narratif, de résoudre des disproportions : (i) des disproportions *subornées* : rhétorique de l'influence ; (ii) des disproportions *subies* : rhétorique de l'affrontement ; (iii) des disproportions *anticipées* : rhétorique du sondage ; (iv) des disproportions *détournées* : rhétorique de la sublimation. Les *nudges* semblent conjuguer, sur le plan transitif, la subornation, et sur le plan réflexif, la sublimation : on exploite une influence autorisée par le contrôle institutionnel d'un domaine et on justifie cette intervention, souvent inavouée, selon une idéalisation du rôle joué (paternalisme).

#### **2.4. Projection figurale et modalisations transitives**

La mission de la rhétorique est la résolution d'une disproportion avec un sens oblique, avec une réponse discursive sur des polarisations alternatives, voire impropres par rapport aux enjeux thématiques. Elle peut intervenir sur le plan du tissage des valeurs, donc sur le plan paradigmatique (catégoriel) et syntagmatique (figuratif), pour donner lieu à des raisonnements figuraux, ou bien elle peut essayer d'intervenir sur l'asymétrie des modalisations entre les inter-actants concernés. Dans ce deuxième cas, nous sommes ici intéressés à souligner en particulier les différents types de *modalisations transitives*, lesquelles peuvent être organisées selon les axes d'opposition suivants :

- i) modalisations activatrices ou inhibitrices ;
- ii) modalisations unilatérales ou plurilatérales ;
- iii) modalisations exclusives ou participatives ;
- iv) modalisations délibérées ou involontaires.

Les *nudges* semblent mobiliser principalement des modalisations *activatrices* – on vise une catalyse d'une série de potentialités déjà présentes dans la population –, *unilatérales* – l'initiative reste dans les mains des institutions ou du monde de l'entreprise –, *délibérées* – sans être injonctives et éventuellement factitives, mais seulement de manière indirecte –, *participatives* – les bénéfices de ces



modalisations pourront inclure les énonciateurs institutionnels qui les ont promues. En ce sens, notre contribution vise à contester le caractère central de l'incitation, vu qu'elle est une modalisation activatrice, mais généralement non participative. C'est pourquoi nous attribuerons aux *nudges* des formes d'exhortation, souvent accompagnées par des séductions esthétiques (fig. 1). Par rapport aux formes de modalisations transitives<sup>179</sup>, les *nudges* montrent l'ambition de se positionner au « centre », dans une position d'équilibre absolu entre unilatéralisme des interventions et plurilatéralisme des fins, là où le « centrisme » peut rendre acceptables des inflexions paternalistes dont les accents critiques sont enfin débonnaires (fig. 2).

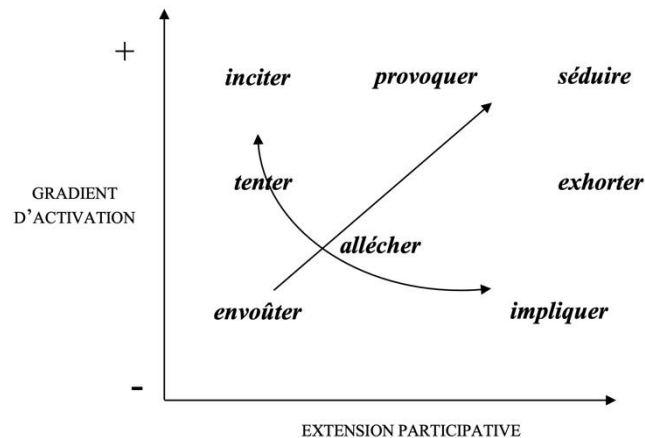


Fig. 1 - Modalisations d'activation délibérées

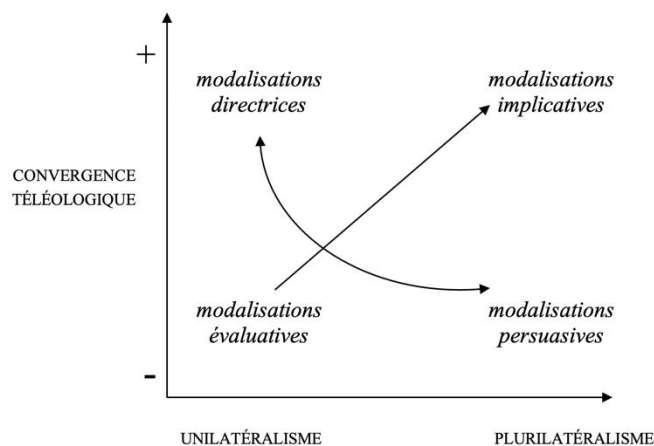


Fig. 2 - Schématisation des modalisations transitives

La transparence du *nudge* est avant tout la recherche de ne pas rendre reconnaissables les disproportions des charges modales dans les interventions publiques. En ce sens, le « centrisme » du *nudge* va bien au-delà d'une *énonciation impersonnelle* où toute règle de composition *actorielle* attribuable est suspendue ; il vise l'interception d'une *composition actantielle* à partir d'un dispositif qui

179 Voir P. Basso Fossali (2013, p. 305). Nous n'avons pas ici l'espace pour traiter les autres formes de modalisations, mais le principe général doit être clair : dans un espace social donné, on doit gérer la distribution inégale des modalisations, c'est pourquoi, avant tout chose, les pratiques cherchent à intervenir sur des disproportions qui « hantent » les relations interactionnelles, pour en profiter ou pour les réduire.

baisse ses interventions modalisatrices au même degré du nivellement modal – entre implication faible et désengagement discret – qui caractérise l’aptitude désenchantée de la citoyenneté. Bref, comme traitement définitif de toute aspérité sociale, le *nudge* ne connaît pas des véritables modalisations contrastives : il arrive à faire émerger, à « coaguler » des implications actantielles, correspondantes à ses finalités, chez les citoyens frustrés et désengagés aussi bien que chez les individus caractérisés par une surimplication et une conduite immersive (Hirschman 1982 : pp. 99-103).

### **3. Des suites modales lues comme intérêts intégrables**

#### **3.1. La syntaxe modale et sa lecture pathémique**

Entre le terrain modal de la compétence et la prise d’initiative, il y a toujours une fracture narrative, et donc une lacération intermodale résistante à la linéarité discursive, vu qu’à des logiques implicatives on doit ajouter des paradoxes concessifs (bien que, malgré, etc.). Ainsi, le modal est le terrain d’appréciation de l’événement, du *survenir*<sup>180</sup>. On pourrait décrire le survenir comme le résultat d’une confrontation asymétrique entre, d’une part, des déterminations modales à la recherche de leur cohérence syntaxique (programmation modale) et, d’autre part, des modulations qui trouvent incidemment des formes de confluence ou de divergence. Cela montre que la signification voudrait être calculée dans l’immanence d’un espace dédié, mais qu’elle est rejetée dans un environnement (psychique et/ou social) encore plein de contingence. Cette réouverture de la scène empêche toute précision dans le calcul modal et la syntaxe entre modalisations contrastives tend alors à recevoir une lecture pathémique, ce qui a été une interprétation canonique en sémiotique. Toutefois, dès que l’on passe aux territoires de l’économie, d’autres lectures semblent possibles.

#### **3.2. Le vouloir médiateur : pour une sémiotique des intérêts**

La communication des bonnes pratiques, afin de pas apparaître tendancieuse et partisane, cherche à transformer les indices d’une politique dirigiste et les index des applications procédurales en coups de pouce adressés à des conduites individuelles qui *devraient vouloir être* déjà bien canalisées. Selon un axiome de l’économie développée sous l’influence de la pensée d’Adam Smith, une concaténation modale, qui pourrait être lue aussi comme le substrat d’un effet de sens « passionnel », est en revanche largement identifiable, dès que le *vouloir* joue un rôle médiateur entre d’autres modalités, avec la portée sémantique d’un *intérêt* (par ex. le *pouvoir-vouloir* : *savoir* est lu comme une curiosité légitime, un intérêt culturel ; le *devoir-vouloir* : *faire* comme un engagement). Ainsi, les conduites devraient chercher leurs propres intérêts, en estimant tacitement que ces derniers sont largement intégrables dans l’intérêt général (le *vouloir* a été validé par son inscription dans un cadre de modalisations hétéronomes, tout en lui laissant un rôle de médiateur). Si, sur le plan strictement structural, la suggestion est que le *vouloir* médiateur (« inter-modal ») est un dispositif délibératif à vocation collective, car en soi négociable (des modalités autonomes et hétéronomes sont entrelacées et modérées par un désir responsable), l’intégration des intérêts est postulée à partir d’un individualisme méthodologique qui universalise la reconnaissance de l’*utile*.

---

180 Cf. Fontanille et Zilberberg (1998).

Le dysfonctionnement partiel de cette harmonisation des *vouloirs*, non totalement intégrables vu leur compétition et leur distribution inégale (asymétrie des conditions sociales), a amené à la reconnaissance d'une économie des responsabilités, où les intérêts doivent être aussi clairvoyants. Cela signifie que la responsabilité – en premier lieu, celle des institutions et ensuite celle des acteurs socioéconomiques les plus importants – est, elle aussi, un intérêt, mais un intérêt qui démontre que le moteur de l'économie ne relève pas seulement de l'augmentation de l'intensité d'un *vouloir* médiateur, mais aussi de son positionnement, de son attitude méta-observatrice : d'emblée, un nouveau paternalisme est légitimé.

### 3.3. La reconnaissance des intérêts

La rhétorique argumentative de l'*influence*, avec ses modalisations trop explicites et asymétriques entre institution et citoyenneté – ou entre production et consommation – devrait être abandonnée au profit des modulations douces, susceptibles de catalyser des flux décisionnels favorables. L'accompagnement des processus décisionnels peut être « technique », à la condition de transformer la rationalité en intérêt et ce dernier en segment de consommation favorable, ce qui pourrait être défini comme un *écomème* (réplicateur viral d'un comportement économique donné<sup>181</sup>). En ce sens, la théorie des *nudges* a été exploitée par le marketing selon un modèle de la « contagion sociale » et à partir de l'introduction des « déclencheurs » émotionnels opportuns véhiculés par le *storytelling* (Singler, 2018, p. 309). Les *nudges* seraient à la fois des activateurs et des facilitateurs de la « reconnaissance » des intérêts, la « complexité [ayant] du mal à être partagée » (ibid., p. 310).

Si l'influence reste un concept pertinent, c'est parce qu'elle est conçue littéralement (prop. latine *in* plus le verbe *fluere*) : couler à l'intérieur d'un environnement donné, en particulier psychique. Quant à l'environnement social, il peut rejoindre un état « liquide » opportun quand il dépasse sa présentation par des leviers politiques explicites (droit et argent) pour s'introduire dans l'« architecture des choix » individuels sous forme de communication tacite et d'exercice doux des prérogatives de la citoyenneté. Le théâtre de la décision est alors assumé et le bien-être n'est plus accordé par les institutions, mais régénéré par des actes conséquents d'une citoyenneté accompagnée de manière avisée et consciencieuse. La simplification propre à la vision économique (lecture modale selon les intérêts) devrait devenir une attitude psychologique individuelle qui cherche à expulser, dans le calcul de l'intérêt, la contingence négative (pulsions et fantaisies non performatives).

### 3.4. Un théâtre pour les décisions

Pourtant, sur le plan politique, on sait bien que l'on ne peut pas « éliminer la complexité » car « c'est étouffer l'innovation » (Thaler et Sunstein, 2012, p. 469). Ensuite, le bon sens des attitudes qui poursuivent leurs intérêts à court terme ne peut pas soutenir la gestion de la complexité. Ainsi, la théorie des *nudges*, avec sa portée corrective et adoucissante sur l'architecture des choix, est conjoncturellement

---

<sup>181</sup> Le néologisme « écomème » est ici utilisé comme reprise du terme, désormais célèbre, de *mème* en tant que « gène » d'une tradition culturelle vu qu'il est capable d'assurer la reproduction de certains caractères distinctifs de cette dernière. Proposé dans les années 1970 par Richard Dawkins, ce terme, dont la pertinence est douteuse, peut être appliqué au discours épilinguistique de l'économie, où la diffusion virale d'informations et les comportements normalement mimétiques des citoyens sont les postulats nécessaires pour négocier un paysage de pratiques économiques qui semble évoluer moins à partir d'un travail interprétatif que d'une cooptation de formes sémiotiques transmises et prêtes à l'usage.

associée à l'édification du premier *Decision Theater* en Arizona. D'une part, la fluidification des comportements performatifs est possible car ces derniers sont tellement évidents que l'on peut les thématiser par des voies indirectes, à travers des petits signaux dissimulés qui n'ont pas besoin d'interprétation (l'évidence de leur plan de l'expression s'articule avec des réactions compulsives, possiblement avec des émotions euphoriques) ; d'autre part, tout est renversé en une visualisation synoptique de la complexité qui est nécessaire à la modélisation et à la simulation d'actions politiques que l'on a encore du mal à concevoir de manière fiable (d'où l'expertise assurée par l'Arizona State University à travers son *Decision Theater*<sup>182</sup>). Le méta-intérêt des responsabilités semble mériter alors le plus grand effort de monitoring que la technologie permet, afin d'élaborer des interventions institutionnelles capables de faire confluer même les décisions irréfléchies dans le grand « lit » de l'intérêt général.

### **3.5. L'articulation entre effet-jeu et effet-monde**

La distance suspecte entre le « circuit court » de la décision du bien-être et le grand circuit de la décision politique semble suggérer que, derrière la mobilisation et la catalyse douce de bonnes pratiques, se cachent des plans de médiation qui restent implicites ou tout simplement inavoués. La souveraineté d'un *vouloir* médiateur est la cooptation d'une forme de vie vouée à s'inscrire dans des jeux de langage où les modalisations hétéronomes casent les enjeux subjectifs comme des comportements concessifs.

Des enquêtes sémiotiques peuvent essayer de participer au retrait de cette couverture des médiations intermédiaires, en commençant par l'explicitation du fait que les politiques se déploient encore aujourd'hui en dosages, d'une part, des consignes procédurales et, d'autre part, des communications incitatives/dissuasives. L'idée sous-jacente est de régler l'articulation entre, d'un côté, ce que nous avons nommé le *vouloir médiateur*, même quand il se manifeste de manière spontanée sous forme d'initiatives *pro bono*, et, d'un autre côté, les cadres procéduraux de sa conversion en action. Bien évidemment, on doit laisser du « jeu » entre partition et exécution, mais il ne faut pas s'empêcher d'analyser de manière critique la nature de ce jeu, vu son inscription forcée dans une économie d'intérêts. L'« effet-jeu » est toujours corrélé à un « effet-monde », car le « jeu » a besoin d'intégrer en ce dernier son environnement de contingence pour tendre les contrastes entre règle et désir, exécution experte et découverte progressive des résultats – le monde est alors la somme idéale entre système et environnement. En même temps, le « monde » a besoin d'un « effet-jeu » pour échapper à son manque de complétude, à ses lacunes architecturales et explicatives ; son écologie sémiotique nécessite la possibilité de méta-communiquer une échappatoire, la possibilité de se positionner dans un espace « autre », un terrain de jeu. La réduction de la passion du jeu aux intérêts ne peut que construire une sorte de « compression forcée » de l'échappement du jeu : même ce qui semble s'émanciper par rapport à l'économie du monde, est réintroduit pour réalimenter la force modale de l'engagement à la production et à l'optimisation de ce monde<sup>183</sup>. En ce sens, dans les *nudges*, il n'y a qu'une maximisation d'une

---

182 Bien évidemment, l'institutionnalisation d'un théâtre des décisions mériterait une analyse spécifique et il ne faut pas en banaliser les enjeux. Ce théâtre en Arizona, qui permet la participation simultanée d'une trentaine de personnes, occupe une surface de 740 mètres carrés et est doté d'écrans couvrant 260°, avec une technologie 3D.

183 Dans ce passage, il ne faut pas le cacher, nous utilisons en filigrane la métaphore du turbocompresseur.

contingence positive qui s'inscrit totalement dans des pratiques institutionnelles grammaticalisées ou qui se présente sous forme « sportive », c'est-à-dire d'entraînement à la performativité.

#### 4. Les *nudges* entre idéalités et principes régulateurs

##### 4.1. La victoire des bonnes intentions

La section précédente a essayé de suggérer que les *nudges* peuvent être vus comme des rapiécages appliqués à une vision économique libérale classique fondée sur l'intégration des intérêts<sup>184</sup>. La visée dominante de l'optimisation du social à travers et pour une économie des intérêts semble rendre illégitime ou périphérique toute autre axiologie. Le *vouloir* qui estime pouvoir exercer ses médiations dans les espaces de consommation culturelle a la sensation de s'exprimer de manière inconditionnée. Il se protège alors, bon gré mal gré, face à des intérêts « dissociés », agrammaticaux, en particulier s'ils sont parasitaires.

Au fond, les *nudges* entrent dans la scène sociale comme le contrechant des tactiques des consommateurs abusifs, des *free riders*, dont les intérêts individuels ne sont pas intégrables et sont obtenus sur le dos des citoyens modèles. Ainsi, on pourrait imaginer, pour contrecarrer la magnifique analyse de Michel de Certeau (1990) sur les usages abusifs du métro, d'installer un dispositif qui compte les sauts de tourniquets afin de signaler son incidence immédiate sur l'augmentation du coût des billets du métro. Cet exemple fictif montre en réalité une stratégie qui cherche à répondre avec un *malus* à une négativité, ce que les *nudges* adoptés de nos jours cherchent normalement à éviter. En ce sens, ils ne sont pas une réédition d'une philosophie administrative correctionnelle, déjà utilisée par exemple avec les dos-d'âne ; et, pour continuer avec notre exemple, il faudrait alors renverser les relations et montrer que la validation des billets fait baisser leur coût, tandis que les sauts des tourniquets le laissent inchangé.

Au-delà de la plausibilité de notre *exemplum fictum*, les coups de pouce semblent être liés à des actes de langage qui flattent la *face* du citoyen afin de le conduire à une amélioration de ses vertus. Autrement, si cela n'est pas possible, on préfère installer les *nudges* selon une transparence apparente de leur pouvoir modal, de manière à éviter *et* la stigmatisation de mauvaises pratiques, *et* une surexposition de la *face* des institutions mêmes dans leur intervention « correctionnelle ». Une troisième solution est la réinscription des dissuasions de comportements potentiellement négatifs dans un scénario « sportif » ou ironique ; dans ce dernier cas, on montre alors que l'on ne fait confiance ni à l'homogénéité des objectifs, ni à la transparence des intérêts communs, en laissant entrevoir que les modalisations négociées dans la surface discursive – en apparence, on est en train de jouer – ne seront que secondairement exploitées pour la « bonne cause » qui a motivé l'installation des *nudges*. Bref, aux *nudges* flatteurs et aux *nudges* transparents, les deux répondant à une perspective stratégique, il faut ajouter la classe des *nudges* tactiques, où l'on laisse jouer les acteurs sociaux dans un plan ludique pour ne pas sembler les engager directement en tant que « bons » citoyens. L'encadrement « sportif » ou la disproportion rhétorique entre geste et résultat immédiatement affiché (hyperbole représentationnelle) est alors la carte figurale pour fluidifier un enrôlement qui serait sinon refusé par principe : en effet, les

---

184 Voir Thaler (2015).

citoyens ne veulent pas être actantialisés comme instrument des institutions et donc on demande que la complicité soit dissimulée par une figurativité « impropre » et même non politiquement correcte<sup>185</sup>.

#### 4.2. La fluidification modale

Les leviers du *nudge* devraient paradoxalement substituer au langage explicite des intérêts celui des émotions, d'où une prégnance figurative détournée et une saillance plastique capable de se détacher du cadre « sobre » des pratiques atones du quotidien. On a déjà rappelé la règle canonique selon laquelle le *nudge* doit être introduit sans coûts, ni sur le plan économique, ni sur le plan symbolique (éventuellement, il doit flatter la *face*, comme nous l'avons dit). Sa séduction esthétique semble devenir la passerelle pour convaincre, pendant l'acceptation de ses modalisations, que l'on n'est pas en train d'épauler le programme des institutions de manière directe et diligente.

Cependant, cette fluidification modale à travers l'esthétique ne peut pas être la seule stratégie utilisée par les *nudges*, vu qu'elle n'est pas toujours opportune. D'autres leviers sont alors adoptés<sup>186</sup>, normalement avec l'objectif de transposer le discours institutionnel en une confrontation entre des communautés sociales, sur le plan intergénérationnel ou historique – le levier devient alors la *tradition* – ; sur le plan de la solidarité – le levier est alors la *réciprocité* ; sur le plan de la comparaison – le levier est alors la *compétition*.

L'idée d'actualiser des valeurs esthétiques ou morales déjà préexistantes est une manière pour dissimuler le calcul économique et pour homogénéiser l'intervention du dispositif avec les traitements axiologiques habituels. Afin de ne pas introduire un temps de réflexion supplémentaire, ce qui donnerait lieu facilement à un encadrement critique, la visée du *nudge* doit se borner à l'élaboration de programmes immédiatement faisables. En effet, l'expérimentation méthodologique sur les *nudges* vise à optimiser les procédures pour obtenir l'équilibre entre rigueur scientifique (le *studium* à un niveau institutionnel) et rapidité des décisions (le *punctum* au niveau de l'exécution). La perspective du *nudging* relève d'un constructivisme modéré : le *nudge* s'adapte à la scène à optimiser avec un potentiel de correction des habitudes qui ne doit pas donner l'impression de changer les rôles. Il intervient de justesse sans avoir des prétentions révolutionnaires, comme le catalyseur d'un potentiel inexploité.

La *fluidification* (Basso Fossali, 2017, pp. 65-67) permet d'offrir un *parcours* en « déproblématisant » des *passages* qui suggèrent que des acquisitions modales ultérieures seraient bienvenues ou qui affichent des enjeux latéraux capables d'exercer un attrait secondaire, comme des opportunités éventuelles (par exemple : un parcours à l'intérieur d'un aéroport qui doit à la fois permettre une canalisation rapide des mouvements, sans oublier d'assurer une continuité de sollicitations commerciales éventuelles). Mais, tôt ou tard, un parcours fluide doit céder sa place à la coagulation d'une scène dotée d'une distribution rigide de positions modales (c'est le cas de la porte d'embarquement devant laquelle une série de formalités doivent être respectées de manière très rigide).

On voit bien que le *nudge* est un dispositif qui devrait essayer de dissimuler sa scénarisation modale, afin de se présenter comme une sorte d'adjuvant qui accompagne un flux d'action potentiellement libre, ou comme une instance programmatrice qui n'a pas besoin de signaler son

---

185 On peut citer l'exemple célèbre de la station du métro dans la ville de Hambourg qui invite à utiliser les escaliers en les transformant en une piste d'athlétisme.

186 Singler (2018).

intervention. En ce sens, il peut profiter d'une syntagmatique des pratiques quotidiennes habituée à rencontrer régulièrement le passage de l'exploration décontractée (flânerie) au respect de configurations actantielles contraignantes (dispositifs). Cette interposition fluide du *nudge* semble énoncer des programmes « sous couvert » et sans besoin d'afficher un plan de l'expression dédié, en laissant la perception libre de profiter d'une ambiance esthétique jusqu'au moment où un passage contraignant ne sera provisoirement inséré.

### **4.3. L'entonnoir structural**

L'idéalité du *nudge*, en tant que coup de pouce, laisse hors cadre le fait de savoir si le coup de pouce est une aide contre des inhibitions, un accompagnement à la résolution d'un doute décisionnel, une contribution à l'optimisation d'une pratique normalement exercée de manière naïve, ou un exercice de manipulation pour activer des comportements non envisagés par les acteurs sociaux ciblés. Sa vocation a du mal à rester totalement implicite et les leviers utilisés fonctionnent alors comme les indices d'un *ethos* institutionnel qui, tôt ou tard, émerge derrière l'idéalité de départ.

Au fond, le *nudge* a une nature pragmatique et son idéalité reste un problème catégoriel à l'intérieur d'une stratégie institutionnelle composite et donc tranquillement hybride. L'aspect pragmatique prééminent débouche sur des réflexions techniques, à savoir l'élaboration d'une sorte d'entonnoir structural du *nudge* qui vise à canaliser les pratiques. Cet entonnoir est donc projeté immédiatement sur les résultats du dispositif promu, donc sur son efficacité ; cependant, son efficacité globale ne manque pas de prendre en compte des aspectualisations bien distribuées, où la dimension inchoative relève d'une canalisation de l'attention (attrait esthétique), la dimension durative d'une décompression émotive (l'assouplissement passionnel est favorable à une lecture modale en terme d'intérêts), et la dimension ponctuelle d'une facilitation des tâches et de la gestion de l'espace-temps (ergonomie cognitive).

Cet entonnoir structural du *nudge* traduit son idéalité en une série de préceptes qui orientent des solutions *ad hoc* dans chaque conception concrète : (a) une intervention simplificatrice, (b) une implication non coûteuse, (c) une modalisation non contraignante.

### **4.4. Les principes régulateurs de la « nudgibilité »**

Au-delà de l'« ingénierie du *nudge* », il y a aussi des principes régulateurs qui orientent son implémentation ; en particulier, (i) l'idée de maximiser le bien-être déjà assuré, (ii) la possibilité d'explicitier *a posteriori* les principes qui sont à la base de sa conception si cela est nécessaire. En ce sens, la politique du *nudge* accepte le « principe de publicité de Rawls » (Ouvrard et Stenger, éds., 2018, p. 81) : « Les décideurs publics ne devraient considérer la mise en place d'un tel instrument seulement s'ils sont capables de le défendre publiquement auprès des citoyens qu'ils représentent » (Thaler et Sunstein, 2012) .

Cela veut dire pouvoir donner une justification publique *a posteriori* de l'implémentation du *nudge* à la fois selon des conditions de *validité* et sur la base des conditions de *succès* (Habermas, 2018, pp. 287-288). Les conditions de validité sont établies sur la base d'une juridiction et du respect des règles formelles pour l'exercice de la force illocutoire des actes de langage promus, tandis que les conditions de succès encadrent la conformité des résultats obtenus (et donc les effets perlocutoires) à la visée

initiale. Le problème est que les paramètres sont fixés le plus souvent par les instances qui ont promu le *nudge*, ce qui veut dire qu'il faudrait concevoir des organismes « tiers » pour surveiller la *nudgeabilité* sur le plan juridique, éthique et ergonomique.

Ainsi, on pourrait imaginer d'introduire une charte des droits des citoyens face aux *nudges*. Elle pourrait commencer alors avec trois règles générales qui nous semblent particulièrement cruciales :

(i) terminer la mise en place du dispositif « *nudge* » avec un élément qui puisse favoriser la rétrospection de l'acteur social après l'éventuel succès du *nudge*, de manière à permettre un contrôle de sa validité formelle, une narrativisation de l'expérience et une appropriation critique de l'expédient utilisé pour le rendre initialement plus ou moins acceptable, voire transparent ;

(ii) à travers le *nudge*, ne pas pousser l'acteur social à faire quelque chose qui détournerait le sens de l'action initialement communiquée et comprise en ce sens par le destinataire ;

(iii) ne pas pousser à faire quelque chose qui ne pourrait pas être communiqué explicitement, vu que l'objectif doit être la facilitation de l'application d'un programme justifiable et partageable.

Ces trois règles sont strictement agencées mais pas redondantes. La première vise à inscrire dans la conception du dispositif un passage visant la « rétrolecture » possible de la forme de modalisation subie ; la deuxième prescrit que le *nudge* ne peut pas pervertir le sens d'une initiative délibérée de manière autonome ou changer en cours de route la signification d'une pratique suggérée ; la troisième explicite le principe de Rawls en disant que la linéarité du sens (finalité), au-delà de sa reconstruction à rebours et de sa cohérence, doit être aussi justifiable sur le plan de la validité et de l'efficacité.

## **5. Problématisation du statut des *nudges***

### **5.1. Comment le paternalisme libertaire arrive-t-il à liquider la question éthique ?**

L'exigence de promouvoir cette sorte de *nudgétiquette* est motivée par une sous-estimation du caractère problématique de ce dispositif utilisé de plus en plus dans l'administration publique. Comme nous l'avons vu, cette sous-estimation est liée au fait que l'insertion du *nudge* dans un espace public et dans un milieu professionnel aurait pour seule tâche d'améliorer les prestations des acteurs impliqués en favorisant l'obtention de leurs objectifs. Le problème est que l'enthousiasme actuel pour la *nudgeabilité* semble connecté au déclin d'une posture pédagogique. En effet, ce que l'on vise avec l'insertion des *nudges* dans les espaces sociaux, ce n'est pas l'émancipation progressive des destinataires ; à travers les *nudges*, on cherche tout simplement l'optimisation d'un flux pratique performatif, souvent une optimisation « on the fly », remédiée en temps réel, sans aucun appui sur une formation préalable, mais surtout sans aucune nécessité de déboucher sur une appropriation de compétences capables d'émanciper les acteurs sociaux. Les *nudges* ne sont pas non plus une mesure-tampon qui serait utilisée de manière temporaire ; la seule obsolescence du *nudge* relève d'une usure esthétique, attentionnelle, ou justement du fait qu'il a été découvert, ce qui serait l'équivalent d'un démasquage.

Au fond, le caractère problématique du *nudge* émerge au-delà de sa politique reconnaissable, mais alors détournée en jeu, ou de sa présence cachée favorisant une adoption inconsciente, car, dans les deux cas, la linéarité téléologique semble devoir être rompue préalablement. La suture opérée par



une rétrolecture est mal tolérée car elle risque d'accélérer l'obsolescence du *nudge*, voire de réduire son efficacité déjà à la première expérience.

Ainsi, en s'appuyant sur une optique paternaliste et sur un esprit pragmatique « réaliste », on estime que l'utilisateur peut continuer à ne pas réfléchir sur l'insertion du *nudge* ; il est alors piloté doucement vers son bien-être qui coïncide avec le bien-être de la société. Au déclin d'une posture pédagogique s'ajoute alors le déclin d'un paradigme herméneutique ; interpréter n'est pas nécessairement un passage obligatoire, comme dans les actes de consommation, où un « circuit court » de délibération peut s'installer sous l'égide de l'instinct (*anoéthique*) ou d'un principe de plaisir (*autoconcessif*). À ce propos, Foucault<sup>187</sup> disait de manière explicite que « la production de l'intérêt collectif » passe « par le jeu du désir ».

De plus, si la consommation devient un paradigme dominant de l'expérience du sens social, la forme de vie préconisée est celle qui accepte bien volontiers l'ajustement à l'offre du moment, sans valeurs hiérarchisées préalablement. C'est une forme de vie *particularisante*<sup>188</sup>, disponible à des consommations extemporanées qui n'ont pas besoin de justifications majeures : les expériences singulières peuvent rester une suite paratactique de moments euphoriques, à tel point que le *storytelling* n'est que la redécouverte d'un agencement syntaxique possible là où l'exigence biographique n'exprime plus aucune autonomie narrative.

Le social, même quand il exprime un système de formation, se présente comme une série d'agences de prestation de services : l'intérêt est une instance transcendante toujours présente – elle motive l'inclusion de l'individu dans la raison sociale – mais qui n'a plus besoin d'une incarnation fixe ; elle peut être régénérée localement, comme la vérité même, à partir de l'attrait des données disponibles localement.

Ce régime généralisé de prestation de services ne peut qu'accroître la légitimation d'une raison purement instrumentale, limitée au « ça marche » (côté institutionnel) et au « ça suffit » (côté bénéficiaire), à tel point que Herbert Simon (1947) a bien pensé à fabriquer le mot-valise de *satisficing*, un néologisme où la satisfaction (*satisfy*) est immédiatement paramétrée à l'occasion et donc suffisante (*suffice*).

La vision paternaliste ajoute à la conformation des satisfactions (codage du bien-être) la possibilité de transformer les habitudes en occasions de canaliser un programme, certes parasitaire, mais capable de représenter encore mieux les intérêts des acteurs sociaux impliqués. L'idée est d'incruster dans les habitudes des exigences encore inaperçues, des corrections de tir trop complexes pour être ouvertement socialisées, à savoir des multiplicateurs d'intérêts qui transforment davantage le *satisficing* individuel en croissance générale.

## 5.2. « Trust your gut »

Le déclin du paradigme herméneutique comme arrière-plan d'une *épistémè* fondée sur la négociation explicite des intérêts car explicitement conflictuels (lutte des classes) – avec tous les paradoxes internes d'une démocratie représentative – a progressivement laissé la place à un mariage

---

<sup>187</sup> La référence exacte est la leçon du 25 janvier 1978.

<sup>188</sup> Voir Fontanille et Zilberberg, *op. cit.*

assez déconcertant entre, d'une part, un paradigme de la contagion sociale, dominé par la déresponsabilisation massive de la production de la culture – cette dernière circule sous forme de *mèmes* – et, d'autre part, une démocratie participative qui devrait répartir les différentes représentations statistiques d'une opinion publique capricieuse, voire volatile.

Dans ce nouveau paradigme, l'injection d'*écomèmes* dans le marché doit moins respecter des fondamentaux économiques que satisfaire à des prophéties autoréalisatrices avisées, capables de libérer des opportunités et de décloisonner les domaines classiques de l'administration des valeurs, les modes ne respectant aucune compartimentation.

La rationalité fluide permet la reconnaissance de la valeur par le degré de pénétration dans le marché de cette dernière. On participe aux modes en tant que spectateurs qui observent la requalification des identités (subjectales ou objectales) et de leurs raisons de résistance ou de dissolution. Une culture épidémiologique est compatible avec l'introduction homéopathique de bons *mèmes*. Ainsi, le *nudge* assume-t-il pleinement le rôle de thérapie douce dans l'induction de comportements bénéfiques à l'intérieur d'une société qui peut éviter la névrose provoquée par son auto-observation constante seulement à la condition de déproblématiser les décisions.

À ce propos, des études économiques récentes de l'Université de Reading, bien recensées par le *Washington Post*, ont décrété que le fait de s'interroger sur ses propres choix est contreproductif et qu'il est largement préférable de s'en remettre à l'intuition initiale, à un *gut feeling* (2018). Les sentiments instinctifs devraient être « raisonnablement » éloignés du cerveau et de ses circuits récurrents, car la tentative de répondre à la complexité externe avec une complexité interne est vouée à l'échec ou, en tout cas, trop coûteuse. Dans cette étude, l'*intérêt* est réduit de manière significative à un pronostic sportif, à une connaissance anticipée du futur, à un calcul d'un positionnement favorable. L'*over analysis* ne peut que produire de l'indétermination majeure et un management plus hésitant face aux risques à assumer.

Les bases épistémologiques de cette littérature économique sont largement les mêmes qui ont nourri l'élaboration du concept de *nudge*, à commencer par l'appui principal sur les travaux du prix Nobel Daniel Kahneman. D'ailleurs, un examen des conclusions de cet article, largement popularisé, montre que les résultats obtenus semblent traduisibles dans l'implémentation possible de *nudges* : « Avant de faire des prévisions, certains des joueurs pourraient être informés que le fait de s'en tenir à leur jugement initial, ou à leur instinct, est susceptible d'améliorer leurs chances de choisir un score correct » (*ibid.*, p. 24).

On voit ici l'ambiguïté du *nudge* en tant que fluidification institutionnelle (dans le passage d'informations) d'une fluidification individuelle (dans le traitement cognitif de ces dernières) qui rend le travail de l'interprétation coûteux et inefficace. Ainsi, la présentation du *nudge* comme promotion d'un changement dans l'« architecture des choix » publics risquent d'être une métaphore unilatérale, voire trompeuse, car la seule chose que l'on vise à structurer est l'offre, un système d'occasions favorables dans lequel les acteurs sociaux doivent opérer des sélections à la légère, si possible instinctivement.

La démocratie participative se réduit au fait d'être porteurs de bons *mèmes*, à tel point que nous sommes interrogés (dans les sondages, dans les *focus groups*, etc.) comme des véhicules de modes et de tendances qui doivent se révéler afin d'assurer une meilleure auto-compréhension *et* du marché *et* des

« matchs » qui se jouent ailleurs – essentiellement dans les médias –, même s'ils traitent les représentations de nos identités.

On voit que l'emphase dystopique de ce type de commentaires peut être annulée à condition de rendre l'architecture des choix « habitable » et donc bilatéralement reconnue. Non seulement elle devrait fonctionner en tant qu'architecture, à savoir en tant que lieu où l'on peut accepter un guidage, mais elle devrait aussi favoriser la reconstruction de ses propres parcours, la renégociation des objectifs et de la hiérarchisation des valeurs promues : être des constructeurs (*tekton*) de ce qui excelle ou qui (nous) donne dignité (*archè*).

L'ambiguïté idéologique des *nudges* relève du statut attribué à leur usager modèle : on le conçoit soit sous forme de citoyen avisé qui délègue aux institutions le rappel de bonnes pratiques à la partie de la population la moins consciencieuse<sup>189</sup> ; soit sous forme d'individu qui doit être mis dans les conditions de pouvoir s'abandonner à des terrains de jeu où les gratifications obtenues seront d'autant plus saisissantes et récurrentes que l'effort cognitif sera réduit.

### **5.3. Les big data comme données comportementales**

Le succès des *nudges* est lié aussi à la disponibilité d'une grande masse de données sur les comportements publics. Bien évidemment, les *big data* n'ont pas seulement une valeur d'attestation des pratiques ; ils sont une base solide pour leur prédictibilité. Ainsi, à travers des algorithmes, on peut essayer de convertir des index de comportements probables en terrain d'offres fléchées qui stimulent et désinhibent les passages à l'initiative, et cela à partir d'une série d'interventions douces, d'accompagnements non coûteux. On peut y reconnaître facilement des formes de *nudges* adaptés aux espaces de consommation, fussent-ils des magasins ou des sites internet. Mais, plus généralement on y voit leur fonction politique, à savoir la possibilité de lubrifier les « engrenages » de formes de vie dont on a déjà évalué le taux de prévisibilité et de productivité. Comme nous l'avons dit, les *nudges* participeraient d'une propension sociale à convertir de manière optimale les intérêts individuels en intérêts socioéconomiques généraux. Probablement Foucault aurait vu dans les *nudges* une incarnation possible de la *gouvernementalité* qui, au lieu d'assurer une réglementation aux marchés, préfère appliquer à l'administration les mécanismes marchands : « la gouvernementalité ne doit pas s'exercer sans une "critique" autrement plus radicale qu'une épreuve d'optimisation »<sup>190</sup>.

Bien évidemment, la perspective de l'accompagnement risque d'être hypocrite par rapport aux intérêts économiques prééminents des grandes entreprises et même des institutions publiques, obligées de plus en plus à équilibrer leur budget, voire à montrer leur rentabilité. Cette perspective « tutélaire » se prête facilement à être renversée pour faire émerger un tissu de stratégies de « sous-traitance » où les citoyens sont les délégués de la réalisation de programmes que les institutions et les entreprises ne peuvent pas réaliser de manière autonome. L'architecture des choix doit être projetée vers la citoyenneté comme un cadre de disponibilités, mais cette transitivity, vu qu'elle signale immédiatement l'exigence de corriger les mauvaises (ou tardives) actualisations des opportunités, se révèle être une externalisation

---

189 Thaler et Sunstein (2010, p. 393).

190 Foucault (1979, pp. 367-72 ; nouv. éd. 2001, p. 820).

de fonctions internes ; à savoir, elle se révèle être une sorte de « méta-économie corrective » qui veut seulement restaurer sous d'autres bases l'économie libérale standard.

Les *nudges* peuvent alors apparaître comme l'instrument de cette méta-économie corrective, où l'aspect « méta » revendiquerait son caractère technique, neutre, thérapeutique. Le *laissez-faire*, rencontrant la rationalité limitée des acteurs sociaux, ne peut pas se réduire au simple principe d'une économie politiquement correcte et, en même temps, on ne peut pas enfreindre les normes et les attentes de cette dernière. La *main invisible* doit rester telle, mais ses vertus ont besoin quand même d'une aide qui en épouse la transparence. Voici une raison majeure pour laisser les *nudges* dans un état de transparence, voire de dissimulation.

#### **5.4. Complexité résiduelle : traitement émotionnel**

Nos comportements sont indexés et prévus grâce aux algorithmes, mais cette rationalisation surplombante concerne des acteurs sociaux dont la rationalité n'est plus crédible. Vu que les décisions n'arrivent pas à être prises selon des calculs rationnels, les émotions sont la piste la plus crédible pour débloquer des impasses et pour accepter des critères à faible résolution comme la satisfaction locale. La psychologie de Kahneman a suggéré que le circuit de validation des choix, à l'intérieur d'une architecture opportunément simplifiée et captivante, pouvait se limiter au passage de l'impression d'une opportunité (intuition) à la compulsion à agir de manière conséquente. Le bas coût cognitif et l'efficacité du choix peuvent assurer une certaine indulgence à des comportements répétitifs, sans culpabilisation (du côté subjectal) ou désémantisation (du côté objectal).

Certes, le passage du monde de la consommation aux milieux professionnels demande une qualification majeure des choix adoptés. Au sein de l'entreprise, l'objectif est d'assurer la « qualité des décisions et l'adoption de comportements gagnants » (Singler, 2015, p. 6). Cette visée n'implique pas une surcharge cognitive car, soit l'enjeu est une gestion du risque (*take risk management*), vu l'impossibilité de calculer toutes les variables avant la prise de décision, soit on doit assurer une efficacité individuelle et des performances collectives suffisamment convergentes. Dans tous les cas de figure, l'introduction des *nudges* au sein de l'entreprise a la vocation d'optimiser un écosystème dont l'indétermination résiduelle trouve comme corrélat un traitement opportun des émotions. En ce sens, il faut cultiver « le lien étroit entre bien-être au travail, engagement des collaborateurs et performance » (*ibid.*, p. 16).

Les *nudges* devraient alors fonctionner comme des instances de dédramatisation et de solidarisation des décisions ; et si leur réception n'est pas immédiatement actualisée, alors on invite les managers à donner le bon exemple et ainsi à être ostensiblement les premiers à avoir introjecté le *nudge* en suivant les opportunités qu'il offre. On voit bien que soit la transparence du *nudge* lui garantit une efficacité immédiate, soit le *nudge* doit être affiché et traité comme un jeu, comme une fiction heureuse apte à insuffler des émotions nécessaires pour corroborer l'« écosystème incitatif de l'entreprise » (*ibid.*, p. 305).

La simulation forcée de l'utilité du *nudge* n'est pas le signal de son dysfonctionnement, car l'on estime qu'il peut devenir le pivot d'un entraînement aux bonnes postures émotionnelles (*savoir - être*). Si le *nudge* doit être un facilitateur sur le plan cognitif, il peut être enrôlé en même temps dans un programme « orthopathique » : (i) pour sélectionner les dynamiques affectives les plus performatives,

capables d'accompagner l'identification des choix *décisifs* et donc de trancher les problèmes malgré leur complexité ; (ii) pour valoriser les émotions en tant que telles, à savoir comme « pathologies » utiles à l'organisme.

Dans une *épistémè* fascinée par les transmissions virales de *mêmes* qui la traversent, le *nudge* peut apparaître en même temps comme un *anticorps social* contre les émotions non productives et comme un *beau geste* que chaque citoyen peut faire même à son insu. Ainsi, le constat du manque d'intégration entre intérêts perçus et attitudes réalisées suggère qu'il n'y a plus de temps pour les « lumières » de la raison, que les inefficiences n'ont plus besoin d'attendre la résolution de défaillances cognitives, vu leur diffusion endémique. On peut s'appuyer en revanche sur des pathologies utiles, sur des émotions dont on a reconnu la portée « activationnelle » (*arousal*) et qui vont aussi dans la « bonne direction ». Au fond, la passion n'a plus rien à voir avec un paradigme de la passivité, l'esthétisation du social ayant démontré comment le sujet sensible est capable d'exercer pleinement son rôle de relais des modalisations qui permettent la reproduction du social. Ainsi, le « *vouloir* non médiateur », même s'il est illisible dans une syntaxe d'intérêts, peut être réutilisé comme propulseur de ces derniers.

## **6. Les *nudges* vus à partir des sciences du langage.**

### **6.1. Les *nudges* en tant que stratégie de programmation et tactique d'incitation**

Les *nudges* sont des dispositifs qui mobilisent une série de ressources sémiotiques en distribuant leur médiation signifiante sur des plans distincts, mais complémentaires : la programmation d'un comportement et la modalisation de sa communication. Le discours programmeur est alors strictement associé à une forme d'incitation à l'action, vu que, même si le *savoir-faire* est transmis par le destinateur-programmeur au destinataire-exécutant (Greimas, 1983), le caractère désirable de la valeur visée ne peut pas être soumis à une procédure, être donc simplement le fruit d'un tri à l'intérieur d'un cadre paradigmatique. C'est pourquoi un déclencheur d'un enjeu *boulique* – d'un *vouloir* – doit être introduit à travers un discours parasite par rapport au découpage technique de l'action que la programmation discursive voudrait exemplifier (Basso Fossali, 2020). L'idée d'instiller un *vouloir* chez l'interlocuteur soumet le discours protocolaire de la programmation à l'introduction d'une rhétorique et donc d'une procédure strictement linguistique positionnée sur un terrain d'accueil dont elle ne peut pas gouverner les variables ; d'où sa nature tactique.

Si les discours programmeurs cachent leur problème de déclenchement *boulique*, les discours d'incitation à l'action cèlent leur implication dans la programmation. Leur dissociation en deux types de discours est toujours suspecte, car elle est le fruit de la dissimulation d'une double intervention politique. Ensuite, comme nous l'avons dit, la socialisation des intérêts, en ouvrant un horizon politique des formes de vie, empêche aux *vouloirs* de se présenter légitimement en discours comme des interprétants isolés de l'agir. C'est pourquoi le *vouloir* est observé comme modalité interposée dans un cadre modal plus complexe (*vouloir médiateur*). Le discours programmeur est alors doublement problématique sur le plan de la communication : il construit une image asymétrique de l'interlocuteur comme doté d'une compétence déficitaire ; il doit intervenir sur un terrain délicat où le *vouloir* de l'allocutaire est inséré dans une syntaxe modale instable, voire dans des conflits modaux ouverts.

Paradoxalement, le discours programmeur est favorisé par un encadrement sémantique qui n'est pas celui des intérêts, mais de la loi : suivre un protocole d'action légitimé par une institution veut dire pouvoir le revendiquer comme un paramètre de rationalité valable devant la loi, au-delà des intérêts des acteurs sociaux impliqués dans l'affaire. Si le discours protocolaire est énoncé à travers des structures matérielles, comme un espace urbain, il peut se réifier et devenir un scénario actantiel figé ; même s'il peut continuer à offrir une architecture des choix (c'est le cas d'un système routier), il affaiblit énormément sa portée sémantique (le *savoir-faire* qu'il assure devient une cartographie d'équivalences, un code qui ne justifie plus en soi des préférences à valeur ajoutée).

Le *nudge* semble alors représenter un discours programmeur qui sait cacher à la fois les contraintes qu'il impose à l'exécution (du côté protocolaire, dire *comment faire*), aussi bien que ses interventions rhétoriques afin d'activer le vouloir autonome des destinataires (*dire de faire*). Son caractère innovant, voire exaltant (l'effet-*eureka* qui semble parfois accompagner sa conception), relève d'un discours programmeur qui préserve une portée sémantique – la qualité des décisions – tout en diminuant la surexposition des *faces* des acteurs impliqués – l'institution promotrice et la citoyenneté concernée. La transparence du *nudge* ou son détournement ludique permettent de dissimuler, au-delà du programme et de la modalisation, l'appropriation du destinataire et, ainsi, l'esthétique du *nudge* fonctionnerait à la limite comme une sorte d'hypnose sociale.

## 6.2. La bulle de sens du nudge

La mise en œuvre d'une procédure peut presque prendre la forme d'une auto-programmation et l'injonction à faire peut s'affaiblir jusqu'au point de devenir un coup de pouce, voire une simple catalyse d'une tendance comportementale déjà existante, mais partiellement inhibée. Mais cela est établi seulement sur le plan théorique, car les solutions sémiotiques données à la vocation programmatique du *nudge* sont plus difficiles à cerner et elles semblent indiquer un corpus de concrétisations assez disparates et souvent contradictoires. Canalisation et catalyse de l'action semblent s'articuler selon une gamme très large d'accents mis tantôt sur la nécessité de faire respecter des règles, tantôt sur la nécessité de vaincre un relâchement, voire une passivité.

Dans le débat sur *nudge management*, on marginalise souvent les programmes au point de les transformer en éléments purement circonstanciels : ce qui compte est l'exercice de la possibilité de profiter d'une condition ou d'une série d'opportunités. On parle d'« adoption du comportement désiré » afin de faire croire qu'il n'y a que de l'« autoprogrammation » et une « animation de qualité » pour créer un état d'esprit positif (orthopathie). Cela dit, comme dans une sorte de sandwich, on cache à l'intérieur de deux faces politiquement correctes – l'autodélibération et l'accompagnement maïeutique – la vraie « sauce » du discours programmeur : « des règles de fonctionnement partagées et suivies rigoureusement » (Singler, *op. cit.*, p. 298).

Derrière leur caractère prosaïque et servile, les discours programmeurs cachent une problématisation de l'agir social selon un circuit de mandats et d'appropriations interprétatives. En effet, les discours programmeurs sont affectés par une double contrainte : présenter l'organisation d'une suite d'actions coordonnées selon une finalité et demander une interprétation avisée des consignes, en les adaptant au contexte d'application. Leur conception habituelle s'inscrit dans un paradigme herméneutique et une dialectique classique entre le nomologique (le cas général) et

l'idiographique (l'occurrence particulière). Les *nudges* renoncent à cet encadrement classique, mais au prix d'une perte d'explicitation du programme et des responsabilités, ce qui ne laisse entrevoir que l'articulation entre une proposition ludique et une adoption en souplesse, voire instinctive.

Si l'étymon même du terme *programme* (πρόγραμμα), à savoir « écrire avant », indique déjà une intentionnalité qui cherche à fixer ses objectifs (*programmes de base*) quand toutes les conditions (spatiales, temporelles et actantielles) de leur réalisation ne sont pas encore réunies (il faut passer par des *programmes d'usage*), le *nudge* ne prescrit pas les passages intermédiaires, la recherche de savoir collatéraux, la problématisation du *timing* : l'installation d'un *nudge* serait une scène autosuffisante, une bulle de sens suffisante pour justifier la participation de l'utilisateur, tout en sachant que les véritables enjeux du dispositif restent largement hors cadre ou qu'ils sont réinscrits sous forme ironique (une hyperbole des résultats, une sanction ludique, etc.).

### 6.3. Le *nudge* comme discours programmeur atypique

Dans l'analyse sémiotique des *nudges*, il faudrait passer à travers un examen critique de la prise en compte qualitative des variables internes de la *programmaticité* :

1. la dimension *réflexive*, à savoir la programmation même de l'acte d'énonciation. Le *nudge* semble avoir deux possibilités : (i) essayer d'obtenir une transparence selon une organisation des valeurs énoncées qui ne doit pas afficher ses critères (par ex. les rayons du supermarché qui favorisent les produits moins sucrés avec une position favorable à la vue et à la prise, par rapport à des produits très sucrés, déplacés dans des rayons très en bas ou très en haut) ; (ii) s'afficher comme une énonciation parasitaire, incrustée et capable en même temps de s'appuyer sur un encadrement énonciatif englobant, pour le détourner grâce à une intervention ironique ou souvent auto-ironique (voir les escaliers du métro transformés en piste d'athlétisme) ;
2. la dimension *dialogale*, donc la programmation de l'interaction. Le *nudge* vise le plus souvent une dimension tacite (pas besoin de négociation) ou, si elle est (auto-)ironique, il cherche alors la collusion, voire une complicité basée sur une détente apparente des enjeux axiologiques ;
3. la dimension *transitive*, c'est-à-dire la programmation de l'action, linguistique et non linguistique, du destinataire-exécutant. Soit le *nudge* pilote des gestes à travers une ergonomie cognitive peu coûteuse pour l'utilisateur, soit il organise des prestations dans une tonalité ludique.

Dans cette transition d'un plan de performativité à l'autre, nous remarquons normalement trois visées cruciales des discours programmeurs :

*a. l'exemplification d'ordre* : l'énoncé programmeur s'affiche comme modèle de rationalité. Le *nudge* doit être discret sur le plan de l'organisation (ordre simplifié, voire banal) ou offrir un ordre temporaire aux actions. Grâce à cette « bulle temporaire », le *nudge* semble épouser une forme de jouissance qui est propre aux espaces de consommation ;

*b. le réglage modal* : l'énonciation du discours programmeur devient une trame de responsabilités et d'implications distribuées. Le *nudge* affaiblit énormément les charges modales normalement liées au discours programmeur, et le régime de collusion laisse même la place aux sanctions anticipées (on voit sur les marches des escaliers la progression des congratulations ou des calories brûlées). L'amorçage ludique laisse la place à une exhortation à faire, mais assez voilée, de manière à ne pas surexposer l'énonciateur ;

c. *la modélisation technique* : le discours programmateur se présente comme une partition qui a découpé de manière opportune, en phases et passages, l'action à exécuter. Les *nudges* ont une technicité presque nulle et ils se concrétisent alors à travers des pratiques habituelles, des beaux gestes qui ont l'air tout simples ; ou bien ils laissent l'initiative à l'utilisateur pour introduire une virtuosité dans une performance qui reste ludique et évaluée en tout cas de manière indépendante par rapport à la finalité réelle du *nudge*.

#### 6.4. L'analyse critique du nudge

Soit on assume les *nudges* comme un format innovant du discours programmateur et l'on accepte alors de l'évaluer selon ses paramètres sémiotiques ; soit on les conçoit comme des dispositifs sémiotiques qui remplacent totalement l'*épistémè* que les discours programmeurs semblent supporter. L'analyse sémiotique des différents types de *nudges* et de leur conceptualisation au sein des institutions peut révéler alors dans quel type de *politique* ils s'inscrivent. D'autant plus que chaque programmation cache une contre-programmation<sup>191</sup>.

En ce sens, le *nudge* se manifeste dans l'espace social comme un correcteur d'habitudes ou comme une signalisation de bonnes pratiques déjà existantes mais pas encore répandues de manière suffisante. Cela veut dire que pour analyser les *nudges*, il faudrait reconstruire la totalité de la configuration programmatrice, vu que les exécutants ne connaissent qu'une partie des enjeux et que l'on ne peut pas tenir pour acquis que les visées politiques et les horizons bouliques sont déjà partagés.

Cette reconstruction devrait être exigée, mais bien évidemment elle risque de nuire à l'ambition des *nudges* : instiller dans la citoyenneté une contre-programmation où le potentiel correctif ne soit pas perçu comme la réouverture d'un front polémique possible. Si l'on peut douter du classement des *nudges* dans les discours programmeurs pour l'absence d'un caractère technique et à cause d'une responsabilisation des acteurs impliqués assez limitée, c'est l'absence d'argumentation ou sa réinscription dans le cadre fictif de la dimension ludique qui semblent nous apporter de nouveau des indices de leur appartenance à cette classe. La canalisation vers un programme commun cache l'exhortation à changer (ou à rectifier) de (le) programme.

Dans les *nudges*, on peut repérer le conflit résiduel entre la *normativité institutionnelle* (systématisation des grammaires collectives) et la *normativité* des habitudes (cristallisation des performances courantes). En ce sens, les *nudges* semblent entrer dans une sous-classe des discours programmeurs, à savoir les discours qui ont la prétention d'être « régulateurs » selon deux acceptions différentes : (i) en tant que textes visant à guider un comportement d'un destinataire-réalisateur face aux aléas de la mise en situation ; (ii) et en tant qu'incarnation d'un principe régulateur qui procède comme si le but (la valeur visée) était déjà déterminé(e) et validé(e) comme base de justification de

---

191 Les modalisations interviennent avec une déclinaison antagoniste et, alors, le discours sera un dosage de *non devoir faire* et *vouloir faire* ou de *devoir faire* et *non vouloir faire*, se proposant ainsi comme une contre-programmation à l'intérieur d'une trame de discours appartenant à des classes participatives différentes (discours programmeurs et discours d'incitation à l'action). On voit bien que le discours programmateur ne manque pas d'afficher un côté métalinguistique qui concerne la procéduralisation même de son emploi et cette intervention auto-applicative maintient un principe de base de ce type de discours : se positionner là où une contre-programmation est nécessaire (par exemple, contre les habitudes).



l'action, au-delà des échecs qui seront éventuellement rencontrés. Le deuxième aspect montre le caractère paradoxalement irénique des *nudges*, leur contre-programmation subtile et non controversée.

### **6.5. L'exhortation à éthos protégés**

L'effort minimal requis pour l'interprétation et la « réalisation » du *nudge* peut aller jusqu'à profiter tranquillement de la force d'inertie des pratiques habituelles, les utilisant comme simple véhicule. Le quotient d'indétermination latente dans les espaces publics est réinvesti comme variable de prestations réalisées à l'intérieur d'un terrain de jeu : la dimension aléatoire devient immédiatement euphorique, en évitant de la présenter comme un défaut d'attention ou un excès d'hétérogénéité. On sait que la passion du jeu s'alimente de l'indétermination et que le sport est souvent considéré comme une soupape par rapport aux tensions sociales qui pourraient déboucher sur des actes violents.

La tentation de considérer les *nudges* comme l'expédient institutionnel pour réinscrire la dimension ludique parmi ses attitudes administratives légitimes est forte ; en particulier, le sport, vu son institutionnalisation, devient la passerelle figurale la plus propice pour réinscrire le jeu et une compétition décontractée dans l'éthos d'une municipalité. En effet, les discours programmeurs ont aussi une autre caractéristique qu'il faudrait considérer : ils visent une *redistribution avantageuse des charges modales*. Notre illustration des *nudges* a déjà touché ce point : non seulement on vise à déproblématiser l'apprentissage de pratiques vertueuses, mais l'on cherche aussi à rendre plus souples l'intervention et la surveillance des institutions. Dans cet assouplissement bilatéral des charges modales, qui doit pouvoir défendre l'idée de ne pas dénaturer les responsabilités d'un côté comme de l'autre, le ton énonciatif des *nudges* semble se préciser autour d'une *exhortation à éthos protégés*. En effet, dans les *nudges*, on trouve une exhortation à s'inscrire dans une programmation qui interfère avec la normativité praxique (habitudes), mais sans vouloir exposer ni l'éthos (la légitimité) de l'institution promotrice, ni l'éthos (la dignité) du destinataire-exécutant.

## **7. En guise de conclusion : diagnostique et signes prometteurs**

### **7.1. Exhortations et rapiécages**

L'espace public, qui n'est pas l'apanage des institutions, est vu comme un terrain de consignes où les institutions doivent faire face à une double contrainte : déléguer et continuer à exister dans la délégation, à travers les actes des délégués. On voit bien que les citoyens deviennent les délégués des institutions, ce qui semble constituer la deuxième mi-temps de la démocratie représentative. Les *nudges* sont ainsi des petites marques de cette conversion de rôle des délégués en déléguants ; ils signalent alors le plus petit passage possible entre tutelle et instruction, enjeu réglé (*game*) et libre jeu (*play*).

Si l'incitation à l'action ou la dissuasion accompagnent normalement le discours protocolaire, afin de ne pas rester lettre morte, l'*exhortation* semble bien représenter cette recherche d'une conversion minimale d'un projet en action qui associe le possible institutionnel au possible individuel, selon une sensibilisation commune que l'on doit seulement redécouvrir en soi-même. Cela dit, l'exhortation reste stratégique ; elle affiche un sujet de l'énonciation dans le rôle d'adjuvant pour cacher la protection d'un ordre de valeurs dont on est le mandant ou, au moins, le commanditaire. L'exhortation participe ainsi à la tâche de refaire sans cesse le social avec l'idée de contraster une programmation mal avisée ou une

passivité nocive. L'exhortation peut dissimuler l'idée de guider l'interlocuteur, en signalant un potentiel d'action avec l'actualisation conjointe, d'une part, de ce qui pourrait le précariser – il faut alors s'occuper de sa propre sécurité –, d'autre part, de ce qui pourrait le mettre en valeur à travers des tâches abordables et fructueuses.

Certes, l'exhortation fonctionne comme discours programmateur en acceptant à la fois la faiblesse de son pouvoir contraignant et sa sensibilité à une exécution qui ne peut pas être réalisée par n'importe qui et n'importe comment (structure d'adresse). L'exhortation révèle qu'il y a une corrélation inverse entre le degré d'intégration des partenaires de la communication (mandant et mandataire) dans le même circuit de la valeur et le degré d'émancipation de la position locutrice (par exemple, à travers une posture transcendante ou une impersonnalité institutionnelle) qui lui permettrait de décliner un programme validé en dehors des aléas de l'implication contextuelle. L'interprétation de la diffusion des *nudges* peut alors susciter la controverse ; est-elle le symptôme d'un acte désespéré par rapport à une normativisation transcendante qui ne semble plus justifiable ou crédible, vu la fin des méta-narrations qui aurait caractérisé l'avènement de la postmodernité ? Ou est-elle plutôt un paternalisme qui n'a plus de grandes convictions ni dans sa sagesse ni dans les vertus des subordonnés ?

Les *nudges* se diffusent comme sécularisation de l'économie libérale classique ; la « main invisible » se réduit à un coup de pouce pour activer des dispositifs de régénération d'un ordre social qui ne croit plus dans les raisons mêmes qui l'obligeraient à se justifier. Les bonnes pratiques sont les moins mauvaises solutions pour rapiécer la tenue d'une civilisation qui n'arrive plus à se contester. Les *nudges* sont alors les actes paternalistes de pères qui n'ont plus l'intention d'être tels : un paternalisme postiche, sûrement esthétique, mais qui canalise les pratiques vers un conservatisme qui n'est plus tenable ?

## **7.2. La pulvérisation des dispositifs institutionnels**

Les *nudges* favorisent une vision des objectifs sociaux à portée de pouce et les institutions ne sont plus alors transcendantes (*distales*), mais des entités *proximales*, incrustées dans les scènes sociales, et parfois même prothétiques (*identitaires*). Cette proximité n'est plus seulement celle qui permet l'observation (caméras de surveillance, traçabilité de nos actions sur Internet, etc.), mais celle qui, de manière presque « angélique », accompagne et désinhibe nos performances, en particulier à basse résolution (peu évidentes) mais largement impactantes sur l'écologie de la société.

Les institutions se voient délégitimées sur le plan de leur incarnation (représentants) et sur le plan de leur enracinement pléthorique et monumental dans l'espace social ; ainsi préfèrent-elles déplacer leur action dans une dimension plus réfractaire aux critiques et se présenter non plus comme système, mais comme environnement, comme série de dispositifs pulvérisés et donc moins attaquables. Peut-être dira-t-on un jour que la conquête des *nudges* sera plus difficile que la prise de la Bastille ! Ce qui est certain, c'est que cette dimension environnementale de l'institution montre que le *nudge* a dans sa vocation sémiotique le fait de travailler dans une sorte d'extraterritorialité, les institutions ne revendiquant plus ni une juridiction et ni l'exercice licite d'actes de langage directifs à l'intérieur d'un espace contrôlé.

### 7.3. Une « nudgibilité » avisée et méritoire est-elle possible ? Le cas des nudges

#### verts

L'idée de projeter immédiatement une lecture idéologique d'un dispositif sémiotique est trompeuse et scientifiquement peu digne de confiance. Une démystification des *nudges* doit passer par des analyses de corpus et à travers une reconstruction de l'arrière-plan qui les informe, à savoir la proposition d'une planification régulatrice d'une séquence et/ou d'un cycle d'initiatives dont il faut étudier les dimensions politiques, conatives et techniques<sup>192</sup>.

Les *nudges* peuvent être utilisés pour des objectifs totalement transparents et bien motivés, en accompagnant les initiatives de mouvements sociaux peu institutionnalisés. À ce propos, on peut remarquer l'utilisation de *nudges verts* et la question devient alors de savoir si la forme sémiotique utilisée peut influencer positivement ou négativement sur la portée politique ou éthique des mouvements qui utilisent les *nudges*.

Souvent les batailles écologiques n'arrivent pas à obtenir de résultats concrets et alors on commence à préférer l'utilisation des *nudges* pour essayer de déconditionner le citoyen par rapport à ses habitudes ; il faut l'encourager à des comportements altruistes dont les retombées ne seront pas visibles dans l'immédiat ni peut-être dans l'arc de son existence. Mais quelles sont les conditions pour faire des *nudges* un instrument de sensibilisation et pas un acte de renonciation à la persuasion explicite ? Sans cette caution, le *nudge* ne serait que le signal d'une désillusion totale sur la possibilité de convaincre effectivement une partie de la population à sortir de l'idée de protéger les bénéfices d'une société du bien-être fondée sur le taux de consommation. Mais alors quelle est la démocratisation de l'usage des *nudges* vu leur incrustation dans l'espace public et médiatique ?

Le *nudge* n'est pas un instrument que le marché ou l'État devrait pouvoir réguler de manière unilatérale ; pourtant, il est désormais une stratégie primaire des institutions politiques et économiques. Ensuite, quelle est l'efficacité réelle des *nudges*, en particulier ceux que l'on peut implémenter à bon marché ? Si les *big data* sont transformées en index des pratiques à stimuler ou à corriger, l'efficacité des coups de pouce est transformée à son tour en index de réussites. Si l'on revendique des résultats (par ex. la réduction de la consommation d'énergie entre 1,20 % et 7 % en deux ans de politiques « douces »<sup>193</sup>), de purs effets de renforcement ont été remarqués : les *nudges* sensibilisent les sujets déjà sensibles à la thématique écologique. On a constaté aussi un *effet boomerang*, à savoir une efficacité contraire aux prévisions à moyen ou à long terme. Par exemple, la communication des consommations d'énergie des familles qui habitent le même bâtiment a amené au départ à une baisse et par la suite au

---

192 La dimension *politique* de la proposition, c'est-à-dire sa vocation, est ce qui prévoit une qualification de l'initiative énonciative par rapport au *savoir-faire* promu. À travers deux ordres de variables (stratégie *vs* tactique, synthétique *vs* analytique), on pourrait proposer la systématisation suivante : *projet* (vision synthétique), *programme* (vision analytique), *approche* (méthode synthétique), *procédé* (méthode analytique).

La dimension *conative* est celle qui décide du réglage illocutoire de la proposition : les modalisations gérées vont du *devoir faire* vers le *vouloir faire*, ce qui veut dire que l'on passe des injonctions aux consignes (dosage du *devoir*), des instructions aux suggestions (dosage simultané du *devoir* et du *vouloir*), des encouragements aux incitations (dosage du *vouloir*).

La dimension *technique* de la proposition, est ce qui prévoit une structuration de l'initiative basée sur un réglage entre savoirs (informations et connaissances) et pouvoirs (dotations) : nous avons alors des partitions ou des canevas, s'il y a une prééminence de la structuration des savoirs, des dispositifs ou des arrangements, si l'explicitation des dotations l'emporte.

193 Ouvrard et Stenger (*op. cit.*, p. 69).

sentiment qu'une consommation majeure était licite vu que les voisins étaient sur des standards plus élevés<sup>194</sup>.

Les *nudges* verts rencontrent des données qui interrogent sur l'efficacité à long terme et sur la possibilité de garder une transparence des actions promues : apparemment, on a la confirmation que le *nudge* le plus performant est le plus transparent, donc inavoué. Mais la recherche actuelle semble présenter des données qui encouragent une utilisation des *nudges* moins « paternaliste » et plus démocratique. Il est évident que, d'une part, la renonciation à la transparence devra être accompagnée par des stratégies discursives opportunes, d'autre part qu'une différenciation entre dissimulation de la présence locale du *nudge* – éventuellement licite – et occultation de son utilisation – interdite – doit sortir de l'ambiguïté actuelle<sup>195</sup>.

La *nudgeabilité* travaille sur la sensibilité des destinataires, pose des questions éthiques (absence de transparence pour assurer une bonne performance), mobilise des leviers très hétérogènes. Sur ces trois fronts, l'analyse sémiotique semble pouvoir apporter des contributions importantes pour une évaluation non idéologique des *nudges*.

## Bibliographie

- Basso Fossali, Pierluigi, *La promozione dei valori. Semiotica della comunicazione e dei consumi*, Milan, FrancoAngeli, 2008.  
– *Semiotica a prova d'esperienza*, Milano, Unicopli, 2013.  
– *Vers une écologie sémiotique de la culture*, Limoges, Lambert Lucas, 2017.
- Basso Fossali, Pierluigi (éd.), « Incitation à l'action genres de discours programmeurs », *Langue Française*, n° 206, 2020.
- De Certeau, Michel, *L'invention du quotidien. 1. Arts de faire*, Paris, Gallimard, 1990.
- Emediato, Wander, « Programmation et incitation à l'action dans les textes de conseils économiques », *Langue française*, n. 206, 2020, pp. 81-94.
- Fontanille, Jacques, *Le savoir partagé. Sémiotique et théorie de la connaissance chez Marcel Proust*, Paris-Amsterdam, Hadès-Benjamins, 1987.
- Fontanille, Jacques et Zilberberg, Claude, *Tension et signification*, Liège, Mardaga, 1998.
- Foucault, Michel, « Naissance de la biopolitique », *Annuaire de Collège de France*, pp. 367-72, 1979 ; nouv. éd. dans M. Foucault, *Dits et écrits*, vol. II, pp. 818-25, Paris, Gallimard, 2001.  
– *Sécurité, territoire, population. Cours au Collège de France (1977-78)*, Paris, Gallimard/Seuil, « Hautes Études », 2004.
- Habermas, Jürgen, *Parcours 1 (1971-1989)*, Paris, Gallimard, 2018.
- Hirschman, Albert O., *Shifting Involvements: Private Interest and Public Action*, Princeton (N.J.), Princeton University Press, 1982; tr. fr. *Bonheur privé, action publique*, Paris, Fayard 1983.
- Kahneman, Daniel et Tversky Amos, « Prospect Theory: An Analysis of Decision under Risk », *Econometrica*, vol. 47, n° 2, pp. 263-29, mars 1979.

---

194 *Ibid.*, p. 72.

195 Cette ambiguïté est présente même dans les publications récentes qui cherchent à problématiser la transparence du *nudge*: « It is correct to say that some nudges can work even if or perhaps because people are unaware that they are being nudged. Note, however, that emerging evidence finds that the effects of such nudges are not diminished even if people are told that nudging is at work. Though research continues, transparency about the existence and justification of default rules appears not to reduce their impact in general. For some people, such clarity may even increase that impact, by amplifying the informational signal that some default rules offer » (Sunstein, 2019, p. 123). Toutefois, la transparence est gardée pour tester les *nudges* et enfin on propose que « some kind of public registry [of nudges] might be a good idea » (*ibid.*, p. 134), ce qui montre que la connaissance de leur existence peut avoir lieu *a posteriori* et à partir d'une recherche proactive d'informations ciblées.

- Luhmann, Niklas, *Politische Theorie im Wohlfahrtsstaat*, München, Günter Olzog Verlag, 1981.
- Ouvrard, Benjamin et Stenger, Anne (éds.), *Politiques environnementales et incitations. De la théorie à l'innovation empirique*, Londres, ISTE, 2018.
- Simon, Herbert, *Administrative Behavior: A Study of Decision-Making Processes in Administrative Organization*, New York, Macmillan, 1947.
- Singler, Éric, *Nudge management. Comment renforcer la performance et le bien-être au travail avec les sciences comportementales*, Tours, Pearson, 2018.
- Singler, Éric, *Nudge marketing. Comment changer efficacement les comportements*, Tours, Pearson, 2015.
- Singleton, Carl; Reade, James J. et Brown, Alasdair, « Going With Your Gut: The (In)accuracy of Forecast Revisions in a Football Score Prediction Game », *Journal of Behavioral and Experiential Economics*, 2018, 10.2139/ssm.3260428
- Sunstein, Cass et Reisch, Lucia A., *Trusting Nudges. Toward a Bill of Rights for Nudging*, London-New York, Routledge, 2019.
- Thaler, Richard H., *Misbehaving: The Making of Behavioral Economics*, New York, W. W. Norton & Company, 2015.
- Thaler, Richard et Sunstein, Cass, *Nudges*, New York, Penguin Books, 2008; tr. fr. *Nudge : la méthode douce pour inspirer la bonne décision*, Paris, Vuibert, 2012.
- Zilberberg, Claude, *Essai sur les modalités tensives*, Amsterdam, John Benjamins, 1981.

Pour citer cet article : Pierluigi BASSO FOSSALI. « Des index aux pouces. Les nudges entre fluidification modale et interprétation liquidée », *Actes Sémiotiques* [En ligne]. 2021, n° 124. Disponible sur : <<https://doi.org/10.25965/as.6763>> Document créé le 11/01/2021

ISSN : 2270-4957

## 1. Introduction

La présente étude consiste en une lecture sémiotique du nudge. Deux postulats sous-tendent notre propos : l'un a trait au cadre théorico-méthodologique où s'effectue cette lecture ; l'autre concerne le statut conféré au nudge. Celui-ci sera envisagé comme complexe signifiant, et c'est dans l'optique d'A. J. Greimas et J. Fontanille que nous entreprendrons la construction de certaines de ses caractéristiques.

Nous commencerons par faire percevoir la spécificité du nudge en le différenciant de formes de signification – principalement le défi – fondées, elles aussi, sur l'incitation. Cela nous donnera l'occasion de distinguer l'incitation propre au nudge de la manipulation, catégorie plus large. Car, à la différence de cette dernière qui participe foncièrement de la dimension cognitive, le nudge procède de la dimension pathémique ou passionnelle. Il est plus un /faire sentir/ qu'un /faire croire/. Ensuite, nous étudierons la structure actantielle sous-jacente, ce qui nous permettra d'identifier les protagonistes en jeu et d'explicitier le type de relation qu'ils entretiennent entre eux. Puis, nous aborderons les modalités en raison de leur lien étroit avec l'actantialité et de leur exploitation spécifique par le nudge. Leur traitement, qui tient une place de choix dans notre étude, s'effectuera dans le cadre de la syntaxe intermodale telle que J. Fontanille l'a étudiée à partir des passions. Enfin, mais en guise d'ouverture, nous essaierons d'interroger, au plan de la véridiction, la liberté de choix. Le nudge, s'il se présente comme un /faire sentir/, cultive également l'illusion (/faire croire vrai/) qui détermine son caractère « insidieux », voire mensonger (sémiotiquement parlant). Et, comme le faisait remarquer A. Zinna lors de sa synthèse de clôture du colloque, le nudge s'apparente au « mythe » dans l'acception barthésienne du terme (Barthes, 1957). Il apparaît comme une incitation adressée au sujet ou citoyen à prendre la bonne décision en toute liberté, alors qu'il s'agit au fond d'une prise de décision dictée, imposée comme bonne, et finalement subie par le sujet. D'où l'inversion « mythifiante » du nudge. Or, la sémiotique, qui est une cryptanalyse, un déchiffrement de discours (une démythification), contribue à *redresser* ce reflet inversé (Barthes, 1984, p. 79). Ainsi pourrions-nous élucider le trait illusoire affectant la liberté au sein de ce processus qu'est le nudging.

Resterait à délimiter ce qui pourrait constituer un corpus. L'intelligibilité du nudge sera envisagée à partir de *Nudge. Comment inspirer la bonne décision*, ouvrage coécrit par R. H. Thaler et C. R. Sunstein (2010). Ce choix nous amène à assigner au nudge un double caractère sémiotique. Il forme à la fois un langage-objet (le nudge comme tel, et innombrables sont les nudges dans nos sociétés) et un métalangage, celui des deux auteurs précités, qui est un langage se tenant sur le nudge, lui-même un langage, un procès de signification.

## 2. Le nudge, une incitation spécifique

Le nudge mérite d'appartenir à ces comportements regroupés dans l'« incitation ». En effet, relève de l'incitatif ce qui fonctionne fondamentalement sur le modèle de la factitivité, syntaxiquement conçue comme un /faire-faire/. Or, l'incitation, la méthode douce, l'architecture du choix, autant d'activités fondatrices du nudge, forment des opérations factitives ; elles en sont, sur le plan discursif, les manifestations lexicales. Mais l'incitation n'est pas le propre du nudge. Et l'on se souvient de l'étude du défi naguère entreprise par A. J. Greimas, où ce fondateur de la sémiotique européenne définit le défi comme étant « l'acte d'inciter quelqu'un à faire quelque chose », le prédicat *inciter* – avec les parasyonymes figuratifs *pousser*, *amener*, *conduire*, *entraîner*, que l'on retrouve sans peine – apparaissant comme la lexicalisation, à la surface du discours, de la factitivité » (Greimas, 1983, p. 214).

Or, bien qu'il participe de l'incitation, le défi n'est pas le nudge. Le défi possède un caractère provocateur ; d'où ces propos greimassiens : « Dans le cas de la provocation par défi qui nous intéresse en ce moment, le message persuasif du sujet manipulateur qui accompagne la proposition de contrat consiste à signifier au sujet qu'on prépare à manipuler son manque de compétence » (*ibid.*, p. 215). Or, le nudge ne comporte pas le trait de provocation, mais de « douceur ». C'est une incitation *soft*, un coup de pouce en douceur. Preuve en est que le sujet n'est pas, comme dans le défi, « averti de son insuffisance modale (du “ne pas pouvoir faire”) » (*id.*) ; il est, au contraire, incité à prendre la bonne décision selon la modalité du « pouvoir faire », qui correspond à la liberté. Cette compétence modale est supposée acquise par le sujet, du moins présentée comme telle. Le nudge n'est pas non plus la menace ou l'intimidation, toutes deux fondées sur le « faire peur » ou la violence verbale, et qui par ailleurs relèvent de l'incitation. La construction de la spécificité du nudge devrait donc être située sur un terrain autre que celui de la simple incitation.

Il ne fait pas de doute que le nudge a trait à la manipulation, qui « se caractérise comme une action de l'homme sur d'autres hommes, visant à leur faire exécuter un programme donné » (Greimas et Courtés, 1979, p. 220). À la différence de l'opération, qui est une action de l'homme sur les choses (/faire-être/) et qui appartient à la dimension pragmatique (faire), la manipulation participe de la dimension cognitive (/faire croire/). Il n'en demeure pas moins que le trait manipulateur reste relatif, voire insuffisant pour spécifier le nudge. Celui-ci, qui est un /faire sentir/, procède de la dimension passionnelle. Il diffère donc de la manipulation. En voici un exemple recueilli dans l'ouvrage de Thaler et Sunstein (*op. cit.*, p. 88). Pour inciter un de ses collègues à avancer sensiblement dans la rédaction de sa thèse et devenir titulaire, un enseignant-chercheur engage l'incitation suivante : il encaisserait le chèque que le futur thésard laisse en caution s'il ne recevait pas de chapitre rédigé à la fin de chaque mois. Bien plus, avec l'argent encaissé, l'initiateur de cette incitation financerait une fête à laquelle ne devrait pas prendre part le « rédacteur » de la thèse. Or, l'incitation a opéré, a porté ses fruits, puisque la rédaction fut assidue et la thèse achevée et soutenue à temps.

Faire ressentir la douleur infligée par l'exclusion de l'ambiance festive et par l'encaissement du chèque a, semble-t-il, plus de puissance incitative que l'idée, somme toute acquise, que la titularisation dépend de la finalisation du projet de thèse. Cela dit, il serait facile de faire aboutir toutes les thèses et de permettre aux enseignants-chercheurs en cours de titularisation de l'être, s'il suffisait d'exercer sur eux un /faire sentir/ dysphorique. Mais, ce qui nous retient pour le moment, ce n'est pas tant

l'aboutissement ou non du nudge, le résultat par lequel il se solde, mais la « passionnalité » sur laquelle il repose.

Par ailleurs, et toujours au sujet de la manipulation, cette phase narrative s'inscrit dans un dispositif théorique plus large, celui du schéma narratif, qui compte également la compétence, la performance et la sanction (Courtés, 2003, pp. 88-100). Or, dans le nudge, la sanction semble quasi-absente : « il [le paternalisme libertaire] n'enferme pas les gens dans des choix irréversibles, pas plus qu'il ne les pénalise en cas d'erreur » (Thaler et Sunstein, *op. cit.*, p. 24). Et comme elle sert logiquement la sanction, la manipulation perd de sa pertinence narrative. Il en va de même de la performance, présumée par la sanction. D'ailleurs, dans le nudge, le faire performantiel reste en suspens ; et il l'est au profit de la compétentialisation (l'inspiration de la bonne décision), qui concerne davantage l'être du sujet que son faire. Mais, dans le nudge, la compétentialisation elle-même apparaît sous une forme bien spécifique : il s'agit moins de transmission d'une capacité à faire que d'amélioration d'une compétence déjà constituée, supposée acquise. Et on peut alléguer ce propos formulé par Thaler et Sunstein : « Un bon système d'architecture du choix aide les gens à améliorer leur aptitude à se repérer et donc à choisir les options les plus bénéfiques dans leurs cas précis » (*op. cit.*, p. 169).

C'est donc question d'augmentation de degré d'aptitude et non de comblement d'un manque de capacité chez le sujet, tout comme il est plus question d'optimisation de choix que de faire choisir. L'accent est davantage mis sur la qualité d'une option (bonne décision) que sur l'option elle-même – sur sa nature. Autrement dit, on assiste à une *inflexion*, de la part du Destinateur, inflexion qui crée chez le sujet une impression de liberté de choix. D'ailleurs, le nudge correspond à une inspiration, à un /pouvoir/ décisionnaire, qui se voudrait assez proche de la puissance poétique (l'essence de la poésie réside dans le poème comme langage, elle consiste plus dans l'acte poétique lui-même que dans le contenu du poème). Dans le nudge, on dirait que le sujet se décide de lui-même. Il semble s'affranchir de la relation de transcendance, marquée par le /devoir/ qui d'habitude le lie au Destinateur-Manipulateur (Greimas et Courtés, 1979, pp. 220-221). Le sujet ne se réduit plus au rôle instrumental qu'il est censé tenir dans la structure hiérarchique de la manipulation. Et toutes les propriétés sémiotiques formulées ci-dessus confèrent au nudge de l'autonomie vis-à-vis de la narrativité stricto sensu et de ses schèmes canoniques.

Mais une décision n'est qualifiée de « bonne » que si elle sert une action tout aussi bonne (une belle action). Intervient alors le sens éthique dans l'action. Mais l'éthique serait coquille vide, schèmes abstraits, si elle n'était pas ancrée dans le politique. Or, l'éthique se déploie au sein de la Cité, et par là régule le politique, qui à son tour régit la vie commune. Dans le nudge, politique, éthique et sémiotique semblent interdépendantes. L'éthique est signifiante, car elle consiste en un corps de valeurs qui confèrent du sens à l'existence. Réciproquement, la signification est intimement liée à l'éthique, et c'est par l'intermédiaire des actes de langage, telle la promesse, que s'établit une relation de nécessité entre sens éthique et signification sémiotique. Le nudge mérite donc de plein droit d'appartenir aux pratiques sémiotiques. Et c'est dans la perspective épistémologique et méthodologique des pratiques, déjà mise en avant par J. Fontanille (2008, pp. 235-292), qu'il importera de le regarder de plus près.

S'il participe des dimensions passionnelle et cognitive, le nudge a également partie liée avec la dimension pragmatique. Toutefois, plusieurs conditions doivent être préalablement remplies pour rendre convaincant notre propos. Les états et transformations, de nature pragmatique, seront



augmentés d'une valeur politique, ce qui élève le /faire/ au rang d'agir. Ensuite, l'agir sera porteur d'une finalité au sens téléologique. D'où l'ouverture de l'action à l'éthique. Puis, au niveau épistémologique, il y a surdétermination du pragmatique et du cognitif par le passionnel, qui est régissant, car les passions, on le sait, influent considérablement sur la prise de décision, pour le meilleur et pour le pire.

### 3. Structure actantielle

En tant qu'incitation, le nudge se compose d'un Destinateur, d'un sujet et d'une relation contractuelle entre ces deux actants, laquelle consiste en un partage de valeurs aussi bien modales qu'axiologiques. À cet effet, les prédicats de /devoir/, /vouloir/, /savoir/ et /pouvoir/ se révèlent déterminants. Il est vrai que la notion de Destinateur rappelle la structure actantielle de la manipulation. Mais on remarquera que nous nous sommes gardé d'y adjoindre le terme de « manipulateur ». Si le nudge excède l'activité manipulatoire *stricto sensu*, son fonctionnement intrinsèque repose sur la présence, implicite ou explicite, d'un Destinateur, l'actant initiant l'incitation. Ce qui s'avère pertinent, c'est à la fois l'identité du Destinateur et la relation s'établissant entre lui et le sujet : « Les *nudges* n'ont aucun caractère contraignant. Mettre les fruits à la hauteur des yeux des enfants, cela compte comme un *nudge*. Mais certainement pas interdire les snacks, confiseries et sucreries » (p. 25). Dans bon nombre de nudges, le Destinateur garde l'anonymat, et en cela, il s'apparente au discours mythique : « Le mythe, proche de ce que la sociologie durkheimienne appelle une "représentation collective", se laisse lire dans des énoncés anonymes de la presse, de la publicité, de l'objet de grande consommation ; c'est un déterminé social, un "reflet" » (Barthes, 1984, p. 79). Or, la relation entre le Destinateur et le sujet fait justement l'objet d'inversion : le nudge s'attache à inverser en égalité la hiérarchie entre le Destinateur et le sujet, relation asymétrique où le premier tient la position d'actant hypéronyme par rapport au second (hyponyme).

Bien que le Destinateur soit affecté d'anonymat, il est plausible d'en esquisser, ne serait-ce que provisoirement, quelques traits identitaires. En effet, sur le plan sémantique, les actants de Destinateur et de sujet sont remplis par des acteurs dont l'identité varie suivant les cas étudiés. En raison d'entités actorielles récurrentes, on peut investir le Destinateur par « le gouvernement », « le service public » et « le service privé ». Et Thaler et Sunstein d'affirmer : « les éléments qui justifient le paternalisme libertaire des institutions privées s'appliquent également à l'État » (*op. cit.*, p. 25). Dans le nudge comme métalangage, le Destinateur peut correspondre à l'architecte du choix, l'inspirateur de la bonne décision. L'actant sujet, lui, peut s'investir en tant que « citoyen ».

En bonne structure logico-sémantique, et compte tenu de l'esprit de l'ouvrage de Thaler et Sunstein (*op. cit.*, pp. 38-40), aux antipodes du Destinateur, qui soutient le « paternalisme libertaire ou libertarien », se profile, en filigrane, un anti-Destinateur, à savoir les détracteurs du nudge ou les tenants du strict paternalisme : les « interdictions [d'héroïne, de prostitution ou d'alcool au volant] peuvent être considérées non comme du paternalisme libertaire, mais comme du paternalisme pur, même si les intérêts de tierces personnes sont également en cause » (p. 90). Les tenants du paternalisme pur défendent plutôt l'interventionnisme, puisque pour eux, le citoyen ou celui qui fait partie du « commun des mortels », ne serait pas toujours doté de la compétence nécessaire à la prise de la bonne décision. En plus de cet actant contraire au Destinateur, il y a l'actant contradictoire, en l'occurrence le non

Destinateur ; il correspond aux tenants du « laissez-choisir » qui prônent une totale liberté du citoyen, compétent, d'après eux, à prendre la bonne décision.

Corrélativement, chacun des trois Destinateurs se trouve face à un type spécifique de sujet ; d'où la structure ternaire suivante : Destinateur/sujet ; anti-Destinateur/anti-sujet ; non Destinateur/non sujet. Si le sujet renvoie au citoyen responsable, l'anti-sujet ou contre-citoyen correspond à une personne assistée, peu libre. Quant au non sujet ou non citoyen, il jouirait d'une liberté excessive et serait à la fois peu responsable et livré à lui-même. Pour davantage de précision, et en raison de l'étroite relation entre actantialité et modalisation, l'identité de ces différents actants gagne à être nuancée au plan modal. À cet effet, nous nous inspirerons de l'idée de responsabilité telle que la conçoit E. Levinas (2012). Ce philosophe de l'éthique et de l'altérité nous invite en effet à envisager la responsabilité en termes modaux : celle-ci est un /devoir-faire/ fondé sur le /vouloir/ d'un /devoir/ qui est désir. Cette relation interactive entre le déontique et le volitif a l'avantage de différencier l'éthique de la morale. À la différence de l'éthique ainsi conçue, la morale est strictement injonctive ; elle se réduit au seul prédicat de /devoir/ articulé en /devoir faire/ ou prescription, et à celui de /devoir ne pas faire/ ou interdiction. La morale est à l'éthique ce que la grammaire normative est à la linguistique et à la sémiotique, toutes deux descriptives et explicatives.

Dans cette perspective, le citoyen, qui est responsable, dispose de plus de /devoir/ et de plus de /vouloir/, tandis que le contre-citoyen se définit par plus de /devoir/ et moins de /vouloir/, et qu'inversement, le non citoyen se caractérise par plus de /vouloir/ et moins de /devoir/. Seul le citoyen atteint donc à l'équilibre entre le déontique et le volitif, ce qui justifie la dimension éthique de la citoyenneté.

#### **4. Dynamique modale**

Confrontées au nudge, les modalités canoniques seront légèrement augmentées de valeurs de signification. Le /vouloir/ sera à la fois désir et volonté. Le /savoir/, qui est selon nous anticipatif, aura trait au temps dans l'acceptation politique du terme. Le /pouvoir/ ancre l'être/ et le /faire/ du sujet dans l'expérience concrète et sensible, l'inscrivant ainsi dans une double présence : la présence au monde et la présence à autrui. Le /devoir/, subsumé comme il est par le /vouloir/, engage la responsabilité du citoyen dans la Cité. Ces traits de signification, on l'aura remarqué, partagent le trait complexe « éthico-politique ». L'autre valeur de signification provient des relations qu'entretiennent les modalités entre elles. Par exemple, le /vouloir/ qui inaugure l'incitation s'articule au /savoir/ qui le détermine et le complète, tandis que le /vouloir/ qui par la suite clôt l'incitation s'articule au /devoir/ qu'il régit. D'où la dynamique modale qui, en plus du caractère structural, oriente le processus de nudge.

Mais ni le modèle greimassien (Greimas, 1983, pp. 67-92), celui d'avant la sémiotique des passions, ni celui proposé par J.-Cl. Coquet (1989) en termes de combinatoire modale, ne pourront adéquatement rendre compte de cette dynamique. En revanche, la syntaxe intermodale telle qu'elle est construite par J. Fontanille dans le cadre des passions s'avère fructueuse (Fontanille, 1995, pp. 177-193). De l'engendrement et des transformations des modalités les unes par les autres et dans les autres, nous ferons un des principes majeurs. Par exemple, et au risque d'anticiper sur ce qui suivra, le /savoir/, toutefois anticipatif et incarné (non abstrait), produit une « rupture notoire » dans le comportement du sujet. Car le /savoir/ transforme le volet négatif du /vouloir/ en un /vouloir/ positif, tout comme il

transforme le volet nuisible du /pouvoir/ en un /pouvoir/ salutaire. Non seulement le /savoir/ est transformateur, mais il est salvateur : à partir de la part dysphorique du /vouloir/ et du /pouvoir/ qu'il modifie, le /savoir/ engendre une part euphorique, toute positive.

#### 4.1. Vouloir et savoir

Ce qui compte dans le nudge, c'est plus le contexte du /vouloir/ que l'absence ou la présence de cette modalité. Choisir n'est pas toujours tâche aisée, et plus les enjeux d'une décision sont importants, plus le bon choix est délicat. En effet, l'importance de l'enjeu entraîne une réduction de fréquence d'occasions de choix (il y a moins d'« entraînement » à choisir). Par exemple, le mariage, qui en général reste un grand événement, n'advient pas dans une vie tous les ans, et par conséquent, réduites sont les possibilités de se marier. Cela est d'autant plus vrai que l'idée d'un éventuel échec complique le désir de choisir le bon conjoint. Or, cette complication justifie l'intervention du Destinateur ou architecte du choix auprès du citoyen par un /faire-vouloir/ qui est aussitôt relayé par un /faire-savoir/. Car ce qui risque de faire entrave au bon choix, c'est la méconnaissance de la conséquence de la décision à prendre, l'imprévisibilité du futur. Moins on connaît, par la force des choses, le résultat du choix, plus on a du mal à choisir. C'est dans ce contexte décisionnel que le /savoir/, articulé avec le /vouloir/, acquiert toute sa force opératoire.

Parmi les différentes manifestations du /faire-savoir/, on peut compter le « retour d'information », « l'évitement de l'excès de retour d'information », la « mise à disposition de repères », « l'anticipation des erreurs », « l'effet de mesure » (Thaler et Sunstein, *op. cit.*, pp. 140-167). Toutes ces mesures cognitives servent à optimiser la relation entre le bon choix et la satisfaction qui en découle. Seule une vision rétrospective, l'après-coup du choix, peut renseigner le citoyen sur la qualité positive ou négative de sa décision. L'évaluation d'un choix étant logiquement et chronologiquement postérieure à l'acte de choisir, il y a un décalage entre le désir de l'objet de quête et l'expérience toute concrète qu'on en fait réellement. Pour parler comme les psychanalystes, nous dirons qu'il n'y a point de coïncidence entre le principe de désir et le principe de réalité. Or, l'insuffisance du /vouloir/ est palliée à l'aide du /savoir/ annoncé, préfiguré, sur la conséquence du choix effectué. On assiste à une mise en scène où la bonne décision est prise par anticipation de son aboutissement.

C'est dire que le /vouloir/ et le /savoir/ sont hiérarchiquement structurés, en ce sens que la modalité cognitive surdétermine la modalité volitive. Le /savoir/ est alors régissant, généralisant et anticipatif. La méthode douce, qui est une anticipation réfléchie du résultat du choix en question, consiste à faire en sorte qu'il y ait un passage de la suite modale négative /- vouloir/ et /- savoir/ à celle, positive, de /+ savoir/ et /+ vouloir/, où le /savoir/ positif transforme le vouloir négatif en un /vouloir/ tout aussi positif. D'autre part, le /savoir/ ne fonctionne plus seulement comme un vecteur de connaissances et un facteur modal ; il devient un opérateur temporel qui régule une décision présente, réelle, par sa conséquence future et potentielle. Cet aspect prospectif confère au /savoir/ une valeur politique et pragmatique : celle de savoir anticiper l'événement, de saisir l'instant opportun, comme on dit, pour ensuite agir efficacement. Cela ne va pas sans rappeler la distinction établie par J.-Cl. Coquet (1989, p. 87) entre sujet de quête et sujet de droit, à cette différence près que l'on assiste à une scène projective où il est fait en sorte que l'affirmation d'un savoir de l'identité – définie par la

combinaison modale suivante : /savoir pouvoir vouloir/ (SPV) –, précède l'affirmation de la quête de l'identité, caractérisée par la combinaison inverse : /vouloir pouvoir savoir/ (VPS).

#### 4.2. Savoir et pouvoir

Le traitement du /savoir/ nous amène à regarder de près la situation du /pouvoir/, étant donné que la modalité pragmatique semble influencer sur la modalité cognitive. Parmi les manifestations du /pouvoir/, on retient « l'utilité du nudge et son caractère non préjudiciable », « la focalisation de l'immédiateté des bénéfices ou du résultat positif en général », « le report du coût ou de l'effort à consentir », « l'exploitation de l'option par défaut ». Pour s'en tenir à cette dernière, « les options par défaut sont omniprésentes et puissantes », écrivent Thaler et Sunstein (*op. cit.*, p. 157). Dans le cadre du /vouloir/ et /savoir/, envisagé précédemment, il est question de rareté d'occasions de choix (fréquence optionnelle), alors qu'avec le /savoir/ et /pouvoir/, il s'agit d'embarras de choix (quantité optionnelle). Qu'en est-il alors « modalement » de ce dernier cas ? Devant la multiplicité des choix s'offrant à lui, le citoyen se trouve perplexe, impuissant à prendre la bonne décision. Cette perplexité s'explique par le manque de /savoir/ concret sur les différentes options possibles. Or, par le nudge, le citoyen devient en mesure de surmonter sa perplexité et de s'orienter vers le choix judicieux. Par une décision optimale, il importe de transformer le /savoir/ virtuel sur les diverses options proposées en une situation effective ou pratique. C'est ainsi que le /savoir/ devient /savoir-faire/ et acquiert une valeur pragmatique qui s'ajoute à sa valeur cognitive. Il y a transformation de la connaissance abstraite et insuffisante en une expérience toute vivante, ce qui provoque un passage nécessaire du /savoir/ au /pouvoir/, où le second semble modifier et compléter le premier. Il s'ensuit une inversion des positions dans la structure hiérarchique des modalités : le /savoir/ qui auparavant tenait la position de modalité régissante (il surdéterminait le /vouloir/) devient à présent régi (le /pouvoir/ paraît régir le /savoir/ et devenir à son tour généralisant).

À vrai dire, la surdétermination du /savoir/ par le /pouvoir/ relève du provisoire, du transitoire, car le /savoir/ finit par prendre sa revanche sur le /pouvoir/, rétablissant ainsi son rôle de modalité surdéterminante de départ. C'est ce qui apparaît dans ce comportement particulier appelé « maîtrise de soi » (Thaler et Sunstein, *op. cit.*, p. 85) et qu'on peut sémiotiquement concevoir comme un /pouvoir-être/. En effet, dans la « maîtrise de soi », il s'agit bien de ce qui peut recevoir la lexicalisation de « contrôle », c'est-à-dire de ce qui appartient au /pouvoir ne pas faire/. Or, se contrôler dans des situations délicates n'est pas toujours aisé. Par exemple, même si on sait pertinemment que le chocolat rend redoutable la balance, parfois on ne peut pas s'en priver, ni même en consommer avec modération. Et pour faire face à la tentation, pour disposer de la « capacité » nécessaire ou /pouvoir faire/, il est nécessaire d'avoir recours à la dimension cognitive, en faisant plus attention aux gourmandises. Car c'est par l'acquisition d'un /savoir/ adéquat que le sujet atteint à la maîtrise de soi.

Pourquoi le /savoir/ devient-il aussi décisif ? L'impuissance du sujet, son /ne pas pouvoir faire/, est due à un décalage chez lui, à une tension entre deux instances le constituant, à savoir le moi conscient et prévoyant, qui relève du réflexif, et le moi agissant, qui relève plutôt de l'instinctif (passionnel), qui agit par automatisme. Dans ce cas, on a affaire à un syncrétisme, puisqu'un même acteur assume deux rôles actantiels distincts et antagoniques. En attestent ces propos de Thaler et Sunstein : « Le moi agissant est hélas souvent difficile à tenir en bride (vous pourriez contrôler Homer vous ?) ; il est capable

de faire échouer les efforts les plus acharnés du moi prévoyant » (*op. cit.*, p. 86). Or, la résolution de cette tension, qui implique l'accomplissement de la maîtrise de soi, repose principalement sur le triomphe du moi prévoyant sur le moi agissant (le sujet l'emporte sur le non sujet). C'est en effet par l'anticipation réfléchie que le sujet parvient à vaincre la tentation irrésistible à laquelle il se trouve assujéti. C'est ainsi que le /savoir/ prospectif prend sa revanche sur le /pouvoir/ qu'il régule à nouveau, mais dans un contexte sémiotique différent. Plus précisément, il s'agit de la régulation par le /savoir/ d'un aspect plutôt négatif du /pouvoir/, aspect qui apparaît sous une forme dégradée, celle d'envie irrésistible, d'obéissance automatique à l'appétence irrépressible. Cet aspect négatif du /pouvoir/ correspond au /ne pas pouvoir ne pas faire/. Ainsi, la valeur anticipatrice du /savoir/ qui tire sa force de l'expérience concrète, ouvre à un /savoir/ complexe, qui devient cognitivo-pragmatico-passionnel. Il n'est plus seulement une représentation d'univers, mais aussi une épreuve de temps, soit un événement au sens fort du terme.

### 4.3. Devoir et vouloir

On en arrive enfin à la modalité déontique, qui ne va pas sans rappeler l'éthique, alors que c'est par cette modalité que nous aurions dû en principe ouvrir le volet de la dynamique modale. Mais il en va autrement pour ce qui est du nudge. En invoquant le /vouloir/ et en l'articulant au /devoir/, il devient possible de garantir la liberté du citoyen, sa pleine responsabilité. Et c'est dans la perspective d'un sujet citoyen que le nudge semble se déployer et acquérir sa pertinence. Or, la responsabilité fondatrice de la citoyenneté procède du /vouloir/ d'un /devoir faire/. Ce comportement éthique, si paradoxal que cela puisse paraître, E. Levinas le désigne sous le terme de « volonté active », qui implique justement l'acceptation du /devoir/ et la liberté d'action (2012, p. 241). Certes, bien agir ou plutôt « agir au mieux » paraîtrait affecté d'un manque de liberté, eu égard à la nécessité, voire à la détermination qui le gouverne ; mais cette « difficile liberté », qui n'est qu'apparente, est vite transformée en une liberté à part entière, puisque le citoyen se trouve en situation d'assumer sa responsabilité. Le dépassement du paradoxe du /vouloir/ du /devoir/ s'explique par l'acte de hisser la nécessité du désir du /devoir/ au rang d'action noble. Il s'agit de faire d'une nécessité une vertu, comme dit J. Fontanille, s'inspirant d'Aristote et de la vie de tous les jours : « Cette conversion de la nécessité (dépendance + détermination) en vertu reposerait en effet sur un paradoxe, puisqu'on ne peut pas à la fois être contraint par la nécessité et prétendre adopter une conduite éthiquement évaluable. Et pourtant, elle confirme la solution que nous venons de retenir » (Fontanille, 2008, p. 263). D'autre part, au niveau déontique et volitif, intervient également le processus de transformation des modalités les unes par les autres. En effet, par le /pouvoir faire/ ou liberté, le sujet finit par transformer le /devoir/ en /vouloir/, la nécessité en volonté à part entière. Ainsi y a-t-il dépassement de la simple combinaison du /devoir/ et du /vouloir/ par la transformation, au moyen du /pouvoir/, du premier en le second.

Resterait, compte tenu des principes de la théorie et méthodologie sémiotiques, à articuler les modalités aux modes d'existence (Greimas et Fontanille, 1991, p. 56). En voici une corrélation, qui reste encore ici au stade de la simple proposition. Le /vouloir/ et /savoir/ institue la virtualisation ; le /savoir/ et /pouvoir/ assure l'actualisation ; le /devoir/ qui est subsumé par le /vouloir/ instaure la potentialisation. Dans ce dernier cas, par le /vouloir/ du /devoir/, le sujet ne se dérobera point devant

la belle action ; il atteindra inexorablement la réalisation, étape ultime où il s'accomplira en tant que bon citoyen. Car qu'est-ce que l'éthique, sinon « eudaimonia », une visée d'une vie accomplie ?

### **En guise de conclusion**

Le nudge est comme la lune ; il a une face cachée, ce qui nous ramène à l'inversion mythique que nous avons évoquée dans l'introduction. De nouveau se pose alors la question de la liberté, mais cette fois du point de vue du Destinateur, et non plus du sujet. D'ailleurs, l'ouverture de *Comment inspirer la bonne décision* s'articule clairement autour de cette problématique : « Les paternalistes libertaires, avocats Thaler et Sunstein, veulent aider les gens à faire ce qu'ils veulent vraiment et non imposer un carcan à ceux qui souhaitent exercer leur liberté » (*op. cit.*, p. 24). Qu'en est-il vraiment de cette aide plutôt inspirée qu'imposée, comme le stipulent les deux auteurs de l'ouvrage précité ? C'est au plan de la véridiction (Greimas 1983, pp. 103-108) qu'on peut y apporter quelques éléments de réponse. Car le nudge constitue un « faire croire vrai », d'où la pertinence de l'articulation de la dimension cognitive (croire) avec la dimension véridictoire (vrai). Il a déjà été question du /savoir/ et de sa prépondérance dans le dispositif modal du nudge. Or, à travers le /faire croire vrai/, le /croire/ pourrait fonctionner comme le pendant du /savoir/, en ce sens qu'il reste pourvu de subjectivité et de relativité. Il peut même être teinté de fausseté.

Il est donc logique que la véridiction soit invoquée pour l'élucidation du fonctionnement du nudge. Cela est d'autant plus vrai que, comme il a été souligné au début de cette étude, le /faire croire vrai/ apparaît surdéterminé par le passionnel (états d'âme) qui suscite le ressenti chez le sujet, sans pour autant solliciter son adhésion à la décision par conviction. Ensuite, pour mieux cerner la vérité de la cognition, il est nécessaire de distinguer deux niveaux de pertinence, qu'il convient de relier par la suite, à savoir l'état d'un fait donné, sa vérité intrinsèque, et l'état cognitif de vrai ou de faux se rapportant à cet état de fait (jugement extrinsèque). C'est du mode relationnel entre ces deux niveaux, de leur distorsion ou décalage, que naissent les états cognitifs d'illusion et de secret (Courtés, 2003, p. 92). En effet, l'illusion consiste en un décalage entre un état cognitif tenu pour vrai et l'état de fait qui est faux, tandis que le secret réside dans le décalage entre un état cognitif tenu pour faux et l'état de fait qui est vrai. Or, ce sont les états cognitifs, et non les états de fait eux-mêmes, qui sont susceptibles d'être affectés de transformation et d'évolution. Au moyen croyances ou « images d'univers » transformées, on accède à la reconnaissance ou identification de ce qui est illusoire et de ce qui est secret. Dans le premier cas, on aboutit à la désillusion ; dans le second, à la révélation de vérité.

Dans le nudge, concrètement, le Destinateur fait croire au sujet qu'il agit en toute liberté, et que cette liberté se situe, à l'évidence, sur l'être, et relève du vrai. Eu égard au faire incitatif approprié, il est fait en sorte que le sujet choisisse ce qu'il aurait pu et aimé retenir par lui-même. C'est pourquoi la liberté de choix ne semble pas compromise, mise en doute. Or, dans certains cas, la liberté de choisir fait l'objet d'altération, de compromission, et c'est là que réside la face cachée du nudge quand celui-ci n'est pas fondé sur de bonnes intentions. Il repose en effet sur /un faire croire vrai/, créant chez le sujet une impression de vérité.

On parlera alors d'illusion de liberté, puisque le sujet tient pour vraie cette liberté, qui au fond ne l'est pas. Il y a donc un décalage entre l'être et le paraître qui fait que l'acte de choisir paraît ce qu'il n'est pas. Voici un cas de liberté, somme toute illusoire, donné en exemple par Thaler et Sunstein qui eux-

mêmes n'omettent pas, au passage, de souligner la duplicité caractéristique du nudge, son caractère sournois dû aux présupposés de la disposition des produits en question : « Disposer les aliments de façon à favoriser le bien-être, à tous les points de vue, des enfants » (*op. cit.*, p. 18). Or, et toujours selon ces deux auteurs, l'architecte du choix, celui qui inspire la bonne décision, se doit de remédier à cette situation en transformant le paraître de liberté en un être de liberté, soit en une liberté véritable. Agir librement, dans l'acception sémiotique de cet adjectif, consiste en une expérience où l'être et le paraître coïncident parfaitement, et c'est ainsi que le nudge atteindra cet état d'équilibre qui se distingue par le fait qu'il paraît ce qu'il est et où la liberté procède de la vérité, c'est-à-dire de la conjonction de l'être et du paraître, de leur parfaite coïncidence.

C'est dans ce contexte de véridiction que la démythification sémiotique acquiert toute sa pertinence. Le nudge s'attache à voiler son vrai visage, à faire croire au sujet qu'il prend la bonne décision en toute liberté. Il s'emploie, tout comme le discours mythique, à transformer en vérité le mensonge et l'illusion, leur « donnant la caution de la plus "innocente" des natures » (Barthes, 1984, p. 80). Or, démythifier ce genre de discours qu'est le nudge, c'est *redresser* l'inversion sous-jacente en dévoilant l'aspect mensonger et illusoire afin que la liberté d'agir procède du vrai, et en toute transparence.

### Bibliographie

- Barthes, Roland, *Mythologies*, Paris, Seuil, « Points/Essais », 1957.  
— *Essais critiques IV. Le bruissement de la langue*, Paris, Seuil, 1984.
- Coquet, Jean-Claude, *Le discours et son sujet*, 1, Paris, Méridiens Klincksieck, 1989 (1984).
- Courtés, Joseph, *La sémiotique du langage*, Paris, Nathan, 2003.
- Fontanille, Jacques, « Le tournant modal en sémiotique », *Organon*, vol. 9, n° 23, Porto Alegre, p. 177-193, 1995.  
— *Pratiques sémiotiques*, Paris, PUF, « Formes sémiotiques », 2008.  
— *Sémiotique du discours*, Limoges, Pulim, 2016.
- Greimas, Algirdas Julien, *Du sens II. Essais sémiotiques*, Paris, Seuil, 1983.
- Greimas, Algirdas Julien et Joseph Courtés, *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette Université, 1979.
- Greimas, Algirdas Julien et Jacques Fontanille, *Sémiotique des passions. Des états de choses aux états d'âme*, Paris, Seuil, 1991.
- Levinas, Emmanuel, *Totalité et infini. Essai sur l'extériorité*, Paris, Kluwer Academic, Le Livre de Poche, 2012 (1961).  
— *Altérité et transcendance*, Paris, Le Livre de Poche, « Biblio essais », 2014 (1995).
- Maurand, Georges, « La Communication : une structure, des formes, des règles, mais aussi un art, une éthique », in *La communication*, Albi, CALS, pp. 7-26, 1995.
- Thaler, Richard H. et Cass R. Sunstein, *Nudge. Comment inspirer la bonne décision*, trad. fr., Paris, Vuibert, « Pocket », 2010 (2008).

Pour citer cet article : Anouar BEN MSILA. « Approche sémiotique du nudge », *Actes Sémiotiques* [En ligne]. 2021, n° 124. Disponible sur : <<https://doi.org/10.25965/as.6770>> Document créé le 11/01/2021

ISSN : 2270-4957





Si l'on explore la littérature produite sur les *nudges*, en particulier certains des livres de Cass Sunstein, on observe qu'ils prennent position sur des sujets qui *dictent des conduites*, c'est-à-dire qui, captés par des formes de vie déterminées et compromis avec des modèles de gouvernements, ciblent un changement des pratiques et des habitudes de tout type<sup>197</sup>. Ces conducteurs de conduites, qu'il s'agisse de gestionnaires, gérants, directeurs, chefs ou administrateurs, initiés aux stratégies des *nudges*, non contents de changer certains patrons de comportement jugés négatifs ou dysphoriques par d'autres positifs ou euphoriques, essaient également de maintenir ces changements, de les rendre permanents et durables dans le temps, en somme, ils cherchent à les consolider. Ils jouent donc de manière successive et simultanée avec des transformations dynamiques et stationnaires. Dans ce contexte, le *nudge* est :

[...] in any aspect of the choice architecture that alters people's behavior in a predictable way without forbidding any options or significantly changing their economics incentives. To count as a mere nudge, the interventions must be easy and cheap to avoid. Nudges are not mandates. Putting the fruit at eye level counts as a nudge. Banning junk food does not. (Thaler et Sunstein, 2008, p. 6)

L'architecture du choix désignerait ainsi des changements d'états, s'opposant à leur permanence. Quand bien même ces architectes affirment que les *nudges* n'ont aucun caractère contraignant, qu'ils ne sont pas des ordres, dans les faits ils en donnent ou prétendent le faire, étant donné qu'ils réglementent. Bien qu'ils nient toute interdiction ou prescription comprises comme des mandats – c'est-à-dire des ordres qui ordonnent de manière explicite –, la sémiotique ne peut pas ne pas considérer ces phénomènes comme des stratégies de manipulation (un *faire* de la part du  $S_1$  pour que  $S_2$  à son tour *fasse* quelque chose).

Sunstein et Thaler défendent l'utilisation des *nudges* et les définissent comme des *mécanismes simples, économiques et respectueux de la liberté, inspirés de l'économie comportementale, supposés faire faire des économies, améliorer la santé et prolonger la vie des gens*. Explorons donc les éléments de cette deuxième définition.

(i) « Mécanismes », à savoir architectures, conceptions ; dont le corrélat serait ces mécaniciens, architectes et designers du comportement humain.

---

196 Traduction de Dominique Bertolotti Thiodat.

197 Cf. Carl Sunstein (2014, 2017 et 2019).

(ii) « Simples », par opposition à « complexes » ; c'est ici que résident les catalyseurs de l'économie, aussi bien celui de l'argent – compatible avec « bon marché » ou « économique », par opposition à « cher » –, que celui de l'effort, compatible avec ce qui est « doux », avec ce qui est « suave », c'est-à-dire qui ne contraint et ne violence pas.

(iii) « Respectueux de la liberté », point critique de la définition, assimilé à un manipulateur « faible » qui nous montre son « faire » et, par conséquent, « laisse faire » ou « laisse ne pas faire », raison pour laquelle il soumet son mécanisme à un résultat (im)probable. En théorie, il est supposé veiller au *pouvoir* de l'autre (aussi bien son *pouvoir faire* que son *pouvoir ne pas faire*), c'est-à-dire à sa souveraineté en tant que sujet libre et autonome. Cependant, tout ceci pourrait être contesté car il y a une aspiration à changer les conduites et, en conséquence, à faire en sorte que l'autre, sans s'en rendre compte, obéisse, *ne puisse pas ne pas faire* ce qui est programmé par le *nudge*. Et nous savons que, d'une manière ou d'une autre, l'obéissance porte atteinte à la liberté ; plus subtilement, elle réduit (voire annule) la valeur de l'autonomie. Il en ressort que la « liberté » ou « l'autonomie » ne sont que des horizons utopiques.

(iv) « Inspirés de l'économie comportementale » : aussi bien Charles Morris (1994), fondateur de la sémiotique béhavioriste que Cass Sunstein, promoteur de la stratégie des *nudges*, proviennent de l'université de Chicago, berceau du néolibéralisme post-guerre froide. Le premier a ouvert la voie identifiant la sémosis au *processus dans lequel quelque chose fonctionne comme signe* ; le deuxième, dans cette même ligne, prône la dissémination des signes (ou des marques) qui fonctionnent en changeant les conduites selon les prévisions d'un appareil de pouvoir (présenté comme *Welfare State*).

Cette économie comportementale, qui soutient la thèse des nudges, a été développée par Daniel Kahneman (2012). Les nudges, selon lui, « prétendent faire faire des économies, améliorer la santé et prolonger la vie des gens ». Les « mécanismes », placés par le « mécanicien » entre lui et « les gens », « prétendent » bien, indiquent une « tension vers » dont le corrélat est le schéma classique de la recherche : un état de manque d'un objet de valeur qui, grâce à une transformation, culmine en un état dans lequel ledit objet est réalisé par sa conjonction avec des sujets bénéficiaires. Si ces objets de valeur peuvent être thématiques de diverses façons, dans ce cas il se configurent autour de la possibilité de « faire des économies » (supposant que « l'on ait de l'argent » et qu'actuellement « on n'épargne pas suffisamment ou bien qu'on dépense à tort et à travers l'argent »), d'« améliorer la santé » (dans l'hypothèse où il faudrait atteindre un état de santé meilleur que l'actuel, menacé déjà par des maladies et des pathologies diverses), et de « prolonger la vie des gens » (à supposer qu'elle ne soit pas suffisamment longue).

Il nous faut maintenant englober tout ce qui précède dans le concept opératif et général de « dispositif ». Tant la forme architectonique que l'acte de disséminer des signes invitent la sémiotique à encadrer la pratique des nudges dans ce concept, qu'Agamben définit ainsi :

- (1) Il s'agit d'un ensemble hétérogène qui inclut virtuellement chaque chose, qu'elle soit discursive ou non : discours, institutions, édifices, lois, mesures de police, propositions philosophiques. Le dispositif pris en lui-même est le réseau qui s'établit entre ces éléments.
- (2) Le dispositif a toujours une fonction stratégique concrète et s'inscrit toujours dans une

relation de pouvoir. (3) En tant que tel, il résulte du croisement des relations de pouvoir et de savoir. (Agamben, 2007, pp. 10-12)

Plus loin, il écrit :

[...] J'appellerai littéralement dispositif tout ce qui a, d'une manière ou d'une autre, la capacité de capturer, d'orienter, de déterminer, d'intercepter, de modeler, de contrôler et d'assurer les gestes, les conduites, les opinions et les discours des êtres vivants. (*id.*, p. 21)

Sans aucun doute, nous sommes face à des réseaux d'institutions, des discours de scénarios urbains, des programmes/contre-programmes.

L'université, en tant qu'institution impliquée dans ces réseaux, tente également de gouverner les conduites. Elle peut s'identifier, de manière plus ou moins critique, à l'action des appareils de pouvoir décidés à faire face à n'importe quelle urgence et à obtenir un effet plus ou moins immédiat. Elle est elle-même un appareil de pouvoir appelé à délimiter, à démêler des processus de subjectivation viciés par des intérêts subalternes à ceux des communautés académiques qui défendent la dignité de la vie. L'université conjugue son pouvoir de produire des connaissances avec une aimable volonté de faire savoir ce qui convient<sup>198</sup>. Or, dans un contexte politique de corruption généralisée, comment l'université peut-elle inspirer le pays avec les modes éthiques de l'entreprise ?

N'oublions pas que, les nudges étant des dispositifs, ils émergent, apparaissent et prennent corps dans le cadre d'une idéologie néolibérale. Nous avons restreint le concept « d'idéologie » simplement à l'opération par laquelle une instance de discours actualise certaines valeurs qu'elle sélectionne dans des systèmes axiologiques d'ordre virtuel. L'idéologie possède donc un lien génératif avec l'axiologie : les valeurs *en système* de l'une se transforment en valeurs *en processus* de l'autre. De sorte que les générateurs de conduites, actants destinataires, *source* des valeurs devant être sélectionnées et mises en discours, s'adressent à des actants destinataires, cibles qu'ils visent, en espérant transformer certaines de leurs pratiques. Dans cet ordre des choses, les nudges, en tant qu'objets, seront à leur tour des *actants de contrôle* (qui semblent ne pas contrôler). Ces trois positions actantielles peuvent être thématiques de plusieurs manières. En effet, derrière les différentes stratégies d'incitation ou de « coups de pouce en douceur », on retrouve une instance de production qui s'auto-reconnaît et s'identifie au *paternalisme libertarien*, compris comme base pour une politique commune.

La valeur recherchée, actualisée et protégée est, sans aucun doute, la liberté ; qui, du point de vue axiologique, serait le contraire de l'oppression. Néanmoins, il s'agit d'une liberté canalisée, subtilement

---

198 « À la lumière de cette généalogie théologique, les dispositifs de Foucault acquièrent une importance plus grande encore dans un contexte où viennent se croiser les “positivités” du jeune Hegel, mais aussi le *Gestell* du dernier Heidegger, dont l'étymologie n'est pas sans rapport avec celle de *dis-positio*, *dis-ponere* (l'allemand *stellen* correspondant au latin *ponere*). Quand Heidegger, dans *La Technique et le tournant*, écrit que *Ge-stell* signifie communément “appareil” (*Gerät*) mais qu'il entend par ce terme “le recueillement de cette dis-position (*Stellen*) qui dis-pose de l'homme, c'est-à-dire qui exige de lui le dévoilement du réel sur le mode du commandement (*Bestellen*)”, la proximité de ce terme avec la *dispositio* des théologiens mais aussi avec les dispositifs de Foucault devient évidente. Ce qui rassemble tous ces termes c'est le renvoi à une économie, c'est-à-dire à un ensemble de praxis, de savoirs, de mesures, d'institutions dont le but est de gérer, de gouverner, de contrôler et d'orienter, en un sens qui se veut utile, les comportements, les gestes et les pensées des hommes ». (Agamben, 2012) [<https://www.cairn.info/revue-poesie-2006-1-page-25.htm#pa23>]

contrôlée, par un « père » face auquel le citoyen, destinataire de ces stratégies, occupe la place de « fils ». Même si en général ce « fils » prend de meilleures décisions que celles que prendraient ceux qui prétendent décider à sa place, il est tout aussi vrai qu'il commet beaucoup d'erreurs, certaines extrêmement dangereuses et contre lesquelles les marchés peuvent fournir une protection importante. Les *nudges* doivent donc altérer sa conduite actuelle de manière significative. Dans la perspective d'un fonctionnement social optimal, l'intervention paternelle ponctuelle est, par conséquent, justifiée : il faut discipliner le corps de ce fils, faire en sorte qu'il continue à se sentir libre, garantir son fonctionnement en tant qu'engrenage d'une machinerie mercantile soumise à l'impératif de l'*efficience* et de l'*efficacité* économique. Comme nous le voyons, cet impératif rajoute deux valeurs supplémentaires, en harmonie avec la première, qui relèvent respectivement du *quoi* et du *comment* de l'action. C'est pourquoi, en préservant toujours la spontanéité des comportements, il faut minimiser les ressources, réduire les risques et optimiser les gains de toute sorte. En fin de compte, si les choses ne se passaient pas bien, la liberté de décision continuerait à être le meilleur garde-fou contre une mauvaise architecture des décisions.

Ainsi, la sémiotique exige d'analyser et d'interpréter la thèse pragmatique des *nudges* en l'insérant dans des systèmes de différences (ou de dépendances) : la relation /père vs fils/, verticale, met « l'architecte des décisions » dans une position supérieure selon une hiérarchie implicite ; et le citoyen, ce « fils non avoué », qui ne reconnaît pas nécessairement, quant à lui, une quelconque coaction d'un supposé « père » sur sa conduite, dans une position inférieure. De la même manière, la relation /libertaire vs autoritaire/ permet de distinguer ce qui est *facultatif* de ce qui est *obligatoire*. En ce sens, le conducteur libertaire serait une autorité qui autorise (*ne pas devoir faire*) et qui permet (*ne pas devoir ne pas faire*) ; par opposition au conducteur autoritaire, autorité qui prescrit (*devoir faire*) et interdit (*devoir ne pas faire*). Le premier proposerait, le second imposerait. Voici une première nuance qui a son importance dans la schématisation du parcours qui va des formes « fortes » aux formes « faibles » de la manipulation. On retrouverait parmi ces dernières les formes d'incitation qui caractérisent les *nudges*.

Si nous ramenons tout ce qui précède à la théorie générale de l'action, nous serions en présence d'un manipulateur qui, d'un côté, en niant partiellement le faire qui définit toute action, n'a pas recours à son faire typique ; et qui, de l'autre, fait *autre chose* en poursuivant, à long terme, les mêmes fins. Nous ne sommes plus face à un manipulateur canonique s'adressant directement à la compétence du manipulé dans le but de changer ses motivations, ses croyances et ses aptitudes<sup>199</sup>, mais face à un sujet qui fait quelque chose mais qui *ne semble pas faire*. En résumé, ce manipulateur n'agit pas *devant* le manipulé mais, au contraire, se profile comme un orchestrateur habile, caché *derrière* une scène pratique montée par lui-même. Inventeur ingénieux d'un dispositif pratique, truc ou piège, d'abord imaginé et ensuite expérimenté, il met à l'épreuve le destinataire-sujet, qui va *croire* qu'il agit modélisé par son propre *vouloir* et va ainsi se sentir libre. Ce marionnettiste, metteur en scène ou scénariste insidieux, n'agit pas, ou du moins pas directement ; il met plutôt à l'épreuve la compétence du destinataire, en la confrontant à des conditions et à des situations créées par lui-même en tant que destinataire, comme dans un pari ou

---

199 En ce sens, il existe deux modes pour affecter cette compétence. Premièrement, la « guerre » de la manipulation, où le « faire des choses » pèse davantage que le « dire des choses », et où le manipulateur *vainc* le manipulé. Deuxièmement, « l'art de manipuler », où les poids sont invertis grâce à l'élément spécifiquement persuasif : le manipulateur *convainc* le manipulé.

un jeu de cartes. En ce qui concerne le destinataire-sujet, en termes d'effets pratiques se *sentir libre* équivaut pour lui à *être libre* ; mais, en termes d'effets logiques, quand bien même *être libre* présuppose se *sentir libre*, se *sentir libre* n'implique pas nécessairement l'être.

Cela nous conduit à penser à une logique positionnelle, corrélative à un univers de la *présence*, en contraste avec la logique transformationnelle, corrélative à un univers de la *jonction*. En effet, une fois réalisée, l'expérimentation du *nudge* peut être comprise comme un énoncé déjà terminé, clos. Mais le *nudge* en acte est autre chose : il nous conduit vers un sujet ouvert à tous les possibles, et qui à tout moment peut donc tester et inventer de nouveaux parcours. C'est-à-dire exactement le sujet imaginé par « l'architecte des décisions » dans une société ouverte.

Il est également important de rappeler que, dans la perspective théorique forgée par Coquet<sup>200</sup>, il existe une scission chez le *prime actant* (dans son modèle, comme nous le savons, le *second actant* est l'*objet*, et le *tiers actant*, le *destinateur*). D'un côté, le *non-sujet* se limite à prêcher à travers ses actes, il suit des parcours préétablis, programmés d'avance. C'est précisément pour cela qu'il est considéré phénoménologiquement comme un *corps* et même comme une *chair* ; ce qui renvoie, du moins en partie, en termes psychanalytiques, à la couche de l'inconscient. Quoi qu'il en soit, il s'agit du siège des motions, des impulsions, des émotions et des passions. D'un autre côté, le *sujet* ne se contente pas de prêcher, mais il perçoit également ; il reconnaît, affirme, juge, évalue, délibère et décide de suivre l'un ou l'autre des parcours possibles. Considérer la scission du *prime actant* chez Coquet contribue à la compréhension sémiotique de la thèse neuroscientifique de Kahneman que les théoriciens des *nudges* prennent comme base : « the approach involves a distinction between two kinds of thinking, one that is intuitive and automatic, and another that is reflective and rational »<sup>201202</sup>. Ainsi, sans toutefois postuler une coïncidence totale, il est relativement facile de rattacher le *non-sujet* au premier système cognitif et le *sujet* au second ; surtout si l'on considère que, dans la perspective neuroscientifique, ces systèmes s'intègrent à un individu en tant que totalité ; et que, dans la perspective sémiotique, le *non-sujet* et le *sujet* donnent forme à un seul actant, individuel ou collectif. L'intérêt de cette théorie réside dans l'ouverture sur le *corps* et sur la *chair*. Ce point de vue suggère une nouvelle dimension et enrichit considérablement l'approche traditionnelle des phénomènes de manipulation.

## Bibliographie

- Agamben, Giorgio, *Qu'est-ce qu'un dispositif ?*, Paris, Payot, Rivages Poche/Petite Bibliothèque, 2007.  
Coquet, Jean-Claude, *Le discours et son sujet I*, Paris, Klincksieck, 1985.  
Kahneman, Daniel, *Système 1 / Système 2 : les deux vitesses de la pensée*, Paris, Flammarion, 2012.  
Morris, Charles, *Fundamentos de la teoría de los signos*, Barcelone, Paidós, 1994.  
Sunstein, Cass, *(Más) Simple: el futuro del gobierno*, Madrid, Marcial Pons, 2014.  
— *Paternalismo libertario: ¿por qué un empujoncito ? Conferencias sobre jurisprudencia*, Barcelone, Herder, 2017.  
— *Trusting nudges: Toward a bill of rights for nudging*, New York, Routledge, 2019.

---

200 Cf. Jean-Claude Coquet (1985).

201 Thaler et Sunstein (*op. cit.*, p. 19).

202 Le système automatique est non contrôlé, sans effort, associatif, rapide, inconscient et expert. Le système réflexif est contrôlé, laborieux, déductif, lent, auto-conscient et normalisé (Thaler et Sunstein, *op. cit.*, pp. 20-21).

Thaler, Richard et Sunstein, Cass, *Nudge. Improving Decisions About Health, Wealth, and Happiness*, Londres, Yale University, 2008.

Pour citer cet article : Oscar Quezada MACCHIAVELLO. « Interdépendances de l'Université : enchevêtrements et désenchevêtrements », Actes Sémiotiques [En ligne]. 2021, n° 124. Disponible sur : <<https://doi.org/10.25965/as.6774>> Document créé le 11/01/2021

ISSN : 2270-4957

## 1. Introduction

Le nudge est présenté en général comme un dispositif de persuasion qui détourne des mauvaises décisions et incite aux meilleurs choix, en quelque sorte un « opérateur de tri axiologique » qui, en agissant sur des comportements, s'apparente à une forme de manipulation. L'offre repose sur de bonnes intentions : rendre l'Homme meilleur pour lui-même et pour les autres, tout en préservant sa liberté de choix. Inspirée du libertarisme à l'américaine, cette approche « paternaliste » reste strictement individualiste et psychologique, et, de ce fait même, elle rencontre vite ses limites.

En outre, la diffusion actuelle des nudges est telle, dans tous les domaines de la vie quotidienne, qu'elle est en passe de les substituer, en matière de persuasion sociale, à la communication par les médias de masse du siècle précédent, aussi bien dans le domaine politique (propagande) que commercial (publicité). Si l'on suit les analyses de Noam Chomsky sur ce point, notamment dans son introduction à *Fabriquer un consentement* (Herman et Chomsky, 2018), chaque type de régime politique se dote d'un « modèle de propagande » spécifique. Le modèle de propagande des régimes démocratiques diffère évidemment de celui des régimes dictatoriaux, mais on peut alors se demander à quel régime politique spécifique correspondrait la pratique des nudges. On peut même s'interroger sur l'incidence, sur cette question précisément, d'un modèle de nudge aussi radicalement individualiste, et sur la possibilité de concevoir autrement les « inflexions douces », en résonance avec un autre horizon politique que celui de l'individualisme libertaire.

La sémiotique propose donc ici d'apporter un autre regard et une autre méthodologie en contrepoint et en complément des théories issues des sciences cognitives et de l'économie comportementale. Nous focaliserons sur le contrôle sémiotique du milieu et du collectif par les nudges. Comprendre le fonctionnement des nudges dans les interactions tant environnementales qu'interindividuelles et collectives, tel est l'objet de cette étude.

Les orientations théoriques que nous proposerons seront mises en œuvre notamment, parmi d'autres cas, à travers l'étude d'un nudge bien connu, celui de l'escalier décoré, qui mettra en lumière le rôle du sensible en général, et permettra de mieux comprendre la manière dont de tels dispositifs visuels et décoratifs peuvent inciter à utiliser les escaliers ordinaires plutôt que les escalators ou les ascenseurs, notamment en modifiant l'environnement et en suscitant « sur site » une forme de contagion collective. Cette approche « écologique » ne se cantonne pas à la sphère psychologique individuelle, mais considère que c'est un ensemble interactif (individus-groupes-milieu-objets) qui sélectionne, focalise ou gratifie les comportements attendus. L'*opérateur de tri* évoqué plus haut n'est pas un motif isolable, mais une

reconfiguration globale de la situation pratique : nous avons donc besoin non pas d'une sémiotique du signe, du symbole ou de l'image, mais d'une sémiotique des milieux, des situations et de leur design global.

## 2. Cadre conceptuel

La théorie des nudges est issue des travaux de Thaler et Sunstein (2009), dans la perspective de l'économie comportementale, une orientation caractéristique de l'École de Chicago. Selon la théorie économique standard l'*homo-economicus* est nécessairement rationnel – c'est-à-dire qu'il ne suit que son intérêt –, et tous les comportements qui le détournent de cet intérêt sont alors considérés comme irrationnels, et induits par des « biais » cognitifs, des émotions non maîtrisées, etc. Bien entendu, l'*homo-economicus* étant un pur artefact théorique, les humains réels sont donc tous irrationnels, et le nudge est la solution proposée pour traiter en quelque sorte cette part d'humanité qui persisterait regrettamment (pour les économistes du néo-libéralisme) en chaque acteur économique et social.

Malgré son enracinement spécifique dans les sciences économiques, la théorie du nudge prétend traiter et régler toutes les conduites humaines et tous les domaines de la vie sociale, de l'écologie à la consommation, des conduites civiques à la santé, et des politiques publiques en général, à partir d'un raisonnement dont la référence reste le calcul d'intérêt, tel qu'il est conçu par l'économie libérale. Les premiers nudges ont concerné la privatisation de systèmes de santé (*ibid.*, p. 246), des réformes d'assurances maladies (*ibid.*, p. 265) ou des programmes d'épargne retraites (*ibid.*, p. 205), des changements dans les démarches fiscales, etc., à partir d'une hypothèse qui présuppose des « failles » et des « biais » dans les raisonnements d'individus pourtant considérés par ailleurs comme capables de faire des choix idéologiques et politiques, de mener une vie familiale et personnelle non aberrante et socialement raisonnable.

Dans la logique de l'économie comportementale, Thaler et Sunstein se basent, notamment, sur les travaux de Kahneman (2012) portant sur les deux voies du choix individuel : un système « automatique » (immédiat, inconscient, rapide) et un système « réflexif » (médiat, conscient, lent).

Les créateurs de nudges vont développer des incitations efficaces en pensant qu'ils jouent uniquement sur le premier système, selon lequel l'individu réagit « sans réfléchir », et sans avoir même conscience de faire un choix. La théorie de Kahneman est certes un peu plus subtile, car il envisage, pour chaque choix effectué, des couplages et des aller et retour entre les deux systèmes, mais elle fait tout de même l'impasse sur plusieurs points de complexité comme, entre autres : (1) Pourquoi deux systèmes et pas trois ou quatre ?<sup>203</sup> (2) Les composants identifiés comme spécifiques de l'un des deux systèmes, comme par exemple la pression affective, sont-ils absents dans l'autre système ? (3) L'activation du système réflexif déboucherait-elle nécessairement sur les options « rationnellement » définies et attendues ? et (4) De quels critères disposons-nous pour décider si l'orientation d'une politique publique est elle-même « rationnelle », sans aucun « biais » cognitif, de manière à nous assurer que nous

---

<sup>203</sup> Ne serait-ce pas parce que si l'un n'est pas conforme aux normes de la rationalité, il ne peut y en avoir qu'un seul autre qui soit conforme ? Autrement dit, ce qu'on cherche à démontrer n'est-il pas déjà biaisé par une conception normative et idéale de la rationalité ?



n'attendons pas des choix rationnels portant sur des conceptions politiques de notre intérêt qui ne le seraient pas elles-mêmes ?<sup>204</sup>

### **3. Les dispositifs artistiques : des perceptions individuelles dans un milieu collectif**

#### **3.1. Présentation du dispositif**

Il est question ici de ces escaliers savamment décorés afin d'inciter les utilisateurs à les préférer aux ascenseurs ou aux escalators. L'impact est doublement positif car ce nudge joue à la fois sur la santé mais aussi sur l'environnement, d'un côté en fournissant une occasion de faire un exercice physique, et de l'autre, en dissuadant d'utiliser une technologie énergivore. Les décors varient, pouvant aller du simple dessin aux textes d'encouragement, ou combinant les deux. Certains proposent une expérience sensorielle plus complexe en associant aussi le son.

Si l'on suit le codex des biais cognitifs imaginé par Buster Benson (2016) nous pouvons dire que les motifs présents sur l'escalier, quels qu'ils soient, sont supposés s'appuyer sur la catégorie des biais cognitifs relevant de la surabondance d'information : « *les choses bizarres / drôles / visuellement frappantes / anthropomorphiques sont plus saillantes que celles qui ne le sont pas* » et « *on remarque lorsque quelque chose a changé* »

Ces éléments de « saillance perceptive » font écho aux travaux de Kahneman (*op. cit.*), en ce sens qu'ils activeraient le système cognitif automatique. Ce système étant instinctif il va réagir à la vue d'un élément original, coloré et attractif, sortant d'une décoration classique et partout présente. Mais encore faut-il s'entendre sur ce qui constitue une saillance perceptive, et il faudrait même vérifier (ce qui sera fait dans une autre étude) quelle est la part respective, dans l'efficacité de ce type de nudge, d'un côté, des particularités sensibles du dispositif, notamment visuelles (intensité, contraste, etc.) et, de l'autre côté, de sa *nouveauté*. Si c'est la nouveauté qui fait la saillance, son efficacité se réduira rapidement, et elle devrait alors être réservée au déclenchement d'un processus de transformation des comportements. Comme c'est le cas de la plupart des nudges, une stratégie conséquente devrait prévoir une seconde phase du nudge : une fois la surprise passée, un autre dispositif devrait prendre le relais. Ce point sera repris en fin de parcours, avec la « phase propédeutique ». Frey<sup>205</sup> considère par exemple que les « motivations intrinsèques »<sup>206</sup> pourraient assurer ce relais ; ces motivations qui ne sont ni des « sanctions » ni des « récompenses », reposent sur des valeurs et des attentes propres aux acteurs sociaux, comme le sentiment d'accomplissement, la fierté, etc.

Tout ceci permet de comprendre que si les humains sont sensibles aux « distractions », et se laissent attirer, voire séduire par des saillances qui les surprennent, on rencontre très vite les limites du « système automatique », et que doivent être pris en considération des univers de croyances, des configurations affectives plus ou moins complexes, voire une sophistication tactique du nudge (qui serait notamment capable de se renouveler ou de se reconfigurer lui-même). Quoiqu'il en soit, les typologies

---

204 C'est précisément l'argument central d'Herman et Chomsky (2018) : la propagande médiatique n'est mise en œuvre que dans les cas où les choix politiques d'un gouvernement vont à l'encontre des principes et des valeurs dominantes au sein des populations.

205 1997, p. II 8- 119, ix.

206 Pink, Rozenbaum, Getz et Rey-Millet, 2016, p. 47

de « biais cognitifs »<sup>207</sup>, pas plus que l'opposition entre les deux systèmes de choix, n'expliquent comment la configuration complexe *nudge-environnement-acteurs* opère, et surtout comment une fois l'effet de surprise passé, on peut rendre compte et comprendre, peut-être même imaginer, des phases ultérieures de la stratégie persuasive qui prennent le relais de la nouveauté.

Une autre limite de ce type d'approche, et plus généralement de la conception standard des nudges, tient au fait qu'elles ne visent que les comportements individuels, y compris quand il est question de l'influence d'autrui sur ces comportements<sup>208</sup>. En négligeant ainsi ce qu'en sémiotique on appelle l'*actant collectif*, la théorie du nudge se prive à la fois de l'efficacité des processus d'imitation<sup>209</sup>, d'une possibilité d'assurer le relais (cf. supra, en s'appuyant sur l'actant collectif) après la surprise initiale, et d'impliquer l'ensemble des éléments constituant le milieu. D'un point de vue sémiotique, il est même essentiel d'impliquer le milieu, car c'est lui qui est le support des inscriptions visuelles ou sonores, verbales ou non verbales qui correspondent à la dimension symbolique des nudges.

### 3.2. Propositions sémiotiques

L'approche sémiotique va d'abord établir la configuration scénographique de la situation pratique à traiter, puis examiner les interactions qu'elle implique, et surtout enfin identifier et décrire les inflexions ou bouleversements que subissent ces interactions, suite à une modification (nudging) du milieu pratique et collectif concerné par la situation à traiter.

#### 3.2.1 Perception sensible

Une des questions sémiotiques tient en particulier au caractère sensible des interactions entre humains, milieux et pratiques. On sait que pour l'éthologie, l'interaction de base entre un être vivant et son milieu est un couplage entre perception et action (dans les termes du Groupe  $\mu$ , dans *Principia Semiotica* (2015) : un enchaînement entre *anasémiose* et *catasémiose*). Dans le cas du nudge, ce couplage est suspendu et reconfiguré : la perception est modifiée, et elle doit déclencher un autre type d'action, ou même suspendre seulement l'action habituelle. Par conséquent, les repères sensibles sont brouillés, les habitudes, prises à contre-pied, et la relation entre le sensible et l'action, transposée dans un autre régime de fonctionnement. L'articulation avec l'habitude (telle qu'elle est, ici-même, présentée dans la contribution de Denis Bertrand) est un point essentiel, car l'habitude engendre des automatismes (un court-circuit dans la décision), que le nudge doit suspendre, dévier ou inhiber.

L'utilisation de visuels à tendance décorative ou artistique pour mettre en valeur les escaliers, par exemple, permet certes de faire appel aux compétences sensibles des individus, mais dans un registre où la perception ne déclenche pas directement l'action : elle détourne au contraire du couplage habituel entre « *rechercher visuellement + adopter tout de suite la solution la plus facile* », pour faire porter l'attention sur une autre solution, plus exigeante mais plus gratifiante. Cette médiation sensible n'est donc pas en faveur de ce que la théorie standard appelle le « système automatique », car, en l'occurrence,

---

207 On compterait actuellement pas moins de 200 « biais cognitifs » utilisables par les nudges. Le vivier semble inépuisable d'un point de vue pratique, mais d'un point de vue méthodologique, il semble difficile de se satisfaire d'un inventaire indéfiniment ouvert.

208 Thaler et Sustein (*op. cit.*, p. 119).

209 À moins que ce processus vital dans l'évolution du monde animal et la formation des jeunes humains ne soit considéré lui aussi comme un « biais cognitif » ! L'économie comportementale devrait nous éclairer sur ce point...

la voie la plus courte et le choix automatique serait celui de l'escalator ou de l'ascenseur. Le parcours syntagmatique propre à ce nudge emprunte des voies complexes, composites, en tout cas rien qui soit « automatique ».

Dans une première approche, nous pouvons nous référer aux travaux de Bordron et déjà prendre en compte le fait que les objets ne sont pas seulement des objets-valeurs mais aussi de réels plans de l'expression :

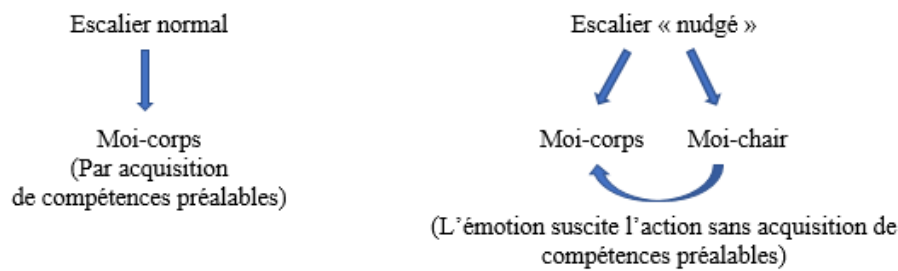
Nous voudrions renverser la perspective et suggérer qu'à côté de l'intersubjectivité donatrice de sens, dont nous ne contestons pas l'existence, existe nécessairement, comme la seconde face du même problème, une « interobjectivité » dont la théorisation permettrait sans doute de comprendre comment les objets peuvent se comporter comme des plans d'expression. Nous aimerions dire qu'à côté des sémiotiques de l'action et de la passion, il existe la possibilité d'une sémiotique qui prendrait le point de vue de l'objet. (Bordron, 2007)

L'interobjectivité, en l'occurrence, est précisément celle qui met en relation et qui confronte plusieurs « objets » techniques qui permettent de passer d'un niveau à l'autre dans un espace public ou commercial. La signification de l'escalier décoré ne peut se construire qu'en établissant le plan de l'expression d'une configuration sémiotique qui associe tous les éléments du milieu, y compris les acteurs humains, et les traits pertinents de ce plan de l'expression seront établis ici à partir des contrastes visuels et plastiques entre les objets techniques à choisir. Ensuite, la prise en compte des interactions avec les acteurs humains donnera accès au plan du contenu de cette configuration sémiotique.

Au-delà, Zilberberg et Fontanille (1988) ont déjà démontré que le corps est un élément central dans le processus de signification. Le soi-corps, construit progressivement par apprentissages et habitudes, est porteur de programmations et d'automatismes. En revanche, la perception du moi-chair est susceptible de remettre en cause les schémas de perception/action stéréotypés, en « réinitialisant » en quelque sorte l'interaction sensible directe avec le milieu. Le monde sensible immédiat est reconfiguré par l'effet nudge, qui, en faisant appel à une décoration artistique (Everaert-Desmedt, 2011) sollicite une forme de priméité (Peirce, 1978) où le sensible ne connecte pas directement à une action, mais sollicite d'abord le moi-chair, générateur d'affects purs, ou d'émotions et de « passions »<sup>19</sup> complexes. On le voit, le regard sémiotique permet de montrer non seulement que le nudge permet de créer un nouveau processus de signification, impliquant l'émotion pour un couplage imprévu ou au moins innovant entre une perception et une action, mais aussi (et surtout) que, si le temps mis à décider peut être relativement bref, le parcours à accomplir est loin d'être simple, loin d'être un *raccourci*. Ce serait une erreur méthodologique majeure que de considérer le temps mis pour choisir comme la bonne mesure de la complexité du parcours perceptif, esthétique, affectif et tactique à accomplir pour ce faire.

Car, bien au-delà d'un simple biais cognitif, on comprend qu'en s'appuyant à la fois sur la perception, la surprise, le détournement et le guidage d'attention, puis un état émotionnel et passionnel spécifique, le nudge suscite et/ou convoque des compétences issues d'un processus de signification

sophistiqué, et que pourtant l'utilisateur n'a eu ni l'occasion ni le besoin d'acquérir au préalable. La différence entre l'utilisation de l'escalier « normal » et l'escalier « nudgé » peut être schématisée ainsi :



### 3.2.2 L'incidence du collectif

Depuis plus de 20 ans la sémiotique s'intéresse à l'*actant collectif*, et encore tout récemment<sup>210</sup>. Une chose est sûre : un actant collectif n'est pas une somme d'individus. Nous devons donc examiner plus précisément, pour comprendre son incidence sur les nudges, les processus signifiants au sein d'un collectif « écologique ». Il paraît évident, voire trivial, de rappeler qu'un nudge n'est conçu que pour toucher et persuader le plus grand nombre. Toucher le plus grand nombre implique une stratégie visant à dégager des traits communs à de nombreux individus, que l'on peut alors considérer comme similaires sous un certain point de vue, quelles que soient leurs différences par ailleurs. Le nudge suscite ainsi un actant collectif, en général provisoire, occasionnel, mais décisif pour la réussite de la persuasion.

La construction de ces collectifs étant bien plus qu'un agrégat de « mêmes », elle prend en charge la diversité et l'altérité de ses membres. Nous avons donc affaire à des actants collectifs superposés, enchaînés, voire entremêlés, qui témoignent d'un mode de socialisation bien différent de celui que propose la définition sémiotique classique de l'actant collectif (Greimas et Courtés, 1997), et plus encore celle de la masse sociale (Couégnas, Halary et Alonso, 2011). Chaque agrégat est unifié autour d'un programme narratif, mais aucun ne peut être entièrement dissocié de tous les agrégats auxquels ses membres participent successivement ou simultanément. Comme dans le cas des réseaux sociaux aujourd'hui, chacun de ces actants collectifs provisoires se construit, autour de chaque nouveau motif de regroupement, sur des traits différents et surtout autour de figures centrales qui ne sont pas nécessairement des êtres humains. Dans notre cas ce noyau, qui a l'initiative des interactions, est un escalier. Pour mieux saisir la nature de ces collectifs « écologiques », un bref détour par la théorie de l'*Umwelt* est utile.

### 3.2.3 La modification de l'Umwelt

Pour comprendre la place, le rôle et la forme des productions sémiotiques impliquées dans les nudges, nous devons élargir le champ de l'analyse et nous intéresser au milieu pratique de la situation visée, plus largement au milieu d'existence, au « monde propre » des acteurs, à leur *Umwelt* (Uexküll, 1956). En effet, si nous situons l'effet des nudges au sein même des interactions complexes impliquant, parmi d'autres, les acteurs humains, nous sommes conduits à étudier aussi les modifications que les nudges induisent sur l'environnement tant physique que social de leurs cibles. Ces modifications,

<sup>210</sup> C'était le sujet du séminaire international de sémiotique de Paris en 2018-2019.

inflexions ou recalibrages du milieu d'existence, sont des productions sémiotiques dont nous pouvons construire la signification : des expressions d'une très grande diversité qui modifient la signification des interactions entre les acteurs humains et leur milieu sensible, social et environnemental. On peut alors se demander si l'efficacité de la stratégie de persuasion est celle du nudge en lui-même, ou plutôt celle de la modification qu'il impose au milieu global de la pratique.

Plusieurs évaluations<sup>211</sup> tendent à montrer l'inefficacité sur le long terme des dispositifs isolés et qui n'induisent pas ce type de recalibrage du milieu. Inversement, au-delà de la longévité de l'effet induit par le nudge, d'autres études concluent à une meilleure efficacité des nudges qui modifient l'environnement physique, et qui induisent notamment une action corporelle spécifique dans cet environnement reconfiguré<sup>212</sup>. De fait, en tant que productions à la fois sémiotiques (énoncés verbaux, images, design, etc.) et matérielles (médiats, affichages, objets, etc.) les nudges sont inévitablement inscrits dans le milieu pratique de la situation visée. La question qui se pose est alors celle de leurs *modes d'inscription et d'ancrage*, et de la nature des interactions qu'ils impliquent avec les usagers et leurs regroupements.

### **3.2.4 Place du nudge dans le parcours de transformations des comportements**

Un des points d'intervention pourrait concerner la manière dont on peut accompagner l'émergence d'un actant collectif, en faisant appel à une phase « propédeutique » (Fontanille, 2018), antérieure ou parallèle à la situation visée, et dans un autre régime pratique et existentiel (ludique, fictif, probatoire, par exemple), où les usagers auraient l'occasion de faire l'expérience de valeurs communes et surtout de reconnaître qu'elles sont partagées avec d'autres. Cette mise en commun préalable ou progressive contribue à l'émergence d'un vouloir collectif. Le nudge agissant directement sur le milieu et sur les interactions ne suffit pas, il faut en outre que le collectif croie en ses valeurs et veuille les mettre en œuvre, non par un raisonnement cognitif, mais par croyance, adhésion et identification (Couégnas, Halary et Alonso, *op. cit.*). Une fois cette phase propédeutique accomplie, comme une sorte de test dans une situation provisoire et réversible, alors une réelle forme de vie stable et durable peut prendre le relais. Un moyen d'y arriver pourrait être, comme cela a été montré pour les coopératives (Fontanille, 2018), que la sanction et la reconnaissance soient liées au processus de performance (*id.*).

Cela peut même conduire à faire participer la communauté des utilisateurs à la création ou à l'amélioration du nudge. La plupart des nudges élaborés dans le cadre de politiques publiques sont aujourd'hui ainsi conçus : une procédure est alors proposée, comportant (1) une phase d'analyse du terrain et des besoins ou attentes des acteurs, (2) une phase créative où des spécialistes proposent des dispositifs de nudging, (3) pour chacun de ces dispositifs, une phase de test impliquant les acteurs de terrain, (4) une phase de sélection, elle-même participative, (5) une phase consacrée à l'expérimentation du dispositif retenu, sur plusieurs terrains, et enfin, avant la mise en œuvre généralisée, (6) une phase d'évaluation à laquelle les acteurs de terrain participent également.

---

211 <https://www.20minutes.fr/societe/2460471-20190228-passages-pietons-3d-bonne-idee-mal-trouver-marques>

<http://sircome.fr/changer-les-comportements-sans-le-dire/>  
<https://www.greenit.fr/2018/05/02/nudge-vert-petits/>

212 <https://theconversation.com/sept-facons-pour-les-restaurants-dinciter-les-gens-a-mieux-manger-sans-en-avoir-lair-119885?>

Ensuite, à la différence des collectifs qui fonctionnent sur la durée avec une réelle implication de leurs membres, ceux qui se constituent autour d'un nudge, une fois qu'il est mis en œuvre, ont nécessairement une durée limitée. Pour mieux comprendre la difficulté, évoquons la mise en place de la déclaration en ligne des impôts, telle qu'elle fut conduite en France à partir de 2014 : (i) une première phase, presque ludique, gratifiante (faire partie des happy few, bénéficiaire de plusieurs avantages) suscite une communauté engagée dans la phase propédeutique, (ii) une seconde phase, où le nudge fonctionne à plein régime, sérieuse cette fois, et avec moins d'avantages, (iii) la nouvelle pratique devient presque irréversible à partir du moment où elle devient la pratique par défaut, et qu'il faut faire une démarche spécifique (et stigmatisante) pour une déclaration sur un document imprimé. La phase propédeutique suivie de la tactique d'irréversibilité suscite chez les usagers un vouloir tendanciel, en vue de prolonger l'expérience par adhésion aux valeurs découvertes en première phase, et par leur projection dans le mode d'existence de référence (à savoir la fiscalité et ses contributions obligatoires).

Du côté de l'escalier décoré il est difficile d'imaginer comment susciter une communauté durable d'utilisateurs, car la composition du groupe d'utilisateurs varie en continu. En outre, la stratégie de ce nudge est toujours réversible à tout moment, à moins de réserver l'usage des escaliers mécaniques à des publics spécifiques. Pourtant, ce type de nudge reste propice à un partage collectif de valeurs, pour autant qu'un nombre suffisant d'utilisateurs associent durablement les valeurs pratiques visées (santé, économie d'énergie) aux propriétés plastiques et visuelles de l'objet, comme c'est le cas, notamment, des emballages « éthiques ».

La comparaison entre ces deux types de nudges (la déclaration des impôts en ligne et l'escalier décoré) met en évidence l'impact de ce qu'on pourrait appeler la « solution par défaut ». En situation de choix entre deux ou plusieurs solutions, elles peuvent parfois être proposées à égalité, mais, le plus souvent l'une est la solution par défaut (celle qui s'applique automatiquement si on ne s'y oppose pas), et l'autre seulement est une solution « à choisir ». Le moment du nudge est celui de l'inversion de la solution par défaut : la déclaration des impôts en ligne était d'abord (2003-2014) une solution à choisir, et en 2014, elle est devenue la solution par défaut, la déclaration imprimée devant inversement faire l'objet d'un choix. De même, avant 1976, le don d'organes après décès devait être choisi ; après 1976 (et rappel dans la loi bioéthique de 2016), nous sommes tous donneurs d'organes potentiels par défaut, et il nous faut choisir de ne pas être donneur. C'est pourquoi, dans le cas de l'escalier décoré, la seule manière d'en faire une solution « par défaut » consisterait à créer des règles ou des normes d'usage spécifiques pour les escalators et les ascenseurs.

L'approche strictement psychologique analyserait l'inversion de la solution par défaut comme une incitation à ne pas choisir, fondée sur une préférence supposée (un « biais cognitif ») pour le statu quo, voire une tendance au « moindre effort ». L'approche sémiotique fera intervenir en revanche l'identification à l'actant collectif : dans un cadre institutionnel donné, la solution par défaut bénéficie en effet d'une hypothèse favorable, selon laquelle, si elle est ainsi proposée, ce serait parce qu'elle porte l'intérêt collectif, et qu'elle sera donc choisie par le plus grand nombre ; en revanche, la solution « à choisir » serait celle qui fait appel à des motivations individuelles, présumées diverses et singulières, voire stigmatisantes, et sans perspective d'appartenance à un quelconque collectif. Chaque fois que nous optons pour une solution par défaut, nous nous identifions à un actant collectif présumé consensuel ; chaque fois que nous optons pour l'option « à choisir », nous nous singularisons et nous prenons le

risque du dissensus. Même automatique, l'alternative entre consensus et dissensus ne peut pas être réduite à un facteur strictement individuel, puisque, justement, il s'agit de choisir entre faire partie d'un collectif consensuel ou compter au nombre des individus dissensuels.

### **Conclusion**

Quand nous prenons en compte l'ensemble de la configuration où interviennent les nudges, et notamment le milieu, les collectifs humains-non humains, et leurs interactions, le bénéfice d'une approche « écologique » apparaît d'emblée : plus d'efficacité, plus de valeurs investies, et une durabilité qui peut être gérée en intervenant à la fois sur le milieu global de la pratique, et sur les enchaînements entre les phases de la pratique stratégique. Cette approche écologique a au moins deux conséquences qui mériteraient d'être examinées plus précisément.

La première est *méthodologique* : un dispositif de type nudge ne doit pas être considéré comme un « motif » persuasif figé, une sorte de figure de rhétorique socio-politique isolable, mais comme un processus complexe et structuré, constitué de phases stratégiques successives, dont les enchaînements canoniques ou innovants font le succès ou l'échec.

La seconde est *politico-anthropologique* : les nudges les plus efficaces et les plus durables ne sont pas ceux qui s'adressent exclusivement aux intérêts « biaisés » des acteurs individuels, et qui apportent à chacun une gratification immédiate, en retour de l'effort accompli. Dans le processus de déploiement d'un nudge, apparaît nécessairement une phase ou plusieurs phases de validation collective<sup>213</sup>, à partir de laquelle chaque choix ou effort individuel contribue au renforcement de valeurs collectives, et à la capacité de l'actant collectif de restituer, ici ou ailleurs, tout à l'heure ou plus tard, sous telle ou telle autre forme, une part de ce que chacun y aura investi par sa contribution individuelle. Le nudge « écologique » ouvre alors sur un mode d'existence collectif où prévaut *la réciprocité généralisée*. Ce n'est plus alors un « modèle de propagande », mais un mode d'existence quasi utopique !

---

213 Nous avons déjà signalé que la plupart des méthodes actuelles d'élaboration des nudges, notamment dans le domaine des politiques publiques, comportent de telles phases de participation et de validation collectives. Il faudrait donc en conclure que la pratique publique des nudges, tout en faisant référence à l'économie comportementale, en raison de son prestige scientifique, s'inspire pourtant d'autres références théoriques et idéologiques que celle de l'individualisme méthodologique.

## Annexe 1 : Exemples d'escaliers nudges



Source : <https://www.myrhline.com/actualite-rh/les-nudges-nouvelle-methode-de-persuasion-par-laction.html>



Source : <https://www.pinterest.fr/pin/97460779419892889/?lp=true>



Source : <http://www.leparisien.fr/espace-premium/oise-60/transilien-veut-vous-manipuler-mais-c-est-pour-votre-bien-12-04-2016-5706291.php>



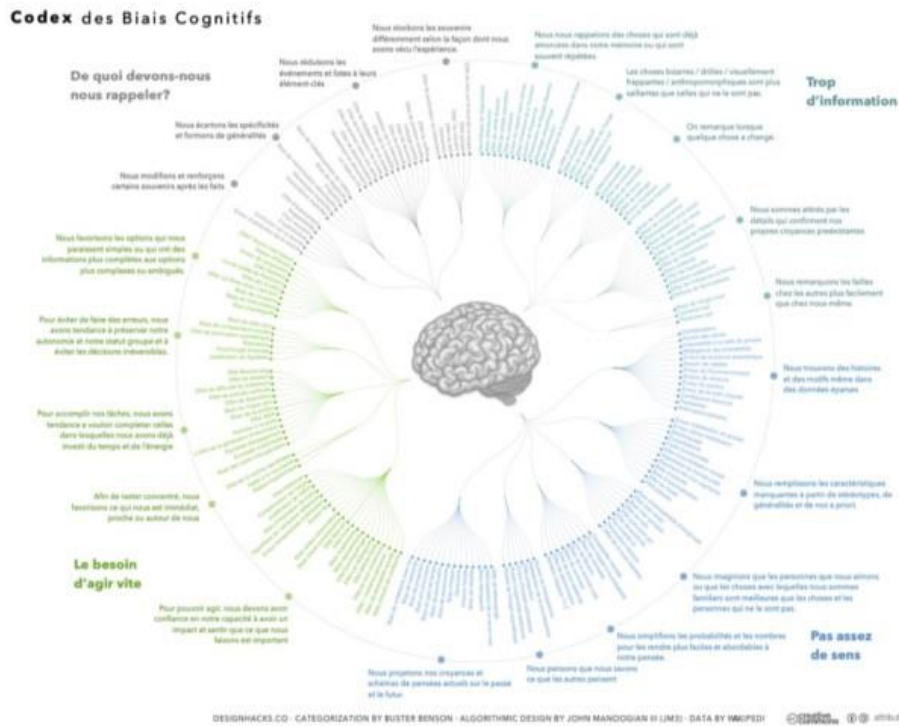


Source : <https://twitter.com/emmanuelteboul/status/999137391096090624>



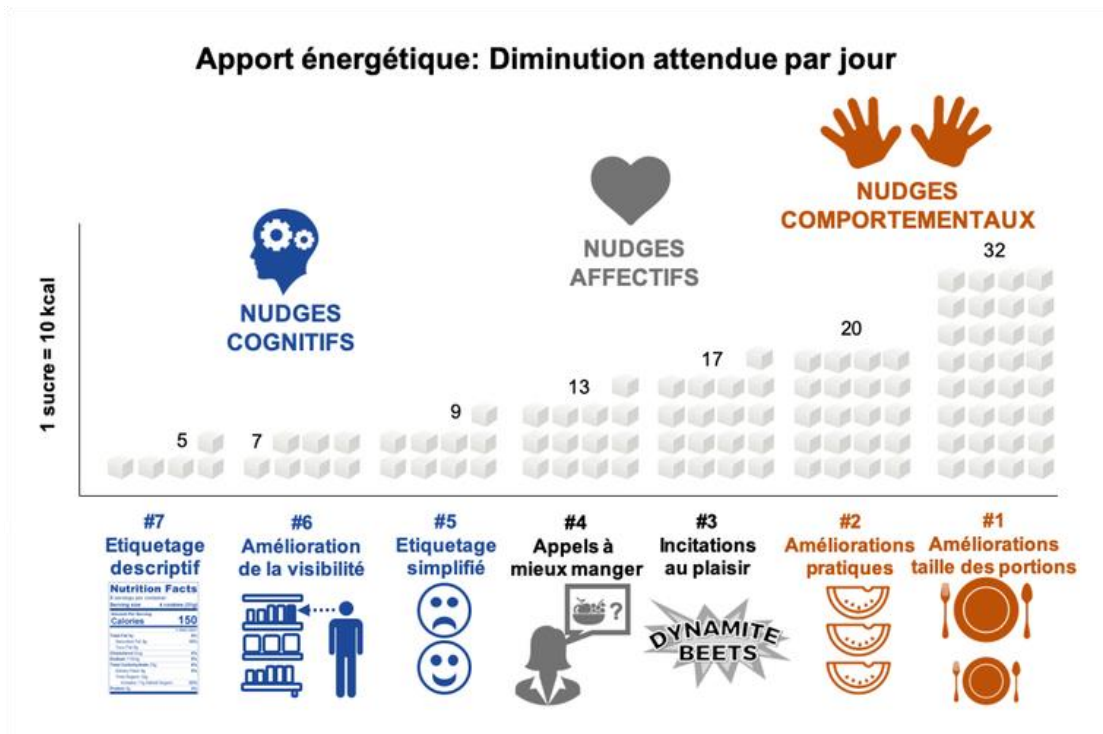
Source : <https://www.passeportsante.net/fr/Actualites/Nouvelles/Fiche.aspx?doc=2007102399>

## Annexe 2 : Codex de Buster Benson



Source : [https://onopia.com/codex-des-biais-cognitifs/#iLightbox\[gallery16126\]/o](https://onopia.com/codex-des-biais-cognitifs/#iLightbox[gallery16126]/o)

## Annexe 3 : Résultat de l'étude type nudges-gains énergétique



Source : Cadario, Romain and Pierre Chandon (2019), Which Healthy Eating Nudges Work Best? A Meta-Analysis of Field Experiments, Marketing Science.

## Bibliographie

- Aristote, *Les politiques*, trad. Pierre Pellegrin, Paris, Flammarion, 2015.
- Benveniste, Émile, repris par Fontanille Jacques, *La constitution de l'actant collectif comme préalable anthroposémiotique*, Séminaire de Paris, Novembre 2018.
- Bordron, Jean-François, « Le statut sémiotique du monde naturel et la question de l'objet », *Actes Sémiotiques* [En ligne], 2007, n° 110. Disponible sur : <<https://www.unilim.fr/actes-semiotiques/1572>>
- Couégnas, Nicolas ; Halary, Marie-Pierre et Alonso, Juan, *Recherches socio-sémiotiques : l'actant collectif*, Limoges, Pulim, 2001.
- Everaert-Desmedt, Nicole, « Réception d'une œuvre d'art : la pensée iconique » in Bérengère Voisin (éd.), *Du récepteur ou l'art de débiller son pique-nique*, Actes du colloque organisé par B. Voisin, les 26 et 27 mai 2011.
- Fontanille, Jacques et Zilberberg, Claude, *Tension et signification*, Liège, Mardaga, 1998.
- Fontanille Jacques, *Corps et sens*, Paris, PUF, 2011.  
— *La constitution de l'actant collectif comme préalable anthroposémiotique*, Séminaire de Paris, Novembre 2018.
- Frey, Bruno S., *Not Just for the Money: An Economy Theory of Personal Motivation*, Brookfield, Vermont / Edward Elgar, 1997.
- Greimas, Algirdas Julien et Courtés, Joseph, *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette, 1997.
- Greimas, Algirdas Julien et Fontanille, Jacques, *Sémiotique des passions. Des états de choses aux états d'âme*, Paris, Seuil, 1991.
- Herman, S. Edward et Chomsky, Noam, *Manufacturing Consent*, New York, Pantheon Books, 1988. [traduction française de Dominique Arias, *Fabriquer un consentement. La gestion politique des médias de masse*, Bruxelles, Investig'Action, 2018].
- Kahneman, Daniel, *Thinking, Fast and Slow*, London, Penguin, 2012.
- Peirce, Charles S., A Guess at the Riddle, cité dans Peirce, Charles S., *Ecrits sur le signe*, trad. Gérard Deledalle, Paris, Seuil, 1978.
- Pink, Daniel H. ; Rozenbaum, Marc ; Getz, Isaac et Rey-Millet, Frédéric, *La vérité sur ce qui nous motive*, Paris, Flammarion, 2016.
- Thaler, Richard H. et Sunstein, Cass R., *Nudge: Improving Decisions About Health, Wealth, and Happiness*, New York, Penguin Books, 2009.  
— *Nudge, comment inspirer la bonne décision*, Etats-Unis, Pocket, 2012.
- Thaler, Richard H., *Misbehaving: The Making of Behavioral Economics*, New York, W.W. Norton & Company, 2016.
- Uexküll, Jacob, Von, *Milieu animal et milieu humain*, Paris, Payot, Bibliothèque Rivages, traduction de Charles Martin-Fréville, 2015 (2010), *Streifzüge durch die umwellen von tieren und menschen – Bedeutungslehre*, (1956).
- Zilberberg, Claude, « Dissentiments, consentements... », in L'actant collectif, *Actes Sémiotiques*, Bulletin VIII, n° 34, 1985.

## Webographie

- <http://sircome.fr/changer-les-comportements-sans-le-dire/>
- <https://www.20minutes.fr/societe/2460471-20190228-passages-pietons-3d-bonne-idee-mal-trouver-marques>
- <https://www.greenit.fr/2018/05/02/nudge-vert-petits/>

Pour citer cet article : Jacques FONTANILLE, Julie LAIRESSE. « Les nudges et le contrôle sémiotique du milieu et du collectif », Actes Sémiotiques [En ligne]. 2021, n° 124. Disponible sur : <https://doi.org/10.25965/as.6778> Document créé le 11/01/2021

ISSN : 2270-4957

## Introduction

Par cette contribution nous nous proposons d'évaluer la perspective sensible et passionnelle des « manipulations douces ». Cependant, l'angle d'attaque sera légèrement différent de celui des autres contributions à ce recueil, qui analysent, à plusieurs égards, le parallélisme entre les *nudges* et la théorie sémiotique de la manipulation. Convaincu de ne pouvoir ajouter rien de nouveau à ce qui a déjà été affirmé, nous avons choisi de prendre un chemin « oblique », de ne pas traiter directement des *nudges*, mais d'en évaluer le rôle, la portée et les contours sémiotiques à travers un objet d'analyse qui en sera le « prétexte » : le phénomène des *fake-news*. Plus précisément, il s'agit de mettre en circuit ces deux pôles thématiques (*nudges* et sémiotique), en m'inspirant des lieux théoriques les moins discutés jusqu'à présent – d'un côté la théorie cognitive à la base de la proposition des *nudges* ; de l'autre le problème des passions en sémiotique – le tout par le biais d'un objet d'étude, le phénomène des *fake-news*, qui semble pouvoir les réunir.

Le choix des *fake-news* est principalement dû à deux raisons : la première est liée à l'actualité du débat qu'elles soulèvent, la deuxième – plus personnelle – concerne mes lectures sur ce thème qui ont motivé mon intérêt pour le projet consacré aux *nudges*.

### 1. Présentation de l'objet

Le débat sur les *fake-news* a été ouvert, *grosso modo*, au lendemain des élections présidentielles aux États-Unis en 2016, et du référendum sur le Brexit en 2017. Cependant, malgré la contemporanéité du phénomène en question, depuis quelque temps on propose de plus en plus d'abandonner cette expression désormais déblatérée de « fake-news ». L'intérêt est presque épuisé, la mode dépassée et surtout la recherche se déclare, en un certain sens, vaincue par les *fake-news*. La cause de la défaite semble être l'absence d'une définition objective de ce phénomène. En effet, toute tentative visant à circonscrire cet objet – qui semble pourtant facile à décrire – glisse dans différentes directions en mettant en évidence le caractère « liquide » des *fake-news*. De plus, cette « liquidité » se manifeste à chaque usage impropre du terme *fake-news* qui, à ce stade, semble se configurer plutôt comme un mot passe-partout que comme représentant d'une forme particulière de la nouvelle communication. Cet écueil est parfaitement exemplifié par l'idée naïve, et très répandue, de pouvoir envisager les *fake-news* comme des nouvelles caractérisées par de faux contenus. Mais cette définition se heurte à une objection banale : le faux, contenu dans les multiples formes de communication, existe depuis toujours. De plus,

si on reste focalisé sur le caractère « faux » de la nouvelle, on devrait pouvoir mesurer la quantité et la qualité de « fausseté » nécessaire pour identifier de véritables « fake-news ».

À la lumière de ces objections, il faut donc prendre une position permettant de circonscrire les *fake-news* comme objet d'étude. Dans cette direction, il semble nécessaire d'arrêter de creuser l'aspect empirique des *fake-news* dans l'espoir d'en trouver une définition univoque. Je pense, au contraire, qu'il suffit de les redéfinir dans le cadre plus général de la signification, en tant que *phénomènes responsables de la construction de sens pendant une époque déterminée de la communication*. Il s'agit d'un passage presque obligé, mais pas simple à réaliser, et qui, de fait, déplace le problème des *fake-news* sous le regard sémiotique.

### **1.1. La proposition de la « post-vérité »**

Dans cette revalorisation totale du problème on ne peut pas négliger la centralité d'un autre concept aujourd'hui très à la mode. Je me réfère au terme de « post-vérité », qui évalue, plus généralement, le phénomène des *fake-news* sous l'égide d'une sorte de transformation sociale toujours en cours. L'idée d'une *post-verité* représente un changement social qui, comme on peut l'imaginer, est la conséquence de la présence massive de nouvelles formes de la communication numérique et, en particulier, de supports technologiques correspondants. Notamment, le rôle de plus en plus considérable des réseaux sociaux et des algorithmes qui sélectionnent les contenus de nos supports numériques, aurait déterminé un important changement des mécanismes humains d'évaluation, d'interprétation, de croyance, sur les événements du monde. Dans cette perspective il est possible, *in fine*, d'expliquer que le fonctionnement quotidien de ce que nous appelons *fake-news*, ainsi que leur propagation massive, et surtout leur taux de croyance et d'adhésion, sont la cause – mais en même temps la conséquence – de l'époque de la *post-vérité* dans laquelle, depuis quelque temps, nous nous trouverions immergés.

### **1.2. Post-vérité et tradition sémiotique**

L'impression est que le concept même de *post-vérité*, déjà à partir de sa définition originale, renvoie à une vision profondément sémiotique. En effet – en tant que néologisme paru pour la première fois dans *l'Oxford English Dictionary* – le terme *post-vérité* « fait référence à des circonstances dans lesquelles les faits objectifs ont moins d'influence pour modeler l'opinion publique que les appels à l'émotion et aux opinions personnelles ». Autrement dit, à l'époque de la *post-vérité*, notre époque, la perception du réel, l'empirique, le vérifiable, seraient des facteurs secondaires dans la construction du sens, déterminé plutôt par les émotions, les sensations et les passions. Anna Maria Lorusso (2018) constate que dans ces termes la *post-vérité* est un contexte social particulier où la vérité n'est pas déterminée par une opération de vérification factuelle en relation avec la réalité empirique. Au contraire, il apparaît ici que, à l'instar de la tradition sémiotique, la vérité se configure précisément comme effet de sens, bricolé par différents éléments, parfois passionnels, qui manipulent constamment la pratique de croyance des énonciataires. Je reviendrai ensuite sur les passions comme éléments manipulateurs qui font croire en essayant de démontrer leur affinité avec la théorie des *nudges*. Pour l'instant il faut continuer de souligner que la vocation sociologique du concept de *post-vérité* décrit un principe clé de la sémiotique structurale, et pour cela : le « vrai » ne serait pas « proportionné » au « réel » mais à ce

que nous « croyons être vrai », c'est-à-dire à un jugement épistémique, sur la base d'un « savoir » discursif sur le monde, qui est à la base de la construction du sens. Et voilà que, dans cette perspective, la vérité est une construction sensée, déterminée par une praxis plaçant en son centre la pratique du « croire », ayant comme référent unique un monde déjà doté de sens, un « savoir », élaboré, partagé et transmis socialement<sup>214</sup>.

Toutes ces considérations conduisent à constater que *fake-news* et *post-vérité* ne révolutionnent pas les mécanismes sémiotiques de construction du vrai en tant qu'effet de sens « primordial ». Les principes généraux de la sémiotique en tant que théorie générale du sens semblent être prêts à recevoir le choc des nouvelles formes de communication. La seule différence à remarquer est que la révolution numérique, la surabondance d'informations, l'« infobésité », ont lâché la bride à ces processus de signification et les ont rendus plus extrêmes, entraînant des taux de croyance et d'adhésion beaucoup plus élevés que dans le passé<sup>215</sup>.

## 2. Les systèmes de la pensée

Où se rencontrent donc la théorie des nudges, la sémiotique des passions et la problématique des *fake-news/post-vérité* ? L'idée que je voudrais exprimer est très simple : d'un côté on a vu comment la perspective de la *post-vérité* délègue le « croire », en tant que mécanisme de construction du sens, à une influence passionnelle ; de l'autre, il faut désormais démontrer la proximité entre *nudges* et *fake-news* en rappelant qu'aujourd'hui la recherche sur ces dernières est jouée simultanément sur trois approches : la première pour la plus part technologique, s'adresse à l'étude des nouvelles interfaces numériques, des algorithmes, et ainsi de suite. La deuxième se concentre sur l'aspect social des nouvelles formes de communication numérique. Il ne faut pas oublier en effet que les êtres humains interagissent et donc communiquent les uns avec les autres à l'intérieur de réseaux sociaux, physiques et authentiques ou numériques et virtuels. Enfin, la troisième concerne l'individu en soi et la façon dont il intercepte, recueille et élabore les informations qui lui sont proposées par le monde de l'information et qui le conduisent, ou mieux, le manipulent en le conduisant, à tort ou à raison, à croire<sup>216</sup>.

Dans ce domaine, la ressource théorique principale est constituée par les études psychologiques de Daniel Kahneman et Amos Tverski (1979) qui, les premiers, ont remis en cause le modèle classique de la décision rationnelle. Leur idée principale est que les processus décisionnels humains, c'est-à-dire ce qui fait faire ou les différentes formes de manipulation, sont contaminés par des formes d'irrationalité prévisibles, et que notre cerveau formule des jugements et des évaluations au moyen de raccourcis mentaux. Cette thèse a été plus récemment développée seulement par Kahneman (2011), qui a décrit le fonctionnement de l'esprit comme une sorte de mécanisme exploitant deux systèmes de vitesse opposés selon les tâches à accomplir. En utilisant la terminologie propre à l'auteur : le « système 1 », ou de la « pensée rapide », est constitué de réactions intuitives, automatiques (peu conscientes ou délibérées) sur lesquelles reposeraient la plupart de nos décisions quotidiennes. L'intuition présente l'avantage de

---

214 Voir principalement Greimas (1983).

215 Cf. Di Caterino (2020).

216 La recherche actuelle a accordé une grande place à ces trois domaines : technologique, cognitif et social, responsables, de manières différentes, de l'avènement de la *post-vérité* et du phénomène des *fake-news*. Une perspective essayant de les rassembler se trouve dans le livre de Veltri et Giuseppe Di Caterino (2017).

la rapidité et de l'efficacité dans plusieurs contextes. Elle se développe avec l'expérience et utilise des raccourcis mentaux et des biais cognitifs, c'est-à-dire des formes d'irrationalité prévisibles. Le « système 2 », ou de la « pensée lente », c'est la pensée que nous connaissons tous, la pensée la plus délibérée (dirigée consciemment), analytique et logique. C'est la pensée qui intervient lorsqu'un jugement intuitif (rapide) est insuffisant, en permettant de réduire les effets négatifs de ce dernier. Cette pensée est plus lente et requiert plus d'efforts.

Dans la perspective d'un croire établi par des facteurs passionnels, le travail de Kahneman devient intéressante car il montre que les êtres humains prennent des décisions uniquement (ou majoritairement) sur la base des réactions du « Système 1 », qui est aussi le plus influençable par les émotions. En ce qui concerne l'adhésion aux *fake-news* en tant qu'objets avec un fort apport pathémique, la théorie qui vient d'être exprimée, celle même utilisée pour la proposition des *nudges*, fournit une explication convaincante.

### **2.1. À propos des nudges**

Comme l'ont déjà observé d'autres contributeurs, rappelons que la théorie des deux systèmes de Kahneman est le nœud de la proposition des *nudges* élaborée par Richard Thaler et Cass Sunstein (2010). En exploitant les structures cognitives de l'individu, notamment des raccourcis mentaux et biais cognitifs, Thaler et Sunstein envisagent la possibilité de « pousser doucement » l'individu à choisir parmi l'ensemble des options disponibles ce qui lui convient le mieux, dans son intérêt propre, et pour l'intérêt collectif.

Bien que la théorie cognitive à la base des *nudges* offre, d'un côté, une contribution importante pour expliquer le phénomène des *fake-news*, de l'autre, la proposition *nudge* trouve des limites à l'intérieur de ce même contexte. Parmi les formes possibles d'éducation à l'usage du web, les interventions de type *nudge* sont utiles mais elles ne peuvent pas être envisagées comme la solution complète au problème. On sait bien que même l'utilisateur le moins expert utilise généralement internet et le web comme canal d'information et de recherche. Pourtant, dans la plupart des cas, les usagers ne reçoivent pas d'instructions pour l'utilisation correcte de ce formidable instrument de connaissance. En d'autres termes, la condition de surabondance informationnelle partiellement « fake » et la présence d'autres facteurs sociaux et technologiques, déclenchent la pensée rapide et les biais cognitifs mais, malheureusement, pas dans la direction prévue par la proposition « paternaliste » des *nudges*.

### **2.2. Passions et manipulation « douce »**

En résumant : on estime que, de nos jours, le mécanisme de construction du sens du monde est en grande partie déterminé par la pensée rapide, inconsciente et passionnelle du Système 1, qui de fait est aussi le principal responsable de la *post-vérité* et ainsi le promoteur de l'adhésion, et de la croyance aux *fake-news*. Par ailleurs, il est largement admis, non sans raison, que, pour leur fonctionnement, les fausses nouvelles tirent parti de l'aspect émotionnel, passionnel et non pas rationnel. Dans cette direction, donc, le Système 1, fondé davantage sur l'aspect passionnel, manipule la pratique du croire des sujets, en faisant émettre des sanctions épistémiques sur un monde partiellement inexistant mais à forte composante pathémique. En traduisant cette intuition à l'intérieur de la sémiotique des passions,



on constate que ces dernières *font faire*, ou mieux, en ce cas, *font croire*, et que les *fake-news* en sont le meilleur exemple.

Or, il me semble que la plupart des discussions qui sont développées dans cet ouvrage ont essayé de circonscrire et de souligner le fait que la manipulation des *nudges* est de type pathémique. Les passions paraissent donc être impliquées dans la pratique de l'agir et pouvoir jouer un rôle important sur le terrain des différentes manipulations, y compris celles du « faire croire ». Dans cette perspective, il suffit de réfléchir aux résultats déjà obtenus par la sémiotique des passions à l'intérieur de l'économie de la théorie de la narrativité pour confirmer que les passions *font*, et surtout *font-faire*, ou bien qu'elles aident à *faire* ou à *faire ne pas faire*. Les passions partageraient la capacité d'imposer au sujet, pendant une certaine période de temps, une perspective particulière sur le système de valeurs déterminant la réorganisation de ses programmes d'action.

Dans un article qui retrace historiquement le rôle manipulateur des passions à l'intérieur de la théorie de la narrativité en sémiotique, Tarcisio Lancioni (2012) passe en revue les chercheurs qui ont, depuis longtemps déjà, remarqué cette dimension : *in primis* Paolo Fabbri e Marina Sbisà, qui décrivent la capacité des passions à intervenir dans les programmes narratifs, c'est-à-dire dans la redéfinition des valeurs, en faisant-faire aux sujets ce qu'ils n'auraient autrement pas voulu faire ou n'auraient pas dû faire, en influant sur l'acquisition ou la perte de la compétence, du savoir et pouvoir faire<sup>217</sup>. Lancioni se fait promoteur de ce point de vue qui permet de considérer que les passions n'appartiennent pas spécialement à l'intériorité d'un certain actant, mais qu'elles peuvent être elles-mêmes des actants, c'est-à-dire qu'elles peuvent manifester, « incarner » des rôles actantiels manipulateurs. Cependant, le même auteur fait observer que cette déclinaison narrative des passions a été suggérée également, même si implicitement, par Greimas et Fontanille, dans un passage qui relance la capacité des passions à remplacer le Destinateur<sup>218</sup>. Mais, pour accepter cette capacité des passions à figurer comme Destinateur, on doit nécessairement refuser la conception de ce dernier en tant que figure anthropomorphe, pour le reconnaître, grosso modo, comme un univers de valeurs culturelles, partagées socialement, assumées par le Sujet. Ce type de « destinateur diffus » (en quelque sorte « nuageux »), ou « destinateur collectif », ne renvoie à aucun acteur en particulier, sachant que tous les actants sont à envisager comme des « fonctions ». Ce dispositif pourrait être abordé comme une *tonalité pathémique et modale diffuse* qui déterminerait les comportements des actants<sup>219</sup>. Dans cette direction, les pratiques, tant individuelles que collectives, seraient donc déterminées par un enchevêtrement en

---

217 Fabbri et Sbisà (1985).

218 « Nous n'avons guère évoqué, sinon incidemment, les structures actantielles anthropomorphes qui, à côté de l'objet de valeur et du sujet de quête, disposent, sur l'axe de la communication des valeurs, le Destinateur et le Destinataire ; ces deux rôles nous seront de peu d'utilité ici. En effet, même si le Destinataire est directement concerné par les passions, la seule mise en place du ou des sujet(s) d'état suffit la plupart du temps pour traiter économiquement les configurations passionnelles. Quant au Destinateur, son rôle est considérablement amoindri par la passion ; que le Destinateur soit à l'origine ou pas d'un programme, on s'aperçoit que la passion du sujet suffit au développement du dit programme, au point qu'il apparaît comme autonome à l'égard d'un éventuel Mandateur ou Manipulateur ; ce qui ne veut pas dire que le Destinateur ne peut pas installer des passions chez le sujet ; cela signifie seulement que, tel le monstre échappant au docteur Frankenstein, le sujet passionné échappe au contrôle de son Destinateur, une disposition passionnelle ayant été substituée au faire faire du Destinateur » (Greimas et Fontanille, 1991, p. 64).

219 Cette idée « du destinateur diffus » de nature pathémique a été suggérée par Jacques Fontanille – que je remercie –, suite à la discussion à la fin de cette intervention.

constant « ajustement » de manipulations rationnelles et passionnelles, individuelles et plus ou moins diffuses qui se projettent sur les systèmes de croyances des *formes de vie*<sup>220</sup>.

Pour terminer rapidement et de manière tout à fait provisoire, il semble qu'une approche cohérente, tenant ensemble la théorie des *nudges* et la sémiotique, devrait passer par la thématique des passions qui semblent, en fait, pouvoir expliquer le fonctionnement de leur manipulation « douce ». Enfin, pour faire écho aux invitations réitérées de Jacques Fontanille à réviser la narrativité classique en fonction des différentes nuances du faire-faire, il nous semble que le chemin à suivre est celui des passions qui soumettent le Sujet aux différentes formes de la manipulation, des plus dures aux plus souples, ou douces : elles incitent, influencent, en déterminant de nouvelles architectures de valeurs, de nouvelles orientations vers la valeur en mesure de remplacer les programmes narratifs prévus, ou simplement réitérés par routine, en proposant, soumettant, offrant ou suggérant des programmes narratifs alternatifs.

### **Bibliographie**

- Di Caterino, Angelo, « Fake news : une mise au point sémiotique », *Actes Sémiotiques*, n° 123, 2020.
- Fabbri, Paolo et Marina Sbisá, « Appunti per una semiotica delle passioni », *Aut-Aut*, n° 208, 1985.
- Fontanille, Jacques, *Formes de vie*, Liège, Sigilla, Presses Universitaires de Liège, 2015.
- Greimas, Algirdas Julien, « Le contrat de véridiction » et « Le savoir et le croire : un seul univers cognitif », *Du Sens II*, Paris, Seuil, 1983.
- Greimas, Algirdas Julien et Jacques Fontanille, *Sémiotique des passions. Des états de choses aux états d'âme*, Paris, PUF, 1991.
- Kahneman, Daniel, *Système 1 / Système 2 : Les deux vitesses de la pensée*, Paris, Flammarion, 2011.
- Kahneman, Daniel et Amos Tversky, « Prospect Theory : An analysis of decision under risk », *Econometrica*, n° 47, pp. 263-291, 1979.
- Lancioni, Tarcisio, « Tra passione e narrazione », *E/C rivista on-line dell'associazione italiana di semiotica*, 2012.
- Lorusso, Anna Maria, *Post-verità*, Rome-Bari, Laterza, 2018.
- Thaler, Richard H. et Cass R. Sunstein, *Nudge - La méthode douce pour inspirer la bonne décision*, Paris, Vuibert, 2010.
- Veltri, Giuseppe et Giuseppe Di Caterino, *Fuori dalla bolla*, Milan, Mimesis, 2017.

Pour citer cet article : Angelo DI CATERINO. « Nouvelles formes du faire-croire : Le rôle de la théorie des nudges et des passions dans les fake-news », *Actes Sémiotiques* [En ligne]. 2021, n° 124.

Disponible sur : <<https://doi.org/10.25965/as.6785>> Document créé le 11/01/2021

ISSN : 2270-4957

---

220 Cf. Fontanille (2015).

## 1. Le contexte

Il y a un peu moins d'une dizaine d'années, juste après l'ouverture de son *Musée des Beaux-arts* (le musée *BAL*) et en référence au fort intérêt suscité médiatiquement par son *Musée de la Résistance*, la ville de Limoges entreprenait une campagne de communication dans le métro parisien avec pour titre « Limoges, 2 musées ». Pour la ville, à travers une telle action, il s'agissait, moyennant un biais culturel, d'inciter les parisiens à inscrire aussi Limoges, dans leur périple estival, comme une destination à la mesure de leur exigence.

En procédant de cette manière, la ville de Limoges s'inscrivait dans un vaste mouvement engagé dès 2002-2004 en France et en Europe par diverses villes et régions avec pour objectif de faire de leur ville une véritable marque, désirable d'abord pour des imaginaires réels ou créés. On parlait ainsi de « city branding », de « marketing urbain » ou encore de « marketing territorial ».

À l'instar de ce qui se passait depuis des années déjà aux États-Unis et principalement pour la ville de New York, des stratèges territoriaux en Europe décidaient de plancher aussi pour considérer leurs territoires et villes comme des marques, avec une identité et des valeurs propres. L'idée, comme on le fait en marketing commercial, est de les mettre en valeur (de les vendre même) afin d'attirer de manière offensive des publics, des entreprises ou des investissements ; le chercheur Boris Maynadier qualifie cette transformation d'organisation des « potentialités stratégiques de la ville »<sup>221</sup>.

Il s'agit donc bien d'un phénomène, avec, de ce fait, un usage pour le moins enthousiaste des fondamentaux du marketing. D'un côté, des territoires qui choisissent de parier sur leur identité intrinsèque et de l'autre, ceux qui choisissent de mettre en avant un ou différents atouts de leur potentiel d'attraction. En réalité, il convient de dire que le spectre des partis pris est bien plus large, comme habituellement en marketing, ce qui d'ailleurs n'en finit pas de susciter des réactions parfois hostiles, des experts y voyant une façon de soumettre « aussi ! » désormais les espaces publics à la « marchandisation ».

Toutefois, à côté de cette approche offensive ou face à elle, une autre manière plus subtile opère, avec des ambitions moins hégémoniques, c'est celle qui s'adresse à des publics déjà acquis ou installés dans un territoire spécifique.

---

221 Voir le blog : <https://www.pop-up-urbain.com/contributions/a-qui-profite-le-city-branding-demain-la-ville/> cité le 12 janvier 2020

Des territoires proposent ainsi des jeux d'énigmes, de « geocaching ». Sous le couvert d'un concours de chasse aux trésors, ces jeux consistent à créer des parcours qualifiés, dont les circuits et les étapes ne procèdent pas d'autre chose que de tactiques, pour conduire à une découverte plus souple et moins contrainte des atouts des territoires. Il en est du jeu « *Terra Aventura* », bien connu dans l'ex région Limousin, devenue Nouvelle Aquitaine. Ce jeu, comme la plupart des jeux, est fait de défis, de niveaux de difficultés, d'énigmes, parfois de ratés programmés, et parfois aussi de rétributions facilitées. Au final, l'air de rien, tout ceci n'est en réalité qu'une forme de tactique pour conduire à une découverte plus douce et différente du territoire. Telle sera notre hypothèse.

Notre proposition est définitionnelle. À partir du champ problématique du marketing, il s'agira de tabler sur la pertinence signifiante d'une telle opération. Il est question de tactique comme nous le disions, mais d'une tactique en décalage avec les fondamentaux habituellement attendus pour une pratique marketing frontale. Alors qu'en fin de compte, il s'agit d'affirmer l'intérêt d'un territoire, le parti pris d'un tel jeu est de s'appuyer d'abord sur les éléments non-pertinents du véritable objectif qu'il vise. Quels en sont les tenants ? Cela correspond en tout point à ce que nous choisissons depuis quelque temps de nommer en sémiotique, le *mode mineur de la signification*. Pour ce mode, le sens émerge dans la mesure où les éléments pertinents qui le déterminent opèrent *en moins* (ils peuvent aussi opérer en surplus), c'est-à-dire hors de son exécution effective.

En explorant les analysables possibles du jeu *Terra Aventura*, nous comptons montrer qu'un des modes du procédé qui le définissent a partie liée avec ce qu'il est convenu d'appeler désormais le « nudge », c'est-à-dire cette forme d'incitation qui, tout en agissant fortement sur les manières de faire et d'être d'un destinataire consommateur, ne donne jamais l'impression de l'y contraindre.

### ***Le jeu***

*Terra Aventura*, c'est l'opportunité de découvrir la Nouvelle-Aquitaine et le « geocaching », en plongeant dans un univers captivant. Voici la définition que ses promoteurs en donnent :

Des boîtes, appelées « caches », sont dissimulées dans la nature. Le but ? Découvrir leurs emplacements et les trésors qu'elles contiennent ! Dans les caches de *Terra Aventura* vivent les Poïz, de petits personnages aux caractères bien trempés, présents sous la forme de badges à collectionner. Pour les débusquer, c'est simple : choisir un parcours, se laisser guider, répondre aux énigmes et le tour est joué !

Le jeu décline également une charte sous la forme de 7 règles :

- **Règle n° 1** : mousses, murets, plantes et bâtis tu chouchouteras
- **Règle n° 2** : un Poïz par personne tu adopteras
- **Règle n° 3** : un petit objet personnel dans la cache tu déposeras
- **Règle n° 4** : ton récit d'aventure dans le carnet tu conteras
- **Règle n° 5** : la boîte à sa place exacte tu reposeras
- **Règle n° 6** : discrets comme une ombre tu seras
- **Règle n° 7** : sur un os tu es tombé ? L'office de tourisme tu préviendras !

Soient les deux questions centrales de notre intervention, d'un côté la « gamification », en réalité une configuration stratégique, faite de calculs et de résolutions d'énigmes, de l'autre une exploration spatiale, c'est-à-dire une configuration faite d'itinéraires, si ce n'est en réalité de trajectoires. Le fait sémiotique que nous souhaitons questionner se manifeste autrement. Il est résiduel et concerne le bénéfice que ses pratiquants retirent de ce jeu. Alors qu'on annonce en effet une aventure stratégique, faite de recherches, de pièges et d'énigmes à dénouer, les réactions exprimées, principalement dans les avis et les évaluations des pratiquants <sup>222</sup>, soulignent certes des bénéfices liés aux trouvailles programmées par le jeu, mais surtout aussi autre chose, des découvertes de lieux mémorables, insolites ou insoupçonnés de la région. Il s'ensuit une réelle interrogation sur les conditions sémiotiques d'une telle variation, si ce n'est d'une telle variété. Qu'en est-il exactement ?

## **2. De la sanction à la moralisation**

Le modèle habituel en sémiotique pour traiter de telles interrogations est évidemment narratif. D'emblée, ce à quoi nous avons affaire concerne l'évaluation de l'action ou de la performance d'un sujet ; c'est la phase narrative de la sanction. Selon toutes les apparences, cette sanction, pour nos avis et évaluations, est cognitive. En général, il s'agit d'avis et d'évaluations très positifs, souvent avec une charge émotionnelle dithyrambique. Plus qu'un jeu, les pratiquants reconnaissent surtout à cette aventure diverses vertus qui en font une prestation avec un apport autre que le seul bénéfice pragmatique, fut-il résiduel, c'est-à-dire une valeur ajoutée, bien au-delà de ce qui est prévu *a priori* par sa promesse opérationnelle, dénouer des pièges, résoudre des énigmes. L'ensemble des commentaires, en même temps qu'ils font état des bénéfices opérationnels, augmentent toujours ces derniers d'une évaluation complémentaire orientée vers autre chose. C'est cette évaluation complémentaire qui interpelle. En voici quelques exemples.

- *Super concept !! Les enfants ont adoré et ne se sont même pas rendu compte de la distance parcourue. Ils sont fiers d'arborer leurs badges et ont hâte d'en récolter d'autres.*
- *Génial ce jeu en plein air, une vraie aventure, on a besoin de plein air, de nature et Terra Aventura est une superbe idée pour y remédier. En plus on peut même y faire participer nos enfants ou petits-enfants lors de leur visite chez nous.*
- *Cela fait un Bon moment que j'ai découvert cette appli. Mais nous n'avions pas encore fait de cache. 3 découvertes en deux jours ! Je crois qu'on va devenir addict rapidement ! J'adore c'est top et ça amuse beaucoup les enfants. Merci. Dommage qu'il n'y en est as plus dans le Libournais.*

L'analyse révèle des énoncés dont le statut en tant que sanction cognitive ne fait pas de doute : une action a été entreprise, aller à l'aventure pour débusquer des caches disposées auparavant par les concepteurs du jeu ; cette action, une fois achevée, toujours de manière positive, donne lieu à diverses manifestations de satisfaction, ce qui serait l'équivalent de la sanction cognitive.

---

<sup>222</sup> Nous prendrons strictement en compte les avis repris sur la page facebook suivante, qui est une page ouverte et mise à disposition officiellement pour ce jeu : <https://www.facebook.com/pg/terraaventura/reviews/>

A l'inverse de la sanction pragmatique qui résulte de la conformité de l'action du sujet avec le cadre axiologique posé dans la phase contractuelle, la sanction cognitive, comme l'indique le *Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, est « un jugement épistémique sur l'être du sujet et, plus généralement, sur les énoncés d'état qu'il surdétermine grâce aux modalités véridictives et épistémiques » (Greimas et Courtés, 1986, entrée « Sanction », p. 320). Bien évidemment, on voit que ces réactions font plus que porter uniquement sur l'être du sujet. Dans leurs analyses, Greimas, puis Courtés, ont souvent donné l'impression que cette sanction n'était déductible que moyennant les aboutissants du parcours ou du programme narratif ; ce qui correspond à l'illustration qu'ils en donnent dans la suite de leur définition : « Du point de vue du destinataire-sujet, la sanction cognitive équivaut à la reconnaissance du héros et, négativement, à la confusion du traître. La reconnaissance par le Destinataire est la contrepartie de l'épreuve glorifiante, assumée par le Destinataire-sujet ». On sait que les choses ont changé depuis, et du fait de Greimas lui-même.

Pour rappel, s'interrogeant sur la portée sémiotique du « beau geste » comme forme de vie, Greimas constate une séquence particulière qui vient ponctuer différemment l'articulation du schéma narratif tel qu'établi originellement. À la différence de la sanction cognitive dont la pertinence n'est possible que pour solder la réalisation totale de l'action qui a été instaurée dans le cadre axiologique posé au départ, il est possible de déduire cette autre séquence à partir de n'importe quelle étape du parcours du sujet. Greimas propose d'en rendre compte sous la forme d'une « morale narrative », autrement dit, cette forme résiduelle susceptible de se dégager du parcours *a posteriori* du sujet. En tant que telle, la morale narrative n'est pas programmée, ni attendue, elle peut résulter de n'importe quel stade de ce parcours y compris en déconnexion totale avec le cadre contractuel de l'action. Tel nous semble le mode d'être précis des avis et évaluations des pratiquants du jeu *Terra Aventura*. Et c'est ainsi qu'on comprend mieux la nature de jeu.

### ***Un paradoxe***

Tel qu'il est évalué par les pratiquants, ce jeu l'est souvent à la fois pour sa part performantielle, c'est un jeu avec des énigmes à résoudre et des choses à trouver ; et pour sa part exploratoire, c'est un jeu fondé sur une exploration spatiale.

L'évaluation performantielle est la plus conforme aux objectifs opérationnels, tels qu'indiqués par la définition du jeu. Avec des modulations évidemment. Les avis et évaluations insistent soit sur des résultats effectifs (avec des échecs et des réussites, surtout des réussites), soit sur les bénéfiques cognitifs ou affectifs que le jeu procure : *les enfants sont fiers d'arborer leur poi'zs*.

Pour la part exploratoire, ces avis et évaluations caractérisent les espaces explorés comment étant des « endroits », des « lieux », des « villages », la « région », des « paysages », des « sites ». Autrement dit, l'espace décrit l'est d'abord comme un territoire ou surtout comme un patrimoine ; de ce fait, il procède de valeurs objectives, ou plus précisément objectivées, du fait de l'identification de cet espace comme biens thésaurisables par exemple. Et ces avis et évaluations parlent aussi de « balades », de « promenades », quelques fois de « parcours magiques ». Autrement dit, une description de l'espace en tant que trajets, appropriables qualitativement en fonction du type particulier de mouvements qu'on y exerce. Il est possible de supposer ici plusieurs configurations, selon qu'on prend en compte l'étendue du lieu, les obstacles qui le ponctuent ou encore la disponibilité des promeneurs qui l'explorent, à la

manière des conditions qui déterminent la typologie des usagers du métro, élaborée par Jean-Marie Floch (1986).

Nous retrouvons ainsi, sous deux modalisations, les définissables intrinsèques par lesquels les gestionnaires de *Terra Aventura* décrivent eux-mêmes ce jeu : un déplacement au sein d'une zone géographique dédiée, souvent balisée, ponctuée d'étapes et d'énigmes à résoudre pour repérer des caches et gagner des poi'zs. Ils confortent cette définition en la matérialisant par une application numérique sous la forme d'une cartographie dynamique de type *google maps*. Cette application est mise à disposition pour servir de guide, d'une trajectoire à l'autre, d'un point de référence à l'autre, afin d'accompagner les pratiquants dans leur recherche.

Et les choses se déroulent ainsi. Or, reste le modèle théorique qui sous-tend l'ensemble des évaluations et avis des pratiquants. Ce modèle est fondamentalement paradoxal, entre le jeu ainsi décrit, qu'il le soit pour sa part performantielle (trouver des caches et des poi'zs) ou pour sa part exploratoire (parcourir des trajets) et les évaluations résiduelles des pratiquants, qui en reviennent avec le sentiment d'avoir découvert des choses sublimes et d'avoir vécu des expériences inoubliables ou à renouveler.

### **3. En-deça des détails : le mode mineur et les nudges**

Reprenons, dans leur expression, divers exemples illustratifs de ces avis et évaluations des pratiquants du jeu *Terra Aventura*.

- *On redécouvre des coins que nous avons toujours eus sous le nez sans y prêter attention.*
- *Même autour de chez nous, nous découvrons à chaque fois des paysages magnifiques, du patrimoine, de l'histoire.*
- *On a fait des découvertes dans un lieu que l'on croyait connaître... ludique sympa... énigmes simples.*
- *Ça permet de visiter des villages où on n'ira probablement pas. Y a des supers balades et pour les enfants c'est top ils sont à fond dedans.*
- *Une initiative vraiment excellente qui permet, tout en se promenant, de découvrir et d'en savoir plus sur notre patrimoine. Une multitude d'endroits insoupçonnés à découvrir.*
- *De belles découvertes, des parcours attrayants, des rencontres insolites et du plaisir en famille.*

Ces avis et évaluations, dans leur énoncé, réfèrent à des « coins que nous avons toujours eus sous le nez sans y prêter attention », de « jolis endroits, insoupçonnés », à des « surprises heureuses », à des « parcours attrayants », à des « rencontres insolites ». Autrement dit, l'univers de référence induit n'est plus celui instruit par les initiateurs du jeu, comme un jeu pour résoudre des énigmes et trouver des caches. Restent ici surtout les seules impressions *in situ*, en lien avec la réalité figurale dans laquelle les pratiquants sont plongés. D'un jeu, les discours transportent le regard principalement sur le lieu où celui-ci se tient. Mais alors, le fait sémiotique change aussi de nature. Il est *a minima* substantiel. On parle d'autre chose et moins du jeu dans sa performance ; c'est cette autre chose qui devient pertinente.

En adoptant la perspective des « plans d'immanence et des niveaux de pertinence » proposée par Jacques Fontanille, le mode sémiotique qui s'exerce ainsi, selon nous, est celui de l'intrusion ou plus précisément celui de la non coïncidence entre plans. Alors que la topique première, définissable en tant

que pratiques-stratégies, est bien celle d'un jeu, ce mode sémiotique s'induit comme un fait paradoxal dès lors que ce jeu est figuré par les avis et les évaluations des pratiquants. De ce point de vue, s'il est possible de dire, en conformité avec la définition retenue par Greimas pour élaborer la morale narrative, que ces impressions ont un ancrage syntagmatique, en réalité, ce dernier s'exécute, non plus sur le fond de l'axiologie particulière du jeu en tant que jeu d'énigme (vs sanction cognitive), mais essentiellement sur le fond d'une esthésie.

Greimas et Fontanille appellent « moralisation » (Greimas et Fontanille, 1991) une telle sensibilisation. Peu importe si celle-ci se réfère ou non au système de valeur en propre de l'action, du moment qu'elle reste inhérente à ce dernier. Pour le dire autrement, les avis et évaluations, en figurant différemment le jeu comme la source d'une esthésie, en surplus de ce qui le définit en soi, c'est-à-dire comme performance, ont pour effet d'insérer une zone de contingence démultiplicatrice<sup>223</sup> qui inscrit autant de champs problématiques à même de sensibiliser ce jeu de différentes manières. Il convient de s'y intéresser.

Nous rappelons ici notre modèle théorique par lequel nous tentons de formaliser le principe syntaxique qui sous-tend, selon nous, cet effet de paradoxe possible entre plans :

*Une topique < une problématique < une zone de contingence démultiplicatrice < une résolution.*

Tout part d'une topique (telle expression ou tel contenu) manifestée suivant un niveau d'immanence spécifique : c'est une forme *in situ*, procédant de sa propre substance ; cette topique, du fait d'une problématique particulière, est remaniée, introduisant ainsi, de fait, c'est-à-dire de force, une zone de contingence démultiplicatrice ; la résolution de cette zone de contingence a pour effet l'instauration d'une nouvelle substance (ou d'une nouvelle topique) avec pour conséquence une mise en minorité de la première : la topique est affaiblie, ce qui permet de faire émerger une singularité. L'effet de paradoxe est obtenu dans la mesure où cette résolution met aux prises deux plans d'immanence qui ne peuvent coïncider.

La situation est celle d'un acte perceptif qui opère en complément ou plus précisément en surplus d'une configuration narrative déjà régie par sa propre exécution. Le jeu se tient sur un site, or ce site parce qu'exploré, c'est-à-dire disponible et exposé aux participants tout au long de leurs opérations, finit par se prêter de façon naturelle à une saisie qui ne concerne plus alors en propre que son mode d'apparaître. Il peut être agréable, désiré, ou moins aussi. En l'occurrence, les avis et évaluations retenus montrent que ce site est vécu en général de manière plus que positive. En clair, nous ne sommes pas loin de cette forme de perception bien connue en psychologie qu'on désigne sous le concept d'*effet de simple exposition* :

Décrit par Robert Zajonc (1968), l'effet de simple exposition est un type de biais cognitif qui se caractérise par une augmentation de la probabilité d'avoir un sentiment positif envers quelqu'un ou quelque chose par la simple exposition répétée à cette personne ou cet

---

<sup>223</sup> Didier Tsala Effa, « Jeux de substances au cœur des niveaux de pertinence et plans d'immanence », à paraître, in Bertrand Denis, Darrault-Harris Ivan, *Hommages...*



objet. En d'autres termes plus nous sommes exposés à un stimulus (personne, produit de consommation, lieu) et plus il est probable que nous l'aimions.

Le paradoxe résulte de la manière dont cet « effet de simple exposition » intervient. Il intervient non pas tant pour ponctuer le déploiement syntagmatique de ce jeu en tant que configuration narrative, mais, nous l'avons dit, bien *en surplus*, c'est-à-dire pour y introduire une ou des interférences paradigmatiques. Il est donc facile de comprendre que divers possibles soient envisageables. Tout dépend des expériences particulières que chaque participant aura éprouvées ou aura à éprouver durant son périple à travers le site.

Bien évidemment, ces expériences ne peuvent être que subséquentes à la structure du jeu. De quel point de vue ?

Le premier constat, déjà souligné, est que ces avis et évaluations ne sont jamais, par définition, que des discours de fin. Ils closent une expérience vécue d'un objet qui n'est plus, mais qui a laissé une trace ou impression de souvenir par exemple. En d'autres termes, à l'instant même où on s'emploie à parler de cet objet, on n'a plus à disposition, c'est-à-dire *in situ*, les traits minimaux qui le composent. Ce qu'il en reste n'est qu'une somme de détails, dont l'importance n'irait pas de soi *a priori*, si ce n'est du fait de leur seule présence : « des coins que nous avions sous le nez sans y prêter attention » ; « autour de chez nous, nous découvrons à chaque fois des paysages magnifiques, du patrimoine, de l'histoire » ; « des découvertes dans un lieu que l'on croyait connaître... ludique sympa ».

L'anthropologue Albert Piette s'intéresse à de telles formes d'expression dans un tout autre cadre, pour établir de quelle manière on parvient à réguler le risque d'oubli (suite à un deuil par exemple). Il y voit « un espoir, celui de capter, de garder, au-delà de la mort, des traits caractéristiques, ceux qui pendant la vie s'accumulaient sans être l'objet d'un décryptage attentif » (2009, p. 93). Selon lui, l'enjeu est d'abord mnésique. Face au risque de l'oubli, l'expérience de la perception immédiate passe en effet part une mise entre parenthèses des traits constitutifs de l'objet qui en subit la menace pour n'en retenir que la reconnaissance d'une signification autre qui s'impose. On ne cherche pas à se rappeler, une simple conscience immédiate, quelle qu'elle soit, suffit.

L'expérience de cette perception immédiate ne suppose pas de décomposer la forme dans ses traits constitutifs. Incapable de les identifier sur le champ, l'homme en a néanmoins une certaine conscience. Il les reconnaît sans les identifier comme si cela suffisait pour comprendre la signification de la forme. (*Ibid.*, p. 92)

Or, à suivre encore Piette, on n'invente rien. Ce que de tels détails font resurgir ne sont que des formes fragmentaires, c'est-à-dire (paradoxalement en effet) des traits toujours propres à l'objet, mais qui n'étaient pas manifestes, « qui étaient stockés, sans qu'il le sache, dans sa mémoire ». Piette parle précisément de « fragment non réfléchi en vue de la perception courante d'une présence concrète » (*ibid.*). Tel nous semble en effet le principal enjeu de sens ici, visualiser un effet de présence pour fixer quelque chose qui tend vers l'oubli.

Pour le travail de deuil, Piette retient l'écriture, la peinture ou encore le dessin comme essentiels pour ce faire, c'est-à-dire pour tenter de fixer ces détails, avant qu'ils ne reculent trop rapidement dans

le passé. Il s'agit d'exercices de notation ; et ces exercices sont ce qui permet de gérer le risque d'oubli : la perception immédiate correspond ainsi à un souvenir, peut-être une réminiscence, c'est-à-dire, pour reprendre une définition platonicienne, la résurgence de quelque chose « acquis ailleurs ». C'est cet ailleurs qui est sensibilisé. Il peut prendre et se manifester sous différentes formes : présence mentale, présence concrète, présence écrite, peinte ou dessinée.

Il en est ainsi du statut sémiotique de nos avis et évaluations. Ce statut est notationnel, c'est-à-dire fragmentaire. Alors qu'un jeu est proposé et qu'une autre chose s'est de fait imposée, ces avis et évaluations interviennent opportunément pour la fixer, avant qu'elle ne s'en aille, en fait, avant qu'elle ne se replie à nouveau dans la mémoire.

#### **4. Conditions d'une sémiose**

Nous en arrivons aux conditions stratégiques du jeu *Terra Aventura* en tant que forme d'incitation douce. Face aux approches frontales du marketing territorial, ce jeu ne vaut que dans la mesure où son implantation conduit à en perdre les détails objectifs. En faire l'expérience aboutit à ne garder qu'une forme. Cette forme est le résultat d'une saisie dont la source n'est plus ; on sensibilise autre chose qui était stocké dans la mémoire, mais qui n'est pas manifeste. Telle en est la sémiose : dans l'approche du tourisme, on se fabrique sa propre image mentale du lieu visité, qui reste en mémoire bien au-delà du moment vécu, contrairement à l'approche habituelle du marketing frontal qui vise la consommation immédiate d'une matière territoriale de manière passive. L'expérience de la perception mémorable n'est possible que par la mise en activité du touriste et par sa mobilisation cognitive et affective. Ce changement de rôle induit par l'application engendre un changement de disponibilité émotionnelle : l'individu est mis en condition pour envisager la singularité du territoire comme intéressante.

Le travail qui précède a consisté à caractériser les conditions de cette saisie.

Nous reprenons ici la somme des éléments retenus, qui correspondent selon nous à la manière d'être de ce jeu en tant que nudge :

(1) Un potentiel de pluralisation, induit nécessairement par le jeu. Ce potentiel est contingent. Nous l'avons vu, ce jeu se produit sur un site qui, par sa nature, invite à une saisie esthétique, activée par le fait d'un biais cognitif particulier, *l'effet de simple exposition* : la conséquence est un effet d'intrusion où, alors qu'on s'attendrait à des avis et évaluations en lien avec le déploiement syntagmatique du jeu, celui-ci est actualisé par des interférences paradigmatiques qui révèlent surtout autre chose ou d'autres choses : ce sont ces choses qui deviennent pertinentes. Ces éléments concernent ensuite (2) la mise entre parenthèses des traits minimaux définitoires de ce jeu en tant que jeu. Les avis et évaluations formulés une fois le jeu achevé et l'expérience vécue, induisent un effet de déconnexion entre ce qu'ils en disent et les efforts produits pendant le jeu, chercher, marcher, se tromper par exemple. Ces éléments concernent enfin (3) le statut résiduel de ce jeu tel que formulé par les avis et les évaluations. Ce statut est fragmentaire et ne se manifeste qu'en tant que souvenir ; on en suspend les détails, pour donner libre cours à autre chose. Et c'est cet autre chose qui devient essentiel.

Un dernier point que nous avons faiblement développé est l'usage dédié au poi'izs gagnés chaque fois qu'un cache est découvert. En général, on les arbore, sous la forme de pin's, en tout cas, ils sont destinés à être conservés en guise de souvenirs. Leur statut est la manifestation d'une forme

fragmentaire, pour revivre ou penser à l'expérience ou aux expériences singulières vécues, quelles qu'elles soient. Peu importe si ces expériences relèvent ou réfèrent à tel détail en particulier du jeu. Ou alors c'est ce qui deviendrait l'enjeu du sens de ce jeu : trouver, accumuler, fixer des expériences singulières et fragmentaires.

### **5. Le management de *Terra Aventura* : au risque de l'erreur marketing**

Une question que nous avons tenté de traiter a été de confronter ces avis et évaluations des pratiquants aux indications *in situ* proposées à ce jour pour informer à propos de *Terra Aventura* en tant qu'offre touristique. En somme, notre question a été, peut-on anticiper les nudges ?

Grâce aux études de terrain, nous avons pu constater que l'expérience *Terra Aventura* était très hétérogène. Dans les faits, si la perspective rompt avec les codes du tourisme habituel, en revanche le parcours proposé n'est souvent au mieux qu'une version améliorée de ces codes. Le jeu utilise le ludisme et l'univers du jeu de piste pour détourner les techniques classiques du tourisme. Mais dans le même temps, il accompagne ces détours de supports attendus (panneaux à consulter, affiches à lire). De la même manière, alors qu'un des atouts du parcours, nous l'avons vu, est son potentiel pluralisant, ce qui permet de faire émerger autre chose d'une nécessité esthétique, des narrations sont souvent anticipées ici et là, avec pour objectif de prédire, donc de contraindre, les saisies esthétiques : signaler un arbre qui ressemble à un crocodile, des rochers typiques, des restes d'une vieille chapelle au milieu des bois...). Il est évident qu'un tel balisage annule tout effet de pluralisation, mais surtout réactive les effets d'une lecture syntagmatique du parcours. Dès lors, on perd la sémiose de l'expérience et surtout on ajourne toute justification esthétique.

Bien évidemment, il n'est pas question de vilipender absolument toute tentative de narration du parcours. Une de ces tentatives paraît même intéressante. Elle concerne la recommandation formulée pour clore le jeu. Lors de la découverte de la cache finale, chaque participant est invité à y laisser un mot, une phrase. Or on peut le voir, cette invitation n'est rien d'autre qu'un appel à la notation. Tout en maintenant la perspective du jeu, elle fait sens paradoxalement dans la mesure où elle s'en déconnecte de fait, ouvrant le champ de la saisie esthétique à autre chose. Un tel effet de narration est hors tourisme, hors marketing, dirait-on. Pourtant, c'est ce qui confère à ce jeu son ultime justification. En guise d'exemple, il a été possible d'observer que des personnes ont développé de petites cartes de visite personnalisées qu'elles déposent dans cette bouteille. Leur idée est de faire communauté afin de coexister plus tard lors de futurs moments ou aventures. Ainsi opère aussi ce jeu, il est induit par une chose, mais incite à une autre : le nudge.

### **Bibliographie**

Floch, Jean-Marie. *Sémiotique, marketing et communication. Sous les signes, les stratégies*, Paris, PUF, 1990.

Fontanille, Jacques, *Pratiques Sémiotiques*, Paris, PUF, 2008.

— « Textes, objets, situations et formes de vie. Les niveaux de pertinence du plan de l'expression dans une sémiotique des cultures », in *Transversalité du Sens*, Denis Bertrand et Michel Costantini (éds.), Paris, PUF, 2005.

Fontanille, Jacques et Tsala Effa, Didier, « Pour une sémiotique pilotée par la méthodologie », *Punctum*, 3(2), pp. 92-110, 2017.

Greimas, Algirdas Julien et Courtés Joseph, *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette, 1986.

Greimas, Algirdas Julien et Fontanille, Jacques, *Sémiotique des passions. Des états de choses aux états d'âme*, Paris, Seuil, 1991.

Piette, Albert, *L'acte d'exister*, Paris, Socrate éditions Promarex, 2009.

Zajonc, Robert B, « Attitudinal effects of mere exposure », in *Journal of Personality and Social Psychology Monograph*, Supplement, vol. 9, n° 2, Part 2, Michigan, University of Michigan, 1968.

<https://www.pop-up-urbain.com/contributions/a-qui-profite-le-city-branding-demain-la-ville/>

Pour citer cet article : Didier TSALA EFFA, Lucile BERTHOMÉ. « Le jeu Terra Aventura et les nudges Au gré de "l'effet de simple exposition" », Actes Sémiotiques [En ligne]. 2021, n° 124. Disponible sur : <<https://doi.org/10.25965/as.6791>> Document créé le 11/01/2021

ISSN : 2270-4957

**Dossier : Formes de la commensalité : dispositifs rituels  
autour du manger  
Sous la direction de Gianfranco Marrone**

## 1. Renversement des attitudes et grossièreté stratégique

Tout le monde se souvient de la scène du *Fantôme de la liberté* (1974) de Luis Buñuel<sup>224</sup>. Un groupe d'amis se retrouve dans un salon hyper-bourgeois où règne une convivialité régie par un rigide paquet de règles d'étiquette. La maîtresse de la maison propose aux invités de s'asseoir en leur assignant une place précise à table (« Mme Calmet, asseyez-vous là ; Elisabeth, toi, à ton tour, installe-toi ici ; M. le Professeur, à ma droite... »), mais, autour de la table, au lieu des chaises ordinaires, on trouve autant de wc où chacun s'installe en baissant son pantalon ou en remontant sa jupe. On parle de la pluie et du beau temps ; quelqu'un allume une cigarette, quelqu'un d'autre feuillette distraitemment les magazines de mode disposés sur la table commune. Le professeur, installé à droite de la maîtresse de maison au bout de la table, raconte un voyage récent en Espagne dont lui et sa femme sont rentrés avant que prévu « à cause de l'odeur insupportable – pardonnez-moi – de victuailles dans les rues de Madrid ». Tout le monde se montre visiblement dégoûté. La conversation s'oriente vers des questions environnementales (« que deviendrons-nous ? »), et l'on convient que la quantité d'excréments produite par les sept milliards de personnes qui, d'ici vingt ans, vivront sur terre, aura sur la planète un impact insoutenable. Une gamine se plaint (« maman, j'ai faim ») et se fait sévèrement gronder par sa mère (« on ne dit pas ces choses à table »). Le Professeur finit de faire ses besoins, tire la chasse, se lève, remonte son pantalon et, en s'approchant de la serveuse, lui demande tout bas : « excusez-moi, où se trouve la salle à manger ? ». Installé dans ce lieu intime, il ferme la porte à clé, descend la petite table refermable et sort d'un ascenseur un plateau déjà préparé avec de la nourriture, des assiettes, des verres et une bouteille ; il mord voluptueusement une cuisse de poulet, il croque le pain, tandis que quelqu'un d'autre – une jeune femme élégante – frappe à la porte en espérant entrer. « C'est occupé ! », dit-t-il en continuant à manger tandis qu'elle, en s'excusant, s'éloigne un peu agacée. Elle a envie de manger, mais elle devra attendre avant de satisfaire à son urgent, indicible, besoin alimentaire.

La scène est grotesque et l'effet d'étrangeté qu'elle suscite est généré par l'atmosphère d'imperturbabilité glaciale de la salle à manger – pardon, plutôt de la salle de bains collective. Tout le monde bien dans sa peau, superbement affecté. Le renversement des coutumes est à la fois évident et radical : il percute en profondeur la naturalisation des habitudes, en révélant leur relativité intrinsèque, ainsi que l'évanescence programmatique et surtout le jeu structural qui les sous-tendent. Si la convivialité s'exprime en mangeant, l'intimité s'exprime en déféquant. Et pourquoi pas l'inverse, étant donné que les deux gestes font partie du même paradigme ou, si l'on veut, d'un petit code semi-

---

224 [https://www.youtube.com/watch?v=FMKj\\_q9iFZY](https://www.youtube.com/watch?v=FMKj_q9iFZY)

symbolique – manger : convivialité = déféquer : intimité – susceptible d'un certain nombre de commutations internes ? C'est la force rhétorique de l'hypothèse contrefactuelle (« et si l'on inversait les règles du jeu ? »), ainsi que la potentialité narrative de la double opposition déployée dans un syntagme figuratif précis.

Voici une autre scène cinématographique, un peu moins connue et décidément plus *pop* : celle du célèbre film de John Landis *The Blues Brothers* (1980), où les deux protagonistes font irruption dans un restaurant très classe de Chicago (« surtout cuisine française ») pour convaincre le maître, ancien camarade d'aventures musicales, de rejoindre à nouveau la bande de *rock'n roll*<sup>225</sup>. Ils se doivent de déranger, de troubler l'air « cool » de la salle, afin d'embarrasser l'ami à tel point qu'il se trouve obligé de quitter son lieu de travail pour les suivre dans leurs nouvelles péripéties rocambolesques. Quelle est la stratégie rhétorique adoptée ? C'est vite dit : c'est l'incivilité totale, c'est-à-dire l'infraction systématique des principales normes et manières de table, du *savoir se comporter* dans un élégant restaurant étoilé. Ainsi, les frères du blues ajustent leur serviette au col, sifflent bruyamment pour appeler le serveur, commandent un dîner pantagruélique, boivent du champagne dans le verre à vin rouge, mangent la bouche grande ouverte, se nourrissent l'un l'autre, rotent volontiers, etc. Par ailleurs, on nous apprend à travers les plaintes de l'un des présents qu'ils « puent à vomir ». Et ils proposent, de surcroît, au vieux monsieur très élégant de la table d'à côté d'acheter en lot sa femme et ses filles. La musique de fond jouée au restaurant ne fait qu'accentuer l'embarras général : tous les bruits produits par les deux hommes crissent comme des pneus sur les airs XVIII<sup>e</sup> siècle joués par le violon (qui, du point de vue paradigmatique, s'oppose au *blues* effréné dont les protagonistes sont les porteurs malsains). Toute la gamme des dimensions sensorielles propres à l'étiquette conviviale est renversée (vision, audition, olfaction...); de même, le bon usage des objets de table est transgressé (verres, couverts, serviettes...), sans parler des règles les plus communes du savoir-vivre : « chez nous », on n'achète pas les proches d'autrui... La bande se reconstitue ainsi et, par présupposition, l'incivilité systématique se révèle être une puissante stratégie de persuasion.

Voilà deux scènes aussi différentes quant au genre cinématographique que complémentaires en tant qu'expériences exemplaires de pensée sémiotique. Elles nous permettent d'introduire ce dossier des *Actes sémiotiques*, qui condense les premiers résultats d'une recherche longue et complexe sur les formes de la convivialité, à travers l'analyse des dispositifs rituels autour du manger et du boire. Voilà mises de côté les interprétations naïves de type fonctionnaliste, physiologique ou sanitaire au profit de l'évidente omniprésence d'une politesse qui se fait culture profonde ; d'un code de (bonnes) manières qui, s'insérant dans un système de valeurs partagées, fait passer ensemble éthique et esthétique par la voie étroite de l'étiquette sociale ; bref, au profit de l'épaisseur sémiotique inhérente à tout savoir vivre.

## **2. Du goût à la table, aller et retour**

Au cours de ces dernières années, la sémiotique de la nourriture a connu un grand développement. En suivant les maîtres dans ce domaine (de Jakobson à Lévi-Strauss, de Barthes à Greimas, de Fabbri à Landowski et à Boutaud<sup>226</sup>), de nombreux travaux ont été effectués concernant les

---

225 <https://www.youtube.com/watch?v=WJY2VnTcfK8>. Pour une analyse plus approfondie de la scène, voir la contribution de Battistini à ce dossier.

226 Pour une synthèse de la sémiotique de la nourriture et du goût, cf. Boutaud (2005) et G. Marrone (2016).

recettes de cuisine et les régimes alimentaires, la structure des plats et la conception des aliments, les récits gastronomiques et les valeurs gustatives, les processus esthétiques et les extases de saveurs, les langages de dégustation et les modes médiatiques. Ce qui a été moins exploré au sein de ce vaste champ de recherche, ce sont les rituels de la table, du manger et du boire, sur lesquels les historiens et les anthropologues, les sociologues et les philosophes ont longtemps concentré leur attention. Parmi les sémioticiens, certains ont reconstruit l'origine des manières de table dans les mythologies des amérindiens (Lévi-Strauss, 1968) ou la relation syntagmatique entre les baguettes japonaises et la nourriture de ce pays ; d'autres ont étudié l'opposition paradigmatique entre la coutellerie occidentale et les baguettes orientales (Barthes, 1961) ; d'autres encore ont identifié l'articulation sémantique profonde qui sous-tend les différents moments de la consommation du café (Oliveira, 1997), de la dégustation de la bière (Floch, 1997 ; Landowski, 2004) ou de celle du vin (Bordron, 2002 ; Moutat, 2015) ; d'autres enfin ont mis en évidence la structure topologique des anciennes cérémonies du thé (Hammad, 2006) ou décrit le système de tensions et de détentes qui régule l'univers informel de la commensalité contemporaine (Boutaud, 2005 ; Bonescu et Boutaud, 2012 ; Boutaud et Lardellier, 2002). Mais, tout en tenant compte des suggestions issues de ces recherches, on doit constater que beaucoup de travail reste encore à faire.

Avant de commencer cette recherche, il est nécessaire à la fois de rétrécir et d'élargir le terrain de l'analyse. Pour le rétrécir, il faudrait assumer un point de vue rigoureusement sémiotique, c'est-à-dire prendre en considération, en se tenant à bonne distance, les travaux développés dans d'autres disciplines, et notamment ceux concernant la logique de la courtoisie (objet d'une certaine philosophie du langage), la politesse (thème de la sociolinguistique) ou les règles de la conversation (sujet de la pragmatique de la communication) – des disciplines plutôt centrées sur une supposée primauté du langage verbal par rapport aux autres systèmes de signification (cf. Brown et Levinson, 1987 ; Watts, 2003). On pense aussi à la théorie de la distinction sociale enracinée dans le goût (Bourdieu, 2005), à la microsociologie goffmanienne autour de la vie quotidienne en tant que représentation théâtrale (scène/arrière-scène, etc. ; Goffman, 1997), ou à toute la littérature historico-sociologique portant sur le « bon ton » ancien ou moderne, sur le savoir-vivre, sur les bonnes manières et sur les étiquettes (aa. vv., 1994 ; Lacroix, 1990 ; Lebensztejen, 2004 ; Turnaturi, 2011). Un auteur comme Norbert Elias (1969), par exemple, ne peut pas ne pas être considéré comme pertinent pour nos questions, à condition d'en tirer des conclusions sémiotiques – implicitement présentes dans ses écrits bien connus sur le procès de civilisation et sur les habitudes de cour à l'époque du Roi Soleil. De même, il serait sans doute intéressant de relire avec un regard sémiotique certains textes narratifs (littéraires, cinématographiques, etc.) sur les bonnes manières, où celles-ci deviennent matière à récit, en contribuant activement à la syntaxe actantielle et surtout modale (cf. Montanari, 1992 ; Scarpellini, 2012). Enfin, *last but not least*, il y a le thème philosophique de l'hospitalité que la question de la politesse à table ne peut pas ne pas convoquer (cf. Montandon, 2002). Structurellement, c'est-à-dire en inversant le point de vue, il faudrait aussi rendre compte des processus complexes et souvent contradictoires de réaction à l'étiquette et à la politesse (Silvin et De Premont, 1980), en les sémiotisant comme autant de dispositifs rhétoriques à même de construire l'immédiateté et la spontanéité, la naturalité et la naïveté comme effets de sens plus ou moins efficaces.



Pour élargir le terrain, une sémiotique des manières de table doit être corrélée à la sémiotique du goût, de la nourriture et de la cuisine, en convoquant aussi d'autres thèmes de la sémiotique générale. Travailler sémiotiquement sur les manières de table signifie étudier le territoire qui met en communication, en les distinguant, grammaires et textes (Lotman, 1990) : c'est-à-dire, d'un côté, une codification déontique des manières de table dans les manuels<sup>227</sup> et dans l'étiquette et, de l'autre, les manifestations sociolectales et idiolectales des comportements de table – ou, mieux, les différentes formes de convivialité mises en place dans la vie quotidienne (où, structurellement, même le fait de manger dans la solitude est concerné). Il s'agit du champ des attitudes, pertinentes sur le plan anthropologique, et de leur représentation littéraire, picturale, cinématographique, médiatique, etc. : temps, espace et acteurs articulent les comportements dans la salle à manger de la maison (peut-être devant la télévision), au bar, au pub, au café, à la taverne, au restaurant, dans les bons salons, dans les cantines d'école ou d'entreprise, dans les salles d'hôpital, dans les refuges monastiques, dans les prisons, dans les foires, dans les fêtes de la gastronomie et du vin, dans les barbecues du dimanche, qui constituent différentes formes de valorisation, de narration, de thématisation et de figurativisation, voire des formes de vie à part entière (pauses gourmandes, régimes amaigrissants, végétariens, paléolithiques, fruitiers...). En ce qui concerne les acteurs, il suffit de penser par exemple au rôle thématique de l'« amphitryon », l'hôte qui régule, sur la base de valeurs qui le transcendent, les relations entre les convives et entre ceux-ci et les plats servis à la table ; ou, en ce qui concerne le temps, à l'ordre chronologique du service ; ou bien encore, pour l'espace, aux critères sémiotiques des placements à table.

Par ailleurs, dans la recherche à développer autour de ce domaine, il faut prendre en compte d'une part les situations de renoncement programmatique à la table ou au comptoir, telles que le dîner debout, le repas dans la rue, le *happy hour* ou l'amuse-gueule. D'autre part, il est nécessaire de se plonger dans l'étude des gestes apparemment insignifiants et des systèmes intersubjectifs et interobjectifs<sup>228</sup> qui les sous-tendent. En voici quelques-unes des variations possibles : manger en famille, au travail, seul ou avec des inconnus (grandes tables de taverne) ; partager la nourriture autour d'une même assiette ou de plusieurs ; manger debout, assis, accroupi, couché (tricladium), sur une table haute ou au comptoir ; sur une table basse avec un pouf, sur une table standard entourée de chaises ou de petits fauteuils, sans oublier la forme physique de la table (rectangulaire, carrée, ronde) et les différents types de « service » (français, russe...) qui intègrent ces éléments dans un ordre rituel plus large, ainsi que la proximité des tables entre elles (éloignées, proches, attachées) et leurs dimensions (grande, moyenne, petite).

Les objets (verres, couverts, serviettes de table...) jouent un rôle déterminant, tout comme les rapports qui s'établissent entre eux (nappe vs serviette vs rideau), avec le corps (fourchette vs doigts, jamais le couteau à la bouche) et bien sûr avec les aliments (viande vs poisson). Sans parler de la relation, aussi variable que répandue, divan-nourriture-télévision. En ce qui concerne l'intersubjectivité, essentielle, on peut évoquer la question de la conversation à table. Cela ouvre tout un espace ethnosémiotique et sociosémiotique composé d'histoires didascaliques (faire-vouloir) et non éducatives (ne-pas-vouloir-faire), de valeurs sociales (civilité, bonne éducation, étiquettes et leurs transgressions)

---

227 Cf. aussi la question du « discours programmateur », Basso Fossali (2020).

228 Sur la notion d'interobjectivité, cf. Landowski et Marrone (éds.), 2001.

et de dispositifs biopolitiques concernant les contraintes imposées à un corps social « éduqué » pour être à table et pour « bien manger » avec autrui (postures, bruits...). De ce point de vue, le rôle des enfants en tant qu'acteurs à éduquer, à valoriser et à transformer positivement est fondamental. En lisant les manuels de bonnes manières, on comprend par exemple très clairement le système de relations silencieuses entre ce qu'Elias (on le verra, de manière tout à fait ethnocentrique) a appelé « civilisation » et ce qui lui est opposé (l'animal et son instinct, le sauvage, le cannibale, le paysan, l'ouvrier...). De même, il est nécessaire de reconstituer les homologues possibles entre les manières de table et les beaux-arts (majeur et mineur), c'est-à-dire le système plus large d'esthétisation de la vie quotidienne (et de l'« extraordinaire ») au sein duquel la nourriture socialisée et culturalisée trouve ses formes de sémiotisation.

D'une certaine manière, on pourrait dire que la question des bonnes manières met en œuvre, dès le début, une sémiotique des cultures et une socio-sémiotique du contemporain, éléments décisifs, et constitutifs, d'une théorie plus générale de la signification. Du reste, le « beau geste », étudié par le dernier Greimas (1993 ; cf. aussi Fontanille, 2015), ou la reconstruction du cérémonial politique des décabristes russes proposée par Lotman (1999), sont autant d'exemples de la manière dont certains phénomènes liés à la politesse, qui à première vue sembleraient des détails, peuvent facilement déboucher sur des problèmes philosophiques de grande importance.

### **3. Niveaux de recherche**

À partir de ces considérations, et à la lumière du dossier que nous présentons, il semble opportun d'identifier les thématiques convoquées dans cette recherche sur les manières de table, à partir de quatre niveaux fondamentaux de la science de la signification structurellement orientée – épistémologique, théorique, méthodologique et empirique –, sans oublier que, au sein des processus historico-culturels effectifs, ces thématiques et ces niveaux se présentent toujours dans une heureuse imbrication sémiotique.

#### **a) Niveau épistémologique**

Pour entamer la recherche, il est nécessaire d'effectuer quelques simples choix épistémologiques de fond et, au cours du travail, de convoquer une veille philosophique anthropologique sur la démarche. Qu'entendons-nous par « bonnes manières » à table et, en général, par « étiquette » et par « rituels » de comportement ? Une réponse à ces questions demanderait un texte critique à part entière, et très volumineux. Ce que nous avons dit jusqu'ici ne manque pas de rendre problématique la définition claire et nette de ce genre de phénomènes en même temps sociaux et historiques, mais aussi sémio-culturels. En ce qui nous concerne, il faut tout de même expliciter la position épistémologique à partir de laquelle le regard sémiotique peut et doit commander le travail d'analyse et d'interprétation. En effet, la perspective sémiotique seule ne suffit pas : elle peut se référer à des positions philosophiques différentes sur le rapport entre nature et culture, sur l'idée même de « culture » et, partant, sur le corps, les instincts, les affects, les passions et, parallèlement, sur la socialité et la socialisation, la civilité, l'intersubjectivité, l'agrégation sociale et les formes rituelles qui en découlent. Puisque nous nous intéressons aux types de comportement à table (expression) et à leur valeur sociale (contenu), et par conséquent aux impositions somatiques et aux systèmes de sens qui les sous-tendent ou les accompagnent, aux instincts et à leur

éventuelle régularisation ainsi qu'à l'intercorporéité, il faut bien s'entendre sur ce que nous appelons, par exemple, « instincts » : ont-ils une origine « naturelle » et une valence universelle ou, au contraire, ont-ils toujours été culturalisés et donc différents selon les ethnies, les périodes historiques et les sociétés ? Une décision *a priori* sur ce que l'on entend par nature, par corps, par intersubjectivité et par intercorporéité se révèle ainsi opportune.

De même, puisque ces rituels – depuis ceux des grandes Cours de la Renaissance et ceux des monarchies absolues jusqu'à la table bourgeoise, mais aussi petite-bourgeoise et ouvrière (cf. les travaux de M. Douglas, 1982) – ont fonction de *modèle*, il faut identifier les directions, et donc le sens, que peuvent emprunter les formes mimétiques des manières de se tenir à table, de consommer boissons et nourriture, de vivre la commensalité et, le cas échéant, la convivialité. Qui, en somme, imite qui ? Cette mimésis des comportements d'autrui, cette reprise de l'étiquette, ne serait-elle pas plutôt à comprendre comme une forme de traduction intersémiotique qui, transposée à un autre système de signes, en modifiant l'expression tend à modifier, du moins partiellement, aussi les contenus ? Accepter, par exemple, un usage plus ou moins « poli » de la serviette, n'est-ce pas aussi décider, en amont, de la valeur sacrée à attribuer, en général, à la propreté de la table ? La serviette (nous y reviendrons) est une forme résiduelle des ablutions sacrées qui précédaient les anciens banquets grecs ou latins. Les invités de Trimalcion prenaient un bain avant de s'allonger sur le triclinium, de manière à signifier le respect qu'ils avaient pour la nourriture qu'ils allaient consommer, et d'en remercier les dieux. En revanche, les commensaux des Cours des princes s'essuyaient seulement les doigts, sur la serviette justement, après avoir saisi avec leurs mains les cuisses de cerf. Étaient-ils en train d'accomplir la même opération rituelle que leurs ancêtres latins ? Et lorsque, aujourd'hui, nous nous essuyons les lèvres avec la serviette avant de boire une gorgée de vin, dans quel type de rituel sommes-nous immergés ? Le même, un autre, et jusqu'à quel point ? Une définition en amont du sacré et, surtout, des relations entre sacré et profane semble dès lors nécessaire.

Ces définitions préliminaires, disons-le d'emblée, ne visent pas à accréditer l'une ou l'autre thèses philosophiques, mais à clarifier ce qu'il faut retenir et ce qu'il faut considérer comme non-pertinent, ainsi qu'à définir les questions qu'il faut poser aux textes et aux discours et celles qu'il n'est pas pertinent de leur poser, afin de pouvoir passer ensuite aux autres niveaux de la recherche. Pour reprendre l'exemple précédent, en étudiant les usages de la serviette, vers où doit-on orienter le regard ? Vers ses rapports paradigmatiques avec les ablutions sacrées ou plutôt avec la nappe, avec les bassins pleins d'eau à côté de l'assiette, avec les serviettes parfumées pour s'essuyer les doigts après avoir saisi le homard ? Encore autre piste de recherche : doit-on se demander d'où vient la prescription du placement de la serviette selon son usage – autour du cou, sur l'épaule, sur les genoux, sur la table ? Seule une décision en amont sur le sens profond de la *pureté* et du *danger* – pour citer encore M. Douglas (1970) – et, parallèlement, sur la valeur à attribuer aux différentes parties du corps, est à même de nous orienter dans la recherche.

En revenant au grand travail d'Elias, incontournable pour notre propos, il faut indiquer très clairement l'horizon théorique de ses réflexions sur le procès de civilisation, et le discuter. Il s'agit, comme il a été remarqué à plusieurs reprises – et comme d'ailleurs Elias lui-même le reconnaît –, des théories freudiennes sur le malaise dans la civilisation. Le procès de civilisation – seul et unique, à valence universelle – y est conçu comme un chemin évolutif où chaque pas vers la civilisation humaine

implique un geste de répression des activités instinctuelles, animales et naturelles de l'homme, ce sujet composé de chair et d'âme, de corps et d'esprit, mais surtout traversé par une agressivité fondamentale. Plus on avance vers la culture, dit Freud, plus on réprime la nature : c'est ce qu'Elias accepte comme principe de base – justement, comme présupposé – de son travail sur les bonnes manières dans les Cours françaises de l'âge classique. Il s'agit d'une sorte de biopolitique *ante litteram* qui, de Freud à Elias et à Luhman, arrive jusqu'à Foucault et à ses épigones. L'histoire, dans ce cadre, est décrite comme un processus linéaire de domestication des instincts, de contrôle de l'agressivité, de redimensionnement du plaisir qu'elle procurerait à l'homme animal, violent par nature. Domestication qui serait entreprise surtout dans les classes aisées, aristocratie *et similia*, pour descendre dans l'échelle sociale – progressivement, en retard et toujours de manière partielle –, jusqu'aux classes inférieures. Ainsi fonctionnerait par exemple le « bon usage » des sons, c'est-à-dire comme une annulation progressive des bruits corporels – et, spécifiquement, du manger (mâcher, boire...) –, des bruits des ustensiles et des assiettes, et ce d'un point de vue aussi bien diachronique (la progression linéaire de l'histoire) que synchronique (la mimésis des modèles « hauts » dans les classes plus « basses »).

Veut-on accepter cette perspective philosophique comme présupposé de notre dossier ? Trop d'éléments nous l'interdisent. Premièrement, comme tous les historiens l'ont remarqué auparavant, « ce procès [de civilisation] n'a pas été linéaire, mais il s'est développé par des agrégations successives dans un grand *melting pot*, par un vaste bricolage auquel ont participé des mondes socialement différents », et ce surtout « à un moment historique où l'ancienne cour de la Renaissance – la plus fertile productrice de modèles de comportements – épuisait sa fonction, perdait son *leadership* politique et culturel, jusqu'alors maintenu » (Bertelli et Calvi, 1985, p. 12)<sup>229</sup>. Cette remarque est encore plus fondamentale pour une sémiotique des cultures, par définition exempte de tout ethnocentrisme plus ou moins masqué. Deuxièmement, comme on le sait depuis longtemps grâce aux anthropologues, il faut considérer que ce qu'on appelle les « instincts », le corps en général, et encore plus les passions, ont toujours et immédiatement été socialisés, culturalisés, et qu'aucune supposée nature universelle n'est donnée – sauf comme hypothèse théorique propre au réductionnisme naturaliste qui cache mal, encore une fois, un ethnocentrisme de fond. La nature est culture, ou mieux, l'opposition nature/culture, pourtant valable comme catégorie sémantique profonde et fortement diffusée, n'a aucune valeur universelle. La sémiotique a depuis longtemps pris acte de ce fait, du moins à partir des travaux de Descola (2005), d'Ingold et de Viveiros de Castro – cf. également Latour (1999) –, dont elle a accepté la plupart des thèses (cf. Marrone, 2011, 2017 ; Fontanille et Couégnas, 2018).

Nous sommes-nous trop éloignés de notre objet d'étude ? Peut-être, mais cela en valait la peine. Le détour nous a permis de mettre en évidence le fait que la notion même de « politesse » (à table comme ailleurs) telle qu'elle a été théorisée plus ou moins explicitement au fil du temps est chargée d'ethnocentrisme, et qu'il faut donc la manier avec précaution afin de la repenser en termes sémioculturels comme un effet de sens produit grâce à des dispositifs discursifs plus ou moins complexes. Ainsi, l'idée de traduction entre systèmes de sens que nous avons évoquée prend toute sa valeur de geste stratégique pour mieux comprendre les comportements et les activités mimétiques qui en découlent (Fabbri, 2000). De même, la question de l'adaptation du sujet aux rituels de courtoisie qui le conduisent

---

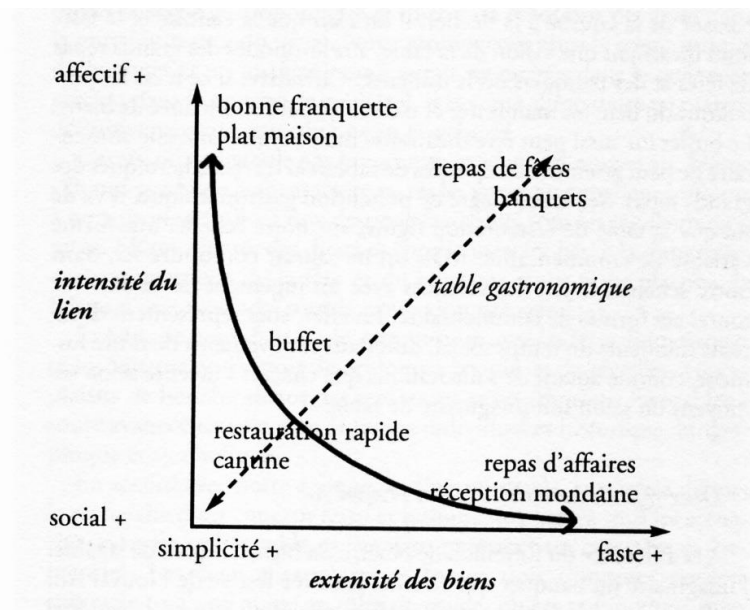
229 C'est nous qui traduisons (N. du t.).

à un faire somatique précis – appréhendé aussi bien comme résultat de l'évolution des coutumes que comme mimésis sociale – est à repenser en termes non pas de contrainte mais plutôt de construction. Non pas comme répression mais comme formation, conformément au postulat hjelmslévien selon lequel la substance initiale (de l'expression et du contenu) peut être saisie et dite seulement après-coup, une fois qu'elle a été doublement formée pour devenir substance (de l'expression et du contenu). Le *purport*, exactement comme la chose-en-soi kantienne, est purement pensable ; c'est pourquoi il n'est rien d'autre que la condition de possibilité de la traduction, qui peut avoir lieu uniquement à partir d'une comparaison entre des langues ou des systèmes de sens différents. C'est seulement à la fin de cette comparaison qu'il peut être vaguement désigné. Il en va de même pour la corporéité : comme Mauss, entre autres, nous l'a appris, les différentes cultures ont des techniques diverses pour forger le corps. De sorte qu'un corps zéro, naturel ou originaire, se donne seulement comme hypothèse, comme un « noumène » qu'aujourd'hui, disons-le au passage, beaucoup d'études en philosophie du langage et en sciences sociales transforment cependant en une donnée de fait : c'est le réductionnisme naturaliste dont on parlait plus haut, et par rapport auquel ce dossier préfère prendre des distances.

Il n'y a donc aucune linéarité dans *les* procès de civilisation (au pluriel justement) ni aucune descente dans l'échelle sociale en ce qui concerne l'imitation des rituels de la politesse. L'histoire est plurielle ; la société est articulée. De même que dans la première on peut aller de l'avant comme vers l'arrière, en prospectant le futur à partir du passé et inversement, de même les hiérarchies sociales se font et se défont sans cesse, par des passages continus dans toutes les directions.

Pour revenir à notre objet d'étude, les bonnes manières à table peuvent aller, selon les périodes historiques et les cultures, tantôt vers une crispation des coutumes, tantôt vers leur distension. Dans les termes de Lotman, il y a des périodes qui grammaticalisent et d'autres qui textualisent. La nôtre, on le sait, textualise d'abord, en multipliant d'*en bas* les gestes et les phénomènes originaux, soi-disant nouveaux et résultant d'une invention déréglée ; puis, elle tend à grammaticaliser, en proposant des modes et des motifs d'invention. En ressortent souvent des créatures étranges, cathédrales de signes et de discours, complexes architectures de formes de vie.

Au sujet des manières de table, un exemple suffit, que nous reprenons de Jean-Jacques Boutaud (2005). En essayant d'articuler l'espace complexe de la commensalité contemporaine, il est possible selon Boutaud – et tel que le montre son article dans ce dossier – de projeter sur un schéma tensif les axes qui opposent, d'un côté, l'intimité à la socialité (*intensité*) et, de l'autre, la simplicité au faste (*extensité*). Il en résulte une multiplicité de positions différentes, qui tirent leur signification des relations paradigmatiques. Ici, il est évident que l'étiquette liée au manger se déploie en deux paliers différents : celui, *interne*, des occurrences singulières, chacune différente de l'autre (de sorte que, par exemple, la manière de se comporter dans un buffet sera très différente de celle adoptée dans un déjeuner d'affaires ou dans une dégustation gastronomique) et celui, *externe* au système dans son ensemble, qui dispose d'un véritable mécanisme méta-sémiotique où, justement, la politesse actuelle met en enjeu le gradient d'« intimité/socialité » croisé avec celui de « simplicité/fasté ». Comme dans tout schéma tensif, les valeurs et les valences dont les commensaux, variablement conscients, sont souvent de parfaits utilisateurs, se déploient simultanément :



Après avoir rappelé, en guise de préliminaires, ces positions épistémologiques de fond, on peut maintenant passer aux autres niveaux de la recherche et, surtout, à ce que nous avons laissé en dernier lieu (mais qui est loin de l'être en termes d'importance), à savoir le niveau empirique, celui où l'on trie les objets sémiotiques, les textes à re-textualiser<sup>230</sup>. Si dans le détail il est possible de retrouver la totalité (de sorte qu'une serviette peut témoigner de tendances anthropologiques significatives plus ou moins oubliées), le contraire est vrai aussi : c'est seulement à partir d'une clarification épistémologique que l'on peut sélectionner les axes pertinents pour une recherche aussi vaste que la nôtre.

### b) Niveau théorique

Une théorie sémiotique des manières de table doit faire face à d'autres difficultés. La première concerne le positionnement de la politesse par rapport à d'autres codifications du comportement social et individuel, et notamment à celles de l'éthique et de l'esthétique. L'étiquette est-elle une petite éthique, une morale réduite à quelques principes éphémères d'action et de passion ? On pourrait répondre positivement car, pour fonctionner, elle doit entretenir des relations très proches avec la sphère de l'esthétique, ou mieux, de l'esthétisation de la vie quotidienne. C'est le principe greimassien bien connu du « beau geste », à savoir le comportement idiosyncratique qui transgresse, pour des raisons d'élégance, les schémas d'action canoniques – déterminant, par exemple, qu'à une performance réussie doit suivre une sanction adéquate –, de manière à resémantiser la morale sociale (suffit-il de risquer sa vie pour faire sienne une demoiselle ?). De même, « tendre l'autre joue » c'est mettre en question, par un geste minuscule, l'ancienne loi du talion. L'univers des bonnes manières est, au fond, une mine de beaux gestes.

Un grand nombre de préceptes de comportement à table sont, en ce sens, des gestes purs qui font étalage d'élégance et de discrétion, de mesure et de finesse, de modération et de calme, mais surtout de respect pour l'autre dans une atmosphère d'hospitalité amicale ; des gestes qui, ce faisant, stabilisent (ou, le cas échéant, remettent en question) un ordre social. Ainsi, le respect absolu pour le genre féminin

230 Cf. Marrone (2017, chap. 1).

à table (les femmes s'installent les premières, se lèvent les dernières, se servent les premières ; il faut les amuser avec une conversation plaisante, etc.) finit par confirmer leur supposée infériorité génétique, celle du « sexe faible » qu'il faut choyer, protéger, glorifier pour le contrôler. Voici deux exemples, parmi beaucoup d'autres :

L'homme qui escorte une femme à table, l'y installe commodément, lui avançant ou lui reculant sa chaise [...] Il ne prend place qu'après l'avoir fait s'asseoir. Il l'entoure des mêmes soins dans tout le repas, il voit si elle est pourvue de tout ce dont elle a besoin, elle est tellement prévenue qu'elle n'a jamais à demander de l'eau ou toute autre chose (Staffe, 1989, p. 149).

*La signora seduta accanto a voi ha diritto a tutto il vostro impegno nella conversazione. Badate agli argomenti : dovrebbero essere lievi e vivaci, tali da rendere l'intrattenimento più, e non meno, gradevole* (aa.vv. 1918, p. 38 tr. it.).<sup>231</sup>

On voit que, très simplement, le respect pour la femme présuppose son inaptitude manifeste : elle est incapable de s'asseoir toute seule, elle ne connaît pas ses besoins, elle n'a pas d'arguments pour mener une conversation...<sup>232</sup> C'est ainsi que, lorsque les femmes quittent enfin la table, les hommes bondissent de leurs chaises pour les remercier le temps qu'elles abandonnent la salle à manger ; mais, aussitôt après, il se réinstallent en sirotant du whisky ou en fumant un bon cigare pour pouvoir enfin parler aisément de choses sérieuses : de politique, d'affaires, d'argent ou... de femmes.

Or il est vrai aussi que, une fois les systèmes de politesse activés, à table comme ailleurs, les gestes tendent à perdre leur valeur et leur signification sociale (dans ce cas, la discrimination de genre) en acquérant une valeur autoréférentielle ou en renvoyant à la « bonne éducation » générique, maintenue surtout par respect réciproque. Ainsi, aider une dame à s'installer à table, la servir en premier, entamer une bonne conversation avec elle, etc., tout en connotant une infériorité féminine supposée, sont des actions qui, en fin de compte, signifient uniquement : « je suis un type bien élevé, je sais comment il faut se conduire », de sorte que la dame, en appréciant ces gestes, pensera : « quel gentilhomme ! ». Argument auquel on pourrait implacablement opposer : « oui, mais par ta bonne éducation tu ne fais que confirmer l'imaginaire qui veut que la femme soit assujettie à l'homme », etc. La confrontation d'interprétations commence ainsi à faire partie du jeu rhétorique, un jeu infini d'arguments et de contre-arguments, de simulacres et de valences sémantiques.

C'est pourquoi on dit que la politesse est l'art des apparences, d'une théâtralité aussi éphémère que demandée. Et c'est juste. À condition d'accorder aux apparences leur rôle sémiotique spécifique : non pas en les opposant à une réalité présumée, mais en les concevant plutôt comme *lieu de déploiement*

---

231 Nous n'aborderons pas ici la question du lecteur des manuels de bonnes manières ni celle de l'énonciateur inscrit dans ce genre de textes ; questions que nous renvoyons à un examen ultérieur. Mais les deux exemples cités montrent déjà que l'énonciateur est presque toujours de genre masculin. Il faut savoir « traiter » les femmes...

232 Cela ne s'applique pas qu'à la table. Ainsi, par exemple, « dans un couple qui se promène sous la pluie c'est toujours l'homme qui tient le parapluie » (Sotis, 1984 : 9), ou « après un rapport amoureux non institutionnel dans un lieu fortuit, il faut toujours accompagner la femme à la maison même si la chose a été décevante et que l'on a l'impression qu'elle ne se répètera pas » (Sotis, 1984 : 8) – c'est nous qui traduisons (N. du t.).

*stratégie des simulacres* en jeu dans l'arène de l'intersubjectivité. Au point que le comportement cérémonial, comme nous l'avons dit, tend à se signifier lui-même dans un maximum de ritualisation ; ou que, au contraire, le sommet de l'étiquette coïncide avec la possibilité de ne pas s'en servir, de sorte que la meilleure éducation à table vise non pas à souligner les gestes extérieurs de courtoisie mais à produire un *effet de sens* de /familiarité/. Ce sont les snobs qui revendiquent la politesse ; les nobles n'en ont pas besoin. Comme le disent les manuels de bonnes manières, il faut faire en sorte que l'invité se sente chez vous comme s'il était chez lui. Tout est là. Un passage de Proust l'explique magnifiquement :

Aussitôt l'ordre de servir donné, dans un vaste dé clic giratoire, multiple et simultané, les portes de la salle à manger s'ouvrirent à deux battants ; un maître d'hôtel qui avait l'air d'un maître des cérémonies s'inclina devant la princesse de Parme et annonça la nouvelle : « Madame est servie », d'un ton pareil à celui dont il aurait dit : « Madame se meurt », mais qui ne jeta aucune tristesse dans l'assemblée, car ce fut d'un air folâtre, et comme l'été à Robinson, que les couples s'avancèrent l'un derrière l'autre vers la salle à manger, se séparant quand ils avaient gagné leur place où des valets de pied poussaient derrière eux leur chaise (*Le côté de Guermantes*, cit. dans Weil, 1983, p. 140)

Chez la duchesse de Guermantes, la princesse de Parme, la femme plus âgée dans le salon et invitée d'honneur à la soirée est, dans la fiction de la politesse, la seule et unique dame qu'il faut servir. À cette occasion, c'est elle et elle seule le personnage à qui l'on doit rendre hommage en faisant comme si, dans le jeu des rôles, le dîner avait été préparé d'abord pour elle ; tous les autres peuvent seulement la suivre. Tout est très théâtral, très réel. C'est à elle qu'on annonce le dîner par un acte linguistique dont la valeur illocutoire est aussi puissante que générique : dire « Madame est servie » (performatif) dans ce contexte, équivaldrait à dire, dans d'autres contextes, « Madame se meurt » (déclaratif). L'ironie proustienne signale en même temps l'extrême sophistication et l'absolue vacuité de la politesse, où ce qu'on dit, en soi-même sans signification, relève toujours et seulement un faire social précis, même lorsqu'il renvoie uniquement à lui-même.

Ainsi, si les manuels de bonnes manières prêchent en surface le respect d'autrui, la nécessité de le mettre à l'aise, de le faire se sentir, justement, comme chez lui, ces textes ne font au fond que confirmer les hiérarchies sociales – de sorte que si l'on parvient à se rebeller contre l'étiquette, on accomplit alors un « geste révolutionnaire »<sup>233</sup>. Lorsque la maîtresse de maison dispose les commensaux à table selon l'ordre qu'elle a choisi – ce qui arrive aussi dans le détournement opéré par Buñuel –, elle ne fait que confirmer fermement les hiérarchies sociales, en indiquant qui « il convient » de placer à sa droite (et c'est le « roi » de la soirée,) qui « il faut » placer à sa gauche (moins important), et ainsi de suite.

En France, les invités d'honneur sont placés à droite du maître et de la maîtresse de maison, qui président, au milieu de la table, l'un en face de l'autre. (Weil 1983, p. 140)

*Alla destra della padrona di casa siederà l'ospite d'onore della serata. [...] L'altro ospite*

---

233 C'est précisément ce que font les décabristes russes dont parle Lotman (1999).



*di riguardo siederà alla sinistra della signora. Il padrone di casa farà invece accomodare alla sua destra l'ospite donna o più anziana o più importante, e alla sua sinistra un'altra invitata, seconda per importanza ed età.* (Sotis, 1984, p. 119)

D'où le conflit interprétatif que nous avons évoqué ; ou, plus intéressant, la dialectique entre l'ensemble canonique des normes de conduite et le comportement mis en œuvre, entre le devoir-faire et le faire effectif, avec tous les écarts, les confirmations, les assomptions, les ajustements, les plaintes, les possibles renversements, mais aussi, en diachronie, les cristallisations, très fréquentes, de la praxis énonciative : à force de mettre la serviette sur les genoux plutôt qu'autour du cou, les manuels prescriront de la mettre sur les genoux, en interdisant le cou... Entre la *langue* et la *parole*, se configure ainsi le champ du discours, c'est-à-dire l'univers de pratiques micro-sociales que Barthes (2002), avec son intuition habituelle, appelait *vivre ensemble*. Le thème revient fréquemment dans les écrits théoriques sur la politesse, parfois en rappelant explicitement le formalisme de la morale kantienne : « Ni absolu ni perfidie, la politesse n'a pas d'autre prétention que d'établir une agréable coexistence entre les individus appelés à vivre ensemble. Elle est la première marche vers l'ambition kantienne : *Agis de telle sorte que tu uses de l'humanité en ta personne comme en celle d'autrui, toujours comme fin et jamais simplement comme moyen.* » (Dhoquois, 1991, p. 17).

Comme il arrive souvent dans son cas, après avoir dégagé un terrain de travail très fertile, Barthes en dit très peu. Ses notes du cours au Collège de France s'attardent plutôt sur les rythmes des repas dans les petites communautés monastiques de l'Antiquité tardive (horaires, fréquence), sur les substances (interdites ou pas), sur les pratiques de consommation de la nourriture (l'horreur de manger seul, les rites de communion, l'extase, la convivialité comme rencontre). Rien n'empêche d'y trouver tout de même un champ d'analyse de première importance, au moins en ce qui concerne notre dossier, vecteur de développements stimulants.

### **c) Niveau méthodologique**

En termes méthodologiques, il conviendra de se poser la question habituelle, cruciale (elle aussi d'inspiration barthésienne) : « par où commencer ? ». À propos des manières de table, on se heurte immédiatement à la multiplicité et à l'hétérogénéité des substances de l'expression en jeu : les postures du corps, le ton de la voix et la proxémique entre les invités, les formes de la gesticulation et les dimensions sonore et visuelle, sans oublier les relations intersubjectives, la disposition des objets sur la table, les formes mêmes de la table, les rhétoriques de l'hospitalité et les dispositifs rituels, les manières de prendre les aliments, le découpage et la distribution de la viande ou la chronologie du service. Face à cette diversité, refait surface la *vexata questio* des langages spécifiques qui seraient à l'œuvre, avec les points d'ancrage qui leur sont propres. Cette question risquerait d'entraîner l'analyse sémiotique dans un essentialisme qui ne la concerne pas, en la faisant sortir du paradigme structural de la science de la signification.

Voilà un bon exemple de rencontre efficace entre problèmes de méthode et problèmes de contrôle épistémologique. Loin de tout substantialisme, l'analyse sémiotique devra travailler non pas sur les langages spécifiques (sonorité, gestualité, visualité...) mais sur les formes du discours de la politesse. Il faudra donc entamer l'analyse non pas du plan de l'expression (et de ses substances) mais de celui du

contenu (et de ses formes), en reconstruisant, à partir des pertinences discursives, les cohérences internes d'une sémiotique synchrétique complexe : acteurs, espace, temps, thèmes, figures, etc. En fonction des choix imposés par le niveau empirique, on peut ainsi contribuer à résoudre certaines soi-disant apories à propos, par exemple, de la relation entre les textes de bonnes manières et les pratiques concrètes à table. Quels sont les principaux univers discursifs qui se déploient alors sur le plan du contenu des « bonnes manières » ? D'emblée, on peut en indiquer deux (mais d'autres pourraient émerger au cours de recherches successives) : l'ordre social, et les relations nature/culture.

En ce qui concerne le premier, comme nous l'avons dit à plusieurs reprises, les manières de table manifestent les hiérarchies sociales en mobilisant une panoplie de moyens expressifs : les placements, l'ordre temporel du service, la distribution des aliments, etc. Ainsi, des rituels du sacrifice en Grèce ancienne (Détienne) jusqu'aux tables de la Renaissance – qui ré-émergent dans quelques rares manifestations rurales de folklore traditionnel – et au-delà, on retrouve le rôle thématique du *mageiros*, prêtre-sacrificateur, boucher et cuisinier à la fois, qui coupe l'animal en parties inégales, qui les cuisine au moyen de techniques différenciées, et qui les distribue enfin aux convives selon leur hiérarchie sociale : les meilleures viandes étant destinées aux rangs les plus élevés, des viandes de moins en moins précieuses étaient distribuées au fur et à mesure que l'on descendait dans l'ordre hiérarchique<sup>234</sup>. Un problème se pose alors : qu'est-ce qui vient d'abord ? La hiérarchie sociale (contenu) ou la valorisation gastronomique des parties (expression) ? Puisque nous avons à faire à la relation entre les deux plans de tout système de signification, on dira que ces deux éléments se trouvent en rapport de présupposition réciproque. La distribution des parties de l'animal tend à produire une certaine hiérarchie sociale et, inversement, une certaine hiérarchie sociale convoque une valorisation des différentes parties de l'animal. Que l'on se trouve dans les *poleis* grecques ou que l'on atterrisse dans une salle à manger bourgeoise du XIX<sup>e</sup> siècle, le dispositif est le même.

Ainsi, le nexus sémiotique entre manières de table et ordre social s'articule et en termes syntagmatiques et en termes paradigmatiques. Prenons le thème de la disposition des corps à table, à la croisée entre la forme de celle-ci (qui prédétermine – ou annule – les hiérarchies), d'une part, et de l'autre la disposition des plats sur elle (qui valorise tantôt le centre, tantôt les côtés, selon qui est installé devant), la manière de la *mettre* (placement des assiettes, des verres, des couverts, des dessous de plats, des bouteilles, des saucières...) et l'articulation temporelle du service (qui servir d'abord, et pourquoi). Il est évident qu'il s'agit de rapports syntagmatiques, *in praesentia*, régis par des règles de politesse précises qui permettent non seulement de confirmer l'échelle sociale ou les différences entre les genres, mais aussi de reconstituer par exemple le passage progressif de la table commune (avec une assiette commune, un couteau commun, etc.) à l'individualisme bourgeois (qui distingue entre assiette individuelle et assiette de service). De totalité intégrale, le dispositif de la table tend à se transformer en totalité partitive en rendant plus sophistiquées, et sans paradoxe, les règles de l'étiquette et les valorisations actérielles qui en dérivent.

Il devient alors évident qu'aux relations syntagmatiques entre ceux qui sont installés à table s'ajoutent les relations paradigmatiques entre ceux qui sont à table et ceux qui n'y sont pas, que ce soit

---

234 Pour le sacrifice grec, cf. Détienne et Vernant (1979). Pour la réplique de ce système dans d'autres cultures, cf. la synthèse de Grottairelli (1999).

parce qu'ils se trouvent dans d'autres endroits de la maison (la cuisine, le cellier, le salon) ou parce qu'ils sont totalement absents du rite convivial : les deux catégories /cuisiner-servir vs manger/ et /partage vs exclusion/ sont ici pertinentes. Encore plus intéressantes pour nous sont les figures du *trinciante* – acteur qui se trouve à table non pas pour manger mais pour découper au mieux la viande en parties et pour les distribuer entre les commensaux –, ainsi que les passages d'inclusion sociale – du dehors de la table à la table : pensons aux rites de passage des enfants qui, devenus adultes, sont admis à la table de famille –, ou à ceux d'exclusion parallèle – « quitte cette table ! ». Voici un cas célèbre d'exclusion tiré du *Galateo* de Giovanni della Casa :

*Ora, che crediamo noi che avesse il Vescovo e la sua nobile brigata detto a coloro che noi veggiamo talora a guisa di porci col grifo nella broda tutti abbandonati non levar mai alto il viso e mai non rimuover gli occhi, e molto meno le mani, dalle vivande ? E con amendue le gote gonfiate, come se essi sonassero la tromba o soffiassero nel fuoco, non mangiare, ma trangugiare [...] Veramente questi così fatti non meriterebbono di essere ricevuti, non pure nella purissima casa di quel nobile Vescovo, ma dovrebbero essere scacciati per tutto là dove costumati uomini fossero. (Della Casa, 2016, p. 61-62).*

Nous dirons donc que la politesse se manifeste au mieux – c'est-à-dire qu'elle fonctionne à plein régime – à la frontière – franchissable, comme tout seuil – entre le plan syntagmatique et le plan paradigmatique de l'être à table.

Pour approcher le deuxième univers discursif touchant de près les manières de table – celui qui définit et règle les relations entre nature et culture –, ce que nous avons dit à propos du niveau épistémologique peut maintenant nous être utile. Il ne s'agit pas, comme nous l'avons dit, de reconstituer un hypothétique procès de civilisation allant de l'état animalier-naturel de l'homme vers celui de la civilité-culture mais de montrer comment, à l'intérieur de l'imaginaire de la table régi par les règles de la politesse, ce procès est évoqué, présupposé, dit, raconté comme une sorte de petit mythe fondateur. De ce point de vue, il est évident que les discours *des* manières de table et les discours *sur* les manières de table se croisent dans une sémiosphère commune, se renforçant mutuellement. Car toute énonciation vouée à constituer une quelconque règle d'étiquette est un geste stratégique s'opposant à une énonciation précédente par rapport à laquelle elle entend prendre des distances. Cette prise de distance est souvent motivée, justement, par un imaginaire para-évolutionniste : il faut s'éloigner de l'état bestial, instinctuel et potentiellement agressif pour devenir des personnes « civilisées », qui savent vivre ; autrement dit, qui savent comment se comporter vis-à-vis d'elles-mêmes et des autres, non seulement en reconnaissant leur statut social mais aussi, plus généralement, en partageant le même niveau d'éducation, de civilisation – argument plutôt tautologique, et néanmoins efficace. Là encore, il faut rappeler que /nature/ et /culture/ ne sont pas des états de choses mais des effets de sens sans cesse produits par le discours conflictuel et stratégique d'une politesse en transformation perpétuelle, plus ou moins rapide.

Elias (1969, chap. 4) propose de nombreux exemples où les mauvaises manières à table conduisent au rapprochement entre l'être humain et l'animal. On pourrait en indiquer bien d'autres. Erasme de Rotterdam, dans son traité *De la civilité puérile* (1530), s'attarde sur des détails que l'on ne

trouverait plus dans les manuels d'aujourd'hui. En proposant une comparaison avec un certain nombre d'animaux, il affirme :

Il y a des gens qui, à peine assis, portent la main aux plats. C'est ressembler aux loups. [...] Ingurgiter, d'un coup, de gros morceaux, c'est le fait des cigognes ou des goinfres. [...] Il y en a qui, en mâchant, ouvrent tellement la bouche, qu'ils grognent comme des porcs. (cit. in Weil, 1983, pp. 149-150)

En reculant dans le temps, on retrouve le même argument chez Clément d'Alexandrie, auteur chrétien de 200 avt. J.-C. et qui, dans son *Pédagogue*, soutient :

On peut constater en effet que ceux qui font cela [= tremper les mains dans les assaisonnements] ressemblent par leur voracité plus à des porcs et à des chiens qu'à des hommes. (cit. in Weil, 1983, p. 151)

D'ailleurs, les deux univers de sens – *ordre social* et *nature/culture* – sont parfois énoncés ensemble :

C'est à la table que l'être humain espère de se distinguer de l'animal, et que chaque classe sociale essaie de se distinguer de celles qu'elle considère comme inférieures. (cit. in Weil, 1983, p. 137)

#### **d) Niveau empirique**

On ne répétera jamais assez que, en sémiotique (comme du reste dans les différentes sciences humaines et sociales et, dans beaucoup de cas – à condition d'avoir assez d'honnêteté intellectuelle – aussi dans les sciences dures), l'empirie est à construire. Aucun mythe ne concernant les données empiriques, l'« objectivité » ou la « réalité » pure et dure ne peut être convoquée pour cette simple raison que la science de la signification s'intéresse aux relations et non pas aux données ontologiques, la première relation à considérer étant celle de présupposition réciproque entre expression et contenu. L'analyse des objets de sens est la reconstruction, aussi cohérente et rigoureuse que possible, d'une construction préalable effectuée au niveau de la praxis socio-culturelle, et donc une textualisation supplémentaire de textes qui circulent déjà dans la sémiosphère.

De ce point de vue, aussi étrange que cela puisse paraître, le choix de l'objet fait partie de l'analyse ou, si l'on veut, construire des corpus complets est relativement important. Ce qui compte vraiment, c'est de motiver les exclusions progressives d'autres objets, d'explicitier les pertinences enregistrées, d'expliquer les homologations sémantiques. En général, on distingue la politesse verbale, liée à la conversation, de celle non-verbale, gestuelle et somatique ; et, pour les étudier, on convoque des disciplines différentes. Or, de notre point de vue, en partant du plan du contenu cette distinction substantielle n'est pas pertinente. Ainsi, on peut se demander si la praxis à table suit les manuels des bonnes manières, ou inversement.

Une bonne méthode pour approcher le niveau empirique de notre recherche consisterait alors à retrouver, en dessous de ce que nous avons appelé le discours de la politesse, une véritable configuration

narrative, celle de *l'invitation*, autour de laquelle, et surtout *dans* laquelle, une grande partie des manières de table trouve une articulation adéquate et en même temps, dans chaque cas, une motivation convaincante. La plupart des manuels de bonnes manières, dans le chapitre consacré à la table et aux banquets, construisent un imaginaire lié à l'hospitalité, et par conséquent associé : i) à un amphitryon, à la maîtresse de maison, aux invités, aux serveurs, etc. ; ii) à un laps de temps déterminé où le dîner se déploie, avec un avant (inviter, arriver à l'heure) et un après (ne pas s'attarder, remercier) ; à un espace très précis, celui de la salle à manger, avec ses points d'entrée et de sortie ; iv) à une figurativisation complexe de tout cela (mobilier, objets, vêtements, corps, etc.) ; mais aussi, en descendant de niveau, v) à de véritables programmes narratifs qui engagent variablement les actants en jeu : sujets et anti-sujets (énormément d'anti-sujets), destinataire et anti-destinataire, etc. ; vi) à un investissement de systèmes de valeurs précis au sein de multiples formes de vie ; (vii) à une mise en scène para-théâtrale (où même l'arrière-scène a son rôle) de *l'être à table* et, plus généralement, des comportements.

On se souvient du célèbre dicton de Brillat-Savarin : « Convier quelqu'un c'est se charger de son bonheur pendant tout le temps qu'il est sous votre toit ». Voilà un exemple flagrant de la manière dont l'hospitalité articule une narration possible, en croisant des objectifs programmatiques avec des actions et des passions chargées de valeurs sociales manifestes. Assurer le bonheur de nos invités est un objectif utopique, une tâche admirable diluée durativement (pendant tout le temps qu'ils sont chez nous) et dans un espace bien déterminé (sous notre toit). Le bonheur, cet inconnu.

Les essais qui composent ce premier dossier sur les manières de table illustrent très bien les divers modes d'approche de cette recherche qui, dans une perspective sémiotique, prend pour objet des discours, des récits, des thèmes et des figures très différents entre eux. C'est ainsi que l'on passe du film de Fellini (*Isabella Pezzini*) aux symboliques du repas dans quelques communautés bouddhistes (Kim Sung-Do) ; du *Manuel des Amphitryons* de Grimod de la Reynière (Giorgio Grignaffini) à la signification cérémoniale liée au couscous marocain (Mohamed Bernoussi), ou encore au banquet cérémonial de Buckingham Palace (Carlo Andrea Tassinari), aux interdictions liées à la dimension sonore (Emiliano Battistini), aux récentes transformations conviviales que le virus Covid 19 a déterminées (Jean-Jacques Boutaud), aux usages cérémoniaux d'un meuble tel que la crédence (Tiziana Migliore), au comportement à table des enfants d'aujourd'hui (Maria Pia Pozzato) et aux objets actuels pour faire manger les bébés (Ilaria Ventura Bordenca).

#### **4. Une synthèse figurative**

En somme, une sémiotique des manières de table peut se construire suivant plusieurs voies et commencer par des phénomènes, des aspects et des problèmes très hétérogènes. En ce qui nous concerne – pour terminer cette introduction en revenant à son début logique –, une réponse possible à la question « par où commencer ? » pourrait être : commençons par la serviette, ce petit objet auquel les manuels de bonnes manières ne cessent de s'intéresser en lui consacrant une attention en apparence maniaque. Synthèse figurative du discours des bonnes manières à table et héros relativement involontaire de son récit sous-jacent, la serviette apparaît partout liée aux isotopies les plus disparates. En voici quelques exemples.

Tout d'abord, Erasme à nouveau :

Lécher ses doigts gras ou les essuyer sur des habits est inconvenant : il vaut mieux se servir de la nappe ou de la serviette. (cit. in Weil, 1983, p. 150)

Puis, le développement de la description de ceux qui mangent « comme des cochons » proposée dans le *Galateo* de Della Casa, où le thème du dégoût est très persistant :

*i quali, imbrattandosi le mani poco meno che fino al gomito, conciano in guisa le tovagliuole che le pezze degli agiamenti sono più nette. Con le quai tovagliuole anco molto spesso non si vergognano di rasciugare il sudore che, per lo affrettarsi e per lo soverchio mangiare, gocciola e cade loro dalla fronte e dal viso e d'intorno al collo, et anco di nettarsi con esse il naso, quando voglia loro ne viene* (Galateo, 2016, p. 61)

Ou encore :

Ne pas accrocher sa serviette autour de son cou (comme cela se faisait communément il n'y a pas longtemps) mais la poser à plat sur ses genoux. Ne pas la replier quand on sort de table. (cit. in Weil, 1983, p. 154)

*Stendetelo semplicemente sulle ginocchia, con gesti disinvolti. Il tovagliolo non deve essere usato come bavaglino. Se occorre passatelo con leggerezza sulle labbra. Non va adoperato per pulirsi o asciugarsi il viso. Quando vi alzate, lasciatelo senza ripiegarlo sulla tavola accanto al piatto. A casa propria, tuttavia, è concesso piegarlo e rimetterlo nell'apposito anello. Benché sia una norma spesso trascurata, il tovagliolo va considerato necessario anche a colazione.* (aa.vv. 1918, p. 31)

*La tavola moderna lo vuole a destra, piegato in due o a triangolo. La tradizione lo voleva appoggiato sul piatto, ma questo ormai è uso da trattoria. C'è stato un periodo in cui andavano di moda i tovaglioli di carta con fiorellini e cifre. Fate una lavatrice in più, ma permettetevi sempre il piccolo lusso di un vero tovagliolo.* (Sotis, 1984, p. 118)

*Il tovagliolo va a sinistra [...]. Nelle tavole eleganti serve esclusivamente ad asciugare le labbra prima di bere – per non lasciare indecifrabili aloni sull'orlo del bicchiere –, alla fine del pasto o quando se ne ha la necessità. La piegatura classica è 'a libro', con l'apertura verso l'esterno del posto apparecchiato, per essere facilmente preso con due dita, aperto e disteso sulle ginocchia, all'inizio del pranzo. Lo si rimette a sinistra del piatto leggermente spiegazzato, mai ripiegato, prima di alzarsi da tavola.* (Lanza, 2016, pp. 210-221)

On voit que le discours sur la serviette et de la serviette est très riche et complexe : il n'y a aucun accord ni sur les fonctions ni sur les positions qu'elle doit occuper sur la table ou sur le corps. Tandis

que pour les assiettes, les couverts, les verres, les plateaux, les bouteilles, etc., malgré leur démultiplication au fil du temps, il existe une certaine logique commune concernant leur disposition sur la table, l'usage de la serviette, parent pauvre de la nappe, semble hautement anarchique. Au cours de son histoire, la serviette a subi des transformations de toutes sortes, à la fois sur le plan de l'expression et sur celui du contenu, tout en restant, pour ainsi dire, toujours présent dans l'imaginaire occidental de la table<sup>235</sup>. Certains affirment qu'elle a été inventée par Léonard de Vinci, exaspéré par le spectacle des soi-disant aristocrates qui s'essuyaient les mains et la bouche sur les bords de la nappe commune, en la salissant misérablement. Étrangement, Elias lui consacre très peu d'attention.

D'une certaine manière, la serviette existait même avant de devenir telle : jadis on s'essuyait la bouche avec des tranches de pain expressément destinées à cet usage ; d'où la distinction entre « pain à bouche » et « pain à nourriture ». Déjà les Romains, depuis leur triclinium, attachaient autour de leur cou un *mantellum* de lin qu'ils utilisaient pour protéger leurs vêtements et pour s'essuyer les mains. L'utilisation d'une petite touaille ou d'un torchon pendu au mur semble toutefois s'affirmer autour du XIII<sup>e</sup> siècle mais, en tant qu'objet à usage individuel, la serviette commence à circuler effectivement à l'époque de Léonard, plus ou moins. Elle servait à s'essuyer les doigts après avoir saisi la nourriture avec les mains, mais la bouche aussi, car il convenait de nettoyer ses lèvres avant de boire dans un calice commun. Dans les grandes tables des seigneurs, beaucoup de gens trouvaient confortable de poser la petite touaille sur leur épaule tandis que, dans les milieux populaires, on la roulait autour du cou. Après quelque temps, l'habitude s'installe de mettre la table en « couvrant » la place de chaque commensal avec une serviette pour chacun, et en posant sur cette dernière un petit biscuit à consommer au début du repas (sorte de geste de « bienvenue ») : d'où, semble-t-il, l'idée de désigner la place individuelle à table sous le terme de « couvert ». En tout cas, comme on le voit chez Érasme et Della Casa, la serviette – et son usage diligent – devient un signe manifeste de distinction sociale. La façon de la plier relève d'un geste artistique, à la manière des origami japonais, qui contribue énormément à l'esthétique générale de la table ; ce que l'âge Baroque va beaucoup apprécier, en multipliant les figures zoomorphes ou florales composées avec de magnifiques serviettes en lin. Sur la table on trouve alors plusieurs serviettes – outre celles destinées à chaque commensal – : celles à admirer et celles à utiliser par hygiène et que chacun doit placer sur son avant-bras, dans le pli du coude, pour ne pas les confondre. À côté de cette fonction spectaculaire, renforcée par l'art du pli, persiste une fonction très différente qui remonte, semble-t-il, aux temps anciens : dans la serviette on enveloppe les restes à emporter chez soi à la fin du banquet. Une sorte de *doggy bag ante litteram*. En dehors des équilibres complexes de la table préparée à la française, le service à la russe en simplifiera beaucoup l'esthétique, en permettant à la serviette de trouver enfin sa place canonique – parfois contestée –, à gauche de l'assiette. Il faudra attendre les serviettes en papier pour modifier, par la substance de l'expression, la forme du contenu : jeter la serviette après l'usage pourrait marquer, sinon sa fin historique, du moins son insignifiance sociale progressive. Il vaudrait mieux, suggèrent certaines personnes, en rester au tissu quitte à faire une machine à laver de plus.

Il y a donc de quoi nourrir la recherche : entre parties du corps, formes de l'hygiène, impératifs éthiques et esthétiques, relations intersubjectives, les bonnes manières se présentent comme une

---

235 Pour une histoire de la serviette, cf. Garbero Zorzi (1995) et Lanza (2016).

tentative de rassembler dans un seul code de comportement des matériaux très hétéroclites, où la serviette apparaît comme un lieu de convergence extraordinaire de plusieurs isotopies. Elle parcourt le corps dans le sens descendant : des épaules à l'avant-bras jusqu'aux genoux. Elle indique les parties du corps qu'il faut maintenir propres (les mains, les lèvres...). Elle change de destination et d'usage dès que la fourchette apparaît. Elle rééquilibre la symétrie minimale de la place à table : si à droite il y a cuillère et couteau, à gauche se trouvent fourchette et serviette. Surtout, elle permet d'opposer immédiatement, selon les usages que l'on en fait, les bien élevés *vs* les mal élevés. De plus, la serviette a une fonction énonciative de délimitation : la déployer sur les genoux signifie commencer le repas, la poser sans la replier sur la table signifie le terminer. Gestes inchoatifs et terminatifs qui, inaugurés par la maîtresse de maison, sont diligemment répétés par les autres commensaux. Du point de vue topologique enfin, la serviette est littéralement une petite nappe qui singularise l'espace du commensal par rapport à la surface commune de la table, en permettant d'individualiser chaque couvert.

Cette richesse et cette complexité de la serviette, ainsi que l'attention qui lui est consacrée par les manuels des bonnes manières (attestée d'ailleurs par les banquets dont l'histoire de l'art regorge) peuvent s'expliquer en partie, comme on l'a dit, par la valeur sacrée qu'elle conserve, liée aux rites de purification préalables à tout banquet ou repas. De ce point de vue, entre la serviette sur l'épaule et l'étole liturgique, il pourrait y avoir, par-delà la rime figurale, plus d'un lien isotopique. Il convient de se purifier pour accéder à la nourriture, mais aussi, selon l'étiquette, il faut garder une certaine propreté pendant le repas. L'obsession hygiéniste de la modernité peut être interprétée comme une sorte de sécularisation des instances sacrées liées à la pureté, la serviette étant souvent réservée à ceux qui génèrent le plus de répugnance. L'isotopie religieuse trouve ainsi des échos dans les domaines identitaire et politique. Déjà Xénophon, dans sa *Ciropedia* (IV<sup>e</sup> siècle avt. J.-C.), raconte que le jeune Cyrus, futur roi persan, dédaignait les mets que lui offrait son grand-père, le roi mède Astyage, en vantant les mets de chez lui :

*Tu pure, o nonno, schifi queste vivande [...] ; infatti ogni volta che tocchi un pezzo di pane, non ripulisci affatto la mano ; mentre ogni volta che tocchi qualcuno di questi cibi (con intingoli), ti affretti a purificare le dita nel tovagliolo, quasi disgustato che se ne siano contaminate* (cit. in Grottanelli, 1985, p. 36)

D'un côté, la nourriture persane, de l'autre la mède : dans les deux cas, la serviette est utilisée pour se nettoyer les mains salies par les condiments, c'est-à-dire – comme l'affirme littéralement le texte – pour *se purifier les doigts contaminés*. Buñuel n'aurait-il pas, par hasard, compris l'allusion ?

Traducteur : Carlo Andrea Tassinari

## Bibliographie

- AA.VV. *Etiquette in everyday life*, London, Foulsham; trad. it. *L'arte delle buone maniere*, Bologna, Il Mulino 2015 (1918).  
— *Politesse et sincérité*, Paris, Esprit, 1994.  
Barthes, Roland, « Pour une psycho-sociologie de l'alimentation contemporaine », *Annales* 16<sup>e</sup> année, n° 5, 1961.  
— *Comment vivre ensemble. Cours et séminaires au Collège de France (1976-1977)*, Paris, Seuil, 2002.



- Basso Fossali, Pierluigi (éd.), « Incitation à l'action et genres de discours programmeurs », *Langue française*, n° 206, 2020.
- Bertelli, Sergio et Calvi, Giulia « Rituale, cerimoniale, etichetta nelle corti italiane », in Sergio Bertelli et Giuliano Crifò (éds.), *Rituale, cerimoniale, etichetta*, Milan, Bompiani, 1985.
- Bertelli, Sergio et Giuliano Crifò (éds.), *Rituale, cerimoniale, etichetta*, Milan, Bompiani, 1985.
- Bourdieu, Pierre, *La Distinction : Critique sociale du jugement*, Paris, Minuit, 1979.
- Boutaud, Jean-Jacques, *Le sens gourmand*, Paris, Rocher, 2005.  
— (éd.) *L'imaginaire de la table. Convivialité, commensalité et communication*, Paris, L'Harmattan, « Des Hauts et Débats », 2004.
- Boutaud, Jean-Jacques et Lardellier, Pascal, « Pour une sémio-anthropologie des manières de table », *Anthropologie et Communication*, n° 15, 2002.
- Bonescu, Mihaela et Boutaud, Jean-Jacques, « L'éthos de la convivialité. De la table à la tablette », *Interfaces Numériques*, « Convivialité et dispositifs », vol. I, n° 3, 2012. En ligne : [www.unilim.fr/interfaces-numeriques/2405](http://www.unilim.fr/interfaces-numeriques/2405)
- Bordron, Jean-François, « Perception et énonciation dans l'expérience gustative. L'exemple de la dégustation d'un vin », in Anne Hénault (éd.), *Questions de sémiotique*, Paris, PUF, « Premier cycle », 2002.
- Brown, Penelope et Levinson, Stephen, *Politeness: Some universals in language usage*, Cambridge University Press, 1987.
- Della Casa, Giovanni, *Galateo*, Milan, Rizzoli, 2016.
- Descola, Philippe, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, 2005.
- Détienne, Marcel et Vernant, Jean-Pierre, *La cuisine du sacrifice en Grèce ancienne*, Paris, Gallimard, 1979.
- Dhoquois-Cohen, Régine (éd.), *La politesse : vertu des apparences*, Paris, Autrement, « Série morales », n° 2, 1991.
- Douglas, Mary, *Purity and Danger*, Harmondsworth, Penguin, 1970.  
— *In the active voice*, London, Routledge & Kegan Paul, 1982.
- Elias, Norbert, *Über den Prozess der Zivilisation*, Frankfurt, Suhrkamp ; trad. fr. *La civilisation des mœurs*, Paris, Calmann-Lévy, 1973 (1969).
- Fabbri, Paolo, *Elogio di Babele*, Roma, Meltemi, 2000.  
— *Le tournant sémiotique*, Paris, Hermès, 2008.
- Floch, Jean-Marie, *Identité visuelles*, Paris, PUF, 1995.  
— « Diario de um bebedor de cerveza », in Éric Landowski et José Luiz Fiorin (éds.) *O gosto da gente, o gosto das coisas. Abordagem semiótica*, São Paulo, Educ, 1997.
- Fontanille, Jacques, *Formes de vie*, Liège, Presses Universitaires de Liège, 2015.
- Fontanille, Jacques et Couégnas, Nicolas, *Terres de sens : essai d'anthroposémiotique*, Paris, Pulim, 2018.
- Garbero Zorzi, Elvira, « Cerimoniale e spettacolarità », in Sergio Bertelli et Giuliano Crifò (éds.), *Rituale, cerimoniale, etichetta*, 1985.
- Goffmann, Erving, *La Mise en scène de la vie quotidienne*, Paris, Minuit, 1979.
- Greimas, Algirdas Julien, « Le beau geste », in *Recherches sémiotiques/Semiotic Inquiry*, n° 13, 1993.
- Greimas, Algirdas Julien et Courtés, Joseph, *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette, 1979.
- Grottanelli, Cristiano, « Cibo, istinti, divieti », in Sergio Bertelli et Giuliano Crifò (éds.), *Rituale, cerimoniale, etichetta*, 1985.  
— *Il sacrificio*, Roma-Bari, Laterza, 1999.
- Hammad, Manar, *Lire l'espace, comprendre l'architecture*, Limoges, Pulim, 2006.
- Lacroix, Michel, *De la politesse. Essai sur la littérature du savoir-vivre*, Paris, Juillard, 1990

- Lebenszjejen, Jean-Claude, *Manières de table*, Paris, Bayard, 2004.
- Landowski, Éric, « Sémiotique gourmande. Du goût, entre esthésie et sociabilité », *Nouveaux Actes Sémiotiques*, n° 55-56, 1998.  
 — *Passions sans nom. Essais de sociosémiotique III*, Paris, PUF, 2004.  
 — *Pour une sémiotique du goût*, Sao Paulo, Centro de Pesquisas Sociossemioticas, 2013.
- Landowski, Éric et Fiorin, José Luiz (éds.), *O gosto da gente, o gosto das coisas. Abordagem semiótica*, São Paulo, Educ, 1997.
- Landowski, Éric et Marrone, Gianfranco (éds.), *La société des objets. Problèmes d'interobjectivité*, Protée, vol. 29, n° 1, 2001.
- Lanza, Elda, *Il tovagliolo va a sinistra*, Milan, Vallardi, 2016.
- Latour, Bruno, *Politiques de la Nature*, Paris, La Découverte, 1999.
- Lévi-Strauss, Claude, *Mythologiques 3. L'origine des manières de table*, Paris, Plon, 1968.
- Lotman, Youri, *Universe of the Mind: A Semiotic Theory of Culture*, New York, Tauris, 1990.  
 — *La Sémiosphère*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges, 1999.
- Marrone, Gianfranco, *Addio alla Natura*, Turin, Einaudi, 2011.  
 — *Semiotica del gusto*, Milan, Mimesis, 2016.  
 — *Sémiotique et critique de la culture*, Limoges, Pulim, 2017.
- Masson, Estelle, « Culturellement, manger c'est manger ensemble », in Jean-Jacques Boutaud, *L'imaginaire de la table. Convivialité, commensalité et communication*, Paris, L'Harmattan, 2004.
- Montanari, Massimo, *Convivio oggi*, Roma-Bari, Laterza, 1992.
- Montandon, Alain, *Désirs d'hospitalité*, Paris, PUF, 2002.
- Moutat, Audrey, *Du sensible à l'intelligible. Pour une sémiotique de la perception*, Limoges, Lambert-Lucas, 2015.
- Oliveira, Ana Claudia de, « O 'bom' gosto do café », Eric Landowski et José Luiz Fiorin (éds.), *O gosto da gente, o gosto das coisas. Abordagem semiótica*, São Paulo, Educ, 1997.
- Rostaing, Jules, *Manuel de la politesse des usages du monde et savoir-vivre*, Paris, Éditions des Équateurs, 2012.
- Scarpellini, Emanuela, *A tavola ! Gli italiani in 7 pranzi*, Rome-Bari, Laterza, 2012.
- Silvin, Carole et De Prémont, Claire, *Le savoir vivre sans etiquette*, Verviers, Marabout, 1980.
- Sotis, Lina, *Il nuovo dizionario delle buone maniere*, Milan, Mondadori, 1984.
- Staffe (Baronne), *Règles du savoir-vivre dans la société moderne*, Paris, Les éditions 1900, 1989.
- Thomas, Keith, *In Pursuit of Civility. Manners and civilisation in early modern England*, Waltham (Mass.), Brandeis U.P., 2018.
- Turnaturi, Gabriella, *Signore e signori d'Italia*, Milan, Feltrinelli, 2011.
- Watts, Richard J., *Politeness*, Cambridge U.P., 2003.
- Weil, Silvie, *Trésors de la politesse française*, Paris, Belin, 1983.

Pour citer cet article : Gianfranco MARRONE. « Aventures de la serviette. Pour une sémiotique des manières de table », *Actes Sémiotiques* [En ligne]. 2021, n° 124. Disponible sur :  
 <<https://doi.org/10.25965/as.6814>> Document créé le 11/01/2021

ISSN : 2270-4957

À la différence de la commensalité, définie par le partage de la table, des repas, la convivialité suppose, depuis Brillat-Savarin (1825), la valeur ajoutée de l'agrément, du plaisir, de l'entrain, pour vivre la situation, le moment. La commensalité, avec ses règles et ses risques (Sobal, 2000) ; la convivialité, dans la trame métonymique du plaisir de manger, de partager, d'échanger. Division des termes en fait moins tranchée dans l'usage (Boutaud, 2001), même si la notion de convivialité nous est plus familière pour évoquer, sans exclusive pour la table, la chaleur des relations autour du boire et du manger, le bien-être partagé.

Difficile de se plonger dans cet univers avec le cataclysme du Covid-19 et le confinement imposé aux populations à travers le monde, stade ultime pour endiguer une pandémie brutale, menaçante. Une situation de confinement sans précédent, appliquée en France du 17 mars au 11 mai 2020, aux antipodes de l'atmosphère conviviale : un chapelet de mesures nationales et locales, de restrictions, d'interdictions, avec fermeture des bars et restaurants, magasins et entreprises « non essentiels pour la vie de la nation ». Dans un contexte de crise sanitaire, économique, sociale, de peur endémique face au virus, avec un bilan des décès quotidiennement communiqué, des mesures s'imposent : l'obligation pour la grande majorité des citoyens de rester à domicile ; des sorties limitées, sous surveillance ; les masques, la distanciation sociale, les gestes barrières. Un repli contraint et durable sur la sphère privée, reclus à domicile.

La question de la convivialité n'en devient que plus cruciale dans la situation de confinement chez soi, seul, coupé des contacts directs et liens sociaux habituels ou avec les siens, au risque d'avoir à gérer une situation d'enfermement jamais affrontée jusque-là. Cela se traduit par une forme de vie uniformisée par les règles mêmes du confinement, mais condamnée à inventer ses modalités de résilience, notamment à travers de nouvelles formes conviviales. Il se crée donc une tension entre la forme rigide et uniformisée du confinement et la pluralisation des modes d'être, en régime convivial.

Pour mettre en perspective la question et plus encore la manifestation de la convivialité, dans ce contexte si exceptionnel, il est proposé d'aborder sa pratique en confinement, en respectant deux précautions méthodologiques : par recentrage sur l'isotopie alimentaire alors que l'imaginaire convivial investit d'autres domaines de la pratique en société (Bonescu et Boutaud, 2012) ; sans réduire la convivialité à la commensalité, à la séquence du repas et du partage à table.

En première analyse, il convient de saisir la mise en tension de la convivialité en confinement, à la fois sous l'angle dramaturgique de pratiques bouleversées au quotidien par le Covid-19 et dans le cadre heuristique de la tensivité qui restitue la dynamique du champ entre les formes de la convivialité, de la table à la convivialité sociale. Une fois posé ce cadre, l'isotopie alimentaire sera retenue comme forme

paradigmatique, notamment à travers deux registres figuratifs, la convivialité intra-familiale reconfigurée pendant le confinement et, autre forme résiliente, la convivialité en ligne, avec les apéros virtuels et les liens solidaires connectés, formes de reconnections humaines autour des pratiques alimentaires. Il sera question dès lors, de considérer la convivialité non seulement dans la pluralité de ses formes, au sens figuratif, mais dans les variations modales et sensibles qui, de dispositifs en dispositions, donnent aux formes conviviales la consistance figurale d'une forme de vie. Par exemple en connectant à de nouveaux gestes ou des temporalités revisitées, de nouvelles manières d'être ou de penser le rapport aux autres, au monde.

### **1. Mise en tension et tensivité du convivial en confinement**

La convivialité prend forme en société comme une *figure sensible*, c'est-à-dire l'expression ou le design d'une sensibilité qui infuse en différents domaines de la vie sociale et trouve une consistance *figurale* (configuration) et *figurative* (variations formelles) entre esthésie, esthétique, éthique (Boutaud, 2015). Ainsi s'opère, pour la convivialité, un déploiement figuratif en différents territoires, de la table à d'autres univers, comme les outils, les organisations (Illich, 1973), les interfaces numériques, les relations sociales (Bonescu et Boutaud, 2012). Déploiement et déplacement de l'isotopie alimentaire à d'autres domaines tout en gardant le caractère homogène de la figure, avec les traits invariants du partage, de l'accord ou de la commodité relationnelle, du lien actif et constructif. Cela rejoint Fontanille dans son analyse du *schème sémiotique* de la transparence qui « transcende les univers thématiques et les modes d'existence sociaux en leur procurant une configuration constante, qui se reconnaît d'un univers à l'autre » (2015, p. 107).

Il existe évidemment de nombreuses configurations de ce genre, avec le pouvoir d'orienter nos pratiques et de fonctionner comme *topoi axiologiques* pour agir au quotidien ou s'en donner une modalité de lecture. Mais la notion même de *figure sensible* invite à privilégier la dimension figurative de leur manifestation au cœur de la vie sociale, ce que nous avons érigé en programme entre sémiotique et communication, notamment à travers la transparence (Boutaud, 2006), la lenteur (Boutaud et Bertin, 2012), le sacré (Dufour et Boutaud, 2013), l'expérience (Boutaud, 2019), avec un intérêt tout particulier pour la commensalité (Boutaud, 2001, 2004, 2005, 2011) et la convivialité (Boutaud, 2005 ; Boutaud et Lardellier, 2002 ; Boutaud et Bonescu, 2009).

Dans le champ d'expansion figurative déjà évoqué, l'espace tensif de la convivialité déborde celui de la commensalité (Boutaud, 2005). La pandémie du Covid-19 et le confinement, par le changement même du *cadre d'expérience*, pour parler comme Goffman, reconfigurent totalement cet espace convivial dans son expression quotidienne. Au plus fort du rapprochement, la table constitue le foyer paradigmatique de la convivialité à domicile. Au plus étendu de l'espace convivial, subsistent en confinement des formes extérieures du contact ou du lien social, sauvegardées et plus encore idéalisées dans leur caractère résilient. En tension entre ces deux espaces, les formes conviviales reconfigurées chez soi, pendant le confinement, constituent un point d'équilibre, non rabattu sur la séquence alimentaire ou les scènes de table, ni coupé de la vie sociale, notamment *via* toutes les ressources numériques surinvesties dans les recherches d'interactions plaisantes, rassurantes, divertissantes.

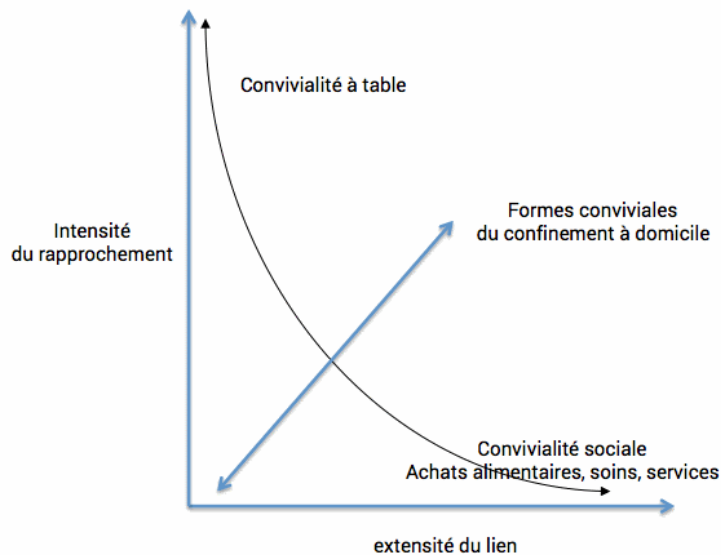


Figure 1. Espace tensif du convivial en confinement

Foyer convivial par excellence, la table ne s'expose pas moins aux tensions, en raison même de la proximité spatiale et des routines, des règles, des interdits, mobilisés à différents degrés de formalisme et de consentement. Toute expression des affects entre dans ce champ de proximité mais aussi de visibilité et de contagion. Un risque maximisé avec le confinement, sans liberté de contact avec le monde extérieur et sous la pression permanente d'un virus qui peut atteindre personnes, objets ou aliments.

Certes des occasions de sortie se présentent, minutées, sporadiques ou ritualisées, formulaire dérogatoire en main. Le contact s'établit alors avec les rares secteurs laissés ouverts (lieux d'approvisionnement, services, espaces médicaux) pour des questions essentielles de survie pendant la crise sanitaire. Moment d'acmé de cette convivialité sociale, le soir au balcon, à 20 heures : applaudissements, voix qui résonnent et parfois musique, pour saluer, sur le mode héroïque, le travail et le dévouement des soignants. Pour les salariés sur le front, investis dans les tâches nobles ou plus modestes (hôtes(ses) de caisse, employés de services, agents de nettoyage, etc.), en contact au non avec le public, la convivialité prend avant tout la forme de la solidarité. Il serait hasardeux, toutefois, de poursuivre sur un plan sociologique ce que nous cherchons à schématiser pour les besoins de l'analyse, au niveau sémiotique, l'espace tensif de la convivialité en confinement.

Troisième espace donc, dans une relation extensive avec l'espace privé et l'espace public, celui des formes conviviales à domicile. Elles se conçoivent en dehors de la table, dans la valorisation d'activités ludiques, culturelles, créatives, partagées, complices ou utiles, individuellement, à la décompression pour garantir le maintien de l'atmosphère conviviale en espace confiné. On sait combien les ressources numériques ont été mobilisées dans ce contexte.

Mais comme l'observe Jean-Pierre Poulain dans un entretien au Monde (31 mars 2020), en contexte de confinement « l'alimentation prend une place bien plus importante que dans la vie normale et se trouve au centre de la vie du groupe ». Et de préciser : « Dans la vie quotidienne d'une famille, la question habituelle » *Qu'est qu'on mange ce soir ?* » est devenue » *Qu'est ce que nous mangeons ce midi et ce soir ?* ». Et ce choix n'est pas si simple, parce que nous avons l'habitude d'exercer notre choix de façon individuelle au moment du repas de midi et que, désormais, il doit être négocié, construit, plus ou

moins collectivement ». Foyer paradigmatique avons-nous dit, la table ne fonctionne pas en huis clos mais s'ouvre en réalité à d'autres espaces cultivant, sous d'autres formes, la convivialité. L'espace sémiotique à considérer replace alors la scène de table et la séquence du repas, dans un vaste environnement figuratif, qui *préfigure* ce moment (achats et choix alimentaires faits en commun, partage des tâches culinaires), le *configure* (mettre la table, être à table, desservir, ranger) et le *reconfigure* (récits et partages d'expérience avec les personnes extérieures au foyer, recherches d'informations, conseils pour innover, progresser, changer).

La table garde néanmoins toute sa charge sémiotique car elle cristallise ces opérations, à valeur de charge ou d'opportunité conviviale, et modalise, dans le cours d'action ou la dramaturgie du repas, les relations entre convives (Beyaert-Geslin, 2012). Dans sa *Physiologie du goût* (1825, éd. 1982), Brillat-Savarin notait déjà que le « plaisir de la table » reste supérieur au simple « plaisir de manger », car il confère au mangeur le statut de convive et le place au cœur d'un dispositif qu'il n'est pas seul à maîtriser. À charge pour lui de composer avec les éléments du cadre et les autres acteurs à table. Dramaturgie à recontextualiser, repenser, dans le cadre actoriel et spatio-temporel du confinement, en rupture avec le temps ordinaire (Desjeux et Sarrat, 2020). Se conjuguent alors les propriétés du *dispositif*, les espaces, les places, les *positions* mais aussi les *dispositions* des convives, plus ou moins *disposés* pour vivre les moments de table.

La convivialité en appelle alors à des formes de compromis entre l'ordre et la régularité d'une part, la liberté et la spontanéité, d'autre part, entre pratiques construites sans rigidité et pratiques déconstruites, sans anomie ou dérèglement du vivre ensemble. Aux formes bien établies des contraintes modales qui régissent un repas avec tout le raffinement aléthique (devoir-être/nécessité) ou déontique (devoir-faire/prescription), se substitue le jeu ouvert des interactions dynamiques (Landowski, 2013) où, dans l'*imperfection* même des relations à reconfigurer, le sujet se rend disponible à de nouvelles manières de faire sens, donner sens, à travers les formes conviviales. Une condition plus que jamais nécessaire en confinement. Voyons comment cela se réalise autour du repas et des pratiques alimentaires, avec des enjeux renforcés au niveau des formes conviviales à préserver, recréer, cultiver.

## **2. Alimentation et reconfiguration des formes conviviales**

Comme il est ressorti en première analyse, la configuration de l'espace convivial recouvre de multiples modalités du vivre ensemble. Non pas des recettes commodes pour tous mais des manières de vivre qui s'accommodent dans l'espace et la durée d'une proximité contrainte, à rendre supportable et mieux encore agréable, sur l'axe de construction de la convivialité. Or avec le confinement, la modalité conviviale par excellence se forme autour de l'alimentaire : les recettes testées ou ritualisées, les préparations en commun ou à tour de rôle, les gestes retrouvés, la table partagée, les impressions échangées, les liens numériques aussi et les partages en réseaux, avec le poids actantiel des questions culinaires, alimentaires, gourmandes.

Enjeu de vie, de survie, garanti par des activités de production et de distribution pendant le confinement, l'alimentation joue tout autant comme opérateur culturel et symbolique, alors que les règles de vie en commun doivent être repensées. Dans le monde moderne d'après-guerre, jamais le capital d'attention reporté sur les provisions, les aliments, la cuisine, les repas, les goûts des uns et des autres, n'est apparu aussi fort et crucial.

Mais polyphonie et cacophonie autour du Covid-19, rendent difficile ce qu'il faut croire ou craindre, juger probable ou certain, ce qui perturbe les jugements et conduites au plan alimentaire, comme les attitudes modales des mangeurs. Loin de l'imaginaire convivial, certains phénomènes n'ont pas manqué d'inquiéter, dans leur forme disproportionnée ou leur caractère symptomatique. On observe, par exemple, une augmentation des TCA ou troubles du comportement alimentaire. Le confinement altère les liens intra-familiaux. Les journées condamnées à la vacuité, mal préparées au télétravail ou rythmées par la répétition des tâches, la régularité des repas, la réification d'activités mécaniques, dans un même lieu, sur une longue durée, fait prendre le risque de tensions ou conflits intra-familiaux.

Troubles pressentis dès la ruée sur certains produits, avec la frénésie de près de 40 % des français pour constituer des stocks alimentaires. Selon le cabinet Nielsen, durant la semaine du 9 au 15 mars 2020, les ventes dans la grande distribution font un bond de 38 % par rapport à la même période 2019. La farine (+206 %) ou les pâtes (+196 %) voient leurs ventes exploser. C'est la ruée vers l'œuf : 611 millions d'œufs vendus en France du 16 mars au 12 avril selon l'Interprofession (CNPO). Une augmentation de 44 % par rapport à 2019, sur la même période.

De quoi ces phénomènes d'achat et de consommation sont-ils le nom ? D'abord, d'un recentrage à la fois rationnel et compulsif sur les produits jugés essentiels, de première nécessité. Avant de penser en termes de convivialité et de bien-être partagé, il faut déjà raisonner en termes de précaution, de survie. Un fil métonymique se crée entre produits dits « panique », de « précaution », de « réconfort ». Concrètement, un besoin de réassurance, en réaction à la menace du virus, à la peur, à l'inquiétude que nourrit le confinement pour soi et ses proches. Les chiffres mortifères du Covid-19, comme les discours alarmants et plus encore contradictoires, avec le grand raout médiatique autour de la chloroquine, auront pour effet de renforcer le capital symbolique des aliments de base.

Dans une perspective ouverte à la convivialité, ces produits de base prennent une valeur *inchoative*, ils engagent à faire (cuisiner, manger, se faire plaisir) et *totémique*, ils consacrent l'être ensemble du groupe qui se reconnaît dans ce qu'il mange : « La farine, les pâtes, les œufs, le riz sont des produits de base pas chers qui se conservent... Mais pour les œufs, la farine et le sucre : ce sont aussi des matières premières qui permettent de faire des aliments, comme du pain, de la pâte à pizza ou à tarte, des pâtisseries sucrées ou salées, etc. Et comme lorsque l'on est confiné, on a du temps, c'est aussi l'occasion de faire la cuisine. Pour cuisiner, c'est bien d'avoir des stocks. Ça ouvre les possibilités » (Poulain, le Monde, 31 mars 2020).

En cherchant un principe d'organisation et d'intelligibilité des pratiques ainsi mises en place avec le confinement, les formes conviviales liées à l'alimentaire peuvent se concevoir dans la dynamique et l'unité de leur champ de manifestation. Cela suppose la mise en abyme du premier schéma tensif de la convivialité en confinement, où se projette la topique du repas sur le fond d'une convivialité sociale anéantie dans sa forme courante, pour dessiner progressivement l'espace convivial spécifiquement rabattu sur les modalités d'expression de la convivialité alimentaire. En première approche, se détache la dynamique interne de la convivialité intra-familiale, avec toutes les opérations figurant dans le registre alimentaire : s'approvisionner, cuisiner, manger, participer aux tâches. Corrélativement, le contact avec la vie extérieure se donne toute liberté extensive avec les ressources médiatiques, numériques créant du contact, du lien, de la relation, de l'espérance toujours plus forte en la valeur

humaine, comme résilience conviviale en situation de crise. Entre dynamiques interne et externe, se forme le schème organisateur de la convivialité, dans ses ressources et modalités alimentaires :

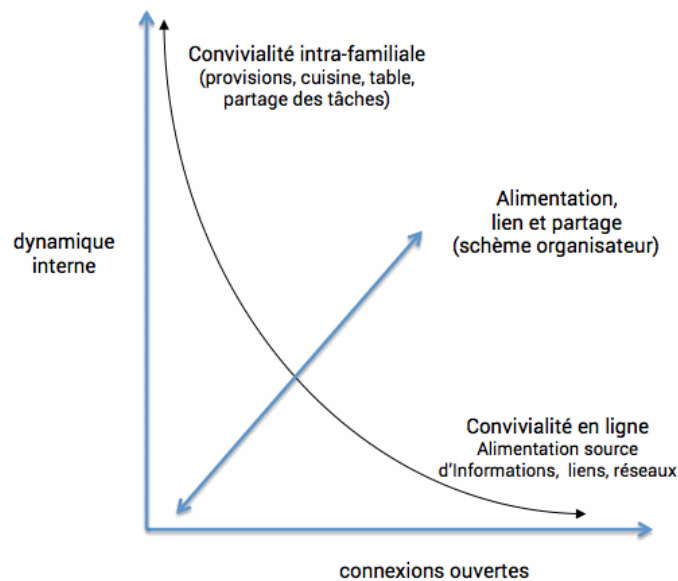


Figure 2. L'alimentation comme forme ouverte du convivial en confinement

Si, en quelque manière, le confinement emmure, la nourriture tient lieu de refuge. C'est l'une des clés de la convivialité. Les activités autour de l'alimentation multiplient les sources et les formes d'une sociabilité qui se construit, s'épanouit. Tout repas, toute scène alimentaire, connaît un avant, un pendant, un après, comme activités à remplir, comme opportunités à saisir pour faire lien. La configuration des formes conviviales est l'expression de leur dimension figurative dont il faut reprendre la trame : *préfiguration* du repas, avec achats, provisions ; *configuration* du repas et des prises alimentaires à travers des choix et des préparations en commun ; *figuration* à table où styles rythmiques et attitudes modales des sujets entrent dans un champ de visibilité tout particulier (Boutaud, 2005 ; Beyaert-Geslin, 2012), avant que des opérations de *reconfiguration* de tous ces moments de convivialité en confinement ne profitent des connexions avec le monde extérieur : parler de ses expériences ; faire circuler traces et images des réalisations culinaires, des moments de partage ; remettre en perspective les manières d'être et de faire, par échanges d'informations et de conseils.

Par les conditions mêmes du confinement et le besoin d'ouvrir l'espace intra-familial sur le monde extérieur, les pratiques alimentaires se mettent plus que jamais en scène sous les formes de la convivialité en ligne, en réseaux. Sans jouer les « foodies », passionnés de bonnes nourritures et grands consommateurs de réseaux sociaux, chacun peut entretenir la fibre conviviale à travers l'infinité de connexions que le confinement libère. Instagram reste le royaume du food porn, avec les images des productions culinaires ou scènes conviviales autosatisfaites. On note l'apparition de hashtags comme #bakecorona, #coronafood, #cuisinezenconfinement, #confinementcuisine. Un phénomène se propage avec les apéros virtuels. L'apéro, terme déjà convivial dans son abréviation, se rafraîchit et se réinvente au travers des connexions. Fleurissent les Whats'Apéros, SkypApéros, ZoomApéros, bans bourguignons connectés, comme signes délectables d'un lâcher-prise... sans modération pour célébrer le lien social. Winepoetry, parmi bien d'autres, propose des CoronApéros pour trinquer avec les vigneron.



Pour la cuisine, la télévision propose déjà de nouveaux concepts d'émissions culinaires en confinement. En pointe, le rituel quotidien de Cyril Lignac sur M6, avec pour seul mot d'ordre « Tous en cuisine » : en duplex et en écran mosaïque, des téléspectateurs dans leur cuisine, appliqués à reproduire en direct les gestes du chef. Mais, versant cuisine, la convivialité se démarque aussi par des initiatives solidaires, sur les réseaux sociaux. Déjà très touchés par la crise, de nombreux restaurateurs et fournisseurs se mobilisent pour les soignants. Une simple discussion sur WhatsApp fait naître l'idée de mobiliser plus de 300 chefs privés d'activités, pour offrir des repas gastronomiques aux soignants.

Toujours en logique de réseau, en sortant de sa bulle personnelle et de son cadre privé, chacun peut se rendre utile auprès des acteurs de terrain. Pas nécessairement s'engager dans une cause mais faire un geste, déjà, à valeur de lien et de symbole. Le compte @avosgateaux, par exemple, propose aux « pâtisseries amateurs confinés » de participer à une « chaîne de solidarité gourmande », en soutien d'une cause différente d'un mois à l'autre. Il serait possible de fournir bien d'autres exemples de ces manifestations solidaires en ligne, en réseaux, qui s'étendent aux relations locales avec des fournisseurs, des producteurs responsables. Mais l'objectif est d'illustrer simplement cette forme de convivialité, dans la relation aux autres manifestations conviviales exprimées en confinement, autour de l'alimentaire.

Entre toutes les formes résilientes produites en confinement, la convivialité s'est manifestement reconfigurée, en redistribuant les priorités modales dans les manières d'être et de faire. Reste à savoir si une telle reconfiguration n'est qu'une manifestation de la réactivité en période de *trauma* ou si elle dessine, à travers la convivialité, une nouvelle forme de vie dont le sens s'inscrit dans la durée, le changement. Comment décrire alors cette forme de vie, dans la dynamique de sa formation qui échappe à la rigidité de la forme comme à l'émiettement dans la pluralité ?

### **3. De la résilience à la forme de vie conviviale : consistance figurative et variations formelles**

Avec le confinement c'est bien une forme de vie qui s'impose à travers un système uniformisant de prescriptions et d'interdictions, logeant tout le monde à la même enseigne. Mais cette forme de vie, légitimement imposée aux populations, par mesure de protection sanitaire face à la propagation du virus, reste précisément attachée à la vie, à la qualité du vivre ensemble, malgré tout, plus que tout.

Dans ce contexte sous tension, jamais vécu jusque-là, il ne s'agit pas seulement de maintenir, mais de reconfigurer des relations conviviales, dans leur forme résiliente de résistance, de reconstruction, de vitalisation : bonifier le temps libre pour certains, se donner des temps de respiration et de partage pour d'autres, prendre goût à de nouvelles activités, se reprendre en main, et sur la trajectoire du pragmatique à l'ontologique, voir et vivre autrement les choses. Entre toutes ses formes d'expression et d'extension, la convivialité ne consiste pas à *se reposer* sur les pratiques mais à leur donner forme, vie et sens. Partager du temps, prendre plaisir à le partager, à simplement échanger ou faire lien dans l'économie des tâches, la complicité d'activités ludiques, créatives.

La question centrale, on l'a vu, se noue et se joue autour de l'alimentaire. En espace intra-familial comme dans les communications en ligne, en réseaux, la *configuration* de l'espace convivial englobe, comme autant de moments potentiels de partage, les séquences de *préfiguration*, *figuration* et *reconfiguration* des formes paradigmatiques du boire et du manger. La déclinaison des termes, avec

leur coloration sociologique et anthropologique, ne laisse aucun doute sur la priorité donnée ici au *figuratif* dans l'approche de la convivialité.

Les traits s'en dessinent dans un champ de visibilité, de mise en forme et scène du plaisir de manger, de partager l'émotion gustative, le temps social des moments alimentaires où le lien se crée, en prenant goût aux choses et aux autres. Sans méconnaître la sociologie des représentations, l'anthropologie des comportements et des cultures alimentaires, la sémiotique fait cette proposition originale de valoriser déjà cette dimension figurative, celle qui donne forme et sens, si ce n'est forme au sens, pour communiquer. Pas des codes alimentaires, ni des chapelets de signes à égrener dans la lecture de la convivialité mais des modes et des modulations qui donnent à la convivialité sa forme englobante, ses formes vivantes et actualisées.

L'espace figuratif couvre l'étendue des pratiques dites « conviviales », de la gastronomie à la convivialité sociale (*supra* fig. 1), et, à l'intérieur des pratiques alimentaires, au gré des dynamiques de figuration que le confinement distribue (*supra* fig. 2), entre l'espace intra-familial et les communautés en réseaux (cercles familiaux, amicaux, professionnels, médiatiques). La convivialité apparaît donc sous plusieurs faces : comme *figure sensible* qui infuse en société ; comme *espace figuratif* élargi dans les séquences de la pratique ; comme *forme de vie* par sa consistance figurative, si l'on s'accorde avec Fontanille : « Il s'agit en somme de convertir une notion polysémique et indéfinie en une configuration sémiotique. Et c'est alors seulement que la configuration que nous obtiendrons aura vocation à jouer le rôle d'une forme de vie dans la société contemporaine » (Fontanille, 2015, p. 107). Au plus étendu, la convivialité sociale garde donc, en quelque manière, des traits de la convivialité de table, de partage alimentaire.

Le schème convivial prend forme à travers l'émotion gustative et le goût partagé, entre « esthésie et sociabilité » (Landowski, 1998), si ce n'est, pour marquer l'unité du sensible (Boutaud, 2016), entre esthésie-esthétique-éthique du lien véritable autour de l'alimentaire. Au-delà des variations formelles de la convivialité, d'une occurrence à l'autre, d'un registre figuratif à l'autre, il importe de retisser le lien entre ces espaces figuratifs, pour rendre compte de la consistance figurale de la convivialité elle-même.

Les propositions ne manquent pas en sémiotique pour valoriser cette dimension figurative dans la configuration des formes de vie. Les formes de l'attrait alimentaire, que la convivialité cultive, ne sont jamais hors-champ (Floch, 1995 ; Fontanille, 2008 ; Marrone, 2016). Le figuratif vient s'enrichir, dans la proximité avec l'anthropologie, des approches *modales* qui accordent moins d'importance à la structuration formelle qu'au jeu des modalités sensibles, des modulations et graduations (Laplantine, 2005), à la « stylistique de l'existence » (Foucault) « inséparable de ses formes, de ses modalités, de ses régimes, de ses gestes, de ses façons, de ses allures » (Macé, 2016). On mesure donc tout ce que l'on peut gagner à concevoir la convivialité dans l'unité de sa forme, sa configuration, et dans le jeu des graduations, des variations formelles restituant la dynamique de production, de figuration de l'espace convivial.

<b>espace figural</b> (configuration homogène) et figuratif (niveaux de structuration)	<b>Modalité privilégiée</b>	<b>Formes résilientes de la convivialité autour du boire et du manger</b>
nanosphère	Formes sensorielles	cuisiner, se donner le temps de préparer, de manger, pour prendre ou reprendre contact avec des matières, des saveurs, un espace sensoriel élargi
autosphère	formes subjectivantes expressions de soi	exprimer ses goûts, ses préférences, ses jugements, à l'intérieur du cadre alimentaire à partager
microsphérique	Formes d'interactions directes	donner sens au partage des tâches ; vivre au mieux les moments d'interaction autour du boire et du manger, en proximité réelle ou virtuelle
mésosphérique	formes discursives, en circulation sociale, médiatique	échanger ou collecter des informations, des conseils, des récits d'expérience qui confortent l'image et la valeur du partage alimentaire
macrosphérique	formes sociales, sociétales	voir dans le confinement l'occasion de penser autrement les pratiques alimentaires, la vérité des produits et des relations avec les acteurs sociaux concernés
métasphérique	formes symboliques, sacralisées, idéalisées	associer à la convivialité la valeur et l'image du vivant, de l'humain, du lien véritable et du « nourrissement vital » (Jullien)

#### Dimensions figuratives de la forme de vie conviviale en confinement

Pendant le confinement, opérateur de changement à subir et à vivre, la résilience se réapproprie l'espace ainsi reconfiguré, redonne goût au vivre ensemble, à travers les formes conviviales à recréer, à réinvestir. Le champ figuratif de ces nouvelles pratiques vient non seulement meubler l'organisation de ce temps confiné mais encourager d'autres manières de voir et de faire, de nouvelles modalités d'être. Prises de conscience, peut-être, mais pour rester dans l'ordre du figuratif, projection dans la durée, au-delà du confinement. Ces formes conviviales ne se réclament pas nécessairement d'une idéologie, avec une profession de foi engagée pour l'alimentation, ou d'une éthique, attachée à promouvoir les pratiques vertueuses du « bien manger ». Sans sous-estimer ces dimensions, les formes conviviales se déplacent de l'idéologie et de l'éthique vers l'esthétique des formes relationnelles, comme variations formelles à l'intérieur d'une forme de vie, la convivialité, avec sa consistance figurative (formes expressives) et sa configuration homogène (forme unifiante, au-delà des manifestations particularisantes).

Le confinement entretient, par réaction, la reconnexion au social. On rêve de retrouver, au-delà de la sphère privée, les espaces privilégiés de la convivialité sociale, bars et restaurants, spectacles, événements sportifs, culturels. Mais si la résilience opère, la convivialité prend épaisseur et profondeur sur le temps long, avec un degré de conscience plus aigu pour chacune des modalités assurant sa mise en œuvre : se reconnecter à soi et aux autres par de simples gestes culinaires, un partage de saveurs, de savoirs, de recettes, des plaisirs de table, tout ce qui a pu gagner en densité dans le temps du confinement. Lien étendu à tous ceux que l'on reconnaît plus que jamais dans l'économie sociale de la convivialité, sur le front de la qualité alimentaire : producteurs et fournisseurs locaux, commerces de proximité, acteurs du marché disposés et disponibles pour des relations directes. Autant de signes proxémiques, qu'après la distanciation sociale la convivialité est recherchée dans la proximité spatiale et affective, avant de s'ouvrir, à toutes les boucles figuratives de sa manifestation en société.

Certaines pratiques s'éteignent d'elles-mêmes avec le déconfinement et le retour à la vie normale. Pas vraiment de justifications pour maintenir les apéros virtuels mais des initiatives se développeront de toute évidence sous les formes de convivialités en ligne, en réseaux, sortant des logiques de promotion personnelle ou de promotion marchande. De toutes les bonnes résolutions prises en confinement, autour des pratiques et du partage alimentaires comme source de plaisir, de lien véritable, combien vont perdurer, essaimer ?

Pour que ces formes *tiennent*, il faut déjà « y tenir et s'y tenir » (Macé, 2016), en considération d'une forme de vie qui, entre toutes ses variantes formelles, tous ses registres expressifs et figuratifs *prend forme*, précisément et donne sens à la moindre de ses manifestations : prendre sa part en cuisine, faire un petit plat, partager un repas, commenter un vin, trouver accord et discuter les désaccords autour du goût, en parler autour de soi, voilà autant d'opérations en apparence isolées et dérisoires si un halo figuratif ne venait envelopper la forme de vie de la convivialité, ouverte à toutes ces entrées. La dynamique des formes conviviales se situe dans l'articulation entre la configuration globale de la forme de vie, une *forme qualifiée* (Macé, 2016) à laquelle on tient pour s'orienter dans la vie, et, dans les pratiques, les manifestations locales qui relèvent de cette configuration, avec liberté pour le sujet de les varier, de les moduler à son gré ou selon les moments.

Barthes en avait déjà l'intuition dans sa « psycho-sociologie de l'alimentation contemporaine » : « La nourriture tend sans cesse à se transformer en situation » (Barthes, 1961, p. 986). Et inversement, toute situation se prête, dans l'ordre de la figuration sociale, par sa dramaturgie même, à une mise en scène alimentaire, de l'ordinaire le plus simple à la sophistication la plus poussée. Toute situation coupée de cette sociabilité du goût et du moment alimentaire, déshumanise le mangeur solitaire ou isolé : « Il n'est d'aucune table, il n'est d'aucune communauté de mangeur » (Masson, 2004). Un risque évalué et parfois corrigé en situation de confinement.

Mais dans les situations les plus courantes, et celles reconfigurées dans les formes du convivial en confinement, au-delà de la figuration des aliments se joue la figuration des mangeurs, rassemblés autour d'une table ou des éléments qui composent le boire et le manger. La convivialité s'entretient alors avec le supplément d'âme des matières consommées et des gestes de consommation, de partage. Espace matériel et immatériel d'interactions où s'opère, selon Landowski, la « supraconductivité » des goûts : « Partagés ou non entre sujets, ils interviennent comme s'ils étaient l'équivalent de l'énergie qui, en circulant à l'intérieur de la matière, rapproche ou éloigne les corps les uns des autres » (Landowski,

2013, p. 27). Dans cette perspective interactionniste, les éléments du boire et du manger ne se conçoivent plus seulement comme objets et matières, mais eux aussi comme des « corps » (p. 21), avec leur dynamique de présence dans l'échange.

Préparations culinaires, biscuits ou desserts maison, apéros virtuels, moments de table, toutes ces occasions ont pris ainsi, avec le confinement, épaisseur humaine et valeur de symbole bien plus forts et signifiants qu'en temps ordinaire. Dans la situation majoritaire de repli domestique et à défaut de toute occasion de restauration en société, les moments de partage alimentaire, en préparation, en consommation, en discussions et occupations, ont pris une dimension conviviale d'une autre nature. Au-delà des petits plaisirs du quotidien, la recherche du convivial est devenue enjeu de vie au foyer, dans la durée, et réflexe de survie face à la réalité et aux images virales du Covid-19. La convivialité a participé de la résilience. Peut-être conduira-t-elle à une prise de conscience alimentaire plus responsable, sans rien sacrifier du plaisir de partager le boire et le manger.

## Bibliographie

- Barthes, Roland « Pour une psycho-sociologie de l'alimentation contemporaine », *Annales. Economies, sociétés, civilisations*, 16<sup>e</sup> année, n° 5, 1961, p. 977-986.
- Beyaert-Geslin, Anne, *Sémiotique du design*, Paris, PUF, 2012.
- Bonescu, Mihaela et Boutaud, Jean-Jacques, « L'éthos de la convivialité. De la table à la tablette », *Interfaces Numériques, Convivialité et dispositifs. De l'ordinateur à l'ordiphone et la tablette*, vol. I, n° 3, 2012, pp. 453-470, en ligne : [www.unilim.fr/interfaces-numeriques/2405](http://www.unilim.fr/interfaces-numeriques/2405)
- Boutaud, Jean-Jacques, « Approches sémiotiques des rituels de commensalité », in Alain Montandon (éd.), *L'hospitalité : signes et rites, Cahiers de Recherche du CRLMC*, Université Blaise Pascal, 2001, pp. 175-194.
- *Le sens gourmand. De la commensalité, du goût, des aliments*, Paris, Jean-Paul Rocher, 2005.
  - *Transparence et communication*, MEI, 22, L'Harmattan, 2006.
  - « Commensalité », in Alain Montandon (éd.), *Le livre de l'hospitalité*, Paris, Bayard, 2004, pp. 171-1737. Trad. « Comensalidade : compartilhar a mesa », in Alain Montandon, *O livro da hospitalidade : acolhida do estrangeiro na história e nas culturas*, São Paulo, Senac, 2011, pp. 1213-1230.
  - « La mise en scène de soif », in Pascal Lardellier (éd.), *Actualité d'Erving Goffman. De l'interaction à l'institution*, Paris, L'Harmattan, « Des Hauts et Débats », 2015, p. 97-108.
  - *Sensible et communication. Du cognitif au symbolique*, Londres, ISTE, 2016.
  - « Sémiotique, marketing et communication sur une trajectoire modale », in Amir Biglari et Nathalie Roelens (éds.), *La sémiotique et son autre*, Paris, Kimé, 2019, pp. 277-295
  - « De l'expérience à l'existence. Le goût, le social, le modal », in Ana Maria Lorusso et Gianfranco Marrone (éd.), *Politiche del gusto. Mondi comuni, fra sensibilità estetiche e tendenze alimentari*, Edizioni Nuova Cultura, E|C Serie Speciale, Anno XIII, n° 26, 2019, pp. 37-54.
- Boutaud, Jean-Jacques et Bertin, Erik, « Espresso ma non troppo. del tempo y la lentitud en el ritual del café », *Tópicos del seminario*, n° 27, juin 2012, pp. 115-144.
- Boutaud, Jean-Jacques et Bonescu, Mihaela, « La convivialité en entreprise. Topique et topographie d'une figure sensible », *Le symbolique dans les organisations*, MEI, 2009, 29, pp. 141-151
- Boutaud Jean-Jacques et Lardellier, Pascal, « Pour une sémio-anthropologie des manières de table », *Anthropologie et Communication*, Paris, MEI, 15, 2002, pp. 25-38
- Brillat-Savarin, Jean Anthelme, *Physiologie du goût ou Méditations de gastronomie transcendante*, Paris Flammarion, 1982 (1825).
- Corbeau, Jean-Pierre et Poulain, Jean-Pierre, *Penser l'alimentation. Entre imaginaire et rationalité*, Toulouse, Privat, 2002.
- Desjeux, Dominique et Sarrat, Charlotte, *Le confinement du Covid-19 ou la « mise en marge » des pratiques alimentaires des français. Une enquête anthropologique en temps réel*, en ligne : <https://www.anthropik.org/le-confinement-du-covid-19-ou-la-%E2%80%89mise-en->

marge %E2 %80 %89-des-pratiques-alimentaires-des-francais-s1e1-dominique-desjeux-anthropologue-charlotte-sarrat-danone/

Dufour, Stéphane et Boutaud, Jean-Jacques (éds.), *Figures du sacré*, Questions de communication, n° 23, juillet 2013.

Ferguson, Priscilla P., « L'ostentation culinaire. Naissance du champ gastronomique », in Jacques Dubois, Pascal Durand, Yves Winkin (éd.), *Le Symbolique et le Social. La réception internationale de la pensée de Pierre Bourdieu*, Liège, Editions de l'Université de Liège, 2005, pp. 97-106.

Fischler, Claude, « Partage du plaisir et plaisir du partage », *Le Journal de Nervure - Supplément à Nervure, Journal de Psychiatrie*, Tome XVI(5), 2004, pp. 13-15.

Floch, Jean-Marie, *Identités visuelles*, Paris, PUF, 1995.

Fontanille, Jacques, *Pratiques sémiotiques*, Paris, PUF, 2008.

— *Formes de vie*, Liège, Presses Universitaires de Liège, 2015.

Heilbrunn, Benoît, *Ouvrez les restaurants. Plaidoyer pour un déconfinement épicurien*, Philonomist, <https://www.philonomist.com/fr/article/ouvrez-les-restaurants>, mis à jour le 18 05 20

Illich, Ivan, *La convivialité*, Paris, Seuil, 1973 (titre original : *Tools for conviviality*, 1973).

Jullien, François, *Nourrir sa vie. À l'écart du bonheur*, Paris, Seuil, 2005.

Landowski, Eric, « Sémiotique gourmande. Du goût, entre esthésie et sociabilité », *Nouveaux Actes Sémiotiques*, n° 55-56, Pulim, 1998.

— *Pour une sémiotique du goût*, Sao Paulo, Centro de Pesquisas Sociossemioticas, 2013, (rééd. en ligne *Actes Sémiotiques*, n° 122, 2019)

Laplantine, François, *Le social et le sensible. Introduction à une anthropologie modale*, Paris, Téraèdre, 2005.

Macé, Marielle, *Styles. Critique de nos formes de vie*, Paris, Gallimard, 2016.

Marrone, Gianfranco, *Semiotica del gusto. Linguaggi della cucina, del cibo, della tavola*, Mila, Mimesis, 2016.

Masson, Estelle, « Culturellement, manger c'est manger ensemble », in Jean-Jacques Boutaud (éd.), *L'imaginaire de la table. Convivialité, commensalité et communication*, Paris, L'Harmattan Communication, 2004, pp. 115-131.

Sobal, Jeffrey, « Sociability and meals : facilitation, commensality and interaction », in Herbert L. Meiselman (éd.), *Dimensions of the Meal, the Science, Culture, Business and Art of Eating*, Gaithersburg, Aspen Publishers, 2000.

Stengel, Kilien et Boutaud, Jean-Jacques, « La petite cuisine des formes conviviales en confinement », *The Conversation*, 08 avril 2020.

Pour citer cet article : Jean-Jacques BOUTAUD. « Les formes résilientes de la convivialité en confinement », *Actes Sémiotiques* [En ligne]. 2021, n° 124. Disponible sur :

<<https://doi.org/10.25965/as.6818>> Document créé le 11/01/2021

ISSN : 2270-4957

*Une capacité à trouver des équivalences entre les sons, les couleurs et les formes...*

Nous sommes également tenus de croire à la perception colorée des noms des villes. Alors que Rimini ne s'associe qu'à « un mot fait de tiges, de soldats en ligne », Rome, lui, sonne comme « un visage rougeâtre, une expression rendue lourde et réfléchie par les besoins gastrosexuels : je pense à une terre brune et visqueuse : un vaste ciel dissout, une toile de fond d'opéra, aux couleurs violettes, jaunâtres, noires, argentées : couleurs funèbres. Mais, dans l'ensemble, c'est un visage réconfortant ».

Paolo Fabbri (2010)

## **1. Fellini et la nourriture, un lieu commun**

« Federico Fellini et la nourriture » est depuis longtemps une combinaison thématique réussie. Bien avant 2020, année de son centenaire, des événements, des conférences, des expositions ont été organisés sous ce titre ; des livres ont été publiés ; des plats, des menus, des restaurants, baptisés ; des offres spéciales proposées ; objets dont un grand nombre peut être approché à partir du site officiel consacré à cette question<sup>236</sup>. Nous sommes ici dans la vague de la « gastromanie » qui a prévalu ces dernières années, c'est-à-dire celle d'une attention particulière à la nourriture et aux discours sur l'alimentation, devenus pour le moins obsessionnels, pour composer une vraie mythologie au potentiel critique (Marrone, 2014). Ces diverses manifestations font référence à un grand nombre de scènes conviviales des films de Fellini avec son origine régionale, avec son goût personnel pour la nourriture et pour la cuisine traditionnelle. Mais, au-delà de ces stéréotypes, le cinéma de Fellini révèle un intérêt et un goût très marqués pour les situations conviviales, que nous entendons explorer ici dans un double but. Il s'agit d'une part d'approfondir une composante thématique importante de son cinéma, qui mériterait d'être analysée au cas par cas. D'autre part, il s'agit de l'assumer comme un matériau

---

236 En attendant l'achèvement du Musée Fellini, voir <https://fellini100.beniculturali.it/>. Citons un peu au hasard, du livre de la nièce Francesca Fabbri Fellini sur ses goûts personnels et ses recettes préférées, aux menus du Fellini du Grand Hôtel à Rimini. Parmi les expositions, on trouve par exemple : « Il cibo nei disegni di Federico Fellini », pour la plupart tirés de son *Libro dei sogni* ; « A tavola con Fellini », « Fellini tra tavola e Fellini, ricordando l'Artusi » (à l'occasion du bicentenaire de ce dernier), outre le documentaire sur la nourriture dans le cinéma de Fellini, réalisé par la Fondation du même nom. Il suffit de naviguer sur le web et une cascade d'images sur ce thème inondera agréablement votre écran.

révélateur des usages, des coutumes, des déformations récurrentes des milieux sociaux et des interactions tels qu'ils sont mise en scène, enrichis par son point de vue. La dimension documentaire, presque ethnographique, du regard que Fellini inscrit dans ses films favorise l'établissement d'une relation de confiance avec le spectateur, fondée sur la reconnaissance fulgurante de situations connues et partagées – un peu comme le « *C'est ça !* » barthésien (Barthes, 1980). Cette reconnaissance instaure un régime de complicité à partir duquel le très célèbre « visionnaire » du metteur en scène prend sens, en générant de l'idiolectal extraordinaire à partir du sociolecte ordinaire.

Fellini, dans sa jeunesse, avait pendant longtemps pratiqué la caricature et exploré d'autres genres humoristiques qui, fondés sur la rhétorique de la déformation significative, présupposent la maîtrise d'un réalisme affiné. Avant de passer au cinéma, il avait notamment travaillé avec succès à l'hebdomadaire d'avant-garde *Marc'Aurelio*, et à la fin de la guerre, il avait même monté une boutique où il vendait des caricatures aux soldats américains (Tassone, 2020, pp. 55-79). Une formation quotidienne grâce à laquelle il avait développé l'art de la déviation de la norme, de l'amplification rhétorique, de la surprise par rapport à l'attente. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si, devenu metteur en scène, il a reconstruit la plupart des lieux reconnaissables de ses films dans les studios de Cinecittà : « le cinéma ne doit pas copier la réalité mais la réinventer », répondait-il à ceux qui lui demandaient pourquoi. « Réinventer » une réalité sur le plateau exige évidemment la capacité préalable d'en appréhender le sens, d'en identifier ou d'en deviner la *forme du contenu*, puis la capacité de la recréer en « l'incarnant » dans de nouvelles substances de l'expression. Il s'agit d'un travail d'explication sémantique et de traduction intersémiotique assez proche, me semble-t-il, de l'expansion narrative et discursive d'un lexème comme méthode pour en comprendre le sens, selon la proposition d'A. J. Greimas (1983). Mieux encore, il s'agit d'un travail comparable à la réalisation « à rebours » d'un plat particulièrement apprécié, en remontant à sa recette pour le recréer (Marrone, 2016).

Cette observation suggère une analogie, peut-être évidente, entre le film et le repas : le film fini projeté au cinéma pour les spectateurs est analogue au repas servi aux convives dans la salle du restaurant. Tous les deux ont besoin d'un arrière-plan dans lequel ils sont préparés : la « cuisine », un mot (ou une manière de dire) qui condense le processus complexe de création d'une œuvre. Maître du « cinéma sur le cinéma », Fellini confirme la pertinence de notre enquête, et nous autorise à regarder les scènes de cuisine comme autant de façons possibles de faire un film. Peut-être la plus exemplaire, en ce sens, est celle que l'on trouve dans le film *E la nave va* (1983). La scène s'appelle justement « De la cuisine au salon », et se déroule en synchronie avec la *Danse des flûtes* du *Casse-Noisette*<sup>237</sup>. On commence dans la cuisine avec le rythme fort et soutenu de la polka, puis on passe progressivement au langoureux *andantino* de la salle de restaurant. Nous sommes sur un paquebot, la cuisine ressemble en fait à une salle de machines à cause des fours à vapeur et des poêles ; les cuisiniers en tablier, dégoulinant de sueur et se disputant entre eux, préparent d'énormes quantités de nourriture que nous voyons passer de l'état brut à la « forme », tandis que les commandes se suivent sans cesse. Le rythme des actions s'accélère, un peu comme l'« effet Charlot » dans *Temps modernes...*, mais lorsque les serveurs, en parfait ordre et habillés en *frac*, apportent les plats dans la salle à manger, le rythme ralentit, comme

---

237 Pètr Il'ič (Il'ič) Tchaïkovski, Op. 71. La musique du film a été choisie et retravaillée par Gianfranco Plenizio. Il n'était pas rare chez Fellini de tourner des scènes à partir d'un thème musical.



dans une danse très polie, à l'instar des manières des convives assis à table en tenue de soirée. Ces *divertissements*, ces débrayages et ces sauts soudains d'un cadre à l'autre, si récurrents dans les films de Fellini, nous informent des nombreux processus qui se déroulent dans la *cuisine du film*, et nous invitent donc à les considérer aussi dans leur opacité, en tant que résultat d'un projet d'énonciation très précis.

## 2. Un horizon de convivialité

L'existence de tant de matériaux sur le thème « Fellini et la nourriture » est pour nous d'une grande utilité pratique pour délimiter notre objet d'analyse en ayant à l'esprit un champ de référence plus vaste<sup>238</sup>.

De la filmographie fellinienne émerge une riche typologie de situations conviviales. Sans parler des fêtes et des réceptions, très nombreuses, ces dernières peuvent être regroupées en fonction d'une opposition très générale entre les *tables publiques* et les *tables privées*, dans certains cas articulées, comme on l'a dit, avec leurs cuisines. On peut aussi essayer de les organiser en suivant la « carte » proposée par Jean Jacques Boutaud (2005, pp. 54-58) et reprise par Marrone (2016, pp. 25-26). Elle combine un axe (vertical) concernant les relations entre les personnes qui s'assoient autour de la table, fondé sur les degrés d'intimité et de socialisation, avec un deuxième axe (horizontal) relevant de l'aspect extérieur des objets disposés sur la table elle-même, du plus modeste au plus somptueux. La diagonale qui traverse le champ parcourt les différences de qualité de la nourriture, en allant du plus simple au plus complexe.

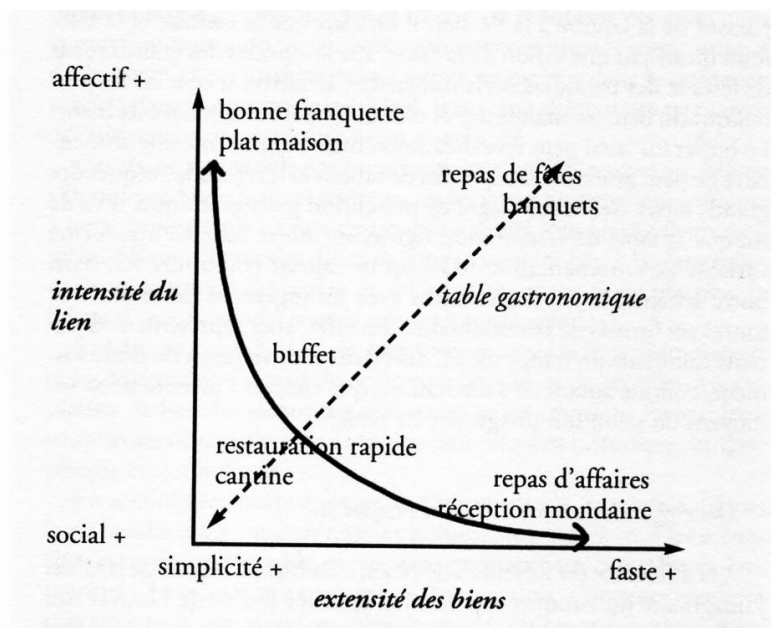


Fig.1. L'univers sémantique de la commensalité (Boutaud, 2005).

Dans les situations publiques, on trouve des tables qui varient selon le contexte : occasions spéciales telles que les mariages (*La strada*, 1954 ; *Amarcord*, 1973) ; festivals populaires (*Rome*, 1972 ; *La voce della luna*, 1990) ; banquets (*Fellini-Satyricon*, 1969) ; galas et dîners élégants (*Il Casanova de*

238 Lien vers le documentaire de Giuseppe Ricci (2013) : <http://www.lepida.tv/video/il-cibo-nel-cinema-di-fellini>. La liste qui suit dans notre texte est limitée aux scènes principales.

*Federico Fellini, 1976 ; E la nave va, 1983*) ; tables familiales ou collectives (*8 ½, 1963 ; Rome, 1972, Amarcord, 1973*) ; ou encore tête à tête (*8 ½, 1963 ; Alta società (spot), 1985 ; Il treno (spot)*<sup>239</sup> et repas intimes dans un cadre public. Les corrélations habituelles identifiées entre l'intensité du lien et l'extensité des biens donnent lieu à une série de variations et de renversements possibles qui n'échappent pas au réalisateur, lequel y trouve en effet un terrain de jeu particulièrement fertile. La célèbre publicité pour Barilla réalisée par Fellini commence par montrer une cohérence isotopique totale entre l'élégance du cadre et le raffinement des plats<sup>240</sup> : nous sommes en fait dans un restaurant de luxe, le couple de convives est très élégant ; le maître, suivi d'une procession de serveurs alignés, présente en français un menu sophistiqué, et tout laisse présager une dégustation gastronomique. Mais, en antithèse, la femme protagoniste répond aux propositions du menu présenté par le maître de cuisine avec un seul mot, prononcé de la manière la plus sensuelle possible : « *Rigatoni !* ». Un type de pâtes, le plat italien par antonomase, qui se trouve ainsi promu du champ populaire quotidien à celui du raffinement international.

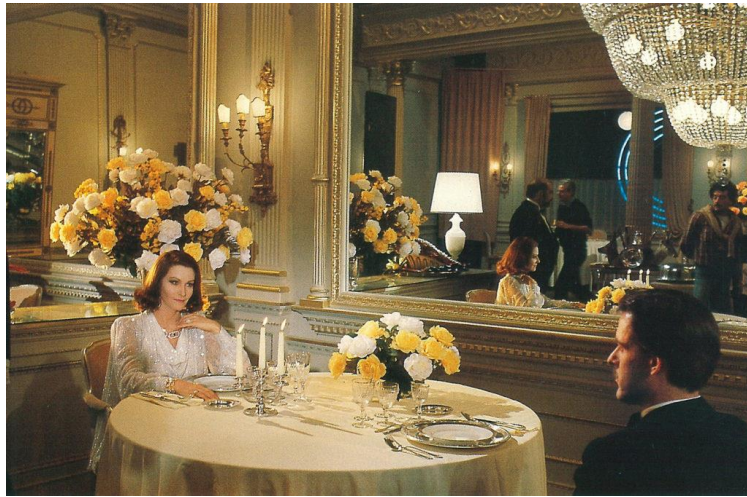


Fig. 2. Photo de scène de la publicité « Rigatoni », Archives historiques de Barilla.

Par ailleurs, *un tête-à-tête* intime peut avoir lieu lors d'un dîner public ou d'un banquet officiel. C'est ce qui arrive dans le film *Casanova* entre l'aventurier vénitien et la mystérieuse Henriette, au cours du banquet à Parme chez le bossu Du Bois : la conversation tourne autour de l'éternel féminin, mais il y a un double niveau de lecture. Le premier, qui se déroule entre Casanova et les autres convives, est mondain, tandis que l'autre est tout à fait privé, assuré par les regards que les deux amants échangent entre eux. Toujours dans ce film, à un certain moment Casanova tente d'obtenir un emploi comme ambassadeur lors d'un dîner rude et grossier, dans une cour où règnent des manières brutales... On peut penser aussi, dans *Amarcord*, au mariage de la Gradisca au bord de la mer ; mariage très simple et poétique, pas du tout somptueux. C'est-à-dire qu'à partir du modèle cité, très utile, de nouvelles oppositions et spécifications peuvent être introduites, sur lesquelles chaque nouveau récit tente de s'appuyer pour briser en même temps les canons établis.

239 <https://www.youtube.com/watch?v=xVb-UdNqcc4>

240 <https://www.archivistoricobarilla.com/esplora/focus/caleidoscope/federico-fellini-interludio-per-rigatoni-solisti/#>

Chez Fellini, il y a également des dimensions expressives d'ordre onirique et grotesque, liées à la nourriture. En ce qui concerne la première, une exposition des dessins tirés de son *Libro dei sogni* mériterait une étude à part<sup>241</sup>. Il y a des dessins, comme celui d'un grand bol de mayonnaise dans lequel une femme nage, qui ont ensuite inspiré les fausses publicités contenues dans *Ginger et Fred* (1985) et dans *La voce della luna* (1990), en général sous le signe d'une rhétorique hyperbolique de la nourriture, ou disons plutôt d'une esthétique *porno-food ante litteram* (Marrone, 2016). En ce qui concerne *Fellini-Satyricon* (1969), la dimension grotesque et grandguignolesque du banquet des puissants apparaît déjà dans l'œuvre de Pétrone : le dîner de Trimalcione, comme on le sait, est précisément une satire des us et coutumes des nouveaux riches à la fin de l'empire romain, une très longue soirée conviviale conçue comme un spectacle interminable à caractère orgiaque, dans lequel des plats extraordinaires et absurdes alternent avec des performances poétiques, érotiques et scatologiques.

### 3. Souvenirs, de la province à la capitale

Roma compte beaucoup de scènes conviviales, emblématiques et contrastées. Elles sont choisies pour marquer la diversité des environnements qui caractérisent la ville. Sortie en 1972 et portant en elle-même le film suivant, *Amarcord* (1973), cette œuvre clôt une sorte de trilogie sur la ville, après *La dolce vita* (1960) et *Fellini-Satyricon* (1969). « Roma s'avère être un fanta-documentaire expressionniste très original sur les métamorphoses d'une 'ville verticale à plusieurs niveaux', et en même temps c'est un voyage psychanalytique de l'auteur à travers la Romanité (Roma mater et meretrix) », écrit un des critiques les plus proches de l'artiste, Aldo Tassone (Tassone, 2020, pp. 18-19). Roma se présente comme une enquête sur la ville au moment où celle-ci est bouleversée par les protestations des jeunes et par la modernisation, alors que trente ans plus tôt elle était un puissant attracteur pour ceux qui, comme Fellini, venant de la province voulaient tenter leur chance. Fellini a toujours nié la pertinence d'une dimension autobiographique directe dans ses films, mais cela ne l'a pas empêché de s'interpréter lui-même, comme dans cette œuvre. Les épisodes se référant au passé (« Rome dans les souvenirs de la province », 1-3) sont introduits par la voix off d'un narrateur péri-diégétique – ajouté lors du montage final – qui s'adresse au public à la première personne du pluriel (« nous »). Fellini lui-même apparaît dans le film en tant que chargé de l'enquête simulée et réalisateur, dans des épisodes consacrés au présent (to). C'est le cas par exemple lorsqu'il se défend devant un groupe d'étudiants qui cherchent à polémiser : « Je veux dire, les garçons, que chacun ne raconte que ce qu'il sait [...] Voici ce que j'aimerais raconter... » (Fellini, 1972, p. 272)<sup>242</sup>. Pour interpréter le débarquement à Rome de la province et la découverte de certains « lieux topiques » de la ville, en partie disparus, le réalisateur choisit également un « étranger », le jeune acteur américain Peter Gonzales. Il l'habille avec un costume blanc, clairement saillant dans les différents environnements, colorés et décontractés, que le personnage traverse tout au long du film.

---

241 L'exposition peut être visitée sur le lien: <https://culturaestero.regione.emilia-romagna.it/it/kit-on-demand/federico-fellini/il-cibo-nei-disegni-di-federico-fellini>. Pour une lecture sémiotique de l'énonciation onirique, cf. Violi, 2012.

242 Dans la terminologie de Metz, il est alors un narrateur « justediégétique » : bien qu'étant un personnage au sein de la diégèse, sa voix à un certain point s'en détache, lui permettant d'en sortir tout « en y restant » (Metz, 199, p. 142). Fellini se manifeste encore comme une voix « hors écran » à la fin de la Festa de Noantri, lorsqu'il aperçoit Anna Magnani et lui demande de commenter la ville.

Pour analyser les séquences du film, nous adopterons la segmentation proposée par le DVD de la version restaurée, qui diffère en partie de celle du script, à laquelle nous aurons recours au besoin<sup>243</sup> :

1. Jules César
2. Ordre et silence
3. Actualités
4. Famille Palletta
5. De Giggetto
6. Grande Raccordo Anulare (to)
7. Avant-spectacle
8. L'heure de l'amateur
9. Alarme d'air
10. Le sous-sol (to)
11. L'air extérieur
12. Maisons de tolérance
13. Princesse Domitilla
14. Mode ecclésiastique
15. Festa de Noantri (to)
16. Symbole de Rome (to)

Les parties sur la contemporanéité (to) constituent en fait un tiers par rapport à celles de la Rome du souvenir : les trois premiers épisodes concernent l'enfance à Rimini et la construction mythique-imaginaire de la capitale, accomplie à travers des épisodes divers et grotesques. Les images du « débarquement » à la gare Termini de Rome du jeune homme vêtu de blanc et les épisodes du passé (4-5 ; 7-8-9 ; 12-13-14) alternent avec ceux de la Rome actuelle (to), aux prises avec la modernité : l'entrée dans la ville, apocalyptique, sous un orage, du Grande Raccordo Anulare (6) ; la construction du métro, avec la profanation des couches les plus anciennes de la ville (10-11) ; la Festa de Noantri à Trastevere, au milieu des manifestations (15) ; enfin, le carrousel symbolique des jeunes motards autour des monuments de la ville, avant un départ tout aussi symbolique (16)<sup>244</sup>.

Dans la partie portant sur l'enfance à Rimini, le repas à la cantine scolaire et le déjeuner du dimanche en famille sont implicitement comparés. Malgré la diversité des ambiances, dans les deux cas le repas est organisé de manière hiérarchique. Figurativement, ces deux repas représentent la pédagogie autoritaire de l'*ordre* et du *devoir être*. Mais, dans les deux scènes, il arrive un « accident » qui perturbe la situation, avec des effets déstabilisants.

Ville provinciale en 1930. Réfectoire du collège. Intérieur. Jour.

Dans le réfectoire d'un collège, une grande pièce minable avec des statues, des saints et des armoires noires lugubres. Les collégiens ont fini de manger. Ils écoutent silencieusement

---

243 (General Video Classic). Il y a deux versions du script : le script littéraire, que Fellini a utilisé pendant le tournage, et celui issu du film édité, avant le mixage final (Fellini, 1972). Je remercie Mirco Vannoni, qui m'a fourni une copie de ces textes presque introuvables.

244 On a ici une référence à une façon complètement « différente » de voir et de percevoir la ville, surtout si on la compare avec le trajet du tramway emprunté par le jeune provincial de Termini à la pension de la famille Palletta.

la prière du prêtre gardien, assis autour de longues tables en bois (Fellini, 1972, p. 217. C'est moi qui traduits).

Dans la cantine, les élèves sont habillés en uniforme sombre, alignés le long d'une table rectangulaire sans nappe, avec une vaisselle très simple composée de petits bols en métal et de quelques cruches d'eau. Ils doivent bouger à l'unisson en répondant aux ordres militaires secs, notamment à la fin du repas, lorsqu'ils doivent ranger les serviettes dans les anneaux. Le professeur mange seul, dans une petite table à part, signe de distinction : sa table est couverte d'une nappe blanche, et du vin lui est versé avec déférence par la femme qui l'assiste. Son repas dure plus longtemps, car il est toujours assis lorsque, dans la même salle, une projection de diapositives pour les élèves démarre. Il mange avec le chapeau sur la tête, un signe récurrent dans notre corpus, distinctif de l'âge et du rôle, qui s'oppose au filet pour les cheveux porté par des hommes plus jeunes<sup>245</sup>.

La table du dimanche, quant à elle, est placée au centre de la salle à manger. Le père, portant un chapeau, est assis en tête de table ; la mère, la tante et les filles se trouvent à sa droite, les fils à gauche, et la grand-mère est assise non pas à table, mais à côté. Le mobilier est des années 1930, bourgeois, en bois avec des incrustations : à droite, le buffet ou « vitrine » avec des poteries exposées ; à gauche, une grande radio Phonola sur un meuble en bois de bruyère. La bonne, qui fait penser à l'enseignant de l'école, apporte la marmite de soupe en criant que c'est l'heure de la bénédiction papale. La radio est rapidement allumée par la mère, les femmes et les enfants s'agenouillent par terre parmi le son des cloches et les jurons du père, qui finalement saisit la marmite et s'enfuit dans la cuisine.

Ce sketch est un prélude à la scène du déjeuner familial dans *Amarcord*, qui présente une série de permutations et un développement plus dramatique, bien que toujours grotesque. L'environnement est plus simple : cuisine au lieu de salle à manger, table équipée seulement de l'essentiel. Les garçons sont plus âgés, et il y a une composante masculine en plus – le frère « vitellone » de la mère, en robe de chambre et *hairnet* sur la tête. Il y a le grand-père au lieu de la grand-mère, qui garde son chapeau et moleste un peu la serveuse, ici plantureuse, qui mange en dernier, debout, près de la table. Le déroulement du déjeuner correspond au *crescendo* d'une querelle aussi dramatique qu'hilarante, qui commence par une « moue » de la mère et se termine par l'arrachement de la nappe, avec tout ce qui est disposé dessus, par le père, qui à cause de l'effort tombe à l'envers, en jurant. Un événement qui illustre à la lettre l'expression « renverser la table », désignant la tentative violente de s'opposer à une situation au moyen de la « destruction ».

---

<sup>245</sup> Rien à voir, ni ici ni dans le *Fellini-Satyricon*, avec les coiffures iconiques des « Romains au cinéma » analysées par Roland Barthes (1957), parmi lesquelles se trouvent les boucles de statue sur le front de Marlon Brando dans le *Jules César* de L. Mankiewicz (1953). À propos des jeux signifiants de la coiffure masculine, voir Fabbri, 2020.



Fig. 3. Déjeuner en famille dans *Amarcord*.

Bien que tourné en farce et en comédie, le déjeuner en famille est un moment de turbulences, le théâtre de conflits latents entre les différentes instances de la maison ; conflits relevant d'abord des différentes conceptions de l'« être à table », partagées entre le *devoir* et le *plaisir*, en collision potentielle. C'est la scène pratique où les bonnes manières sont apprises aux enfants, et notamment l'idée d'un accès *réglementé* et *modéré* à la nourriture. Mais c'est aussi le moment où les tensions explosent, où la rencontre physique obligée exacerbe les désunions potentielles. L'isotopie érotique circule dans toutes les scènes ci-dessus. « L'ordre et le silence » imposés dans le réfectoire du collège dégénère en chaos lorsque, parmi les diapositives des monuments romains montrées aux écoliers, apparaissent les fesses blanches d'une femme nue. Lors du premier déjeuner familial, la paix et le réconfort attendus par le chef de famille sont « perturbés » par l'instance religieuse, incarnée par les membres féminins de la famille. La relation entre le comportement à table et les appétits érotiques et sexuels est encore plus évidente dans la scène d'*Amarcord*. La composante masculine « mange » différemment selon l'âge : les enfants sont affamés, l'oncle mange avec bon goût et de façon imperturbable, le grand-père « a déjà mangé auparavant », mais ne renonce pas à chercher une certaine satisfaction, ne serait-ce que verbale. Le chef de famille est aux prises avec le ressentiment de la mère et, une fois de plus, avec la « perturbation » provoquée par les enfants, qui ont pissé sur le chapeau – donc sur l'Autorité paternelle – d'un voisin, qui viendra interrompre le repas pour demander une indemnisation.

#### 4. Chez Gigetto

Les repas collectifs de cette famille s'opposent au début à ceux de la famille Palletta, lorsque le jeune homme vêtu de blanc s'installe à Rome (4). Bien que la bonne soit en train de cuisiner des pâtes, la première visite à la maison des hôtes est en fait l'occasion de découvrir des façons différentes de manger seuls – peut-être parce que la patronne est indisposée au lit, ou peut-être pour signifier une liberté plus grande. Un hôte chinois, par exemple, se fait une *amatriciana* à sa manière, tandis que dans la grande cuisine commune, lieu de passage et de rencontre des différents habitants de la maison, se déroulent les activités les plus diverses. Une fille en tenue légère se sèche les cheveux, une vieille dame

fait du repassage à côté d'une fillette qui mange une assiette de spaghettis, tandis que le propriétaire, un vieil homme au chapeau, mange une soupe au coin de la grande table, où le chat se promène.

Mais le « localisme » gastronomique de Rome est illustré de manière magistrale par l'épisode « Chez Giggetto », la trattoria sous l'appartement où le nouveau venu descend le soir, toujours vêtu de blanc, et où la famille Palletta est réunie autour de la même table. C'est la première cérémonie importante d'initiation à la *romanité* à laquelle le garçon est convié. Les autres se dérouleront dans l'avant-spectacle au théâtre, ainsi qu'au bordel, des domaines étroitement liés comme le sont pour Fellini la nourriture, la représentation et l'érotisme<sup>246</sup>.

C'est à partir de ce regard « étranger » que le mode de *convivialité* romain et populaire peut être mis en scène de la manière la plus articulée et la plus efficace<sup>247</sup>. L'épisode parallèle dans la Rome contemporaine (to, 15), la Festa de Noantri a Trastevere, s'écarte de cette norme en raison de l'indifférence *de facto* qui est manifestée envers la nourriture, toujours surabondante, et envers sa consommation. Bien sûr, la « société » romaine se retrouve toujours à table, à l'extérieur, sur la place, mais c'est ici la société mondaine, internationale, touristique, pittoresque, qui continue à dîner et qui s'exprime par des lieux communs, sous le signe du *qualunquisme*, pendant que la police s'en prend aux manifestants.

Mais revenons à Giggetto. Dans le scénario, nous sommes dans la scène 8 du chapitre « L'arrivée à Rome ». En voici les premières lignes :

Rome 1939. Via Albalonga. Dehors. La nuit.

Le garçon sort par une porte.

Les trottoirs de la Via Albalonga se sont remplis de tables des trattorias et des tavernes. Les Romains sont assis en grand nombre, profitant de la fraîcheur de la soirée. Ils passent devant des enfants qui courent partout en jouant au football. Le garçon s'arrête un moment pour regarder autour de lui, puis commence à traverser la rue.

C'est l'heure du dîner. Les tables d'une trattoria ont débordé sur le trottoir, certaines tables sont dans la rue, à côté des rails du tram. Les clients sont les représentants typiques d'une collectivité romane, petite-bourgeoise et populaire : désordonnée et joyeuse, bruyante et sinistre, familière, confidentielle, avide et féroce.

---

246 La visite au palais de la princesse Domitilla, où se déroule le célèbre « défilé ecclésiastique » (Pezzini-Terracciano, 2018), n'implique pas directement le protagoniste, à la différence des autres épisodes, mais est structurée comme un spectacle pur. Cette séquence présente une réception très sobre, agrémentée d'une liqueur verte à la menthe, et lors de laquelle le Cardinal, invité d'honneur, rappelle un petit méfait de son enfance. La ritualité et l'austérité de la scène dans le cadre de ce qu'on appelle la « noblesse noire » romaine contrastent avec le caractère bruyant et païen du dîner populaire chez Giggetto, ainsi qu'avec la scène bourgeoise et mondaine de la fin du film, où tout le monde mange pendant que la police chasse les jeunes « beatnik » qui stationnaient et flirtaient sur la place.

247 Comme l'écrit Francesco Mangiapane, « pour qu'une telle configuration émerge de l'évidence de la vie quotidienne, montrant toute son importance anthropologique, la nourriture, dans le cinéma, a besoin d'*étrangers*, de sujets qui, regardant de l'extérieur un certain groupe social, puissent évaluer sa façon de manger et mettre en évidence la transformation culinaire » (Mangiapane, p. 2014: 135).

Ils parlent tous ensemble, à voix haute, rient, plaisantent, fredonnent. Parmi le chaos général, on entend des passages de discours, des phrases effondrées, des comptines.<sup>248</sup>

Le début du scénario condense l'effet de sens général que la scène doit produire : dans le film, l'aspect « féroce » du Romain à table est mis en scène à travers l'ensemble des images, un peu moins impressionnantes que dans le scénario où, en ouverture, on lit : « ...Un petit garçon tient la moitié de la tête d'un agneau dans sa main et la mange avec avidité... il suce le cerveau, puis l'œil, puis la langue » (Fellini, 1972, p. 16). Dans le film, la tête d'agneau tenue par le jeune garçon est esthétisée, elle se transforme en un beau plat, une tête de bœuf couronnée par ses pieds, apportée par l'aubergiste comme le grand plat final du dîner :

OSTE : *Damme a me, je la porto io a quelli. Guarda qi che bellezza... Ahò, qua ve la dovete magnà tutta, qua 'nse butta niente !* (Fellini 1972, p. 258).<sup>249</sup>

La place est un théâtre naturel, délimitée par les rails du tramwa – y qui, à un certain moment, la traversera comme un « rideau de théâtre » –, et le dîner est un spectacle immersif : tout au long des différentes tables, on peut assister à des micro-scènes, entendre des dictons populaires, des éclats de rire et des chansonnettes. Le fil narratif de la scène est donné par la descente dans la rue du nouvel arrivé, accueilli et placé à table par l'hôtesse, qui le guide aussi dans le choix de la nourriture. Dans la dimension visuelle, le fil conducteur repose tout d'abord sur la figure de l'hôte qui parcourt les tables, puis sur celle de l'hôtesse qui, au contraire de son mari, courant partout, reste debout, immobile, habillée d'une manière très élégante. La caméra se concentre ensuite sur les différentes tables, très proches les unes des autres. Chaque famille occupe une table différente ; on y voit des personnes de tous âges, y compris des vieillards et des enfants criards, habillés indistinctement avec des vêtements élégants ou négligés : les hommes en particulier sont souvent en débardeur, torse nu et, s'ils sont jeunes, avec un filet à cheveux sur la tête. Contrôlé par le couple d'aubergistes, qui à la fois sert et apprivoise les clients, tout le monde mange, crie, pleure et commente, dans une ambiance orgiaque pleine de références érotiques et scatologiques. L'étranger est intégré au collectif, accueilli dans une table autre que celle de la famille où il loge, et occupée par une femme, un mari et deux jeunes filles. Tout au long du dîner, la femme oscille entre deux manières d'être, passant sans cesse de l'une à l'autre : comme dans les échanges familiaux typiques, d'un côté elle se chahute avec son mari et gronde ses filles, tandis que de l'autre côté elle se tourne vers le garçon d'une manière plus polie et vaguement séduisante. Mais, il faut le dire, par rapport aux dîners de famille à Rimini, les tensions et les conflits sont ici suspendus au lieu d'exploser ; l'atmosphère générale est de jovialité et de bienveillance réciproque<sup>250</sup>.

---

248 Il est intéressant de comparer les deux versions du scénario, la version « littéraire » et celle qui est issue de la transcription. Dans la première, le dîner occupe moins de 5 pages, tandis que dans la seconde il est discursivement étendu sur 13 pages. Dans la première version, les différents dialogues et sketches se succèdent dans un ordre dont le montage, dans le film, fait ressortir la simultanéité.

249 « LE PATRON: *Donnez-le-moi, je vais le leur apporter. Regardez cette beauté... Vous devez tout manger, ici il y rien à jeter !* »

250 Voir le sketch de Fernanda, une belle femme qui au début de la scène regarde la place du haut de sa terrasse, visiblement fâchée avec son compagnon, et qui finit par accepter de descendre dîner à côté de lui, en riant de ses lourdes plaisanteries pour faire la paix. La scène introduit également une autre figure énonciative, celle de l'observateur extérieur qui se laisse séduire et devient un participant : peut-être une invitation adressée aussi au





Fig. 4. Une scène de *Rome*. La complexité des interactions à table émerge : les deux hommes se parlent, l'une des deux filles porte un enfant en pleurs, tandis que l'autre fille, sérieuse et triste – la seule dans cet état dans toute la scène de la trattoria – se tourne vers l'extérieur de la table et s'enferme en elle-même.

### 5. Nourriture, mots et musique

Chez Giggetto, on déguste une cuisine *savoureuse*. Au sens figuré, l'adjectif signifie « *d'esprit vif* », tout comme les termes voisins *gouteux* et *succulent*, qui soulignent le lien étroit entre ce qui, dans le deux cas, passe par la cavité buccale<sup>251</sup>. Lors du repas familial, le choix des aliments est généralement effectué par la mère, qui essaie d'équilibrer les goûts de chacun dans son menu, et qui apporte les plats à table en les soumettant à la sanction des convives. Dans la trattoria, une sorte de schéma canonique d'interaction verbale et non verbale se déploie suivant un ordre narratif et discursif. Il y a d'abord l'énonciation du menu par l'aubergiste, ce à quoi répond le choix du plat par le client. Vient ensuite le temps d'attente, « rempli » par la conversation entre les convives, qui ne doit pas être trop longue. L'arrivée des plats commandés introduit alors plusieurs séquences : l'appréciation purement visuelle par les convives, la consommation, le commentaire et la comparaison entre les différents choix, l'expression de la satisfaction/insatisfaction. Chez Giggetto, ce schéma est en correspondance avec la riche bande sonore qui accompagne la consommation de nourriture, et au sein de laquelle on peut distinguer, outre les voix et les échanges en dialecte romain des aubergistes, des serveurs et des clients, les cris et les hurlements des enfants, les *stornelli* des chanteurs de rue, la rengaine du mendiant et enfin le cliquetis du tram. C'est la vie dans son ensemble qui s'exprime bruyamment. *In crescendo*, les différentes composantes s'ajoutent progressivement, se chevauchent et s'entremêlent, jusqu'au point culminant du dernier refrain pendant lequel tous ensemble, aubergistes et clients, boivent ensemble en chantant *La società de li magnaccioni* : une chanson très populaire, qui exprime la « philosophie »

---

spectateur pour « descendre » avec le réalisateur sur la place et pour profiter de la soirée en abandonnant tout préjugé et toute distance.

<sup>251</sup> Gianfranco Marrone propose d'utiliser les deux termes, « savoureux » et « gouteux », comme méta-termes équivalents au couple « figuratif/plastique » utilisé par Floch (1995), utiles pour identifier deux niveaux de signification différents dans l'analyse du texte et/ou de l'expérience gastronomique (Marrone, 2016, chap. 7). Nous nous limitons ici aux définitions du dictionnaire.

romaine de l'insouciance, du boire et du manger comme forme de résistance face aux difficultés quotidiennes et à l'usure du temps<sup>252</sup>.

Le *menu* de la trattoria – appelé dans le script la « litanie » – est lu dans son intégralité. D'abord, c'est le serveur qui le récite à la femme de la table où le jeune étranger est assis :

*Spaghetti alle vongole*  
*bucatini all'amatriciana*  
*cannolicchi cacio e pepe*  
*penne all'arrabbiata*  
*maccheroni alla carcerata*  
*cazzetti d'angelo al pomodoro*  
*rigatoni con l'alicci*  
*schiaffoni alla norcina...*<sup>253</sup>

Puis c'est à la maîtresse de répéter le menu pour le nouvel arrivé, en lui adressant un clin d'œil :

*fettuccine co rigaje de pollo*  
*bucatini carbonara...*

Enfin, les spécialités de la maison :

*coratella*  
*trippa*  
*zampetti di vitello*  
*la pajata – « un pezzo de budellino de vacca pieno de latte »*  
*e poi finalmente le lumache !*

En dehors des « petites bites d'ange à la sauce tomate », une invention poétique de Fellini, la cuisine romaine traditionnelle est listée dans son intégralité, comme si elle était tirée de l'encyclopédie – de fait, le serveur dit avec fierté au début : « *c'avemo tutto !* » (« nous avons tout ! »)<sup>254</sup>. Au-delà de ce qui est désigné verbalement, l'image montre d'autres plats tels que des saucisses et des haricots à l'étouffée et, en grand final, la tête de bœuf entourée de ses pattes. La cuisine romane est d'origine rurale, nourrissante et aux saveurs fortes, concentrée sur le premier plat et sur ce qu'on appelle le « cinquième quart », c'est-à-dire les parties les moins nobles des animaux, comme les entrailles et les extrémités –

---

252 « Magnaccione » est le superlatif de « magnaccia », qui signifie *proxénète* et qui désigne par extension métaphorique quelqu'un qui vit sans trop se soucier de gagner sa vie. Les mots de la chanson sont attribués au chansonnier Lando Fiorini.

253 Le mari explique la facture de ce plat à sa femme : « ... *Sò maniche de frate con sangue de maiale, mamma li faceva bene...* » (« Ce sont des *maniche de frate* avec du sang de porc, maman les cuisinait bien... »).

254 Comme l'observe Mary Douglas (2012), y compris au sein de la même tradition culinaire, chaque famille a tendance à choisir ses plats préférés, sa propre sous-culture, tandis que le restaurant a tendance à être plus globaliste.

un plat encore aujourd'hui surprenant pour les non-romains. Ce mélange de « glotonnerie et de férocité » provoqué par l'intégration d'éléments comestibles situés à la frontière du goût et du dégoût, souvent servis et mangés avec les mains, est bien illustré par l'arrivée à table des escargots, spécialité de la maison, présentés avec emphase comme un aliment délicieux et aphrodisiaque. La maîtresse montre de façon théâtrale au garçon comment les manger : avec une aiguille qu'elle garde enfoncée dans le bavoir du tablier, elle sort l'escargot de sa coquille et l'avale avec affectation. Le jeune homme l'imité, extrait une chose noirâtre d'un coquillage et l'engloutit, en regardant sa voisine de table en quête d'approbation. La femme profite plutôt pour parler de sa façon de cuisiner les escargots – et en particulier de la longue opération de purge à laquelle elle les soumet. Elle marque ainsi une limite dans l'apparente continuité entre la cuisine familiale et la cuisine de la trattoria : cette dernière, bien que les aubergistes évoquent la présence de leurs mères dans la cuisine, n'est pas aussi saine et fiable que la première, car elle est nécessairement plus hâtive et plus centrée sur le gain d'argent, sur l'échange plutôt que sur le *don*. Citons le dialogue du scénario :

DONNA : *Ah, io in trattoria le lumache non le mangio mai, sai, le mangio solo quando le faccio io. Le faccio spurgà quattro giorni. Allora sì (schiocca un bacio)... te succhi tutto !... Ma così... No.*

Il ragazzo mastica perplesso.

UOMO (f.c.) : *Ma nun je date retta... A Roma sapete che dicono ? Come magni cachi !*

DONNA : *Sì, ma come cachi male ! (rivolta al ragazzo) Scusi, sa... (Fellini, 1972, p. 256).<sup>255</sup>*



Fig. 5. Photos de scène de *Rome*. Ici, l'aubergiste, le chapeau sur la tête, est sur le point de servir la spécialité de la maison, des escargots « qui ressemblent à des pigeons ».

Fellini condense dans le *parlato* de cette scène de nombreuses expressions typiques du dialecte romain : dialogues sous la forme de « botta e risposta », comptines indécentes, proverbes et dictons populaires, parmi lesquels ne peuvent pas manquer « li mortacci tua », le plus caractéristique des

255 LA FEMME : Ah, je ne mange jamais d'escargots dans la trattoria, tu sais, je ne les mange que quand je les fais. Je vais la purger quatre jours. Alors oui (fait éclater un baiser)... tu sucés tout!... Mais ainsi... Non.

Le garçon mâche perplexe.

L'HOMME (f.c.) : Mais ne l'écoutez pas ! Savez-vous ce que l'on dit à Rome ? Comment tu manges, tu chies.

LA FEMME : Oui, mais quelle merde ! (adressée au garçon) Désolé, vous savez... (Fellini, 1972, p. 256).

insultes romains, déclamé par une fillette excitée<sup>256</sup>. Enfin, le répertoire musical : les chanteurs de rue, les « posteggiatori », révélés par le passage du tram, qui chantent des « stornello » très populaires, comme celui-ci :

*Si mme vulisse bbene overamente  
nun me facisse 'nciità d'a gente  
nun me tira 'e pile 'a dint'e rrecchie  
nun me mette 'e ddite adinte 'll'uocchie...<sup>257</sup>*

Ou bien le très célèbre « Stornello di Lola » tiré de la *Cavalleria Rusticana*, mais en version satirique : « Fior di giaggiolo / brutti come te ce n'è uno solo / ma d'embriachi qui ce se' te solo »<sup>258</sup>. Au-delà de ces segments divers, ce qui compte, c'est précisément de savoir saisir cet ensemble polyphonique et immersif : le dîner romain populaire est tout cela, l'occasion quotidienne de s'amuser, en rapportant les blagues d'une table à l'autre. Un condensé de vie dans ses éléments les plus fondamentaux : la sensualité, la famille, l'exubérance, l'excitation et la jouissance d'être tous ensemble, unis par la nourriture, le vin et la langue communs.

Le dîner chez Giggetto se termine très tard dans la nuit, avec une des célèbres scènes « métaphysiques » de Fellini (Fabbri, 2019), en contraste total avec ce qui précède. La rue est maintenant presque déserte, les travaux sur les rails du tramway produisent des bruits sinistres, et de pâles lumières éclairent des vitrines surréalistes : un magasin de chapeaux d'homme ; une colonne avec le profil de Mussolini avec un casque ; une boucherie où sont accrochées les carcasses des animaux, et une tête de bœuf au premier plan<sup>259</sup>.

### **Pour conclure**

Pour conclure, nous rappellerons une observation de Fellini à propos de la caractérisation du « peuple romain », que le réalisateur fait contraster avec les autres couches sociales de la ville, en mettant en scène leurs « manières de table » et en essayant d'impliquer le spectateur, autant que possible, dans leur appréciation. Ces romains à table sont précisément qualifiés par Fellini de « gourmands et féroces ». Le premier adjectif fait référence au rapport *ingestif* direct avec la nourriture – « glouton », selon le dictionnaire, est celui « qui ressent une préférence particulière pour certains

---

256 Par exemple: « Celui qui ne mange pas en compagnie, le diable l'emporte » ; « l'eau et la salade, ça fait de la pisse ». À propos de la langue dans le cinéma de Fellini cf. Gargiulo, 2017.

257 Il s'agit de *Ciccio Formaggio* de Nino Taranto (1940), en dialecte napolitain: « Si tu m'aimais vraiment, tu ne laisserais pas que les gens se moquent de moi, tu ne m'arracherais pas les cheveux des oreilles, tu ne mettrais pas tes doigts dans mes yeux ». Le *stornello* est une chanson en rime, généralement improvisée, très simple, portant sur l'amour ou sur un sujet satirique. Semblable à la comptine, il peut être comparé au chant de l'étourneau, rebondissant d'un endroit à l'autre.

258 Voici le texte original : « Fior di giaggiolo / Gli angeli belli / Stanno a mille in cielo / Ma bello come lui / *Il n'y en a qu'un* ». Ici, en revanche, on dit : « Fior di giaggiolo / *aussi laid que toi, il n'y en a qu'un / mais aussi ivre, il n'y a que toi* ». Il s'agit, comme on l'a dit, du « Stornello di Lola » dans la *Cavalleria Rusticana* (Acte I) de Pietro Mascagni (1890), dont la première au Teatro Costanzi à Rome avait eu un succès extraordinaire.

259 La combinaison des vitrines des deux magasins semble confirmer la sensibilité de Fellini à la dimension symbolique et sacrificielle des animaux : n'oublions pas que l'accident de l'épisode sur le GRA consiste précisément dans le renversement d'un camion transportant des veaux, dont les carcasses ensanglantées encombrant la route sous la pluie.

aliments ou boissons ou ne se lasse jamais de les manger ou de les boire » –, tandis que le second désigne la façon dont le glouton agit. Jean-Jacques Boutaud (1997) propose des « profils gastronomiques », à partir de la distinction établie par Brillat-Savarin entre la *gourmandise* et la *gloutonnerie*. Ces profils sont fondés sur le rapport entre la *fonction sélective et qualitative* vis-à-vis de la nourriture – fonction caractérisée par le *discernement* et le *raffinement* – et la *fonction ingestive et quantitative* – *avidité*.

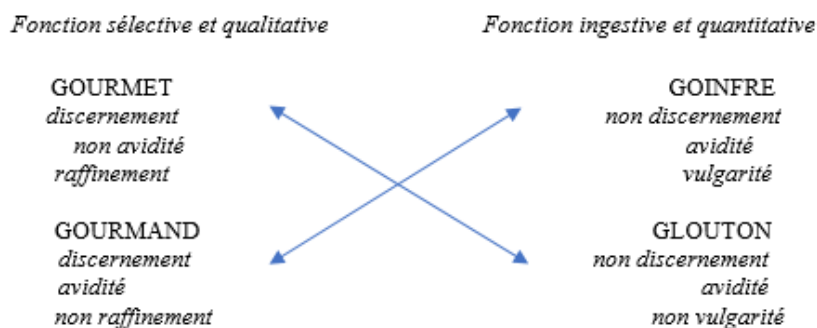


Fig. 6. Profils gastronomiques (Boutaud, 2005)

Dans le film, Fellini positionne les Romains entre les *goinfres* et les *gourmands*. Ils ont la capacité de discerner la nourriture, mais ils la consomment avec avidité, et parfois ils sont décidément vulgaires par rapport aux canons bourgeois. Cependant, ils tirent de ces plongées conviviales une consolation et un sentiment d'identité ; ils se reconnaissent à travers une cuisine et un langage de longue tradition, dont la persistance leur permet de donner un sens à la précarité de l'existence.

Fellini ne se propose pas de les juger, il envie en quelque sorte leur immédiateté et leur authenticité. Authenticité : telle semble être la valeur perdue et poursuivie tout au long du film, au-delà de la nostalgie banale de « ce que nous étions ».

## Bibliographie

- Barthes, Roland, *Mythologies*, Paris, Seuil, 1957.  
 — *La chambre claire. Notes sur la photographie*, Paris, Gallimard, « Seuil », 1980.
- Boutaud, Jean-Jacques, *Le sens gourmand*, Paris, Jean-Paul Rocher, 2005.
- Colombo, Fausto et d'Aloia, Adriano, « Gastronomia mediale. Riti e retoriche del cibo nel cinema, nella televisione e nella Rete », in Francesco Botturi e Roberto Zoboli, *Attraverso il convivio. Cibo e alimentazione tra bisogni e culture*, Milano, Vita e pensiero, 2014.
- Fabbri, Paolo, « Introduzione » à Federico Fellini, *Ritorno a La mia Rimini*, Rimini, Guaraldi, 2010.  
 — *Sotto il segno di Federico Fellini*, Bologne, Sossella, 2019.  
 — « Tanto di cappello (s. m., nome maschile) », in Isabella Pezzini et Bianca Terracciano, *La moda fra senso e cambiamento*, Milano, Meltemi, 2020.
- Fellini, Federico, *Rome*, Bernardini Zapponi (éd.), Bologne, Cappelli, 1972
- Floch, Jean-Marie, *Identité visuelles*, Pars, PUF, 1995.
- Gargiulo, Marco, « Lingue e dialetti nel cinema di Fellini », in *L'italiano al cinema, l'italiano nel cinema*, Giuseppe Patota et Fabio Rossi (éds.), Florence, Accademia della crusca, pp. 49-63, 2017.
- Malizia, Giuliano, *La cucina romana e ebraico-romanesca, Tradizioni italiane*, 3<sup>e</sup> éd., Rome, Newton Compton Editori, 2001.
- Greimas, Algirdas Julien, *Du sens II*, Paris, Seuil, 1983.

Mangiapane, Francesco, « Scontri etnici e corpi gloriosi. Mangiare al cinema », in Gianfranco Marrone (éd.), pp. 133-166, 2014.

Marrone, Gianfranco, *Gastromania*, Milan, Bompiani, 2014.

— *Semiotica del gusto. Linguaggi della cucina, del cibo, della tavola*, Milan-Udine, Mimesis, 2016

Marrone, Gianfranco (éd.), *Buono da pensare. Cucina e comunicazione del gusto*, Rome, Carocci, 2014

Marrone, Gianfranco et Giannitrapani, Alice (éds.), *La cucina del senso. Gusto, significazione, testualità*, Milan-Udine, Mimesis, 2012.

Metz, Christian, *L'énunciation impersonnelle ou le site du film*, Paris, Méridiens-Klincksieck, 1991.

Pezzini, Isabella, « La dolce vita », in Maria Luisa Frisa (éd.), *Bellissima*, Milan, Electa, pp. 370-373, 2014.

Pezzini, Isabella et Terracciano, Bianca, « The Pope celebrity and the role of the cinema », *Mediascapes Journal* 11, pp. 1-14, 2018.

Ricci, Piero, « L'eccedenza del significante. Confusione fra bocconi e parole », in Gianfranco Marrone, Giannitrapani, Alice, *La cucina del senso. Gesto, significazione, testualità*, Milano-Udine, Mimesis, pp. 133-142, 2012.

Tassone, Aldo, *Fellini 23 ans et demi. Tous les films*, Bologne, Cineteca di Bologna, 2020.

Violi, Patrizia, « Ai confini della soggettività : il sogno fra esperienza e cultura », in Isabella Pezzini et Massimo Leone (éds.), *Semiotica della soggettività*, Rome, Aracne, pp. 247-264, 2013.

Pour citer cet article : Isabella PEZZINI. « Dîner “Chez Gigetto” à Rome. Manières de table dans le cinéma de Federico Fellini », *Actes Sémiotiques* [En ligne]. 2021, n° 124. Disponible sur : <https://doi.org/10.25965/as.6822> Document créé le 11/01/2021

ISSN : 2270-4957

Plat millénaire devenu célèbre dans le monde, le couscous au Maroc, comme dans tout le Maghreb, est d'abord une jatte de couscous, comme le veut l'usage. Le territoire de la jatte raconte à sa manière une économie politique contrastée, intérieure et extérieure, dépouillée et somptueuse, individuelle et communautaire. Le contraste, trait essentiel de la territorialité du couscous, implique des formes de convivialité opposées et génère des territoires aux frontières à la fois strictes et poreuses qui imposent pour chaque convive l'observance des limites, mais les autorisent à les enfreindre de temps à autre. L'objectif de cet article est d'explorer, dans un premier temps, les formes de convivialité et les territoires de la jatte de couscous pour aborder celle-ci, dans un second temps, en tant que forme et en tant que contenu, en mettant en évidence les territorialités paradoxales qu'elle détermine.

## **1. Un territoire qui met en communication**

Avant d'analyser l'espace de communication de la jatte de couscous, il importe d'étudier son territoire, qui est à la fois intérieur et extérieur. Intérieur, impliquant le salon marocain, et extérieur, impliquant – comme nous le verrons en détail – n'importe quel autre lieu ou, pour être plus précis, n'importe quel autre hors-lieu : la jatte est offerte n'importe où, dehors.

### **1.1. Le salon marocain**

Le salon marocain est un espace solennel et symbolique, souvent privilégié par rapport aux autres pièces de la maison. Sa forme de l'expression est caractérisée par la grandeur, voire par la démesure et par le faste. Il s'agit d'un salon constitué de matelas couverts de beaux tissus somptueux et coiffés de coussins placés contre le mur, bien galbés et bien tirés ; l'adjectif utilisé est *mlemett*, sachant que la *darija* (arabe populaire) marocaine l'utilise aussi pour des vêtements féminins outrageusement serrés. Les matelas doivent en principe être rembourrés de laine vierge pour offrir une assise confortable et agréable, mais aujourd'hui, compte tenu des problèmes de puces provoqués par la laine, qui n'est jamais traitée, on leur préfère des matelas en mousse transformés avec des couches reproduisant la structure de la laine comme la ouate pour retrouver la sensation du matelas en laine, mais sans les mauvaises surprises des petits insectes.

Les coussins sont une sorte d'ornement rhétorique, évoquant le bien être du corps. Ils sont destinés au dos mais, lorsqu'on a fini de manger ou lorsqu'on veut se prélasser dans le salon, on peut les mettre sur le côté, sur les genoux, les caler entre les jambes et les cuisses, sous le bras – d'autres positions possibles m'échappent. Les enfants précoces peuvent les mettre entre les jambes au risque de se faire sévèrement gronder.

Le salon est souvent en forme de U. Cette structure dogmatique impose des angles droits ; un salon où les angles ne sont pas droits indique un vice de l'expression, dû aux sous-unités constituantes : porte-matelas abîmés ou matelas vieillis et affaissés offrant des ventres, des côtés ou des ourlets. C'est le salon qui commande l'emplacement de la table ; celle-ci doit être placée au milieu, en face du matelas latéral.

Comme on peut le constater, le salon contraste géométriquement avec la table, qui doit être toujours ronde et grande. Ce contraste n'est pas gênant lorsqu'il y a beaucoup d'invités ; on place souvent des chaises, des tabourets ou autres pour remédier au décalage entre les deux structures.

Cette opposition entre deux structures géométriques est intéressante du point de vue de l'analyse que j'avais proposée dans *Douces schizophrénies* (2018). Elle dirige et structure deux modes d'être radicalement différents, un mode rond et un mode droit. Le rond ou le courbé implique en général davantage de souplesse, d'adaptabilité et d'improvisation, par opposition au droit qui impose la limite, la rigidité et la rigueur. Deux *semiosis* contrastées cohabitent : la *semiosis* « hermétique » et la *semiosis* « rationaliste » (voir Bernoussi, 2018). Le matelas offre un nombre de places réduit, déterminé par les deux points de sa longueur, tandis que le rond de la table en offre un nombre variable en fonction des chaises ou des tabourets ou de tout autre type de siège ; les places augmentent et ne sont jamais fixées d'emblée. Le texte de la table est un texte incessamment ouvert et jamais définitivement fermé<sup>260</sup>.

### **1.2. La table marocaine**

Comme nous l'avons dit, la table est ronde et grande, et souvent reproduite selon les canons esthétiques et syntaxiques de l'artisanat marocain, structures surchargées de sculptures en bois de cèdre ou autre bois noble. Elle est en principe couverte d'un drap fin brodé à la main, réservé pour les grandes occasions. Cette broderie s'appuie essentiellement sur une structure minimale faite de traits de quelques millimètres qui forment par la suite des figures très denses et très chargées. Cette esthétique du dense mériterait qu'on s'y attarde un jour car elle me semble déterminante dans la sensibilité et la mentalité marocaines en général, et dans leur rapport avec l'espace.

Quant à la table de tous les jours, jadis elle était recouverte d'un plateau en argent sculpté, appelé *Teifour*, remplacé aujourd'hui, pour des raisons de commodité et d'économie, par une nappe en plastique ou en tissu. Dans les milieux très modestes et à la campagne, c'est la petite table ronde en bois ordinaire à trois pieds sans nappe ni aucune autre couverture qui est d'usage. Cette table sert à manger, comme elle peut servir à boire le thé à la menthe plusieurs fois dans la journée.

L'expression *mettre la table* veut dire se préparer à servir et à partager ; c'est un moment de convivialité et de détente exceptionnelles. La table peut être mise pour une collation régulière ou improvisée, ou bien pour préparer le thé et célébrer la visite d'amis ou de proches.

### **1.3. La jatte de couscous**

La jatte (*gasaa*) de couscous offre un dessin minimaliste, sans ornement, sans sculpture, simplement en terre cuite. Il y a des jattes vernies et luisantes qui apportent un semblant d'esthétique, mais on leur préfère celle en terre cuite, légèrement rêche au toucher et dépouillée de toute vanité

---

260 C'est pour cela que, par exemple, chez de nombreux restaurateurs, les grandes tables sont facturées pour 10 personnes, même si à chaque fois le nombre des convives dépasse largement le chiffre initial.



esthétique. La jatte est utilisée quotidiennement pour préparer la pâte du pain. Mais souvent on la garde exclusivement pour le couscous, car dans la majorité des foyers on achète le pain dehors, chez le boulanger. La jatte, d'abord réservée au territoire paysan de la campagne, a fini par conquérir l'espace urbain après une longue résistance. En ville, si on est souvent tenté de servir le couscous dans de somptueuses et gigantesques assiettes en porcelaine, on reste tout de même attaché à ce grand plat en terre cuite qui fait plus *authentique* et plus *vrai*. Le dictionnaire le confirme d'ailleurs : on ne dit pas un plat de couscous, mais une jatte de couscous.

La forme basique de la jatte connote l'essentiel de la nourriture ; rappelons ici un autre dénominateur du couscous, *t'âam*, c'est-à-dire « la nourriture ». Mais il s'agit d'un appellatif générique qui peut être interprété de plusieurs façons, car *t'âam* signifie en arabe classique « la nourriture » en général. Le recours à ce vocable peut suggérer l'incapacité interculturelle des conquérants arabes de l'époque à caractériser ce plat ou à lui trouver un équivalent plus précis, en encourageant l'hypothèse d'une lexicalisation par défaut, car jusqu'à nos jours le recours à l'appellatif « couscous » est plus fréquent.

Le couscous est un plat qui défie toute temporalité précise. C'est un plat du jour, surtout le vendredi, mais peut être aussi lié à des occasions particulières : baptême, fête improvisée, œuvre de charité. C'est une « œuvre de bienfaisance » qu'on offre à l'intérieur de la maison, mais aussi à l'extérieur à la mémoire d'un proche, pour remercier les esprits, les forces cosmiques ou Dieu, pour solliciter leur miséricorde ou pour leur témoigner de la reconnaissance. Celui qui offre la jatte de couscous dehors n'a besoin d'aucune sorte de discours ; dès qu'il présente la jatte au dehors à des mendiants ou à des gens de passage, le repas se met en place sans préavis, sans rendez-vous et sans choix de convive. Une fois la jatte posée par terre, la table s'improvise et les convives aussi, en ordre croissant. Bref, tous les codes ordinaires de la table et toutes les configurations sont suspendus pour laisser la place à un incessant remaniement et à des configurations toujours renouvelées. Un texte ouvert se crée et se construit au gré des aléas de la rue et de ce qui advient.

## **2. Le couscous, le plat**

### **2.1. Description formelle**

Le nom du plat a plusieurs formes : *seksu*, *kesksu*, *kusksi*, *kuskus*, *couscous* ou *t'âam*. Un autre terme qui dérive de la même racine berbère que *seksu* est le verbe *berkukkes*, de *kukkes*, « rouler la semoule », et *ber*, qui signifie « redoubler le travail dans le but d'agrandir les grains ». Le couscous est fait de graines de blé concassées finement et donnant ce qu'on appelle communément la semoule de blé. Les graines, cuites à la vapeur – de la viande et des légumes étant placées en bas du couscoussier –, doivent être légèrement frottées avec les mains en ajoutant de l'eau et du beurre rance pour donner à chacune une existence autonome<sup>261</sup>, car un couscous avec des grumeaux ou des graines collées serait hautement défaillant. Les graines sont ensuite réunies et garnies de légumes et de viande. C'est la forme canonique, de base, la plus utilisée. Il y a d'autres formes plus ou moins simples ou complexes ; on peut décliner le couscous en l'associant aux légumes, à la viande de mouton, au poulet, à la viande séchée au

---

261 En ce qui concerne ce souci de préserver l'individualité des éléments et la totalité du plat, voir mon article « Soupe ou Harira, deux modèles politiques de l'interculturel culinaire » (2020a).

soleil appelé *guedide*, ou au poisson et aux fruits de mer comme dans les régions d'Essaouira et d'Agadir ; on peut aussi utiliser de la semoule d'avoine ou de maïs à la place de la semoule de blé dur.

La disposition des graines de semoule doit prendre la forme d'un dôme. Il s'agit d'une forme géométrique très présente dans la toposphère marocaine et dont les significations sont multiples en architecture : le dôme connote la sainteté – les mausolées des saints sont tous coiffés d'un dôme – ; il connote aussi le pouvoir – comme dans certains palais royaux ou dans des institutions étatiques. Le dôme est une forme utilisée aussi pour signifier l'estime qu'on a pour quelqu'un ; dans le passé et même de nos jours, dans certaines cérémonies comme celle du mariage on offre des présents à l'intérieur d'un plateau à pieds coiffé d'un dôme. Usage renforcé par l'expression idiomatique marocaine *dir el kobba* (faire le dôme à quelqu'un), qui signifie le traiter avec égard, le flatter et lui témoigner de l'estime. Un couscous qui ne respecte pas cette prescription présente un vice de forme et se révèle agrammatical. Le dôme de semoule doit être impérativement creux au centre et assez profond pour cacher la viande<sup>262</sup> qui, comme on le sait, est mangée à la fin. Cet usage commence à être ou est déjà abandonné dans des contextes particuliers : en présence d'étrangers ou dans des cérémonies où la viande est très abondante. On enregistre aussi une autre disposition des graines qui préfère la forme plate plutôt que le dôme, mais cette dernière a plus de succès.

La garniture du couscous est essentiellement constituée de légumes : c'est la caractéristique principale du couscous que d'être riche en légumes, en oignons, en tomates, en poix-chiche et en fruits secs – notamment raisins secs. Dans certaines régions où il y a peu de légumes, on fait avec ce qu'on a et on présente le couscous selon les codes culinaires établis ; c'est pour cela qu'il n'est pas exagéré de dire qu'il y a autant de configurations de couscous que de codes locaux et de régions.

Il y a cependant un ordre canonique à suivre lorsqu'on compose le plat du couscous. Une fois le dôme ou la plaine soigneusement montés avec le creux au centre, on introduit les morceaux de viande. Lorsqu'il s'agit de composantes plus ou moins grandes, comme c'est le cas du poulet par exemple, on essaye de les adapter à la forme ronde du creux, le but étant de rendre la présence de la viande discrète, voire de l'occulter complètement. Vient ensuite la disposition des légumes. Pour cela, il y a deux critères à suivre : le premier, rhétorique et le second, syntaxique. La disposition doit donc varier les couleurs, mais placer les éléments selon les traits verticaux du dôme convergeant vers le centre, en veillant à ce que le côté extérieur des légumes soit exposé. Le découpage des légumes est toujours transversal et divise chaque pomme de terre en deux, chaque carotte en deux, chaque courgette en deux. Un couscous doit présenter des légumes très visibles, comme c'est le cas de certaines préparations du couscous dans le sud du Maroc, destinées à impressionner les étrangers. Vient enfin la dernière étape de la présentation de la jatte de couscous, lors de laquelle on ajoute la confiture d'oignons, de préférence au sommet du dôme, en versant soigneusement et équitablement le jus avec la louche. Cette dernière opération est appelée *sgui* ou *ski ksksu*, qui veut dire « irriguer la semoule ». Il est éclairant d'ajouter ici que le jus ou *Merka* est appelé *rwa*, un vocable qui désigne, au sens propre, « la pluie ». Un autre appellatif pour le jus est celui de *lebloule*.

---

262 Contrairement aux usages actuels, par le passé la consommation de viande dans la société marocaine était réduite au minimum, lors de certaines fêtes ou cérémonies ou une fois par semaine.

Lors de la dégustation, c'est l'ordre inversé qui doit être observé par le mangeur du couscous. Comme le veut l'usage, il doit mettre dans sa cuillère ou dans le creux de la main – nous y reviendrons plus loin – de la semoule, des légumes, des oignons ou autres, ou bien tout cela à la fois. Comme on l'a dit, la viande est laissée pour la fin et elle est souvent répartie par le plus âgé – le père, le grand père, ou autre. Cet usage perdure encore de nos jours. Si certaines familles sont tentées par un accès plus démocratique et plus libéral à la nourriture, elles restent tout de même attachées à l'idée de garder la viande pour la fin. Il s'agit ici d'un vieil habitus typique de la culture culinaire marocaine<sup>263</sup>, où la consommation de viande est réduite par rapport à la consommation de légumes et de céréales (poix-chiches, lentilles, fèves, etc.)

## 2.2. Le couscous, le contenu

Le plat offre une binarité sémantique fondamentale qui structure en permanence des oppositions entre le minimaliste ou le frugal (la jatte en terre cuite, la graine de blé) et le copieux, l'abondant (les légumes et la riche garniture), entre le quotidien et l'événementiel, entre l'intérieur et l'extérieur.

Les graines, qu'on le veuille ou non, rappellent le désert et le repas envoyé par Dieu. Avec la jatte en terre cuite, elles évoquent le dépouillement et l'ascèse qui conduit à l'*essentiel*. L'hypothèse d'une forme de nourriture calquée sur le modèle de la manne est à bien des égards défendable. Les historiens font remonter le couscous à l'Antiquité, d'après des ustensiles trouvés dans les tombes du roi Massinissa dès le III<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ. Cependant, rien n'atteste que ces derniers servaient à faire le couscous. Le deuxième argument est celui de la sacralité qui entoure ces graines, appelées, de façon générique, *taam* ou *neema*, c'est-à-dire « nourriture ou don de Dieu » ; mais il faut préciser que ce sens a été attribué par le dictionnaire arabe et donc par l'Islam lors de son implantation en Afrique du nord. On peut aussi penser à l'influence de la gastronomie judéo-marocaine, influence qui mériterait d'être davantage étudiée à travers une enquête historique minutieuse et approfondie<sup>264</sup>.

La garniture du couscous offre des choix et une liberté de combinaison infinis. Cela dépend des régions et de leurs ressources en légumes, plus ou moins variées plus ou moins limitées. Dans les régions

---

263 La cuisine marocaine est une cuisine essentiellement végétarienne, où les légumes peuvent être cuits avec d'autres légumes ou transformés en Bekkoule, confiture salée aux ingrédients variables : tomates et poivrons, courgettes, choux, aubergine, purée de céréales, etc. On peut donner comme exemple la cuisine de l'œuf, qui montre comment ce dernier peut être la base de véritables plats. Voir à ce sujet le chapitre du livre de Tagibi, qui restitue plusieurs recettes de plats à base d'œuf telles qu'elles étaient pratiquées au XIII<sup>e</sup> siècle. En ce qui concerne les œufs, Tagibi leur consacre en effet un chapitre entier, et il n'est pas exagéré de parler ici d'une véritable gastronomie de l'omelette, les soins accordés à la préparation de l'œuf ainsi que la complexité de certaines préparations faisant de l'omelette un véritable plat. En plus des usages habituels et connus de l'œuf (en omelette, cuit ou semi-cuit), Tagibi rappelle de nombreuses recettes d'omelettes assaisonnées de façon riche et sophistiquée : on peut par exemple prendre plusieurs œufs, les battre en ajoutant de la coriandre, de l'ail, du cumin, du beurre, de la cannelle, des clous de girofle, les cuire ensuite, et les découper enfin en rondelles ou en triangles en les assaisonnant avec une petite nappe de vinaigre chaud seul ou accompagné d'ail. Les omelettes peuvent être cuites dans l'huile ou tout simplement dans l'eau bouillante. C'est ce procédé qui était le plus souvent utilisé à l'époque. On pourra noter au passage les vertus diététiques d'un tel mode de cuisson, même si Tagibi ne mentionne guère et argument. Les œufs durs suivent, eux-aussi, le même processus de sophistication. Comme exemple, cette série de recettes qui consistent à les couper en deux, à récupérer les jaunes et à les assaisonner avec ail, piment rouge, cannelle, Zanjabil ou mestakka, et à malaxer le tout avant de le remettre dans les blancs, de les paner et de les frire.

264 Le couscous est évoqué aussi par Tagibi, qui décrit ses formes traditionnelles mais cite d'autres recettes qui ont complètement disparu aujourd'hui – par exemple, la recette du mouton rôti farci de couscous ou celle, encore plus étrange, du couscous avec de la *bessara* ou de la purée de fèves (Tagibi, 1984, pp. 88-89). Sur ces questions historiques, voir les travaux de Lucie Bolens ou de Mohamed Benchekroune, ainsi que les actes du colloque de l'Association Marocaine de Sémiotique : *La Culture culinaire marocaine. Sémiotique, histoire et communication* (Bernoussi, 2020b).

fertiles du Gharb et de Fès-Saïs, le couscous est bien fourni en légumes comme des carottes, des courgettes (de préférence certaines variétés régionales, comme la courgette de la région de Chraga, très prisée à Fès). Dans les milieux citadins de Fès-Meknès et ailleurs, on enregistre un certain raffinement dû à l'influence turque et andalouse, qui intègre le sucré-salé à travers des raisins secs mêlés à la confiture d'oignons. Dans certaines régions isolées de Souss, on sert le couscous avec des figues fermes. Mais on peut trouver encore d'autres recettes et d'autres configurations locales et régionales.

### **3. Formes de convivialité**

#### **3.1. Convivialité intérieure**

Dans la jatte de couscous « intérieure », deux formes de convivialité sont possibles. La première concerne les cas où il n'y a pas d'invités extérieurs, sans pour autant exclure des convivialités improvisées. Cette forme de convivialité dépend d'un principe général : celui d'attendre la personne en retard. Car la règle veut que l'absent ait toujours raison, contrairement à d'autres cultures où les absents ont tort. Une fois le repas commencé, tout le monde est à la fois hôte et convive, et peut inviter – ou non – son voisin à goûter ce beau morceau de courgettes ou cette noisette de confiture d'oignons ou de viande. Offrir cela à la personne choisie est une forme de convivialité de la plus haute importance, et une forme d'« argumentation » liée à des contextes circonstanciels et situationnels que seuls celui qui offre et celui qui reçoit connaissent. Non seulement ce geste permet de transmettre un message d'ordre affectif, mais représente aussi une sorte de confirmation décalée par rapport à une communication passée ou la préparation d'une requête à venir. Lorsque la personne projette de demander quelque chose à l'autre, elle prépare pour ainsi dire le terrain à sa future demande. Mais il existe aussi des formes de convivialité polémique où on n'hésite pas à intimer à son voisin de respecter les frontières<sup>265</sup> et de manger dans sa propre assiette ; comme dans le premier cas, la convivialité – ici, polémique – doit être toujours réinsérée dans un contexte passé ou à venir. Par ailleurs, le repas doit se faire en silence, ou bien se limiter à des échanges brefs.

La seconde forme de convivialité est concernée par les cas où il y a un ou plusieurs invités. L'invité doit être placé au centre – usage qui a remplacé la pratique traditionnelle, consistant à le mettre à droite de l'hôte. La place centrale est symbolique, mais aussi structurelle, car désormais, pendant tout le repas, tout doit tourner autour de la personne qui l'occupe. Nous sommes ici dans une logique du don et de l'obligation (Mauss, 1968) qui ne craint ni l'exagération ni parfois même l'incongruité ; non seulement il faut adresser au convive des remarques flatteuses et agréables, mais il faut aussi lui donner les plus beaux morceaux de viande ou de légumes. Toutes les formes de la redondance et de l'insistance sont utilisées ; elles sont les marques rhétoriques de l'intérêt que l'hôte porte à l'invité. C'est pourquoi la règle veut qu'il y ait trop d'insistance plutôt que pas assez. Dans certains contextes, cela transforme la convivialité en rapport de force où celui qui invite use de toutes sortes de stratégies pour faire accepter le don, tandis que l'autre fait de son mieux pour se défendre sans faillir aux bienséances et aux obligations liées à son statut d'invité.

---

265 Nous reviendrons dans la dernière partie sur la question des frontières et de leur économie politique.

### 3.2. Convivialité extérieure

Quant à la convivialité extérieure, il s'agit d'une convivialité participative où le maître mot est l'improvisation ou le réglage. Comme nous l'avons dit, ici tout le monde est hôte et convive à la fois, car le cadre spatio-temporel et les personnages ne sont pas déterminés d'emblée. Celui qui amène le couscous, c'est-à-dire l'hôte d'origine, le pose et disparaît, attend en retrait de récupérer la jatte, ou bien charge quelqu'un d'autre de le faire. En aucun cas il ne doit se mêler aux convives ; ce n'est pas par mépris, mais par respect pour le plat et pour ceux qui mangent, dans la mesure où c'est Dieu qui offre, tandis que le sujet est un simple intermédiaire.

La temporalité varie au gré des convives improvisés et en fonction de la convivialité installée entre eux. En tout cas, on peut dire que l'on assiste à une promiscuité conviviale, voire à un degré zéro du partage.

Or, étant donné que, comme dans le modèle de la manne, le véritable hôte c'est Dieu – car c'est lui qui apporte le couscous et qui, pour ainsi dire, l'offre en cadeau de façon improvisée – lorsqu'il arrive que l'un des convives de fortune croise le véritable hôte, il ne le remercie pas directement mais loue Dieu et le prie d'accorder à ce dernier tout le bonheur et toute sa miséricorde pour avoir été un intermédiaire ou un médium *sabab*. Ici, la jatte de couscous est le creuset d'un phénomène d'offre et de demande anonymes qui permet la distribution permanente et continue des richesses grâce à ce principe régulateur qu'est Dieu. Ce dernier est convoqué par l'hôte pour obtenir une réparation ou pour remercier la providence, et évoqué par ceux qui se régalent pour le remercier à leur tour et pour le prier d'intervenir auprès de l'hôte. Mais, encore une fois, les convives de fortune ne sont pas forcément des pauvres ou des nécessiteux ; des passants peuvent s'improviser convives ou être invités par d'autres convives présents pour participer à la *baraka* (bénédiction). Ainsi, la jatte de coucous instaure une sorte de convivialité liturgique, une communion qui renforce l'hypothèse du lien étroit entre couscous et manne. Certains vont même jusqu'à attribuer des pouvoirs surnaturels à la *baraka* (bénédiction) du couscous offert aux passants.

On peut dès lors reprendre tout ce qui concerne la forme et le contenu de la jatte de couscous afin de souligner les oppositions binaires qui les structurent : le rond cohabite avec le carré, le granuleux et le friable avec le compact, le dépouillé ou le minimaliste avec l'hyperbolique et le fastueux, le profane avec le sacré. Et on peut ensuite s'interroger sur l'incidence de ces oppositions sur les territorialités du couscous.

### 4. Une territorialité sans frontières visibles

Les deux formes de convivialité autour de la jatte de couscous mentionnées plus haut – intérieure et extérieure – présentent une territorialité à la fois semblable et différente. Semblable, la jatte de couscous construit dans les deux cas une territorialité aux frontières invisibles, imposant certes de manger dans son assiette mais ne traçant guère de limites visibles vis-à-vis des voisins. Le fait que la jatte soit circulaire et qu'elle englobe pour ainsi dire les territorialités individuelles en une seule, n'empêche pas de se fixer des limites propres, ce que les étrangers ne relèvent presque jamais en pratiquant quelques libertés territoriales qui amusent les autochtones quand elles ne les agacent pas. Il y a un ordre, mais qui est invisible, comme il y a de temps à autre un certain désordre ou une certaine confusion autorisés par ces mêmes limites invisibles et permettant quelques intrusions plus ou moins

discrètes chez les voisins des deux côtés. Il y a aussi une certaine souveraineté individuelle qui parfois frôle l'anarchie, comme il y a une certaine souveraineté collective qui peut surprendre l'étranger lorsqu'il observe avec attention le déroulement du repas.

Il est possible de voir dans cette territorialité – qui, dans le cadre de limites invisibles, impose un certain ordre tout en autorisant un certain désordre – le modèle politique tribal qui reconnaît la souveraineté de chacun des individus et en même temps leur soumission à des lois et à des règles non écrites, tout simplement coutumières. Comme je l'avais écrit ailleurs, ce phénomène peut être lié à la société marocaine et aux rapports complexes et paradoxaux qui se tissent en son sein entre l'individu et la communauté. Chaque mangeur de couscous est un être à part, car aucune cuillère ou boule de couscous – nous reviendrons sur ce point – ne ressemble à l'autre et se révèle pour ainsi dire unique. Chacun des convives peut manger comme il veut, commencer par piocher de façon méthodique et systématique en respectant l'équilibre des éléments qui se présentent en face de lui et en veillant à équilibrer sa cuillère avec semoule et légumes ou autres ; il peut creuser de façon patiente et confiante son chemin ou veiller à l'étendre par des intrusions discrètes sur les zones limitrophes. Il peut performer son individualité de mangeur de couscous de façon variée, mais il est en même temps sommé de respecter le cadre global de la jatte qui défend aussi la communauté des mangeurs.

Comme je l'écrivais dans un autre contexte en prenant appui sur Clifford Geertz, le rapport entre l'individu et la communauté est complexe et paradoxal, car la société marocaine, tout comme la société moyenne-orientale, prend en charge la diversité mais réussit à la gérer en l'individualisant davantage. C'est une approche qui peut paraître contradictoire, mais qui se révèle en fin de compte très efficace. Écoutons Clifford Geertz, l'un des anthropologues qui se sont attardés sur la question, nous l'expliquer :

Elle (la société) prend en charge la diversité, distinguant avec une précision sophistiquée les contextes (mariage, jeûne, culte, éducation) où les hommes sont séparés par leurs différences et les contextes (travail, amitié, politique, commerce) où quoiqu'avec circonspection et sous condition, les hommes sont reliés par leurs différences (Geertz, 2003, p. 81).

Comme je l'ai suggéré, on peut voir dans cette territorialité aux frontières souples car invisibles qui admet néanmoins les intrusions limitrophes, le modèle politique tribal, familial, des intrusions régulières intertribales. On peut y voir aussi une caractéristique essentielle de l'État marocain régulièrement confronté à cette réalité politique qui admet une zone contrôlée à côté d'autres plus ou moins contrôlées ou en voie de l'être. Je ne veux pas me lancer dans l'examen de cette question à travers le concept colonial de *bled el-Makhzen* et *Bled el-Siba*, (territoire policé et territoire hors-contrôle) car cela dépasserait le cadre de cet article, mais il me semble que l'hypothèse vaudrait la peine d'être vérifiée.

##### **5. Territorialité paradoxale de l'intime et du public ou *poétique de la boule***

Dans son essai sur Loyola, Roland Barthes commençait par une évocation du couscous au beurre rance et par une lettre de Khatibi, sur laquelle je reviendrai. L'évocation du couscous surprend dans un essai consacré à Loyola, d'autant plus qu'elle est abandonnée dès la seconde page. Mais la référence de Barthes au couscous et le témoignage de Kahtibi soulignent de façon malicieuse le double plaisir, intime

et public, qu'offre le couscous et que je voudrais reprendre à mon compte à travers les deux façons de le manger : soit à la cuillère, soit à la main en formant des boules bien rondes.

La pratique de la « boule » se situe dans deux contextes particuliers. Dans le premier, familial et familial, la boule est formée amoureusement par le grand-père ou par la grand-mère et offerte à un des petits-enfants. C'est un moment magique que beaucoup de gens n'oublient jamais et qui reste gravé dans leur mémoire. Il s'agit d'un moyen de renforcer les liens entre la mémoire et l'histoire, celles de la famille, et de transmettre une certaine culture culinaire à travers un objet ludique, la boule. Sorte de gai savoir d'une rare efficacité. On ne peut refuser une boule bien faite contenant de surcroît à l'intérieur un savoureux petit morceau de viande. Même les enfants les plus rétifs au couscous ne peuvent résister aux charmes d'un tel stratagème.

Le deuxième contexte de la boule est celui de la convivialité absolue ; si on a des affinités, si on est bien, on peut abandonner les cuillères et commencer à faire des boules. Mais ce n'est pas une pratique accessible à tout le monde, car la boule est quelque chose de très difficile à faire. Tellement difficile qu'elle mérite qu'on s'y attarde ; elle engage, comme nous le verrons, d'autres qualités qui dépassent le simple cadre d'une jatte de couscous.

La boule doit être formée au creux de la main, avec des mouvements habiles et délicats des doigts. La délicatesse est ici de rigueur (cf. Barthes et son essai sur Loyola). Elle consiste à manipuler avec précaution la force et la délicatesse, la tension et le relâchement ; ni trop presser la boule – car cela risque de la faire éclater de façon précoce – ni trop la relâcher – car cela donnera une masse molle et informe. Il faut donc commencer par intégrer les graines à la future boule sans être pressé, peut-être même en faisant abstraction de l'appel pressant de la gorge déjà prête à l'engloutir. Si on se précipite, on risque d'avoir une boule malformée et hâtive qu'on mettra dans sa bouche, déçu et frustré devant un tel manque de contrôle. On dit que les femmes sont plus habiles que les hommes pour faire des boules parfaites, sous-entendant chez-elles un meilleur doigté et une plus forte résistance à l'appel du désir, que la mécanique des hommes est souvent incapable de maîtriser (Calaferte, 1992). On dit aussi que si ces derniers veulent réussir une boule parfaite, ils doivent imaginer la main et les doigts d'une grande mère ou d'un grand père calme et serein. Oublieux du plaisir de la boule, on lui laissera alors le temps nécessaire pour atteindre une grosseur et une rondeur parfaites.

Khatibi évoque dans sa lettre à Barthes de façon délibérément lubrique « ... une grosse et magnifique boule éjaculée dans la gorge » (cité par Barthes, 1971, p. 82). Au risque de contredire Khatibi, on doit pourtant reconnaître que le plaisir de la boule ne saurait se limiter à la sphère libidinale, car il s'agit d'un plaisir à part et qui mérite, pour lui rendre justice, d'être nuancé. Le plaisir de la boule est un plaisir qui cimente les liens intergénérationnels et assure le travail d'une mémoire gustative ; chacun se souvient avec délectation et reconnaissance de la boule amoureusement roulée par le grand-père ou la grand-mère, mais aussi du premier goût unique de cette boule subtilement fourrée d'un petit morceau de légume ou de viande.

Pour revenir à la boule et rebondir de façon plus globale sur le commentaire de Khatibi, le plaisir de la boule, réservé aux initiés, exige un certain doigté et un contrôle sans faille d'un désir et d'un plaisir qui se décantent dans une pureté souveraine. On peut lâcher les cuillères et *en venir aux mains* – ou, plus précisément, aux doigts – sans hésiter une seconde à les lécher pour ne pas perdre une seule graine sacrée, et n'ayant nulle honte à son plaisir. Le sacré est là pour justifier de tels transports.

Au terme de notre article, on peut dire que la jatte offre un intérêt économique-politique exceptionnel : elle incarne un bien économique et un service distribué en permanence par tout le monde à tout le monde, puisque, comme nous l'avons vu, tout le monde peut l'offrir à des anonymes et les régaler dans un ou plusieurs moments de son existence. On n'est pas obligé d'être riche ou d'être un seigneur pour offrir ; tout le monde peut être l'un ou l'autre le temps de l'offrande de la jatte de couscous. Le destinataire de la jatte, ce sont les forces cosmiques, selon le rite d'expiation de l'Antiquité ou par référence au Dieu musulman (*la sadaqua*). Dans les deux cas, les êtres humains sont tous égaux face à un principe supérieur.

La jatte devient alors un « bien public » (Adam Smith, 1776), en tant qu'objet fondé sur des principes éthiques : le sens de l'autre, proche ou connu (comme dans la jatte intérieure) ou inconnu et lointain (comme dans la jatte extérieure). On trouve là une conception plus qualitative que quantitative de la richesse, assurant une distribution permanente et intarissable du bien grâce au principe de l'offrande, devenue *sadaqua* (offrande ou œuvre de bienfaisance) depuis la conquête musulmane.

### **Bibliographie**

Barthes, Roland, *Sade, Fourrier Loyola*, Paris, Seuil, 1971.

Bernoussi, Mohamed, *Douces schizophrénies. Études sémiotiques de la culture marocaine*, Paris, Mimésis, 2018.

— « Soupe ou harira, deux modèles politiques de l'interculturel culinaire », in Anna Maria Lorusso et Gianfranco Marrone (éds.), *Politiche del gusto. Mondi comuni, fra sensibilità estetiche e tendenze alimentari*, Roma, Nuova Cultura, 2020a.

Bernoussi, Mohamed (éd.), *La Culture culinaire marocaine : Sémiotique, histoire et communication*, Meknès (Maroc), CAPITAL, 2020b.

Calaferte, Louis, *La mécanique des femmes*, Paris, Gallimard, 1992.

Mauss, Marcel, *Sociologie et anthropologie*, Paris, PUF, 1968 (1923).

Smith, Adam, *An Inquiry into the Nature and Causes of the Wealth of Nations*, University of Chicago Press, 1976 (1776).

Tagibi (al), Ibn Razîne, *Fadilat Al Khidouane fi Taibaat attaam wal Alouan de Tagibi (Convivialité et plaisirs gastronomiques)*, Rabat, M. Benchekroune, 1984 (1238).

Pour citer cet article : Mohamed BERNOUSSI. « Économie politique d'une jatte de couscous », Actes Sémiotiques [En ligne]. 2021, n° 124. Disponible sur : <<https://doi.org/10.25965/as.6845>> Document créé le 11/01/2021

ISSN : 2270-4957



## 1. Remarques préliminaires : objet d'étude

La ritualité bouddhiste du repas monastique, avec son art culinaire ancestral, est pratiquée depuis des siècles dans les temples coréens. Il s'agit d'un domaine peu exploré par les sciences humaines, en dépit de sa grande richesse anthropologique et sémiotique. Afin de poser le cadre épistémologico-méthodologique, je proposerai une approche anthropo-sémiotique adaptée à la ritualité culinaire bouddhiste du repas, autour de trois dimensions : éthico-écologique, rituelle et corporelle.

Deuxièmement, je m'efforcerai de décrire scrupuleusement la mise en scène de ce rite hautement symbolique et très codé, qui comporte une grande densité et une profondeur multi-dimensionnelle relevant non seulement de la sémiotique et de l'anthropologie mais aussi de l'éthique, de l'écologie et de la cosmologie. Tout en appréhendant sur le plan anthropo-sémiotique les moments clefs de ce processus, j'essaierai de constituer une base d'informations étymologiques, lexicales et textuelles du terme *Baru Gongyang*, dont les entrelacs sémantiques concernent l'origine du lexique en langue sanscrite et les significations variées de l'écriture chinoise.

Troisièmement, je ferai appel à la sémiotique narrative et à la sémiotique tensive pour analyser le processus de cette ritualité. J'avancerai ainsi des observations et des hypothèses sémiotiques concernant la nature écologique et spirituelle de la nourriture et du repas chez les bouddhistes, et plus particulièrement dans le bouddhisme coréen. Dans l'ensemble, cette réflexion se rapproche d'une vision bouddhiste qui, réinterprétée dans une perspective sémiotique, se manifeste dans le rituel, dans la gestualité, dans l'économie des signes verbaux et matériels, dans les croyances, dans la cognition et dans l'affectivité, en référence à l'acte de manger et à celui de donner à manger.

En somme, les trois piliers de la sémiotique structurale – l'action, la cognition et la passion – sont au cœur de cette pratique complexe. Bien que la nourriture soit généralement considérée comme une nécessité matérielle, dans la doctrine bouddhiste elle apparaît comme un élément intimement lié aux dimensions anthropologique et sémiotique. Ainsi, inspiré par la pensée de Lévi-Strauss (1964, 1966, 1968, 1971), on serait autorisé à affirmer que le bouddhisme, tout comme les autres religions, concerne des réalités à la fois matérielles et idéologiques. Cette vision idéologique et moraliste contraste avec la détermination biologique, qui définit le fait de manger et de donner à manger comme une activité performative nécessaire à la vie plutôt que comme une entreprise idéologico-symbolique (cf. Fischler, 1990). En termes lévi-straussiens, la nourriture – cet ensemble de substances contenant des nutriments et traversées de symbolismes – est non seulement bonne « pour manger », mais elle est aussi bonne pour la réflexion sémiotique sur l'univers qui nous entoure. Cette affirmation se justifie par le fait que le fondateur de l'anthropologie culinaire nous suggère de penser la nourriture à partir de sa fonction

sémiotique et communicative. Si dans le totémisme « les espèces sont choisies non comme bonnes à manger, mais comme bonnes à penser » (Lévi-Strauss, 1962 ; Marrone, 2015), on peut se demander : qu'y a-t-il de « bon à penser » dans un repas bouddhique ? Comme il arrive dans les grands domaines de la vie monastique bouddhiste, la cuisine est un phénomène à portée générale. La préparation, l'offrande et la consommation de nourriture sont en effet des activités communes à toutes les communautés bouddhiques. Pourtant, si la littérature de la bouddhologie contient un certain nombre de recettes et d'observations sur la cuisine bouddhiste, celles-ci sont éparpillées et rarement systématisées. De même, les activités se rapportant à la ritualité du repas bouddhiste ont été relativement négligées par les sémioticiens.

## **2. Perspective anthropo-sémiotique sur la nourriture et le repas en référence à la ritualité et à l'art culinaire bouddhistes**

Avant d'explorer le fond rituel du repas monastique coréen, il convient de présenter les traits essentiels de la nourriture et de ses rites dans une perspective anthropo-sémiotique. Voici six dimensions anthropo-sémiotiques intimement liées au repas bouddhiste : éthique, écologique, rituelle, axiologique, narrative et corporelle.

### **2.1. La rationalité sémiotique de la nourriture : au-delà du matérialisme et du fonctionnalisme, vers une compréhension holistique**

D'un point de vue naturaliste, la nourriture est certainement un besoin biologique primordial, du fait que tous les organismes vivants doivent être nourris pour survivre, croître, se déplacer et se développer. Néanmoins, dans une perspective culturelle, ce besoin très structuré implique des substances et des pratiques signifiantes variées : les habitudes et les techniques de préparation et de consommation font partie du système idéologique de croyances et de représentations symboliques, ainsi que du processus sémiotique de communication et de signification (Barthes, 2002 ; Douglas, 1972 ; Floch, 1995 ; Greimas, 1983 ; Verdier, 1969).

On peut penser, par exemple, à la définition de ce qui est comestible et de ce qui ne l'est pas, ainsi qu'aux modes différenciés d'interdiction formelle des aliments illicites et impropres selon les différentes cultures. Sauf les végétariens, les Européens mangent, sans sentiment de culpabilité, de la viande de bœuf et des poissons qui sont proscrits au sein de la communauté monastique bouddhiste. Par ailleurs, une minorité de Chinois et d'Africains apprécie le pangolin. Cette habitude est probablement étrangère, ou du moins inconnue, pour les Européens et les gastronomes de l'Amérique. Enfin, les Musulmans et les moines bouddhistes respectent la même norme du régime alimentaire de ne jamais manger de cochon, qui est la viande la plus consommée par les peuples de l'Extrême-Orient (Montana, 2006 ; Sidney et Christine, 2002 ; Stano, 2002).

Dans une perspective sémiotique, on peut resémantiser la pratique alimentaire du repas monastique bouddhiste, c'est-à-dire la déconstruire afin de décrire ses mécanismes syntagmatiques et paradigmatiques ainsi que ses configurations et ses valorisations éthiques, écologiques, rituelles, affectives, corporelles et esthétiques. À nos yeux, l'anthropo-sémiotique peut être considérée à la fois comme une fondation épistémologico-méthodologique et comme un champ d'étude fédérateur de

l'ensemble des représentations, croyances, connaissances et pratiques héritées ou apprises associées à la nourriture et au repas monastique bouddhique.

Or, la plus grande contribution de l'anthropo-sémiotique à l'étude des habitudes bouddhiques propres aux repas monastiques est de permettre d'appréhender leur sens singulier. Dans cette perspective, la nourriture et le rituel du repas bouddhiste mettent en place des associations culturelles faisant partie d'un système sémiotique, leurs contextes comportant des symboles, des significations et de la communication. Au regard des thèses essentielles de l'anthropo-sémiotique culinaire, la ritualité du repas et de l'art culinaire bouddhistes, rapportée à la nourriture, peut être envisagée de différentes manières.

En premier lieu, pour les trois fondateurs de cette discipline, Lévi-Strauss, Barthes et Greimas, la cuisine est un langage symbolique, une forme de communication, et un code complexe nous permettant de comprendre les mécanismes idéologiques, axiologiques et donc sémiotiques de la société à laquelle elle appartient. S'inspirant du modèle linguistique, Barthes affirme par ailleurs que la nourriture, comme la langue, dépasse l'individu et n'a de sens qu'à partir de « l'imagination collective » (Barthes, 2002, p. 1106).

En deuxième lieu, le système culinaire médiatise les rapports entre l'homme et l'univers : « [...] régimes alimentaires, bonnes manières, ustensiles de table ou d'hygiène [...] modèrent nos échanges avec le monde, leur imposent un rythme assagi, paisible et domestique » (Lévi-Strauss, 1968, p. 421). Cette fonction médiatrice de la cuisine, entre la nature et la culture, renvoie au rapport d'homologie entre le corps, l'esprit et l'univers manifesté dans l'art culinaire et dans le rituel alimentaire bouddhistes.

En troisième lieu, la perspective sémiotique a mis en évidence la dimension éthique de l'alimentation ; dimension qui se révèle primordiale dans la ritualité bouddhiste de la nourriture et du repas. À ce sujet, on constate que les réflexions barthésiennes à propos de « la *conscience alimentaire* » (Barthes, 2002, p. 1106) ont une affinité étonnante avec le bouddhisme. Par cette prise de conscience morale, Barthes nous invite à réfléchir sur le fait que lorsque l'être humain mange, il accueille l'autre-humain à sa table, il découvre comment l'invité gère l'altérité alimentaire, et il peut prendre conscience des expériences du vivant mangé par l'humain.

En raison de la nature institutionnelle des aliments, le programme de recherche de l'anthropo-sémiotique exige une compréhension totale et holistique pour appréhender le système de l'alimentation et pour en décrire toutes les composantes (objets, pratiques, discours, relations, habitudes, etc.) (Fontanille, 2008).

En quatrième lieu, si l'étude de l'alimentation doit s'ouvrir à toutes ces caractéristiques, il faudra tenir compte de la réalité expérientielle pré- ou paralinguistique. On peut raisonnablement envisager que cette ouverture devra nous conduire à aborder aussi des objets et des pratiques qui se trouvent au-delà du domaine anthropologique restreint à la seule réalité linguistico-symbolique. Cette dimension de l'expérience mérite d'être analysée au sein de la ritualité bouddhique du repas.

Lévi-Strauss et Barthes suggèrent une nouvelle vision relative à la densité sémiotique de l'aliment et de l'art culinaire, posés moins comme des *objets* que comme des *réseaux* de forces et de valeurs. Cependant, leur réflexion anthropo-sémiotique sur l'alimentation ne va pas au-delà de l'humain. En s'inspirant de la vision bouddhiste, ce seuil purement anthropologique peut être dépassé.

## **2.2. Les principales dimensions de l'anthropo-sémiotique sur la nourriture et le repas**

### **2.2.1. La dimension éthico-écologique : l'altérité**

Dès lors que l'on adopte la perspective d'une éthique écologique, il convient de mettre en relief trois aspects de la nourriture et du repas : l'agentivité de l'aliment, la symbiotivité entre le mangeur et ce qui est mangé, et leur non-dualité (co-construction). La nourriture que l'humain apporte à sa table, qu'il mange et grâce à laquelle il se recompose sans cesse, prend une signification nouvelle. Le rapport entre l'être humain et les aliments se présente comme une partie d'un système symbiotique plus vaste. Inviter « l'autre-qu'humain » à table implique de reconnaître l'agentivité de *tel* aliment (et même l'agentivité de « l'aliment », en tant que catégorie).

La relation entre la personne qui mange et la « chose mangée » n'est pas construite sur le mode dualiste du sujet et de l'objet. Dans une perspective sémiotique et pragmatique, une relation co-construit les termes (Hope, 2019 ; Poulain, 2002). Lorsque je mange une entité vivante, j'interviens dans son expérience, dans son déploiement. Je mange *avec* elle. C'est cette vision écologique que l'on peut apprendre du bouddhisme (cf. Pozzato, 2017).

La cuisine bouddhiste qui constitue la racine de la culture alimentaire coréenne a plus de 1700 ans d'histoire. Trois principes culinaires de l'esprit bouddhiste sont à respecter : manger avec modération, éviter le gaspillage alimentaire, considérer la nourriture comme sacrée. La maxime cosmique et écologique selon laquelle « un seul grain de riz contient la totalité de l'univers » est profondément ancrée dans le système de valeurs des bouddhistes coréens.

### **2.2.2. La dimension rituelle de la nourriture et du repas : le spirituel, le sacré, le magique**

La cuisine régularise nos échanges avec le monde, et ces échanges prennent une importance particulière lors des différentes étapes de la vie individuelle et des périodes critiques du calendrier. Il s'agit là d'un problème de transformation. Le rituel est nécessaire pour ordonner ce changement, afin que le bouleversement ne soit pas anarchique mais contrôlé. La cuisine et les repas au sein des rituels bouddhistes jouent ce rôle d'ordonnateurs. Non seulement les repas rituels monastiques bouddhiques connectent les participants à des êtres invisibles, mais ils remplissent des fonctions sociales essentielles. Manger dans des contextes rituels peut réaffirmer ou transformer les relations avec les autres, que ce soit des entités visibles ou invisibles.

Une question se pose alors : comment les moines bouddhistes font-ils de l'acte de manger le véhicule d'un rituel ? Il s'agit donc d'étudier les protocoles autour des aliments et la façon dont ces règles sont mises en œuvre pour produire de la spiritualité et pour l'exprimer (cf. Van Gennep, 1909).

Par ailleurs, on pourrait dire du rituel bouddhiste du repas qu'il est un « acte mana » –concept proposé par M. Mauss. En fait, le concept de « mana » met en évidence cette confusion entre l'agent, le rite et les choses. Le moine, mangeur spirituel, se confond avec les objets dont il s'entoure et avec les aliments qu'il ingère. Dans le rituel bouddhiste du repas, le mana est présenté à la fois comme matériel (donc localisable et agissant par contact) et spirituel. On peut considérer que la dimension magique du repas bouddhique se superpose au réel plutôt que d'agir sur lui. Si ce « réel » fonctionne par

superposition, cela signifie que la transsubstantiation est un phénomène émanant des moines eux-mêmes.

### **2.2.3. La dimension corporelle : le corps mangeur**

La nourriture et le repas bouddhiques, constitutivement synesthésiques, concernent le corps tout entier. En outre, ils s'étendent de la dimension sensorielle et physiologique au niveau proxémique et kinésique, à travers des dynamiques complexes qui n'ont pas été encore approchées dans une perspective sémiotique (Hubert et Poulain, 2008). En tant que tel, ce rituel culinaire bouddhique possède « une syntaxe spécifique du processus qui met en communication, forte et directe, le corps et le monde, la chair et la physicalité. Il fonctionne comme un cycle continu qui conduit quelque chose de l'extérieur du monde à l'intérieur du corps, pour en revenir [enfin] à l'extérieur » (Marrone, 2013, p. 118, cité par Stano, 2020, p. 67). Mais qu'est-ce exactement que la corporalité du mangeur dans le rituel bouddhique, d'un point de vue anthropo-sémiotique ? Le corps du repas bouddhiste – tout comme le goût – semble atteindre une dimension cognitive, esthétique et éthique, à travers la protection de soi et le sens d'appartenance sociale et culturelle (cf. Landowski, 1998). Dans le rituel bouddhiste, le contrôle de l'alimentation vise le contrôle du corps et de sa destinée. Maîtriser son alimentation, c'est tenter de façonner son corps et gérer les enjeux spirituels et écologiques qui accompagnent l'*incorporation* des aliments. La perspective anthropo-sémiotique, celle de l'inclusion de l'alimentation dans son objet, s'intéresse à la manière dont le corps est modelé par le social. Ce phénomène devient encore plus prégnant dans la pratique rituelle du bouddhisme.

## **3. La description de la ritualité Baru Gongyang**

### **3.1. La signification du Baru Gongyang**

Le terme de *Baru Gongyang* est composé des mots *Baru*, désignant le bol de riz en bois, et *Gongyang*, signifiant l'action « d'offrir » quelque chose, ou bien l'offrande elle-même. Dans le bouddhisme coréen, *Baru Gongyang* désigne aussi bien le repas que les rites accomplis dans les temples bouddhiques. Ce terme, qui remonte à l'origine du bouddhisme indien, a subi des modifications selon les régions géographiques et les différentes doctrines bouddhiques. Le terme *Baru* provient du mot chinois *Baldara*, qui est une transcription phonétique du mot sanscrit *pâtra*. Dans les classiques bouddhistes, on trouve des dénominations différentes selon la couleur et la matière du bol. Quant au terme de *Gongyang*, il est un équivalent du mot sanscrit de *pûjanâ*, et possède des significations diverses et dérivées comme « offrir », « faire bénéfice », « cultiver des plantes pour les offrir à quelqu'un et le nourrir », etc. Par expansion sémantique, ce terme désigne tout ce que les bouddhistes offrent aux trois « trésors » du bouddhisme, avec un esprit de gratitude et de modestie et en respectant la Loi du bouddhisme. Parmi les objets qui composent l'offrande faite au Bouddha, on compte des costumes, de la nourriture, des fleurs, des parfums, du thé et des performances musicales.

L'histoire ancienne du *Baru Gongyang* est accompagnée de celle des piédestaux. Le mot de la langue pali *Bhigu*, signifiant un moine, est une translittération du mot pali, *Bhikku*. Dans un classique bouddhiste, il est écrit que le moine ne doit manger que des repas frugaux et s'efforcer de suivre cette loi

tout au long de sa vie. En préconisant le contrôle de la faim au moyen d'une nourriture minimale, le strictement nécessaire au maintien de la vie, cette consigne vise à supprimer l'obsession du manger.

### 3.2. Le déroulement du repas

Avant de présenter une description sommaire du rite bouddhique, une remarque méthodologique s'impose. Comme tous les rites, cette ritualité bouddhique présente des variations selon les régions et les sectes. Par conséquent, il s'agit d'un prototype, d'un modèle idéal. Le processus rituel se compose de signes non-verbaux et d'actes verbaux de prière, ainsi que de manipulations des matériaux, c'est-à-dire des ustensiles. Il va de soi que cette ritualité présuppose un espace et des acteurs particuliers. Il existe plusieurs manières de segmenter le processus. Je proposerai dans un premier temps une description minutieuse en dix segments temporels, puis une articulation en quatre grandes parties, comme une sorte de micro-récit ou grammaire du récit. Dans un deuxième temps, je me focaliserai tout particulièrement sur la composition morpho-syntaxique du menu, avec une description des ustensiles. Dans la salle à manger, chaque moine s'assoit avec les jambes croisées, en croisant aussi les mains (gestualité appelée *Chasu*).



Fig. 1. La posture et le menu prototype du *Baru Gongyang*.



Fig. 2. Vision globale du *Baru Gongyang*.

En dehors du moment de la récitation au sein du groupe des moines, il n'est pas permis de parler sauf dans des circonstances spécifiques. Il faut respecter cette loi du silence non seulement en termes de communication verbale mais aussi en ce qui concerne les sons du repas et l'utilisation de la cuillère, des baguettes et du bol. En outre, il faut tenir le bol de riz en mangeant, et il est strictement interdit de mélanger le riz avec les plats d'accompagnement dans un bol du Bouddha.

Voici les dix étapes du repas.

1) Récitation du chant de prière. Les paroles décrivent les éléments essentiels de la nourriture et du repas que les classiques bouddhiques s'accordent à transmettre depuis la nuit des temps, malgré les variations. En voici une version conventionnelle :

D'où vient cette nourriture ? Cette nourriture est le cadeau de tout l'univers. Chaque morceau est un sacrifice de vie. Mes vertus sont si humbles que je ne suis guère digne de les recevoir. Je suis reconnaissant pour cette nourriture. Donnez-moi la force de transformer mes qualités malsaines en qualités saines, je vais le prendre comme un médicament pour me libérer de la cupidité et préserver mon être physique afin d'atteindre l'éveil.

2) Disposition des bols. Il faut d'abord mettre le bol de riz à gauche du premier rang de moines, et celui de soupe à droite. Ensuite, le bol du plat d'accompagnement doit être placé à gauche du deuxième rang, et le bol d'eau claire à droite.

3) Service et réception de la nourriture.

4) Partage de sa part de nourriture.

5) Nouvelle récitation du *Bon Ban*, en tenant le bol de riz.

6) Début du repas. Courbé, chaque participant commence à manger.

7) Fin du repas. Il faut manger tous les restes de nourriture et nettoyer avec un morceau de radis les bols à la fin du repas, sans oublier de laisser un morceau de *kimchi* (chou pimenté coréen) ou de radis dans les bols.

8) Nettoyage des bols. Il faut récupérer l'eau qui reste pour rendre les bols propres.

9) Essuyage des bols.

10) Rangement et emballage des bols.



Fig. 3. Récitation du chant de prière avant le repas.



Fig. 4. Rangement des ustensiles. Une fois que les moines ont rincé et essuyé, avec un torchon, la cuillère et les baguettes qu'ils ont utilisés, ils les nouent avec un tissu pour les suspendre verticalement.

Je voudrais d'ailleurs décrire le chant de la prière intitulé « Les Cinq Reflets », qui s'effectue dans la première étape de ce rituel. Ce chant nous invite d'abord à réfléchir sur notre propre travail et sur l'effort de ceux qui nous ont apporté cette nourriture. Ensuite, il nous conduit à prendre conscience de nos actions lorsque nous recevons ce repas. Il nous apprend aussi que le plus important, c'est d'atteindre la pleine conscience qui nous aide à transcender la cupidité, la colère et l'illusion. Ensuite, il nous invite à apprécier cette nourriture qui garantit la bonne santé de notre corps et de notre esprit. Enfin, ce chant ouvre sur une dimension écologique et cosmique : il nous rappelle ainsi qu'en acceptant cette offrande nous sommes en communion avec tous les êtres.

En somme, en réfléchissant à ces injonctions, les moines bouddhistes doivent consommer la nourriture non pas pour le plaisir gastronomique, ni pour grossir, ni pour s'embellir, mais seulement pour l'entretien et la nutrition du corps, pour être en bonne santé et pour renforcer la vie spirituelle.

En ce qui concerne l'articulation narrative, cette ritualité peut se diviser en quatre phases en termes de programme narratif et d'aspectualité (inchoative, durative, terminative) : la phase de la préparation (*Jeon-Bal*), celle de la division et du partage de la nourriture (*Haengik* ou *Baesik*), celle de la consommation (*Gongyang*) et celle de la fin du repas (*Hae-Bal*). Évidemment, ces séquences peuvent être simplifiées ou abrégées, selon la nature des acteurs et les circonstances. Mais notre description se fonde sur les procédés formels. Tout d'abord, au stade préparatoire, chaque moine prend son bol (*Baru*) sur les étagères et s'assied en rangée de chaque côté de la salle à manger. Au centre de celle-ci est placée une bouilloire contenant de l'eau fraîche et pure (*Cheonsu*), et les ustensiles avec du riz, de la soupe et des plats d'accompagnement. Après avoir placé son bol, tous les participants récitent la prière qui évoque les quatre enseignements principaux de Shakyamuni (*Hoi Bal ke*). En récitant une autre prière (*Jeon Bal ke*), les participants étalent leurs bols en plaçant le bol de riz (*Aaessi Baru*) à gauche, et le bol de soupe à droite.





Fig. 5. La scène de la prière Hoi Bal Ke.



Fig. 6. La disposition des bols.

La prière de Jeonbal souhaite que les trois « roues », le donneur, le receveur et le trésor, soient propres et sains.



Fig. 7. Réception de l'eau douce.

Au moment de diviser et de partager l'offrande, c'est-à-dire la nourriture, une fois que les moines ont disposé les différents éléments, chacun prend une part de riz, de la soupe, et du plat d'accompagnement.



Fig. 7. Le partage de la nourriture.

Ensuite, chaque acteur tient son bol de riz à la hauteur de ses yeux pour symboliser le geste d'offrir la nourriture non seulement au Bouddha et à tous les saints mais également à tous les peuples et à tous les vivants et les morts. Les moines récitent alors la prière des « Cinq illuminations ». Dans ce cadre, il faut mentionner les œuvres vertueuses qui ont été accomplies par de nombreuses personnes jusqu'au moment où la nourriture a été offerte, et se recueillir en se demandant si ces actions méritent cette précieuse offrande. En rejetant les trois « poisons », il faut recevoir cette nourriture comme un médicament qui soigne le corps pour qu'il ne tombe pas malade. Puis, on met quelques grains de riz dans un récipient contenant de l'eau pour symboliser le geste de donner de la nourriture à tous les vivants affamés ; et, au moyen d'une autre prière de purification, on envisage de purifier la vie de tous les aliments.



Fig. 8. La prière de *Bon Ban*.

Au stade de l'offrande, la nourriture est consommée tandis que chacun promet de faire tous ses efforts pour éviter les mauvaises actions, pour accomplir de bonnes œuvres et pour atteindre l'illumination. Après la consommation de l'offrande, il ne faut laisser aucun reste. Les quatre bols sont lavés à l'eau douce afin de les rendre aussi propres qu'au début.



Fig. 9. La position pour manger.

Au dernier stade, on chante une prière symbolisant une collecte d'eau pour le diable. S'il y a encore des restes d'aliments, il faut boire de l'eau mélangée avec ces restes sans la verser dans le réservoir. L'eau fraîche est déversée à l'extérieur pour être bue par le diable.

Vers la fin du repas, chaque moine lave ses bols à l'eau claire pour éliminer toute trace de nourriture, mais en y laissant toujours un peu d'eau à l'intention des « agwi », ces fantômes ou diables aussi affamés qu'assoiffés car pourvus d'une gorge si étroite – plus petite que le chas d'une aiguille – qu'elle ne leur permet pas d'ingurgiter les moindres grains de riz ou de piment en poudre. Cette ultime précaution clôt ce rituel de partage que représente le *Baru Gongyang*.



Fig. 10. L'essuyage avec des tranches de radis.



Fig. 11. Rinçage des bols avec de l'eau douce.

Outre les hommes et les animaux de ce monde, ce partage des aliments concerne ces êtres de l'au-delà que sont les parents et les grands-parents morts, ainsi que les ancêtres lointains.

Dans la prière prononcée lors de l'emballage des bols, les moines nettoient les ustensiles en promettant de mettre au service de tous les êtres vivants la force et la vertu qu'ils ont obtenues grâce à la nourriture. Lorsque le doyen du temple frappe les pousses de bambou trois fois, les moines soulèvent le bol de riz et font un geste de *Hapjang* (voir illustration 8). Une fois que les moines ont rincé et essuyé avec un torchon les bols, la cuillère et les baguettes dont ils se sont servis pour manger ou pour boire, ils les nouent avec un tissu pour les suspendre verticalement. (voir illustration 4).

Dans un repas rituel, on utilise quatre bols dont le changement est scandé par trois coups de bambou. Une des clefs de cette ritualité bouddhique hautement élaborée réside dans la mesure. Il ne faut pas prendre plus que nécessaire. Le repas est en soi un acte de remerciement à la nature pour ses dons. Sémiotiquement parlant, c'est un rituel hautement symbolique et très codifié qui relève des dimensions cosmologique, écologique et éthique, des mondes animal et végétal. Il s'agit d'un univers intersémiotique où rien n'est laissé au hasard et où tout est relié. Le repas bouddhique vise à prévenir ou à réparer les faiblesses du corps, mais cherche aussi à conduire vers la connaissance ultime. Il s'agit d'une forme de méditation à travers laquelle la communauté des bouddhistes exprime sa gratitude et son humilité. La pureté de chaque geste, du silence même, des bols que chacun doit nettoyer après usage et un thé à la fleur de lotus, contribuent à la poétique de l'ensemble du rituel.



Fig. 12. Les bols inutilisés sont rangés sur des étagères.

### **3.3. La composition du menu et les ustensiles**

#### **3.3.1. La morphologie de la composition du repas bouddhique**

Un repas monastique dans le temple bouddhique coréen se compose rituellement de riz, de la soupe, du plat d'accompagnement et de l'eau servis dans quatre bols de bois différents disposés sur une nappe carrée, appelée *Baldan*. L'ensemble des bols et des plats utilisés par les moines bouddhistes pour leurs repas est connu en Corée sous le nom de *Baru*. Le *Baru* est généralement composé d'un grand bol destiné au riz cuit (appelé *Eushi-Baru*), d'un bol légèrement plus grand pour la soupe, appelé « la première assiette », d'une coupelle pour l'eau appelé « la deuxième assiette », et d'une assiette plus petite pour les plats d'accompagnement, appelée « la troisième assiette ». Il faut ajouter à cela une paire de baguettes et une cuillère à soupe, un napperon ou set de table, une serviette et un étui pour les couverts : le *Baru* est alors complet.

Les quatre types de récipients constituant le *Baru* sont tous de différentes tailles. Lorsqu'ils ne sont pas utilisés, les petits récipients doivent être rangés à l'intérieur des grands récipients, et le tout doit être protégé par un couvercle (voir illustration 12). Il y a par ailleurs différentes sortes de serviettes. La serviette de couverture, qui est aussi une sorte de torchon (le *Balang*), recouvre les bols. La serviette pour les genoux protège les vêtements des tâches lorsque les moines mangent. Une pochette en tissu contient la cuillère et les baguettes. Le « bouchon » est le couvercle du plus grand bol. Le tapis en tissu se nomme *Baldan*. Au début de chaque repas, les moines disposent les bols, en détachant le tissu de couverture qui enveloppe le bol contenant les autres. La petite serviette pour nettoyer les bols est appelée *Balgun*.

- Simplicité minimale de la table

Les principaux ustensiles (couverts de table) pour manipuler les aliments sont les baguettes pour les aliments solides, et la cuillère pour les liquides, ainsi que les serviettes mentionnées ci-dessus.



Fig. 13. Composition du menu coréen.

Le schéma de composition du menu coréen comporte quatre éléments principaux :

- 1) le plat principal (*Bap*) ;
- 2) la soupe (*Guk*) avec toutes les variétés possibles selon le temps de cuisson et la teneur en eau ;
- 3) le chou pimenté coréen (*Kimchi*) ;
- 4) le plat d'accompagnement (*Banchan*) avec ses variations stylistiques et régionales.

- Régime alimentaire

Les trois caractéristiques du régime alimentaire de la cuisine bouddhiste coréenne sont la puissance, la fadeur et la fermentation. Dans une large mesure, les qualités de la saveur du riz – subtil, fade – s'appliquent à la totalité du repas coréen. La cuisine coréenne bouddhiste se caractérise par l'esthétique de la modération, par le contrôle et par le dépouillement habile.

Dans le champ des saveurs, on trouve les catégories suivantes : salé, sucré, acide, amer, épicé et fade ; catégories dans lesquelles se répartissent tous les aliments coréens. Le bouddhisme seon coréen accorde une signification importante à la fadeur, associée à l'équilibre résultant de l'alliance des propriétés de sapidité propres à tous les aliments. François Jullien considère la fadeur justement comme le symbole d'un certain équilibre, dans un moment intermédiaire. Le concept de stade transitoire éclaire cette esthétique culinaire bouddhiste de l'effacement et de la discrétion rapportés à la sensation

gustative. En voici la description sémiotique : « Pris entre le danger de trop signaler et celui de ne plus exister du tout comme signe, le signe fade est à peine un signe : non pas une totale absence de signe, mais un signe qui est en train de se vider de lui-même, commence à s'absenter. Indices d'harmonie invisible, traces disséminées » (Jullien, 1991, p. 124.) Ainsi, l'opposition épice/fade montre sa pertinence dans la cuisine bouddhiste. Dans la pensée extrême-orientale, l'opposition Yang/Yin rend compte de cette dichotomie. Les nourritures « épicées » participent du principe « yang », chaud, lumineux, actif, masculin. Les nourritures « fades » participent du principe « yin », froid, sombre, passif, féminin.

#### **4. Tentative d'interprétation sémiotique**

##### **4.1. Les dispositifs : le multi-dispositif, la multi-modalité et l'espace figuratif**

###### **4.1.1. Le multi-dispositif**

Il est significatif que le rituel bouddhique du repas du *Baru Gongyang* conçoive les différents éléments comme des dispositifs préfigurant les situations et les actions. Tout d'abord, un dispositif mental et spirituel fondé sur les valeurs bouddhiques. Ensuite, un dispositif physique qui prédétermine la posture lors du repas et les gestes corporels ; gestes de distribution et de partage de la nourriture, et surtout de maniement des bols – déploiement, nettoyage, emballage. Il faut inclure dans ce déroulement du repas les regards subjectifs et intersubjectifs des moines, acteurs du rituel. Le dispositif verbal invite les moines à réciter différentes prières à des moments précisément circonscrits dans le déroulement du rituel. Enfin, le dispositif sonore mérite d'être mentionné dans la mesure où le moine supérieur signale le commencement et la fin du repas en frappant les bambous.

Comme les autres rites – religieux ou non –, avec leurs dispositifs spatio-temporels, la ritualité du *Baru Gongyang* prédispose à certaines relations spatiales, temporelles, sociales et hiérarchiques. Cela met la subjectivité et l'intersubjectivité des acteurs-moines ou des novices bouddhiques au cœur de systèmes de communication dont la signification se manifeste dans cette pratique énonciative. Les effets de sens produits dans ce processus rituel sont difficilement calculables ou modélisables en termes sémiotiques, car le sens de chaque geste corporel et mental, ainsi que l'ambiance, loin de se limiter à une catégorisation intellectuelle et formelle, révèlent des aspects sacrés et poétiques, parfois ineffables.

L'analyse de ces dispositifs structurants, intimement liés entre eux et constitués d'interactions corporelles et de cadres d'énonciation actoriels et spatio-temporels, renvoie aux différentes dimensions sémiotiques de la communication, qui concernent non seulement les acteurs humains et les moines bouddhistes, mais aussi tous les vivants – animaux et végétaux – et encore les morts. Dans le cas du *Baru Gongyang*, ces dimensions sont à replacer dans le contexte de la communication bouddhique – foncièrement anthropologique et écologique, donc sémiotique – entre les acteurs-moines et entre les actants en situation, dont les matériaux du repas. Les sujets du *Baru Gongyang* participent donc à des formes de communication de natures différentes : auto-communication, communication intersubjective, « extra-communication » avec les invisibles. Il va de soi que cette ritualité du repas, possédant une fonction hautement symbolique, s'émancipe des besoins primaires pour atteindre des degrés très élevés de signification, d'énonciation et, *in fine*, d'« éveil ».

#### **4.1.2. L'espace figuratif de la commensalité dans le Baru Gongyang**

Nous signalerons quelques-uns des axes de ce programme narratif en construction. Notre approche relève, d'une part, de la dramaturgie du repas bouddhique comme espace symbolique et plurisémiotique et, d'autre part, de l'esthétique de la commensalité bouddhique en tant qu'espace complexe et multimodal (cf. Boutaud et Lardellier, 2002).

Il convient de faire quelques remarques sur l'espace figuratif de cette commensalité particulière. L'agencement global de l'espace figuratif du *Baru Gongyang* révèle une configuration géométrique, et plus précisément rectangulaire. Au sein de cet espace global du repas, chaque acteur crée et gère son mini-espace dans lequel il dispose ses bols, ses serviettes, ses baguettes et sa cuillère. On pourrait ajouter à cela une sorte de méso-espace regroupant de deux à quatre moines qui partagent le riz et les plats d'accompagnement (cf. Fontanille, 2005). Cependant, le menu est totalement individuel ; c'est-à-dire que, contrairement au repas coréen où l'on partage la soupe et les plats d'accompagnement, dans le repas rituel chaque moine mange de son propre plat.

L'espace de ce rituel peut aussi être analysé en termes tensifs, dans la mesure où il est travaillé par une double économie sémiotique qui met en rapport l'intensité du lien solidaire et spirituel avec l'extensité des biens matériels (cf. Fontanille et Zilberberg, 2005). Dans cet espace tensif on peut reconnaître une palette d'effets de sens conjuguant le religieux et le sacré avec l'esthétique, la rigueur et la discipline. C'est pourquoi l'approche sémiotique peut considérer cette ritualité comme une mise en scène figurative. (cf. Boutaud, 2012).

Le dispositif spatial et actantiel de la commensalité bouddhique se caractérise par un ordre rigoureux, conduisant chacun à prendre son siège avec une gestualité disciplinée et maîtrisée. Les objets mis en scène et la trame narrative que les actes des moines bouddhiques doivent suivre et respecter, font partie du programme narratif de cette ritualité sophistiquée. Il faut comprendre que, en tant que dispositif de structuration matérielle et espace d'interaction, le processus du repas se déploie à un triple niveau : action, cognition et passion. En effet, ce rituel se compose d'une série d'actions, de postures, de mouvements corporels et de regards codés. Pour accomplir ces actions physiques, il faut avoir une bonne connaissance des protocoles rituels bouddhiques et réciter les différentes prières du repas aux moments opportuns. Mais un bouddhiste authentique doit se mettre dans un état mental particulier, pathétique, associé à la reconnaissance envers tous les êtres vivants. Outre l'espace figuratif, un invariant systémique est la fonction narrative de ce rituel qui met en jeu des valeurs fondamentales, des programmes narratifs spécifiques, de sujets et des anti-sujets, des manipulations et des sanctions.

#### **4.1.3. La multimodalité**

Cette commensalité comporte trois modalités : une modalité verbale, une modalité non-verbale incluant le silence, les comportements sensoriels et gestuels, et une modalité spatio-temporelle. Sur cette base, on peut effectuer une exploration sémiotique des signes, des codes, des systèmes, des processus et des formes temporelles telles que le temps organique, le cycle de vie des objets, le temps culinaire, le temps de la préparation et de la cuisson, et le temps de la consommation. (cf. Sutton, 2016).

##### **a) Les modalités verbales de la commensalité**

Le repas bouddhique soumet le mode verbal à un régime ambivalent, à la fois d'expansion et de contrainte. En tant qu'espace de méditation, il n'autorise pas la parole, mais en tant qu'espace

d'interaction, régulé par des rituels de commensalité, il rend la parole légitime, en plaçant le discours sous le contrôle des protocoles bouddhiques. Les marques langagières et les séquences discursives qui font partie des scènes de table doivent être prises en considération.

b) Les modalités non-verbales

Les modalités non-verbales couvrent un spectre très large de communication, dans une dimension qu'on peut appeler systémique. Les manifestations non verbales, en fonction de multiples modes et modulations sensibles, animent la scène alimentaire au moins sur quatre plans : sensori-moteur (s'asseoir, bouger, se lever, se plier, nettoyer, emballer), comportemental (adopter certaines conduites), sensoriel ou esthétique – synesthésique – (éprouver une gamme de sensations) et sensible ou thymique (entrer en relation avec les autres, éprouver des émotions spirituelles). Le rituel bouddhiste du repas se présente comme un espace d'échanges régulés par des protocoles gestuels, en dehors des chants sacrés.

c) Les modalités spatio-temporelles

Il serait trop long et prétentieux à ce stade de vouloir proposer une typologie chronologique de la commensalité dans la ritualité culinaire du repas bouddhiste. Mais l'anthropologie (Leroi-Gourhan, 1965) nous a familiarisé avec différents usages du temps, permettant de définir le rituel du *Baru Gongyang*. On s'intéressera, par exemple, à l'investissement sémiotique (signes, codes, systèmes, processus) des formes temporelles comme : le temps organique ou cosmique (cycle de vie des objets alimentaires), le temps culinaire (préparation et cuisson, avant la sanction du repas), le temps gastronomique (espace discursif et méta-discursif de ce repas), le temps rituel (qui ordonne et rythme les pratiques du repas), et le temps subjectif et spirituel, s'imposant aux sujets-moines disciplinés, qui accomplissent la performance du repas rituel.

Les clefs d'entrée ici proposées ont pour dénominateur commun la construction de la ritualité et de la spiritualité de la nourriture, du repas et des ustensiles culinaires du *Baru Gongyang*, en tant qu'espace figuratif global.

#### **4.2. Les fondations axiologiques et idéologiques du repas bouddhique**

Les principes du *Baru Gongyang* sont l'égalité, la propreté, l'économie et la communion, ainsi que la modestie et la gratitude. L'égalité signifie que l'on partage équitablement la même nourriture, tandis que la propreté suppose que la nourriture soit cuisinée dans un environnement propre. Selon le principe d'économie, aucun moine ne doit laisser des traces des aliments. La réunion implique l'unité et l'harmonie sociale que l'on peut atteindre en mangeant de cette façon rituelle.

La tradition bouddhique considère le *Baru Gongyang* comme une pratique religieuse censée nourrir et en même temps nettoyer le corps et l'esprit, selon les valeurs mentionnées de propreté, de modestie, d'égalité et de réconciliation. Les personnes participant à ce repas reçoivent des portions de nourriture égales et consomment proprement le contenu des plats sans gaspillage, le tout dans un esprit de communauté et de reconnaissance.

La dimension ascétique et disciplinaire, donc éthique, mérite d'être soulignée. La valeur de la nourriture dans les temples bouddhistes, loin des désirs corporels et des illusions matérielles, réside dans le fait de permettre la communion avec l'univers. En effet, pour un moine bouddhiste, les repas quotidiens servent à mettre en place un éveil sans cesse renouvelé à tous les êtres vivants, et non à



rassasier sa faim ou à satisfaire sa gourmandise, l'acte de manger participant donc pleinement d'une ascèse fondée sur la charité et la discipline. Cet ascétisme et cette discipline s'étendent à l'ensemble des sens et à la conscience ; au corps et à l'esprit.

Quant à la dimension cosmique et écologique, comme nous l'avons remarqué, aucun déchet alimentaire ne doit rester après le rituel du repas. Il n'y a pas de produits détergents pour nettoyer la vaisselle, et donc pas de risque de polluer l'environnement, car les bols sont nettoyés avec une petite quantité d'eau que l'on boit, mélangée aux résidus alimentaires. Pour ces raisons, on peut dire que la ritualité bouddhique constitue un exemple de pratique écologique. Dans ce cadre, le *Baru-Gongyang* préconise de vivre ensemble en valorisant la vie de tous les êtres vivants. Cette valorisation non seulement des êtres humains mais du monde vivant dans son ensemble fait du repas, tout au long du processus de préparation et de restauration, une offrande respectueuse de l'environnement écologique et conforme à la nature.

Enfin, le *Baru Gongyang* est fondé sur le principe de l'autogestion, qui présuppose la responsabilité et l'autonomie individuelles. Cette individualité indique une différence nette par rapport à la coutume du repas coréen consistant à partager les plats d'accompagnement. Certains commentateurs considèrent cette modalité individuelle comme la marque d'un rituel très propre et hygiénique, voire moderne.

Enfin, cette ritualité repose sur un principe d'égalité élargie. Les pratiquants de ce rituel ne considèrent pas le riz qui leur est distribué comme leur appartenant de manière exclusive, mais tentent de mettre pratique l'esprit communautaire de partage avec tous les êtres. On retrouve cet esprit ou cette éthique universelle de partage égalitaire, sans discrimination, avec tous les vivants, dans les différentes prières du salut consacrées au Bouddha et à tous les êtres, aux fantômes et au diable affamés. Cette vision génère une « compassion » conçue de manière holistique et s'étendant à l'ensemble des êtres vivants.

### **4.3. Le sens du Baru Gongyang**

Dans une étude plus minutieuse – que nous ne pouvons ici développer – il serait intéressant de montrer, au moyen du carré sémiotique, comment la sémiotique permet de repérer les éléments pertinents de la signification profonde du *Baru Gongyang*. Le carré sémiotique et le schéma tensif pourraient alors conduire vers des hypothèses éclairantes concernant la nature du repas bouddhique. Ce parcours du sens permettrait également la recherche de concepts susceptibles d'apporter une interprétation sémiotique pertinente, en partant du contenu pour créer un cadre interprétatif de la ritualité bouddhique qui correspondrait à l'expression décrite dans la section 2. Cependant, il est également possible de mettre en évidence la nature de ce rituel en cherchant des critères de pertinence à partir d'autres niveaux, et en identifiant les traits qui conditionnent les interprétations sémiotiques. Pour étudier les dispositifs rituels du repas bouddhique, nous avons évoqué deux dimensions et trois variables : l'espace et le temps, d'une part, et le mangeur, la nourriture (l'aliment) et la situation, de l'autre. Les convives peuvent faire l'objet d'une typologie spécifique, tout comme les situations de partage et de convivialité, ainsi que la nourriture en fonction de sa nature et de sa qualité.

### 1) Une temporalité collective et individuelle

Le *Baru-Gongyang* comporte cette double temporalité du fait que ce rituel donne accès à la commensalité communautaire et promeut un exercice mental et physique totalement individuel.

### 2) Un parcours narratif

L'hypothèse sémiotique peut faciliter l'explication des gestes symboliques et des ressources matérielles de ce rituel bouddhique. Le moine mangeur accomplit une action à travers un parcours narratif et temporel et, plus généralement, à travers un parcours de sens. Cette hypothèse concerne également la convivialité sacrée et spirituelle du moine convive. Le *Baru Gongyang* montre que le repas bouddhique est un trajet sémiotique. Le moine mangeur doit donc mettre en pratique une stratégie sémiotique pour accomplir la commensalité bouddhique. Il doit comprendre et résoudre une équation incluant l'espace (la proxémique), le temps (le tempo), le corps (la kinésique), les matériaux et les interactants.

### 3) L'énonciation : textualité et tempo

Cette pratique stratégique présuppose que le moine dîneur considère lui-même ce trajet ou ce parcours sémiotique comme un texte codifié, composé de séquences qui s'enchaînent, et comme un processus signifiant, c'est-à-dire comme un acte d'énonciation. Sur cette base, le sémioticien peut formaliser les valorisations mises en jeu dans le repas. Le rôle du moine concerne le calcul et la gestion du tempo qu'il va imprimer à son trajet. Comme nous l'avons constaté, ce trajet-texte se compose d'une succession de séquences gestuelles rigoureusement codifiées et de quatre micro-récits –préparation, division de la nourriture, consommation, emballage.

## **5. Le corps rituel et ascétique : la kinésique des gestes de la ritualité bouddhique**

Le bouddhisme est plus une pratique qu'une foi. Les acteurs du repas bouddhique acquièrent des compétences très spécialisées, concernant notamment utilisation de nombreux outils. Dans les exercices du corps, dans les formules de politesse ou de visualisation, et surtout dans le rituel bouddhiste incluant les pratiques ascétiques et disciplinaires, l'essentiel consiste à atteindre l'univers du Bouddha à travers un perfectionnement de soi. Dans la philosophie bouddhiste, il n'y a pas de césure entre le corps et l'esprit, de sorte que la toilette du premier correspond à la purification du second. C'est une action totalisante, un fait social total, une manière symbolique d'améliorer l'ensemble de l'existence, de faire disparaître toute trace de souillure spirituelle et d'atteindre la pureté originale de l'être, c'est-à-dire l'illumination. En somme, les gestes du bouddhisme sont bien autre chose qu'un moyen efficace de communication non-verbale : ils se situent en eux-mêmes dans la dimension d'une discipline spirituelle.

La problématique de la kinésique de la ritualité bouddhiste du repas est triple. En premier lieu, il faut considérer la morphologie des gestes rituels du bouddhisme coréen. Ces gestes sont codés selon un langage de la tête, des mains, des pieds, des jambes et du corps tout entier ; une codification qui doit être appréhendée dans le cadre de la pratique ascétique dans ce milieu religieux et séculaire. En deuxième lieu, cette problématique concerne les dimensions sémio-anthropologiques de la communication et de la signification des gestes disciplinaires, corrélés aux pratiques ascétiques. En troisième lieu, se pose la question de l'usage social de ces gestes ascétiques dans le milieu séculaire, c'est-à-dire de la manière dont les sujets s'approprient et resémantisent ces techniques dans un nouveau champ social.

En ce qui concerne les gestes de la main, on peut en identifier deux : le *Hapjang* (rassembler les paumes) et le *Chasu* (croisement des deux mains). Ces gestes sont censés aider à adopter un comportement calme à toute heure et dans tout lieu. Le *Chasu* et le *Hapjang* sont similaires en ce sens que les deux mains sont jointes. Mais, lors du *Chasu*, il faut saisir la main gauche avec la main droite, avec les doigts qui se croisent, et les poser à la hauteur du nombril. Le *Hapjang* est une manière formelle de saluer dans un temple. Le geste représente le rapprochement du cœur et de l'esprit. Il symbolise aussi l'union de sa propre vie à celle des autres à travers la vérité. Par le croisement des doigts, le *Chasu* met en place une homologie morphologique du principe de complémentarité, du fait que la main gauche et la main droite sont conçues comme étant en rapport de réciprocité. Il s'agit d'un geste préparatoire à l'unification des deux mains. Le *Hapjang* unifie les deux mains, dont chaque doigt rejoint celui de l'autre main. Le *Hapjang* incarne ainsi un geste silencieux et symbolique qui évoque la non-division du moi et de l'autre dans la même vie et autour d'une seule vérité. (Kim, 2001)

La signification ou la logique du rituel bouddhiste pourrait, de ce point de vue, être immanent à l'événement lui-même. Le rituel bouddhiste du repas commence alors à paraître moins comme un texte que comme une partition musicale difficile à décrire avec des mots mais facilement reconnaissable. Pour comprendre la puissante expressivité de ce rituel, il ne faut pas se concentrer sur le rituel en tant que texte ou code, mais plutôt sur les institutions et les processus sociaux qui engendrent la compétence rituelle.

Dans la ritualité bouddhiste du repas du *Baru Gongyang*, l'acquisition de la spiritualité implique la mise en place d'un programme d'action, de cognition et de passion. Ce programme est fondé sur une technologie de soi et sur une stratégie sémiotique qui permettent d'exploiter les potentialités de sens de chaque geste, en les amplifiant. Ainsi, dans la pratique rituelle bouddhiste la puissance signifiante et la technologie du corps sont intimement liées. L'apprentissage de la pratique ascétique et disciplinaire chez les moines bouddhistes coréens pourrait être analysé à la lumière du dernier ouvrage de Michel Foucault (2001), consacré à l'étude de l'institutionnalisation des régimes pratiques en tant que technologies des anciens ascètes monastiques. Foucault se réfère à la fois à l'autoformation, à l'auto-subjectivation et à la gouvernance de soi, en réinterprétant le concept stoïcien de l'*askêsis* (Foucault, 2001).

### **En guise de conclusion**

Le bouddhisme a commencé par un repas. Ayant abdicé le luxe royal pour chercher le sens de la vie, le prince Shakya Gautama Siddhartha a erré dans le désert avec un groupe d'ascètes radicaux. On pourrait dire que, voué à cette quête du sens, Bouddha est l'un des premiers sémioticiens, même s'il n'en était pas conscient. L'auto-mortification décevante l'a amené à accepter une petite offrande de lait bouilli avec du miel. Revigoré par l'énergie physique et par un sentiment de bien-être, il s'est ensuite assis sous l'arbre *Bodhi* et a commencé la méditation qui l'a transformé en Bouddha, « l'éveillé ». Il n'y a pas de lois alimentaires établies dans le bouddhisme, et les pratiques à cet égard varient énormément selon les diverses traditions. Cependant, toutes les écoles du bouddhisme ont des rituels structurés autour de la nourriture – offrir de la nourriture, la recevoir, la manger.

L'objectif ultime de la maîtrise du corps promue par le *Baru Gongyang* concerne aussi bien l'énergie que les technologies, ces dernières étant envisagées sous deux aspects : les technologies d'autoformation, et les technologies de soi. Au sein des technologies d'auto-formation, Michel Foucault

fait la distinction entre l'ensemble des règles relatives à la conduite morale elle-même et à l'évaluation de la personne sur la base de ces règles, d'une part, et les systèmes de formation qui permettent au sujet d'agir selon ces règles, de l'autre. Ainsi, Foucault établit des connexions entre le système moral, la formation de la subjectivité morale et les pratiques qui font émerger cette subjectivité. Il appelle ces connexions « codes de conduite » et « formes de subjectivation », entendus comme des processus de constitution du sujet à travers des pratiques et des techniques de soi – souci de soi, *epimeleia heauton*. En effet, chez Foucault le rapport de soi à soi est à la croisée de deux domaines : la morale et la pratique de soi. Une constitution de soi-même comme sujet moral passe par ce qu'il appelle les « modes de subjectivation » au moyen desquels l'individu se forme et transforme (Foucault, 2001). Par ailleurs, il insiste sur le fait qu'il n'y a pas de sujet moral sans une conduite morale, laquelle implique des pratiques grâce auxquelles ce sujet se consolide. (Foucault, 1984, pp. 39-40)

Dans la ritualité bouddhique du repas, le sujet ascétique, qui repose sur le modèle intégratif, semble incarner un mode singulier de la subjectivation, au sens de Foucault. Le sujet ascétique est sensiblement le même que le sujet socialement construit par la culture dominante. Mais, à travers l'ascétisme, les expériences religieuses, les initiations, les rituels et d'autres formes d'exercice mental et physique, le sujet ascétique pratiquant la ritualité bouddhique du repas opère une transformation ou accède à une illumination qui améliore et enrichit son corps, son âme et sa vie au sein de la culture et de la communauté bouddhiques.

Dans le modèle intégrateur, l'accent est mis sur le développement et sur la maturation du sujet ; maturation et développement qui ne supposent pas de bifurcation par rapport aux anciennes et aux nouvelles subjectivités. Il n'y a donc pas de conflit entre les différentes identités ; on encourage tout simplement l'évolution du sujet dans le cadre d'un mode d'existence conscient, strictement personnel, sur la base d'un échange symbolique et spirituel.

## Bibliographie

- Barthes, Roland, « Pour une psycho-sociologie de l'alimentation contemporaine », *Annales*, vol. 16, 5, pp. 977-986, repris dans *Œuvres complètes I*, Paris, Seuil, 2002 (1961).
- Boutaud, Jean-Jacques et Lardellier, Pascal, « Pour une sémio-anthropologie des manières de table », *Anthropologie et Communication*, n° 15, pp. 25-38, 2002.
- Boutaud, Jean-Jacques, *L'imaginaire de la table. Convivialité, commensalité et communication*. Paris, L'Harmattan, 2004.
- « L'esthétique et l'esthétique : la figuration de la saveur comme artification du culinaire », *Sociétés & Représentations*, n° 34, pp. 85- 97, 2012.
- Douglas, Mary, « Deciphering a meal », *Daedalus*, n° 101(1), pp. 61–81, 1972.
- Fischler, Claude, *L'Homnivore*, Paris, Odile Jacob, 1990.
- Floch, Jean-Marie, « L'Eve et la cistre. L'emblème aromatique de la cuisine de Michel Bras », in Jean-Marie Floch (éd.), *Identités visuelles*, Paris, PUF, pp. 79-106, 1995.
- Fontanille, Jacques et Zilberberg, Claude, *Tension et signification*, Bruxelles, Mardaga, 1998.
- Fontanille, Jacques, « À déguster des yeux. Note sur la 'mise en assiette', à propos de la cuisine de Michel Bras », *Visible* 1, pp. 195-218, 2005.
- Foucault, Michel, *Histoire de la sexualité II. L'usage des plaisirs*, Gallimard, « Tel », 1984.
- *L'Herméneutique du sujet*, Paris, Gallimard-Seuil, « Hautes Études », 2001.
- Greimas, Algirdas Julien, « La soupe au pistou ou la construction d'un objet de valeur », in *Du sens II*, Paris, Seuil, pp. 157-169, 1983.

- Hubert, Annie et Jeain-Pierre Poulain, « Le corps mangeant », *Corps*, n° 4, pp. 13-16, 2008.
- Hope, Jonathan, « Qui vient manger ? Sémiotique alimentaire humaine et autre-qu'humain », *CuiZine*, vol. 10, n° 1, 2019.
- Jullien, François, *Éloge de la fadeur*, Paris, Philippe Piquier, 1991.
- Kim, Sung-Do, « Le corps, l'univers, le temple : pour une sémiotique des gestes du bouddhisme », in Guy Barrier et Nicole Pignier, *Sémiotiques non verbales et modèles de spatialité*, Limoges, Pulim, pp. 227-242, 2001.
- Landowski, Eric (éd.), *Nouveaux actes sémiotiques*, vol. X, n° 55-56, « Sémiotique gourmande. Du goût, entre esthésie et sociabilité », Limoges, Pulim, 1998.
- Leroi-Gourhan, André, *Le geste et la parole II. La mémoire et les rythmes*, Paris, Albin Michel, 1965.
- Lévi-Strauss, Claude, *La Pensée sauvage*, Paris, Plon, 1962.  
 — *Mythologiques I. Le cru et le cuit*, Paris, Plon, 1964.  
 — « Le triangle culinaire », *L'Arc*, n° 26, pp. 19-29, 1965.  
 — *Mythologiques II. Du miel aux cendres*. Paris, Plon, 1966.  
 — *Mythologiques III. L'origine des manières de table*, Paris, Plon, 1968.  
 — *Mythologiques IV. L'homme nu*, Paris, Plon, 1971.
- Marrone, Gianfranco, « Livelli du senso : dal gustaso al saporito », *EIC VII* (17), pp. 128-136, 2013.  
 — (éd.), *Buono da pensare*, Rome, Carocci, 2015.
- Montanari, Massimo, *Food is culture: Arts and traditions of the table*, New York, Columbia University Press, 2006.
- Pozzato, Maria Pia, « Régimes alimentaires et durabilité environnementale », in Alessandro Zinna et Ivan Darrault-Harris (éds.), *Formes de vie et modes d'existence « durables »*, pp. 333-347, 2017.
- Poulain, Jean-Pierre, *Sociologies de l'alimentation : les mangeurs et l'espace social alimentaire*, Paris, PUF, 2002.
- Stano, Simona, *Eating the other : Translations of the culinary code*, Newcastle-upon-Tyne, Cambridge Scholars, 2015.  
 — « Des sens au sens : goût, dégoût et processus de signification », in Mohamed Bernoussi (éd.), *La Culture culinaire marocaine : Sémiotique, histoire et communication*, Meknès (Maroc), CAPITAL, pp. 58-81, 2020.
- Sidney, Mintz et Du Bois, Christine, « The anthropology of food and eating », *Annual Revue of Anthropologie*, n° 31, pp. 99-119, 2002.
- Sutton, David, « The Anthropology of Cooking », in Jakob A. Klein and James L. Watson (éds.), *The Handbook of Food and Anthropology*, New York, Bloomsbury Academic, pp. 349-369, 2016.
- Van Gennep, Arnold, *Les rites de passage*, Paris, Picard, 1909.
- Verdier, Yvonne, « Pour une ethnologie culinaire », in *L'Homme*, t. 9, n° 1, pp. 49-57, 1969.

Pour citer cet article : Sung-Do KIM. « L'anthropo-sémiotique de la ritualité bouddhique du Baru Gongyang. Symbolique du repas dans les communautés monastiques coréennes », *Actes Sémiotiques* [En ligne]. 2021, n° 124. Disponible sur : <<https://doi.org/10.25965/as.6830>> Document créé le 11/01/2021

ISSN : 2270-4957

Le goût des aliments à table est lié, plus qu'on ne le pense, à de bons et mauvais gouvernements, à de bons et mauvais comportements : loin de se limiter à susciter des réactions esthétiques, il agit physiquement et pathémiquement sur le corps, en le bouleversant de manière positive ou négative. Les motions intimes énoncent leur verdict en cuisine. Elles permettent de juger rapidement de la fiabilité d'un vendeur ou d'un donneur. De sorte que *de gustibus non disputandum* quand l'objet du goût sont le beau et le laid, certes ; mais s'il s'agit du bon et du mauvais des aliments eux-mêmes, qui rencontrent le corps propre et surtout la chair, la dispute est assurée. Ce n'est par hasard que la première chose que nous faisons lorsque quelqu'un se sent mal après un repas est d'enquêter pour savoir si ses convives ont partagé la même nourriture. Les goûts bons et mauvais sont corrélés d'une manière semi-symbolique au bien et au mal.

## 1. Bon : mauvais : : bien : mal

Quelle que soit la façon dont les gens et les cultures conçoivent le « bon » et le « mauvais » – pour les Thaïlandais les sauterelles, frites ou bouillies, sont plus succulentes qu'en Italie des pâtes –, le programme de base en cuisine reste le bien manger, la volonté d'améliorer l'état des choses. Le bon est l'objet de valeur visé par l'art culinaire, toujours considéré comme une euphorie à penser et à préparer (Marrone, éd., 2015). Aujourd'hui, avec le retour de l'artisanat et du km zéro, un biscuit « laid mais bon », une reinette piquée, sont culturellement préférables à des produits parfaits et très chic. Inutile de faire « digérer » le contraire : à l'opposé de ce qui se passe dans les arts canoniques, le « mauvais mais beau » dans l'art culinaire fonctionne peu.

Cuisiner, c'est produire de la bonté, en prenant le risque d'obtenir l'absence de goût ou même le dégoût. Les futuristes, qui avaient compris ces dynamiques, ont voulu « reconstruire l'univers » *girando la frittata* (Fabbri, 2010) : par provocation ils ont incité les gens à prendre pour bonnes des mixtures répugnantes. Récits modernes et anciens ont mis en évidence la relation entre le jugement du corps et le jugement moral : Montalbano tente de convertir la pègre en trouvant justice dans les mets d'Adelina, « de céleste bonté », préparés « comme Dieu l'ordonne » (Marrone, 2018) ; la pomme donnée à Blanche-Neige par la vieille femme est belle et a l'air bonne, mais c'est du poison. Et le fruit qu'Ève croque dans le jardin d'Éden, celui de l'arbre de la connaissance du bien et du mal selon le serpent trompeur, conduira homme et femme à devenir « comme Dieu ». Pour Ève, il est « bon à manger et agréable à la vue, précieux pour ouvrir l'intelligence » (*Genèse* 3, 1-7), mais il est à l'origine du péché. Dès qu'Ève et Adam renoncent aux fruits de l'arbre de vie et choisissent ceux de l'arbre de la connaissance, « le sol sera maudit [...], c'est à la sueur de leur front qu'ils en tireront leur pain et ils

mangeront de la poussière et de l'herbe des champs, jusqu'à ce qu'ils retournent dans la terre » (*ibid.* pp. 14-19). Dieu condamne l'homme à la contagion – « pain » + « sueur » – et à la contamination avec des substances impures, désintégréées et mixtes – la « poussière ». C'est à la race humaine, qui a osé saisir ce goût complexe, exclusif de Dieu, de se racheter, en essayant toutes sortes de saveurs pour apprendre à discerner le bien du mal.

On aura remarqué que le langage courant incorpore cette prise en charge du jugement moral par le jugement somatique du bon ou du mauvais : une femme qui se comporte d'une manière acrimonieuse et hargneuse est « acide » ou « amère », alors qu'on connaît des personnes « exquises », « délicieuses » et « bonnes comme le pain ». Beaucoup d'expressions idiomatiques révèlent les imbrications entre appréciation sensorielle et appréciation épistémique et morale. Quels simulacres ont été construits ? Déterminons-nous nos propres mœurs et celles des autres par le biais de bons ou de mauvais aliments ?

### **1.2. Nourrir sospetti. Mauvais comme du poison**

Au fil de l'histoire humaine, les nombreux cas d'assassinat par empoisonnement et intoxication, perpétrés à la table du repas, nous ont appris à exercer une activité épistémique sur ce que l'on mange et ce que l'on boit, à faire confiance ou à nous méfier des aliments et donc, par relation réflexive, symétrique et transitive, de ceux qui les servent ou des patrons qui les font servir. En italien on dit « *nourrir sospetti* » (*nourrir des soupçons*) lorsqu'on soupçonne quelque chose, en nouant d'une manière significative la suspicion à la nourriture.

L'histoire des poisons s'étend de 4500 av. J.-C. à nos jours<sup>266</sup>. Si les tribus et les civilisations anciennes s'en servaient comme un outil de chasse pour accélérer et assurer la mort de leurs proies ou de leurs ennemis, il est significatif que dans l'Inde ancienne, vers 350-283 av. J.-C., le conseiller et premier ministre du premier empereur Maurya, Chandragupta Maurya, conseillait déjà des précautions détaillées pour prévenir les assassinats, notamment la désignation de goûteurs pour les aliments et l'élaboration de moyens de détection du poison. On peut trouver la preuve de la connaissance des poisons dans l'Égypte ptolémaïque dans les écrits de l'alchimiste Agathodiamon, 100 av. J.-C. environ, où il cite un minéral non identifié qui, mélangé avec le natron, produit un « poison de feu », « disparaissant dans l'eau » pour prendre l'apparence d'une solution limpide. En fait, très tôt, dans diverses régions du monde, on était parvenu à obtenir des composés d'arsenic inodores et incolores, rendant les tentatives d'assassinats impossibles à détecter. Mithridate VI, roi du Pont pendant l'antiquité hellénistique, vers 114-63 av. J.-C., vivait dans la peur constante d'être assassiné par le poison. Le « Mithridatium », la panacée qu'il a découverte en associant, en petites quantités, plusieurs dizaines de plantes médicinales, a été gardée secrète jusqu'à l'invasion de son royaume par Pompée, qui a ramené à Rome le nouveau remède.

La noblesse a souvent utilisé les substances toxiques pour éliminer des adversaires politiques ou économiques. Mais le recours à ces substances a été une pratique répandue au sein de toutes les classes sociales. Tite-Live (*Ab urbe condita*, liber VIII, 18) décrit l'empoisonnement des membres de la classe supérieure et des nobles de Rome. L'empereur romain Néron est connu pour avoir usé des poisons sur

---

<sup>266</sup> Un travail de reconstruction historique et documentaire sur les poisons a été conduit par Thompson (1931), Emsley (2006) et Brown (2018).

ses proches, et même d'avoir recruté des empoisonneurs. Le prédécesseur de Néron, Claude, aurait été empoisonné à son dîner avec des champignons ou des poisons à base d'herbes qui lui auraient causé d'atroces souffrances (Suetonius, *De vita Caesarum*, XI). Agrippine, sa dernière épouse, est considérée comme sa meurtrière et elle est même suspectée de lui avoir administré personnellement le poison. En général, conscients de ce type de risques, les empereurs vivaient entourés de dégustateurs, de médecins et même d'empoisonneurs.

Au Moyen Âge, des fournisseurs de potions et de poisons avaient ouvert des boutiques connues sous le nom d'« apothicaireries », magasins précurseurs de nos pharmacies. Et ce n'était un secret pour personne que ceux qui achetaient chez eux le faisaient pour des raisons parfois peu légitimes. Un extrait des *Contes de Canterbury* (1387) de Geoffrey Chaucer met en scène un tueur achetant un poison à un apothicaire pour venir à bout d'une pullulation de rats : « L'apothicaire répondit : tu auras / une chose, que Dieu me garde, / telle que, dans le monde entier il n'existe pas de créature / qui ait mangé ou bu une confiture de cette sorte / non mais de la mouture de maïs ou de blé / car il perdra bientôt la vie [...] ». On comprend alors qu'on ne faisait pas de distinction entre les humains et les animaux. Le programme de base était l'assassinat, le programme d'usage était le poison administré par la ruse, camouflé dans la nourriture. De nombreux contes de fées européens dans lesquels le cuisinier est un meurtrier au service d'un patron infernal, cannibale par exemple (Cusatelli, 1983), témoignent de cette crainte d'être empoisonné.

À la Renaissance, le recours au poison avec des motivations répréhensibles a atteint son point culminant. On craignait de participer à un dîner, de peur que la nourriture ou les boissons n'aient été empoisonnées par l'hôte ou par l'un des invités. Le Pape Alexandre VI qui, très controversé, avait la réputation d'être un homme rude et sans pitié, était également connu pour être un meurtrier faisant usage du poison. Apollinaire (1913) décrit ce qu'il considère comme une sorte de « Recette Borgia » utilisée pour l'élimination de ses adversaires : « La Cantarella. La substance que Borgia utilisait conjointement avec l'arsenic, mais sans le savoir, était le phosphore, un secret qui avait été divulgué aux Borgia par un moine espagnol, qui connaissait aussi l'antidote spécifique, ainsi qu'un antidote pour l'arsenic, on voit donc qu'ils étaient bien armés ». Ce pape aurait lui-même empoisonné le vin qui était destiné à un convive, assis à la table du dîner, le Cardinal de Corneto. Et il serait tombé dans son propre piège. Au XVI<sup>e</sup> siècle, l'usage du poison était devenu une sorte d'art. Dans plusieurs villes d'Italie, y compris Venise et Rome, il existait des écoles enseignant les méthodes d'empoisonnement et l'art qui en était issu. Selon le *Neapoliani Magioe Naturalis* (1589), traité de Giovanni Battista Porta sur les subtilités de cet art, la méthode la plus efficace pour commettre un homicide à l'aide d'un poison était de le mêler au vin. Une potion très efficace préconisée dans le livre était le *Veninum Lupinum*, dont les ingrédients étaient l'aconit, le taxus baccata, l'oxyde de calcium, l'arsenic, les amandes amères et la poudre de verre, mélangés avec du miel. Il n'est pas étonnant qu'un arrière-goût amer dans la bouche soit encore associé au poison. Il s'agit d'un héritage culturel, renforcé par l'expérience gustative du sirop pendant l'enfance. Pinocchio ne prend le médicament qu'après avoir reçu ses morceaux de sucre !

À la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, l'art et la mode du poison avaient été exportés d'Italie en France, où l'intoxication criminelle était devenue de plus en plus fréquente, au point d'y être décrite comme un « fléau » ou une « épidémie ». On estime que, dans les années 1570, rien qu'à Paris, une trentaine de milliers de personnes utilisaient le poison ou avaient un lien avec l'utilisation illégale du poison.



Beaucoup de gens, surtout les nobles, avaient très peur d'être empoisonnés. Ils ne participaient qu'aux dîners les plus dignes de confiance, et recrutaient uniquement des serviteurs triés sur le volet. On raconte que le roi Henri IV avait tellement peur de l'empoisonnement qu'en visite au Louvre, il n'avait consommé que des œufs qu'il avait lui-même cuits et bu uniquement l'eau qu'il s'était lui-même versée.

## 2. La crédence

La manière d'organiser une réception chez soi a été largement influencée par ces fréquentes et profondes ruptures fiduciaires. Un meuble surtout, placé dans la salle à manger ou dans l'antichambre, nécessairement en vue, témoigne de la nécessité d'inspirer pleine confiance aux invités, tout en se défendant d'eux. Il s'agit de la crédence<sup>267</sup>.

### 2.1. De la sphère religieuse à la gastrosphère

La crédence tire son nom de la console mobile des premières communautés chrétiennes et des églises (Fig. 1-2). Située près de l'autel et dans la niche destinée aux piscines – bassins des rites purificateurs (Viollet-le-Duc, 1873-74, entrée « crédence »), l'on y déposait les objets nécessaires au repas sacrificiel de l'Eucharistie et à la communion des religieux : les burettes, le calice du vin, les linges, le manuterge, les hosties, le bassin et la mitre du prélat officiant.

À partir du XIV<sup>e</sup> siècle, cette petite table en bois ou en marbre a été sécularisée, tout en poursuivant son histoire dans la sphère religieuse, et elle est devenue un « languier servant aux essais dans les maisons princières » (*Encyclopédie Larousse*, Paris, 1932), c'est-à-dire une pièce d'orfèvrerie destinée à porter les langues de serpent utilisées pour déceler dans les aliments la présence d'éventuels poisons. Après le test, on présentait le plat « à couvert » (sous une serviette ou un couvercle), sur le plateau de ce meuble. De cette pratique viennent les expressions, attestées à l'époque, « mettre le couvert » et surtout « faire crédence », c'est-à-dire « goûter les aliments ou les boissons avant de les servir » (*ibid.*).

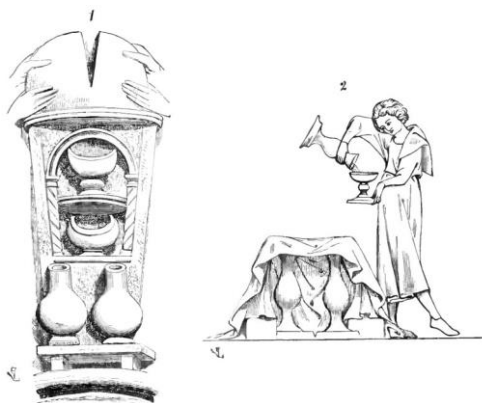


Fig. 1-2. Réduit immeuble et tablette mobile, premières communautés chrétiennes. E. Viollet-le-Duc, *Dictionnaire raisonné du mobilier français* (1873-74).

---

267 Le point de départ de cette recherche sémiotique est d'ordre empirique. Cependant, ici plus qu'ailleurs, pour partir de ce niveau il faut avoir une idée claire de la théorie et de l'épistémologie concernées par l'objet de la recherche et que l'analyse permettra d'expliquer, d'articuler et mettre en ordre. Car la figurativité de la table est si pétrie de sens qu'on risque de n'aller nulle part si on ne regarde les choses qu'à travers leur apparence et non par renversement et transmutation. Cf. l'introduction de G. Marrone à ce numéro.

Ensuite, de meuble utilitaire et transportable, la crédence en est venue à être appuyée sur le mur. D'abord, tablette et niche apparaissent séparées, selon les deux fonctions de tabernacle et de lavabo (Fig. 3-4), comme on le voit, d'un côté, dans la vieille église de Saint-Lunaire (Fig. 5) et, de l'autre, dans le château de Langeais, édifié à la fin du X<sup>e</sup> siècle et propriété de la couronne de France jusqu'au règne de Louis XIII (1610-43, Fig. 6). Force est de remarquer que la « chambre de parement » de ce château, servant, comme d'habitude, à la réception d'invités de marque et dans laquelle se trouve la crédence, garde la mémoire de l'espace religieux, avec ses meubles et tapisseries, et croise tout naturellement le sacré et le profane. Peu après, la crédence serait devenue un meuble unique, dont la partie inférieure, évidée, aurait servi à déposer les pièces de la vaisselle, et la partie supérieure aurait joué le rôle d'armoire, parfois suivie d'un troisième étage. Les aliments pouvaient être mis sous clef en attente d'être servis, toujours après que l'officier les avait goûtés par mesure de précaution. En tout cas, il fallait toujours rendre visible la crédence dans la salle à manger pour garantir la fiabilité des mets.

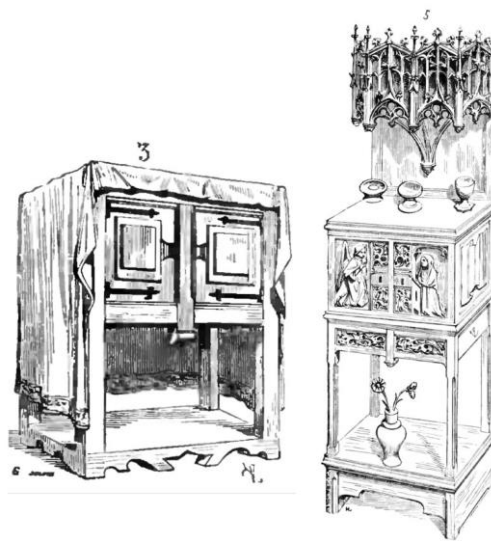


Fig. 3-4. Crédences du Moyen Âge (XII-XV<sup>e</sup> siècles).  
E. Viollet-le-Duc, *Dictionnaire raisonné du mobilier français* (1873-74).

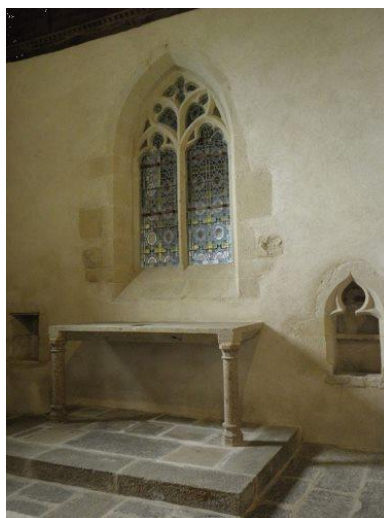


Fig. 5. Crédence lavabo à droite et crédence tabernacle à gauche de l'autel de la vieille église de Saint-Lunaire, XV<sup>e</sup> siècle.



Fig. 6. Crédence de la « chambre du parement » du château de Langeais, XV<sup>e</sup> siècle.

Décorée seulement par les étoffes dont elle était couverte et par sa propre construction, la crédence s'est bientôt enrichie de sculptures et des ferrures délicates, pour s'affirmer plus tard comme un symbole de magnificence, vitrine d'exposition de l'argenterie, de la verrerie et de céramiques précieuses. Elle devient le pivot d'une stratégie ostensive, du repas comme « un événement médiatique » (Benporat, 2001, p. 94). Il convient alors « de déboursier sans regarder à la dépense et utilement : et si les choses sont faites avec la noblesse et le décorum qui conviennent, elles rendent l'homme vraiment digne d'être qualifié de magnifique » (Paolo Paruta, *Della perfettione della vita politica*, 1579, p. 189). Par extension et métonymie (le contenant pour le contenu), la crédence a donné naissance à une « salle de crédence », où les seigneurs prenaient leur déjeuner et recevaient les invités, et plus tard à une garde-robe, destinée à « recevoir » les objets précieux, la vaisselle et les ustensiles une fois qu'ils avaient été présentés et utilisés.

## 2.2. Au milieu des cérémonies. Dons et échanges de croyance

Une crédence aussi longue et large que la grande salle qui la contenait a été aménagée en 1487 pour les noces d'Annibale II Bentivoglio avec Lucrece d'Este. Toute couverte de vases d'or et d'argent, elle faisait étalage d'abondance. Sur chaque coin, il y avait une statue de géant de taille humaine, taillée à la main, et une devise qui disait « On ne touche qu'avec les yeux » (Montanari, 2014).

En fait, le rite du mariage au Quattrocento a profondément modifié le statut de la crédence comme dispositif de protection et d'ostentation de la famille à qui elle appartenait. Les biens achetés et exhibés par le seigneur se sont hybridés en rapport avec toutes sortes de cérémonies, notamment les noces, les présents faits par les invités étant alors englobés par la crédence en tant que signe de confiance mutuelle. De là vient la tradition des cadeaux de mariage, dont le sens est aujourd'hui nuancé ou dissimulé, voire réglé par un déroulement automatique. Il suffit de regarder le tableau de Sandro Botticelli qui représente le banquet nuptial de Nastagio degli Onesti et la jeune fille de Paolo Traversari (huitième nouvelle de la cinquième journée du *Décameron* de Boccace, 1348-51, Fig. 7). La peinture faisait partie d'une série de quatre panneaux destinés à la tête d'un lit nuptial ou à la décoration pour un caisson. Elle a été

commandée par Laurent le Magnifique comme cadeau de mariage pour les époux florentins Giannozzo Pucci et Lucrezia Bini, dont les armoiries familiales figurent sur le tableau. Au cœur de cette scène où à la majesté de l'architecture se joignent la richesse des habits et l'abondance des victuailles portées à gauche et à droite par d'élégants serviteurs, trône, au premier plan, la crédence, avec ses précieux couverts de parade et une vasque dorée en avant.



Fig. 7. Sandro Botticelli, *Nastagio degli Onesti, quatrième épisode, Le banquet nuptial*, 1483, tempera sur bois, 83x142 cm, Firenze, Palazzo Pucci.

Parmi les garnitures de crédences les plus célèbres de la Renaissance on trouve celle offerte en 1493 par Ascanio Sforza à Lucrèce Borgia à l'occasion de ses noces avec le seigneur de Pesaro, Giovanni Sforza, et consistant en un assortiment complet de vaisselle de crédence en argent doré, dont le coût était d'environ 1.000 ducats. La fresque de Giulio Romano dans la *Salle d'Amour et Psyché* à Mantoue, au Palais Te (1525-35, Fig. 8), révèle, autour du motif du banquet nuptial, la fonction sociale de la crédence, face à laquelle Giorgio Vasari ne cache pas son admiration :

Deux tigres sont couchés aux pieds de Bacchus appuyé sur un buffet, aux côtés duquel se tiennent un chameau et un éléphant. Ce buffet, cintré, recouvert d'un berceau de festons de verdure, de fleurs, et de pampres de vigne chargés de grappes de raisin, est garni de trois rangs de vases d'un goût bizarre, de bassins, de bocaux, de tasses et de coupes de diverses formes, que l'on croirait d'or ou d'argent, tant l'imitation est parfaite (Vasari, 1550, trad. fr., p. 44)<sup>268</sup>.

La crédence était encore en vogue à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Chez Nana, une fois devenue « marquise des hauts trottoirs », la salle à manger de l'hôtel du comte Muffat est « très haute, garnie de gobelins, avec une crédence monumentale, égayée de vieilles faïences et de merveilleuses pièces d'argenterie ancienne »<sup>269</sup>.

268 Le terme « buffet », utilisé par le traducteur des *Vite* Léopold Leclanché en 1839 pour désigner le meuble de la *credenza* et retenu dans des éditions plus récentes, est impropre et anachronique. À l'époque de Vasari, le buffet ne désignait que la partie basse de la *credenza*, faisant office de vitrine à vaisselle. Ce n'est qu'à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle que le buffet, par synecdoque (la partie pour le tout), a fini par désigner l'ensemble du mobilier.

269 Émile Zola, *Nana, Les Rougon-Macquart*, 9, 1880, Paris, Hachette, 2018, p. 1348.





Fig. 8. Giulio Romano, *Banquet nuptial d'Amour et Psyché*, 1527-30, Mantoue, Palais Te, fresque.

Si elle arrive à sceller des amours adultères, la crédence a auparavant sanctionné métaphoriquement, en un pacte d'amour, des alliances politiques. Et c'est elle qui devient alors, en elle-même, un spectacle. En 1574, pendant la visite à Venise d'Henri III de Valois – qui rentrait de Pologne en France avant de succéder à son frère Charles IX –, un programme de célébrations a été mis en œuvre, si impressionnantes qu'elles effacèrent le souvenir des cérémonies précédentes et restèrent fixées dans l'imaginaire collectif (Ambrosini, 2004). Il était politiquement important pour Venise de renouer des liens amicaux avec la France, afin d'endiguer le pouvoir excessif de l'Espagne, des Habsbourg et de l'Église. La cité lagunaire s'activa donc pour réserver le meilleur accueil au visiteur.

Dans le salon du Grand Conseil, lors de la collation offerte officiellement à l'hôte français, l'on avait dressé, à la place du siège du doge, une crédence qui montait jusqu'au plafond en forme de pyramide à trois faces toutes chargées de vases, bassins, bronzes, plats, tasses et autres objets d'or et d'argent (*ibid.*, p. 269).<sup>270</sup>

Une ostentation éblouissante au point d'inciter les spectateurs-témoins, dont la présence était prévue et favorisée, à surenchérir sur la valeur de ces objets : les uns proposaient 50 mille ducats, les autres plus de 200 mille. Mais la valeur de la crédence vénitienne était sans égal. Même celle qui fut dressée lors du banquet nuptial de Maria de Médicis avec Henri IV de France – décrite par Michelangelo Buonarroti le Jeune comme une « apparition enneigée, grâce aux serviettes blanches pliées en formes incroyables »<sup>271</sup> – ne pouvait pas rivaliser avec elle.

### 2.3. Crédences qui prêtent croyance

Les commandes religieuses favorisaient alors les sujets évangéliques de la Dernière Cène, des Noces de Cana et de la Cène à Emmaüs pour la décoration des réfectoires monastiques. D'abord le

<sup>270</sup> C'est ce que raconte un témoin venu voir le roi du village de Montagnana, près de Padoue. Paris, Bibliothèque, MS. 799 (10475 Mazarino), in *Le feste et trionfi fatti dalla Serenissima Signoria di Venetia nella felice venuta di Henrico III Christianissimo re di Francia et di Polonia*, cit. in Ambrosini, 2004, pp. 267-269.

<sup>271</sup> Michelangelo Buonarroti le Jeune, *Descrizione delle Felicissime Nozze della Cristianissima Maestà di Madama Maria Medici Regina di Francia e di Nauarra*, Firenze, 1600, cit. in Ambrosini, 2004, p. 269.

Tintoretto, ensuite le Véronèse, les ont adaptées à la mise en scène prodigieuse de la table des festins de l'époque. Véronèse a peint huit chefs d'œuvre de ce type<sup>272</sup>, pas tout à fait orthodoxes, qui lui ont valu une comparution devant le tribunal de l'Inquisition en 1573. Le passage d'un poème publié en 1565 par don Benedetto Guidi, un moine du couvent de S. Giorgio Maggiore, à propos des *Noces de Cana* (1563) de Véronèse, est symptomatique de l'émerveillement que la peinture a suscité : « *Poiche quella, che'l fa, rimira & vede, Ch'anco al finto da se credenza presta Tanta : vivi color s'acquistan fede* »<sup>273</sup>.

Or, un intertexte a très certainement éclairé la lecture de *l'Évangile selon Saint-Jean* par Véronèse et ses contemporains : il s'agit de l'étonnant commentaire de Pierre L'Arétin, paru à Venise en 1535, qui magnifie le banquet nuptial selon un registre décidément profane :

En ces jours de la Cana en Galilée on célébra les noces où avec une pompe royale comparurent les plus graves, les plus nobles et les plus puissantes personnes de la Cité. Et pour la plus grande solennité y furent conviés le Christ, ses frères, et Marie : stimulée par le désir de le voir, elle était alors arrivée là. Et les tables étaient mises, et sur celles-ci de la vaisselle d'or et de pur argent ciselé ; et les sièges ornés étaient confortables. Les plus dignes et les plus vénérables contemplaient le Christ, lequel, recueilli dans sa propre humilité, avait pris place au lieu le plus bas à côté de sa Mère.<sup>274</sup>

Tant chez Véronèse que chez son prédécesseur le plus illustre - à savoir, Francesco Salviati avec sa fresque sur les *Noces de Cana* (1551) pour le réfectoire de San Salvatore del Lauro à Monte Giordano -, le Christ et Marie occupent une position insolite, rare à l'époque : celle du centre de la table, décrite par L'Arétin. Le côté gauche des deux scènes est occupé par une luxueuse crédence (Fig. 9-10), emblème d'une société mondaine et gourmande<sup>275</sup>.



Fig. 9. Francesco Salviati, *Noces de Cana*, 1551, fresque, réfectoire de San Salvatore del Lauro à Monte Giordano.

272 Sur ces tableaux de Veronèse, cf. Viallon-Schonefeld, 2004, et Moriani, 2014.

273 Cf. Dionigi Atanagi, *De le rime di diuersi nobili poeti toscani*, vol. 1, Venetia, appresso Lodovico Avanzo, 1565.

274 Pietro Aretino, *Trois livres de l'Humanité de Jésus Christ*, Lyon, M & J Treschel, 1539, liv. II, p. 125.

275 *Le Repas chez Levi* (1573) et les deux versions du *Repas chez Simon* (1570-1572) réalisées par Véronèse – dont la première est conservé à Milan (Pinacothèque de Brera) et la deuxième à Versailles (Château de Versailles, Salon d'Hercule) – présentent des crédences qui sont des variations de celle des *Noces de Cana*.



Fig. 10. Véronèse, *Noces de Cana*, 1563, huile sur toile, 666×990 cm, Paris, Louvre.

D'un point de vue aspectuel, tandis que Salviati met l'accent sur le moment de l'épisode évangélique où le vin est venu à manquer et où la Mère demande au Fils d'intervenir, Véronèse choisit de représenter le banquet après l'intervention miraculeuse de Jésus, grâce à qui les verres sont pleins et les cœurs moins lourds. L'artiste montre comment le repas se transforme en une expérience esthétique ritualisée. En paraphrasant un commentaire de Jacob Burckhardt, on peut dire que les banquets de petites et de grandes dimensions de Véronèse glorifient Dieu par la magnificence de ce monde. Une table offre toujours à l'artiste une base sûre pour l'invention d'un contenu cérémoniel. Les meilleurs de ces tableaux sont les plus beaux du monde. On y retrouve l'harmonie parfaite d'une échelle chromatique qui n'existe nulle part ailleurs ; mais l'échelle de toutes ces vies différentes réunies en un seul faisceau (126 personnages) est au fond un miracle plus grand encore (Burckhardt, 1855, p. 216).

#### 2.4. Crédences démocratiques

Jusqu'à la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, peu de gens possédaient une crédence en France comme en Angleterre ou en Hollande. Ce n'est que cent ans plus tard que 37 % de la population française a pu s'en procurer une (Sarti, 1999). Le tableau de Nicolas Maes *La Servante oiseuse* (1655, Fig. 11) illustre bien la culture domestique d'une famille de la classe moyenne hollandaise au XVII<sup>e</sup> siècle.



Fig. 11. Nicolas Maes, *La Servante oiseuse*, 1655, huile sur panneau de chêne, 70 × 53,3 cm, Londres, National Gallery.

Le *doorkijkje* typique de la peinture néerlandaise, c'est-à-dire l'ouverture sur l'extérieur de la maison ou vers une pièce au second plan à travers une fenêtre ou par l'embrasement d'une porte, nous fait pénétrer dans une confortable salle à manger où un homme et deux femmes sont en train de déjeuner. Au premier plan, assise sur un tabouret, la domestique s'est assoupie devant les plats et les casseroles de la cuisine étalés en désordre. Pendant qu'elle dort ainsi, le chat de la maison, grimpé sur la belle crédence en bois et pommeaux en laiton, profite de son inattention et mord dans un gigot. La réaction de la maîtresse, qui, au lieu de se fâcher et de la réveiller brusquement, épanouit sa bonne figure en un large sourire, a la saveur de l'indulgence et de la supériorité dont la classe moyenne est fière.

### 3. Le maître de crédence

Au Moyen Âge en Italie, on avait l'habitude d'organiser de somptueux banquets pour célébrer l'alliance entre deux familles, deux villes, ou deux pays – opposants politiques potentiels. L'aménagement de la crédence, véritable dispositif scénographique de la fiabilité du *dominus*, revenait à un serviteur de confiance de la maison, le « maître de crédence » (vulgaire *credentiario*, it. *credenziere*).

#### 3.1. La bouche de la vérité

Avant le banquet, le *credenziere* goûtait la nourriture et les boissons pour s'assurer qu'ils n'avaient pas été empoisonnés. Aucun repas ne pouvait être proposé si cet « officier de bouche » ne suscitait pas la conviction de la saine bonté des aliments offerts. Il restait aussi présent dans la salle le temps de garantir qu'il n'avait pas été lui-même empoisonné et, à la fin, s'adressant aux convives avec une ample révérence, s'exclamait : « Messires, le service de crédence vous a été offert ! ». C'est alors que les aliments étaient servis.

Tout comme le meuble, le rôle thématique du maître de crédence a migré de la sphère religieuse à la sphère séculière. Au départ, il était « le servant d'Autel », qui veillait au bon déroulement du mouvement de l'Offertoire et s'assurait de la présentation correcte des dons par les autres servants. Il est devenu l'acteur laïc de contrôle et de garantie pour négocier des pactes politiques, avec le sceau de la bonne nourriture. Pour cela, d'après Cesare Evitascandalo (1596, pp. 30-32), le maître de crédence devait être un homme de qualité, pourvu de grandes références, loyal et méticuleux. Gentilhomme de haut rang, d'âge mûr et en bonne santé, il devait savoir lire et écrire, mettre de l'ordre et éviter par dessus tout les mauvaises odeurs, ne laisser approcher personne de la crédence, être jaloux des choses de son seigneur<sup>276</sup>. Evitascandalo suggère aussi, pour plus de sécurité, que le *credenziere* dorme dans la salle de crédence (*ibid.*, p. 32)<sup>277</sup>.

---

276 « Conuiene che voi siate la istessa politezza, con le mani sempre bianche e delicate, senza scabbia o altra fpetie di rognà, dovendo spesso voi maneggiare le vivande della bocca del vostro Signore nel far le credenze, e a tutti gli officiali ; e ancora che queste credenze sieno cerimonie, non restate voi mai di non l'usare in ogni minima cosa ». Domenico Romoli detto il Panonto, *La singular dottrina*, Venezia, appresso Lucio Spineda, 1610.

277 C'est un renseignement qui perdure dans le temps : « *In quel luogo particolarmente, dove si farà la credenza, sia luogo da dormire per per quello ch'haverà tal carica di custodir li medesimi argenti* ». Cf. G. Leoncini, *Istruzioni architettoniche pratiche*, Roma, appresso Matteo Gregorio Rossi in Nauona, 1679.



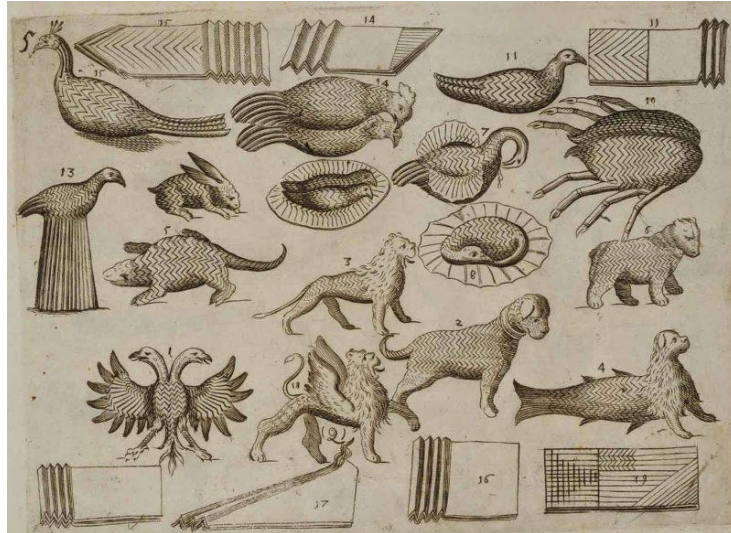


Fig. 12. Instructions sur les nappes et le pliage de serviettes.  
M. Giegher, *Trattato delle piegature*, 1629, tav. 5.

Le maître de crédence « *non darà mai il bere pe'l padrone senza far prima la credenza del vino, dell'acqua* » – « il ne donnera jamais à boire au nom du seigneur sans avoir d'abord testé le vin et l'eau » (Liberati, 1668), et il fera attention à tout ce qui, dans la préparation de la nourriture, menace de devenir vénéneux – le cuivre ou l'étain, par exemple. « Juge compétent » car il pratique « un art sensuel » et « se délecte des odeurs », il devra recréer les sens : veiller à l'entretien de l'argenterie et à l'approvisionnement de la crédence, parfumer le linge, plier artistiquement les serviettes pour former des colonnes, des arcs de triomphe ou des animaux fabuleux (Fig. 12)<sup>278</sup>, orner la table de fleurs, s'occuper de la décoration (Corrado, 1820). *Polito, discreto, pratico, valente* : aucun des autres serviteurs du *dominus* n'est qualifié par les adjectifs attribués aux maître de crédence, lequel, dans l'ordre à suivre pour recevoir un Pape, un Roi et autres Princes, peut donc s'asseoir et manger juste après les gardes suisses et les chevaliers<sup>279</sup>.

Investis de la lourde responsabilité d'assurer le succès d'événements aussi importants, les maîtres de crédence étaient soumis à une forte pression dont les résultats étaient parfois dévastateurs. Le cas du suisse Fritz Karl Watel, dit Vatel, « contrôleur général de la bouche » de Louis II de Bourbon-Condé au château de Chantilly, est particulièrement significatif. En 1671, le prince de Condé, en disgrâce depuis la tentative de renversement de Louis XIV et au bord de la ruine, invite le roi et les 3000 membres de sa cour de Versailles. Une grande fête de trois jours et trois nuits, comprenant trois banquets somptueux, est donnée par le prince pour accomplir cette réconciliation stratégique. Tout le poids du succès des festivités, et donc la destinée même de la maison de Condé, tombe sur Vatel. Le premier jour, le rôti manque sur certaines tables. Le deuxième, le feu d'artifice est gâché par les nuages. Le lendemain, s'estimant déshonoré par un retard dans la commande des poissons, il se donne la mort en se poignardant avec son épée<sup>280</sup>.

278 Sur le pliage des serviettes et la décoration de la table, cf. Giegher, 1629.

279 « Il modo che si deve tenere in ricevere un Papa, un Re, e ogn'altro gran Principe tanto dalle Comunità, quanto dalli Signori particolari », in Cervio, 1593, p. 54.

280 Cf. le film franco-britannico-belge *Vatel* réalisé par Roland Joffé et sorti en 2000.

### 3.2. Le « credenzino »

Le maître de crédence, en s'assurant comme cobaye humain, jouait les rôles d'adjuvant et d'actant informateur soit des invités, au nom du Destinateur propriétaire – qui démontrait ainsi qu'il était de bonne foi et qu'il n'avait pas tendu de pièges –, soit du propriétaire lui-même, exposé à être trahi. Une tâche ingrate dont la finalité était de soulager la peur des convives et de partager une culture de l'agréable.

Il vaut la peine de souligner qu'avant l'institution de cette figure, des acteurs non humains étaient chargés de détecter d'éventuels empoisonnements : 1) des bouteilles et des coupes en verre qui permettaient d'apercevoir les éventuels changements de la couleur du vin ; 2) au XV<sup>e</sup> siècle, des bijoux et des pierres précieuses que l'on croyait dotées du pouvoir de signaler des poisons dans les aliments et les boissons ou de les immuniser ; 3) enfin, face aux échecs, le « *credenzino* », une boule de mie de pain trempée dans le plat et testée par le personnel de service, du cuisinier aux commis. L'actant sujet fiable, témoin de la comestibilité ou du caractère nuisible du repas, était le pain – non-humain –, qui poursuivait son programme narratif de dévoilement aux dépens des adjuvants du seigneur-Destinateur. Un héros impartial et impitoyable. Ensuite, peut-être pour économiser les ressources humaines impliquées, un officier humain a été habilité à cette fonction et a remplacé le « *credenzino* » par son rôle de « *credenziere* ».

La *prae gustatio*, dans laquelle le pain testimonial était coupé en tranches ou en petites bouchées et servi sur un plateau avec du sel, était précédée par un rituel apotropaïque à fort impact. L'agencement d'énonciations qui liaient humains et non humains dans le cérémonial du *credenzino* est phénoménal, du moins d'après le protocole établi par Vincenzo Cervio à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle. Quatre pages de descriptions extrêmement rigoureuses de son *Traité* (1593) se concentrent sur les mouvements et les gestes de l'écuyer tranchant, simulant une danse avec la mie de pain.

En synthétisant les instructions de Cervio, le *credenzino* fait la crédence de la nourriture au seigneur ; elle doit être présentée couverte sur une assiette, à côté d'une autre mie de pain ronde présentée de la même façon, toutes deux loin du seigneur. Le coupeur se situera droit devant la table, sans que son corps la touche, il posera élégamment une serviette sur son épaule gauche et, en prenant une petite fourchette et un couteau, il les tournera autour de ses doigts. Puis, toujours en parfait équilibre, il déplacera l'assiette contenant la mie de pain vers sa gauche et, avec les pointes de la fourchette et du couteau, renversera et pressera la mie, pour mieux l'enfoncer, la soulever et la couper en tranches, ses bras tendus vers l'avant et en veillant à faire tomber toutes les parties dans le plateau rond placé au centre de l'assiette. Ensuite, le coupeur répandra du sel sur le bord du plateau au moyen de la pointe de son couteau, et remplacera le plateau par un nouveau, où la mie sera finalement écrasée en miettes. Cette série d'opérations est répétée une seconde fois avec le *credenzino*, le rituel se terminant par le nettoyage des outils et le recouvrement des assiettes. Au niveau technique, cela constituait pour le coupeur un exercice de démarrage dans son office et donnait l'exemple de la conduite à tenir (« *Il modo che si deve tenere per dare principio all'officio del trinciante* », Cervio, 1593, pp. 7-10). Ce rituel se présentait aux yeux des assistants et participants comme une manipulation symbolique du cours des événements, destinée, même à travers l'emploi du sel, à conjurer le mauvais sort. On pensait qu'un cérémonial aussi hautement codifié et rendu hygiéniquement irréprochable vis-à-vis de ces croyances était de nature à inspirer une pleine confiance dans le seigneur (Manciulli, 1996, p. 342). Cervio se soucie

de préciser que « *se tutti li Principi fossero amati, & si può quasi dire adorati da sudditi & da servitori suoi, come è il Duca d'Urbino (Francesco Maria II della Rovere), non faria di bisogno farsi fare tante credenze, & se pure la facessero, la fariano più per pompa che per necessità* » (ibid., p. 9).

### 3.3. La brigade de la maison

Le *credenziere* travaillait sous la direction du *scalco*, le maître de cérémonie qui organisait le banquet, en coordonnant ses actions avec celles des cuisiniers, des sommeliers, des écuyers coupeurs et des commis. Plusieurs spectacles de divertissement étaient offerts aux invités – danses, musique, représentations théâtrales – et égayaient les repas. Le personnel était exclusivement masculin, formant une équipe sur le modèle de la *brigade* militaire (Fig. 13). De fait, des cuisiniers étaient embauchés dans les armées et sur les navires. Dans la maison, qui est un espace clos, il fallait adopter *a fortiori* une discipline en fer. Les craintes des effets néfastes de tel ou tel aliment conduisaient donc à la prévision, à la discrétion et à la prudence pour éviter toutes sortes de dangers : intoxication, infection, indigestion (Mennel, 1985, trad. fr., p. 432). Un système pyramidal, hiérarchique, de fidélité et d'obéissance aux supérieurs, était instauré dans la maison<sup>281</sup>.



Fig. 13. Michele Tramezzino, Bartolomeo Scappi, *cuoco segreto di Papa Pio V*, 1570, gravure, 28x40 cm.

Encore une fois, les contaminations entre cuisine et politique à propos de la crèche remontent à la nuit des temps : ainsi, dans la constitution des communes médiévales, on appelait « conseil de *crédence* » (et non pas de « croyance ») le plus étroit conseil qui devait intervenir sur les affaires d'intérêt public. Ses membres étaient appelés *sapientes*, *credentiari* ou *silentiari*, car ils avaient l'obligation de garder le secret absolu des questions pour lesquelles ils étaient consultés. Les tableaux de

<sup>281</sup> Un système de *gender*. Un vaste catalogue d'arguments misogynes justifiant la préférence pour les cuisiniers masculins a été présenté par Vincenzo Tanara dans son traité *L'economia del cittadino in villa* (1644) : « Quiconque sert en cuisine doit être "poli, fidèle et compétent. Qui ne sait pas que l'homme le plus sale est généralement plus net que la femme la plus polie ?" [...]. Voleuses et gaspilleuses, les femmes sont parfois "violentes, malveillantes ou sorcières". Et que dire de leur intelligence ? La comparaison entre l'intelligence ordinaire d'un homme et celle d'une femme est une grande insulte à notre sexe ». V. Tanara, *L'economia del cittadino in villa*, Bologna, Monti Giacomo, 1644.

Véronèse soulignent le rôle de ces professionnels de la table. Surtout dans les *Noces de Cana* (Fig. 10), il est aisé de reconnaître, à droite, le *scalco*, identifiable à sa robe rouge et à son bâton, en conversation avec le maître de crédence, élégamment habillé.

#### 4. Services de crédence

Mais en quoi consistait exactement la nourriture choisie par le maître de crédence ? Bien que les aliments aient beaucoup changé selon l'époque et les traditions culturelles, il y avait à la Renaissance un véritable « service de crédence » que l'on séparait des autres services de cuisine et qui occupait une importance remarquable au cours des repas et dans la succession des mets.

Premièrement, chaque repas commençait et se terminait par un « service de crédence », sorte de cadre aspectuel et énonciatif de présentation et de clôture de l'événement. Ensuite, le « service de crédence » avait presque partout le même trait distinctif : il concernait seulement les mets *froids*, en italien « *vivande* », par opposition aux services de cuisine qui désignaient des plats chauds. La structure du banquet italien était donc plus ou moins la suivante : un service de crédence, constitué de mets froids comme viandes froides, pâtés froids, ou sucreries. Puis deux, trois, quatre, cinq services de cuisine, avec des mets chauds de toutes sortes. Et pour finir, un second service de crédence où dominaient les fromages, les pâtisseries et les entremets au sens actuel, comme le blanc-manger et toutes sortes de fruits parmi lesquels, par exemple, des châtaignes assaisonnées de sel et de poivre, des truffes, des cardes, des tartes de blettes, du fenouil frais (Flandrin, 2002, p. 230).

Concernés par le paradigme du sucré et du salé, qu'ils devaient gérer, les services de crédence relevaient aussi d'un ordre syntagmatique : la tendance à partir du XVI<sup>e</sup> siècle était de présenter la nourriture sucrée au début du repas et la salée à la fin (Capatti et Montanari, 2015). A l'occasion du célèbre banquet préparé par le cuisinier secret de Pie V, Bartolomeo Scappi, pour l'empereur Charles V (1536), les trois services de cuisine ont été précédés d'un service de crédence composé exclusivement de pâtisserie : biscuits pisans et romains, statues de massepain, mostaccioli napolitains, caliscioni en massepain à la vénitienne, oranges au sucre, scones à l'huile d'amande, sucre et lait de pignons, crêpes aux pois chiches rouges, raisins secs. Après avoir servi un second service de crédence composé de fruits, de gelées, de gâteaux divers et d'amandes sucrées confites, les invités reçoivent une autre ronde de services de cuisine et enfin un dernier service de crédence avec des plats salés : anchois, caviar, salades de divers genres, câpres, fleurs de romarin, asperges (Scappi, 1570, pp. 320-322). On considère au moins deux invariants autour desquels se déploient toutes sortes de possibilités : 1) les mets froids ; 2) les aliments sucrés. Quelles sont les propriétés et les caractéristiques physiques et symboliques des plats froids ou sucrés, réservés au service de crédence ?

##### 4.1. Les « vivande »

Sans doute le *credenziere* chargé de tester boisson et nourriture pouvait-il contrôler plus facilement l'élaboration et/ou la mise en place de plats froids que celles des autres plats, car non seulement les premiers pouvaient être préparés et disposés auparavant, mais aussi y cacher du poison était plus difficile qu'ailleurs. En effet, les plats froids sont à longue durée de conservation, ils ne subissent pas de changements de couleur entre le moment de leur préparation et celui de leur consommation, et la trace d'agents extérieurs qui y seraient introduits demeure visible. Plus encore s'il

s'agit d'aliments froids et crus tels que les fruits, « plus simples et plus naturels que les aliments qui nécessitent l'action du feu et prévoient sauces, condiments et assaisonnements composés » (Corrado, 1820, p. 61, c'est nous qui traduisons). Mais, attention, pour les vertueux de la table aucun de ces aliments n'est innocent, et l'enjeu consiste à offrir des fruits délicieux quand on s'y attend le moins. On pense ici aux fraises servies par Bartolomeo Stefani, chef des cuisines de Gonzague, à la reine Christine de Suède en 1655, à côté de l'artichaut et de l'asperge à Mantoue en novembre, dans le brouillard de la vallée du Pô (Stefani, 1662, p. 142). Un geste inattendu et insoupçonné, au sens propre du terme. C'est la technique, le magistère du maître, qui rend possible le spectacle, aussi bien de ce plat de fraises « lavées avec du vin blanc, saupoudrées de sucre et entourées de coquilles de sucre remplies elles aussi de fraises, alternant avec de petits oiseaux en massepain qui paraissent vouloir les becqueter » (*ibid.*, p. 136, c'est nous qui traduisons), que celui du sucre représentant, triomphant, le mont Olympe dont l'autel de la foi, au sommet, était entouré de deux putti qui soulevaient une couronne royale sur les armes (*ibid.*, p. 135).

Parmi les officiers de bouche, les meilleurs suggéraient même des confitures et des marmelades « fortes en épices », dont les propriétés thérapeutiques étaient reconnues comme remède aux maux d'estomac (Benporat, 1990, p. 109). Un genre littéraire à part entière, nommé « Livres de secrets », qui allait connaître un franc succès dans toute l'Europe, s'est développé à partir de l'ouvrage intitulé *De' secreti del reverendo donno Alessio Piemontese* (1567), dont l'auteur est le cartographe Girolamo Ruscelli, très versé dans l'alchimie. L'ouvrage contenait environ 350 recettes culinaires « secrètes », expliquant notamment la transformation des confitures en produits médicaux, pharmaceutiques (*ibid.*). Un véritable maître de crédence ne pourrait jamais confondre le *pharmakon*-poison avec le *pharmakon*-remède, la drogue salutaire avec la drogue malfaisante, et il serait même capable de les faire cohabiter. Affaire de dose, de prescription, de circonstance<sup>282</sup>.

#### 4.2. Le sucre

L'autre ingrédient qui revenait dans tous les services de crédence et de cuisine était le sucre. Combiné avec plusieurs substances, dans le cadre des mets les plus disparates – soupe, fromage, sucre et cannelle, jaunes d'œufs battus avec du sucre, langues de tanches sucrées, maccheroni à la romaine avec du sucre –, et même cristallisé pour composer des figures allégoriques offertes en don aux invités, le sucre occupait une place de choix, bien supérieure à celle des épices, sur les tables médiévale et de la Renaissance. Il faut se rappeler que jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle le sucre était un produit de luxe, importé en Europe de l'Orient. C'est à la suite de l'expansion coloniale en Afrique et de la découverte de l'Amérique, que la production sucrière a décuplé (Mintz, 1985). Quel aliment plus précieux aurait pu jouer le rôle d'antidote, physique et imaginaire, à la sensation amère du poison ?

---

<sup>282</sup> Dans ses romans, Umberto Eco a réfléchi à l'ambiguïté du poison. En réalité, dans la perspective du bibliothécaire du *Nom de la rose* (1980), Jorge de Burgos, les pages des livres empoisonnées sont un *pharmakon* pour protéger les secrets de l'abbaye. À l'inverse, la cocaïne, ayant des vertus médicinales, est considérée par le protagoniste du *Cimetière de Prague* (2010), le faussaire italien Simonini, comme un poison très efficace.





Fig. 14. Frans Hogenberg, *La table des statues de sucre pour les noces de Jean Guillaume de Clèves*, 1587, gravure.

Venise détenait à l'époque le contrôle du marché du sucre sur l'Europe chrétienne toute entière, qui a atteint l'apogée de son pouvoir en 1574, lors de la venue de Henri III mentionnée ci-dessus. Des statuette en sucre, effectuées par un pâtissier à partir des dessins du Sansovino, furent présentées au roi ; un cadeau qui l'émerveilla autant que, la veille à l'Arsenal, une table dont tous les éléments, y compris les serviettes, étaient également en sucre. Henri III commanda un certain nombre de ces statuette, parmi lesquelles il y avait deux lions, une reine à cheval entre deux tigres, David et San Marco entourés de rois, papes, animaux, plantes et fruits. Il souhaitait les emporter avec lui en France et fit sur-le-champ donner vingt-cinq pistoles au pâtissier (Moriani, 2014, p. 21). L'enthousiasme du roi, pourtant largement ouvert aux arts, fut plus mesuré à l'endroit du Tintoret, si l'on considère qu'il ne paya que cinquante pistoles les trois portraits que fit de lui le peintre durant son séjour (*ibid.*). Peu après, en 1587, une table entière de figures en sucre (Fig. 14) fut offerte pour les noces de Jean Guillaume de Clèves, duc de Clèves, de Berg et de Juliers, comte de la Marck et de Ravensberg, avec Jacqueline de Bade à Düsseldorf.

#### 4.3. Sucreries de la crédence

Il est frappant de constater que le mobilier de la crédence a tenu si longtemps et qu'il se trouve encore dans nos salles à manger, comme s'il était impossible de s'en séparer. Il est aussi curieux de voir le sens qu'il a pris au fil de ses transformations. Qu'est-ce qu'on garde aujourd'hui de la tradition et de l'imaginaire symbolique liés à la crédence ? Les sept déjeuners italiens allant de la moitié du XIX<sup>e</sup> siècle jusqu'à présent, décrits par Emanuela Scarpellini (2012) et tirés de documents historiques, de la littérature, de l'art et des médias, nous informent de la transmission de ce meuble de génération en

génération et de son entrée dans les maisons de la classe ouvrière. La relation avec le sucre demeure stable. Les crédences décrites dans les traités des derniers siècles (Vialardi, 1854 ; Turco, 1904) sont presque toutes des garde-manger de gâteaux et de biscuits.

En remontant aux souvenirs de notre enfance, les gâteaux de la grand-mère se trouvent dans la crédence, haut-placés et parfois cachés ou mis sous clé, si la tentation de les dévorer est trop grande ! On appelle justement « sucreries de la crédence » les gâteaux les plus simples à préparer, faits sur le moment avec des ingrédients de base qu'on a toujours chez soi, qui se passent des garnitures et qui s'avèrent donc être très fiables. Pellegrino Artusi parle de la saucisse gourmandise au chocolat (« *salame inglese* »), confectionnée en un tour de main, comme d'un « mets de haute crédence » (Artusi, 1891, pp. 403-404).

### 5. Profession de crédence

Cette trame complexe de fonctions, d'actants, de rôles thématiques et de figures qui tournent autour de la crédence est une « famille de transformations » en mesure de clarifier comment on a fait en Occident, au sens laïc, *profession de crédence*. On a vu que les origines de cette pratique plongent dans le domaine religieux, par des analogies et des commutations qui se sont produites au cours des siècles. Ensuite, l'acte de « faire la crédence » acquiert une physionomie propre, reposant sur des cérémonies et des rituels dont la société contemporaine n'a gardé que des réminiscences floues. Curieusement, un des gestes les plus codifiés de la profession de crédence, et peut-être le premier (Manciulli, 1996, p. 329), est de retour ces derniers temps : il s'agit de la manipulation de la nourriture sans la toucher avec les mains, mais en la prenant entre deux serviettes, entre deux morceaux de pain ou deux assiettes. L'ostentation de l'absence de contact entre les mains et la nourriture est une bienséance qui induit la confiance chez les destinataires. « *E quando in voce, e quando in vive carte, Ch'un mal sia lieve, un altro acerbo, e fiero, Date credenza al mio giudizio vero* » – dit le paladin Griffon à la belle Origile, qui l'a trahi avec son nouvel amant (Ariosto, *Roland furieux*, 1516, chant XVI). Aucune *croissance* n'est possible – le « jugement vrai » et les réactions d'adhésion ou de répulsion relatives – si de l'autre côté quelqu'un, en bien ou en mal, ne donne pas une épreuve de crédence. Personne ne peut mériter d'être cru s'il n'a pas fait crédence.

L'étude qu'on a conduite ici reconstruit le système de la *croissance* en ajoutant à la modalité du croire, en tant qu'acte cognitif, le faire interprétatif d'un destinataire (Greimas, 1974 ; 1983 ; Parret, éd., 1983), la *crédence* en tant qu'acte persuasif particulier. Un « faire croire » manipulateur qui a appris des paraboles et des allégories religieuses l'art d'exploiter la figurativité du monde. Le miracle des Noces de Cana, présenté dans les *Évangiles* comme « le premier des signes » de Jésus en Galilée, nous aide à comprendre (une fois de plus !) pourquoi cette figurativité n'est pas un « ornement des choses » (Greimas, 1987) :

Trois jours après, il y eut des noces à Cana en Galilée. La mère de Jésus était là, et Jésus fut aussi invité aux noces avec ses disciples. Le vin ayant manqué, la mère de Jésus lui dit : « Ils n'ont plus de vin ». Jésus lui répondit : « Femme, qu'y a-t-il entre moi et toi ? Mon heure n'est pas encore venue ». Sa mère dit aux serviteurs : « Faites ce qu'il vous dira ». Or, il y avait là six vases de pierre, destinés aux purifications des Juifs, et contenant chacun

deux ou trois mesures. Jésus leur dit : « Remplissez d'eau ces vases ». Et ils les remplirent jusqu'au bord. « Puisez maintenant », leur dit-il, « et portez-en au maître du repas ». Et ils en portèrent. Quand le maître eut goûté l'eau changée en vin, ne sachant d'où venait ce vin, tandis que les serviteurs, qui avaient puisé l'eau, le savaient bien, il appela l'époux, et lui dit : « Tout homme sert d'abord le bon vin, puis le mauvais après qu'on s'est enivré ; toi, tu as gardé le bon vin jusqu'à présent ». Tel fut, à Cana en Galilée, le premier des miracles que fit Jésus. Il manifesta sa gloire, et ses disciples crurent en lui. (Jean, 2, 11)

L'impression de départ est que Jésus a gaspillé ses pouvoirs au service d'une cause éphémère : un peu de vin en plus. Pourtant, selon l'Évangile, les noces de Cana constituent « *il principio, il capostipite dei segni* » (Moriani, 2014, p. 68), comme si elles contenaient *in nuce* le destin même de celui qui a produit ce signe : Jésus. La relation entre le Dieu de l'Église catholique et l'humanité se joue à table. Lors du banquet de Cana, suivi de la Dernière Cène et de la Cène d'Emmaüs, Jésus s'occupe du bonheur des invités par le biais de la qualité et de l'abondance du vin : il fait la crédence au nom de l'époux. Et tout en s'adaptant au cérémonial, il montre la règle qu'il faut changer : ne jamais servir de mauvais vin ou le rater. Question d'étiquette ? Non, le cérémonial relève, moyennant la commensalité, du bon et du mauvais au sens moral, de l'amélioration des mœurs sociales présentée sous forme figurative et par les moyens de l'esthétique. « Un écran du paraître dont la vertu consiste à entrouvrir [...] comme une possibilité d'oultre sens » (Greimas 1987, p. 78). Ce même *credenziere* offrira son sang transmuté en vin.

## Bibliographie

- Ambrosini, Daniela, « Les honneurs sucrés de Venise à Henri III », in Marie Viallon-Schoneveld (éd.), *Le boire et le manger au XVI<sup>e</sup> siècle. Actes du XI<sup>e</sup> colloque du Puy-en-Velay*, Institut Claude Longeon, Université de Saint-Etienne, pp. 267-284, 2004.
- Apollinaire, Guillaume, *La Rome des Borgia*, Paris, « Bibliothèque des Curieux » ; trad. it., *La Roma dei Borgia*, Milan, Mimesis, 2011 (1913).
- Artusi, Pellegrino, *La scienza in cucina e l'arte di mangiar bene*, Florence, Giunti Marzocco, 1982.
- Benporat, Claudio, *Storia della gastronomia italiana*, Milan, Mursia, 1990.  
— *Feste e banchetti : convivialità italiana fra Tre e Quattrocento*, Florence, Olschki, 2001.
- Bertelli, Sergio et Crifò Giuliano (éd.), *Rituale, cerimoniale, etichetta*, Milan, Bompiani, 1985.
- Brown, Olen, *The Art and Science of Poisons*, Sharjah, Bentham Science Publishers, 2018.
- Burckhardt, Jacob, *Der Cicerone: Eine Anleitung zum Genuss der Kunstwerke Italiens*, Basel, Schweighauser'sche Verlagsbuchhandlung ; trad. fr. *Le Cicerone : Guide du plaisir esthétique dans les œuvres d'art d'Italie*, Paris, Klincksieck, 2018 (1855).
- Capatti, Alberto et Montanari, Massimo, *La cucina italiana : Storia di una cultura*, Rome-Bari, Laterza, 2005.
- Cervio, Vincenzo, *Il trinciante*, Venise, appresso gli heredi di Giouanni Varisco, 1593.
- Corrado, Vincenzo, *Il credenziere del buon gusto*, Naple, Torchi di Saverio Giordano, 1820.
- Cusatelle, Giorgio, *Ucci, ucci. Piccolo manuale di gastronomia fiabesca*, Milan, Mondadori, 1983.
- Eco, Umberto, *Il nome della rosa*, Milan, Bompiani, 1980.  
— *Il cimitero di Praga*, Milan, Bompiani, 2010.
- Elias, Norbert, *Die höfische Gesellschaft*, Neuwied/Berlin, Luchterhand ; trad. it. *La società di corte*, Bologna, il Mulino, 1980 (1969).
- Emsley, John, *The Elements of Murder : A History of Poison*, New York, Oxford University Press, 2006.



- Evitascandalo, Cesare, *Dialogo del maestro di casa*, Rome, appresso Gio. Martinelli, 1596.
- Fabbri, Paolo, « Grammaire d'un repas futuriste », *Poétique*, Paris, Seuil, n. 164, Novembre, pp. 164-460, 2010.
- Faccioli, Emilio (éd.), *L'arte della cucina in Italia : libri di ricette e trattati sulla civiltà della tavola dal XIV al XIX secolo*, Turin, Einaudi, 1987.
- Flandrin, Jean-Louis, *L'ordre des mets*, Paris, Odile Jacob, 2002.
- Fiorino, Imma, *La cucina. Storia culturale di un luogo domestico*, Turin, Einaudi, 2019.
- Greimas, Algirdas Julien, « Le contrat de véridiction », in *Du Sens 2*, Paris, Seuil, pp. 103-113, 1983 (1974).  
 — « Le savoir et le croire. Un seul univers cognitif », in *Du Sens 2*, Paris, Seuil, pp. 115-133, 1983.  
 — *De l'imperfection*, Périgueux, Pierre Fanlac, 1987.
- Giegher, Mattia, *Trattato delle piegature*, in *Li tre Trattati*, Padue, Appresso Guaresco Guareschi, 1629.
- Havard, Henry, *Dictionnaire de l'ameublement et de la décoration depuis le XIIIe siècle jusqu'à nos jours*, Paris, Ancienne maison Quantin, Librairies-imprimeries réunies, 1887-1890.
- Landowski, Éric et Marrone, Gianfranco, *La société des objets. Problèmes d'interobjectivité*, Protée, vol. 29, n° 1, 2001.
- Lazzari Turco, Giulia, *Manuale pratico di cucina, pasticceria e credenza per l'uso di famiglia*, Venise, Tipografia Emiliana, 1904.
- Liberati, Francesco, *Il perfetto maestro di casa*, Rome, Bernabò, 1668.
- Manciulli, Andrea, « Le arti della tavola », in *Et coquatur ponendo. Cultura della cucina e della tavola in Europa tra Medioevo ed Età moderna*, in Istituto Internazionale « F. Datini », Prato, pp. 325-345, 1996.
- Marrone, Gianfranco, *Semiotica del gusto*, Milan, Mimesis, 2016.  
 — (éd.), *Buono da pensare. Cultura e comunicazione del gusto*, Rome, Carocci, 2015.
- Mennel, Stephen, *All Manners of Food. Eating and Taste in England and France from the Middle Ages to the Present*, Oxford, Blackwell ; trad. fr. *Français et Anglais à table du Moyen Âge à nos jours*, Paris, Flammarion, 1985.
- Messisbugo, Cristoforo da, *Banchetti compositioni di vivande, et apparecchio generale*, Ferrara, 1549.
- Migliore, Tiziana, « Di che sanno gli altri ? L'etica a tavola tra gusti e disgusti », in Alice Giannitrapani et Ilaria Ventura Bordenca (éds.), *Politiche della cucina. Discorsi, conflitti, culture*, E|C, n° 27, 2019.
- Mintz, Sindey .W., *Sweetness and Power : The Place of Sugar in Modern History*, New York, Viking ; *Sucre blanc, misère noire. Le goût et le pouvoir*, Paris, Nathan 1992 (1985).
- Montanari, Massimo, *I racconti della tavola*, Rome-Bari, Laterza ; trad. fr. *Les Contes de la Table*, Paris, Seuil, 2016 (2014).
- Moriani, Gianni, *Le fastose cene di Paolo Veronese nella Venezia del Cinquecento*, Vicenza, Terra Ferma, 2014.
- Parret, Herman (éd.), *On believing. De la croyance. Epistemological and semiotic approaches*, Berlin-New York, Walter de Gruyter, 1983.
- Reed, Marcia, *The Edible Monument : The Art of Food for Festivals*, catalogue de l'exposition au Paul Getty Museum, 13 octobre 2015-13 Mars 2016, Los Angeles, Getty Publications, 2015.
- Sarti, Raffaella, *Vita di casa. Abitare, mangiare, vestire nell'Europa moderna*, Rome-Bari, Laterza, 1999.
- Scappi, Bartolomeo, *Opera*, Venise, Tramezzino, 1570.
- Scartpellini, Emanuela, *A tavola ! Gli italiani in 7 pranzi*, Rome-Bari, Laterza, 2012.
- Stefani, Bartolomeo, *L'arte di ben cucunare, et instruire i men periti in questa lodevole professione*, Mantoue, Appresso gli Osanna Stampatori Ducali, 1662.
- Storck, Justin J. (éd.), « Crédence », entrée du *Le Dictionnaire pratique de menuiserie, ébénisterie*, 1900.

Thompson, John Samuel, *Poisons and Poisoners. With Historical Accounts of Some Famous Mysteries in Ancient and Modern Times*, Londres, Harold Shaylor, 1931.

Vasari, Giorgio, *Le Vite de' più eccellenti architetti, pittori, et scultori italiani*, Firenze, Lorenzo Torrentino, 1550 ; trad fr. *Vies des peintres, sculpteurs et architectes de Giorgio Vasari*, 10 volumes, Paris, Just Tessier, 1839-184 (1550).

Vialardi, Giovanni, *Trattato di cucina, pasticceria moderna, credenza e relativa confetteria*, Turin, G. Favale, 1854.

Viallon-Schoneveld, Maria, « Véronèse : noces et banquets », in M. Viallon-Schonefeld (éd.), *Le Boire et le manger au XVI<sup>e</sup> siècle. Actes du XI<sup>e</sup> colloque du Puy-en-Velay*, PU Saint-Etienne, pp. 253-266, 2004.

Viollot-le-Duc, Eugène, « Crédence », entrée du *Dictionnaire raisonné du mobilier français de l'époque carolingienne à la Renaissance*, t. I, Paris, Librairie centrale d'architecture, pp. 86-92, 1873-74.

Zorzi, Alvise, « La grande cucina della Serenissima », in Pino Agostini et Alvise Zorzi (éds.), *A tavola con i Dogi*, Verona, Arsenale, 1991.

Pour citer cet article : Tiziana MIGLIORE. « Le système du croire. Crédence et croyance », *Actes Sémiotiques* [En ligne]. 2021, n° 124. Disponible sur : <<https://doi.org/10.25965/as.6840>> Document créé le 11/01/2021

ISSN : 2270-4957

### **1. La convivialità come relazione intersoggettiva**

La relazione intersoggettiva che si verifica in un ambiente e in un tempo dedicati al consumo di pasti o bevande (convivio) può essere definita “convivialità”. Abitualmente ad essa viene associata una valorizzazione positiva, ponendo un’equivalenza implicita tra compresenza di persone che partecipano al convivio e uno stato d’animo euforico.

Essendo una relazione intersoggettiva, tra i partecipanti (a qualunque titolo) del convivio si stabiliscono dei ruoli; secondo il principio strutturalista, considereremo questi ruoli non dati a priori ma originati dalla relazione stessa.

Un altro aspetto importante da osservare nella situazione conviviale è che l’interazione intersoggettiva che si realizza pone ogni partecipante in un ruolo almeno duplice. Ognuno è infatti contemporaneamente attore e spettatore della “rappresentazione” sociale che va in scena durante il convivio, ognuno è parte attiva e passiva a seconda della posizione e del punto di vista che assume durante l’“evento”, in una reversibilità continua di ruoli e questo si verifica in tutti i tipi di situazione conviviale. Pensiamo ad esempio a quanto accade durante una cena di una coppia in un ristorante: ciascuno dei due commensali agisce e reagisce di fronte all’altro secondo collaudati rituali di interazione – scelta dei piatti, ritmi conversazionali – ma nello stesso tempo entrambi partecipano a una più ampia scena rappresentata dall’intera sala del ristorante, dagli altri clienti, dai camerieri e da tutto il personale di sala.

### **2. Il “teatro della convivialità”**

Questo intreccio di relazioni intersoggettive agite e costruite sotto gli occhi di tutti, fonda un vero e proprio “teatro della convivialità” ed è all’opera in qualunque spazio sociale in cui avviene la compresenza di più soggetti a scopo di consumo dei pasti, che sia il ristorante o il pranzo di gala borghese; in questi spazi abbiamo infatti la possibilità di vedere il dispiegarsi di uno spazio interazionale codificato e articolato in più livelli.

In primo luogo, esiste uno spazio complessivo in cui tutti i soggetti sono in relazione gli uni con gli altri in funzione del loro ruolo sociale (clienti, ospiti, padroni di casa, *maîtres*, camerieri, lacchè, cuochi). In questo caso le interazioni seguono schemi sistematicamente organizzati – o se ne distaccano, ma rendendo evidente in questo caso l’inosservanza che viene riconosciuta e spesso sanzionata come “maleducazione” –, codificati in un “saper fare” e un “saper essere” condizionati dalle regole di comportamento, legate o a un’opportunità sociale (la “buona educazione”) oppure imposte dalla

professione di ciascun attore coinvolto<sup>283</sup>. Essere ospite di un ristorante borghese di inizio '900 o di un *fast food* contemporaneo, essere padroni di casa o invece invitati di una cena *placé*, prevede infatti una serie di prescrizioni comportamentali, che non sono deterministicamente fissate una volta per tutte da ragioni "oggettive" (essere ricchi o poveri, appartenenti a una classe sociale o a un'altra), ma appartengono al ruolo che in quel preciso momento ogni attore viene a ricoprire. Naturalmente, in periodi storici diversi dal nostro, la reversibilità dei ruoli ora possibile – intendiamo ad es. il fatto che si possa essere un giorno cameriere, se questa è la nostra professione, e il giorno dopo clienti di un altro ristorante – era resa molto più difficile da una stratificazione sociale rigida e molto raramente scalabile, soprattutto in ascesa. Tuttavia, quello che vogliamo sottolineare è la natura relazionale e non sostanziale dei ruoli all'interno del "teatro della convivialità". Come afferma Landowski (1997, p. 49)

Dans la mesure où l'analyse structurale permet de remonter aux principes de construction des figures et des pratiques engagées par chacune des parties qui s'affrontent, il devrait alors être possible de rendre compte des modalités précises (de la complémentarité à la contradiction) selon lesquelles les stratégies identitaires des groupes ou des individus en présence, en se répondant les unes aux autres, engendrent cas par cas des configurations intersubjectives spécifiques.

In secondo luogo, all'interno dello spazio complessivo si possono articolare delle ulteriori segmentazioni in cui ogni tipologia sociale di attore crea delle configurazioni interazionali con gli altri attori che appartengono alla stessa tipologia: ospiti tra loro, clienti tra loro, camerieri tra loro. Incassato in quello più generale appare quindi un secondo spazio della convivialità contenuto all'interno del primo, in continua relazione con esso.

All'interno di questi due spazi si disegnano quindi dei rapporti di interrelazione in cui ognuno dei soggetti si costruisce in relazione con l'altro, ma nello stesso tempo viene costruita la scena enunciativa in cui questa relazione si manifesta; in altre parole, le dinamiche interazionali tra i soggetti rispondono a delle ritualità codificate (quelle relative agli spazi o ai tempi sociali in cui si verificano, ad es. il ristorante o la casa borghese, come vedremo nei nostri esempi) ma vanno a ridefinire ogni volta questi stessi spazi e tempi sociali.

### **3. Convivialità ed enunciazione collettiva**

Questa relazione intersoggettiva può essere analizzata anche sotto altri punti di vista. Da una parte essa dà luogo a una produzione di senso che si rivela come un'enunciazione collettiva, i cui confini e le cui articolazioni si possono cogliere solo nel momento stesso dell'interazione. Quanto avviene in ogni incontro funziona attraverso un meccanismo grazie al quale, se è vero che ogni singolo evento si inserisce in una delle possibili situazioni conviviali codificate socialmente (paradigma), – come il banchetto ufficiale, la cena intima, il pranzo familiare, la ricorrenza festiva ecc. ognuna delle quali prevede una

---

<sup>283</sup> Le diverse situazioni conviviali possono essere considerate, riprendendo Eco (1979, p. 80) che utilizza la teorizzazione di Minsky, dei *frames*, cioè delle sceneggiature che servono a rappresentare una situazione stereotipa, in cui ruoli e azioni sono inseriti in sistemi socialmente condivisi.

determinata configurazione intersoggettiva, con ruoli, tempi e spazi prestabiliti, è altrettanto vero che ogni atto concreto (sintagma) ridefinisce nella concretezza dell'interazione tali codificazioni "astratte".

Seguendo il modello della *praxis énonciative*, ciascuna interazione, pur effettuata nel quadro di uno schema sociale proprio della situazione conviviale di riferimento, va ad arricchire lo schema stesso, in un continuo *aller-retour* tra il livello realizzato delle singole occorrenze e quello virtualizzato rappresentato dal repertorio codificato della situazione stessa<sup>284</sup>. Quelle che si vengono a formalizzare sono perciò delle "norme" della situazione conviviale, che consideriamo "quell'insieme di dispositivi sovra-personali che modellano (con gradi vari di coerenza: dall'influenza alla prescrizione) appartenenze, identità e prassi individuali" (Lorusso, 2019, p. 89).

Quella che si viene così a stratificare attraverso una ripetizione di singoli atti è la dimensione rituale della convivialità; quest'ultima inoltre può essere considerata come una micro-porzione dello spazio culturale generale. Secondo Lotman e Uspenskij le culture, formate da testi, spesso si dotano di "testi automodellizzanti" che servono ai membri di quella cultura per "l'autoconoscenza e l'autodecifrazione dei testi di tale cultura" (1975, pp. 72-73). Il repertorio di norme sociali che si autoalimentano attraverso la prassi dei soggetti che vivono nelle singole situazioni conviviali, vanno a costituire quella categoria particolare di discorso che è il "galateo delle buone maniere"<sup>285</sup>.

#### **4. Il banchetto di inizio Ottocento nel *Manuel des Amphitryons***

Il testo che analizzeremo, il *Manuel des Amphitryons* di Grimod de La Reynière, pubblicato per la prima volta nel 1808 e ristampato di recente (Grimod de La Reynière, 2014), appartiene a questa letteratura "delle buone maniere". E' l'opera di uno dei primi gastronomi della storia, rampollo di un ricco esattore delle tasse, vissuto in Francia tra il 1758 e il 1837<sup>286</sup>. Grimod è stato quindi testimone diretto degli usi e costumi della ricca società nobiliare e borghese parigina, prima, durante e dopo la Rivoluzione, nonché autore de *L'almanach des gourmands*, un'opera apparsa annualmente tra il 1803 e il 1812 (con l'eccezione del 1809), una "guida sicura nella valutazione culinaria che fa conoscere i giudizi del 'Jury di degustazione' creato da Grimod stesso nel 1803" (Bonnet, 2014 : 8).

Questo testo può essere considerato a pieno titolo un testo automodellizzante – "un potente mezzo di 'preregolazione' della cultura, che le conferisce unità sistematica e determina per molti versi le sue qualità in quanto serbatoio d'informazione" (Lotman e Uspenskij, 1975, p. 73) – riferito a una particolare porzione dello spazio culturale della Francia durante l'Impero Napoleonico, quello rappresentato dal *grand monde*, il *milieu* nobile e alto borghese dell'inizio dell'Ottocento. Infatti, esso appartenendo alla manualistica si pone come modello da seguire prescrivendo, all'interno dello spazio culturale di riferimento (appunto quello della convivialità della classe agiata), una serie di regole e al contempo descrivendo le caratteristiche stesse di questo spazio.

In questo particolare frame sociale la convivialità si manifesta non solo come rito interazionale, ma assume una forte componente spettacolare. La preparazione e la presentazione del cibo sono infatti performance dotate di un potenziale spettacolare, come dimostrano i celeberrimi esempi a metà tra l'arte

---

284 Sulla *praxis énonciative* cf. Fontanille (1996).

285 Per un approfondimento storico e sociologico del tema delle buone maniere e del galateo cf. Bertelli, Crifò (1985), Burke (1993), Elias (2009).

286 Sulla vita di Grimod cf. Rival (2007).

figurativa e il teatro, tipiche dei banchetti dell'antica Roma così come tramandati da Petronio nel *Satyricon*<sup>287</sup>, o di quelli altrettanto sontuosi organizzati dal cuoco di corte Vatel nella Francia del Re Sole. Il potenziale spettacolare di questi banchetti, vere e proprie esibizioni di ricchezza e abilità gastronomica, si può apprezzare anche da come essi sono diventati oggetto di una messa in scena – in una moltiplicazione dei dispositivi spettacolari – in celebri film<sup>288</sup>.

A costituire la dimensione spettacolare del banchetto è l'intreccio tra due dimensioni di visibilità: una che potremmo definire "intrinseca" (la presentazione del cibo che può arrivare a vette di raffinatezza e complessità estetica come nei casi appena ricordati dei banchetti di corte nell'Europa tra XVI e XVII secolo) e una che chiameremo "estrinseca" (i commensali e gli altri attori del convivio – cuochi e camerieri in primo luogo – che si mettono essi stessi al centro della scena) come dimostrano esempi che vanno dai *cooking show* televisivi a quelli appena citati relativi ai film dedicati alla gastronomia<sup>289</sup>.

### **5. I contenuti del Manuel des Amphitryons**

Il *Manuel* ha un lungo sottotitolo secondo le consuetudini dell'epoca: "Contenant un traité de la dissection des viandes à la table, la nomenclature des menus les plus nouveaux pour chaque saison, et des éléments de politesse gourmande".

In questo paratesto vengono condensati i contenuti del volume che consistono in una serie di istruzioni d'uso<sup>290</sup> – il trattato di dissezione delle carni –, in una ricca esemplificazione dei menù più "alla moda" di quell'epoca e alla fine un vero e proprio galateo.

Dal punto di vista delle competenze che mobilitano, la prima parte è destinata a fornire un "saper fare" prasseologico al lettore, la seconda più generalmente un "sapere" cognitivo, mentre la terza si incarica di trasformare il lettore in modo più propriamente esistenziale, indicandogli un "saper essere".

Nella prima parte dedicata alla dissezione della carne, si illustrano infatti con dovizia di particolari le caratteristiche dei più diversi tipi di carne disponibili al *gourmand* del tempo, elencandone origini, qualità organolettiche e soprattutto si insegnano le tecniche più adatte ad operare sul corpo dell'animale per ottenere i tagli più adatti alle varie preparazioni. Da queste premesse discende un tipo di argomentazione di carattere programmatico: per ottenere il giusto taglio di carne il soggetto "deve" operare in un certo modo.

Riprendiamo in questo caso il modello teorico elaborato da Eric Landowski (2010), secondo cui la modalità interazionale della "programmazione" è quella che presiede a una modalità di trasformazione della realtà di tipo "operatorio": "operare, è agire dall'esterno (generalmente esercitando una forza) sulla localizzazione, la forma, la composizione o lo stato di un oggetto" (Landowski, 2010, p. 20). In questo senso la "programmazione presiede in primo luogo alle attività di tipo tecnologico concernenti i nostri rapporti con le cose" (*ibid.*). Tuttavia, nonostante l'apparente riferimento delle istruzioni d'uso contenute in queste pagine a questa tipologia di discorso, più che entrare nel dettaglio del tipo di azione pragmatica che deve essere svolta per ottenere il risultato voluto, le istruzioni relative alla dissezione della carne si affidano spesso a una sorta di auspicio che l'enunciario-operatore si

---

287 Sulla dimensione semiotica del banchetto di Trimalcione cf. L.R.M. Iorio, (2006).

288 *Vatel* (2000) e *Fellini Satyricon* (1969).

289 Sui *cooking show* cf. Marrone (2016).

290 Una riflessione semiotica sulle pratiche e le istruzioni d'uso si trova in Fabbri (2005).

comporti nella dissezione con abilità, con destrezza, con velocità, e che quindi operi in modo appropriato e opportuno. Quando ad esempio descrive il modo di sezionare la testa di vitello, nel *Manuel* si afferma:

On sert les yeux avec la cuillère ; on coupe proprement les bajoues, les tempes et les oreilles ; on ne porte jamais le couteau dans la cervelle. Ce service doit être fait avec une grande dextérité et une grande promptitude, car la tête de veau veut être mangée très chaude. (p. 37)

Come si vede dall'uso dell'avverbio di modo *proprement* o dai complementi sempre di modo *avec une grande dextérité et une grande promptitude*, il “far essere” tipico della modalità discorsiva della programmazione, lascia il posto ad un “far fare” legato alla manipolazione modale dell'enunciario. Come afferma Fabbri che riprende l'argomentazione di Zinna (2002):

[...] dobbiamo pensare agli oggetti come a testi interattivi in cui l'autore-enunciario e il lettore enunciario debbono essere sostituiti dai concetti di programmatore-enunciario e utilizzatore-enunciario. Non si tratta [...] soltanto di due strategie cognitive costruite dal testo ma di due vere strategie narrative e prasseologiche. [...] Il fare di chi utilizza non è solo inferenziale e cognitivo ma è anche pragmatico e va a tentoni. (Fabbri, 2005, p. 3)

## 6. La “nomenclature des menus les plus nouveaux pour chaque saison”

Nella seconda parte del *Manuel* – non senza un certo stupore del lettore contemporaneo – si riportano alcuni esempi di menu relativi alle diverse stagioni e adatti a banchetti più o meno numerosi – da 15 a 40 a addirittura 60 coperti –: ad esempio un menu primaverile per 60 coperti prevede sei “potages”, ventiquattro “entrées”, sei “relevés de potages”, sei “grosses pièces froides”, otto “plat de Rot” e per chiudere ventiquattro “entremets”, per un totale di ben settantaquattro portate. A proposito dell'apparente ipertrofia dei menu, val la pena però ricordare che fino all'inizio dell'Ottocento era invalso il cosiddetto *grand service* che

si svolgeva in tre atti. Il primo comprendeva tutti i piatti, dalle minestre agli arrostiti, compresi gli *hors-d'oeuvre*. Tutto era disposto sulla tavola sotto campana e, se necessario, appoggiato su fornelli prima dell'ingresso dei commensali in sala [...]. Questi non potevano approfittare che delle preparazioni disposte vicino a loro, e i pezzi di cui il padrone di casa li serviva dopo averli tagliati di persona giungevano freddi nei piatti. Il secondo servizio comprendeva ciò che era indicato nel menu a partire dagli arrostiti e dalle carni fredde fino alle verdure e all'ultimo degli *entremets* dolci [...]. Il terzo e ultimo servizio riuniva *pièces montées*, dolci, *petits fours* e gelati, vale a dire il dessert. (Rival, 2006, p. 163)

La conseguenza di una tale strutturazione del servizio (diversa da quella cosiddetta “alla russa” che prevede invece una successione di una portata alla volta e che si sarebbe affermata alcuni decenni dopo) è che non tutti i piatti presentati sono accessibili a tutti i commensali e che le corrette temperature di servizio non vengono rispettate. Queste due diverse modalità di servizio ci mostrano una dimensione importante dello svolgimento del banchetto, quella temporale: il convivio è una situazione in cui i ritmi

di interazione sociale sono intrecciati strettamente con quelli del servizio delle pietanze che può essere sincronico come nel caso del *grand service* o diacronico come nel caso del “servizio alla russa”. Una conseguenza immediata della prima modalità è quella di permettere la magnificazione della dimensione spettacolare: infatti nel momento in cui decine di portate sono contemporaneamente presenti sulla tavola, insieme al vasellame prezioso, i calici di cristallo, decorazioni floreali, candelabri, il colpo d’occhio per il commensale è senza dubbio straordinario. La seconda modalità, invece, mette al centro dell’attenzione la dimensione più propriamente organolettica delle portate, in quanto consente di portarle in tavola alla giusta temperatura e di far degustare ogni portata a ogni commensale, evitando la dispersione dell’attenzione su troppe portate in contemporanea.

Questa seconda parte del *Manuel* si incarica quindi di fornire soprattutto informazioni (come dicevamo un sapere cognitivo) relative alla corretta composizione dei menu ad uso di un lettore-modello ben definito. E’ evidente che l’utilità di un tale capitolo non può che evidenziare come il *Manuel* si ponga in un rapporto dialogico e dialettico con quest’ultimo, membro di un gruppo sociale ben definito (la classe agiata parigina) e ancora più precisamente costruito come un *gourmand*, termine che non traduciamo poiché riferito a una figura che mette insieme competenze gastronomiche, un’innata ghiottoneria e soprattutto il possesso della “grande arte del saper vivere” (Grimod de la Reynière, 2014, p. 21).

Si tratta di una categoria di persone sopravvissute al rovesciamento drammatico delle usanze e delle gerarchie sociali causato dalla Rivoluzione, tempo che l’autore del manuale vede come l’interruzione di una gloriosa evoluzione dei costumi (“le grand art du savoir vivre, qui avait été près de trois siècles à se perfectionner”) (*ibid.*).

A questo enunciatario collettivo ci si rivolge con una modalità di interlocuzione che oscilla dal registro della “programmazione”, (istruzioni d’uso precise su come agire nei diversi contesti, in cui non viene lasciato spazio a possibili interpretazioni personali) a una più sottile “manipolazione”, che, “è sempre in qualche misura intromettersi nella ‘vita interiore’ dell’altro, è cercare (generalmente attraverso la persuasione) di influire sui motivi che un altro soggetto può avere per agire in un senso determinato” (Landowski, 2010, p. 20).

Si passa dunque, come abbiamo visto, da un “tu” da “programmare”, rendendolo edotto di pratiche – la dissezione della carne – o illustrandogli i menu più adatti a stagioni o situazioni diverse, a un “noi” virtuale in cui l’enunciatore ingloba il lettore nella propria sfera di appartenenza alla comunità dei *gourmand* degni di questo nome. E ci accorgiamo di questo continuo slittamento da “programmazione” a “manipolazione” quando anche nel caso più apparentemente didascalico come quello dell’elencazione dei menu, si apre lo spazio alla discussione di quelli che vengono presentati in più riprese come specie di “dogmi” del saper vivere. Facciamo riferimento ad esempio alla nota riguardante la scelta che spetta all’anfitrione sull’opportunità o meno di comunicare il menu della cena ai convitati, questione che “a souvent été agitée parmi les gens du monde” (Grimod de la Reynière, 2014, p. 112). In questo caso, se si comunica in anticipo il menu il rischio è che gli invitati “règlent leur appétit sur la nature des mets, ce qui paralyse le service et le fait languir” (*ibid.*). L’alternativa, mantenendo segreto il menu è che gli ospiti si dedichino con troppo entusiasmo alle *entree*s, trascurando i piatti successivi per mancanza di appetito. La risposta di Grimod ancora una volta si fonda sulla condivisione



con il lettore di un principio base della gourmandise: il menu deve restare segreto, perché “un vrai gourmand a toujours de l'appétit de reste au service des bons morceaux” (*ibid.*).

### 7. La “*politesse gourmande*”

Le prime due parti del *Manuel*, pur rivolgendosi a un lettore *gourmand* – non solo quindi competente ma anche riconosciuto come membro complice del Bel Mondo – sono, nonostante alcune eccezioni che abbiamo sottolineato, soprattutto didascaliche e illustrative (come detto prima modalizzano l'enunciatorio in termini di “sapere” e “saper fare”).

La terza invece si incarica di un compito diverso, cioè di mettere nero su bianco il codice di corretto comportamento tanto dell'anfitrione che dei suoi ospiti. Si tratta di un vero testo automodellante, in quanto non indica soltanto cosa si deve o non si deve fare quando si invita o si è ospiti di una cena, ma si incarica di definire un modello di azione dell'uomo di mondo, che diventi anche un modo di “essere”: *l'homme du monde* sa muoversi con disinvoltura e appropriatezza in questo contesto ed è (deve essere) dotato di quella che l'autore chiama *politesse gourmande*.

Si tratta di un concetto che va ben oltre il regime di “programmazione”, in cui un soggetto “opera” su un altro soggetto (in questo caso il lettore aspirante *gourmand*) programmandone l'azione attraverso un set di regole; ma non si tratta nemmeno del regime della “manipolazione” in cui si agisce sul soggetto da istruire attraverso un “far fare” determinate cose e un “non far fare” altre. Infatti, quello che invece viene da subito specificato è che la *politesse gourmande* non può che derivare da un “saper essere”, dall'assunzione di uno statuto esistenziale peculiare: per arrivare ad esso, oltre alle regole pragmatiche che il manuale fornisce, c'è bisogno anche di una trasformazione che potremmo definire “esistenziale”, che porti quindi a “far essere” il lettore in un modo diverso. Questo punto di vista viene esplicitato in modo molto chiaro nel primo paragrafo di questa terza parte del manuale, quando Grimod afferma che:

Nous sommes loin de prétendre chercher à donner ici des leçons de politesse ; ce grand art s'apprend beaucoup plus sûrement par la pratique que par la théorie, et les gens qui vivent dans le grand monde y sont beaucoup plus experts que les hommes de Lettres: l'habitude d'une vie laborieuse et sédentaire rend ceux-ci trop souvent étrangers à la connaissance de la plupart de ces formes, dont les gens du monde font leur principale étude. Mais les usages qui tiennent à l'art manducatoire forment un code de politesse qui ne doit pas être confondu avec le premier, quoiqu'il en fasse partie. (Grimod de la Reynière, 2014, p. 201)

Qui troviamo l'affermazione di un principio che sembrerebbe contraddittorio rispetto all'obiettivo, tipico di un manuale, di “insegnare” delle tecniche da utilizzare per raggiungere un determinato scopo (in questo caso, il sapersi comportare adeguatamente nel *grand monde*): infatti in questo passo si afferma che quello che viene insegnato, non rileva solo di una tecnica. Si tratta di una “materia” che si può imparare soprattutto dalla pratica, che altro non è se non la partecipazione ai banchetti e quindi implicitamente l'appartenenza a una classe sociale che sia avvezza a tale consuetudine – cosa che rende difficile considerare veramente “educato” chi, come gli uomini di lettere è abituato soprattutto allo studio teorico, ma soprattutto non è appartenente alla classe agiata. Semioticamente il discorso della programmazione, quello che sembra definire in primo luogo il genere della manualistica,

sembra quindi non essere sufficiente a garantire la trasmissione di un “sapere essere” così come non è sufficiente nemmeno un discorso di manipolazione del soggetto discendente. Il regime di interazione che meglio sembra descrivere come viene affrontata la trasmissione della *politesse gourmande* sembra essere quello dell’“aggiustamento”, cioè quel regime che “non consiste né nell’adattarsi unilateralmente a un altro attore né, al contrario, nel portare l’altro a piegarsi al proprio volere” (Landowski, 2010, p. 45). Infatti, nel regime dell’aggiustamento

la maniera in cui un attore ne influenza un altro passa per tutt’altre vie: non più attraverso la comunicazione di oggetti autonomi – messaggi, simulacri, valori modali o oggetti di valore – aventi la funzione di discorsi persuasivi, o dissuasivi, nel quadro di una logica della “giunzione”, ma attraverso il contatto (“contagioso”) – che implica una problematica dell’unione. (Landowski, 2010, p. 47)

La frequentazione del mondo (*le grand monde*) che sola può garantire la corretta acquisizione della *politesse gourmande*, è infatti pratica che consiste nello stare in presenza di altri *hommes du monde* e acquisirne, per così dire, in maniera “osmotica” i comportamenti più adeguati, aggiustandosi costantemente gli uni agli altri.

Ma subito dopo Grimod aggiunge che

Les règles de ce code nous ont paru tellement variables et tellement incertaines, que chacun le pratique à sa manière, ce qui expose les vrais gourmands à des inconvénients notables, et cause souvent un grand préjudice à leur appétit. Ramener ces règles à une base uniforme ; choisir dans cette diversité d’usages ceux que les bons esprits regardent comme les meilleurs ; donner quelques instructions faciles à pratiquer ; mettre dans un rapport plus direct les amphitryons et les convives ; en un mot, faciliter de tout notre pouvoir la pratique du grand art du savoir vivre, en levant les ambiguïtés qui intimidaient l’appétit des uns, en paralysant la munificence des autres. (Grimod de la Reynière, 2014, p. 201)

Da qui discende una conferma a quanto avevamo già ipotizzato in precedenza: una caratteristica dell’interazione conviviale e della sua regolazione intersoggettiva è quella di essere una forma di vita che funziona secondo il meccanismo della *praxis énonciative*, in cui il sistema di regole (dimensione paradigmatica, virtualizzata) si alimenta e si ridisegna continuamente attraverso il realizzarsi concreto di ogni interazione (dimensione sintagmatica, attualizzata).

Tuttavia, pur riconoscendo come le regole del saper vivere conviviale siano da apprendere “sul campo”, attraverso una forma di aggiustamento tra i soggetti, si afferma comunque il principio che debba comunque esistere “una base uniforme”, un baricentro di *politesse gourmande* da cui promanare una serie di regole auree che chi aspira al giusto ruolo in società dovrà rispettare.

## **8. L’homme du monde**

Ma chi è questo *gourmand*, questo *homme du monde* che è allo stesso tempo l’enunciatore del *Manuel* e il suo enunciatario? Si tratta di una posizione che ha molte corrispondenze con quella ipotizzata da Eric Landowski in *Presences de l’autre* nel capitolo sulle forme di vita, quando nel

disegnare “une problématique des relations intersubjectives vécues, à saisir à travers un ensemble de discours et de pratiques empiriquement observables” (Landowski, 1997, p. 45), parte identificando un “point de repère auquel rapporter les unités dont nous voulons apprécier la mobilité” (*ibid.*, p. 52). Questa figura che occupa uno spazio che funge da baricentro a partire dal quale si collocano le traiettorie percorse dalle quattro altre figure che Landowski descrive (dandy, camaleonte, orso e snob), è proprio quella evocata da Grimod de La Reynière, quella dell'*homme du monde*. Esso è definito come

un individu qui se caractérise essentiellement par son sens de l'*adéquation* : il sait offrir à chaque instant les marques d'une parfaite adhésion aux normes de son groupe d'appartenance. [...] On pourrait presque se demander si, plutôt qu'il ne se plie aux usages, ce n'est pas lui en réalité, qui les invente et qui donne le ton en fournissant par ses comportements, ses “bonnes manières”, son constant à-propos dans le discours et la tenue. (*Ibid.*)

Nel *Manuel des Amphitryons* si viene per l'appunto a costituire come destinante e al tempo stesso modello da fornire all'enunciatario, *l'homme du monde*, un attante che sa riconoscere infallibilmente il comportamento adeguato, e che pur essendo definito lessicalmente come attante singolare, corrisponde in realtà a un attante collettivo. A partire da questo *point de repère* si attua un'aspettualizzazione attoriale che si incarica di creare una sorta di mappa di appartenenza in cui solo una piccola selezionata coorte di chi segue le regole e allo stesso tempo conosce il *savoir vivre* caratterizzato dalla *politesse gourmande* si può dichiarare appartenente al *grand monde*, mentre tutti gli ne restano fuori, chi a maggiore, chi a minore distanza: parafrasando una massima di Greimas si può affermare che *hors du monde, point de salut!*

Essendo il *Manuel* un testo appartenente a un particolare genere discorsivo, improntato a fornire modelli di azione (con Landowski abbiamo detto un discorso della “programmazione”), esso non fotografa però una suddivisione sociale, in cui i ruoli sono fissati una volta per tutti, ma ha la funzione di rendere dinamico il modello: infatti funziona come discorso di trasformazione del lettore che potrà, applicando le norme in esso contenute, acquisire un “saper fare” in grado di diventare un “saper essere”, cioè di trasformarne anche il proprio statuto esistenziale, aiutandolo quindi a percorrere lo spazio sociale, dai margini fino al centro del *Monde*.

Quello che delinea è quindi un percorso che da una posizione marginale mira a portare l'enunciatario ad entrare nello spazio occupato dalla figura posizionata al centro del modello analitico, quello appunto dell'*homme du monde*, compiendo una parabola simile a quella evocata da Landowski riguardo allo *snob* (*ibid.*, p. 54). Il compito che si attribuisce Grimod de La Reynière è quello quindi di fornire regole di buon comportamento conviviale, tanto più necessarie al momento in cui scrive (1808) perché la Francia è uscita da uno sconvolgimento epocale, quello della Rivoluzione Francese, che ha bloccato il progresso nell'arte alimentare e conviviale, rischiando “si le règne des Vandales eut duré plus longtemps, on aurait perdu jusqu'à la recette des fricassées de poulet” (Grimod de la Reynière, 2014, p. 19).

Il compito che si propone il *Manuel* è quindi non solo da vedersi in un presente sincronico, in cui rimettere al centro ideale delle relazioni intersoggettive, una figura tipo di *homme du monde*, ma

riallacciare il “saper essere” del presente con quello del periodo pre-rivoluzionario, ricucendo una discontinuità netta, quale quella apportata da quei “temps désastreux, où deux onces d’un pain noir et malsain formaient presque toute la nourriture des bons habitants de Paris” (Grimod de la Reynière, 2014, p. 20).

Infatti, per quanto al momento della stesura del *Manuel*, la situazione a Parigi sia nettamente cambiata grazie al ritorno degli approvvigionamenti di primizie e la riapertura delle botteghe più prelibate, la drammatica cesura della Rivoluzione ha creato un rimescolamento sociale che ha rischiato di distruggere il *grand monde* e le sue regole. Il saper vivere, dote e qualità fondamentale dell’*homme du monde*, appare quindi, un po’ paradossalmente, un “saper essere” e insieme un “saper fare” che sembrano essere un suo patrimonio innato, ma entrambi sono ugualmente determinati dai tempi in cui lo stesso *homme du monde* si trova a vivere perché

Il serait donc injuste de prétendre ramener les amphitryons et les convives actuels à tout ce qui se pratiquait il y a trente ans ; mais prenant dans les deux époques ce qu’elles nous paraîtront offrir de meilleur, de plus sensé, de plus favorable enfin aux progrès de l’art gourmand, nous en composerons une suite de préceptes, qu’il nous sera d’autant plus doux de voir mettre en pratique, que l’amour de l’art est le seul motif qui nous détermine à les publier. (*Ibid.*, p. 202)

## 9. Regole e tecniche

Entriamo ora più nel dettaglio e vediamo più in concreto quali sono alcune delle aree di comportamento che vengono messe al centro della *politesse gourmande*.

In primo luogo la competenza tecnica: come abbiamo visto la prima parte del testo è dedicata alle tecniche di “dissezione della carne”, perché “on peut comparer un amphitryon qui ne sait ni découper ni servir, au possesseur d’une belle bibliothèque qui ne saurait pas lire” (*ibid.*, p. 27) Sembrerebbe essere un tema che non rileva direttamente della convivialità, bensì piuttosto della preparazione del cibo; in realtà si tratta di una delle componenti del banchetto signorile, fino a prima della Rivoluzione appannaggio di una figura specializzata come lo scalco (*écuyer*), capace di maneggiare con destrezza coltelli di varie dimensioni per suddividere nel modo migliore il pezzo di carne portato in tavola. La sua abilità rileva quindi di una dimensione spettacolare e se un gentiluomo arriva a padroneggiarla degnamente può svolgerla anche se si trova al banchetto non come anfitrione ma come invitato (“un homme qui sait bien découper et bien servir, [...] est recherché de préférence à bien d’autres dans beaucoup de maisons”) (*ibid.*, p. 30).<sup>291</sup>

Già in questa prima parte è possibile quindi vedere come, avevamo anticipato, la dimensione della convivialità del banchetto borghese e nobile è permeata di una fortissima componente spettacolare, di messa in scena del Sé e di osservazione dell’Altro, ognuno incaricato di svolgere un ruolo la cui soddisfazione più che dal godimento di quanto mangiato o bevuto, o della conversazione che vi si è potuta intrattenere con gli altri partecipanti, sembra nascere dall’aver partecipato al rito sociale *comme il faut*: “ce n’est pas le tout d’être doué d’un excellent appétit lorsqu’on s’assoit à la table d’un amphitryon

---

291 Un’interessante riflessione dedicata proprio alla pratica della macellazione a partire da un esempio – quello del macellaio cinese Ding – riportato da François Jullien (2005) è contenuta in Landowski (2009).

de première classe, il faut encore connaître et pratiquer les us et costumes de civilité gourmande, et ce n'est pas une petite affaire" (*ibid*, p. 209).

Contravvenire a queste regole significa inderogabilmente perdere il diritto ad essere parte del bel mondo ammesso ai banchetti più sofisticati, perché quella che potremmo definire la "la competenza conviviale" diventa un fatto non più legato all'evenemenzialità del singolo banchetto, ma una componente della vita sociale dell'*homme du monde*, anzi probabilmente la più importante tra quelle che distinguono i partecipanti al *grand monde*.

E se il banchetto è quindi messa in scena continua, teatro della convivialità, come lo avevamo definito all'inizio, ad opera di anfitrioni e invitati, ricordiamo un aneddoto legato alla biografia di Grimod, in cui la messa in scena "teatrale" del banchetto, assume anche una dimensione realmente pubblica, aperta alla cittadinanza. Ci riferiamo a un episodio molto conosciuto nella Parigi pre-rivoluzionaria, il cui protagonista è lo stesso Grimod de la Reynière che nel 1783 organizza un banchetto divenuto celeberrimo, i cui biglietti di invito erano ricalcati su degli annunci mortuari ed era stata prevista "une galerie avait été prévue pour les spectateurs qui voudraient jouir du coup d'œil de la fête. Le roi lui-même, curieux de cet événement singulier, voulut qu'on lui montre un des billets d'invitation" (Bonnet, 2014, p. 7)<sup>292</sup>.

L'altra competenza che emerge come fondamentale nel costituire la *politesse gourmande* è, come avevamo già anticipato, quella relativa al "saper essere", cioè l'adesione a un modello di comportamento che è allo stesso tempo formalizzato e codificato, ma anche in qualche misura innato.

Grimod de La Reynière affronta nell'ultima parte del suo *Manuel* questo tema ed oscilla, come abbiamo già in parte visto, tra un intento normativo (in termini semiotici "programmatorio") e la considerazione che ogni regola si fonda poi al di là della lettera, sull'adeguamento o ancora meglio l'aggiustamento a quello che potremmo chiamare con Landowski uno "stile di vita", cioè "des projets de vie *mis en acte*, et pour cela d'abord choisis sur la base d'une intentionnalité, articulée ou diffuse, qui les fonde, et qu'en retour ils manifestent, apprenant ainsi aux sujets, à travers leur faire et leur devenir, ce qu'ils 'sont'". (Landowski, 1997, p. 58).

Lo stile di vita della *politesse gourmande* è retto in primo luogo dall'individuazione di un regime di comportamento improntato alla "moderazione", cioè a una riduzione degli eccessi che potrebbero travolgere l'anfitrione e gli ospiti, sia perché stimolati dal cibo o soprattutto dal vino. L'*homme du monde* essendo il baricentro ideale dello spazio sociale della *civilité gourmande* sa controllare istinti ed eccessi passionali e corporei che potrebbero minare quello che sembra importare di più: il sereno svolgimento del banchetto. A questo fine è importante che regni la moderazione anche nell'interazione sociale: vanno evitati accuratamente conflitti, pettegolezzi, maldicenze che durante il convivio potrebbero creare un clima di tensione che, anche in questo caso, andrebbe a nuocere inevitabilmente sull'ordinata consumazione del pasto e soprattutto sull'adeguata valutazione delle qualità organolettiche delle portate.

Proprio per ridurre al minimo gli inconvenienti che potrebbero turbare il banchetto meglio perciò predisporre una serie di regole, spesso anche rigidissime, perché, essendo lo stile di vita al quale l'uomo di mondo aspira, una sorta di obiettivo ideale, bisogna premunirsi per evitare spiacevoli equivoci.

---

292 Un'ampia descrizione di questo banchetto cf. Rival (2006, pp. 53-60).

Interessante in questo senso, la codificazione del momento fondativo del convivio: quello dell'invito. Si tratta di un passaggio fondamentale nell'organizzazione del banchetto, momento che deve essere vissuto con piena responsabilità sia da parte dell'anfitrione che degli invitati. Il primo ha l'obbligo di far avere per iscritto l'invito almeno tre giorni prima assicurandosi che sia consegnato in mani affidabili agli invitati. A sua volta l'invitato ha l'obbligo sociale (ma vedremo, in qualche modo anche legale) di dare risposta entro 24 ore dalla ricezione dell'invito. Altrimenti "si l'invité laisse écouler plus de vingt-quatre heures avant de répondre, son silence est pris acceptation, et il encourt les peines qui dérivent d'un manque de parole, s'il ne se rend point au jour et à l'heure indiqués" (Grimod de la Reynière, 2014, p. 204); queste regole e le relative sanzioni in caso di inadempienza saranno punite con una multa pecuniaria ma soprattutto provocheranno punizione più grave e temuta, quella inflitta dal "tribunale" della reputazione della *civilité gourmande*, che colpirà con l'esclusione dallo spazio sociale il colpevole:

Ces peines, dans les maisons bien réglées, consistent en 500 francs d'amende, et en la privation de toute espèce d'invitation gourmande pendant trois ans. C'est une espèce de mort civile, et cependant la moindre punition que l'on puisse infliger à un homme dont le silence ou le manquement de lui suffisent pour paralyser un repas ; entraîner un amphitryon dans des dépenses inutiles, et qui deviennent une offense très grave, contre ce même amphitryon et contre toute sa société. (*Ibid.*)

E' evidente quindi che essere *homme du monde*, non è solo comportarsi secondo un determinato stile di vita – la *politesse gourmande* – durante il banchetto, ma viverlo come momento fondamentale della propria socialità. E infatti trasgredirne le regole significa allontanarsi dal *monde*: "C'est dans le principes gourmands le comble de l'impolitesse" (*ibid.*).

Le uniche scuse accettate sono

une maladie grave, l'incarcération, ou la mort, sont les seules excuses recevables ; encore faut-il que le certificat du médecin, l'écrou, ou l'acte mortuaire soient signifiés à l'amphitryon dans les formes légales, autrement l'amende est encourue de plein droit et les héritiers de l'invité (en cas de décès) en sont passibles. (*Ibid.*)

Stessi doveri a parti inverse: nulla può dispensare l'anfitrione dall'offrire il pasto (e se anche dovesse morire, un amico può offrire il pasto al suo posto a patto che, naturalmente, il defunto abbia attraverso un lascito provveduto alle spese).

Tuttavia, la partecipazione è condizione necessaria ma non sufficiente per l'invitato: egli deve presentarsi a tutti i costi, ma deve anche essere

muni d'un appétit proportionné à la réputation dont jouit la table de celui-ci, et dans les dispositions d'estomac, de cœur et d'esprit, nécessaires pour contribuer à l'entière consommation, au charme et à l'agrément d'un festin. (*Ibid.*)

Come si vede dunque un invito è una cosa seria, che impegna il singolo a tutti i livelli, cognitivo, legale, passionale, corporeo, e che crea degli obblighi sociali. Un vero e proprio rito o cerimonia alla quale ognuno è tenuto a dare il proprio meglio.

Un'altra dimensione che il *Manuel* ha l'ambizione di regolare è quella temporale. Anche in questo caso il rigore delle regole viene ribadito a proposito dell'orario di inizio del banchetto:

Il est essentiel de se mettre à table à la minute indiquée. L'on n'attendra personne et même l'on fera bien de tenir la porte fermée aux survenants, pour ne point troubler l'ordre du service, que rien ne dérange davantage que ces interventions intempestives. (*Ibid.*, p. 205)

Nonostante il fervore programmatico, tuttavia lo stesso autore deve riconoscere che vi sono delle usanze locali: "il faut se souvenir que dans la manière de déterminer l'heure à Paris, quatre heures signifient cinq ; quatre heures précises, quatre heures et demie ; et quatre heures très précises, quatre heures" (*ibid.*).

Tutto dovrebbe essere regolato, anche l'attesa, che cosa offrire (un *vermout*), mettere a disposizione giornali e riviste che permettano di superare l'imbarazzo qualora gli invitati non si conoscano prima: e fondamentale poi è il momento in cui trovare il momento di presentare gli ospiti gli uni agli altri.

Come si vede, è costante la tensione tra l'ambizione programmatica - che cerca di fissare ogni comportamento e ridurre al minimo le possibili infrazioni - e il riconoscimento di una flessibilità che rileva di un aggiustamento, in cui sta alla sensibilità dell'*homme du monde* il sapersi regolare. E proprio all'anfitrione sembra essere attribuito il ruolo di attivatore di una socialità - *politesse gourmande* - che non può essere insegnata, ma può essere affidata solo alla sensibilità sociale dell'individuo che deve trovare il modo di "aggiustarsi" agli ospiti che ha invitato e di indovinarne gusti, interessi, predisposizioni in modo da tessere fili invisibili che sostengano la convivialità.

La stessa sapienza sarà necessaria quando dovrà scegliere la posizione a tavola degli invitati, soluzione ampiamente consigliata per evitare discussioni o ritardi nell'accomodarsi. Ma naturalmente la scelta dei posti è una delle più delicate e andrà meditata con attenzione, in quanto dall'alchimia relazionale che scatterà o meno tra gli invitati dipenderà gran parte del successo del convivio.

Se queste sono le regole dell'anfitrione, altrettante deve seguirne l'invitato che non deve solo essere dotato di un eccellente appetito ma deve conoscere e praticare gli usi e costumi della civiltà *gourmande*, ragion per cui

Cette étude est indispensable, sous peine de passer pour un Huron, et de faire rougir l'amphitryon, qui regarderait l'oubli de ces pratiques comme une insulte, et qui s'en prévaudrait contre le convive comme d'un titre d'exclusion à l'avenir. (*Ibid.*, p. 209)

La prosa immaginifica di Grimod ci mostra un elemento interessante, cioè come l'apprendimento della *politesse gourmande* segna un vero e proprio passaggio da uno stato di natura (selvaggia, priva di educazione e competenze) a uno stato di cultura (caratterizzato da una sovrapposizione di regole e del saper essere tipico dell'*homme du monde*). Infatti, non possiamo dimenticare - e Grimod lo ricorda molto spesso - che quello che si attua nel momento conviviale è un rito sociale che si fonda però sulla

soddisfazione di un bisogno corporale, l'appetito; quello che deve essere sempre equilibrato all'interno del convivio è quindi il rapporto tra dimensione estetica – il gusto – quella propriocettiva – la fame come stimolo corporeo – e quella sociale – l'interazione tra i soggetti.

A caratterizzare l'*homme du monde*, *sub specie* conviviale, è dunque sempre l'appetito senza il quale, come si vede dalla quantità delle portate e dalla loro complessità all'interno dei menu, viene meno il senso stesso della convivialità. Tuttavia, lasciato a sé stesso, svincolato da una attenta regolazione culturale, l'appetito così come la sete (con il conseguente consumo di bevande alcoliche) rischia di portare a quegli eccessi così vituperati, che riporterebbero immediatamente il banchetto dallo stato di cultura a quello di natura, da cui l'*homme du monde* deve necessariamente tenersi lontano.

Il rapporto tra istinto e regolazione culturale subentra anche quando Grimod applaude alla nuova usanza di lasciare a disposizione acqua e vino ordinario degli ospiti, senza quindi attendere che il lacchè lo serva: infatti osserva che “ne peut avoir d'inconvénient parmi les convives honnêtes, parce que les bien nés et bien élevés savent user de tout sans abuser de rien” (*ibid.*, p. 210). La cultura, intesa come adeguamento al sistema di norme che caratterizzano il “saper essere” dell'*homme du monde*, funge quindi come argine necessario a qualsiasi possibile eccesso.

Da qui discendono una serie di prescrizioni su come prendere il cibo dai piatti di portata a come offrire il caffè e i liquori, sempre giocando sulla dialettica tra obblighi e naturale predisposizione all'eleganza e alla misura da parte degli ospiti.

Si conclude con una nota sul gioco di carte che non dovrebbe essere il naturale sbocco della serata, essendo preferibile invece la conversazione (e si adombra che in molte case in realtà si offrano delle cene solo per farsi rimborsare le spese dalle puntate incaute degli ospiti): per i gentiluomini quindi l'arrivo del tavolo da gioco è il segnale della partenza. La vera socialità dell'*homme du monde*, non ha bisogno di espedienti come quello rappresentato dal gioco d'azzardo per esercitarsi, ma si nutre di sé stessa, dell'interazione in quanto tale, rappresentata dalla conversazione.

Nonostante l'ansia prescrittiva fin qui dimostrata, Grimod deve accettare alla fine che non esistono principi invariabili e che appartenere alla *civilité gourmande* è un fatto di sia di “natura” che di “cultura”:

L'usage du monde en apprend là-dessus beaucoup plus que les livres ; et un convive, né poli, bien élevé, et doué de cette aménité de caractère, et de cette souplesse dans les manières, qui sont les qualités qu'on prise le plus dans le grand monde, mais qui n'aurait jamais étudié le *Code de la Politesse Gourmande*, réussira mieux auprès des amphitryons, qu'un autre profondément versé dans la connaissance de ce Code, mais dont l'esprit n'aurait rien de liant ni d'aimable. (*Ibid.*, p. 214)

#### **10. Anfitrioni, invitati e servitori**

Come in ogni dispositivo spettacolare, e abbiamo in precedenza dimostrato quanto il banchetto possa a ben diritto essere considerato tale, è fondamentale il punto di vista che si sceglie per definire i ruoli che i vari attori in gioco svolgono: secondo il *Manuel* gli unici due ruoli degni di interesse nel convivio sono quello dell'anfitrione e quello degli invitati, cioè gli unici attori appartenenti alla classe sociale privilegiata a cui lo stesso Grimod appartiene. Ma non per questo dimentica di dare una serie di



indicazioni relative all'altra categoria presente durante il convivio, quella dei camerieri (i cuochi e tutti gli addetti alla preparazione del pasto sono infatti "dietro le quinte").

Secondo il *Manuel*, la presenza dei servitori in piedi dietro al tavolo sarebbe da evitare, perché "le spectacle de ces mines allongées, et de ces bouches avides, est fait pour paralyser l'appétit du plus intrépide gourmand" (p. 218); ma, conclude, "des considérations de luxe et de vanité l'emporteront toujours sur les véritables intérêts de la gourmandise" (*ibid.*). Anche in questo caso vediamo come la dimensione dell'ostentazione – corollario della dimensione spettacolare della convivialità – entri in una dialettica con la dimensione estetica, anzi propriocettiva: la presenza dei valletti dietro a ciascun commensale risponde alla logica dell'ostentazione del lusso dell'anfitrione (e dell'invitato che può/deve portare il proprio lacchè per servirlo), ma esso può recare nocimento all'appetito del convitato, nel malaugurato caso che gli occhi gli cadano sul viso smagrito e affamato del servitore che come in un supplizio è costretto ad osservare i "padroni" che mangiano ogni ben di Dio (si tratta naturalmente di una nostra considerazione che rileva di una preoccupazione di carattere etico nei confronti della condizione professionale e sociale dei valletti, del tutto aliena al modo di vedere pienamente *ancien régime* di Grimod de La Reynière).

A rendere gradevole il banchetto concorrono tutti i sensi: la vista che tanto è importante nell'apprezzamento dell'opulenza dei piatti e dell'apparecchiatura della tavola, può essere offesa dalla presenza intorno al banchetto di servitori che con il loro aspetto possono influire sulla dimensione sensibile del banchetto stesso, volgondone la valorizzazione da euforica a disforica. Come se non bastasse, Grimod prosegue sul tema dei servitori, osservando che se proprio non si possono evitare (il suo ideale sarebbe un banchetto che, una volta imbandito, escludesse totalmente la presenza della servitù durante il suo svolgimento: "et comme il est devenu impossible de bannir tout à fait les valets de la table, il faut tâcher au moins d'y restreindre leur présence à l'absolu nécessaire" (*ibid.*), essi dovrebbero essere sottoposti a una trasformazione che ne modifichi lo status da soggetti senzienti ad automi funzionanti sul puro regime della programmazione. Come si osserva

Un laquais bien élevé, doit être sourd à table, pour tout ce qui n'est point relatif au service, et il ne doit témoigner par aucun signe extérieur, qu'il écoute et qu'il comprend la conversation. Son attention doit être concentrée sur le besoin que son maître ou ses voisins peuvent avoir de lui. (*Ibid.*, p. 219).

Nel banchetto borghese o nobile di inizio '800 che si svolge in case private, i servitori hanno quindi un ruolo non diverso da quello di un utensile: la loro presenza deve annullarsi dietro la propria funzione. Si tratta di un movimento opposto a quello che avviene nel caso dell'ergonomia intesa in termini semiotici come una modalità di progettazione degli oggetti che "mira a stabilire una convivialità tattile e visiva tra gli utenti umani e gli oggetti che ci circondano" (Fontanille, 1995, p. 52): il design contemporaneo mira a produrre oggetti, utensili che siano sempre più "popolati da simulacri del corpo sensibile del soggetto umano" (Pintori, 2006, p. 25). Nel *Manuel*, al contrario, si procede in senso opposto mirando a spossare il corpo del soggetto-cameriere di ogni sensibilità umana, per trasformarlo in un utensile puro e semplice.

Tutt'altro ruolo avrà invece il cameriere del ristorante borghese, spazio interazionale che – benché apparentemente appannaggio di una classe sociale agiata simile a quella descritta finora – funziona in modo molto differente. In esso infatti l'interazione che vi si svolge ridefinisce i ruoli degli attori in gioco, come ad esempio nel celebre brano del pranzo al ristorante della *Cognizione del dolore* di C. E. Gadda, satira feroce dei riti vacui e autocelebrativi della borghesia lombarda durante il periodo fascista, ben riconoscibile nonostante l'ambientazione del romanzo in un fantomatico Maradagàl, paese sudamericano in cui non è difficile cogliere l'assonanza con la Brianza. In questo brano infatti il cameriere, nella sua ostentata deferenza, che rasenta il servile ossequio, funge da specchio, deformato, ma non per questo meno efficace, dell'opulenza e dell'ego smisurato del cliente borghese.

Pervase da un sottile brivido, le signore.: non appena si sentissero onorare dell'appellativo di signora da simili ossequenti fracs. “Un misto panna-cioccolato per la signora, sissignora!”. Era, dalla nuca ai calcagni, come una staffilata di dolcezza [...]. E anche negli uomini, del resto, il prurito segreto della compiacenza. (Gadda, 2011, p. 136)

Ma il cameriere se da una parte consente al cliente di manifestare il proprio potere e distinzione sociale, dall'altra opera in questo contesto opponendo una resistenza alla supremazia sociale esercitata dal cliente stesso, attraverso una parodizzazione della propria deferenza. Nonostante quest'ultima venga amplificata, fino a diventare quasi grottesca, l'interlocutore, il cliente borghese definito “manichino ossibuchivoro” da Gadda, non se ne riesce nemmeno a rendere conto, preso com'è dal suo narcisismo, impegnato nella “messa in scena” del proprio trionfo conviviale:

“Un taglio limone-seltz per il signore, sissignore! Taglio limone-seltz al signore!”. Il grido meraviglioso, fastosissimo pieno d'ossequio e d'una toccante premura, più inebriante che melode elisia di Bellini, rimbalzava di garzone in garzone, di piastrone in piastrone, locupletando di nuovi sortilegi destrogiri gli ormoni marchionici del committente; finché pervenuto alla dispensa era: “un taglio limone-seltz per quel belinone del 128!”. (*Ibid.*)

Questi due esempi (il servitore “utensile” di Grimod *vs* il cameriere attore consapevole del “teatro della convivialità” di Gadda) ci mostra con chiarezza quanto avevamo postulato all'inizio, cioè come la convivialità sia una dimensione che si costruisce sempre attraverso una reversibilità di ruoli e posizioni, che assumono senso solo se viste nella loro processualità, e non costituisca perciò mai una struttura fissata una volta per tutti: gli effetti di senso che scaturiscono da questa enunciazione collettiva sono ogni volta da valutare singolarmente.

## **Bibliografia**

Bertelli, Sergio et Giuliano Crifò (a cura), *Rituale, cerimoniale, etichetta*, 1985.

Bonnet, Jean-Claude, « Préface », Alexandre Grimod de la Reynière, *Manuel des Amphitryons*, Chartres, Menu Fretin, pp. 7-16, 2014 (1808).

Burke, Peter, *La fabbrica del Re Sole*, Milano, Il saggiaatore, 1993.

Eco, Umberto, *Lector in fabula*, Milano, Bompiani, 1979.

- Elias, Norbert, *La civiltà delle buone maniere. Le trasformazioni dei costumi nel mondo aristocratico occidentale*, Bologna, Il Mulino, 2009.
- Fabbri, Paolo, “Istruzioni e pratiche istruite”, *E/C*, [www.associazionesemiotica.it](http://www.associazionesemiotica.it), 2005.
- Fontanille, Jacques, “Ergonomia e bio-design: note semiotiche”, in Maria Pia Pozzato (a cura), *Estetica e vita quotidiana*, Milano, Lupetti, 1995.  
— “Stile e prassi enunciativa”, *Carte semiotiche. Nuova serie*, pp.11-33, 1996.
- Fontanille, Jacques e Zinna, Alessandro (a cura), *Les objets au quotidien*, Limoges, Pulim, 2002.
- Gadda, Carlo Emilio, *La cognizione del dolore*, Milano, Garzanti, 2011 (1963).
- Grimod de la Reynière, Alexandre, *Manuel des Amphitryons*, Chartres, Menu Fretin, 2014 (1808).
- Iorio, Rita Monica, “La cena Trimalchionis: quando il cibo diventa segno”, in Giovanni Manetti, Paolo Bertetti e Alessandro Prato (a cura), *Semiofood. Comunicazione e cultura del cibo*, Turin, Centro Scientifico Editore, pp. 229-236, 2006.
- Landowski, Eric, *Présences de l'autre*, Paris, PUF, 1997.  
— *Rischiare nelle interazioni*, Milano, Franco Angeli, 2010.
- Lorusso, Anna Maria, “Per una semiotica delle soggettività collettive”, *Rivista Italiana di Filosofia del Linguaggio*, pp. 89-100, 2019.
- Manetti, Giovanni, Bertetti, Paolo e Prato, Alessandro (a cura), *Semiofood. Comunicazione e cultura del cibo*, Turin, Centro Scientifico Editore, pp. 229-236, 2006.
- Marrone, Gianfranco, *Semiotica del gusto*, Milano-Udine, Mimesis, 2016.
- Pintori, Emiliano, “Design delle interfacce. Forme di ibridazione semiotica”, *Ocula*, n° 7, 2006.
- Pozzato, Maria Pia (a cura), *Estetica e vita quotidiana*, Milano, Lupetti, 1995.
- Rival, Ned, *Il buongustaio eccentrico. Vita e opere di A .B. L. Grimod de la Reynière*, Bra, Slow Food, 2006.
- Zinna, Alessandro, « L’objet et ses interfaces », in Jacques Fontanille et Alessandro Zinna (a cura), *Les Objets au quotidien*, Limoges, Pulim, 2005, pp. 161-192, 2005.

Pour citer cet article : Giorgio GRIGNAFFINI. « La *politesse gourmande*: regimi di interazione conviviale nei pranzi di gala della Francia di inizio Ottocento », *Actes Sémiotiques* [En ligne]. 2021, n° 124. Disponible sur : <<https://doi.org/10.25965/as.6844>> Document créé le 11/01/2021

ISSN : 2270-4957

### Introduction

Notre contribution au dossier se focalise sur les objets de la table des Windsor. L’objectif est de montrer la part des objets, et particulièrement des services de table, dans la construction du « convive-modèle » à la table royale. Il semble en effet que ceux-ci jouent un rôle essentiel à l’intégration du convive à l’intérieur du « rituel du repas » (Picard, 2014), tout convive-idéal étant en même temps un « usager-modèle » (Deni, 2005, p. 81 ; Zinna, 2009, p. 77) du réseau d’objets bien ordonnés qui encombre la table.

Regardons de plus près la scène du repas. On s’aperçoit tout de suite que le contact avec le service de table s’avère très qualifiant pour le convive. Son emploi correct affecte notre manière d’être perçu par autrui. C’est pourquoi il faut reconnaître à cet environnement « interobjectif » (Landowski et Marrone, 2001) un « pouvoir factitif » (Deni, 2002a, p. 24 ; *id.*, 2002b ; *id.*, 2005) : les objets de la table sont des « sujets sémiotiques » à part entière qui interviennent sur notre statut de convive ; ils nous autorisent et ils nous guident aux contacts avec les aliments ; ils médiatisent leur distribution parmi les convives ; ils contribuent à nous auto-représenter au sein du groupe. Ils sont en somme de véritables *acteurs*, parties prenantes dans la construction de la « convivialité » (Boutaud 2005, surtout chap. I et II), producteurs d’effets de subjectivité, prothèses incontournables d’un type d’individu civilisé auquel tout convive cherche à s’identifier.

Nous appellerons « homme-à-fourchette » cette forme de subjectivité hybride, marquée par son attachement au service de table, paradigme d’objets essentiel à la construction d’un moi social autour de la table. C’est ce type d’individu, ce type « d’usager-modèle » qui est au centre de notre étude : ni homme ni couvert, c’est l’enchaînement – signalé par les tirets – d’un corps, d’un regard porté sur lui, d’un rapport aux aliments et de couverts qui le joignent à l’espace de la table.

En raison du rôle socio-sémiotique de la famille royale anglaise, la table des Windsor se prête particulièrement bien à dégager les traits distinctifs de ce type anthropologique. Dans le discours médiatique dont ils sont eux-mêmes les co-producteurs – nous le verrons toute de suite – les Windsor se présentent comme le « dernier rempart » d’un répertoire de codes de distinction sociale qui fascine et repousse la sensibilité moderne. Pourtant le convive idéal des Windsor – « l’homme-à-fourchette » – est plus qu’un convive : c’est un modèle politique de l’individualité. Les isotopies qui le rendent reconnaissable sont des vertus bien familières au discours politique. Elles relèvent, comme nous le verrons respectivement dans les deuxième, troisième et quatrième paragraphes, de la « territorialité », de la « rationalité » et de la « tempérance ».

## 1. Le charme conservateur de l'intempestif

S'intéresser aux manières de table à l'ère de la « société liquide », où l'unique référence serait l'individu intégré par l'acte de consommation, peut sembler inactuel (cf. Bauman, 2013). Pourtant, l'évolution des systèmes de valeurs occidentaux est profondément empêtrée d'inactualité. La famille Windsor est peut-être l'incarnation plus voyante du goût de l'intempestif. Du moins, sous le regard médiatique.

Pour preuve, il suffit de regarder le discours de la presse *people*, où la famille royale anglaise profite invariablement de deux types de thématization : d'une part, la manifestation d'une étiquette impeccable qui marque l'altérité par rapport au commun des mortels ; d'autre part, le lâcher prise des paniers repas consommés à la bonne franquette, péché mignon d'une aristocratie plus humaine. On pourrait supposer que certaines figures de la famille royale tendent à se spécialiser dans l'un des deux rôles – la reine et le prince consort d'une part, leur progéniture de l'autre (fig. 1). Mais ce mécanisme consolateur ne fait que se renforcer en inversant les rôles : ô que de plaisir à surprendre Elizabeth II elle-même se nourrir de ses doigts... !

Ce dédoublement tient sans doute au dédoublement du corps du roi (Kantorowicz, 1989), terme complexe comprenant les deux rôles du *divin* et de l'*humain*. Une complexité d'ailleurs manifestée par l'agencement de la table royale dans les cours européennes de l'époque moderne : au cas où il avait envie de manger en privé, le repas public du roi pouvait très bien se passer sans lui – à condition, bien sûr, qu'une place d'honneur ait été dûment préparée et réservée au simulacre de la divinité royale (Bertelli 2001, p. 195, trad. nôtre). Un simulacre impeccable dans l'absence de son référent, s'opposant à un souverain caché, libre de déroger aux normes des manières de table.



Fig. 1. Le prince Charles buvant à grand bruit une huitre © express.co.uk

Si la situation du repas rend plus évidente le dédoublement de la figure royale, avec sa tension entre immanence et transcendance, elle évoque aussi un ordre social révolu qu'elle était appelée à garantir. Les simulacres de cette conception de société deviennent alors le fétiche des conservateurs modernes qui, à partir de l'idée que le sens de l'histoire va toujours de l'avant, vers la *liberté dans l'égalité de statut*, inventent rétrospectivement une tradition vers laquelle il convient de regarder avec nostalgie (Latour, 2017). Parmi ces modernes conservateurs, il vaut la peine de citer Alastair Bruce –

réserviste de l'armée royale britannique, commentateur spécialisé, d'abord à la BBC puis sur Sky News, des événements royaux, religieux et nationaux, consultant historique pour la série ITV *Downton Abbey* et aujourd'hui gouverneur du Château d'Edinburgh<sup>293</sup> :

Le *statut* et le *devoir* donnait sens et position mais personne, peu importe son degré, n'était libre du strict respect des standards. [...] Or dans le monde post-déférence, post-moderne et post-tenir-trop-à-quoi-que-ce-soit, qui a évolué dans le temps, où l'égalité parfois donne moins de bonheur et de réalisation qu'espéré, nous sommes toujours fascinés et nous recherchons l'illusoire excellence du vivre ; un style emblématique de l'époque (A. Bruce, 1980, I-II, trad. nôtre).

Chez Bruce, l'opposition entre l'étiquette et ses dérogations prend l'allure du conflit des civilisations : la société de l'ordre d'une part, rigide et hiérarchique, mais ordonnée et pleine de sens, et la société libérale d'autre part, souple et égalitaire, mais chaotique et sans valeur. L'aspect idéologique de cette interprétation ne réside pas seulement dans l'axiologie qui investit l'opposition modernité / tradition, mais aussi dans la définition idéologique de *la* « tradition » comme « strict respect des standards »<sup>294</sup>. Cet aspect de la « tradition » n'a, à en croire les sociologues et historiens de la « civilisation », rien de « traditionnel ». Il s'agit, tout au plus, d'une attitude bien particulière, qui se manifeste cycliquement à chaque passage d'hégémonie, consistant à redéfinir les limites du convenables en fonction des besoins de démarcation sociale du présent (Elias, 1973 ; Greimas, 1976 ; Bourdieu, 1979 ; Hobsbawm et Rangers, 2006). L'enjeu est toujours d'actualité. Voici un exemple tiré du même livre dont nous avons cité la préface nostalgique de Bruce :

C'est Queen Mary qui est probablement la responsable de la création du nouveau standard qui dicte de manger le poisson avec deux fourchettes. Selon l'histoire, elle a vu des couteaux à poisson sur une table *working class*. Dès lors que les gens ordinaires paraissaient consommer le poisson à l'aide de fourchettes et de couteaux à poisson, ils ne pouvaient plus être de mise au palais. L'aristocratie s'empara de l'idée ; les gentlemen commencèrent à utiliser seulement une fourchette pour le poisson, deux s'il était particulièrement difficile d'en extraire les arêtes. La mise en table se fit dès lors avec la fourchette seule, mais une seconde fourchette était à disposition pour la viande, qui suivait, et si elle avait été utilisée pour le poisson elle était remplacée. (Ager, 1980, p. 258, trad. nôtre)

On voit donc que, pour la famille royale, le service de table est l'un des lieux symboliques où s'installent des usages identitaires (établis plus par « contrainte culturelle » qu'en raison des morphologies mêmes des objets ; cf. Deni, 2002, p. 33). C'est alors sans surprise qu'une bonne partie de la présence médiatique de la famille royale consiste à développer un discours identitaire portant sur les

---

293 [https://en.wikipedia.org/wiki/Alastair\\_Bruce\\_of\\_Crionaich](https://en.wikipedia.org/wiki/Alastair_Bruce_of_Crionaich)

294 Celle-ci correspond peut-être à un moment historique précis : celui où l'aristocratie européenne, sous la pression de la bourgeoisie montante, élabore des normes de comportement particulièrement rigides lui permettant de renforcer ses marques identitaires. Mais elle ne rend point justice à l'histoire des manières de table européennes qui, du XIII<sup>e</sup> au XVII<sup>e</sup> siècle, a été sans doute plus libérale et moins codifiée que pendant l'époque victorienne.

couverts. Pour former le corpus de ce travail, nous en avons recueilli quelques fragments : des manuels américains de manières de table prenant la famille royale pour référence de style (Hartely, 1860 ; Carleton Publishers, 1864) ; le profil officiel Twitter de la famille royal (@RoyalFamily) ; les manuels de bonnes manières (Ager, 1980 ; Clayton, 2016) et les collections d'objets de table sponsorisées directement par les Windsor.

## 2. La territorialisation du moi

S'asseoir à table revient à accepter une *proposition de contrat* de la part du maître de maison. Nous recevons cette proposition de la gestualité élégante du majordome ou du serveur tout autant que des objets qui nous entourent. D'une part, il s'agit d'un *contrat d'identité* (Zinna, 2020, p. 7) : les objets qui délimitent notre espace d'action nous identifient en tant que convives. D'autre part, il s'agit d'un *contrat fiduciaire* (Greimas et Courtés, 1979, « Contrat ») l'attribution d'une identité présupposant un univers de valeurs partagée soumettant chacun à l'obligation de les faire circuler, sous peine de perdre la face (Marsciani, 1991, p. 42). La disposition de la table contient déjà beaucoup d'indications permettant d'établir ce double contrat. Pour en saisir la logique, regardons la photo de la table royale, tiré du compte Twitter@RoyalFamily à la veille d'un repas en honneur de Donald Trump (fig. 2).



Fig. 2. Buckingham Palace (2019).  
Préparation du repas d'État en honneur du Président des États-Unis Donald Trump.

Le premier élément qui saute aux yeux est la pléthore d'objets qui encombre la table. Certains d'entre eux, comme les compositions florales et les massifs chandelier d'argent plaqué en or, n'ont aucune fonction alimentaire. Ils ne font que monumentaliser la présence de l'hôte, l'instance qui garantit la distribution des valeurs. Ces objets sont des délégués du « Destinateur » du repas (Greimas et Courtés, 1979, *ad vocem*) et sont donc porteurs d'instructions de comportement. Par-delà leur masse obstructive, qui invite chaque convive à chercher l'interlocuteur à ses côtés et non pas en face de lui, ils marquent un espace « public », exclu de l'interaction avec les aliments, qui s'oppose à l'espace « privé » où le convive est autorisé à la consommation. Tout ce qui est consommé doit passer par cette médiation spatiale. C'est ce qui précise *A Butler's Guide to Tablemanner*, « Official Royal Gift » dans le magasin en ligne du

musée de la *Royal Collection*<sup>295</sup> : « Si vous avez un plateau de service dans vos mains, ne prenez jamais une pièce de crudités pour l'avaler directement ; cela devrait d'abord toucher votre assiette » (Clayton, 2016, 381/997 ; trad. nôtre).

Tout se passe comme si l'objectif stratégique des normes alimentaires était de réduire la promiscuité des corps par l'introduction d'intermédiaires non-humains en mesure d'interrompre et de contrôler la chaîne des contacts par l'individualisation des services de table<sup>296</sup>. L'assiette individuelle devient le « marqueur central d'un territoire qui fonctionne par projection de la sphère personnelle et dont les couverts constituent les limites approximatives, les marqueurs frontière » (Beyaert-Geslin, 2009, pp. 102-103). Ces frontières, fixées par le Destinateur, ne peuvent être modifiées par l'invité-Destinataire, qui ne doit en aucune manière intervenir sur l'assiette, centre instaurateur de sa zone de compétence (« Pendant le repas, ne bougez ni ne touchez votre assiette une fois qu'elle a été placée devant vous », Clayton, 2016, 354/997, trad. nôtre). Par ailleurs, les objets qui n'ont pas une fonction de démarcation explicites doivent néanmoins éviter d'inviter les convives à violer l'espace attribué : « Sel et poivre, et moutarde si besoin, devrait être à portée de main. Personne ne devrait se lever ou s'allonger sur la table » (Ager, 1980, p. 254, trad. nôtre).

Mais ce principe de séparation ne s'applique pas uniquement aux contacts entre le corps des convives, mais aussi entre le convive et l'aliment. Par exemple, Marchese justifie le succès de la fourchette au XIX<sup>e</sup> siècle et sa diffusion comme un « aspect de la privatisation entamée par la Renaissance. Peut-être l'aspect le plus évident et significatif car initialement le plus superflu » (Marchese 1989, p. 166, trad. nôtre). En effet, la fourchette ne fait rien que la main ne peut accomplir ; mais elle permet d'être remplacée et / ou nettoyée facilement, en diminuant la possibilité que la main cumule plusieurs fonctions syntaxiques. La même logique semble s'appliquer aux couverts de service commun qui, malgré tout, continuent à être utilisés. Ce qui ne va pas sans produire des conflits de compétence que le bon majordome est appelé à prévenir :

Il y a des personnes très maladroites – en conversant, elles oublient la cuillère de légumes dans l'assiette de service. On n'a pas d'intérêt à l'en sortir ; c'est beaucoup mieux de la laisser là et d'en prendre une autre. Il est surprenant de voir combien de convives pourraient prendre la cuillère des haricots et la replacer dans les petits pois, en laissant un plat avec deux cuillères et l'autre sans aucune. On ne peut pas sortir une cuillère des haricots pour la remettre dans les petits pois devant votre aimable invité ; on laisse les deux dans les haricots et on met une cuillère propre dans les petits pois (Ager, 1980, p. 241).

D'où l'on voit que la notion de « propreté » est strictement associée à celle du respect des confins. Le bon convive est tout d'abord celui qui respecte ses limites. C'est la satisfaction de cette condition qui le rend digne de confiance. L'instauration de ces territoires de consommation exclusifs semble relever

---

295 <https://www.royalcollectionshop.co.uk/a-butler-s-guide-to-table-manners.html>

296 La rupture par rapport à la table pré-moderne est évidente. Dominée par les grandes pièces de gibiers servies avant même que les invités prennent place, son appareil d'objets est relativement moins complexe, et surtout, commun : planches partagées par deux ou trois personnes au lieu d'assiettes individuelles, un seul type de couteau de table, pas de fourchette. Cf. D. Romagnoli (1998, pp. 328-338).



d'une conception de l'être ensemble qui se représente un espace collectif ayant comme présupposé l'institution d'une zone d'autonomie. Comme si la relative perte de contrôle impliquée par l'entrée dans une salle à manger, où l'on nous sert en public des aliments préparés par des inconnus, était compensée par l'établissement d'une zone d'exclusivité réglée sur une distance intime (Hall, 1966).

L'historien trouvera peut-être la comparaison en peu oiseuse, mais l'organisation de l'espace de la table ainsi conçue ne peut pas ne pas rappeler, au moins par homologie structurelle, le principe consacré par l'acte de naissance du droit international européen, les traités de Westphalie. Suivant l'idée du *cuius regio, eius religio*, les États cherchent à établir par traité des nouveaux rapports de confiance fondés sur l'idée que chacun est maître de la « consommation spirituelle » des sujets à l'intérieur de son territoire, et seulement à l'intérieur de celui-ci. De même, le principe de confiance sur lequel se base l'actant collectif du repas moderne repose sur la segmentation d'un espace commun en territoires privés, par rapport auxquels se définit négativement un espace public. La logique de socialisation des valeurs alimentaires dans les modernes repas d'État auraient-ils un rapport avec la logique de division politique de l'Europe moderne ?

### **3. Reconnaissance et rationalité gourmande**

Si le territoire délimité par le service de table garantit un accès exclusif à la nourriture, le convive, toujours exposé au regard d'autrui, n'est pourtant pas libre dans sa relation avec l'aliment. Encore doit-il se qualifier par la façon de manier les couverts, car chacun d'entre eux correspond à une manière particulière de conjointre le sujet à l'objet de son désir. En effet, le choix du bon couvert relève de la corrélation entre la série des aliments et la série d'outils déployés autour de l'assiette, et témoigne donc de la reconnaissance, de la part du convive, de la valeur alimentaire offerte par l'hôte.

Or la reconnaissance de cette valeur dépend de la position que chaque aliment occupe dans un système codifié de perceptions gustatives que les protocoles du service à table organisent en successions relativement figées. De manière générale, à partir de la Renaissance, le système du goût des classes dominantes européennes tend à s'organiser autour de l'articulation disjonctive entre salé (terme dominant) et sucré (terme dominé), auparavant confus dans l'aigre-doux médiéval ; parallèlement, cette articulation se manifeste dans le rituel sous forme de succession que le « service à la russe » (les plats, généralement trois, associent le plat individuel prêt à la consommation à des couverts appropriés ; cf. Robuchon, 2007, p. 799) élève à un haut degré de structuration. Celle-ci se manifeste tout d'abord dans la disposition des couverts sur la table : en définissant l'espace d'action du convive, ils inscrivent le sujet dans la « programmation temporelle » (Greimas et Courtés, 1979, « Temporalité ») du repas :

au début du repas, commencez par les couverts à l'extérieur droit et à l'extérieur gauche du service, et procédez vers l'intérieur à chaque plat successif. Si le hors d'œuvre est une soupe [ou des huîtres], la cuillère [ou la petite fourchette sur la droite], n'aur[ont] pas un couvert correspondant [à gauche] (Clayton, 2016, 365/997, trad. nôtre).

Nous dirons que le déploiement des couverts sur la table est une unité expressive corrélée, d'une part, à une unité sémantique située sur la dimension de la temporalité rituelle, et, d'autre part, à une unité sémantique située sur la dimension gustative. Pour mieux comprendre cette corrélation, nous nous

appuierons sur la distinction proposée par Gianfranco Marrone, qui classe les valeurs alimentaires en deux catégories : le « goûteux » et le « savoureux » (Marrone, 2018, pp. 135-139). La classe du « goûteux » comprend des valeurs cognitives organisant la perception du dégustateur selon les figures alimentaires qu'il « reconnaît » (le goût « de poisson », « de poulet », « de tomates », « de safran », « de Château l'Hospitalet 2017 », etc.). En revanche, la classe du « savoureux » comprend des valeurs esthétiques qui, par-delà la reconnaissance des figures, enregistrent des traits perceptifs liant ou opposant les aliments (salé/sucré, gras/acide, liquide/solide, chaud/froid) selon des règles d'accord ou de contraste. On pourrait dire à ce propos que la demande de reconnaissance des valeurs alimentaires que les couverts adressent au convive relève de deux types de compétence : l'une cognitive, l'autre esthétique et corporelle.

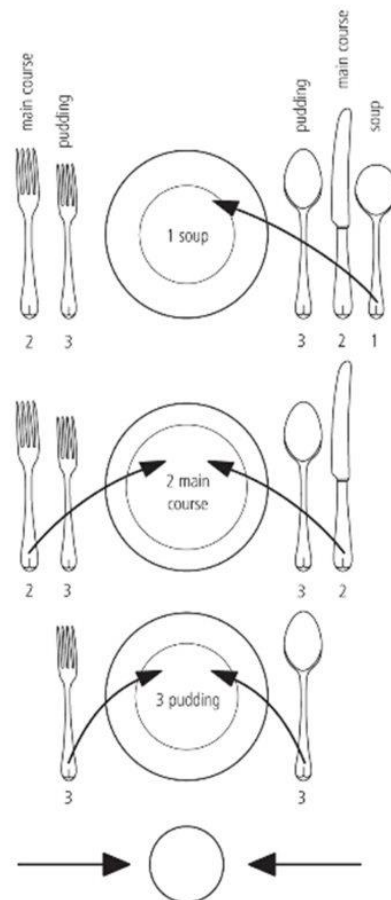


Fig. 3. La progression des couverts illustrée par Clayton (2016).

Le couteau « à poisson » est un cas exemplaire où la relation entre le couvert et l'aliment de destination relève de la compétence cognitive du savoureux. Le couteau à poisson, avec sa morphologie très particulière, est l'un des rares couverts qui n'a qu'un seul usage : le poisson. Dans ce cas, la morphologie de l'objet exprime de manière univoque sa corrélation symbolique avec la figure alimentaire du poisson. On ne peut pas se tromper : on n'utilise ce couteau bizarre qui ressemble à une palette de jardinage que lorsqu'il y a le poisson, et c'est tout. C'est lorsque l'univocité de cette association

fait défaut qu'une compétence plus poussée sur les saveurs, sur leur association à des classes de couverts et sur la temporalité du repas est requise.

Prenons par exemple le cas des cuillères. Dans le service anglais type (Ager, 1980 ; Clayton, 2016) à trois plats (fig. 3), l'unité expressive « couvert » se présente deux fois dans le cours du repas : pour la soupe (1) et pour le pudding (3). Comment rendre compte des différences syntaxiques et sémantiques de cette répétition ?

Si le repas commence par une soupe, la place du couvert extérieur à droite sera occupée par une grande cuillère, par opposition à la petite cuillère à dessert qui, pour économie d'espace, est soit placée en haut de l'assiette, à l'horizontale, parallèle à la petite fourchette à fromage ou à fruits, soit mise en table à la fin du repas. Imaginons que les deux cuillères soient sur la table. Par-delà leur position (l'une, réservée au sucré, sur l'axe vertical de l'assiette ; l'autre, réservée au salé sur l'axe horizontal), cela manifesterait la corrélation semi-symbolique entre la catégorie expressive de la dimension des couverts (grand/petit) et de la catégorie sémantique de la sapidité (sucré / salé), relevant du « savoureux ». L'utilisation de la petite cuillère pour la soupe montre l'incapacité de reconnaître l'ordre du service, certes, mais également la nature de la valeur gustative offerte par l'hôte, et comporte donc une éventuelle sanction sociale (« On mange la soupe avec une cuillère – avec quoi d'autre d'ailleurs – mais il faut que ce soit celle de la bonne taille », Carleton, 1869, p. 298). Selon la même logique, on ne va pas utiliser la grande cuillère, réservé aux liquides, pour un plat principal solide. Celui-ci requiert l'utilisation de la fourchette même si le plat est constitué de petites parties, comme pour les petits pois (« Tenez les dents de la fourchette vers le bas et chargez la nourriture sur la fourchette en la pressant contre le couteau ; avec la pratique, même les petits pois, pourtant difficiles, peuvent être ainsi transportés en masse », Clayton, 2016, 397/997, trad. nôtre).

Le lecteur français sera peut-être plus sensible à la corrélation entre l'appréciation culturelle des valeurs alimentaires et le choix du bon couvert dans l'exemple du foie gras, mets courant sur la table royale anglaise (Groom, 2013) jusqu'à la récente interdiction par le prince Charles en 2008<sup>297</sup>. L'une des qualités qui donnent plus de prix à cette figure de proue de la gastronomie française est le fait d'être « entier », à savoir une unité intégrale et solide. Or la reconnaissance de ces valeurs relevant de sa « saveur » passe par l'opération de division du foie gras en tranches : en effet, l'entité intégrale et solide doit être divisée en unités partitives pour être apprécié. Pour réaliser cette opération et rendre justice à l'« entièreté » il faut utiliser le couvert qui incarne au mieux la fonction de découpage, à savoir le couteau. Seulement un italien comme moi, incapable de saisir cette pertinence – sensible, en revanche, à la consistance et à la couleur du foie gras, similaire au pâté (un non-solide), et à la suggestion de la boîte de conserve dans lequel le foie était stocké – pouvait tenter de s'en servir et d'essayer de le tartiner par une cuillère, réservé aux liquides, négation totale de l'« entièreté » du fois-gras ! Ce qui a suscité, bien évidemment, le dégoût de l'ami du Sud-Ouest qui avait eu la gentillesse et l'imprudence de me l'offrir. Cette corrélation entre position et morphologie des couverts et aliments auxquels ils sont destinés confère aux objets sur la table la capacité d'en dire plus sur le menu que la version papier.

---

297 <https://www.dailymail.co.uk/news/article-518969/Foie-gras-menu-royal-palaces-Charles-bans-torture-delicacy.html>

#### 4. Le couvert tempérant

Que le couvert présuppose la reconnaissance cognitive de figures alimentaires ou de ses qualités sensibles, le rapport de conjonction entre le sujet-consommateur et l'objet-aliment a pour finalité première de confirmer la valeur des mets offerts par l'hôte. En ce sens, il met en évidence la dimension socialisante du rituel. C'est pourquoi le rôle thématique du « gourmet » est si valorisant pour le maître de maison : sa compétence à saisir et à verbaliser les qualités des objets alimentaires renforce le lien cognitif entre les convives et le Destinateur du repas.

Or les manières de table opposent à la construction positive de cette figure cognitive et euphorique une figure négative, passionnelle et dysphorique, qui lui sert de repoussoir. C'est la figure du « glouton » qui, au lieu de confirmer la syntaxe de l'appréciation du gourmet, tend à abolir la séparation entre sujet et objet sur laquelle elle se fonde. Le bon convive apprécie les valeurs des aliments en projetant entre eux et son corps une distance analytique qui lui permet d'en juger, à la limite, comme le ferait un scientifique ou un critique d'art, selon l'idéologie gnoséologique dominante. Ce faisant, le convive exhibe publiquement non seulement son savoir-faire, mais également son savoir-être, à savoir la capacité à maîtriser ses besoins et ses désirs. Il possède cognitivement l'objet, sans que l'objet, pour ainsi dire, ne s'empare de lui, en excluant la présence des autres du rapport fusionnel que la passion gourmande instaure entre le corps et l'objet du désir. Comme le dit Eric Landowski, « manger n'est une activité avouable – exposable en termes de manières de table [...] – qu'à condition de se présenter comme un acte à la fois *socialisé* [...] et *socialisant*, c'est à dire producteur de sujets » (Landowski, 2004, p. 224)<sup>298</sup>.

Dans notre corpus, les éléments distinctifs d'une syntaxe de la consommation « socialisée » et « socialisante » sont les figures du silence et de la propreté. « Mangez silencieusement ; l'essence des manières de table est la discrétion », glose Clayton (2016, 429/997) ; car la discrétion est précisément ce qui évite l'obstruction des circuits de la sociabilité, comme le montre bien le mot anglais « *unobtrusiveness* »<sup>299</sup>. Or de quelle manière cette idée de discrétion et de propreté – autrement dit de séparation et de domination des sujets sur les objets – se traduit-elle dans des programmes sensori-moteurs de l'usager-modèle du service de table ?

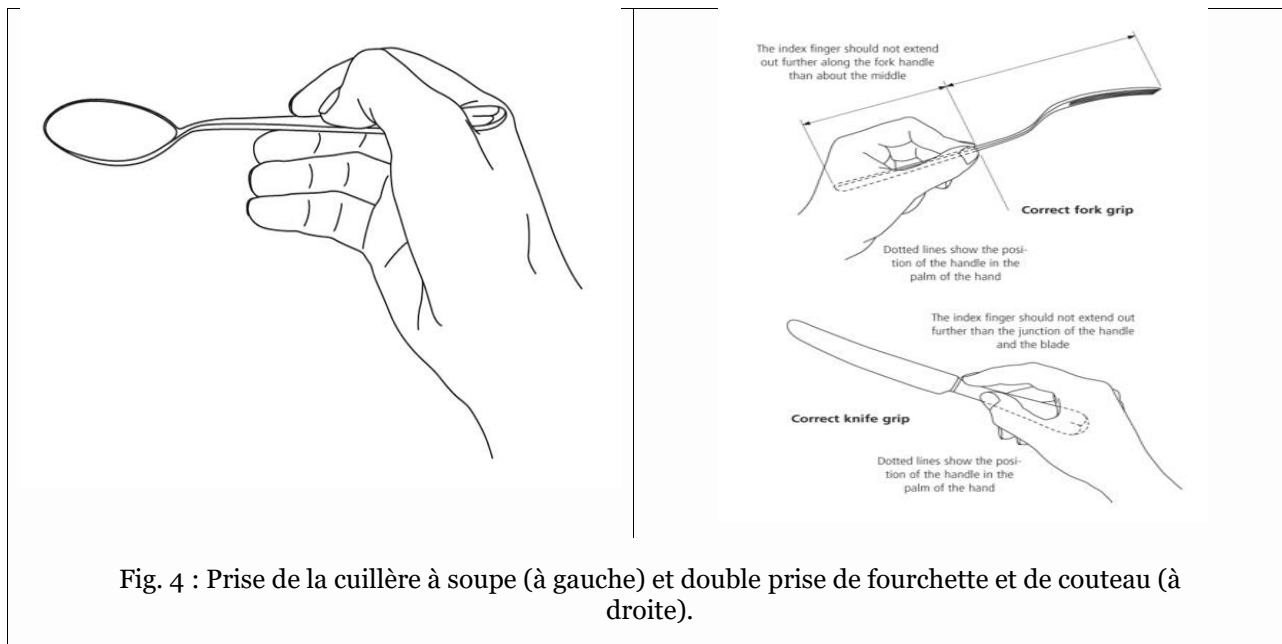
Tout d'abord par un mode particulier de saisie des couverts. La figure 4 illustre deux modes de saisie : la saisie à un couvert, généralement pour la cuillère (à soupe ou à pudding) ; et la saisie à double couvert, généralement pour couteau et fourchette<sup>300</sup>.

---

298 Landowski rappelle que l'opposition « glouton » vs « gourmand » n'est point méconnue par la sémiotique du goût, qui en a disserté à plusieurs reprises à partir de Brillat-Savarin (1975) : cf. R. Barthes (1984) ; G. Marrone (1998) ; *id.* (2000) ; G. Grignaffini (1998).

299 Pour un développement à propos de la sémiotisation des sons à table, cf. la contribution de Battistini (2020) à ce même dossier.

300 Dans le style continental ; dans le style américain, ou « à zig-zag », l'on radicalise le précepte d'utiliser le moins possible le couteau et l'on prend l'habitude de le poser après la coupe, en passant la fourchette dans la main droite et en laissant l'autre libre.



Dans les deux cas, on observe une rigide séparation de « l’interface-sujet » (le manche), limite infranchissable pour les doigts, de « l’interface-objet » (dents, lame ou concavité), exclusivement destiné à l’aliment (Zinna, 2005, p. 172).

Focalisons l’interface-sujet de la saisie à deux couverts. Le point d’intervention engage toujours la tenue musculaire active de trois doigts, le pouce, l’index et le majeur : le pouce et l’index réalisent la pression nécessaire à la prise, tandis que l’index a une fonction auxiliaire. Il est remarquable que la fonctionnalisation anatomique de la main-qui-mange n’ait pas subi de modifications importantes à la suite de l’introduction des couverts : avant la diffusion de la fourchette, le mouvement de saisie des aliments à « mains propres » était presque identique, et le demeure pour des aliments comme les frites ou les crudités<sup>301</sup>. Dans tous les cas, la distribution des points d’intervention sur l’interface réduit au maximum le contact entre la main opératrice de conjonction et ce que l’on porte à la bouche (par l’intermédiaire d’un outil ou non). La configuration d’une telle interface-sujet s’oppose à la prise à main pleine, qui fait coïncider point d’appui et point de saisie : il est interdit de serrer le manche dans la paume de la main, tout comme il est considéré comme très impoli, dans des systèmes alimentaires qui ne prévoient pas de fourchette, de serrer tout son poing autour de la nourriture. La dissociation entre points de saisie et points d’appui relève ainsi d’une économie des contacts entre le sujet et l’objet permettant de saisir l’objet alimentaire sans confondre les positions : ce contact réduit est transféré à l’interface-sujet du couvert et sa réalisation correcte transforme la prise de l’objet dans le lieu de manifestation d’une relation à la nourriture socialisante, voué à la tempérance<sup>302</sup>.

Une programmation sensori-motrice symétrique semble s’appliquer à l’interface-objet – la lame des couteaux, les dents des fourchettes, la cavité des cuillères. Ager et Clayton suivent ici une tradition

301 Érasme de Rotterdam, dans son *Civitate morum puerilium*, recommande : « [...] Tu laisseras dans l’assiette tout ce que tu ne pourras pas saisir de trois doigts [...] » cité par Marchese (1989, p. 121).

302 Ce sujet est particulièrement sensible au sujet du couteau, qu’il ne faut absolument pas « serrer » comme « une batte » (Érasme de Rotterdam, *op cit.*). En effet, associé au couteau, le risque de l’intempérance s’associe au fantasme de la violence (cf. § 2).

établie déjà depuis Érasme de Rotterdam en recommandant, d'une part, de ne jamais se servir du couteau pour manger, et, d'autre part, de réduire la surface de contact entre le couvert et la bouche au strict nécessaire pour saisir la bouchée. À ce propos, il convient de faire deux ordres de remarques.

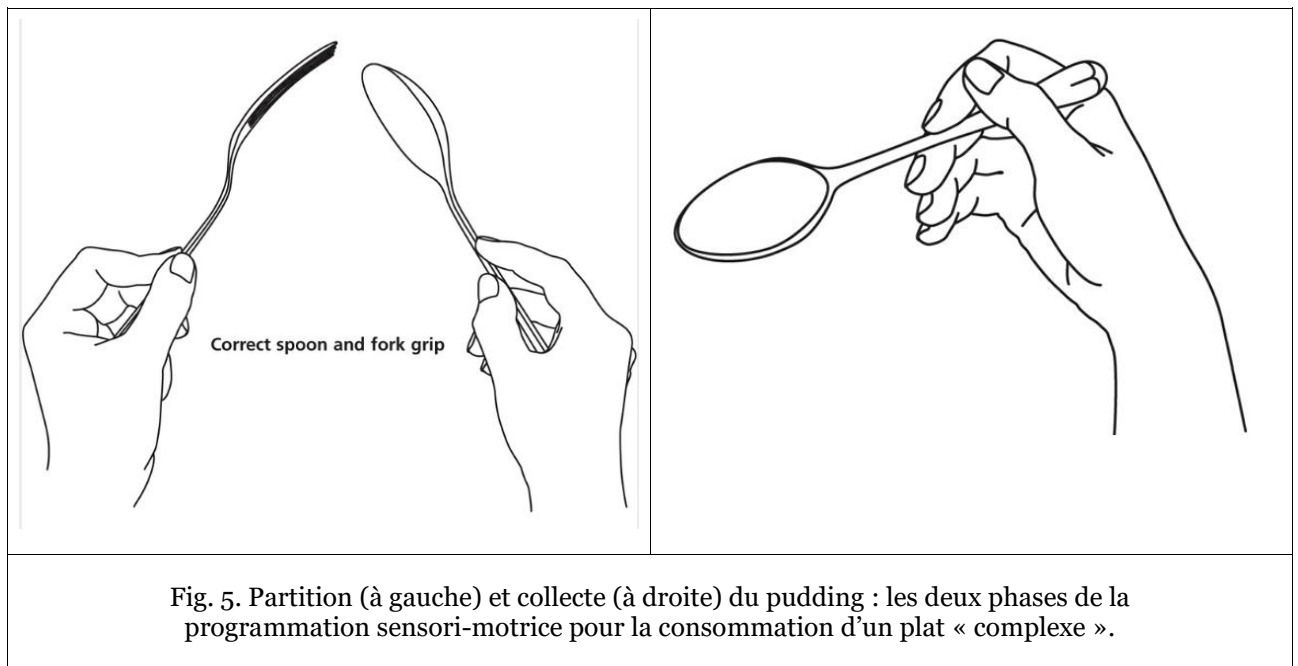
D'abord, il semble que les manuels s'emploient à distinguer avec autant de rigueur que possible deux classes d'action : a) la partition du plat en morceaux susceptible de devenir des « bouchées »<sup>303</sup> et b) la collecte du morceau et sa mise en bouche. Il semble que l'opposition entre ces programmes d'action projette sur le couvert qui le prend en charge des indications de comportements précises : on tend à éviter tout contact corporel avec l'interface-objet servant à partitionner, en la réservant exclusivement à celle servant pour collecter. Cette interface ne se confond avec une classe précise de couverts que dans le cas du couteau.

Le cas du pudding, ni liquide ni solide, est particulièrement intéressant en ce sens. Cet état ambigu requiert une distribution complexe des fonctions de partition et de collecte sur deux couverts habituellement utilisés autrement : la fourchette (si des fourchettes à pudding sont prévues) et la cuillère. La fourchette, saisie comme dans la prise standard par la main gauche, ne sert pas à enfourcher et à collecter la bouchée, mais à lui donner une forme, en traquant les parties de pudding susceptibles de se perdre dans l'assiette (comme le couteau pour les petits pois). Dans la mesure où la fourchette a une fonction exclusive de partition, elle n'entre jamais en contact avec la bouche (exactement comme un couteau).

La cuillère, pour sa part, est saisie comme un couteau dans la main droite, et sert à couper le pudding en le séparant en parties et à collecter la bouchée ; mais les deux prises, celle destinée à la séparation et celle vouée à la collecte, sont très différentes : pour collecter, on passe de la prise à couteau à la prise à cuillère à soupe (fig. 5). En agissant autrement sur l'interface-sujet, l'interface-objet s'en trouve également modifiée : ce n'est plus maintenant le « fil » de la cuillère qui entre en contact avec l'aliment, mais la concavité, et ce n'est qu'avec cette partie qu'on est autorisé à entrer en contact : on ne pourra pas, par exemple, lécher le bord de la cuillère où des résidus de pudding se seraient incrustés. Peu importe donc l'objet ici, ce qui compte pour la différence de comportement est la manière dont on projette sur lui une interface d'utilisation culturellement déterminée qui sépare rigidement la construction de la bouchée de sa collecte.

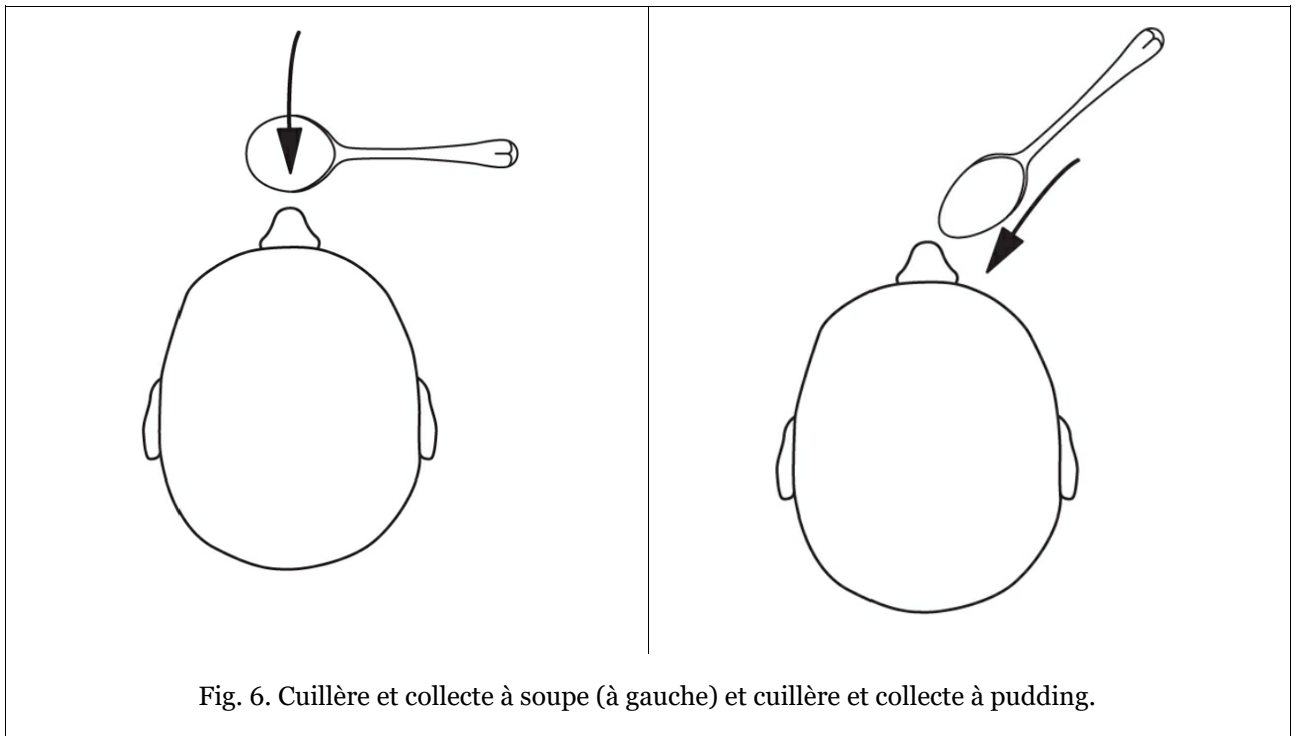
---

303 La construction de la bouchée à partir des matières disponibles dans l'assiette est une opération complexe et variée. En soi, la bouchée est un objet complexe, qui a des formes, des dimensions et des consistances très variables. Ici, nous nous limiterons à affirmer que sa gamme de variations matérielles doit répondre à l'exigence d'être mise en bouche sans provoquer des débordements de nourriture vers l'extérieur, selon le principe de l'irréversibilité de l'intériorisation des valeurs alimentaires. Or pour atteindre cet objectif, les opérations possibles sont aussi variées que les conditions de départ de la matière dans le plat : liquide, solide, entière, déjà partitionnée, structurée, déstructurée... Selon ces conditions, la construction de la bouchée peut passer, par exemple, aussi bien par une opération de structuration et de collecte (comme pour les petits pois ou le riz) ou de séparation (couper son steak). Pour les transformations de la matière, cf. F. Bastide (1987).



Tout semble donc conduire à singulariser au maximum le moment de la mise en bouche, la toute dernière transformation de l'aliment à travers le long le procès de culturalisation de la nourriture (Lévi-Strauss, 1968 ; Barthes, 1970 ; Greimas, 1983) : les matières premières, désormais transformées en éléments comestibles par le faire culinaire qui conduit à la création du plat, ont cependant encore besoin des derniers gestes de la part du convive le rendant actuellement (partition) et réellement (collecte) consommable.

Or ce tout dernier segment du procès de culturalisation, la mise en bouche, représente le climax du contact entre sujet et objet et, en effet, il est lui aussi rigidement discipliné. La trajectoire évite la frontalité entre aliment et visage, évitée par l'inclinaison sur le côté du couvert ; la régulation du contact, en revanche, est assurée par la recommandation de réduire au strict nécessaire la pénétration de l'interface-objet dans la bouche du convive : la fourchette ne rentre dans la bouche que pour la partie contenant la bouchée ; la cuillère à soupe ne rentre jamais dans la bouche, on se limite à y boire (fig. 6, à gauche) ; lorsqu'il s'agit d'un solide à consommer avec la cuillère, les même règles d'orientation et de pénétration de l'objet dans la cavité orale sont recommandées (fig. 6, à droite).



Dans l'ensemble, il émerge clairement une syntaxe figurative qui vise à établir et renforcer la séparation syntaxique entre sujet et objet de la consommation en singularisant le corps du premier par rapport au second, qui doit être tenu à distance et sous contrôle. Énième dispositif de subjectivation du convive à la base de la division « westphalienne » de l'espace de la convivialité, dirions-nous, inséparable d'un rituel de reconnaissance « rationnelle » des valeurs offertes et d'une éthique de la « tempérance » qui doit se manifester dans le moindre geste du corps qui mange.

### **Conclusion : les outils de la politesse**

Le dicton victorien « *Every meal is a lesson learned* » (cf. S. Groom, p. 140) dévoile maintenant sa profondeur. Les couverts nous mettent à l'épreuve, ils nous lancent un défi. Nulle surprise que leur étalage complexe puisse susciter une certaine anxiété de performance (cf. B. Wilson, 2013, p. 251). Les rapports interobjectifs que les couverts instituent les uns avec les autres sur une table formelle sont, d'une part, le support expressif de notre relation supposée aux aliments et à la temporalité du repas, et construisent, d'autre part, une scène qui met à l'épreuve du regard des autres notre rapport à nous-même et à autrui, via notre rapport avec la nourriture. En particulier, nous avons vu que les objets de la table ne sont pas seulement des relais incontournables pour la circulation des valeurs alimentaires, mais des acteurs qui pèsent dans la construction d'un collectif engendré par le rituel du repas. Ce collectif, dont la table royale n'est qu'un lieu exemplaire de manifestation, ne se limite pas à proposer des standards de distinction, mais reflète des idéaux cohérents avec une philosophie politique fondée sur le principe de l'individualisation privative et stabilisée des territoires du moi, sur l'impératif de circulation des objets de valeur sociaux et sur la rationalisation, au sens large, des ressources.

À la fin de ce parcours, nous voudrions proposer quelques conclusions sur les apports d'une sémiotique des couverts à une sémiotique des objets. À notre avis, ceux-ci concernent l'opposition entre



*outil et technologie* : deux classes d'objets également importantes dans le domaine gastronomique qui médiatisent la relation entre le sujet et les bonnes manières de deux façons différentes.

Cette distinction vient de la sociologie de la traduction à la sémiotique des objets. Elle vient en particulier de Bruno Latour qui, sans s'intéresser à la table, traite spécifiquement un objet technologique en prise directe avec l'isotopie de la politesse : il s'agit du *groom*, la petite pompe installée entre le dormant et le battant de la porte qui en dirige le mouvement (Latour, 1993, pp. 48-56). Le *groom*, notait Latour, nous rend tous des personnes polies qui n'oublent jamais de fermer la porte et ne font jamais du bruit en la fermant. Il vient au secours de l'utilisateur distrait en incorporant une compétence requise par la demande de discrétion typique des bureaux. Mais comment ? En fait, il le *dispense* d'une séquence gestuelle tout en le rendant conforme aux attentes qui la recommandent. Cette forme d'automation définit le statut sémiotique de la technologie, qui débraye notre savoir-faire en le projetant sur un support extérieur au sujet. C'est une *technologie de la politesse*. Dans le domaine gastronomique, il est aisé de voir le même processus d'automation du savoir-faire culinaire dans la diffusion des robots (Mangano et Marrone, 2002 ; Mangano, 2019, pp. 33-59), mais ces technologies alimentaires se dissocient de la spectacularisation des comportements typique des bonnes manières en même temps que l'espace de consommation des aliments se différencie de l'espace de préparation.

En revanche, les objets de la table, et les couverts en particulier, peuvent bien être définis comme des *outils de la politesse*. Comme le *groom*, ils confrontent l'utilisateur au mandat social des bonnes manières. Mais tandis que le *groom* incorpore la compétence dont l'utilisateur peut désormais se passer, les couverts, artefacts simples et maniables, se prêtent à un grand nombre de manipulations. Ils laissent à l'utilisateur le soin d'apparaître poli. Certes, ils font des opérations simples à notre place, comme enfourcher, couper, séparer, recueillir. Mais les compétences pragmatiques virtuellement inscrites dans la morphologie de ces outils polyvalents est à la fois vague et lacunaire et demande des performances cognitives élaborées chez l'utilisateur pour qu'il les traduise dans des syntagmes gestuels acceptables dans un dîner formel. Il s'agit, en somme, de « textes paresseux » (Zinna, 2009, p. 72) qui demandent à l'utilisateur de mobiliser publiquement une compétence pragmatique qui confirme sa place dans l'ordre de l'interaction alimentaire.

Ce savoir est constitué précisément par les bonnes manières de table, compétence charnière entre l'indétermination des usages possibles et les prescriptions des usages corrects, qui, une fois théâtralisé dans l'espace de la table, fait des couverts des embrayeurs vers le savoir-faire de l'utilisateur, exposé au jugement des convives. Dans une société obsédée par l'innovation technologique, aurions-nous oublié le poids de simples outils dans la construction de nos rapports sociaux ?

## **Bibliographie**

Ager, Stanley et St. Aubyn, Fiona, *The Butler's Guide to Running The Home and Other Graces*, New York, Random House, 1980.

Roland, *L'empire des signes*, Paris, Seuil, 1970.

— « Lecture de Brillat-Savarin », *Le bruissement de la langue*, Paris, Seuil, 1984.

Bastide, Françoise, « Le traitement de la matière : opérations élémentaires », *Actes sémiotiques-Documents*, 8, 1987.

Bauman, Zygmunt, *La Vie liquide*, Paris, Fayard, 2013.

- Bertelli, Sergio, *The king's two body. Sacred rituals of Power in Medieval and Early Modern Europe*, University Park, Pennsylvania University Press, 2001.
- Beyaert-Geslin, Anne, « Formes de table, formes de vie. Réflexions sémiotiques pour vivre ensemble » in Darras Bernard et Blekhamsa Sarah (éd.), *Médiation&Information. Objets et communication*, n° 30-31, p. 99-110, 2009.
- Bourdieu, Pierre, *La distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Minuit, 1979.
- Boutaud, Jean-Jacques, *Le sens gourmand. De la commensalité, du goût, des aliments*, Jena, Paul Rocher Éditeur, 2005.
- Brillat-Savarin, Jean-Anthelme, *Physiologie du goût* (1848), Paris, Éditions des arts et des sciences, 1975.
- Carleton Publ. (auteur inconnu), *The habits of Good Society*, New York, Carleton Publishers, 1869.
- Clayton, Nicholas, *The Butler's guide to tablemanner* (1<sup>re</sup> éd. National Trust Book, 2007), Londres, Batsford, E-publication, 2016.
- Deni, Michela, *Gli oggetti in azione*, Milan, Franco Angeli, 2002a.  
 — « Introduzione », in Michela Deni (éd.), «Semiotica degli oggetti», *Versus. Quaderni di studi semiotici*, n° 91-92, p. 5-18, 2002b.  
 — « Les objets factitifs », Jacques Fontanille et Alessandro Zinna (éds.), *Les objets au quotidien*, Limoges, Pulim, « Nouveaux Actes Sémiotiques », p. 79-96, 2005.
- Elias, Norbert, *La civilisation des mœurs*, (1<sup>er</sup> éd. all., *Über den Prozess der Zivilisation. I. Wandlungen des Verhaltens in den Weltlichen Oberschichten des Abendlandes*, Frankfurt, Suhrkamp, 1969), Paris, Calmann-Lévy, 1973.
- Greimas, Algirdas Julien et Courtés Joseph, *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette, 1979.
- Greimas, Algirdas Julien, *Sémiotique et sciences sociales*, Paris, Seuil, 1976.  
 — *Du sens II*, Paris, Seuil, 1983.
- Hall, Edward T., *La dimension cachée*, Paris, Seuil, 1971.
- Hartley, Florence, *The Ladies' Book of Etiquette and Manual of Politeness*, Londres, Hesperus Press Limited, (1<sup>er</sup> éd. 1860), 2014.
- Hobsbawm, Eric et Ranger, Terence, *L'invention de la tradition*, Paris, Éd. Amsterdam (1<sup>er</sup> éd. Anglaise, *The Invention of Tradition*, Cambridge, Cambridge University Press, 1983), 2006.
- Grignaffini, Giorgio, « Pour une sémiotique du goût : de l'esthésie au jugement » in Éric Landowski, *Sémiotique gourmande. Du goût, entre esthésie et sociabilité*, Limoges, Pulim, « Nouveaux Actes Sémiotiques », n° 55-56, 1998.
- Groom, Susanne *At the King's table. Royal Dining Through the Ages*, Londres et New York, Merrel, 2013.
- Kantorowicz, Ernst, *Les deux corps du roi. Essai sur la théologie politique au Moyen Âge*, Paris, Gallimard, 1989.
- Landowski, Éric et Marrone, Gianfranco, « La société des objets. Problèmes d'interobjectivité », *Protée*, vol. 29, 1, 2001.
- Landowski, Éric, *Passions sans nom : Essais de socio-sémiotique III*, Paris, PUF, « Formes sémiotiques », 2004.  
 — *Les interactions risquées*, Limoges, Pulim, « Nouveaux Actes Sémiotiques », n° 101-102-103, 2005.
- Latour, Bruno, *Petites leçons de sociologie de sciences*, Paris, La Découverte, 1993.  
 — *Où atterrir ? Comment s'orienter en politique*, Paris, La Découverte, 2017.
- Lévi-Strauss, Claude, *L'origine des manières de table. Mythologiques III*, Paris, Plon, 1968.
- Mangano, Dario, « L'officina del gusto », *Ikea e altre semisfere*, Milan, Mimesis, 2019.
- Mangano, Dario et Marrone, Gianfranco, « Intorno allo sbattitore » in Michela Deni, *Semiotica degli oggetti. Versus. Quaderni di studi semiotici*, n° 91-92, p. 153-180, 2002.
- Marchese, Pasquale, *L'invenzione della forchetta*, Soveria Mannelli, Rubettino, 1989.

- Marrone, Gianfranco, « Réception et construction de l'objet du goût chez Brillat-Savarin » in Éric Landowski (éd.), *Sémiotique gourmande. Du goût, entre esthésie et sociabilité*, Limoges, Pulim, « Nouveaux Actes Sémiotiques », n° 55-56, 1998.
- « La narrazione del gusto in Brillat-Savarin », in Éric Landowski et José Luis Fiorin (éds.), *Gusti e disgusti*, Torino, Testo & Immagine, 2000.
- *Il discorso di marca. Modelli semiotici per il branding*, Bari, Laterza, 2008.
- *Sémiotique et critique de la culture. Espace, nourriture, nature, objets*, Limoges, Pulim, 2018.
- « Sacrificio in regime mediatico », in Denis Bertrand et Gianfranco Marrone (éds.), *Umanimalità*, Milan, Meltemi, p. 51-82, 2019.
- Marsciani, Francesco, 1991 « Uno sguardo semiotico sulla vergogna », in Isabella Pezzini, *Semiotica delle passioni*, Bologna, Esculatio, pp. 35-50.
- Picard, Dominique, *Politesse, savoir-vivre et relations sociales*, Paris, PUF, « Que sais-je ? », n° 3380, 2014.
- Robuchon, Joël (éd.), *Le grand Larousse gastronomique*, Paris, Larousse, 2007.
- Romagnoli, Daniela, « Mind your manners : the etiquette at the table » in Jean-Louis Flandrin, Massimo Montanari et Albert Sonnenfeld, *Food. A Culinary History from Antiquity to the Present*, New York, Columbia University Press, 1998.
- Wilson, Bee, *Consider the Fork. A History of How We Cook and Eat*, New York, Basic Books, 2013.
- Zinna, Alessandro, « L'objet et ses interfaces », in Jacques Fontanille et Alessandro Zinna (éds.), *Les objets au quotidien*, Limoges, PULIM, « Nouveaux Actes Sémiotiques », p. 161-192, 2005.
- « À quel point en sommes-nous avec la sémiotique de l'objet ? », in Bernard Darras et Sarah Belkhamza (éds.), *Médiation&Information. Objets et communication*, n° 30-31, 2009, p. 69-86.
- « Dal bel gesto alla lezione. La dimensione rappresentativa dell'interazione » in *EC - Rivista italiana di studi semiotici\_2020* [En ligne] URL : [http://www.ec-aiss.it/includes/tng/pub/tNG\\_download4.php?KT\\_download1=02c650191a1cbcdad1b2361d55733713](http://www.ec-aiss.it/includes/tng/pub/tNG_download4.php?KT_download1=02c650191a1cbcdad1b2361d55733713)

Pour citer cet article : Carlo Andrea TASSINARI. « “L’homme-à-fourchette”. La construction du convive-modèle à la table de Buckingham Palace », *Actes Sémiotiques* [En ligne]. 2021, n° 124.  
 Disponible sur : <<https://doi.org/10.25965/as.6852>> Document créé le 11/01/2021

ISSN : 2270-4957

### 1. Introduction : les « bonnes manières sonores » de table

Parmi les règles des bonnes manières à table, le précepte « il ne faut pas faire de bruit en mangeant » (Elias, 1969, p. 229) est l'un des plus anciens, présent dès le Moyen Âge et sans interruption jusqu'à nos jours (Elias, 1969, p. 179). Au cours de l'événement de socialisation à table, la consommation de la nourriture ne va pas sans bruits de différentes natures : depuis les voix (voix parlée, rire, toux, etc.) jusqu'aux sons qu'engendre l'interaction entre les corps et les plats consommés, de la présence éventuelle d'une musique de fond au vaste « paysage sonore »<sup>305</sup> enveloppant le lieu du banquet. Que ces sons soient volontaires ou involontaires, nobles ou moins nobles, chaque table demande aux convives de développer une compétence spécifique pour maîtriser sa présence sonore et éviter le surgissement de toute une série de passions susceptibles de perturber le repas (dégoût, honte, impudence, désinhibition, etc.). Certains sons peuvent en effet renvoyer directement à des objets ou à des pratiques jugées profondément malséantes, vraiment gênantes pour les « messieurs » et pour les « dames ».

De plus, le dégoût que suscite la simple « évocation » à travers les mots (Elias, 1969, pp. 149-150) de certaines figures et de certains thèmes, sanctionnés comme « choquants » et « incivils », nous indique que la dimension pathémique des bonnes manières à table montre un degré fort élevé d'intensité. Le fait que la seule écoute de « mots déplacés » puisse déclencher de vives émotions indique à quel point de telles normes se sont « incorporées », « incarnées » dans le corps des thuriféraires du bon ton et combien l'ouïe permet de relier directement le niveau esthétique aux niveaux cognitif et axiologique : le mot « malpoli » manifeste enfin une certaine « efficacité symbolique » (Lévi-Strauss, 1949, pp. 5-27). D'ailleurs, contrairement aux yeux qui peuvent se fermer devant ce qui les dégoûte, les oreilles des convives n'ont pas de paupières : elles restent inexorablement ouvertes et sensibles à tout mot grossier éventuel, à tout bruit indiscret. Cela est également induit par la configuration spatiale propre à la table : « À table, en effet, chacun est contraint à la plus fatigante et souvent insoutenable des relations sociales, le vis-à-vis » (Turnaturi, 2011, p. 82). Du point de vue sonore aussi, les bonnes manières se présentent comme un instrument pour mieux se faire face à table, lieu ouvert au risque (risque d'être sanctionné comme incivil, risque de « perdre la face », etc.), en évitant le plus possible les

---

304 L'auteur remercie très chaleureusement Denis Bertrand pour sa relecture attentive de l'article ainsi que pour ses précieuses suggestions.

305 On comprend par « paysage sonore », l'ensemble des sons d'un environnement. Le néologisme anglais « soundscape », traduit dans les langues latines par « paysage sonore », est dû au compositeur canadien Murray R. Schafer, père des *Soundscape Studies*. Cf. Murray R. Schafer (1977).

tensions ou les affrontements qui peuvent surgir pour des raisons de différences d'origine, de classe sociale, d'appartenance politique, etc.

## **2. Le code sonore de la table noble et bourgeoise**

Dans le cadre plus général du « processus de civilisation » (Elias, 1969), on constate l'accentuation de cette « éducation sensorielle » aux bonnes manières à table à partir de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Siècle qui a visé, plus que tout autre, la rigueur des mœurs, le contrôle des passions, et donc la maîtrise de la sensualité dont le corps jouit au contact de la nourriture lors des repas. À travers son analyse des manuels de bonnes manières du XIX<sup>e</sup> siècle publiés en Italie, Gabriella Turnaturi (2011, p. 78) constate que « l'impératif » pour les classes inférieures, lors d'une invitation chez des aristocrates,

était de laisser à la maison sa propre individualité, sa propre culture culinaire, et de garder à l'esprit qu'on allait naviguer dans des eaux dangereuses, tout hérissées d'écueils. Il fallait toujours se rappeler qu'entre nobles le seuil de répugnance, et donc l'inhibition de toute une série de gestes, était plus élevé et plus étendu que celui que le peuple s'appliquait à lui-même et contre lequel il était plus facile de trébucher par inadvertance. L'art d'être à table est donc l'art de se surveiller soi-même.<sup>306</sup>

En ce qui concerne la dimension sonore, « la civilisation bourgeoise, ainsi qu'elle se configure dans toute l'Europe du XIX<sup>e</sup> siècle, élève l'absence de bruit parmi ses traits sociaux les plus caractéristiques » (Pivato, 2011, p. 18). En effet, en analysant la production infinie des manuels qui établissent les règles de la coexistence sociale dans le but de distinguer le comportement des élites et d'enseigner aux classes bourgeoises la meilleure façon de vivre en société, on constate un impératif commun : modération, bannissement des excès, sens de la discrétion et de la mesure (Pivato, 2011, pp. 18-19 ; Turnaturi, 2011, p. 42). La tenue doit être surveillée, que ce soit dans les gestes et les mouvements comme dans le ton de la voix, qui ne doit jamais être ni trop haut ni trop bas. Des règles précises sont à suivre dans la conversation, où il n'est pas opportun d'utiliser des expressions grossières, ni d'exagérer dans la prise de parole pour ne pas monopoliser la conversation (Craveri, 2001, p. 495). Les limites assignées au comportement verbal affectent de façon différente les hommes et les femmes : à ces dernières on demande le sens du maintien et le silence, surtout si elles sont demoiselles (Pivato, 2011, pp. 22-27 ; Turnaturi, 2011, pp. 65-66). Concernant leur présence à table, de nombreux manuels conseillent aux dames et aux jeunes filles de se taire avec décence ou, s'il est vraiment nécessaire de parler, d'engager un discours qui exclut la religion et la politique.

De plus, les mêmes manuels « recommandent instamment à tous les convives, de ne pas manger en émettant des sons ni de se moucher à table. Et de limiter également le bruit en croisant fourchette et couteau. Il est, de plus, fermement déconseillé d'entrechoquer les verres pour les faire tinter lorsque l'on porte un toast » (Pivato, 2011, p. 19). Silences et bruits constituent une ligne de discrimination sociale

---

306 Notre traduction. De même, la traduction en français des citations qui suivent au cours de l'article est nôtre.

entre les classes supérieures et les classes plus populaires, et ce trait reste valide pour « les cafés » et « les tavernes » :

Les manifestations extérieures ne sont pas les seules à nous donner une idée des contrastes sonores entre ambiances bourgeoises et populaires. C'est ce que confirme la comparaison de deux environnements qui, au cours du XIX<sup>e</sup> et d'une bonne partie du XX<sup>e</sup> siècle, ont constitué deux lieux d'identification sociale bien distincts : le café et la taverne.

Le café semble constituer par certains aspects, au moins du point de vue des bonnes manières, le prolongement du salon bourgeois. Les personnes présentes sont plongées dans la lecture des journaux ou dans des conversations à voix basse. Certes, l'usage modéré de la voix dans l'espace public dérive certainement des normes de la bonne éducation, mais cette habitude des classes bourgeoises de ne pas trop élever la voix provient aussi, vraisemblablement, de ce qu'avaient été ourdis précisément là, dans les cafés du XIX<sup>e</sup> siècle, quelques complots contre les États despotiques. Le café est un lieu « clos », soustrait à la vue des passants par des portes et des rideaux qui en accentuent le caractère privé, coupé du contexte urbain. Toutes les activités se déroulent à l'intérieur du lieu ; et cette caractéristique est une des profondes différences avec la taverne qui, au contraire, s'ouvre sur les rues et sur les places. Mais surtout, les assidus de la taverne, définie comme le « rempart du prolétariat », semblent ignorer les règles de bonnes manières recommandées par les manuels du XIX<sup>e</sup> siècle. (Pivato, 2011, p. 32).

En effet, dans sa recherche sur les transformations du paysage sonore italien entre les XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, l'historien<sup>307</sup> Stefano Pivato nous explique aussi combien les tavernes étaient des lieux exigus, enfumés, bruyants, remplis d'odeurs corporelles fortes, de relents de vin, des mots et des gestes véhéments des joueurs de cartes, des musiciens et des danseurs (Pivato, 2011, pp. 32-35). D'un point de vue sémantique, ce qui ressort de la reconstruction historique de Pivato, c'est une axiologie qui oppose le « café » à la « taverne », figures qui résument en soi toute une série de valeurs contraires :

Café	Vs	Taverne
Fermé		Ouvert
Privé		Public
Bien se tenir		Se laisser aller
Ordre		Désordre
Mesure		Excès
Silencieux		Bruyant
Bourgeois		Populaire

307 On doit aux historiens, le renouveau de l'attention au son comme champ d'étude, aujourd'hui objet de recherche des *Sound Studies*. Par exemple, cf. Jonathan Sterne (2003, 2012).

Dans la civilisation du bon ton propre au XIX<sup>e</sup> siècle – qui restera pour une part en vigueur dans les milieux sélectifs du XX<sup>e</sup> siècle en arrivant jusqu'à nous – s'applique un code semi-symbolique spécifique, de type sonore, que l'on peut résumer de la façon suivante :

bourgeois : silence : : populaire : bruit

Et, donc, en ce qui concerne la table :

café (ou table bourgeoise) : silence : : taverne (ou table populaire) : bruit

Évidemment, silence et bruit sont ici à entendre non pas de façon absolue, mais comme des étiquettes linguistiques qui indiquent un niveau respectivement faible ou élevé de stimuli sonores (Battistini, 2014). Si les convives respectent tous la bienséance, le paysage sonore de la table sera perçu comme « silencieux », c'est-à-dire calme, paisible, discret, ordonné, etc. Au contraire, autour des tables où les règles des bonnes manières sont plus souples, ou ne sont pas prévues, le comportement sonore des convives sera plus bruyant, pouvant aller jusqu'à entraîner une situation chaotique. Et lorsqu'un convive « bruyant » est assis à une table « silencieuse », que se passe-t-il ? Pour la bonne raison que tout le monde n'est pas « seigneur » comme l'évêque de Vérone – qui a attendu le départ de son invité pour lui faire remarquer, par l'intermédiaire de messire Galateo, son claquement de lèvres pendant les repas (Della Casa, 1957, p. 10 ; Elias, 1969, p. 174-175) –, plusieurs incidents relationnels peuvent survenir. Cela se produit souvent, comme indiqué dans les manuels de bonnes manières, lorsque des personnes originaires de classes différentes sont assises à la même table et lors de périodes historiques où la mobilité sociale est davantage autorisée et acceptée (Turnaturi, 2011, pp. 31-38, 50)<sup>308</sup>.

À travers une étude sociosémiotique (Landowski, 1979, 1989 ; Marrone, 2001) recueillant les analyses de différents textes audiovisuels, notre travail cherche à éclairer les figures et les thèmes liés aux « bonnes manières sonores ». Sans avoir la prétention d'être exhaustif, nous nous sommes donné pour tâche de réfléchir à cette dimension sonore de la table, à partir de quelques exemples d'incidents relationnels « sonores » qu'il est possible de découvrir, notamment dans le cinéma. En effet, les films gastronomiques, ou plus précisément les scènes gastronomiques présentes dans les films, sont des lieux textuels fortement polémiques où, à travers la nourriture, sa préparation et sa consommation, se manifestent des conflits identitaires, sociaux et culturels. Comme l'affirme Gianfranco Marrone (2016, p. 366), « au cinéma, la nourriture n'est presque jamais source du simple plaisir gustatif, et surtout pas de subsistance nutritive, elle se pose plutôt comme un élément narratif essentiel de transformation pour toutes sortes de personnages et de situations relativement variées »<sup>309</sup>.

---

308 Dans cette étude nous prenons en considération le cas spécifique d'un sujet « mal élevé » et appartenant aux classes inférieures qui participe à une table bien élevée et bienséante, noble ou bourgeoise. L'étape suivante consisterait à inverser les rôles sociaux ici privilégiés : non plus un « vulgaire » chez les « bien élevés » mais un individu « bien élevé » projeté dans un milieu « populaire ». On peut trouver un exemple de ce cas dans le film *La vie est un long fleuve tranquille* (Chatiliez, 1988) qui présente le chiasme entre les Groseille, famille populaire, et les Le Quesnoy, famille aisée catholique pratiquante.

309 Pour une étude sémiotique sur les films gastronomiques, cf. Francesco Mangiapane (2014).

## 2.1. Infraction des « bonnes manières sonores » de la table : quelques exemples

La scène du dîner représentée dans le film burlesque *Signori si nasce* (Mattoli, 1960, trad. fr. « On naît gentilhomme ») offre un bon exemple d'incident entre des acteurs issus de classes sociales différentes : Patrizia, actrice et « fille légère », a évidemment un niveau de contenance et de pudeur moindre que celui de ses hôtes<sup>310</sup>, pour qui les sujets abordant la sexualité sont interdits dans la conversation, surtout à table et de surcroît sortant de la bouche d'une demoiselle. N'étant pas rompue aux bonnes manières, elle en ignore l'étiquette et commet de la sorte une erreur : du point de vue des modalités sémiotiques, elle manque d'un *savoir* spécifique, le savoir de ce qu'il est permis de dire à table et de ce qui ne l'est pas. Dans ce cas, la figure pathémique de l'embarras s'exprime par un blocage de l'action et de la conversation, ayant pour résultat – et signifiant sonore – un moment de silence qui, comme les analystes de la conversation le montrent<sup>311</sup>, peut être un outil de gestion du désaccord au moment d'une rupture éventuelle du rapport conversationnel. La réaction pathémique est ponctuelle et immédiate, et l'écoute du mot déplacé impose immédiatement la manifestation de l'émotion : visages graves, regards stupéfaits, durcissement des corps<sup>312</sup>. La sanction dysphorique de la fille considérée comme « vulgaire » est toutefois ici désamorcée *in extremis* par l'intervention de son père, Ottone, qui donne un nouveau cadre interprétatif aux mots de Patrizia et laisse penser que tout ceci n'était finalement qu'un malentendu : « la première nuit » racontée sur le mode de la blague n'étant pas la première nuit d'ébats entre deux époux mais celle d'une novice dans un pensionnat de religieuses ! Le bon ton lève alors la charge pathémique des mots inopportuns, au point d'en extraire le seul contenu sémantique susceptible de provoquer un effet corporel spécifique.

Un deuxième exemple, plus proche de ce qui nous intéresse, advient lorsque la voix devient un « pur son » au-delà du signifié linguistique<sup>313</sup> : c'est le cas du rire. Comme le rapporte Gabriella Turnaturi (2011, p. 80) :

À table on mesure la moralité des jeunes filles, et même les plus irréductibles, qui se permettent de rire et rentrent alors dans le rang. Une scène du film *Il Gattopardo* est à ce sujet mémorable. Angelica, invitée pour la première fois à déjeuner chez le Prince de Salina, rit à gorge déployée aux audacieux récits garibaldiens de Tancredi. Mais autour d'elle, les demoiselles Salina, très réservées, l'observent pantoises et scandalisées.

En effet, dans ce célèbre film de Luchino Visconti *Il Gattopardo* (Visconti, 1963), ce qui détermine l'incident n'est pas seulement le fait que le rire d'Angelica soutienne les propos explicitement osés de Tancredi, acceptant de fait son avance au détriment de Concetta, mais c'est aussi et surtout la qualité sonore du rire, démesuré par rapport à la situation. Ce rire est si intense et si persistant qu'on peut le

---

310 Sur le rôle de la « fille légère » et de la « cocotte » dans la société du XIX<sup>e</sup> siècle, cf. Turnaturi (2011, pp. 58-61).

311 Sur la distinction entre silence interconversationnel et intraconversationnel, cf. Fele (2007, p. 87). Sur le silence comme discontinuité dans les prises de parole, cf. Sacks, Schegloff et Jefferson (1974, pp. 714-715). Sur le silence comme signe de gestion d'un désaccord, cf. Pomerantz (1984, pp. 55-101). Sur le silence comme moyen de potentiel refus, cf. Davidson (1984, pp. 102-128).

312 Par rapport au schéma canonique des passions, il semble que les premières étapes (constitution, disposition, et pathémisation) soient mises entre parenthèses pour arriver directement à celle de l'émotion, c'est-à-dire à la réaction somatique, cf. Greimas et Fontanille (1991), Fontanille (1993).

313 Cf. par exemple Roland Barthes (1982).



décrire en termes musicaux<sup>314</sup>. Premièrement, il suit un grand développement selon une forme d'arc, avec une partie introductive, un climax au centre et une partie finale. Dans la première partie, le rire est retenu (Angelica met une main devant sa bouche pour essayer de se retenir), mais l'intensité grandit rapidement, atteignant son point culminant dans la partie centrale, puis diminue dans la troisième partie avec des phases descendantes discontinues. Concernant la hauteur du son, le rire reste sur un registre aigu, toujours à partir des fréquences moyennes, pour culminer dans la deuxième partie et enfin redescendre. Bien que la voix atteigne les résonances de tête, le timbre reste assez sombre, définissant une voix de femme qu'on peut juger « sensuelle » dans notre sémiosphère (Lotman, 1999). À bien des égards, c'est tout le corps d'Angelica qui est pris d'une irrésistible excitation, dont le rire est la manifestation majeure : elle se laisse aller sur la chaise, la tête en arrière, la bouche ouverte, les yeux vers le ciel. La structure sonore spécifique de ce rire et le fait qu'une telle excitation provienne, au niveau narratif, d'une allusion sexuelle de Tancredi, teintent ce rire d'un certain érotisme : il pourrait alors être interprété comme une métaphore de l'orgasme. Pour la pudeur et les bonnes manières qu'incarne Concetta, un tel rire est véritablement « vulgaire » et « inadmissible » ; aucune diversion, sous forme de plaisanterie, ne peut ici briser le silence embarrassé des convives et sauver la situation. Ainsi, pour contenir les disputes politiques et étouffer toute allusion narrative graveleuse, en veillant donc à ne pas déraper vers des sujets également proscrits et vulgaires à table, les dames et surtout les demoiselles doivent savoir contenir toute émotion spirituelle, y compris celle du rire (Pivato, 2011, pp. 22-27 ; Turnaturi, 2011, p. 80).

Dans le Western-spaghetti *...Continuavano a chiamarlo Trinità* (Clucher, 1971), ce sont surtout deux « incidents sonores » qui choquent la clientèle présente « dans le meilleur restaurant de l'État »<sup>315</sup>, avant même que Trinità e Bambino – les deux gentilshommes gangsters protagonistes du film – achèvent leur repas en frappant le maître d'hôtel pour avoir donné l'ordre de flamber leur dessert, deux crêpes suzettes en l'occurrence. Le premier incident se produit lorsque le sommelier fait sauter le bouchon d'une bouteille de champagne sur une crédence placée derrière les protagonistes. Ceux-ci, confondant ce son avec celui d'un coup de feu, se lèvent brusquement et pointant leur revolver sur le garçon terrifié, éruentent : « Ne refais plus jamais ça, l'ami ! » (rappelons-le, ce sont des gangsters, bien plus habitués au bruit des coups de feu qu'à celui du bouchon d'une bouteille d'exception : mais ces deux sons, quoique fort différents, partagent le même type d'enveloppe temporelle<sup>316</sup>). En découvrant les armes brandies, certains clients se lèvent, d'autres poussent des « Ah » et « Uh » de surprise et de terreur, et puis tout le monde se tait. Le silence, ponctué de quelques bruits de couverts, souligne la tension du moment. Ensuite, une fois les pistolets rangés et les protagonistes rassis, la conversation reprend aux différentes tables. Le *gag* continue lorsque le sommelier revient à leur table et débouche une bouteille de « Bourgogne rosé » sous les regards attentifs des deux faux agents fédéraux, en

---

314 Sur le concept de « musicalité » et son utilisation « hors de la musique même », cf. Estay Stange (2014, 2018) ; sur l'analyse de textes musicaux dans une perspective sémiotique et en langue italienne, cf. par exemple Jacoviello (2012).

315 Visible gratuitement sur YouTube : [https://www.youtube.com/watch?v=Fu\\_q8y-nlDg](https://www.youtube.com/watch?v=Fu_q8y-nlDg). La scène du déjeuner dans le club se situe entre la 48'22" et 56'.

316 En acoustique, l'enveloppe sonore indique la variation de l'intensité sonore dans le temps. Généralement elle se compose de quatre phases : attaque, décadence, soutien et relâchement. Un coup de feu et le débouchage d'une bouteille de Champagne partagent une attaque puissante et un bref relâchement, sans présenter de phase intermédiaire. Ce sont donc des sons ponctuels très intenses.

cherchant à faire le moins de bruit possible. Il en résulte un léger « pop » : puis un soupir sonore de soulagement du sommelier suivi du signe d'approbation des deux compères.

Un autre incident sonore est celui de leur façon bruyante de manger. En effet, au moment de leur entrée dans le restaurant, l'atmosphère du club est feutrée, et le bruit de conversation des convives est si faible qu'on entend celui des pas des protagonistes lorsqu'ils gagnent leur table. Quand ils commencent à engloutir le plat de service, puis se mettent à mâcher et à avaler si bruyamment que les clients se retournent vers eux, surpris et dégoûtés, le maître d'hôtel baisse les yeux vers le mur et les joueurs de billard dans la pièce à côté s'arrêtent et regardent en direction de la salle à manger. Si cette performance est appréciée par une jeune et belle femme (qui fait signe à Trinità) et par une vieille dame (attirée par Bambino), elle n'est pas du goût de l'homme assis aux côtés de la jolie femme. Après avoir crié « C'est inacceptable ! », celui-ci demande au maître d'hôtel sur un ton péremptoire de « les faire arrêter ! ». Le méchant du film, le propriétaire terrien Parker, commente cette « grossièreté sonore » en souriant, réjoui, et glisse à ses comparses que son plan de corruption « sera plus facile qu'il ne le pensait ». Le bruit de la mastication est tel qu'il est ici sanctionné de façon dysphorique, non seulement comme inacceptable par les élites mais aussi et surtout comme signe de bassesse morale. Ces deux cowboys interprétés par Bud Spencer et Terence Hill, ne se rendent pas compte de la façon grossière qu'ils ont de se tenir à table – ou mieux, ils n'ont aucune capacité de *préfiguration* des relations et des différents niveaux sociaux inhérents à tout « espace commensal » (Boutaud, 2005, p. 14).

Au contraire, les deux « blues brothers » joués par John Belushi et Dan Aykroyd sont beaucoup plus conscients et, de fait, ils enfreignent les bonnes manières de leur propre volonté pour une raison bien précise. Dans le film culte *The Blues Brothers* (Landis, 1980), les deux chanteurs « en mission pour le Seigneur » doivent reconstituer leur groupe. Le but est celui de remonter sur scène et récolter l'argent nécessaire pour tenir ouvert l'orphelinat où ils ont grandi et où ils ont appris le blues. Donc, ils doivent retrouver chaque membre du groupe qui, entretemps, s'est reconstruit une nouvelle vie, avec ou sans la musique. C'est le cas d'Alan Rubin, dit Mr. Fabulous, qui de trompettiste est devenu maître d'hôtel d'un important restaurant français de Chicago, le « Chez Paul ». Dans ce cas aussi, bien que les deux protagonistes aient à tous points de vue un comportement inopportun, ce sont les aspects sonores qui jouent un rôle primordial lors de l'infraction aux bonnes manières de la table<sup>317</sup> : lorsque, parlant à haute voix, ils émettent un sifflement strident pour appeler le personnel, les autres clients interrompent leurs conversations et, dans le silence, deux serveurs interloqués se demandent « Qui sont ces deux-là ? » ; ils trinquent en entrechoquant fortement leur verre, attirant l'attention étonnée de la table voisine ; ils poursuivent en sirotant bruyamment, sous les regards réprobateurs des autres convives ; quelques-uns se tournent pour les observer, alors que le chef de la famille incommodée et sa femme se regardent étonnés et gênés, avec une expression de dégoût et de réprobation mêlés. C'est aux « bruits inopportuns » que les figures de sanction dysphorique les plus évidentes suivent, à travers les réactions explicites des autres clients. Des réactions qui sont toutes rapides et instantanées.

---

317 La scène du restaurant è disponible gratuitement en ligne, en version italienne, sur le lien YouTube : <https://www.youtube.com/watch?v=gpWjJOXs-mc>

## 2.2. « Jeux auditifs » et sujets incompetents

De cette série d'exemples ressortent des redondances sémantiques communes. Une première évidence est précisément la rapidité et l'instantanéité comme aspect primaire des réactions d'infraction à la bienséance. C'est-à-dire que cette infraction des bonnes manières de la table produit des réactions immédiates de stupeur, de dégoût, d'embarras, de désapprobation, et que la « charge pathémique » de telles passions est élevée. De plus, toute une série de figures déclinant le thème de ces réactions apparaissent : celle de l'être attiré, qui concentre le regard et l'écoute, vers le malpoli ; celle du détournement du regard et de l'attention, de celui qui essaie de « se refermer » sur soi-même ; du regard qui s'abaisse au sourire qui se fane dans un visage sérieux et tendu ; de l'éloignement du corps de la table, afin de fuir par embarras et dégoût. En ordonnant ces occurrences spécifiques de figures de sanction dysphorique, il est possible de reconstruire le syntagme passionnel qui sous-tend la réaction à la transgression des bonnes manières de table. Ce syntagme pourrait être décrit dans la façon suivante :

<b>Figures</b>	« repas et conversation interrompus ; bouche bée ; silence ; attention vers le sujet malséant (regard, écoute) ; etc. »	« regard qui s'abaisse ; tête qui tourne ; mains qui se retirent de la nappe ; etc. »	« durcissement du corps ; visage grave, sérieux et tendu ; etc. »	« crier envers le maître d'hôtel ; se lever de la table ; fuir de la table ; etc. »	« communication de sa conduite répréhensible au mal élevé ; etc. »
<b>Passions</b>	étonnement	dégoût / embarras	désappointement / blâme	rage / colère	retour sur soi, retrouver ses esprits
<b>Étapes du Schéma Canonique</b>	Constitution	Disposition	Pathémisation	Émotion	Moralisation

Passé le premier moment de surprise, où l'attention est attirée vers le sujet « mal élevé », tous les mouvements du sujet « perturbé » suivent la direction inverse : du point de vue spatial, celui-ci s'éloigne, prend ses distances, et se détache du sujet « perturbateur ». De manière proportionnelle à l'intensité de l'infraction commise et à sa gravité, la prise de distance ira du simple détachement du regard à la sortie de table, en quittant la salle à manger.

Un autre trait partagé par les convives que dérangent la malséance réside dans le fait qu'il n'y a pas de critique directe envers celui qui enfreint les règles : la sanction passe toujours de façon indirecte, par le recours à un troisième sujet, médiateur, comme le maître d'hôtel, ou par l'interruption soudaine du repas à la manière du Prince de Salina. Ou bien encore, en suivant l'exemple de l'évêque de Vérone et de « messer Galateo » (Della Casa, 1957, p. 10 ; Elias, 1969, pp. 174-175), la sanction est communiquée à l'intéressé dans un second temps, de manière différée ou en privé, comme le fait précisément Concetta, une demoiselle experte en bonnes manières, envers Tancredi et Angelica. Le moment de l'infraction des bonnes manières fait problème parce qu'en cet instant l'opposition entre deux idéologies (au sens sémiotique) contraires devient manifeste : le sujet « bien élevé » s'interdit de répondre directement au sujet « mal élevé » pour ne pas se retrouver sur le même terrain axiologique (exemple paradigmatique :

le chevalier ne relève pas le gant du serf). De plus, si la sanction intervenait frontalement, le conflit relationnel s'ouvrirait de manière explicite et le sujet dérangé se retrouverait au centre de l'attention, au même titre que le sujet dérangeant : cela irait contre la nature paradoxale des bonnes manières, qui est d'être en même temps un outil de distinction, de discrétion et d'homogénéisation. Comme l'explique Gabriella Turnaturi (2011, pp. 17-18),

En somme, les bonnes manières naissent sous le signe de la représentation pour être observées, jugées et reconnues. Cependant les « bonnes » manières sont celles qui sautent le moins aux yeux, celles qui rendent le sujet, l'acteur, inobservable, invisible, et qui justement, pour cette raison, le donnent à observer et à prendre pour modèle. Figure qui se fond dans l'action du théâtre social, plutôt que figure qui s'en démarque. Figure non pas excentrique, mais qui se mimétise avec les autres, avec l'autre. Mettre les différences entre parenthèses est la seule façon de parvenir une communication sociale, sans risque de conflit ou de cette interruption soudaine que la diversité toujours entraîne [...]. Tous les acteurs, en se comportant selon les règles qu'eux-mêmes se donnent, attribuent un sens et une réalité à leurs actions, alors qu'un comportement excentrique, différent, rompant les règles, brise également cette réalité, [...]. Un sujet non « acclimaté », non « mimétisé », est littéralement hors de propos, et crée donc le désordre, le malaise, le sentiment d'irréalité [...].

Étant donné cette dialectique d'observation et de dissimulation caractéristique du bon ton, les sujets dérangeurs et dérangés, observateurs et observés, se prêtent à toute une série de « jeux optiques » (Landowski, 1989, pp. 113-136) qui dans notre cas, celui des bonnes manières sonores, peuvent être déclinés en « jeux auditifs ». En présupposant deux actants, dont le premier (S1) est l'observé et le deuxième (S2) est l'observateur, en suivant Landowski, le « simple 'respect des bienséances' (un observateur potentiel s'effaçant poliment devant la 'pudeur' reconnue chez autrui) » (Landowski, 1989, p. 126) peut être décrit à travers un dispositif élémentaire du type :

S1 : vouloir ne pas être vu  $\longleftrightarrow$  S2 : vouloir ne pas voir.

Dans notre cas spécifique de « bonnes manières sonores de la table », cette configuration modale générale de la bienséance peut être déclinée, en face du problème de manger ou boire « en faisant du bruit », de la façon suivante :

S1 : vouloir ne pas être entendu  $\longleftrightarrow$  S2 : vouloir ne pas entendre.

Une telle configuration, sous le signe de la complémentarité des régimes d'audibilité des deux actants, est utile à la description d'une situation pacifiée de « réserve réciproque ». Au contraire, dans nos exemples nous sommes face à des situations de conflit potentiel, au moment de l'infraction des règles de bonnes manières. Dans notre dernier extrait filmique étudié, on trouve par exemple une situation contradictoire dans la scène du restaurant « Chez Paul » des Blues Brothers : ceux-ci enfreignent le bon ton, délibérément, pour embarrasser leur ami, maître d'hôtel, avec la ferme volonté d'être remarqués par les autres clients. Si les protagonistes *veulent être entendus* (« ostentation ») alors

que les autres convives *veulent ne pas entendre* (« tact »), respectant de fait le bon ton, nous sommes face à une situation évidente « d'exhibitionnisme » :

S1 : vouloir être entendu (« ostentation ») S2 : vouloir ne pas entendre (« tact »)	« Exhibitionnisme » de S1
--	---------------------------

Au contraire, dans la scène du restaurant-saloon de *...Continuavano a chiamarlo Trinità* nous sommes confronté à une configuration de contrariété (opposition), car Trinita et Bambino se comportent selon leur naturel le plus quotidien, ignorant qu'il puisse exister des règles de « bienséance ». Ce qui leur est propre, c'est un « manque d'embarras » qui, au niveau des modalités, peut être décrit par le régime auditif du *ne pas vouloir ne pas être entendu*. Ce dernier entre en opposition avec le *veuloir ne pas entendre* des autres convives, car l'objet transmis – le spectacle offert par S1 qui « se donne à entendre » (le repas bruyant des deux cowboys) – obtient le statut d'une anti-valeur pour celui qui le reçoit (S2), comme s'il s'agissait d'un don négatif. Cette situation indique une attitude attentive du sujet écouteur (S2) sur le comportement du sujet écouté (S1) :

S1 : ne pas vouloir ne pas être entendu (« désinvolture ») S2 : vouloir ne pas entendre (« tact »)	« Pruderie » de S2
--	--------------------

La même configuration contrastive des régimes auditifs sert de base à la scène du rire d'Angelica dans *Il Gattopardo* : bien que l'élan extatique de la fille, qui n'arrive pas à contrôler son propre corps, semble suggérer une modalisation du *ne pas pouvoir ne pas être entendue*, celle-ci va main dans la main avec le *ne pas vouloir ne pas être entendue* c'est-à-dire, là aussi, avec son « manque d'embarras » et sa « désinvolture ». Cette dernière se heurte au « tact » des dames et des messieurs, présents autour de la noble table, qui *veulent ne pas entendre*. Le même phénomène se produit enfin pour Patrizia, la fausse fille d'Ottone dans *Signori si nasce*, où son propre « manque d'embarras » porte sur le récit de sujets osés à table. L'explicitation de ces configurations modales nous permet de capter, de manière plus fine, les modalités du conflit entre les sujets en jeu autour de la table.

Dès lors, ce qu'ont en commun la soubrette Patrizia, la belle Angelica, les deux cowboys et les Blues Brothers, est le fait d'attirer l'attention lorsqu'ils sont à table, de devenir « visibles » et « audibles », pour les figures excentriques qu'ils sont, différentes des autres, émergeant du groupe de convives. Ce devenir visible et audible, observable et écoutable, se produit car nos « impolis » sont des sujets incompetents du point de vue modal, c'est-à-dire dépourvus de certains aspects de compétence. Ils brisent les règles du bon ton parce qu'ils *ne les connaissent pas* (Patrizia, les deux cowboys), parce qu'ils *ne peuvent pas* (Angelica) ou parce qu'ils *ne veulent pas* les respecter (les Blues Brothers). Bien entendu, chaque manque spécifique de compétence produit des effets de sens différents avec des développements narratifs particuliers.

De plus, la sanction définitive de ces sujets « incivils » dépend aussi du point de vue qui régit la narration globale de l'histoire. En effet, bien que tous nos sujets « malséants » soient porteurs d'une identité différente de celle de la classe élitaire, dotés d'un statut social plus ou moins élevé, voire frappés

d'illégalité (Patrizia est soubrette et « fille de joie », Angelica est bourgeoise, les deux cowboys sont des bandits et les Blues Brothers, des musiciens recherchés par la police), ils reçoivent des sanctions narratives qui leur sont propres. Patrizia, les cowboys et les Blues Brothers, bien qu'impolis, sont « purs de cœur », ils sont les « bons » du récit et leur infraction aux bonnes manières est seulement un achoppement secondaire. D'une certaine façon, par le biais de leur transgression des bienséances, ils critiquent l'excès d'étiquette qui caractérise les classes supérieures, en les sanctionnant à leur tour comme « fausses » et « hypocrites » : la table de Pio est bien sûr charitable, mais elle est aussi trop puritaine ; le restaurant-saloon est le repaire du cynique Parker ; et Mr. Fabulous, depuis sa tour d'ivoire, ne comprend pas que les deux Blues Brothers le poussent à réaliser une bonne action. Par ailleurs, la critique du bon ton n'est pas seulement une figure limitée à ces films, c'est un phénomène spécifique interne au « processus de civilisation » lui-même (Elias, 1969). En revanche, pour le personnage d'Angelica le discours est différent, soit parce qu'il ne relève pas d'une comédie ni d'un personnage comique, mais plutôt du genre historique, soit parce que le point de vue narratif n'est pas le point de vue bourgeois mais est en réalité celui, noble et seigneurial, du Prince de Salina. Aux yeux de ce dernier, le « manque d'embarras » d'Angelica est inacceptable.

### **3. Musiques « bienséantes » et musiques « malséantes »**

Dans le corpus de films analysés on doit considérer également le thème de la musique comme fond discret pendant le repas. Dans ...*Continuavano a chiamarlo Trinità*, il se réalise à l'entrée des deux protagonistes dans le restaurant-saloon à travers une musique de piano qui rappelle le genre western. Si à l'entrée de Bambino et Trinità, une telle musique semble diégétique – elle commence dès leur entrée dans le restaurant –, le cours de la scène nous conduit à l'évaluer comme extra-diégétique, car elle se transforme dans le *leitmotiv* des deux protagonistes. La présence du *leitmotiv* pendant la scène du restaurant, et spécifiquement pendant les séquences du bouchon de champagne et de leur « repas bruyant », contribue à souligner le comportement grossier des deux protagonistes comme un signe de leur identité spécifique, des cowboys rudes mais chaleureux et bienveillants. En revanche, dans le film *The Blues Brothers*, le thème de la musique d'ambiance prend corps avec un morceau d'instruments à cordes, avec lequel on entend tamiser le restaurant français huppé « Chez Paul » : la musique classique accompagne de façon discrète le dîner des clients et elle contribue à travers son épaisseur culturelle à connoter le lieu comme « raffiné », « élitaire », « savant ». Ces exemples montrent que si la musique d'ambiance est bien choisie, elle peut avoir le rôle d'actant adjuvant.

Au contraire, si elle est sélectionnée de manière discordante, la musique d'ambiance peut se révéler un puissant opposant et créer des situations polémiques, au détriment du sujet, qu'elle aurait dû au contraire aider. Par exemple, on retrouve la musique en rôle actantiel d'opposant dans le film américain, *American Beauty* (Mendes, 1999) : vers la moitié du film, un conflit éclate entre les deux conjoints de la famille modèle américaine, au motif que le protagoniste, Lester Burnham (Kevin Spacey), a quitté finalement le travail qui l'opprimait depuis des années. La journée achevée, la famille se retrouve pour le dîner et sa femme Carolyn (Annette Bening), ayant appris la nouvelle, engage une dispute avec son mari : frustrations, tensions et mécontentements tenus sous silence jusqu'à cet instant débouchent alors sur un conflit ouvert. Le mur invisible du bon ton, bouée de sauvetage rassurante contre les désaccords et les querelles, se brise lorsque l'affrontement naît au sein du couple : face au regard

consterné de leur fille, les deux parents s'agressent verbalement dans un climax conversationnel. La femme en criant de façon hystérique, le mari avec des expressions vulgaires et ironiques, jusqu'à ce qu'il se lève, exaspéré, une assiette dans la main et qu'après avoir marqué une brève pause, il la jette contre le mur. L'assiette se brise bruyamment juste au-dessus d'une peinture murale. Alors, de façon calme et ferme, toujours en s'adressant à sa femme, il dit : « Ne m'interromps pas, chérie ». À ce geste extrême du mari et père de famille, inimaginable jusqu'ici, la femme se tait, terrifiée, sous le regard étonné de leur fille. Lester s'assoit de nouveau, comme si rien ne s'était passé et reprend le repas, satisfait, dans le silence. Sauf que, au cours de cette lourde pause conversationnelle qui marque la fin du dialogue et l'interruption de la relation, il est dérangé et interrompu une dernière fois par les quelques notes de la musique d'ambiance – une phrase de cordes qui s'élève vers les aigus en guise d'introduction à une prochaine chanson – qui apparaissent de façon claire et perceptible grâce au silence. En effet, durant tout le temps de la dispute, un fond sonore de style « ballad jazz », léger et mélodique, bien que rythmé, a continué à accompagner le dîner, apparaissant de temps en temps dans les pauses de l'affrontement.

Le contraste pathémique entre la musique d'ambiance et la discussion des conjoints ne fait qu'accroître la situation dramatique. On comprend qu'une telle musique ne sera plus appropriée pour donner une apparence paisible à l'agitation de cette famille et peut-être, en réalité, ne l'a-t-elle jamais été. En effet, attiré et perturbé par l'incipit de la chanson suivante, Lester conclut, en pointant la fourchette vers Carolyn : « Encore une chose. Dorénavant nous alternerons la musique au dîner. Parce que franchement, et je ne crois pas être le seul ici, j'en ai marre de ces conneries mélodiques ». Il mange une bouchée et la scène se termine. Évidemment, par politesse Lester n'avait jamais dit à sa femme qu'il n'appréciait pas cette musique pendant le dîner !

Les incidents liés à l'infraction du bon ton de la « musique de table » n'arrivent pas seulement entre les membres d'une même famille, mais on les retrouve également entre différentes familles, surtout si celles-ci appartiennent à des cultures différentes. Dans les deux cas, cela se produit lorsque le fond sonore durant le repas contribue à la construction de l'identité de la personne qui la sélectionne. Et il n'est pas dit que les autres se reconnaissent dans les mêmes valeurs musicales.

#### **4. Spaghettis, ramens, silence et bruit**

Si dans le passé les bonnes manières ont été un outil pour gérer et maîtriser les différences de classes sociales à l'intérieur même de la société européenne, aujourd'hui le seuil de la confrontation glisse entre les sémiosphères (Lotman, 1999) culturelles différentes. Comme on le sait, le processus de mondialisation a contribué, en les accélérant, au contact et à l'échange entre cultures qui étaient auparavant éloignées et distantes. Cela vaut évidemment pour la gastronomie.

Comme nous l'avons vu à travers le thème de la musique d'ambiance, le moment de la rencontre interculturelle à table n'est pas sans risques. Les incidents relationnels se produisent régulièrement, parce que les préceptes du bon ton occidental ne sont pas seulement une des nombreuses conventions que la créativité humaine a généré dans ce champ à travers le monde : une fois dépassé le préjugé eurocentrique, nous sommes tous conscients aujourd'hui que les règles du bon ton changent avec les sociétés et les cultures, sans que ces dernières puissent être jugées elles-mêmes comme « inciviles » ou « primitives ». En résumé, le « processus de civilisation » (Elias, 1969) dans d'autres parties du monde

a pris des formes différentes de celles qui ont été développées en Occident et les règles qui ont trait au comportement sonore des convives rendent tout cela évident.

Une comparaison révélatrice oppose, par exemple, la façon de manger les spaghettis italiens et celle de déguster les ramens japonais. Dans les deux cas il s'agit de pâtes, longues et fines, subdivisées en de nombreuses unités. Si pour les Italiens, à qui il est demandé de suivre les bonnes manières occidentales, il *n'est pas possible* de les manger en faisant du bruit, à l'opposé, pour les Japonais, les ramens *doivent être* « mangés en faisant du bruit ». Pour une denrée très similaire, les deux cultures imposent des bonnes manières qui s'opposent diamétralement sur la dimension sonore, entre « faire silence » et « faire du bruit » avec la bouche :

Italie : spaghettis : faire du silence : : Japon : ramens : faire du bruit

C'est sur cette différence culturelle que joue ironiquement une scène de *Tampopo* (Itami, 1985), célèbre film japonais et premier « western-ramen » (par allusion au « spaghetti-western ») qui a pour sujet la nourriture en général, et plus précisément les ramens. Dans ce film, on voit un groupe de jeunes filles japonaises en séance de formation aux bonnes manières de la table européenne (manger silencieusement les pâtes longues), confrontées à une inversion des valeurs, lorsqu'un convive occidental absorbe des « spaghettis alle vongole » (spaghettis aux palourdes) avec un fort bruit de succion qui, peu à peu, déteint sur les jeunes japonaises, au grand dam de leur formatrice, alors qu'elle les exerce au silence sur le même plat. S'ensuit un imbroglio axiologique. L'enseignante en effet surmonte ses atermoiements et, comme toutes les autres, commence à manger les spaghettis aux palourdes comme s'ils s'agissait de ramens, c'est-à-dire en les aspirant très bruyamment. Le silence de la démonstration des minutes précédentes laisse place désormais à une symphonie d'aspirations bruyantes, ponctuées par les mouvements rapides des têtes penchées sur les assiettes.

À y regarder (et à écouter) de près, nous sommes confrontés ici à un cas de « contagion », caractéristique d'une « logique de l'union », dans laquelle le corps des convives « ne fait pas *signe* sur la base de quelque code préétabli [...] mais il fait *sens*, immédiatement et dynamiquement – en acte –, sur le mode *du corps à corps esthétique* » (Landowski, 2004, p. 117). Au moment de manger les spaghettis, les jeunes filles japonaises, élèves des bonnes manières occidentales, subissent la « contagion » de la façon de manger, bruyante et rapide, du client d'origine occidentale : cette contagion se répand ensuite rapidement dans le groupe et enfin emporte également leur enseignante. Tout comme dans le cas du « fou rire » qui éclate pendant une cérémonie funéraire ou académique (Landowski, 2004, p. 117), les situations où les corps doivent être le plus possible mis de côté, manger en faisant du bruit se produit également dans une situation « à caractère solennel » où le bon ton imposerait un *devoir-ne-pas-faire*. Face au précepte de *devoir- ne-pas-faire de bruit* en mangeant les spaghettis, la contagion générée par la succion sonore obtient la valeur d'une réaffirmation transgressive, presque érotique, de la coprésence des participants en tant que corps. Donc, si les occidentaux ne respectent pas leurs bonnes manières, pourquoi ne pas profiter des spaghettis à la façon des ramens, c'est-à-dire en faisant le plus de bruit possible ?



## Conclusion : bonnes manières de table et bulles sonores

Les éléments du corpus analysés montrent combien la dimension sonore est une composante fondamentale de l'expérience gastronomique et comment, par conséquent, les bonnes manières à table ont formulé des préceptes spécifiques relatifs au comportement sonore des convives. Comme nous l'avons vu, cette dimension peut offrir des « jeux auditifs » et s'imposer comme un champ fortement polémique, où se produisent incidents et affrontements relationnels qui sont aussi identitaires. Dans ce contexte, le bon ton s'affirme comme un outil propre à gérer les différences des sujets et leur conflit éventuel. Pour éviter l'infraction aux règles de savoir-vivre et de politesse – chose qui peut provoquer des effets pathémiques et esthétiques très intenses – le convive doit apprendre à maîtriser sa *présence sonore*, c'est-à-dire qu'il doit développer une compétence spécifique. Pour le moins, il doit savoir contenir (i) les sons produits par le contact entre son corps et la nourriture (par exemple, la succion ou la mastication bruyante), (ii) les sons produits par l'utilisation des objets de la table (par exemple, les bruits de couteaux et de fourchettes sur l'assiette ou le tintement des verres), (iii) le ton de la voix et les différentes expressions vocales (par exemple, le rire). Ainsi, à *bien y écouter*, et toute relativité culturelle prise en compte, les bonnes manières à table cherchent à mettre de l'ordre, non seulement dans les relations interpersonnelles entre les convives, mais aussi dans l'expérience culturelle des sons vécue au cours des repas, visant à préserver l'équilibre délicat de la bulle sonore (Fontanille, 2010) qui distingue notre perception auditive. En effet, pendant un repas à une table chaotique et malséante, la bulle sonore risque toujours d'éclater, comme une bulle de savon mais de façon beaucoup plus bruyante.

## Bibliographie

- Barthes, Roland, « Le grain de la voix », *L'obvie et l'obtus. Essais critiques III*, Paris, Seuil, pp. 236-245, 1982.
- Battistini, Emiliano, « Between Noise and Silence, between Meaning and Non-Meaning: Ambient Music in the contemporary Italian Soundscape », *Sign&Media*, n° 9, pp. 154-171, 2014.
- Boutaud, Jean-Jacques, *Le sens gourmand*, Paris, Jean-Paul Rocher Éditeur, 2005.
- Craveri, Benedetta, *La civiltà della conversazione*, Milano, Adelphi, 2001.
- Davidson, Judy A., « Subsequent versions of invitation, offers, requests, and proposals dealing with potential or actual rejection », in J. Maxwell Atkinson and John Heritage (éds.), *Structures of Social Action*, Cambridge, Cambridge University Press, 1984, pp. 102-128, 1984.
- Della Casa, Giovanni, *Galateo*, Turin, Einaudi, 1957.
- Eco, Umberto, *Lector in fabula. La cooperazione interpretativa nei testi narrativi*, Milano, Bompiani ; trad. fr. *Lector in fabula ou La coopération interprétative dans les textes narratifs*, Paris, Grasset, 1985, 1979.
- Elias, Norbert, *Über den Prozess der Zivilisation. I. Wandlungen des Verhaltens in den Weltlichen Oberschichten des Abendlandes*, Frankfurt, Suhrkamp ; trad. fr. *La civilisation des mœurs*, Paris, Calmann-Lévy, 1973, puis Paris, Pocket, 2020(2002), traduction de Pierre Kamnitzer, 1969.
- Estay Stange, Verónica, *Sens et Musicalité. Les voix secrètes du symbolisme*, Paris, Classiques Garnier, 2014.  
— *La Musique hors d'elle-même*, Paris, Classiques Garnier, 2018.
- Fele, Giolo, *L'analisi della conversazione*, Bologne, Il mulino, 2007.
- Fontanille, Jacques, « Le schéma des passions », *Protée*, vol. XXI, n° 1, pp. 33-41, 1993.  
— « Une sémiotique du son ? Remarques sur la constitution d'un plan d'immanence », *Actes Sémiotiques*, n° 113, *Le mots du son*, 2010. <https://www.unilim.fr/actes-semiotiques/2823>

Greimas, Algirdas Julien et Courtés, Joseph, *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette, 1979.

Greimas, Algirdas Julien et Fontanille, Jacques, *Sémiotique des passions. Des états de choses aux états d'âme*, Paris, Seuil, 1991.

Jacoviello, Stefano, *La rivincita di Orfeo. Esperienza estetica e semiotica del discorso musicale*, Milano-Udine, Mimesis, 2012.

Landowski, Éric, « Sociosémiotique », in Algirdas Julien Greimas et Joseph Courtés (éds.) *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette, pp. 355-358, 1979.

— *La société réfléchie. Essais de sociosémiotique*, Paris, Seuil, 1989.

— *Passions sans nom. Essais de sociosémiotique III*, Paris, PUF, 2004.

Lévi-Strauss, Claude, « L'efficacité symbolique », *Revue de l'Histoire des Religions*, t. 135, n° 1, pp. 5-27, 1949.

Lotman, Youri, *La Sémiosphère*, Limoges, Pulim, 1999.

Mangiapane, Francesco, « Scontri etnici e corpi golosi. Mangiare al cinema », dans Gianfranco Marrone (éd.), *Buono da pensare. Cultura e comunicazione del gusto*, Roma, Carocci, pp. 133-166, 2014.

Marrone, Gianfranco, *Corpi sociali. Processi comunicativi e semiotica del testo*, Torino, Einaudi, 2001.  
— *Semiotica del gusto. Linguaggi della cucina, del cibo, della tavola*, Milano-Udine, Mimesis, 2016.

Pivato, Stefano, *Il secolo del rumore*, Bologna, Il Mulino, 2011.

Pomerantz, Anita, « Agreeing and disagreeing with assessments: some features of preferred/dispreferred turn shapes », in J. Maxwell Atkinson and John Heritage, éds., *Structures of Social Action*, Cambridge, Cambridge University Press, pp. 55-101, 1984.

Sacks, Harvey; Schegloff, Emanuel et Jefferson, Gail, « A Simplest Systematic for the Organization of Turn Taking for Conversation », *Language*, vol. 50, n° 4, part 1, pp. 714-715, 1974.

Schafer, R. Murray, *The Tuning of the World*, Toronto-New York, McClelland & Stewart-Knopf ; trad. fr. *Le paysage sonore. Le monde comme musique*, Marseille, Wildproject, 2010 (1977).

Sterne, Jonathan, *The Audible Past: Cultural Origins of Sound Reproduction*, Durham, Duke University Press, 2003.

— *The Sound Studies Reader*, Londres, Routledge, 2012.

Turnaturi, Gabriella, *Signore e signori d'Italia. Una storia delle buone maniere*, Milano, Feltrinelli, 2011.

## Filmographie

Chatiliez, Étienne, *La vie est un long fleuve tranquille*, Téléma/Mk2/FR3Cinéma, France, 90', 1988.

Clucher, E. B. (nom artistique d'Enzo Barboni), ...*Continuavano a chiamarlo Trinità*, West Film, Italia, 126', 1971.

Itami, Juzo, *Tampopo*, Japon, 114', 1985.

Landis, John, *The Blues Brothers*, USA, 132', 1980.

Mattoli, Mario, *Signori si nasce*, Manenti Film, Italia, 92', 1960.

Visconti, Luchino, *Il Gattopardo*, Titanus Film, Italie-France, 187', 1963.

Pour citer cet article : Emiliano BATTISTINI. « Aspects sonores des bonnes manières de table », Actes Sémiotiques [En ligne]. 2021, n° 124. Disponible sur : <<https://doi.org/10.25965/as.6863>> Document créé le 11/01/2021

ISSN : 2270-4957

### 1. La cornice spazio temporale

Diceva quindici anni or sono Jean-Jacques Boutaud nel suo *Il senso goloso. La commensalità, il gusto, gli alimenti*: “Anche se l’evoluzione dei comportamenti va nella direzione di una maggiore permissività, ogni bambino che venga infine invitato a *stare a tavola* con gli adulti, sa bene ancor oggi che questo comporta degli obblighi di pulizia, contegno e rispetto degli alimenti, sotto la vigilanza dei genitori”<sup>318</sup>. Nella sua apoditticità, questa affermazione sembra estratta dalle pagine di un volume di diritto o appartenere a quel genere di discorso in cui spazi, tempi e persone specifici vengono annullati in nome di un’oggettività scientifica. Invece chiunque abbia fatto esperienza del modo attuale in cui i bambini si comportano nei luoghi pubblici di ristorazione, per lo meno in Italia, sa bene che espressioni come “obbligo” e “vigilanza” si sono parecchio sfilacciate mentre il pur evocato processo verso una “maggiore permissività”, nei casi più estremi appare giunto al capolinea del caos e dell’anarchia. Persino sulla stampa e in rete molti si sono occupati della questione facendo, della cosiddetta nuova maleducazione dei più piccoli, un vero e proprio caso giornalistico. Vale però la pena, a mio avviso, di articolare al suo interno questo che ormai è un luogo comune: lo stare a tavola dei bambini nei luoghi pubblici è infatti un’occasione di rinegoziazione delle regole del vivere sociale e, in quanto tale, essa non è affatto liquidabile con il solito *mala tempora currunt*. Qualcuno potrà avere l’impressione che la fenomenologia descritta sia fin troppo nota e inutilmente complicata dalla descrizione semiotica ma, come tenterò di dimostrare, in realtà sono coinvolti molti parametri e molte variabili che, una volta *rispecificati*, come dice Paolo Fabbri, rivelano tutta la complessità di una scena sociale<sup>319</sup>.

Anche Manar Hammad, di cui sono noti gli studi semiotici dello spazio e dell’architettura, afferma che “il lavoro di tipo antropologico, sul terreno banale e familiare di ciò che ci circonda, ci ha fornito la prova che la ricchezza dell’osservazione oltrepassa, in complessità e intrico, l’immaginario di un buon numero di teorici da camera.” (Hammad, 1989, p. 218, tr. it). Il caso che propone Hammad è curioso: un convento, con l’uso strettamente normato degli spazi, viene messo momentaneamente a disposizione di un convegno e a questo punto parte un’infinita e minuziosa ricontrattazione delle pratiche e delle soglie. Per condurre questa analisi, lo studioso si rende conto di aver tratto ispirazione da diverse

---

318 Boutaud (2005, p. 16 tr. it). Come avviene in questa citazione, anche nel presente articolo si opterà per il maschile in funzione neutra intendendo per “bambino” un minore di qualsiasi genere.

319 “È il mondo che è complicato, non le spiegazioni che ne diamo. Il linguaggio naturale non è ingenuamente dato e semplice e le spiegazioni complicate. No! Il mondo naturale e il linguaggio sono complicatissimi e sono già là. E non possiamo revocarli o ricostruirli. Però possiamo tentare di rispecificarli, e i meccanismi di rispecificazione sono di una grandissima complessità.” (Intervista raccolta da A. Toftagaard nel 1998, in Fabbri, 2017, p. 21). Anche in Fabbri 1998, *passim*, viene ripreso il concetto ricoeuriano di *rifigurazione*.

discipline come l'architettura, l'antropologia, la micro-sociologia e la psicologia ma anche "di mettere tra parentesi queste distinzioni disciplinari per adottare un punto di vista unico: quello della significazione" (*op. cit.*, p. 229). Ugualmente non si troveranno quindi qui *spiegazioni causaliste* (in chiave sociologica, o psicologica) del modo di stare al ristorante dei bambini di oggi.

Non si possono ancora calcolare le conseguenze del distanziamento sociale resosi necessario a partire dal mese di marzo 2020 per l'epidemia di Sars-Covid 19 in Italia e nel mondo, quindi non le prenderemo in considerazione, anche se la situazione pandemica sottolinea ancora più radicalmente la natura complessa della *scena alimentare*, con le sue variabili di spazi, gesti, scambi comunicativi, azioni. È probabile, anche se ancora tutto da dimostrare, che i bambini, dopo un periodo prolungato a casa con i genitori e dopo aver visto questi ultimi uniformarsi ad alcune regole fortemente limitatrici della libertà personale, abbiano assunto a loro volta un atteggiamento più controllato. Sicuramente il loro statuto ha subito delle variazioni in ragione del fatto che, secondo alcuni virologi, sono veicolo di infezione, per quanto largamente risparmiati dalle forme gravi di Covid. Quindi un bambino altrui che corresse attorno al nostro tavolo al ristorante in periodo di pandemia non sarebbe solo un fastidioso discolo ma addirittura un pericolo per la nostra salute<sup>320</sup>.

Prenderemo come punto di partenza e di arrivo la *competenza sociale* del bambino. Non c'è ovviamente un limite preciso di età dopo il quale un essere umano diventa pienamente competente, *civile*, nel senso più filosofico del termine. Nel Sei-Settecento la pedagogia teorizzò una severissima repressione vedendo nel bambino una sorta di nemico del vivere civile (Lalatta Costerbosa, 2019a). Oggi, il calo demografico dirada la presenza dei bambini nelle nostre case e quindi anche ai nostri deschi, pubblici e privati; e l'abbondanza di cibo, a cui i nostri piccoli sono abituati fin dalla nascita, fa sì che l'assunzione del pasto non sia più vista come un premio ma quasi come un dovere, soprattutto quando essa comporti delle limitazioni della libertà. La tradizionale minaccia "a letto senza cena" sarebbe percepita dai bambini attuali come piuttosto bizzarra e comunque molto meno tremenda di quella di una deprivazione temporanea di videogiochi e internet. Sono osservazioni banali, se si vuole, ma un'analisi semiotica non può prescindere da una riflessione preliminare sullo statuto dei valori e quindi va ponderato con attenzione il fatto che i bambini di un paese occidentale opulento considerano l'assunzione del cibo più come un *dover fare* che come un *voler fare*. La loro irrequietudine deriva sostanzialmente da questo, prova ne sia che, viceversa, un piccolo goloso di dolci ritrova una compostezza quasi militare quando arriva il dessert, e la mantiene sedendo a tavola in maniera corretta fin tanto che il suo oggetto del desiderio persiste.

La relazione fra *estesìa*, *estetica* ed *etica*, per quanto riguarda lo stare a tavola al ristorante, ha una taratura diversa per un bambino occidentale contemporaneo per il quale la componente estetica non ha avuto ancora nessuna elaborazione<sup>321</sup>, la componente etica è in abbozzo sotto forma di

---

320 Tante sono le variazioni connesse alla diffusione del virus, ma preferiremo farne astrazione dato che le evidenze, al momento attuale (autunno 2020), non sono sufficienti per poter dire se siamo di fronte a cambiamenti significativi e duraturi.

321 Il *maintien* che Jean-Marie Floch vede alla base del *total look* di Coco Chanel (Floch, 1995) è suscettibile in italiano di una duplice traduzione: quella di *mantenimento*, in quanto costanza identitaria e di stile; e quella di *portamento*, nel senso di assetto del corpo. Ora è evidente che il bambino a tavola difficilmente si pone uno o entrambi di questi problemi, a meno che i genitori non gli impongano severe regole di etichetta, cosa sempre più rara anche nelle classi medie.

persuasione/minaccia genitoriale, e la forma estetica consiste, come si è detto, in un investimento valoriale reso labile dall'abbondanza dei cibi a disposizione. Una circostanziata analisi semiotica del campo delle merendine ha dimostrato come queste ultime, tramite la pubblicità, risemantizzino la merenda di una volta, creando forme di consumo varie e ricche (Marrone, 2016, p. 256). Ma se si esula dall'assiologia ludico-estetica, il cibo non appare più di tanto *appealing* per un bambino attuale. Ne consegue che mangiare al ristorante, o in pizzeria o in qualsiasi altro locale di ristorazione, *non è per lui un programma narrativo* assunto in quanto tale. Si tratta di un punto fondamentale per spiegare la problematicità della competenza modale dei bambini in una situazione come questa, dato lo sbilanciamento fra la modalità del *dovere* a sfavore di quella del *volere*. Il carattere debole se non assente di assunzione del valore ha delle ripercussioni sull'organizzazione degli spazi: non vi sono zone eterotopiche, paratopiche e utopiche dove non c'è investimento di valore. Il bambino percepisce "il suo posto", cioè la seduta assegnatagli a tavola, come una soglia facile da abbandonare più che come un limite. Ma chiunque, in un luogo di ristorazione, occupa una posizione intrinsecamente debole quanto a confini: come dice Hammad, la *privatizzazione stabile* di una porzione dell'estensione esige una regolamentazione rigida delle "visite" fra soggetti in compresenza, in assenza della quale non si ha *padronanza* del luogo (Hammad, 1989, p. 289 tr. it). In condizioni non turbolente, chi siede al tavolo di un ristorante può godere di una privatizzazione temporanea dello spazio che tuttavia rimane non delimitato da margini materiali. Di questo approfitta il piccolo avventore il quale, non essendo "centrato" da uno scopo, è portato facilmente a un comportamento nomadico<sup>322</sup>. Un'altra controprova: quando, in un ristorante, al bambino viene dato un tablet o un cellulare con cui può giocare o vedere dei contenuti a lui graditi, non si sposta più dalla sedia e anzi assume una fissità quasi innaturale. Ma su questo torneremo.

Naturalmente l'accettabilità dei comportamenti infantili dipende dalla *cornice spaziotemporale*: uno spostamento sarà visto come normale e forse anche auspicabile nel caso di un picnic all'aria aperta, con molto spazio a disposizione; ma in un ristorante è necessaria una più rigida strutturazione della relazione fra avventori, soprattutto per quanto riguarda le condizioni di prossimità e distanza. Insomma, molto dipende dalle caratteristiche dell'ambiente di ristorazione e dalle pratiche di fruizione. Per esempio, anche il grado di esclusività del posto o, viceversa, il suo carattere "famigliare", teso a riprodurre un ambiente di tipo domestico, costituiscono variabili importanti per quanto riguarda il comportamento dei bambini e il suo grado di accettabilità. Se poi il locale, o parte di esso, sono prenotati in modo esclusivo da un gruppo, le soglie si modificano ancor più radicalmente (Giannitrapani, 2013, p. 121).

Tuttavia, in questo articolo, ho voluto appuntare le mie osservazioni su una "medietà situazionale" che mi permettesse, nello spazio a mia disposizione, di moltiplicare i parametri più che le tassonomie, e questo nella convinzione che, una volta stabiliti i primi, sia abbastanza semplice tenerne conto, con le dovute variazioni, nell'analisi di casi specifici. In generale, il bambino si trova al centro di tre reti sociali in interazione contrattuale ma potenzialmente conflittuale: 1) i propri commensali, in particolare i

---

<sup>322</sup> Come insegna la fenomenologia, a differenza dello *spazio* inteso geometricamente, il *luogo* è dato dall'investimento intenzionale. Se il bambino, come si è detto, non ha alcun investimento nei confronti del desco a cui è portato, assumerà un'attitudine eccentrica/esplorativa che in casi di totale mancanza di sorveglianza (non così rari) può portarlo persino a uscire dal locale, verso giardini, parcheggi, strade adiacenti.

genitori ma anche le altre persone che siedono allo stesso tavolo; 2) gli altri avventori del locale; 3) i gestori del locale stesso. Ognuno di questi attori sociali ha diverse *gradazioni di prossimità* (Rastier, 2001) che vanno dall'immediata contiguità delle persone sedute assieme fino a un "laggiù" remoto che tuttavia è facilmente raggiungibile dai bambini qualora lasciati a briglia sciolta. Uno statuto diverso, dal punto di vista della collocazione nello spazio, è quello del terzo tipo di attore, sia esso un cameriere o il gestore del locale. Il personale ha infatti necessariamente una dinamica di spostamento e quindi anche di alternanza, per quanto riguarda la prossimità, con gli uni o con gli altri attori in gioco. Dal punto di vista delle gradazioni di prossimità e della distribuzione delle collocazioni, abbiamo quindi *attori immobili* (i commensali adulti), *attori mobili* (personale) e *attori mobilitati*, ovvero i bambini qualora infrangano le regole e si mettano a circolare per il locale. Mentre la momentanea intrusione nel "cerchio di rispetto" da parte del personale è resa necessaria dal servizio (ma nessuno accetterebbe di mangiare con un cameriere che staziona alle spalle tutto il tempo, a meno che non si abiti a *Downton Abbey*), l'avvicinamento al nostro tavolo da parte di un bambino sconosciuto è un'infrazione della *privacy*.

Soprattutto quando il movimento dei bambini assume un'aspettualizzazione *frequentativa* (correre intorno ripetutamente, magari in piccoli gruppi, emettere gridolini, ecc.) l'intera *forma di vita* del "pranzare/cenare al ristorante" si trasforma in un'altra, di incerta definizione (Fontanille, a cura, 1993). Non solo ma, più in profondità, l'*habitus* di cui parla Pierre Bourdieu (1979), che è inquadramento delle posizioni sociali e al contempo stabilizzazione delle disposizioni del gusto, viene letteralmente terremotato: da un lato, le persone disturbate saranno spesso propense ad attribuire ai disturbatori un' inferiorità di classe (dal punto di vista del censo o semplicemente dell'educazione); dall'altro, la condivisione di un medesimo gusto, sancita dalla frequentazione dello stesso locale, viene messa in discussione perché non si accetta di buon grado di avere gli stessi gusti di persone da cui ci si vuole distinguere<sup>323</sup>. Come sintetizza efficacemente Alice Giannitrapani, "sono colui che frequenta quel luogo ma quel luogo è tale perché è frequentato da me: spazi e soggetti si conferiscono senso reciprocamente" (Giannitrapani, 2014, p. 265). Quindi una serata rovinata può diventare anche un *vulnus* più profondo a quel sistema di valori e di gusti con cui ciascuno di noi si identifica e si definisce.

## **2. Strategie di riparazione: il *nudge* dei gestori**

La logica narrativa vorrebbe che i gestori del locale, in quanto Destinanti, nel caso di bambini che disturbano, si dessero da fare per riportare la quiete. Ma chi gestisce un ristorante si trova, in questa situazione, di fronte a un conflitto abbastanza delicato. Posto che il suo programma narrativo principale è economico, per raggiungere il successo il gestore ha bisogno di garantire il corretto e piacevole svolgimento della cena o del pranzo dei suoi clienti. A questo scopo non è importante solo il buon cibo ma anche la qualità del servizio, la gradevolezza dell'ambiente e la cordialità dei rapporti, soprattutto nel caso di una clientela abituale. Ed è qui, nella necessità di conservare rapporti positivi con l'insieme dei propri clienti, che il gestore si trova in difficoltà nel caso di bambini che arrechino disturbo. In ambienti molto esclusivi, che hanno come valore aggiunto il proprio "buon nome", le persone che disturbano sono messe alla porta senza troppe cerimonie o, se di estremo riguardo, si crea per loro una

---

<sup>323</sup> Le reazioni a questo disagio possono essere diverse: si può procedere al deprezzamento del locale ("Pensavamo fosse un buon locale e invece..."); o si invoca la casualità, l'essere fuori luogo degli importuni ("Ma cosa ci fa gente così qui"). E così via.

soluzione elegantemente separata. Ma nei locali frequentati dalla classe media, dove il valore precipuo è quello di una continuità e di una quantità di esercizio, quando si crea un conflitto fra clienti, il gestore si trova nell'impossibilità di trovare una composizione soddisfacente per la semplice ragione che non può prendere partito per gli uni o per gli altri poiché *tutti*, ugualmente, gli garantiscono il guadagno economico. Se non farà nulla, perderà i clienti che si sono lamentati, se interverrà in modo autoritaristico sui genitori dei disturbatori, probabilmente perderà questi ultimi come clienti. Di conseguenza, in casi come questi, il gestore ricorre a quello che con termine inglese si definisce un *nudge*, ovvero una persuasione dai modi moderati e gentili che rintuzzi il conflitto senza scontentare nessuno, anzi, facendo credere a ciascuno che i propri *desiderata* siano stati raggiunti<sup>324</sup>. Nel caso che stiamo considerando qui, questo tipo di regolamentazione è reso possibile dalla limitatezza, nell'arco di qualche ora, della pratica sociale. Se si procede a una prova di commutazione e si immagina, ad esempio, che i commensali dei vari tavoli debbano cenare in spazi contigui per un tempo più lungo, per esempio per diverse serate consecutive durante una vacanza di vari giorni nello stesso albergo, è evidente che ci sarebbe un inasprimento del conflitto e che il personale si troverebbe in grande difficoltà a gestire in modo *soft* la situazione. Ugualmente, per quanto riguarda gli spazi, se a causa del covid si dovessero erigere delle barriere solide fra i tavoli, con un rafforzamento materiale della soglia, ci sarebbe un abbassamento di intensità del conflitto. Ma i casi standard che stiamo considerando prevedono invece un contesto spaziotemporale di tipo sostanzialmente *transitivo* sul piano spaziale e *transitorio* su quello temporale, ed è questo che li rende interessanti perché la negoziazione diventa, in un contesto di questo tipo, più suscettibile di fluttuazioni valoriali e tensive. Alla base della difficoltà del gestore sta la fragilità intrinseca del contratto sociale in situazioni come quella della ristorazione: ammessi in un luogo pubblico, gli ospiti possono potenzialmente veder ricontrattate in ogni momento le condizioni della loro ammissione. Per esempio, non è impossibile, in locali più popolari, sentir dire dal gestore che “anche loro (cioè le famiglie che disturbano, n.d.r.) sono clienti e hanno il diritto di mangiare”. In casi come questi, il *nudge* lascia il posto a una sorta di sovranità del gestore che si erge a Destinante donatore, giudice ultimo ed equanime dei diritti e dei doveri dei clienti. Ma è evidente che un'argomentazione come questa è destinata a lasciare scettici coloro che distinguono ancora un ristorante da uno stand alla fiera della salsiccia. Vi è infine una terza via, per così dire, e cioè quella di sospendere il carattere polemico dell'interazione e di rimanere *a un livello metalinguistico enunciazionale riguardo alla gestione delle relazioni inter-attanziali* (Hammad, 1989, p. 239 tr. it). In altri termini, il gestore può tentare di far ragionare le persone enunciando concetti generali (“Se tutti facciamo un po' di attenzione...”, “I bambini hanno le loro esigenze ma...”), strategia che appare tuttavia poco consona ai tempi.

---

324 “Malgré son enracinement spécifique dans les sciences économiques, la théorie du nudge prétend traiter et régler toutes les conduites humaines et tous les domaines de la vie sociale, de l'écologie à la consommation, des conduites civiques à la santé, et des politiques publiques en général, à partir d'un raisonnement dont la référence reste le calcul d'intérêt, tel qu'il est conçu par l'économie libérale.” (Fontanille, Lairesse, 202, p. 2). Ringrazio Juan Alonso Aldama per avermi messo a disposizione con qualche anticipo, per gli scopi di questa ricerca, i saggi di questo numero di *Actes sémiotiques*.

### 3. L'istanziamento soggettivo del bambino

Una variabile molto importante è costituita dall'età e più in generale dallo statuto soggettivo dei bambini. Trattandosi infatti di una problematica di *intersoggettività* e di dinamiche conflittuali/contrattuali che implicano necessariamente la costruzione di un simulacro dell'Altro (Landowski, 1989, 2005; Goffman, 1981), tali dinamiche varieranno tantissimo a seconda che al bambino, o al gruppo di bambini, sia attribuito uno statuto di *soggettività*, *quasi-soggettività* o *non soggettività* (Coquet, 2004). Se un bambino in età scolare ha scelto lo spazio attorno al vostro tavolo come pista da corsa, in solitaria o in gruppo, potete tentare di dirgli qualcosa anche se lui o lei vi guarderanno con immenso stupore. Viceversa, ogni *moral suasion* rivolta a un infante altrui che si aggrappi alla vostra tovaglia è ragionevolmente votata all'insuccesso. Si tratta di una differenza graduale che arriva al valore minimo di soggettività nel neonato. Il bambino molto piccolo, all'interno di un ristorante, è un puro gradiente sonoro: quanto è accettabile che emetta dei suoni, fino a quanti decibel? Per quanto tempo, in caso di pianto, i tavoli circostanti manterranno la goffmaniana *disattenzione civile*? Il neonato è un non soggetto alla stregua di una radiolina o di un tablet, e infatti pone lo stesso problema di un dispositivo con il quale sempre più spesso i bambini al ristorante vengono "intrattenuti". Sono i genitori stessi a riconoscere livelli diversi di soggettività ai propri bambini: se, come purtroppo raramente accade, si *intrattengono* con loro coinvolgendoli nella conversazione o giocando con libretti, colori, giocattoli portati da casa, i bambini sono instaurati come *soggetti* a pieno titolo. Se invece il bambino, come più spesso accade, viene semplicemente nutrito, cioè ci si occupa di lui nel tempo necessario all'assunzione del cibo e perché questa avvenga in modo efficace, il bambino è trattato come un *quasi soggetto*, e infatti il comportamento non sarebbe tanto diverso nei confronti di un animale domestico; infine, se il bambino viene collocato a un estremo del tavolo, o sul seggiolone, con un *device* elettronico davanti, egli viene "disinnescato", come un meccanismo appunto, è un *non soggetto* ed esce completamente dalla sfera sociale. Se poi i bambini si allontanano dal tavolo dei genitori, semplicemente il loro statuto di soggettività non è più in questione, per lo meno per il tempo della loro assenza. Salvo poi riproporsi prepotentemente, e questa volta rivestito dal ruolo tematico di vittima incolpevole, quando qualcuno ne fa oggetto di rimostranze.

Sarebbe totalmente fuorviante sostenere che la presenza dei più piccoli porti a una intensificazione del *legame affettivo* a scapito del *legame sociale*. Le famiglie che vanno a mangiar fuori con i bambini non ricreano affatto "l'atmosfera alla buona" della cucina domestica ma assumono piuttosto un atteggiamento resistenziale: cercano cioè di godersi la serata "mondana" *nonostante* i bambini<sup>325</sup>. Ora, se i genitori lasciano che i propri figli corrano per il locale auto-intrattenendosi e soprattutto allontanandosi dal tavolo, si crea una nuova *intensità sociale*, ma all'insegna della conflittualità; mentre se, come sempre più spesso succede, i piccoli vengono ipnotizzati con internet e videogiochi, vi è un *abbassamento dell'intensità sociale*, poiché tutto si svolge come una partita "con il morto". Ma anche in questo caso possono emergere situazioni di conflitto quando i bambini ascoltano

---

325 Faccio riferimento allo schema a p. 57 della tr. it. di Boutaud 2005, dove l'autore oppone due dimensioni, *l'intensità del legame* fra convitati (tra i due poli dell'*affettivo* e del *sociale*); e *l'estensione dei beni* (fra i due poli dell'estrema semplicità del cibo fino ai fasti del banchetto). La correlazione dei due assi produce una tassonomia di forme della commensalità. È interessante vedere come i casi che stiamo considerando sia tutti eccentrici rispetto a questo schema, a dimostrazione del fatto che i bambini al ristorante svolgono un ruolo di guastatori delle tassonomie.



per esempio per la millesima volta la stessa canzoncina, senza auricolari: fino a quando tolleremo questo verme sonoro<sup>326</sup> che si insinua nel nostro cervello e nelle nostre conversazioni? Un'altra strategia che nei locali all'aperto dovrebbe risolvere il problema è quella di allestire una zona un po' decentrata rispetto ai tavoli, dove i bambini possono intrattenersi con giostrine, altalene, scivoli e così via. Anche in questi casi tutto dipende dall'intensità sonora dei bambini e dalla distanza dai tavoli perché talvolta una soluzione apparentemente felice si trasforma in un nuovo incubo, e ci si ritrova a mangiare a pochi metri da un rumoroso luna park.

Le variabili personali di tolleranza non sono calcolabili, di solito chi ha o ha avuto a sua volta bambini sopporta più pazientemente situazioni di questo tipo. Ma ne parleremo nel paragrafo 5, quando tratteremo il tema delle passioni.

#### 4. I regimi sensoriali

Per quanto riguarda i regimi sensoriali coinvolti, vi sono delle differenze intrinseche: se un bambino al tavolo vicino fa delle cose sconvenienti come sputare il cibo, versare l'acqua sulla tovaglia, gettare molliche di pane contro i propri commensali, posso semplicemente *non guardare*. Ciò che offende la vista, in un locale pubblico, è abbastanza aggirabile attraverso la già citata disattenzione civile. Consideriamo invece il fastidio provocato dal movimento del/dei bambini altrui attorno al nostro tavolo, o sotto il nostro tavolo, in casi estremi. In questo caso si crea una turbolenza *sensomotoria* che si trasmette inevitabilmente a chi sta mangiando, a meno che non abbia seguito un training in qualche monastero tibetano. Il *cerchio di rispetto* fra persone, arrivato a nuova e più cogente ribalta con la pandemia, ha in genere un raggio ridotto<sup>327</sup>. Questo raggio aumenta quando si tratta di suoni poiché i nostri orecchi non sono muniti di palpebre e quindi non si può volontariamente smettere di sentire quanto è udibile. L'inquinamento sonoro è un problema sempre più diffuso, che va ben oltre il caso che stiamo considerando qui. È importante evocarlo perché non va dimenticata la contestualizzazione sociale dei fenomeni. Viviamo in un mondo rumoroso: nei bar, nei negozi, negli aeroporti, ovunque c'è musica, spesso ad alto volume. La maggior parte delle persone sembra non esserne disturbata, o per lo meno molto raramente sono osservabili reazioni di fastidio e di protesta. Il non-poter-non-udire, anziché aumentare la soglia di rispetto, sembra aver instaurato una forma generalizzata di accettazione, come se vi fosse una *ineluttabilità* dell'evento sonoro. È probabile quindi che si sia innalzata la soglia dell'accettabilità del rumore anche in un locale di ristorazione. Infatti, capita spesso, almeno in Italia, di mangiare con una musica di sottofondo ad alto volume, soprattutto a pranzo, o di sedere accanto a una tavolata di adulti che parlano a voce molto alta, eventualità che ci lascia scarse probabilità di avere una qualche conversazione con i nostri commensali.

Apro una breve parentesi sulle variabili culturali. L'altezza della voce nei luoghi pubblici nei paesi latini determina, con grande evidenza, un diverso grado di accettabilità degli stimoli sonori ed è sempre

---

<sup>326</sup> La questione dei vermi sonori, su cui molto ha detto Oliver Sacks (2007), dimostra che queste situazioni non mettono in gioco solo soglie di tolleranza sociale ma anche soglie di tolleranza psico-neurologica, come stiamo per vedere a proposito dei regimi sensoriali coinvolti.

<sup>327</sup> Ometto quello legato all'olfatto perché è fortunatamente molto più raro che dei bambini al ristorante disturbino da questo punto di vista senza un rapido intervento dei genitori. Ma anche questo sarebbe interessante da indagare: perché se si crea un problema olfattivo il genitore accorre e se si "inquina" invece a livello sonoro o cinestesico, no? Le soglie dell'"impuro" si confermano diverse a seconda dei sensi coinvolti.

uno spettacolo antropologicamente affascinante, nei luoghi turistici mediterranei frequentati da persone di nazionalità diverse, vedere famiglie del Nord Europa cenare compostamente e in perfetto silenzio in mezzo alla baranda generale. In Gran Bretagna non ci si può rivolgere a bambini sconosciuti, nemmeno se grandicelli, senza che questo susciti sdegno e sospetto. Quindi nel caso (a dire il vero piuttosto raro) in cui un bambino disturbi, ci si deve al più rivolgere agli adulti che ne sono responsabili in quel momento. In Francia vi sono ristoranti che non ammettono bambini al loro interno o che specificano, viceversa, che i bambini vi sono ben accetti. La cosa è talmente entrata nella norma sociale da non suscitare nessuna discussione mentre nel 2019, in Italia, quando alcuni ristoranti hanno cominciato a optare per l'opzione *children free*, si è scatenato un ampio dibattito sui giornali e in rete, nel corso del quale i ristoratori in questione erano per lo più dipinti come orchi senza cuore. Non possiamo in questa sede trattare ulteriormente delle variabili che sussistono nei diversi paesi ma tali differenze vanno almeno evocate poiché, anche all'interno della stessa Europa, esse possono essere non di dettaglio. La maggior parte delle considerazioni contenute in questo articolo sono riconducibili all'osservazione del comportamento di bambini e genitori italiani in locali italiani.

### **5. Passioni morali, estetiche e “viscerali”**

La scena alimentare comprende per definizione una componente corporeo-fisiologica e una componente culturale. Anche nel pasto più privato e casalingo ubbidiamo a codici di vario tipo, che riguardano la scelta dei cibi e i modi della loro preparazione, i mezzi e la tempistica con cui li assumiamo, le modalità di condivisione con altri e infinite, ulteriori “grammaticalizzazioni” di cui spesso non ci rendiamo conto, così come non ci rendiamo conto delle complesse regole che applichiamo parlando la nostra lingua materna (Marrone, Giannitrapani, a cura, 2012).

L'assunzione del cibo in un luogo pubblico moltiplica, per dir così, i parametri sociali e condivisi della pratica. Abbiamo già visto, in riferimento alla presenza di bambini sulla scena alimentare pubblica, quanto siano complicate e intrecciate variabili come la *soglia culturale di accettabilità* dei loro comportamenti; la *differenziazione dei regimi sensoriali*; i diversi *statuti di soggettività* degli attori in gioco; le *strategie di riparazione* messe in atto da gestori e commensali di fronte alla prevedibile e frequente trasgressione delle regole da parte di un attore sociale ancora imperfetto, dal punto di vista della sua “civilizzazione”, come il bambino. Chi si siede al ristorante vuole mangiare e farlo in una situazione sociale gradevole: i due programmi narrativi vanno in genere di pari passo e possono incorrere incidenti che riguardino il primo, qualora il cibo offerto non sia all'altezza delle aspettative, o il secondo, qualora l'ambiente per una qualche ragione non sia consono a un rilassato scambio fra persone che siedono alla stessa tavola. Non ci occuperemo delle passioni di chi disapprova il cibo offerto dal locale, situazione che esula dalle nostre preoccupazioni qui, ma ci limiteremo ad articolare i possibili effetti passionali delle persone disturbate in qualche modo dalla presenza di bambini. Non si può dimenticare che stiamo parlando di un'occasione sociale che coinvolge però anche aspetti fisiologici. In concomitanza con l'assunzione del cibo, gli effetti passionali più “culturalizzati” appaiono così inevitabilmente legati alle funzioni di base dell'organismo. Se un piccino fa chiasso mentre mi fanno la messa in piega o se lo fa mentre sono affamata e sto finalmente addentando la mia bistecca con le patate

fritte<sup>328</sup>, è prevedibile che le passioni non siano strutturate allo stesso modo poiché nel secondo caso il coinvolgimento della parte *emotiva*, cioè legata al risentimento corporeo, è più radicale<sup>329</sup>. Possiamo quindi tratteggiare una gamma di passioni etiche, estetiche ed estesiche: le prime comprendono per esempio lo *sdegno*, la *riprovazione* per la maleducazione dei bambini, per l'egoismo dei loro genitori, per la società che va a rotoli, per l'esagerato permissivismo, ecc. Il conflitto in questo caso intacca l'interlocutore come Altro sociale nella sua globalità (e qui si sprecano i ruoli tematici dell'incivile, del cattivo genitore, e così via). Una passione estetica è invece quella della "bella serata" rovinata, e quindi il *rimpianto*, il *dispiacere*, la *delusione* per un'occasione romantica sprecata, per una celebrazione sminuita, per non aver fatto "bella figura" con un nuovo amico, ecc. Infine, ci sono le passioni "viscerali", quelle legate all'interferenza con il programma alimentare e quindi una sorta di *disgusto* ("ma si può mangiare in questo modo?", "a me è passata la fame", ecc.). L'esternazione o meno di queste passioni dipende ovviamente dalla psicologia e dall'educazione delle persone. Non è tuttavia ovvio che le passioni cosiddette viscerali, legate cioè al programma alimentare, trovino uno sfogo altrettanto viscerale. A volte le persone a cui è stato rovinato il gusto del cibo implodono in una scontentezza passiva e rancorosa mentre è proprio il tema etico a scatenare le peggiori discussioni, le più violente, quelle dove prende corpo un odio sociale assai più pericoloso delle sensazioni disforiche legate al disturbo della degustazione<sup>330</sup>.

È del resto evidente che qui non si tratta solo di una situazione spiacevole, in cui sicuramente tutti siamo incappati, ma di modelli di società. Il bambino al ristorante diventa un puro pretesto, quasi un *ballon d'essai* per il confronto/scontro fra individui adulti che come oranghi si trovano a difendere un territorio dagli incerti confini. Come si è detto all'inizio, il bambino non elegge a proprio programma narrativo il pasto al ristorante, non è interessato alla situazione, all'ambiente e spesso nemmeno al cibo. L'adulto che lo trascina lì deve quindi mettere in conto di dover allestire una sorta di strategia di riserva dopo la prima mezzoretta di tranquillità. La soluzione più facile e sempre più frequente è, come si detto, quella del *disinnesco* del bambino, della sua neutralizzazione tramite dispositivi elettronici usati come *taser*. Ma a volte, soprattutto quando i bambini sono più d'uno e si crea l'attore collettivo più temuto dai ristoratori, i genitori reagiscono in vari modi alle rimostranze (eventuali) degli altri avventori. In un Paese dove sempre più spesso i genitori picchiano gli insegnanti dei loro figli, non ci si può aspettare che essi porgano le loro scuse quando questi ultimi disturbano al ristorante: chi protesta susciterà piuttosto passioni come la *rabbia*, il *disprezzo*, l'*indifferenza ostile*. Invece di correggere l'incompetenza sociale del bambino e la propria, sentimenti di questo tipo nascono da una valorizzazione specifica<sup>331</sup> che porta le persone a difendere e assumere come proprio il modello improprio di chi non ha ancora interiorizzato norme di rispetto sociale.

---

328 Non me ne vogliono vegetariani e vegani. È solo un omaggio a Roland Barthes.

329 Mi rifaccio al celebre *schema passionale canonico* teorizzato da Jacques Fontanille dove alla *patemizzazione*, intesa come precisazione modale della passione, segue l'*emozione*, come ripercussione e leggibilità corporee della stessa. Cf. anche la ripresa del "me carne" merleaupontiano in Fontanille (2004).

330 Fa eccezione Salvo Montalbano, il protagonista dei famosi romanzi di Andrea Camilleri e dei telefilm ad essi ispirati. Questo "eroe sociosemiotico" (Marrone, 2018) quando mangia pretende che sia rispettata una sorta di liturgia, sia a casa che al ristorante: il commissario vuole sostanzialmente assaporare il cibo in silenzio, anche se è con altre persone.

331 In ambiti disciplinari vari, che non possiamo indagare qui, si parla per esempio di una nuova e pervasiva forma di *narcisismo*, a scapito della considerazione del bene comune.

### **Conclusioni: una nuova “pedagogia nera”?**

In assenza di un patto sociale condiviso, che salvaguardi il cerchio di rispetto dei diversi regimi sensoriali, mi sembra inevitabile la creazione progressiva di *enclaves* dove solo gli adulti saranno ammessi (*non-disgiunzione* dall'Altro sociale), e la concomitante creazione di *ghetti*, nel senso letterale del termine, dove i bambini saranno segregati con i loro accompagnatori (*non-congiunzione* con l'Altro sociale). (Landowski, 1997) Gli equilibri potrebbero essere modificati anche dall'aggravarsi, soprattutto in Italia, della flessione demografica.

L'innalzamento della microconflittualità sociale a scapito delle grammatiche comportamentali condivise, il fatto che i genitori dei bambini ripresi non *perdano la faccia*, per usare una celebre espressione goffmaniana<sup>332</sup>, ma rispondano con un'affermazione di *sovranità* (poter fare + poter non fare) non sarà tollerabile all'infinito in un universo di risorse limitate di spazio, di tempo, di pazienza. Ed è altrettanto ovvio che la neutralizzazione dei bambini tramite dispositivi elettronici non costituisce una soluzione del conflitto ma semmai una sua drammatica involuzione perché la pace al ristorante è sì ottenuta ma buttando dalla finestra il bambino assieme all'acqua della pasta.

Non sfuggirà lo spessore antropologico di questa problematica che riguarda non solo la convivenza civile fra estranei in un luogo pubblico ma anche il cuore delle relazioni parentali. Come ci ricorda Manar Hammad, gli antropologi qualificano spesso le società in base alla combinazione del lignaggio familiare (matrilineare, patrilineare) con la localizzazione domiciliare (matrilocale, patrilocale). (Hammad, 1989, pp. 303-304 tr. it.) Alle comunità familiari, più o meno estese, che condividono lo stesso tavolo al ristorante dovrebbero corrispondere, seppur transitoriamente, porzioni private all'interno della più ampia entità sociale. Il fatto invece che i più piccoli diventino protagonisti di forme di implosione o di esplosione rispetto a questo spazio privato e identitario, indica una persistente se non ingravescente de-competenzializzazione sociale non solo dei bambini ma anche e soprattutto di quegli attori sociali, i loro genitori, che avrebbero invece il compito di condurli verso una forma di integrazione, seppur nel riconoscimento dei loro interessi peculiari. Dopo secoli e secoli di “pedagogia nera” ovvero di quel tipo di educazione che istituisce (e si fonda su) logiche rigidamente gerarchiche, scandite dal principio di autorità e di cieca obbedienza, da punizioni e mortificazioni” (Lalatta Costerbosa, 2019b, p. 152), si rischia di passare a un'altrettanta nera pedagogia del *laissez faire*, che consegna i piccoli a un'ansiosa selvaggia. In realtà, come auspicava Wilhelm von Humboldt, i bambini non dovrebbero essere considerati né “animali selvatici” né “animali addomesticati”, ma semplicemente bambini, accuditi e guidati.

### **Bibliografia**

- Bourdieu, Pierre, *La distinction*, Paris, Minuit, 1979 (tr. it., *La distinzione*, Bologna, Il Mulino, 1983).  
Boutaud, Jean-Jacques, *Le sens gourmand*, Paris, Jean-Paul Rocher, 2005 (tr. it., *Il senso goloso. La commensalità, il gusto, gli alimenti*, Pisa, ETS, 2011).

---

332 “[...] a contatto con gli altri convitati, ognuno sa o indovina quello che ci si aspetta da lui. In caso contrario, egli deve tentare di immaginare la situazione che gli si presenta e procedere per imitazione. Il rischio, infatti, è quello di esporsi alla riprovazione e allo scherno degli altri, già avvezzi ai codici in vigore.” (Boutaud, 2005, p. 16 tr. it.) Oggi sembra più probabile che chi protesta si esponga alla riprovazione e allo scherno degli altri, con una curiosa inversione valoriale.

Coquet, Jean-Claude, *Le istanze enuncianti. Fenomenologia e semiotica*, a cura di Paolo Fabbri, Milano, Bruno Mondadori editore, 2008.

Fabbri, Paolo, *La svolta semiotica*, Roma-Bari, Laterza, Lezioni Italiane Fondazione Sigma-Tau, 1998.  
— *L'efficacia semiotica. Risposte e repliche*. A cura di Gianfranco Marrone, Milano-Udine, Mimesis, Insegne, 2017.

Floch, Jean-Marie, *Identités visuelles*, Paris, PUF, « Formes sémiotiques », 1995 (tr. it., *Identità visive*, Milano, Angeli, 1995).

Fontanille, Jacques, *Figure del corpo. Per una semiotica dell'impronta*, Roma, Meltemi, 2004.  
— (a cura), « Les formes de vie / Forms of Life », *RS/SI*, XIII n. 1-2, 1993.  
— (a cura), « Des nudges dans les politiques publiques : un défi pour la sémiotique », *Actes sémiotiques*, n. 124, 2021.

Fontanille Jacques et Lairesse Julie, « Les nudges et le contrôle sémiotique du milieu et du collectif », in Fontanille (a cura), *op. cit.*, 2021.

Giannitrapani, Alice, *Introduzione alla semiotica dello spazio*, Roma, Carocci, 2013.  
— “Ristoranti & co. Identità e comunicazione dei luoghi conviviali”, in G. Marrone, a cura, *Buono da pensare. Cultura e comunicazione del gusto*, Roma, Carocci, 2014.

Goffman, Erving, *Interaction ritual: essays in face-to-face behaviour*, Chicago, Aldine, 1967 (tr. it. *Il rituale dell'interazione*, Bologna, il Mulino, 1988).  
— *Relations in Public: Microstudies of the Public Order*, New York, Basic Books, 1971 (tr. it. *Relazioni in pubblico*, Milano, Bompiani, 1981).

Hammad, Manar, « La privatisation de l'espace », in *Nouveaux Actes Sémiotiques*, n. 4-5, 1989 (tr. it. «La privatizzazione dello spazio», in Manar Hammad, *Leggere lo spazio, comprendere l'architettura*, Roma, Meltemi, 2003).

Lalatta Costerbosa, Marina, *Il bambino come nemico. L'eccezione humboldtiana*, Roma, Derive e Approdi, 2019 a.  
— “I diritti dei bambini come priorità. Una vicenda europea”, in *Rivista di filosofia del diritto*, VIII, numero speciale, pp. 137-160, 2019 b.

Landowski, Éric, *La société réfléchi. Essais de socio-sémiotique*, Paris, Seuil, 1989 (tr. it., *La società riflessa, saggi di sociosemiotica*, Roma, Meltemi, 2003).  
— *Présences de l'autre. Essais de socio-sémiotique*, Paris, PUF, « Formes sémiotiques », 1997.  
— *Les interactions risquées*, Limoges, Pulim, 2005 (tr. it., *Rischiare nelle interazioni*, Milano, Franco Angeli, 2010).

Marrone, Gianfranco, *Semiotica del gusto. Linguaggi della cucina, del cibo, della tavola*, Milano-Udine, Mimesis Insegne, 2016.  
— *Storia di Montalbano*, Palermo, Ed. Museo Marionette A. Pasqualino, 2018.

Marrone, Gianfranco, Giannitrapani, Alice, *La cucina del senso: gusto, significazione, testualità*, Sesto San Giovanni (MI), Mimesis, 2012.

Rastier, François, « L'action et le sens pour une sémiotique des cultures », in *Journal des anthropologues*, n. 85-86, pp. 183-219, 2001.

Sacks, Oliver, *Musicophilia: Tales of Music and the Brain*, New York, Knopf, 2007 (tr. it. *Musicofilia. Racconti sulla musica e il cervello*, Milano, Adelphi, 2010).

Pour citer cet article : Maria Pia POZZATO. « Bambini al ristorante Strategie, tensioni e passioni di una scena alimentare », *Actes Sémiotiques* [En ligne]. 2021, n° 124. Disponible sur : <https://doi.org/10.25965/as.6857> Document créé le 11/01/2021

ISSN : 2270-4957

### 1. Des petits hybrides

Le sujet des enfants à table rejoint celui de la convivialité à deux niveaux. Tout d'abord, à celui de l'acquisition de règles sociales qui concernent les manières d'être à table, les codes du repas, la reconnaissance des comportements adéquats en différents contextes (à domicile, à l'extérieur, formels, informels, etc.), bref, *le devoir faire*. Ensuite au niveau de l'acquisition d'un *savoir faire* général, représenté par l'ensemble des comportements somatiques nécessaires à la consommation du repas : apprendre à mâcher des aliments solides, à boire au verre, à se servir des couverts, à manipuler les assiettes, les bols, les assiettes creuses, et ainsi de suite. Nous analyserons dans cet essai les objets de table conçus pour les enfants (verres, couverts, assiettes, tasses, bols, bavoirs), en supposant qu'ils intègrent dans leurs formes, leurs matériaux et leurs dimensions, ces fameux *devoir faire* et *savoir faire* que les petits humains devraient acquérir pour accéder au repas collectif et convivial de façon appropriée.

On s'interrogera sur le rôle que jouent ces objets pour faire des plus petits des invités bien éduqués. De quelle façon l'entité « enfant à table » émerge avec les objets qu'elle utilise ? Où se situe la compétence des bonnes manières ? Davantage sur l'acteur humain ou plus sur l'acteur non-humain ? Ou plutôt dans l'interaction entre les deux ?

Afin de pouvoir développer cette hypothèse, nous ferons référence au concept d'« hybride » avancé par Latour (1992, 1993, 1996) et retravaillé par la sémiotique du design (Landowski, Marrone, 2002 ; Mangano, 2009 ; Mangano, Mattozzi, 2009 ; Mattozzi, 2006.). Au lieu de voir les sujets humains et les objets comme des mondes distincts, les premiers dotés de conscience et d'intentionnalité et les seconds qui seraient simplement des choses à notre service, Latour propose d'abandonner cette dichotomie de manière à appliquer au monde des objets une perspective *actantielle* : il ne faut pas voir l'humain et l'objet comme des entités séparées, mais imaginer que, ensemble, ils peuvent constituer un nouvel *actant*. L'homme au pistolet (Latour, 1996) ou l'homme à l'agenda électronique, ou encore l'homme qui conduit la voiture (Marrone, 2013), sont des *hybrides* car grâce à la relation à cet objet particulier, l'être humain fait ou ne fait pas certaines choses, peut ou ne peut pas accomplir certaines actions, se retrouve à vouloir ou ne pas vouloir éprouver certaines passions. L'hybride est tel (à la fois humain et non-humain) au niveau actoriel, mais non au niveau actantiel, où se profile en revanche un seul et unique actant, compte tenu du *rapport* entre sujet humain et objet.

Les objets font en effet partie intégrante de la société, non parce qu'ils sont simplement aux côtés des humains, mais parce qu'ils contribuent à la former : ils sont des *médiateurs* du sens social. Ils sont

les « masses manquantes » (Latour, 1992) qu'il faut prendre en compte quand il s'agit de reconstruire les conditions du social. Il s'agit aussi de la perspective de la socio-sémiotique des objets, considérant que, au-delà des manifestations concrètes, le sens de la collectivité naît au niveau abstrait et profond dans les rapports entre personnes, choses, espaces, qui accomplissent diverses actions pragmatiques, cognitives, pathémiques.

Et c'est pour cette raison que, pour comprendre comment s'articulent les formes de convivialité chez les jeunes enfants, lesquels représentent précisément, par définition dans notre culture, l'une des catégories à éduquer et à civiliser, pour ainsi dire, sur les règles de la tenue à table, nous analyserons les objets conçus pour leurs repas, le type d'énonciataire inscrit, la gestualité et le tissu d'actions qu'ils rendent possibles.

## 2. Baby food design

Nous nommerons ici *baby food design* l'ensemble des accessoires et ustensiles pour boire et manger, que les entreprises spécialisées proposent en masse, d'une grande variété, avec l'objectif théorique d'aider l'enfant à apprendre à se servir des couverts, à manger dans l'assiette, à boire dans le verre, etc. Mais aussi, en partie, comme nous le verrons, à collaborer avec les parents où les avec les personnes qui s'occupent d'eux, au moment du repas. Le terme *baby food design* regroupe, dans une crase, les termes *baby food* et *food design*. La *baby food*, rappelons-le, regroupe les aliments industriels produits pour les enfants, développée de façon systématique à partir des années 1950 aux États-Unis, avec l'invention des petits pots, et qui s'est affirmée les années suivantes en tant que secteur spécifique de la fabrication industrielle de masse. Un marché qui a bouleversé l'alimentation infantile qui, des siècles durant, était basée sur le lait maternel et des préparations « maison » (Bentley, 2014 ; Piermarini, 2008), et qui reflète un changement culturel plus général dans la façon de voir l'enfant et son rôle en famille et en société (Ventura Bordenca, 2020). Dès la deuxième moitié du XVII<sup>e</sup> siècle en effet, dans les classes urbaines aisées, des jouets, des meubles (berceaux, petits lits, chaises hautes, petites tables), des accessoires pour l'enfance (trotteurs, tables à langer, poussettes, chaises hautes) se diffusent, et les enfants acquièrent leurs espaces à la maison, distincts et séparés de ceux des adultes (contrairement aux familles modestes qui continuent à vivre dans la promiscuité) ; les vêtements changent eux aussi, ils se raccourcissent, s'éclaircissent et s'inspirent moins des tenues de grandes personnes (Becchi, Julia, 1996). Tous ces changements signalent la transformation de l'enfant en un être différent des adultes, qui a besoin d'attentions, d'objets et d'espaces distincts et spécifiques. Une invention de l'enfance, pour ainsi dire, qui a amené à l'idée que nous avons aujourd'hui des plus petits<sup>333</sup>.

Voilà aussi pourquoi il existe aujourd'hui une mode d'accessoires de table imaginés exclusivement pour les premiers repas. Mais pas seulement : l'enfant n'est pas une entité monolithique et constante, si bien qu'il existe des objets qui se différencient dans leur forme et leur fonction pour différentes tranches d'âge (le verre pour le bébé de six mois est une chose, le verre pour celui d'un an en est une autre, par exemple). Une hyper-différenciation qui, d'un côté, s'adapte aux capacités croissantes avec l'âge, et, de l'autre, est une façon de définir le monde des enfants comme complexe, varié et évolutif, nécessitant à chaque fois des fonctions différentes. En fait, l'enfant en tant qu'*effet de sens*.

---

333 Voir l'essai de Barthes (1955) concernant la culture matérielle et l'enfance.

Quant à la deuxième partie du terme, *food design*, il s'agit d'une discipline du design très en vogue ces dix dernières années (Mangano, 2014), qui, à y bien regarder, fait partie de l'univers gastronomique depuis bien avant les dérives gastromaniaques contemporaines (concernant le phénomène de la *gastromania*, cf. Marrone, 2014). Mangano définit le food design comme « l'ensemble des instruments théoriques et méthodologiques nécessaires pour concevoir et analyser de façon stratégiquement efficace les artefacts qui viennent s'insérer dans une expérience gustative au sein d'une certaine gastrosphère » (2014, p. 41). Si bien que le terme food design regroupe des éléments disparates : objets, aliments, ustensiles de cuisine (casseroles, robots, refroidisseurs, etc.), des éléments de communication tels que logos, packagings, identité visuelle en général, lieux de restauration. En effet, Mangano écrit aussi :

On dit food design : a) si l'on est à l'intérieur d'une *gastrosphère* (dont on reconnaît les caractéristiques), b) si l'horizon que l'on se fixe pour la conception est celui d'une expérience, c) si ce qui se crée est un artefact, ou une entité qui porte en elle une valeur stratégique, d) si l'on présume que cet artefact doit avoir une efficacité, ou agir sur un état de choses. Plus que les objets, on regarde en définitive les personnes et le rapport qu'il existe entre les premiers et les secondes. » (*Ibid.*, p. 42)

Le food design doit donc être entendu comme une manière dont une certaine culture s'exprime à travers l'alimentation et ce qui gravite autour d'elle.

Dans notre cas, le monde de l'alimentation infantile est une gastrosphère spécifique à part entière. Une sémiosphère indépendante à l'intérieur de celle des adultes : ses limites sont nettes, elle est toujours marquée de façon claire, y compris au niveau temporel (la *baby food* se consomme, en théorie, sur une période limitée de la vie), elle se fonde sur des valeurs précises (nutrition, sécurité, hygiène, tradition, etc.), se traduit par des plats et recettes spécifiques, des aliments créés spécialement (petits pots, goûters, formats spéciaux de pâtes, etc.), des techniques culinaires favorites ; surtout, elle implique un univers d'objets et d'accessoires particuliers qui sont liés à un certain type de *rapports inter-objectifs*, par exemple dans le contact avec les aliments : ils impliquent une catégorie précise de denrées et de boissons, pas trop chaudes, ni dures (les fourchettes ont souvent des dents rondes), des bouchées plus petites (les couverts sont de dimensions réduites par rapport à ceux des adultes), des doses mesurées, des morceaux adaptés, des cuillères longues et fines pour atteindre le fond des petits pots, etc.

Du reste, dans l'histoire des couverts, leur introduction ou l'arrivée de cet ustensile de table a toujours été liée à une certaine façon de préparer ou de consommer les aliments, et influence tout le système gastronomique. Comme l'écrit Wilson, « les couverts sont des objets culturels qui expriment une certaine vision de la nourriture et du comportement adéquat à son égard » (2012, p. 246 trad. it.).

Quand les couteaux, compagnons affûtés inséparables de poche, sont devenus au fil du temps des instruments de table en rejoignant les fourchettes, ils ont avant tout changé de forme en s'arrondissant et en perdant de leur tranchant. Et avec eux le type de nourriture a changé, en devenant plus souple, tout comme la façon de les saisir : non plus avec toute la main, mais avec l'index sur le fil du couteau, comme le veulent aujourd'hui les bonnes manières. Dans la cuisine orientale, on le sait, les baguettes sont les seuls ustensiles à table car les plats sont servis en portions, déjà coupées, et le convive ne se sert jamais du couteau car la découpe est une opération qui se fait en cuisine. Le cuisinier a la tâche de



préparer la bouchée, et de ne pas laisser au convive la corvée de découper, de couper, de trancher – jugée inconvenante. Les baguettes saisissent mais ne piquent pas, elles sont des objets dociles, qui supposent une certaine maîtrise et une certaine relation à la nourriture (Barthes, 1970).

En général, les instruments de cuisine sont la concrétisation d'une certaine façon de concevoir le système gastronomique de la culture de référence (Mangano, 2014) : en Europe, il semblerait que la fourchette se soit répandue en s'inspirant de l'Italie, où l'on mangeait des pâtes et qu'alors cet ustensile était le plus efficace pour les attraper.

Le même type d'interrelation se retrouve entre la gastronomie pour enfants et les instruments pour la consommer.

### 3. Des objets ingénieurs

Le monde des accessoires pour les repas est extrêmement fonctionnel. Mais il s'agit, de notre point de vue, d'un effet sémantique : pour la sémiotique du design, la fonction n'est pas ce besoin abstrait qui précède l'objet, mais l'une de ses possibles significations. Si bien que ce n'est pas la forme qui suit la fonction, comme le dit le vieil adage moderniste, mais la relation entre les deux qui est supposée réciproque : la forme *signifie* une certaine fonction. Cette dernière est donc donnée *a posteriori* en tant que résultat de la façon selon laquelle un certain objet met en forme, sur la base de la grille culturelle d'une époque, ce que dans notre cas par exemple, l'on entend par couvert ou par verre. En produisant en même temps une certaine manière de manger ou de boire, de se tenir à table en général, ainsi que de communiquer une gastronomie spécifique. En d'autres termes, en produisant son propre contexte : pour la sémiotique textuelle en effet, ledit contexte ne précède pas le texte (au sens de tout artefact qu'il produise et articule au sens humain et social), mais le prévoit, le suggère et participe à sa construction (Marrone, 2010, 2011).

Il suffit de penser que les assiettes et les verres pour enfants jusqu'aux années 1960-70 n'étaient pas, comme aujourd'hui, en matériaux incassables et de formes particulières – que nous verrons – mais en verre, métal et céramique et, dans la plupart des cas, de la même forme que la vaisselle des adultes : non pas parce que des matériaux adéquats n'avaient pas été développés ou parce qu'il n'existait pas, admettons, le même souci de la sécurité des plus petits, mais simplement parce que l'idée de l'enfant était différente et, avec elle, la façon de concevoir le repas des enfants et leur présence à table. Les couverts, parfaitement identiques à ceux des adultes, contribuaient à renforcer cette idée.

En effet, pour Greimas (1983), la composante *fonctionnelle* pour l'analyse du sens des objets<sup>334</sup> n'a rien à voir avec leur seule fonction technique, mais regroupe l'ensemble des significations culturelles et sociales que celle-ci recouvre pour une subjectivité donnée, qu'elle soit individuelle ou collective : c'est-à-dire la façon dont les actions accomplies, ou rendues possibles, par un objet donné, produisent des significations relativement à un sujet. Et voici, par exemple, que le couteau Opinel analysé avec cette méthode par Floch (1995) n'est pas seulement une lame à tout faire très utile, mais un objet-compagnon,

---

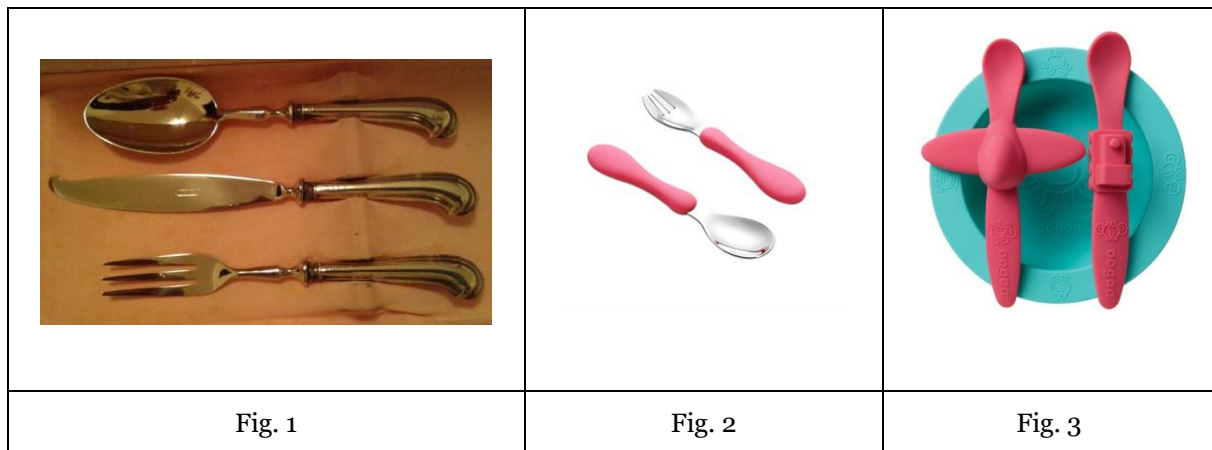
334 On se souviendra que Greimas, en qualité de lexicographe, quand il évoque des objets de valeur (1983), propose une méthode d'analyse inspirée, justement, de celle des lexèmes et qui comprend : composante *configurative* (qui décompose l'objet en parties qui le constituent), *taxique* (qui compare les traits différentiels de l'objet à d'autres construits par l'homme) et, enfin, *fonctionnelle*, qui concerne aussi bien les significations pratiques que mythiques de l'objet. En prenant pour exemple une voiture, le fait qu'elle puisse avoir la fonction de signifier prestige, puissance, évasion. (*Ibid.*, p. 19)

un assistant toujours présent, le médiateur d'un certain contact sensible avec le monde, et avec lui, d'une manière de le concevoir.

Quand Mangano (2009) applique la catégorie sémantique *fonction constructive vs fonction représentative du langage* (Floch, 1990) au design, et en particulier aux chaises, il apparaît que les objets basiques, pour ainsi dire, ceux qui nous semblent donc, au sens commun, très fonctionnels et minimalistes, le sont car il s'agit de l'effet de sens d'une stratégie, plus ou moins consciente, de type *référentiel*, qui représente le degré zéro, dans une culture spécifique, de la concrétisation d'une certaine action, comme celle de s'asseoir. Celle-ci se manifeste par des choix expressifs qui, loin d'être fixes et universels, sont culturels et situés, et renforcent à leur tour la façon dont une certaine culture pense ce type d'action.

Dans le cas des objets de table pour enfants, voici par exemple ce que nous qualifierons comme « set repas fonctionnel », c'est-à-dire des objets qui semblent être la parfaite expression de la tâche « mettre en bouche la nourriture » tels qu'on les commercialisait il y a cinquante ans (1) et tels qu'on les trouve couramment aujourd'hui (2). En figure 3, en revanche, voici ce que nous qualifierons comme objet plus frivole, les couverts en forme de petit train et de petit avion.

En théorie, la fonction est la même, mais ces trois objets la mettent en forme de manières différentes et, ainsi, produisent inévitablement un effet de sens spécifique : d'une part la pure fonction de mettre en bouche, mais concrétisée différemment dans les couverts d'hier et d'aujourd'hui, et d'autre part la même fonction avec tout un contexte de distractions et de jeu, dans lequel l'adulte joue évidemment un rôle fondamental.



Les objets de la *baby food* sont aussi presque toujours considérés comme très fonctionnels car ils englobent plus d'une mission. Il existe l'assiette isolante, qui n'est pas qu'un simple récipient mais qui garde la nourriture au chaud, les bols et les couverts qui font office d'actant *informateur* (Fontanille, 1987) car ils changent de couleur si la nourriture dans l'assiette est trop chaude (fig. 4), le bavoir avec poche ramasse-miettes (pour que l'enfant ne se salisse pas et surtout pour ne pas salir le sol) (fig. 5), l'assiette avec plateau et ventouse pour ne pas renverser la soupe (fig. 6), les verres qui ne laissent pas couler les liquides (fig. 7), les assiettes *catch* avec patte latérale pour aider l'enfant à saisir avec les mains (fig. 8), le biberon-cuillère pour que les soupes aillent directement dans la bouche de l'enfant sans utiliser de couverts (fig. 9), le tout en théorie idéal pour un repas *sur le pouce*.

Une pléthore d'objets multifonction pour incarner, un peu comme le couteau Victorinox, une logique d'*ingénieur* (Floch, 1995) : des objets imaginés pour résoudre des problèmes spécifiques, conçus spécialement pour chaque type d'exigence ou de situation en rapport avec le repas de l'enfant.

	
<p>Fig. 4. Couverts <i>thermo-sensitifs</i> qui signalent la température de la nourriture</p>	<p>Fig. 5. Bavoir ramasse-miettes</p>
	
<p>Fig. 6. Bol à ventouse</p>	<p>Fig. 7. Verre anti-goutte</p>
	
<p>Fig. 8. Assiette <i>catch</i></p>	<p>Fig. 9. Biberon-cuillère</p>

#### 4. Systèmes de délégation

On peut distinguer certaines tendances communes à ce monde varié. La première concerne le fait que si le premier énonciataire de ces objets est l'enfant, il n'est pas le seul car il en existe un second,

peut-être plus important car non immédiatement évident : l'adulte. Ces accessoires englobent, en les anticipant, les possibles gestes maladroits des enfants (se salir, se tacher, faire tomber de l'eau par terre, renverser sa nourriture, souiller la table, etc.) et, ce faisant, exercent la fonction d'Adjuvant vis-à-vis des adultes. Mais aussi, dans certains cas ils jouent le rôle d'Anti-sujet par rapport aux programmes narratifs des enfants : celui du jeu par exemple, où une assiette pourrait devenir un objet amusant à lancer, mais que la fameuse assiette, pourvue d'une solide ventouse qui adhère à la table, par exemple, essaie de toutes ses forces d'empêcher.

Ce sont des *objets délégués* qui enclenchent une série d'actions en faveur de l'adulte, par exemple un *savoir* (ils informent de la température), ou, dans la plupart des cas, un *non-faire* : le bavoir à poche est fait pour réduire tant que possible le désagrément d'éliminer les miettes au sol, et de la même façon, le bol à ventouse évite de nettoyer la nourriture renversée, le verre anti-goutte évite les petites flaques à la maison, etc. L'objet donc, en incorporant le type d'action de l'enfant, prévoit aussi la relation à l'adulte, sa possible réponse, en essayant cependant de l'éliminer bien avant qu'elle n'arrive.

Le même type de comportement, pour ainsi dire, venant de l'énonciataire-adulte est à la base des formes choisies : ce sont des ustensiles inoffensifs, incassables. Parmi les couverts, par exemple, les couteaux sont des imitations et les fourchettes ont les dents arrondies. Les matériaux sont dans la plupart des cas des plastiques atoxiques, caoutchoutés, souples, nettement différents du métal des couverts ou de la céramique des assiettes d'adultes. Les matériaux jouent un rôle très important en ce qui concerne le sens des objets : sans doute par les suggestions qu'ils peuvent véhiculer, mais surtout parce qu'ils sont, sur un plan sémiotique, des objets significatifs, « des objets semi-culturalisés », comme les définit Floch (1984), porteurs d'une figurativité propre, des usages établis, des habitudes d'une culture. Plutôt que pure matière, ils sont des *substances* dotées de formes inscrites, aussi sur un plan actantiel : le comportement ainsi compris des matériaux (dureté, résistance, élasticité, souplesse, etc.), non seulement sollicite la dimension sensorielle, mais peut être vu comme le *faire* du matériau, sa capacité pragmatique de jouer des rôles actantiels en entrant en relation avec d'autres matériaux, d'autres objets et d'autres individus (Ventura Bordenca, 2009). Voici que couverts et plats incassables et souples neutralisent des actions désordonnées et potentiellement dangereuses, en se positionnant de façon contrastive par rapport aux petits acteurs humains, alors que dans d'autres cas ils les soutiennent, en les aidant, par exemple, quand ils éprouvent le besoin de mordiller quelque chose de caoutchouteux, lors des pénibles poussées dentaires.

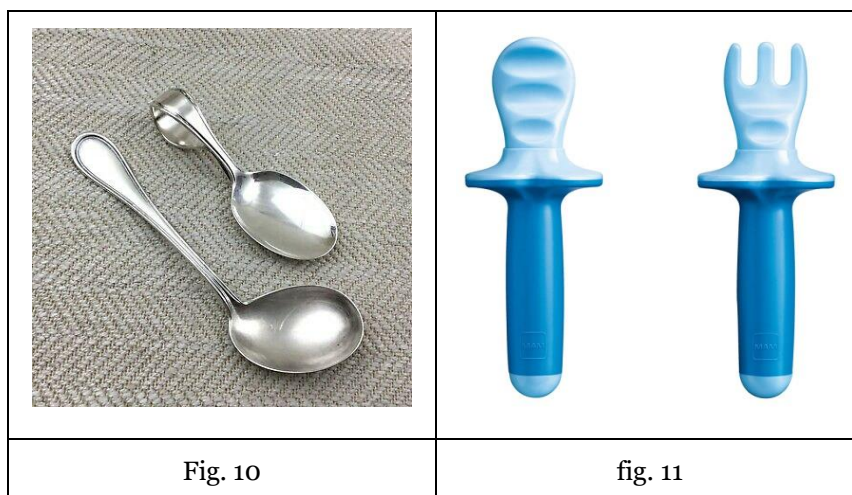
Tout cet ensemble d'objets de table n'est d'ailleurs pas isolé, mais fait souvent la paire avec d'autres accessoires : protections d'angle, cache-prises, tours de lits, chaises hautes à rembourrages divers en fonction de l'âge de l'enfant, jusqu'aux harnais pour les premiers pas et aux casques de protection pour les premières chutes constructives. Ce sont tous des accessoires qui incorporent non seulement les actions du sujet qui surveille l'enfant, mais surtout ses passions, dont la toute première est l'anxiété (concernant les objets et passions, cf. Mangano, 2009). Prenons pour exemple les tétines d'alimentation, sortes de sucettes avec filet dans lequel insérer de dangereux morceaux de fruit : l'enfant pourra sucer le fruit, sans toutefois le détacher avec les dents, et ne courra pas le risque de s'étouffer avec une bouchée... et, par-dessus tout, les parents seront sereins.

La deuxième tendance commune aux accessoires de table pour enfants est qu'ils sont théoriquement des objets que nous définirions comme *parfaitement ergonomiques* : poignées aux

formes des mains, biberons à poignées spécifiques, verres à poignées, becs souples et bien d'autres. Tout est fait pour que le contact et l'usage de la part des petits devienne le plus simple et le plus doux possible. Pour la sémiotique cependant, l'ergonomie pose divers problèmes (Fontanille, 1995 ; Deni, 2005 ; Mangano, 2009) et elle est surtout considérée comme un *effet de sens*. Dans la pratique concrète de l'utilisation, rien ne dit que saisir un couvert ergonomique est plus efficace qu'en saisir un qui soit de forme non ergonomique. Certains de ces objets pour enfants sont, en effet, comme la petite bouteille de Fontanille (1995) plutôt *impositifs* : les couverts de la fig. 11, par exemple, sont faits pour être saisis avec toute la main et pour être plongés dans les aliments perpendiculairement, sans compter que les dents de la fourchette sont très larges, plus adaptées à ramasser qu'à piquer, et que la cuillère n'a pas de partie creuse, mais des rainures qui, en théorie, devraient aider à collecter la nourriture, mais qui, en pratique, annulent la fonction-même de la cuillère.

De nombreux autres instruments anticipent le geste de l'enfant, ils l'*embrayent* dans leur forme, en allant littéralement dans le sens de son anatomie : la cuillère est déjà pliée (fig. 12), les couteaux en plastique avec le manche rond, l'étrange couvert de forme triangulaire imaginée, justement, pour faciliter sa saisie (fig. 13). Et n'imaginons pas qu'il s'agisse d'une nouveauté de notre époque : certains sets de couverts avaient autrefois la forme illustrée en fig. 10, avec la typique cuillère tordue, car l'énonciataire inscrit n'était pas l'enfant, mais l'adulte qui la mettait en bouche.

Certains couverts, aussi, englobent dans leur design des usages non prévus en amont, mais qui, pour une *praxis énonciative* (Fontanille, 1998) sont inclus dans l'objet : les couverts en silicone qui servent non seulement à manger, mais aussi à masser les gencives, les bavoirs en tissu avec applications en caoutchouc pour la même raison (les plus petits mettent tout à la bouche pour téter), des cuillères en forme de petit avion qui incorporent les pratiques d'amusement des enfants (fig. 3). La fourchette et la cuillère en figure 11 reproduisent elles aussi dans leur silhouette la façon dont les enfants saisissent les couverts, bien éloignée de celle que prévoient les règles du savoir-vivre et le monde, bien élevé, des adultes.





### 5. Compétences somatiques

Concernant le *savoir faire*, la question de l'acquisition de la compétence est posée clairement, déjà dans les noms donnés à ces objets comme *learning cup*, *learning cutlery*, *fork trainer*, couverts *easy eating*, à travers lesquels l'enfant devrait apprendre à utiliser la fourchette, à boire au verre, à se servir de l'assiette. Mais il devrait en plus le faire d'une certaine façon : *facilement*. Certains sont même imaginés pour encourager l'autonomie de l'enfant, c'est-à-dire pour faire en sorte qu'il mange et qu'il boive sans l'aide de l'adulte : c'est à cela que servent, par exemple, les bols à ventouse qui adhèrent à la table, ou l'assiette avec la patte latérale pour ne pas renverser les aliments (figures 6 et 8). À y regarder de près cependant, les choses ne sont pas vraiment ainsi, à savoir qu'en réalité, une double étape est impliquée : d'abord apprendre à utiliser ces ustensiles spécifiques, puis ceux des adultes. Si l'enfant, plutôt qu'avoir à faire avec une assiette normale, en a une qu'il est impossible de renverser, il aura du mal à doser la force qu'il lui faut pour maintenir une assiette en céramique. De la même façon, si, au lieu de boire dans un verre comme celui de tout le monde, le sien a des poignées, il faudra qu'il apprenne ensuite à utiliser ceux des adultes, lors d'une autre phase de sa croissance. S'il utilise une cuillère déjà légèrement pliée, comment apprendra-t-il à bien coordonner le bras pour amener la cuillère à la bouche ?

Notre hypothèse est que ces objets agissent à la place des enfants, en négociant la relation somatique avec la nourriture et les boissons. La *dimension somatique* est fondamentale : il n'est pas question pour les enfants d'acquérir un savoir faire générique, mais précisément un *savoir faire strictement somatique*. Et même si le parent, par exemple, s'efforce d'expliquer ou de montrer comment tenir la fourchette, ce sera à l'enfant d'apprendre, par lui-même, au prix de nombreuses tentatives, à gérer la coordination des mouvements, l'articulation des doigts, du poignet, etc. C'est tout l'ensemble des compétences somatiques, en grande majorité tacites, qui est mis en cause.

Plutôt que faciliter l'apprentissage, ces objets semblent le ralentir, en renvoyant à plus tard le moment où les petits seront effectivement capables d'utiliser la vaisselle des adultes. Et où ils devront aussi s'habituer à des formes et matériaux nouveaux : finie la consistance caoutchouteuse de la cuillère en silicone, remplacée par le dur métal de celle des grands, adieu le bol en plastique à lancer nonchalamment en l'air, remplacé par l'assiette en céramique, à laquelle il devra vraiment faire attention.

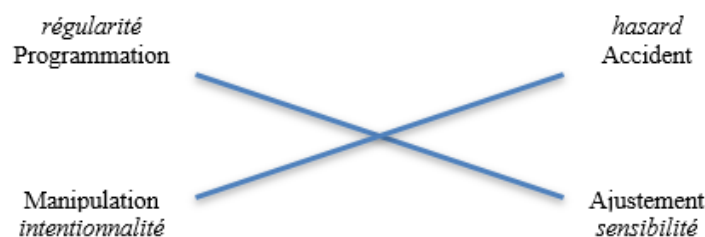
Si en théorie les accessoires de *baby food design* sont conçus pour répondre aux exigences et au développement de l'âge de l'enfant, ils ne font en réalité autre chose que *construire une certaine idée de l'enfant à table* et, surtout, construire un monde spécial de l'enfant à table, de ses besoins et de ses compétences. En particulier, au lieu de l'aider à acquérir les compétences nécessaires à son autonomie, ils semblent les renvoyer, *en construisant un énonciataire non compétent*.

Le monde du *baby food design* est, en substance, un monde créé pour limiter les erreurs, qui ne laisse pas de place aux erreurs, aux chutes et aux faux-pas. Donc il n'apprend pas, effectivement, à l'enfant une attitude narrative efficace, qui le conduise à être capable d'organiser un plan d'action le plus pertinent pour atteindre un objectif, la meilleure stratégie et les tactiques qui lui sont relatives. Il est l'opposé, de ce point de vue, de la pédagogie de Montessori qui voit au contraire l'enfant comme un être compétent, qui doit être amené à faire lui-même, à utiliser en toute autonomie les couverts, à manipuler des objets même, si l'on peut dire, dangereux afin d'apprendre justement à s'en servir. Avec l'adulte qui doit suivre et observer, mais ne pas intervenir et faire place à l'enfant.

## 6. Questions d'étiquette

Du point de vue du *devoir faire*, et de ceux que l'on peut considérer comme les codes de bonne tenue à table, ce *débrayage* de l'objet que nous avons observé fait que nous nous trouvons face à des enfants qui ne font pas de gouttes, ne renversent pas d'assiettes, ne se salissent pas (trop) : ce n'est pas grâce à l'acquisition de quelque compétence somatique qui les rend capables de manipuler efficacement les ustensiles de table, mais en vertu du fait que la compétence est prise en charge par l'objet lui-même.

Cette question peut s'insérer dans un raisonnement plus large sur les régimes interactants et les types de stratégies qu'une subjectivité peut mettre en œuvre en relation avec d'autres actants. Nous faisons référence à l'opposition mise au point par Landowski (2006) concernant les formes de relations intersubjectives : elles peuvent avoir lieu dans un *régime de programmation* (et donc de régularité et contrôle) ou dans un *régime d'accident* (relevant donc du hasard et de l'incontrôlable), ou dans les subcontraires respectifs (*l'ajustement*, qui implique une sensibilité réciproque, et la *manipulation*, qui implique une intentionnalité dans l'organisation des actions). Dans le carré sémiotique, la catégorie sémantique est articulée comme suit :



Ce modèle nous permet de définir le réseau interactant qui articule les rapports entre acteurs humains (enfant, adulte) et non-humains (objets de table, autres objets, la table même, le contexte général). Les accessoires que nous avons analysés concrétisent sur tous les plans un *régime de programmation*. Grâce à eux, les adultes essaient de contrôler des actions, réactions, gestes potentiellement maladroits de leurs enfants, qui ont au contraire tendance à créer continuellement le chaos et l'accident, à renverser des verres involontairement, à projeter de la nourriture partout, à

procéder à tâtons, en enfrenant, consciemment ou pas, tout type d'étiquette. D'autre part, la situation la plus efficace dériverait de l'acquisition d'une compétence d'*ajustement*, principalement somatique, avec laquelle les petits sont capables de mesurer la force et de coordonner le contact avec les objets et les aliments. Ce régime d'ajustement devrait marcher main dans la main avec l'*intentionnalité*, avec laquelle pouvoir manipuler des objets, organiser et développer des programmes narratifs, des objectifs et des actions relatives, en fonction des différents contextes et des règles spécifiques de convivialité.

### Conclusions

Les accessoires du *baby food design* vont dans le sens du contrôle et de la programmation, d'une manière de se tenir à table qui tend à apprivoiser les comportements des enfants sans cependant, avec tout cela, forcément éduquer. *Ils font faire* sans apporter la compétence. L'enfant accomplit en fait une performance plus ou moins bienséante, plus ou moins contrôlée, sans que celle-ci soit liée à une compétence, à un *savoir faire* qui n'est pas abstrait (la connaissance des codes de comportement, des bonnes manières) mais avant tout somatique. *Les enfants font, par le biais des objets, sans cependant savoir faire.*

Les accessoires de table mettent en place de formes de bio-régulation et d'apprivoisement corporel via une délégation à l'acteur non-humain qui prévoit et prescrit, rend possible ou empêche. Les petits hybrides à table sont donc tels car l'objet agit sur le plan somatique, en empêchant un certain type d'actions et en essayant d'éviter des accidents plus ou moins embarrassants, plus ou moins ennuyeux.

Le rituel disparaît ainsi : l'apprentissage et l'incorporation, essai après essai, tentative après tentative, de ce qui est permis, de ce qu'il est défendu de faire à table se déplace – se traduit, dirait Latour – sur les objets.

Ce sont les objets qui contribuent à constituer la personne sociale « enfant à table ». Plus encore : cette personne hybride enfant-accessoires sous-tend et met en place, comme nous l'avons vu, un réseau de relations plus étendu, comprenant, d'un côté, l'acteur humain adulte et, de l'autre, des types spécifiques d'aliments. Le contexte du repas peut ainsi se reconstruire à partir des objets qui y prennent part, et inversement : si, d'un côté, on pourrait supposer que les règles de comportement à table devraient exister avant le repas et déterminer la façon de le vivre, y compris avec les objets qui y sont utilisés, on constate, d'un autre côté, que ces derniers sont en réalité des témoins qui pourraient réécrire les règles, informer les convives et, comme dans notre cas, aussi les former. Tout au moins jusqu'au prochain lancement de couverts – en caoutchouc.

### Bibliographie

- Barthes, Roland, « Pour une histoire de l'enfance », in *Lettres Nouvelles*, 1955.  
— *L'Empire des signes*, Genève, Albert Skira, 1970.
- Becchi, Egle. et Julia, Dominique, *Storia dell'infanzia*, Rome-Bari, Laterza, 1996.
- Bentley, Ami, *Inventing Baby Food. Taste, Health and the Industrialization of the American Diet*, Berkley, University of California Press, 2014.
- Deni, Michela, *Oggetti in azione*, Milan, Franco Angeli, 2005.
- Floch, Jean-Marie, « Pour une approche sémiotique du matériau », in Alain Renier (éd.), *Espace : construction et signification*, Paris, Edition de la Villette, 1984.  
— *Sémiotique, marketing et communication*, PUF, Paris, 1990.  
— *Identités visuelles*, PUF, Paris, 1995.



- Fontanille, Jacques, *Le savoir partagé*, Paris-Amsterdam, Hadès-Benjamin, 1987.
- “Ergonomia e bio-design : note sémiotiche”, in Maria Pia Pozzato (éd.), *Estetica e vita quotidiana*, Milan, Lupetti, 1995.
- *Sémiotique du discours*, Pulim, Limoges, 1998.
- Greimas Algirdas Julien, *Du sens II*, Paris, Seuil, 1983 (trad. it., *Del senso II*, Milan, Bompiani 1984).
- Landowski Éric, « Les interactions risquées », *Nouveaux Actes Sémiotiques*, nn. 101-103, 2006.
- Landowski Éric et Marrone Gianfranco (éds.), *La società degli oggetti. Problemi di interoggettività*, Rome, Meltemi, 2002.
- Latour, Bruno, “Where are the missing masses ? The Sociology of a Few Mundane Artifacts”, in Bijker L., 1992, pp. 225-258, 1992.
- « La clef de Berlin », in *Petites leçons de sociologie des sciences*, Paris, La Découverte, 1993.
- *Petite réflexion sur le culte moderne des dieux faitiches*, Paris, Synthélabo, 1996.
- Mangano, Dario, *Sémiotica e design*, Rome, Carocci, 2009.
- *Food design*, Rome, Carocci, 2014.
- Mangano, Dario et Mattozzi, Alvize (éds.), *Il discorso del design, E/C série spéciale*, nn., 2009.
- Marrone, Gianfranco, “Dal design all’interoggettività : questioni introduttive”, in Éric Landowski et Gianfranco Marrone (éds.), 2002.
- *L’invenzione del testo*, Turin, Einaudi, 2010.
- *Introduzione alla semiotica del testo*, Rome-Bari, Laterza, 2011.
- *Figure di città. Spazi urbani e discorsi sociali*, Milan, Mimesis, 2013.
- *Gastromania*, Milan, Bompiani, 2014
- Mattozzi, Alvize (éd.), *Il senso degli oggetti tecnici*, Rome, Meltemi, 2006.
- Piermarini, Lucio, *Io mi svezzo da solo. Dialoghi sullo svezzamento*, Pavie, Bonomi, 2008.
- Ventura Bordenca, Ilaria, “I materiali nel design”, in Dario Mangano et Alvize Mattozzi (éds.), 2009.
- *Essere a dieta. Regimi alimentari e stili di vita*, Milan, Meltemi, 2020.
- Wilson, Bee, *Consider the fork*, Londres, Penguin Books, 2012.

Pour citer cet article : Ilaria VENTURA BORDENCA. « Apprendre à manger. Sémiotique des objets de table pour enfants », *Actes Sémiotiques* [En ligne]. 2021, n° 124. Disponible sur :

<<https://doi.org/10.25965/as.6858>> Document créé le 08/01/2021

ISSN : 2270-4957

## **Comptes rendus**

Maria Giulia Dondero, *Les langages de l'image. De la peinture aux Big Visual Data*, Paris, Hermann, 2020

Jean-François Bordron  
Université de Limoges

Numéro 124 | 2021

« Comment étudier, décrire, analyser une image aujourd'hui ? » Telle est, ou plutôt telles sont les questions auxquelles ce livre cherche à répondre. Qu'il s'agisse précisément « d'aujourd'hui » suggère qu'une certaine évolution, si ce n'est une rupture, s'est produite. Dans la mesure où l'arrière-plan de la recherche est donné par la sémiotique structurale, c'est par rapport à celle-ci et à son évolution qu'il va s'agir de situer ce qui apparaît comme radicalement nouveau : les Big Visual Data et les perspectives d'analyse qu'elles suscitent.

Ce dispositif guide assez naturellement l'organisation du livre. Celui-ci offre d'abord une histoire critique de l'analyse structurale, des questions qui lui sont propres et des problèmes auxquels l'auteure entend fournir des réponses neuves. Le livre se propose à la fois d'enrichir la connaissance que le lecteur peut avoir de l'analyse structurale des images et d'en développer les potentialités actuelles en prenant appui sur des analyses de corpus.

Au cours de son histoire, l'analyse structurale des images s'est vu opposer au moins deux arguments récurrents. Le premier consiste à affirmer que l'image n'est pas un langage et qu'on ne peut, pour cette raison, utiliser pour l'analyser les catégories et les méthodes de la grammaire linguistique. Le second argument soutient que contrairement au langage l'image n'a pas la possibilité de parler d'elle-même, qu'elle est étrangère à la fonction métalinguistique. La réflexion sur ces deux points concerne deux des trois grandes parties du livre. La troisième, qui joue un peu un rôle de médiation, envisage la question de la réflexivité dans le contexte de l'analyse du portrait.

La question de l'énonciation sert de guide à un parcours qui mobilise autour du problème de l'image les grandes catégories de l'analyse structurale : personne, temps, espace, narration, point de vue, modalisation, négation. On sait que l'innovation proposée par A. J. Greimas quant à la théorie de l'énonciation consiste à la concevoir comme un double mouvement qui, partant de l'instance énonçante, peut également y faire retour selon une alternance de débrayages et d'embrayages. Le langage possède les éléments essentiels à la régulation de ces opérations que sont les marques de personne, de temps et d'espace regroupées sous la catégorie de *deixis*. Quant à l'image, on ne peut y reconnaître des marques codifiées qui pourraient correspondre à ces éléments déictiques. L'auteure montre clairement comment l'espace, le temps et les personnes ainsi que leur évolution dans la narration sont signifiés (et non « représentés ») par les images. Les exemples sont pris dans la photographie (Denis Roche, Isabelle Eshraghi) et dans la peinture (Tintoret), ces œuvres étant soumises à des analyses précises et convaincantes. Nous ne pouvons qu'y renvoyer le lecteur, nous réservant pour notre part l'insistance sur

un point souligné par l'auteure et qui nous paraît stratégique pour l'analyse des images : la question de la négation.

L'image ne se présente pas comme un ensemble fait d'unités bien différenciées comme le serait un système. C'est la raison pour laquelle les codes qui peuvent s'y trouver utilisés ne le sont que sur la base de conventions locales et non comme le ressort indispensable du sens. L'image par contre se compose de jeux de forces et de formes dont le sens résulte des tensions qui se manifestent entre elles, aussi bien sur le plan de l'énoncé que dans leur rapport avec celui de l'énonciation. Il faut souligner que la sémantique d'une image ne peut être isolée de sa dimension énonciative, en émission comme en réception, dans la mesure où le sens comprend comme composante essentielle ce que nous en éprouvons.

L'analyse du tableau de Tintoret *Suzanne au bain* explique comment l'espace en son entier est traité à la fois comme un jeu d'exposition et de masque, d'obstruction et d'exhibition de telle sorte que la vue du spectateur se trouve prise dans la tension entre le regard et sa négation. L'auteure insiste beaucoup sur l'importance de la négation en image. Celle-ci n'est pas une composante qui viendrait s'ajouter occasionnellement à une énonciation essentiellement affirmative mais au contraire une fonction indispensable à la dynamique des images. L'auteure, sur ce point, s'inscrit clairement dans la tradition structuraliste pour laquelle une structure est un espace de transformations qui, pour cette raison, comprend la négation comme un opérateur nécessaire. C'est précisément sur ce point qu'une structure se différencie d'un système au sens classique. Bien sûr, comme le souligne l'auteure, il ne faut pas s'attendre à trouver dans les images l'équivalent des marqueurs linguistiques. Mais de nombreux éléments sont susceptibles d'exprimer l'opération de négation. Il en va ainsi des limites qui sont à la fois des obstacles et des passages, des formes qui manifestent où cachent, des modalités propres aux acteurs figuraux qui se trouvent de ce fait libres ou contraints. À dire vrai la négation appartient à l'essence de l'image pour deux raisons essentielles. L'image, dans sa manifestation même, doit nier être ce qu'elle montre pour être perçue comme image et non comme chose, mais, dans le même mouvement, elle doit s'affirmer et lutter contre un fond obscur toujours latent car la lumière ne peut être que par rapport à l'ombre. L'analyse structurale est sans doute ce qui explique le mieux ce jeu complexe au cœur même de la perception esthétique.

La question de la présence est la seconde énigme de l'image abordée dans ce livre. Ce thème est envisagé autour de l'étude du portrait, pictural et photographique. La présence est une notion complexe que l'on peut considérer sous plusieurs angles. Le premier est spatial. Être présent c'est être là. Le second est temporel. Il existe un temps présent dont le sens n'est pas épuisé par la chronologie puisque l'on admet traditionnellement l'existence d'un présent passé et d'un présent futur. Le problème est donc celui de la présence du présent, problème à la fois temporel, spatial et existentiel. L'image peut être sur ce point comprise comme un lieu d'assertion, l'équivalent iconique de ce que peut être le verbe être. Ses modulations permettent d'affirmer, de soustraire, de diviser, d'augmenter, de diminuer, etc. Il y a là une vaste rhétorique dont l'auteure s'emploie à inventorier et comprendre les moyens.

Quatre caractéristiques du portrait sont à envisager :

- La relation entre la figure et le fond. Plus le fond est vague et la figure émergente et abondamment détaillée, plus l'identité parvient à s'afficher comme totalité. En photographie les objectifs dits « à portraits » sont conçus pour produire cet effet.
- La position plus ou moins centrale de la figure.
- L'absence d'action, la pose qui concentre le regard.
- La frontalité du sujet représenté qui valorise le visage. En photographie il y a une certaine symétrie entre le regard du photographe et celui du sujet ce qui n'est pas le cas en peinture.

Ces quatre caractéristiques sont bien sûr susceptibles d'être soulignées voire emphatisées ou au contraire niées, détournées, transgressées de telle sorte qu'une très grande souplesse d'expression en résulte.

L'analyse de ces variations de la présence et de l'absence est exemplifiée par quatre portraits que l'on peut dire idéaux-typiques. Ils vont de la présence totalement assumée (portrait de Rineke Dijkstra) au voilement relatif (Denis Roche). D'autres exemples illustrent les variations de la présence selon des gradients d'intensité qualitative et d'étendue quantitative. Il y a là toute une rhétorique, en un sens inépuisable, qui permet de moduler le sentiment de présence produit par un portrait. Nous insisterons plus longuement sur la série *Soliloquy* de la photographe Sam Taylor-Johnson.

La série *Soliloquy* met en scène une suite de personnages, chacun étant seul, parfois étendu, parfois vu de face en compagnie de chiens, parfois dans la rue, etc. Ces images sont toutes en quelque façon soulignées par une image sous-jacente, très étroite, offrant une autre scène en forme de paysage. Le rapport entre les deux images se lit comme un débrayage énonciatif, voire énoncif, au sens où l'on peut comprendre l'image seconde comme le contenu de pensée du personnage principal. L'auteure suppose qu'il s'agit moins d'un portrait de l'identité du personnage que du portrait d'un acte d'introspection. Par là se trouve démontrée la possibilité pour l'image de représenter la réflexivité, au moins par le moyen d'un dédoublement. Cette hypothèse offre à nos yeux une complexification certaine du motif de la présence. La dimension existentielle de la présence s'affirme clairement dans la réflexivité au moins autant que le rapport au temps où à l'espace. Le sujet s'illustre alors comme différence de soi à soi, sentiment généralement suscité par l'acte de penser.

Nous venons de lire comment le pouvoir structural de la négation et les vicissitudes de la présence ouvrent l'image à des analyses bien plus complexes et raffinées que ne le laissent entendre les commentaires sans méthode. Un point reste à réfléchir. Il porte sur la capacité des images à parler d'elles-mêmes, capacité que l'on pourrait dire méta-iconique.

La troisième partie du livre, la plus développée, envisage, sous le titre « Le métavisuel » la possibilité d'un métalangage de l'image. On peut considérer ce problème comme un prolongement de la question de la réflexivité puisque le métalangage, au moins dans le cas d'une image unique, peut être compris comme un rapport de soi à soi. Cela correspond à ce que Stoichita appelle les « dispositifs métapicturaux ». La question du métalangage de l'image est une des questions les plus controversées dans l'histoire de la sémiotique.

On peut penser, comme certains peintres, Paul Klee en particulier, qu'il est possible d'isoler des invariants picturaux à valeurs fixes, qui pourraient être utilisés comme des éléments grammaticaux. De même, certains théoriciens de la sémiologie ont essayé d'analyser la composition des images sur le modèle du langage verbal, laissant pourtant à ce seul dernier le pouvoir de parler de lui-même. Mais dans tous les cas la difficulté vient de la notion même d'invariant qui ne paraît pas correspondre à la nature des images qui sont plutôt constituées par des rapports de similitudes, de différences, d'oppositions diverses et finalement de rapports entre des forces de toutes natures.

L'auteure propose de comprendre la question du métalangage comme un cas particulier de l'énonciation énoncée. Dans ces conditions, deux manières d'aborder le problème se présentent :

- Interroger la manière donc chaque image oriente le regard de l'observateur. Il s'agit alors des jeux complexes de l'intersubjectivité.
- Souligner les traces laissées par l'acte d'énonciation dans l'énoncé. Ce dernier point relève plutôt de l'énonciation impersonnelle théorisée par Ch. Metz.

Nous renvoyons le lecteur aux nombreuses analyses qui concernent aussi bien la thématization de l'énonciation dans l'énoncé, les constructions en perspective, l'adresse au spectateur dans un éventuel face à face, les jeux texturaux. Tous ces procédés ont leurs communes origines dans l'histoire de la peinture. Remarquons cependant que la photographie les a largement renouvelés avec ses moyens propres. Par ailleurs ces opérations métavisuelles sont également révélées par les analyses des images relevant de statuts autres que l'art : images prises à des contextes scientifiques, astrophysique et archéologie, publicités. Nous voudrions surtout insister sur les réflexions portées sur les images relevant du *Big Visual Data* qui paraissent ouvrir une nouvelle dimension de la recherche.

L'auteure aborde les *Big Visual Data* comme un enrichissement possible des analyses sémiotiques. Ces dernières se limitent le plus souvent à l'étude d'un petit nombre d'images voire à une seule. La première nouveauté consiste dans la possibilité de visualiser un nombre immense d'images permettant ainsi des analyses portant sur de très vastes corpus. Ainsi Lev Manovich et le Cultural Analytics Lab ont proposé une analyse des couvertures du *Time Magazine* sur plusieurs décennies mais aussi de l'évolution de la peinture de Van Gogh ou encore l'indexation des photos Instagram prises lors de la révolution de Kiev en février 2014. Que peut-on espérer de ces analyses essentiellement quantitatives ? On a reproché à Lev Manovich de laisser dans l'ombre la dimension sémantique des images, ce qui rompt avec le but des analyses traditionnelles. Mais, comme le souligne l'auteure, il s'agit en réalité dans le travail de Manovich non pas du plan du contenu mais plutôt de celui de l'expression. Ce point nous paraît essentiel. Les variations du plan d'expression pendant une longue période ou encore des variations locales significatives permettent des différenciations, des regroupements, le repérage de singularités. Notons pourtant qu'une variation d'un plan d'expression n'est véritablement pertinente que si l'on peut y associer une variation du contenu, ceci en vertu du principe de commutation. Les paramètres de l'intensité et de l'extension, relevant de mesures essentiellement physiques, portent sur la substance de l'expression, voire sur la matière, et non sur sa forme. L'auteure a raison de souligner le fait que ces analyses enrichissent la sémiotique de la considération de la substance partiellement négligée jusqu'ici. Pourtant c'est bien la forme, au sens d'un principe différentiateur, qui sélectionne les

traits pertinents en vue d'une signification. Si l'on accepte une analogie avec le plan d'expression du langage on pourrait dire que l'analyse computationnelle fournit l'équivalent d'une phonétique mais pas d'une phonologie. Mais l'absence de sémantique qui en découle ne nous paraît pas une fatalité liée à la méthode mais plutôt relever d'un choix épistémologique. S'il est manifeste que l'analyse computationnelle peut enrichir les pratiques sémiotiques, le mouvement inverse paraît possible voire nécessaire.

Nous avons cherché, autant que cela est possible en quelques pages, de rendre saillants les grands problèmes traités dans ce livre. Ils engagent toute notre conception de l'image ce qui veut dire aussi la scène essentielle de notre esprit.

Pour citer cet article : Jean-François Bordron. « Maria Giulia Dondero, Les langages de l'image. De la peinture aux Big Visual Data, Paris, Hermann, 2020 », Actes Sémiotiques [En ligne]. 2021, n° 124. Disponible sur : <<https://www.unilim.fr/actes-semiotiques/6805>> Document créé le 11/01/2021

ISSN : 2270-4957

# ACTES SEMIOTIQUES

Louis Hébert, *Cours de sémiotique, pour une sémiotique applicable*, Paris, Classiques Garnier, 2020

Jean-Louis Brun  
Docteur en sémiotique

Numéro 124 | 2021

Professeur à l'université du Québec à Rimouski, Louis Hébert s'adresse, dans cet ouvrage, à la fois aux « sémioticiens en devenir, aux personnes soucieuses d'approfondir les méthodes d'analyse textuelle, imagiques ou polysémiotiques », mais aussi aux spécialistes de la discipline. L'ouvrage, de 568 pages, comporte donc de nombreux enjeux.

Il relève avant tout de la volonté d'apporter une sémiotique résolument pratique, l'auteur constatant « la rupture que nous avons cru souvent devoir opérer avec l'orthodoxie des systèmes théoriques d'origine, pour rendre la méthode plus fonctionnelle ». Il s'agit, pour lui, d'« extraire de certains de ces systèmes [sémiotiques] des méthodes, [...] les situer, [...] les compléter ». L'ambition est d'apporter des « méthodes concrètes d'analyse » qui seront « éventuellement utilisées dans des applications ».

L'ouvrage relève également d'une volonté d'inventorier. L'auteur s'engage à initier le lecteur néophyte à un vaste choix de méthodes autonomes d'analyse sémiotique, s'appuyant sur un matériau théorique « récent et à jour ». Il « rapporte, critique et complète les méthodes existantes », mais aussi « en propose d'entièrement nouvelles » qui sont « des concepts inédits (des impensés) ». Il propose ainsi, puisant dans différentes écoles, « 26 méthodes d'analyse – inédites, peu connues ou bien connues – pour les textes, les images et les produits polysémiotiques tels que théâtre, chanson, cinéma etc. ». Il puise pour cela dans de nombreuses sources et de nombreux courants, principalement chez Saussure et Peirce, Greimas et Courtés, Fontanille et Zilberberg, Jakobson, mais tout particulièrement chez Rastier, le Groupe Mu, ainsi que dans ses propres travaux antérieurs. Il revendique également une approche personnelle en matière d'analyse du rythme, des phonèmes, de la segmentation, de la disposition, de l'analyse thymique, des relations lexicologiques, de l'analyse polysémiotique... parfois en « fusionnant » ou en « transformant légèrement » les modèles et les typologies des auteurs d'origine.

Ce *Cours de sémiotique* est également une œuvre très personnelle. En tant que chercheur « périphérique », comme le qualifie Jean-Marie Klinkenberg dans la préface, l'auteur apporte, au fil des chapitres, un point de vue sur la sémiotique en tant que discipline et en tant que famille scientifique, dans son unité et dans sa diversité. La dimension personnelle de ce travail transparait aussi dans le fait que le choix des méthodes abordées « est relativement arbitraire, et fait état de nos lectures, inclinations, réflexions théoriques et expériences analytiques ».

Le souci de pédagogie de l'auteur est enfin manifeste tout au long de l'ouvrage. Cela l'amène parfois à déconnecter des modèles de leur socle théorique pour les présenter comme des outils prêts à l'emploi, comme il le fait pour le schéma narratif canonique et le schéma actantiel, isolés du parcours



générateur de la signification : les différents niveaux de profondeur de ce dernier ne seront pas présentés en tant qu'outil d'analyse plus englobant. Paradoxalement, l'auteur situe fréquemment les notions et modèles présentés dans le cadre des deux grands socles théoriques, saussurien et peircien. Il prend soin de synthétiser des notions complexes par de nombreux tableaux, graphiques et schémas algorithmiques. Il fournit, outre les modèles présentés, une abondance de définitions du métalangage analytique et descriptif.

Il traite ainsi successivement ce qu'il appelle les méthodes générales de la sémiotique, au long de vingt-sept chapitres « autonomes » dont les auteurs de référence et les niveaux de difficulté sont signalés par avance. Au fil des chapitres, les notions ou « matières » abordées se présentent comme un vaste parcours à la fois théorique et méthodologique : l'introduction pose les définitions liminaires (signe, signification) et les notions-cadre (système, norme, écart), avant de mettre l'accent, dans la première partie, sur la catégorisation (relation, opération, carré sémiotique, catégories tensives, etc.), avec une ouverture finale sur la sémiotique peircienne. S'ensuit alors (troisième partie) l'étude du plan du contenu, comprenant notamment les propositions de la sémantique interprétative (Rastier), puis celle (quatrième partie) du plan de l'expression (essentiellement verbal). La cinquième partie traite de la sémiotique de l'action (narrativité, actantialité, rôles) qui se voit approfondie, dans la sixième, à travers l'étude des modalités ; cette dernière, enfin, permet l'ouverture à la dimension thymique, sensible et passionnelle de la signification. Outre Greimas (et Courtés), les références convoquent alors, comme dans d'autres parties de l'ouvrage, les contributions de Rastier (la dialogique), ainsi que celles de Zilberberg et Fontanille (sémiotique tensive).

L'ambition d'intéresser à la fois sémioticiens en devenir et spécialistes, de présenter différents modèles théoriques et d'apporter simultanément des méthodes pratiques, est une gageure que l'auteur reconnaît. Si les méthodes exposées sont envisagées comme autant d'outils pratiques sollicitables, on pourra regretter que leur champ d'application ne soit pas clairement défini et que, au-delà des exemples apportés au fil du texte, ne soient pas développées des applications concrètes d'analyse dans lesquelles chaque méthode démontrerait son pouvoir heuristique et sa pertinence pour l'objet étudié et pour le travail du chercheur ou du professionnel. On aurait également souhaité que la polysémiotique, tournée vers les objets non-exclusivement textuels, bénéficie des avancées récentes apportées, par exemple, par les modèles de Fontanille pour l'analyse des pratiques et des formes de vie ou, plus généralement, par les développements récents de l'ethnosémiotique.

Pour des raisons de pure forme, les nombreux et utiles schémas qui illustrent cet ouvrage sont malheureusement souvent difficiles à lire, soit que l'auteur les ait, de son propre aveu, transformés (carré sémiotique, schéma narratif canonique), soit qu'ils soient si complets et si détaillés qu'ils en deviennent exagérément compliqués, soit que l'éditeur en ait excessivement réduit la taille. L'effort pédagogique de l'auteur pour produire une synthèse de fin de chapitre s'en trouve plus difficile à apprécier.

Il faut enfin souligner la grande ouverture de cet ouvrage, qui embrasse de nombreux aspects de la discipline. Cette réunion des courants de la sémiotique que l'auteur a fréquentés, et parfois son regard sur la discipline et sur la communauté scientifique qui l'incarne, font de ce volume une importante synthèse personnelle. L'absence de conclusion à ce livre ne saurait échapper à un lecteur sémioticien, qui pourra y voir la volonté de produire un inventaire ouvert. Si l'on ajoute une introduction minimale, on pourrait voir cette succession de chapitres autonomes comme une boîte à outils. Mais nous proposons

d'y voir tout autre chose : plutôt le partage d'une expérience, autant de portes d'entrée célébrant la richesse de la discipline et son immense potentiel pour l'analyse des objets sémiotiques de toutes natures. Car, pour citer une dernière fois l'auteur, l'introduction à un champ scientifique est « le lieu d'un fantasme utopique : celui de rendre compte de toute la discipline ». Le néophyte pourra choisir une ou plusieurs portes et approfondir le contenu qui se trouve derrière ; le spécialiste pourra apprécier les suggestions de l'auteur pour présenter autrement des outils d'analyse connus, les compléter et les prolonger.

Pour citer cet article : Jean-Louis Brun. « Louis Hébert, Cours de sémiotique, pour une sémiotique applicable, Paris, Classiques Garnier, 2020 », Actes Sémiotiques [En ligne]. 2021, n° 124. Disponible sur : <<https://www.unilim.fr/actes-semiotiques/6806>> Document créé le 11/01/2021

ISSN : 2270-4957

Avec l'ouvrage collectif intitulé *La sémiotique et son autre*, paru aux éditions Kimé en 2019, Amir Biglari (avec la collaboration de Nathalie Roelens) nous livre un panorama étoffé des recherches contemporaines dans lesquelles la sémiotique et de nombreuses sciences sociales concourent à l'établissement d'une véritable « mise-en-frontière » – en empruntant cette formule à Isabel Marcos et Clément Morier, auteurs d'un des chapitres de l'ouvrage – théorique et méthodologique, conçue comme une zone mouvante et dynamique de tangences et de rencontres plus que comme un marquage de séparations nettes.

La taille considérable de l'ouvrage et le nombre des contributions qui y sont réunies – 36 chapitres pour un total de 656 pages – se justifient tout d'abord par l'un des objectifs généraux que les éditeurs énoncent dans le texte de présentation : il s'agit de « concourir à la rectification de l'image hermétique qui a nui à la réputation de la sémiotique, parfois caractérisée par sa propension à tout codifier, à figer son armature théorique et méthodologique, par son goût de la taxinomie ou sa myopie formaliste » (p. 8). Cette rectification passe par un effort dialogique qui, du point de vue éditorial, place cet ouvrage en continuité avec son prédécesseur, *La sémiotique en interface* (2018), ainsi que par une quête à proprement parler de l'identification et de la définition de cet *autre*. De ce point de vue, les éditeurs voient en « l'interdisciplinarité et le redéploiement disciplinaire », en « l'épistémologie du global et du local, ainsi que le battement entre le théorique et l'empirique » et en « les grands enjeux actuels de l'homme et de la société » (p. 9) trois pistes majeures à même de faire ressortir les articulations entre les deux partenaires de cette conversation épistémologique. Deux – la sémiotique et *son autre* –, mais on pourrait tout aussi les multiplier au vu même des voix et de la progression générale de l'ouvrage. Aussi, par rapport aux axes de réflexion mis en avant dans le texte d'ouverture, la lecture de l'ouvrage fait émerger d'autres thèmes et questionnements transversaux aux différentes contributions.

Les points forts de l'ouvrage et les recoupements thématiques qu'il permet d'opérer s'annoncent dès son architecture. En effet, il se compose de six parties, nommées respectivement « réflexions épistémologiques », « culture et société », « communication et marché », « langages et arts », « nature et espace », « psychologie et thérapie ». Comme on peut le constater, ces étiquettes ne s'identifient entièrement ni avec des « branches » attestées en sémiotique, ni avec les *autres* sciences humaines et sociales qui sont tour à tour convoquées au fil des chapitres. Par exemple, s'il est assez évident que les textes d'Anna Maria Lorusso et de Patrizia Violi s'inscrivent dans la perspective d'une sémiotique de la culture à vocation traductive et *énonciationnelle*, ou que celui d'Anthony Mathé peut être aisément rattaché à la sociosémiotique, tout comme à la sémiotique des formes de vie, il n'en va pas de même pour

d'autres contributions : les formulations avancées par Gianfranco Marrone sur la « nature » se rangent assurément du côté de la sémiotique générale et de la culture plutôt que de celui de l'écosémiotique, tout comme les contributions de Wolfgang Wildgen et d'Isabel Marcos et Clément Morier illustrent explicitement ce que l'approche morphodynamique peut apporter à l'étude du visuel, de la musique et de l'espace.

Par conséquent, on ne peut que saluer un tout premier trait de l'ouvrage que l'on qualifiera volontiers de courageux : les intitulés évoqués plus haut semblent se poser dans l'ouvrage comme autant de *thèmes* – au sens de ce dont on parle –, et de *notions* – en transposant les formulations d'Antoine Culioli – dont on cherche à établir un *domaine*, puisque précisément les notions

Sont des systèmes de représentation complexes de propriétés physico-culturelles, c'est-à-dire des propriétés d'objet issues de manipulations nécessairement prises à l'intérieur de cultures et, de ce point de vue, parler de notion c'est parler de problèmes qui sont du ressort de disciplines qui ne peuvent pas être ramenées uniquement à la linguistique<sup>335</sup>.

A partir de cette perspective, deux aspects majeurs sont à relever : 1) presque tous les courants sémiotiques actuels sont représentés et 2) le questionnement autour de la *pluri-, trans- ou interdisciplinarité* est conçue véritablement comme une *rencontre* qui se configure aussi bien comme une coopération et un apport réciproques entre domaines disciplinaires contigus (cf. entre autres, la contribution de Dominique Château sur les relations entre philosophie et sémiotique, ou celle de Marie-Julie Catoir-Brisson au sujet du design de projet dans le domaine de la santé), qu'en tant que défi intellectuel à relever (cf. le texte de Bruno Bachimont et tout particulièrement les liens entre signe, signification et *calculus* dans l'étude du numérique).

Par rapport au premier point, les contributions présentes dans l'ouvrage n'imposent pas au lecteur le choix d'une sémiotique qui primerait sur une autre du point de vue des objectifs théoriques ou des outils méthodologiques. Sémiologie saussurienne, sémiologie barthesienne, sémiotique peircienne, sémiotique greimassienne, sémiotiques post-greimassiennes, archéosémiotique, sémiotique cognitive, sémiotique morphodynamique, sémantique interprétative, sémiotique des médias : toutes ces approches, quoique différentes quand non pas opposées entre elles, montrent leur fécondité propre lorsqu'elles sont mises à l'épreuve soit dans l'étude de domaines ou objets spécifiques – l'image, les objets, l'espace, le vivant, le trauma –, soit lorsqu'elles prêtent renfort aux autres sciences humaines et sociales – ici, l'anthropologie culturelle, les sciences cognitives, la psychanalyse, les sciences de l'information et de la communication, l'économie, l'histoire de l'art, la philosophie, etc. De ce fait, tous ces courants affichent finalement une homogénéité – ou mieux, un dénominateur commun – qui représente une synthèse des présupposés qui sont à la base même de l'étude du sens. Que l'on se place du côté du *signe* et du *signifié* – avec toutes les acceptions que ces termes peuvent se voir conférer selon que l'on soit par exemple peircien ou saussurien –, ou bien que l'on se place de celui de la *signification* ou encore du *texte* – que l'on soit greimassien ou rastierien –, plusieurs auteurs convergent sur : i) le caractère *medié* des phénomènes de sens, ii) la nature *représentationnelle* – au sens large – des cultures,

---

335 A. Culioli, *Pour une linguistique de l'énonciation. Opérations et représentations. Tome 1*, Paris, Ophrys, 1990, p. 50.

entendue comme strate qui intervient dans des pratiques linguistiques, communicationnelles, quotidiennes et sociales diverses, iii) la nécessité du primat de la catégorie de *relation* – et *a fortiori* de celle de *traduction* – pour l'étude de l'activité symbolique humaine. A ce propos, et tout particulièrement au sujet de l'apport sémiotique à la réflexion philosophique, Dominique Chateau affirme clairement que

Une sémiotique sans ontologie serait exemplifiée par un langage pur, artificiel, sans référence, inutilisé et inutilisable. Une ontologie sans sémiotique est déjà exemplifiée par l'illusion de l'existence de l'être en soi, pur, par le déni de toute représentation, notamment, le spectaculaire déni de soi-même à quoi prétend le discours qui parle de l'être. [...] La sémiotique n'est pas une chape de plomb posée sur le monde, mais un système dynamique, constamment mobile, en mutation incessante et actif en permanence. C'est le lot de l'humanité que de n'être accessible qu'au travers de ce système (p. 105).

Chez Chateau, ces considérations relèvent d'une approche peircienne, mais peuvent tout à fait valoir pour les sémiotiques d'inspiration greimassienne et post-greimassienne dans la mesure où l'ontologie ici évoquée n'est ni plus ni moins que l'affirmation de la nécessité de configurer et de décrire des *observables* dont la nature est déjà sémiotisée. Dans tout autre contexte, à savoir celui de l'application de la sémiotique à la bande dessinée, Jan Baetens semble en tirer des conclusions similaires lorsqu'il affirme que

Il est important de souligner que cette sémiotique (qu'un purisme terminologique devrait nommer plutôt "sémiologie" [...]) dépasse de plus en plus le clivage entre adeptes de Saussure et adeptes de Peirce, qui tous se retrouvent dans l'attention donnée à l'aspect social du sens, objet et résultat de négociations entre groupes d'utilisateurs (p. 490).

Dans ce sens, et toute proportion gardée, on peut voir se confirmer le constat que Jacques Fontanille avait fait lorsqu'il avait cherché à caractériser la sémiotique comme un « art libéral », à savoir le fait que, en élargissant la palette des recherches prises en considération par le sémioticien, « ces "voix" sémiotiques fonctionnent comme des vernaculaires : chacun parle son dialecte, mais tout le monde se comprend, et le sentiment d'appartenance à la même communauté culturelle et linguistique n'est pas compromis »<sup>336</sup>. Aussi, ces remarques nous permettent de mettre en relief un autre aspect qui apparaît en filigrane dans l'ouvrage et qui aurait peut-être mérité que l'on s'y attarde davantage. Eu égard aux différentes contributions qui le composent, on pourrait se demander si cet *autre* propre à la sémiotique ne relève pas d'un niveau *infra*-disciplinaire avant de se situer à un niveau *inter*-disciplinaire, car à la mobilisation de traditions et d'outils diversifiés ne fait pas écho une interrogation de type épistémologique sur les présupposés théoriques qui autorisent de telles démarches. On y répondra en faisant appel à la notion lévi-straussienne de *bricolage*, si chère à la sémiotique notamment française, et en particulier à sa logique qui

---

336 J. Fontanille, « La sémiotique est-elle un art ? Le faire sémiotique comme « art libéral » », *Actes Sémiotiques*, en ligne : <https://www.unilim.fr/actes-semiotiques/3343>.

Opère un peu à la façon du kaléidoscope : instrument qui contient aussi des bribes et des morceaux, au moyen desquels se réalisent des arrangements structuraux. Les fragments sont issus d'un procès de cassure et de destruction, en lui-même contingent, mais sous réserve que ses produits offrent entre eux certaines homologues<sup>337</sup>.

Dans ce cadre, le premier *autre* de la sémiotique est bel et bien l'histoire de ses propres rapiécages, déchirures, recoupages autour de la triade *signe-sens-signification* qu'aucun courant ne peut nier. Dès lors, dans ce cadre et au vu de la répartition thématique que l'ouvrage propose, il semble légitime de se demander si, en vue de cette rencontre avec l'autre « externe », il ne vaudrait pas mieux désubstantiviser *la* sémiotique – plurielle par définition – et lui substituer son adjectif, *le* sémiotique, d'autant plus que les emprunts et les croisements se produisent à plusieurs niveaux du sens et du faire sémiotique.

On en vient ainsi au deuxième point, à savoir la question généralement comprise sous le terme de l'interdisciplinarité. S'agissant dans la plupart des cas de chercheurs ayant des compétences doubles – sémiotiques et afférentes à telle ou telle autre discipline prise en considération –, et qui savent pertinemment comment transposer ou traduire les prémisses théoriques de chacune des disciplines tout comme adapter à chacune d'elles la « boîte à outils » de la sémiotique, la rencontre avec l'*autre* se configure d'abord comme un dialogue avec de multiples *autres* – toutes les disciplines évoquées plus haut – qui offrent en retour un regard sur ce même peut-être encore à achever, comme le souligne Anne Hénault : « parce qu'elle avait conscience du long chemin à parcourir pour exister vraiment, la sémiotique ne cherchait pas à conquérir des marchés nouveaux, elle cherchait, préalablement, à se conquérir elle-même. Peut-on considérer que cette première étape soit achevée ? » (p. 373). Ensuite, ce dialogue se caractérise à notre avis par deux orientations principales que l'on peut repérer tout au long de l'ouvrage. D'un côté, on retrouve des textes qui relatent les rencontres entre la sémiotique et ses autres, dans le cas notamment de projets spécifiques ou d'« objets » d'étude se rattachant à plus d'une tradition disciplinaire, tels ceux, entre autres, de Jocelyne Lupien sur l'iconologie et l'histoire de l'art, de Jan Baetens sur la bande dessinée, d'Isabella Pezzini sur le statut de l'espace et de la ville, de Jean-Pierre Klein sur la conversion des instances sémiotiques en art-thérapie, de Sonia Grubits sur la psychosémiotique. De l'autre côté, on repère des textes portant sur l'interdisciplinarité en tant que telle, comme celui de Marie Renoue, ou bien des textes qui interrogent explicitement les bases, les modalités et les enjeux de ces rencontres, tels ceux de Goran Sönesson sur les relations entre sémiotique structurale et sémiotique cognitive, de Bruno Bachimont que l'on a évoqué plus haut, de Patrizia Laudati sur les possibilités d'imbrication des approches sémiotique et communicationnelle pour l'étude de l'architecture des espaces, de Nicole Pignier sur la fondation d'une méso-sémiotique inspirée à la fois de la biologie, de la phénoménologie et de la linguistique de l'énonciation. A ces deux grands regroupements, s'y ajoutent au moins deux textes, dans une certaine mesure celui de Sönesson et celui de Alain Perrusset et Thierry Herman, qui abordent l'interdisciplinarité sous le prisme spécifique de l'institutionnalisation et de la reconnaissance de la sémiotique au sein de l'enseignement universitaire, respectivement à Lund et en Suisse.

---

337 C. Lévi-Strauss, *La pensée sauvage*, Paris, Plon, 1962, p. 49.

Qu'ils soient compris dans l'une ou l'autre de ces répartitions, presque tous les textes concourent, au demeurant, à définir ce que la sémiotique peut être au niveau diachronique, à savoir ce qu'elle était et ne peut plus être, et ce qu'elle est maintenant ou a vocation à être dans le futur. Ainsi, lorsque l'on convoque plusieurs références théoriques et méthodologiques contiguës, Renoue se pose justement la question

de leur compatibilité (et des critères de cette dernière) avec le champ notionnel, épistémique et méthodologique déjà établi, de leurs fonctions dans le discours sémiotique (comme matériaux à sémiotiser, fournisseurs de données enrichissant la sémiotique-objet, exemplifications du fonctionnement sémiotique ou justifications de l'interrogation sémiotique...) et de leur traitement par assimilation – dans le champ alors relativement stable de la discipline – ou par accommodation – avec les modulations ou variations du champ afférentes (p. 27).

Dans son examen croisé de ce qu'elle appelle les « quatre grandes leçons » de la sémiotique – la sémiosphère de Youri Lotman, les formations discursives de Michel Foucault, l'encyclopédie d'Umberto Eco, l'habitus de Peirce –, Anna Maria Lorusso imbrique ces différentes perspectives à partir de la vocation de la sémiotique « d'aller trouver les corrélations » entre plusieurs systèmes de signes (p. 162), et, en vertu de cette vocation, de la capacité du regard sémiotique d'« apporter sa propre contribution à un champ de dispersion, plutôt qu'à une région, sociologique, chronologique voire anthropologique » (p. 165). Le résultat de cette imbrication donne finalement lieu à une sémiotique que Lorusso qualifie à la fois de « textuelle, palimpsestuelle, relationnelle et grammaticale ».

De son côté, Claude Calame, en comparant entre elles la tradition structurale, la pragmatique et l'anthropologie culturelle, met en garde contre l'une des « dérives » de l'analyse structurale qui, « en passant donc d'un principe de méthode à une théorie de la connaissance aux accents néo-kantiens [...] conduit à enfermer les manifestations symboliques sur elles-mêmes ; elle favorise ainsi le postulat textualiste de l'immanence » (p. 180). Cela n'empêche pas, voire encourage l'exploration de nouvelles altérités qui peuvent prendre les contours d'objets inédits ou instables, comme l'affirme Anthony Mathé, car

Parler de résistance et d'altérité, c'est poser la question de la pertinence de la sémiotique face à des objets « autres », différents, syncrétiques, instables, des objets qui ne sont ni linguistiques ni iconiques, c'est défier la sémiotique dans sa capacité à en rendre compte. Si rien ne garantit le succès, nous savons que l'intérêt pour ces objets « autres », à la croisée des disciplines et des pratiques, est légitime puisqu'il découle de la valeur même de la sémiotique, de son projet fondateur (p. 256).

Aussi, selon Wildgen, une nouvelle sémiotique, pour qu'elle mette en avant « contrairement à la tradition structuraliste », « les aspects dynamiques (de l'évolution et de la genèse historique jusqu'à l'apprentissage et l'auto-organisation spontanée) », doit opérer « une réorientation des concepts fondamentaux de signe, de signifiant et de signifié » (p. 466). Ces mêmes concepts, plus puissants que dans d'autres disciplines, permettent à Bachimont d'affirmer que « la sémiotique a donc certainement

un avenir et un rôle important à jouer dans les défis de la complexité telle qu'elle se manifeste à nous aujourd'hui [...] une complexité issue de l'hétérogénéité de composants rassemblés dans le fonctionnement d'un système » (p. 298).

Ce bref aperçu sur les positions exprimées tout au long de l'ouvrage, bien qu'à partir de paradigmes sémiotiques différents entre eux, composent finalement un tableau d'ensemble qui semble résumer les divers objectifs théoriques et postures épistémologiques transversaux aux sémiotiques attestées. Les éléments de ce tableau ne sont en rien nouveaux, mais c'est précisément la possibilité de les faire ressortir de ces différents textes qui témoigne de la capacité de la sémiotique de pouvoir rencontrer son *autre*.

Un triple point de vue semble encore la caractériser :

1. La sémiotique peut être légitimement conçue comme l'étude – pour le dire en des termes très généraux – de la constitution « interne » d'un phénomène de sens et de ses modes de « manifestation » ;
2. Ces modes de manifestation étant à leur tour le résultat d'une chaîne de médiations laissant des traces ou pointant vers d'autres « objets », la sémiotique est aussi l'étude des modes de « réception-action » vis-à-vis de ces médiations et/ou traces ;
3. Cela veut dire que la sémiotique peut être à la fois – ou alternativement – 3a) l'étude des processus d'appropriation, transformation, interprétation, transmission de la part des agents impliqués dans ces mêmes médiations, et 3b) l'étude des processus réflexifs de modélisation par la discipline elle-même, à savoir l'étude des corrélations et des traductions réciproques entre des systèmes de signification.

L'un des enjeux de la rencontre de la sémiotique avec son autre réside – nous semble-t-il – dans l'effort d'explicitation de cette diversité de niveaux auxquels peut se situer l'« aventure » sémiotique, car seul cet effort peut l'affranchir du carcan du jargon et de son soi-disant « ésotérisme ». Fidèle à son héritage épistémologique, la recherche sémiotique n'a pas à choisir – du moins c'est l'impression que cet ouvrage en donne – entre le fait d'être un ensemble de modèles d'analyse *pour* l'analyse, et l'aspiration – peut-être parfois retenue – à être une théorie et un ensemble de modèles (d'analyse) de la connaissance *en général*.

En conclusion, si la sémiotique « souffre d'un splendide isolement » (Bachimont), si elle « brille par son absence dans les programmes universitaires » (Perusset et Herman), alors ne faudrait-il pas aussi élucider, lorsque l'occasion se présente, les raisons qui poussent les chercheurs à provoquer cette rencontre entre plusieurs autres ? Ne vaudrait-il aussi pas mieux défendre sa propre diversité tout en adoptant, comme cet ouvrage semble le suggérer, un positionnement thématique quel que soit le paradigme de provenance ? Enfin, proposer un appareillage conceptuel à la fois plus restreint et plus général – tel celui qui se déploie dans les pages de cet ouvrage – ne permettrait-il pas à la sémiotique de favoriser *et* la rencontre avec son autre *et* la sortie de son « splendide isolement » ?

*La sémiotique et son autre* ne donne pas de réponses à ces questions, mais montre sans doute à la communauté des sémioticiens et des *autres* chercheuses et chercheurs en sciences humaines et sociales la variété des voies que l'on peut emprunter.



Pour citer cet article : Valeria De Luca. « Amir Biglari (éd.), La sémiotique et son autre, Paris, Éditions Kimé, 2019 », Actes Sémiotiques [En ligne]. 2021, n° 124. Disponible sur : <https://www.unilim.fr/actes-semiotiques/6808> Document créé le 11/01/2021

ISSN : 2270-4957

### Réflexions sur la réédition de *El discurso histórico* (2015) de Jorge Lozano

Il est bien connu que l'expérience du temps ne peut pas être intégrée sans que nous ajoutions quelque chose en dehors du temps même. Pour Leibniz, la transformation observée dans les choses régule l'ordre de succession qui a lieu dans l'univers ; pour Kant, le temps s'exprime de façon ordonnée à travers l'espace – « ce n'est pas quelque chose qui existe par soi-même », dit-il, mais plutôt une condition de possibilité de la connaissance ; pour Freud, c'est l'inconscient qui est chargé d'organiser le temps vécu. L'expérience individuelle du temps peut être conçue comme une succession d'instantanés, ce qui, selon Aristote, est l'essence même du temps. Et la division de ce continu en instantanés constitue, selon Paul Ricœur, l'apport radical à l'appréhension du temps en tant que concept. Il ajoute : « L'histoire rend donc aporétique l'arrivée à la compréhension des aspects de l'expérience temporelle que le langage conceptuel ne peut qu'avouer. Le temps, en effet, d'Aristote à Saint Augustin ou Heidegger n'est que le signe de la contradiction et de l'aporie de la réflexion. » (Ricœur, 1983, p. 27) C'est-à-dire que seul le temps organisé dans une intrigue ou dans un conflit permet de réduire les apories conceptuelles qui résultent de la réflexion philosophique qui le prend pour objet.

Or, seule l'histoire – comme autrefois, et à sa manière, le mythe – peut construire une expérience collective du temps qui nous transcende en tant qu'individus. Et l'histoire est un discours qui ordonne, sous la forme d'une intrigue, la succession chaotique des temps qui se chevauchent : histoires individuelles, histoires locales, histoires nationales, histoires transnationales, histoires universelles... Hegel rappelait que le terme « histoire » signifie *narratio rerum gestarum* et, également, *res gestae*, c'est-à-dire à la fois la narration historique et les événements eux-mêmes. Ce curieux chevauchement de significations était pour lui plus qu'une simple coïncidence, car il montrait clairement que « la narration historique apparaît simultanément avec les faits et les événements ». Ce n'est pas un hasard non plus si des figures importantes de l'historiographie moderne comme Leopold von Ranke ou Jules Michelet ont coïncidé dans le rejet du roman historique de Walter Scott, dont l'une des œuvres pionnières est *Ivanhoé*, un roman qui a maintenant deux cents ans. J'insiste, il ne s'agit pas d'une coïncidence hasardeuse. Ce n'est pas qu'il n'y ait pas eu de romans à thème historique auparavant, comme le souligne György Lukács dans *Le roman historique* (1937), mais c'est seulement que les romanciers commencent alors à s'inquiéter de ce qu'ils appellent la « vérité historique » en faisant des incursions dans le territoire réservé à l'historien. Contrairement à ce que l'on appelait auparavant la fiction sur des thèmes historiques, le roman historique du XIX<sup>e</sup> siècle est régi par la conscience de capturer l'unicité historique. Henry Fielding, par exemple, s'auto-désigne comme « historien de la société bourgeoise ». Pour sa part,

le critique du XVII<sup>e</sup> siècle Nicolas Boileau regardait avec beaucoup de scepticisme les romans historiques de ses contemporains, car, selon ses propres termes, « un souverain doit aimer différemment d'un berger ».

Toutes ces questions sont abordées, d'une manière ou d'une autre, par Jorge Lozano dans *El discurso histórico*, publié en 1987 par Alianza, et réédité par Sequitur en 2015. Depuis sa première publication, ce travail a non seulement marqué toute la carrière de Lozano, mais il a également assuré la continuité de l'analyse des processus historiques suivant la voie ouverte par la sémiotique structurale aussi bien que par la sémiotique de la culture. La première – à laquelle Lozano a consacré une partie essentielle de son ouvrage – a permis l'appréhension de l'histoire en tant que *type de discours*, selon des marques caractéristiques qui la différencient des autres formes discursives, tandis que la seconde – à laquelle l'auteur consacre une section – a rendu possible l'analyse des processus historiques en rapport avec l'expérience collective directe des événements. Dans les deux cas, nous nous situons dans une approche sémiotico-textuelle, selon des perspectives différentes quoique complémentaires. Lozano maintiendra un principe méthodologique selon lequel l'histoire, de même que la mode – à laquelle il a également consacré un grand nombre d'articles et d'ouvrages – n'est rien d'autre qu'un système culturel qui, par une série de transformations sémiotiques régulées, transpose le « réel » en signe, c'est-à-dire notre expérience vécue en discours. Discours qui, en fin de compte, est une forme fondamentale d'ordonnement du temps.

Pour analyser le type de discours appelé « histoire », Lozano divise le livre en quatre parties distinctes. Les trois premières analysent le processus de génération du discours historique. Dans le premier chapitre, précisément intitulé « Sur l'observation historique », il analyse les définitions que l'historien, c'est-à-dire l'énonciateur de ce type de discours, a données de lui-même et de la valeur « empirique » qu'il confère à ses propres travaux. La connaissance historique est indéniablement liée à l'observation, comme le montre Émile Benveniste dans la célèbre analyse étymologique de *istoria*, dont la racine *isto* implique à la fois « voir » et « savoir ». Après la distinction hégélienne, Lozano retrace schématiquement l'histoire des conceptions mêmes du rôle attribué à l'historien, de l'historien immédiat propre à la culture grecque – qui raconte les événements qu'il a lui-même vécus ou qui lui sont les plus proches dans le passé – à l'historien contemporain qui est régi par l'*acribia*, ou, comme Lozano lui-même aime à le dire, par « une diététique documentaire ». Le « j'ai vu » des anciens historiens, typique du régime d'autopsie, construit un *ethos* – ou une *auctoritas* – qui légitime le discours historique, au moins jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle, où, grâce aux nouvelles théories scientifiques, l'idée de connaissance médiata et inférentielle est conçue, s'élaborant à travers des traces, des indices, des pistes, des documents, des monuments, des archives, etc. En tout cas, l'historiographie a toujours soutenu, même avec la simulation, que l'écriture de l'histoire se distinguait de l'imagination et de la fantaisie, ou, pour utiliser un terme encore en vogue, du monde de la fiction. Et cette position a conduit à un positivisme naïf qui a duré jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle avec Ranke, qui considérait que les faits devaient être montrés tels qu'ils se produisaient.

Ce tableau introductif complexe, où s'opposent diverses descriptions et analyses historiographiques, affiche une préoccupation constante au sein du travail de l'historien : le traitement des documents, c'est-à-dire des données historiques. Le deuxième chapitre, intitulé « Le document historique : de l'information sur le passé au texte sur la culture », approfondit cette question. Lozano

analyse les opérations par lesquelles l'historien travaille sur les données du passé, qui apparaissent dans leur énorme dispersion et sous des formes très hétérogènes. À ce stade, on pourrait rappeler, comme un geste de clarification du bureau de l'historien, ce que Lucien Febvre (1953, p. 428) recommandait de faire de tout document :

L'histoire se fait avec des documents écrits, sans doute. Quand il y en a. Mais elle peut se faire, elle doit se faire, sans documents écrits s'il n'en existe point. Avec tout ce que l'ingéniosité de l'historien peut lui permettre d'utiliser pour fabriquer son miel, à défaut des fleurs usuelles. Donc avec des mots, des signes. Des paysages et des tuiles. Des formes de champs et de mauvaises herbes. Des éclipses de lune et des colliers d'attelage. Des expertises de pierres par des géologues et des analyses d'épées en métal par des chimistes. D'un mot, avec tout ce qui, étant à l'homme, dépend de l'homme, sert à l'homme, exprime l'homme, signifie la présence, l'activité, les goûts et les façons d'être de l'homme...

Et dans un travail plus récent, Robin G. Collingwood (1946, p. 280) a déclaré que « tout ce qui existe dans le monde est un document potentiel de quelque chose ». Lozano prend pour point de départ de cet aspect fondamental l'idée qu'il n'y a pas de différence entre le concept d'information et ce que l'historien appelle la source et le document. Cela met en évidence une autre préoccupation majeure de l'historiographie : « l'utilisation incorrecte des informations contenues dans un document ». De cette façon, le document n'est rien d'autre qu'un texte qui fournit des informations et des significations du passé pour une reconstruction, qui est le travail d'interprétation nécessaire. L'analyse marque ici un arrêt sur le problème qui est probablement le plus souvent discuté par les historiens : l'authenticité des documents. À partir de l'*Ars antiquaria* de la Renaissance et des œuvres de Lorenzo Valla en particulier, la principale préoccupation de l'historiographie a été précisément d'établir des critères théoriques qui permettent de distinguer les documents « vrais » et valables pour une interprétation correcte du passé. Au sein de ce que Michel Foucault a appelé le « processus du document », une attention particulière doit être accordée au fait que l'événement historique, l'un des piliers sur lesquels repose le discours, cache une conception réductrice des temps passés. La réflexion doit nous amener à prendre non pas ce qui a été fait, qui n'est rien d'autre qu'une forme d'objectivation des choses, mais plutôt le *fait* que chaque moment de l'histoire constitue, c'est-à-dire celui de pratiques dépendantes les unes des autres dans le cadre organique de chaque culture. D'une certaine manière, on peut voir là l'avertissement que c'est le présent qui crée le passé, un nouveau passé. Il est donc compréhensible que Fustel de Coulanges ait recommandé à l'historien qui souhaite revivre une époque de retirer de son esprit tout ce qu'il sait sur ce qui s'est produit par la suite. Et on peut, de la même façon, comprendre la déclaration de Flaubert : « Peu de gens devineront combien il a fallu être triste pour ressusciter Carthage ». (1998, p. 212).

Deux conséquences, liées l'une à l'autre, résultent de ces réflexions, parfaitement expliquées par Lozano dans son livre : l'opposition entre événement et structure, tout d'abord, qui devient dominante dans la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle, et qui fait que la représentation des structures se trouve proche de la procédure de description, alors que celle des événements coïncide généralement avec le récit. Et en fin de compte, seconde conséquence, cela perturbe la possibilité utopique d'un « chroniqueur idéal » qui, selon Arthur Danto, sait tout ce qui se passe en même temps que cela se passe et qui peut en faire

une transcription exacte, une « chronique idéale », qui serait ainsi conforme à l'idée que le passé est fixe et inaltérable, irréversible, séparé du présent.

J'ai été particulièrement intéressé par la dernière section de ce chapitre, « Le document comme texte de culture », dans laquelle la perspective sémiotique est déployée sous un angle méthodologique particulier : la culture est un système de systèmes de signification qui se manifeste dans ses textes concrets. Chaque texte a une relation isomorphe avec l'univers culturel auquel il appartient et, par conséquent, le texte nous redonne une image de sa propre culture à petite échelle et structurellement isomorphe. De ce point de vue, les textes contiennent une information ordonnée des cultures du passé, ce qui conduit Youri Lotman lui-même – le principal représentant de cette perspective – à recommander :

L'analyse sémiotique d'un document doit toujours précéder l'analyse historique. Une fois que les règles de reconstruction de la réalité à partir d'un texte auront été élaborées, le chercheur saura extrapoler à partir du document également ce qui, du point de vue de l'auteur, ne constituait pas un « fait » et était sujet à l'oubli, mais que l'historien peut évaluer différemment si, à la lumière de son propre code culturel, ce « non fait » intervient comme un événement significatif. (Lotman et Uspenskyn, 1990, p. 413)

Il convient de rappeler que, pour Lotman, l'histoire est une catégorie narrative, une manière dont les êtres humains interprètent les événements en les racontant, car sa traduction en récit est la seule manière de créer des liens explicatifs entre l'avant et l'après, et c'est seulement de cette manière que la synthèse nécessaire entre le fait et le sens (qui, en fin de compte, est l'histoire) peut être réalisée. Mais l'expérience culturelle des événements ne se manifeste pas seulement dans le discours historique (ou plutôt, nous n'avons pas l'habitude de l'y trouver de manière vivante). Du point de vue de Lotman, les processus historiques apparaissent dans l'ensemble des textes d'une culture, c'est-à-dire dans l'ensemble des textes chargés de codifier les informations présentes dans sa mémoire non héréditaire. Les cultures produisent sans cesse des textes, c'est-à-dire qu'elles écrivent le monde, selon Lotman, en établissant des « équivalences conventionnelles », capables d'offrir une organisation du monde et de nous rendre ainsi homogène le sens des choses à travers une multiplicité de textes. De cette façon, la perspective de la sémiotique de la culture fonctionne en construisant des séries de textes ordonnés selon un certain niveau de pertinence sémiotique, à partir duquel il est possible de caractériser l'ensemble d'une culture, d'une époque ou d'un certain collectif. Si, du point de vue de l'historien, l'important pour comprendre l'histoire est de distinguer les fictions et les arts narratifs, du point de vue de l'analyste, les romans peuvent être aussi appropriés que les chroniques historiques.

Pour la sémiotique de la culture, la condition de l'histoire en tant que champ de manifestation de multiples lois sociales générales doit être intégrée à une vision de l'histoire comme résultat de l'activité humaine, c'est-à-dire qu'il faut veiller à ce que Lotman appelle les « mécanismes historico-psychologiques », évitant ainsi de s'enfermer dans des idées excessivement simples et schématiques. Ce regard sur l'espace dynamique d'interactions et de mémoires humaines que constitue chaque culture libère l'histoire elle-même d'une prévisibilité fataliste présumée des processus historiques qui les

convertit, sinon en quelque chose de complètement superflu, du moins en un flux qui se déroule en marge de la vie sociale elle-même.

Les deux derniers chapitres de l'ouvrage analysent les deux régimes nécessaires du discours historique : le régime narratif et le régime de la vérité. Le chapitre précisément intitulé « L'histoire comme narration » dévoile les éléments poétiques et rhétoriques avec lesquels le récit historique est construit, en accordant une attention particulière aux critiques des différentes perspectives théoriques.

Le quatrième et dernier chapitre analyse les stratégies discursives de la vérité du point de vue de la sémiotique structurale d'Algirdas Julien Greimas. Comme on le sait, pour Greimas, le critère de vraisemblance n'est pas applicable aux discours abstraits, seulement aux discours figuratifs ; ni aux discours normatifs, seulement aux discours descriptifs. Et « son application ne se limite pas aux discours littéraires (considérés comme des œuvres de fiction), mais à tout discours narratif ». Ainsi, « la plausibilité qui, à première vue, semble complémentaire de l'idée de fiction ne dépend donc pas de la théorie littéraire, mais d'une typologie générale des discours » (Greimas, 1983, p. 107). Il est évident que le discours historique entretient une relation directe avec les régimes de vérité (il lui revient même de *dire la vérité*), une caractéristique qui, en fin de compte, soutient sa crédibilité. Et Lozano, presque en guise de recommandation future, conclut son analyse comme suit : « Un discours comme le discours historique qui veut prouver que ce qu'il dit est vrai, présentera l'effet de la vérité en modifiant les affirmations ; y prêter attention et observer leurs transformations peut nous permettre de découvrir les stratégies d'un homme d'État qui insiste pour se cacher ».

Cet ouvrage décrit avec une précision louable les marques d'historicité – comme dirait Krzysztof Pomian – qui définissent le discours historique. Et sa lecture est plus que pertinente aujourd'hui, pour plusieurs raisons. Premièrement, la réapparition et le renforcement progressif de conceptions naïvement positivistes, proclamant l'urgence de faire correspondre le discours à la « réalité », suscite depuis un certain temps notre perplexité. Le fétichisme contemporain de la documentation et des données se traduit par une avalanche d'informations historiques, bureaucratiques, commerciales et scientifiques que la sociologue Nathalie Heinich a appelée « inflation documentaire » et que, dans une autre perspective, Byung Chul Han a nommée « dataïsme ». Certains auteurs comme Viktor Meyer-Schonberg croient ainsi pouvoir crier victoire, annonçant la mort de la théorie et proclamant que l'histoire est aux mains des données.

Deuxièmement, les incertitudes sur le présent dans lequel nous sommes plongés devrait nous amener à analyser la manière dont le passé acquiert de nouvelles significations. Motivés par notre besoin d'explication, nous cherchons dans le passé les clés possibles du présent. Et le besoin de certitude sur l'avenir nous oblige à nous rappeler les événements passés afin de réduire nos doutes sur le temps.

On raconte qu'au soir du premier jour de la Révolution française, en différents endroits de Paris, les révolutionnaires tiraient sur les horloges des clochers. Selon Walter Benjamin, un témoin oculaire de cet événement aurait composé le morceau suivant : « Qui le croirait ! On dit qu'irrités contre l'heure, de nouveaux Josués, au pied de chaque tour, tiraient sur les cadrans pour arrêter le jour ». Dans les moments d'explosion historique, il semble que le processus historique s'arrête et, lorsqu'on regarde en arrière, on ne voit que des débris, comme cet *Angelus Novus* que Benjamin lui-même a décrit :

Un ange qui semble être sur le point de s'éloigner de quelque chose qui l'a paralysé. Ses yeux sont fixes, sa bouche est ouverte et ses ailes sont déployées ; c'est ainsi que l'on imagine l'Ange de l'Histoire. Son visage est tourné vers le passé. Lorsque nous percevons une chaîne d'événements, il voit une catastrophe unique qui accumule ruine après ruine et les jette à ses pieds. Il voudrait s'arrêter, réveiller les morts et reconstituer les ruines, mais depuis le Paradis, un ouragan souffle et s'engouffre dans ses ailes, avec une telle force que l'ange ne peut plus les fermer. Cet ouragan le pousse irrésistiblement vers le futur, auquel il tourne le dos, tandis que les débris s'élèvent devant lui jusqu'au ciel. Cet ouragan est ce que nous appelons le progrès. (Benjamin, 1940, p. 433)

Dans les processus historiques, les explosions brisent le sens de la continuité qui se produit dans les développements graduels, dont la régularité est le modèle. Mais il n'en est pas moins vrai que le regard rétrospectif de l'historien réduit l'imprévisibilité des explosions. Ici s'impose la nécessité d'un regard sémiotique qui reconstruit les opérations discursives créatrices de cette curieuse synthèse, selon Lotman, entre le fait et le sens que constitue l'histoire. Et je présume que l'exploration de Jorge Lozano permettra de mettre en place une typologie culturelle des attitudes face aux explosions.

Je tiens à souligner ici l'heureuse constance dans ce domaine de Lozano qui vient lui-même de préparer un dossier monographique pour la revue *Versus* sur « Le futur, un temps de l'histoire » (2020). Même au risque de faire croire qu'il s'agit de peindre la Chapelle Sixtine avec un pinceau gras, je crois qu'on peut établir une typologie fondamentale, ou de base, qui opposerait, selon la réflexion qu'Ursula Le Guin fait sur l'utopie, la figure du porc-épic à l'Ange benjaminien. « Je prends du recul, je regarde devant moi » : cette formule, reprise par Le Guin, provient de la culture *swampy* de l'Inde et décrit le mouvement du porc-épic qui, nettement opposé à l'*Angelus Novus*, se met à l'abri du péril en se réfugiant dans une crevasse rocheuse, d'où il peut observer le danger qui le menace. Il peut en toute sécurité, depuis son refuge, spéculer sur un avenir vivable. La démarche défensive du porc-épic contraste avec le vol exposé de l'Ange : le porc-épic recule face au passé et regarde devant lui pour saisir l'avenir, en évitant l'un et en planifiant l'autre, tandis que l'Ange s'avance, angoissé, ne regardant pas vers un avenir qu'il ne peut apercevoir, se lamentant d'un passé qu'il ne sait ni ne peut réparer.

Les discours construisent les attitudes face à l'histoire, et je vois dans les figures de l'ange et du porc-épic des pôles opposés. L'image de ce curieux mammifère rongeur suggère qu'il n'y a plus de regard vers un passé que l'on espérerait réparer, mais un regard vers l'avenir : un nouvel espace est attendu aux dépens d'une mémoire. Or Lotman nous rappelle que l'avenir est l'espace des états possibles où, précisément, la mémoire sert d'orientation vers l'expérience future.

## **Bibliographie**

- Benjamin, Walter, *Oeuvres III*, Galimard, Paris 2000 (1940).  
Collingwood, Robin G., *The Idea of History*, Martino Fine Books, Londres, 1946.  
Febvre, Lucien, *Combats pour l'histoire*, Armand Colin, Paris, 1953.  
Flaubert, Gustave, *Correspondance*, Paris, Gallimard, Folio, 1998.  
Greimas, Algirdas Julien, *Du sens II. Essais sémiotiques*, Paris, Seuil, 1983.  
Le Guin, Ursula K., « Penser la utopía », in Moro, Tomás, *Utopía*, Barcelona, Ariel, 2016.

Lotman, Yurij et Uspensky, Boris, “On the Semiotic Mechanism of Culture”, in *Critical Theory since 1965*. Adams & Searle Eds., 1990.

Lozano, Jorge, *El discurso histórico*, Madrid, Sequitur, 2015 (1987).

Lukács, Georg, *Le roman historique*, Paris, Payot, 1937.

Ricoeur, Paul, *Temps et récit I. L'intrigue et le récit historique*, Paris, Seuil, 1983.

Pour citer cet article : Rayco González. « Jorge Lozano, *El discurso histórico* (1987), Madrid, Sequitur, 2015 (rééd.) », Actes Sémiotiques [En ligne]. 2021, n° 124. Disponible sur :

<<https://www.unilim.fr/actes-semiotiques/6810>> Document créé le 11/01/2021

ISSN : 2270-4957



### Rhétoriques de la nature

#### ***Pourquoi dire « Adieu à la nature »***

*Addio alla natura*, de Gianfranco Marrone, montre, à travers une écriture limpide, comment la sémiotique peut donner une nouvelle pertinence au concept de « nature » (dorénavant « Nature », pour souligner le rapport de déférence presque religieuse qu'on manifeste souvent vis-à-vis de cette notion). En Italie, ce livre a eu le mérite d'introduire une perspective socio-anthropologique peu connue et peu pratiquée, tout en lui donnant une tournure originale qui justifierait pleinement une traduction française<sup>338</sup>.

En procédant par « étiquettes », on dira que l'ouvrage s'inspire de la tradition de l'anthropologie de la nature, qu'il hybride avec la socio-sémiotique. Du côté de l'anthropologie, les références sont, entre autres, Philippe Descola, Michel Callon, Isabelle Stengers et, surtout, Bruno Latour, premier auteur cité dans la bibliographie en fin de volume. Si les travaux de ces auteurs critiquent et historicisent l'idée occidentale de la Nature, Marrone propose d'utiliser les outils de la socio-sémiotique pour la démonter et reconstruire quelques segments du réseau discursif par lequel elle circule dans la société. Si, dans la bibliographie, l'auteur déclare vouloir « pour une fois » laisser « en arrière-plan » (p. 139) les références sémiotiques, elles restent néanmoins évidentes : il s'agit principalement des travaux d'Algirdas J. Greimas, d'Éric Landowski et de Jean-Marie Floch<sup>339</sup>. Nous les expliciterons au passage, dans le but de mettre en valeur la convergence entre sémiotique et anthropologie.

*Addio alla Natura* prend à bras le corps les retours à la nature des sociétés contemporaines par un constat : aujourd'hui, dans le langage courant, le terme « nature » désigne quelque chose qui « va de soi ». Ainsi, « c'est naturel » ou encore « naturellement » sont-ils des synonymes d'« évidemment ». En même temps, le terme « nature » semble être un mot-clé désignant quelque chose qui n'a rien de banal, que ni le droit, ni la science ni la politique ne pourraient méconnaître, mais que chacun utilise dans une acception différente. Sa portée sémantique n'a jamais été moins évidente que de nos jours. Dire « adieu à la Nature » signifie alors dire « l'impensé » (p. 12) de cette notion dont personne ne semble pouvoir se passer, mais sur laquelle beaucoup se passent de réfléchir. Ce n'est qu'à cette condition qu'il est finalement possible de comprendre ce qu'on entend, aujourd'hui, quand on parle de nature.

---

<sup>338</sup> Toutes les citations tirées de G. Marrone, *Addio alla Natura*, Turin, Einaudi, 2011, ont été traduites de l'italien par nous.

<sup>339</sup> En ce sens, on pourrait soutenir que, dans *Addio alla natura*, Marrone prolonge la réflexion socio-sémiotique qu'il avait développée dans son ouvrage *Corpi sociali* (Turino, Einaudi, 2001).

Or, cet « adieu » prend la forme du pamphlet engagé, bien en prise sur l'actualité. Après avoir exposé la problématique dans les chapitres 1 et 2, l'auteur montre, dans les chapitres 3, 4 et 5, comment la mode des neurosciences, celle des produits biologiques, tout comme les rhétoriques de l'écologisme militant, tirent parti du concept de nature. Grâce à ce détour analytique, le pamphlet révèle les constantes dans ces trois discours différents (chapitres 6 et 7, notamment).

Par souci de synthèse, nous nous autoriserons à commencer cette note de lecture par la fin de l'ouvrage, qui explicite justement les constantes du naturalisme. Ainsi, nous partirons des fonctions mythiques du concept de Nature afin d'aborder ses variantes « orphique » et « prométhéenne ». Nous montrerons ensuite comment chacune de ces variantes associe Nature et Vérité, d'abord dans les neurosciences, puis dans le *packaging* bio. Enfin, nous expliciterons la métaphysique sous-jacente aux rhétoriques de l'écologisme militant, associant Nature et Justice. En conclusion, nous reviendrons sur la manière dont la sémiotique peut accueillir ces préoccupations.

### **L'origine de la Nature**

Le concept moderne de nature est illustré par le mythe platonicien de la Caverne tel qu'il a été revisité par Bruno Latour dans *Politiques de la nature*<sup>340</sup>. L'histoire est connue, mais ses conséquences épistémologiques et politiques n'ont pas été suffisamment prises en compte.

On sait qu'à l'intérieur de la grotte, il y a les hommes enchaînés. L'ignorance et la mauvaise foi leur interdisent de joindre leurs forces pour se libérer de l'esclavage. À l'extérieur, il y a la nature, dont la maîtrise permettrait aux hommes de s'émanciper ; sauf que, malheureusement, elle est complètement indifférente à l'avenir humain. Reprenant la lecture latourienne, Marrone met l'accent sur la spatialité du mythe platonicien : « Tout trouve sa source [...] dans la fracture essentielle entre deux espaces différents [...] : une discontinuité topique forte, [...] une disjonction parmi des lieux équivalents qui engendre une distinction irréversible entre sujets, objets et valeurs » (p. 107).

D'une part, la multiplicité des forces de l'être humain qui, faute d'une connaissance de la Vérité extérieure, n'arrive pas à réaliser l'objectif politique de la Liberté ; d'autre part, l'unité de la Nature, dépositaire de la valeur épistémologique de la Vérité et de la Nécessité des règles. Entre ces espaces, aucune communication possible : ils s'opposent complètement.

D'où la figure proprement mythique du philosophe, régulateur du conflit : sa médiation permet de franchir deux fois la frontière, dans un double mouvement de socialisation de la Nature, enfin connaissable, et de naturalisation de la société, enfin dotée d'un principe de rationalité qui la rend gouvernable.

À la médiation philosophique s'ajoute celle de la politique. Le savant, « en tant que porteur de vérité, [...] se présentera comme le meilleur gouvernant possible ou, du moins, comme le conseiller idéal du Souverain » (p. 108). Souverain qui, comme le voudra Hobbes, sera le détenteur du monopole de la moralité (et de la violence) sociale.

Or, la relation que l'homme entretient avec la nature dans ce mythe est marquée par une double asymétrie. D'une part, l'homme dépend des lois naturelles qui, garanties par la nature elle-même,

---

340 B. Latour, *Politiques de la nature. Comment faire entrer les sciences en démocratie*, Paris, La Découverte, 1999. Cf. surtout chap. 1.

subsistent indépendamment de lui. D'autre part, la collectivité dépend de l'élite des politiciens et des savants-scientifiques. Bien que ces derniers ne répondent qu'à la Nature de ce qu'ils doivent faire, ils sont les seuls à pouvoir en définir l'essence ! Ce double dispositif, politique et épistémologique, permet de donner à l'espace social une *gouvernance*, autrement impossible pour les hommes ignorants ; mais cette gouvernance, à son tour, *rend impossible la démocratie*, car elle permet à quelques individus exceptionnels de se situer sur un terrain inaccessible à tous les autres.

### **La fonction mythique des neurosciences. L'opposition « mono-naturalisme vs multi-culturalisme » et ses tares conceptuelles**

Héraclite résumait le mythe platonicien par la formule : « la nature aime se cacher ». Cette phrase suggère deux interprétations du rapport Homme/Nature : une interprétation « prométhéenne » et une interprétation « orphique ». Selon l'interprétation prométhéenne, l'homme est en compétition avec la Nature. Il doit s'en défaire, ou bien lui arracher son secret. Il doit, comme Prométhée, voler (à) la Nature. D'après l'interprétation orphique, l'homme partage les secrets de la Nature : une communion profonde qui le distingue ainsi du reste du règne animal. On pense au poète qui enchante aux sons de sa lyre les habitants de la forêt, plantes comprises.

Cette opposition thématique aux résonances bachelardiennes réactualise à propos du naturalisme l'opposition narrative entre relations polémiques (prométhéennes) et relations contractuelles (orphiques). Éric Landowski considère ces modes de relation comme fondateurs de l'imaginaire politique, en envisageant le rapport entre les membres de la société sur des bases tantôt conflictuelles, tantôt iréniques<sup>341</sup>. Appliquer la même démarche analytique à la relation homme/nature signifie, en quelque sorte, politiser le discours soi-disant a-politique de la science. C'est précisément sur cette approche que repose la collaboration entre Paolo Fabbri et Bruno Latour pour la publication de l'article pionnier « La rhétorique de la science »<sup>342</sup>.

Sur cette base, Marrone étudie la dialectique entre émancipation (prométhéenne et polémique) et communion (orphique et contractuelle) dans le rapport entre les sciences humaines et les neurosciences. Les sciences humaines ont vu la diversité des cultures comme autant de tentatives d'émancipation de la Nature (plus ou moins abouties, selon la proximité avec l'Occident). Cette vision multi-culturaliste présuppose un fond naturel commun que les neurosciences auraient la tâche de reconstruire. Elles doivent donner du corps au mono-naturalisme que le multi-culturalisme présuppose. Mais comment ?

Principalement, en employant des techniques d'imagerie cérébrale pour démontrer la thèse de la « modularité de l'esprit ». Selon celle-ci, « dans les mêmes situations nous avons tous les mêmes réactions physiologiques, et donc nous pouvons tous faire valoir les mêmes justifications pour nos actes. La nature humaine est une et une seule, dit-on, puisque à des comportements égaux correspondent des cerveaux égaux » (p. 34).

---

341 É. Landowski, « Le discours du pouvoir » dans J.-Cl. Coquet, *Sémiotique. L'École de Paris*, Paris, Hachette, 1982, pp. 151-198, 154-155.

342 B. Latour et P. Fabbri, « La rhétorique de la science. Pouvoir et devoir dans un article de science exacte » dans *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1977, 13, pp. 81-95. Disponible sur : [https://www.persee.fr/doc/arss\\_0335-5322\\_1977\\_num\\_13\\_1\\_3496](https://www.persee.fr/doc/arss_0335-5322_1977_num_13_1_3496), consulté le 2 avril 2020.

Ainsi, l'ancrage biologique des comportements permettrait-il de trouver un principe d'unification face à la diversité socio-culturelle. Sans nier cette diversité, les cultures acquièrent alors le statut secondaire de variantes d'une unité supérieure (en confirmant encore une fois la séparation fondamentale entre nature et culture).

Or, la question posée par Marrone est la suivante : par quel travail de « découverte » obtient-on cette « unité » ? Et il répond : par une réduction, souvent arbitraire, de la multiplicité à la singularité. Réduction donc de la multiplicité de la population à la singularité des sujets des expériences, dont les réactions sont ensuite généralisées ; réduction également de la multiplicité des *stimuli* (considérés comme des interférences ou des *murmures*) à la singularité du stimulus particulier dont on veut mesurer les effets ; mais, surtout, réduction de la multiplicité des zones cérébrales activées en même temps à la singularité de celle où la fonction recherchée est localisée. Le problème est que les critères de cette réduction sont pour la plupart implicites, naïfs, et très souvent ils présupposent ce qu'ils devraient démontrer, à savoir la modularité de l'esprit.

La Nature, par ce biais, est le résultat construit d'une mauvaise attitude épistémologique. [...] D'une part, on monte une machine complexe soi-disant expérimentale qui construit des entités manifestement hybrides [entre nature et culture] qui, mettant entre parenthèses la diversité des attitudes et des cognitions sociales, ainsi que les modèles anthropologiques sous-jacents, établissent des corrélations directes entre état mentaux et zones cérébrales. L'hybridation et le réductionnisme apparaissent comme les deux côtés de la même médaille. D'autre part, on fait en sorte de cacher tout cela, en présentant comme évident ce qui est finement fabriqué, en le naturalisant. (pp. 39-40)

Il aurait suffi peut-être de reconnaître l'hybridité naturelle/culturelle de la pratique scientifique, en impliquant dans la recherche des spécialistes des sciences humaines (cf. p. 55-56) – mais surtout pas ceux qui s'occupent du multi-culturalisme !

### **La mauvaise foi des produits biologiques**

À travers une analyse concrète, Marrone montre justement que la vision « multi-culturaliste » du monde est mieux saisie par les objets quotidiens que par les grandes théories académiques. Cette analyse, dédiée au *packaging* bio, tire la plupart de ses outils des travaux de Jean-Marie Floch sur l'univers de la consommation<sup>343</sup>.

Selon Marrone, le marketing bio s'inscrit dans le cadre narratif du « conflit des cultures », entre le mensonge de la société de consommation et la Vérité du retour à la Nature. Ici, le *packaging* bio doit tout faire pour prouver son appartenance à la seconde, tout en prenant ancrage dans la première.

Aussi le produit bio s'oppose-t-il terme à terme aux autres, en renversant la hiérarchie des valeurs. Il affiche sans honte son prix exorbitant : prix du travail équitablement rétribué, mais aussi celui de

---

343 Cf. J.-M. Floch, *Sémiotique, marketing et communication. Sous les signes, les stratégies*, Paris, PUF, 1990. Pour un approfondissement du *packaging* bio cf. Ilaria Ventura, « Nature in vendita. Il packaging nei prodotti biologici » dans *E/C* [en ligne]. Disponible sur: [http://www.ec-aiss.it/index\\_d.php?recordID=630](http://www.ec-aiss.it/index_d.php?recordID=630), consulté le 02/04/2020. Aujourd'hui republié dans G. Marrone (éd.), *Semiotica della natura (natura della semiotica)*, Milan, Mimesis, 2012, pp. 277-306.

l'émancipation offerte au consommateur. Ce type de produit se caractérise par une esthétique de la laideur, implicitement associée à la poétique du *locus amœnus*. Sur le plan figuratif et chromatique, il déploie un imaginaire exotique, voire colonial – car la Nature est ailleurs, où qu'Elle soit. De même, il substitue à l'hyper-personnalisation des produits, auxquels le marketing avait attribué des noms propres, les noms communs faisant référence à leur catégorie marchande : le biologique, justement. Comme nous l'avons dit, la référence méthodologique sous-jacente à cette réflexion est la typologie de Floch concernant les stratégies de valorisation. Globalement, la relation polémique que le packaging construit entre son contenu et les autres produits du supermarché le situe dans le cadre de la valorisation utopique, qui permet au destinataire du message de renforcer son identité de consommateur critique.

Tout en se distinguant des produits « normaux », les « bio » se distinguent aussi les uns des autres. Quelques-uns ont recours à la confection transparente qui montre bien le contenu, soigneusement négligé ; d'autres font appel au topos du « bon sauvage », lié aux produits « ethniques » ; d'autres encore évoquent la « nature zen » des produits de *wellness* ou bien la « nature scientifique » de l'homéopathie ; d'autres enfin se réfèrent à la « nature sociale » du commerce équitable et solidaire (cf. p. 75). Dans tous ces cas, « le consommateur doit croire à tout ce qu'il voit, retrouver d'un coup tout ce qui est juste, matérialiser ses rêves de liberté et de spontanéité, ses passions écologiques » (p. 76).

Or, pour *être vrai*, il faut *paraître sincère* ; et, pour paraître sincère, il faut parler de soi. C'est ainsi que fait le *packaging* bio, au lieu de parler de la consommation ou de la production, parle de la conservation du produit, dont il est le protagoniste. Peu importe que le paquet soit austère et opaque, comme l'agriculteur qui en a pris soin, ou bien d'une légère transparence. « La confection – instrument pervers de *branding* – est intentionnellement peu résistante, mal faite, débraillée, comme pour exhiber le peu d'importance qu'on lui attribue, la valeur négative dont elle est le support » (p. 78). Le problème posé ici est celui du style de communication, de la particulière « philosophie du langage » du packaging biologique qui, dans les termes de Floch, oscillerait entre une position référentialiste et une position substantialiste.

Prenons un sachet de biscuits complets comme exemple de cet exercice d'auto-dévalorisation (et de mauvaise foi). Ce sachet présente une photo des biscuits entourés par un dessin « effet crayon » d'un pot en verre (simulacre d'un consommateur idéal, qui rajoute, toujours au crayon, le commentaire « j'aime les choses simples ») ; pot dans lequel, une fois achetés, ils seront conservés. Ce pack manifeste ainsi, par l'intervention fictive du consommateur, sa volonté de disparaître.

### **La paralysie de l'écologisme militant**

Qu'on valorise le moment prométhéen ou le moment orphique, le mythe de la Caverne définit la nature en tant qu'altérité, car il présuppose l'existence de l'Homme et de la Nature, abstraction faite de la relation réciproque qu'ils entretiennent. Dans la Caverne, les contraires subsistent indépendamment les uns des autres. Cela pose problème quand on revendique des droits pour l'un ou pour l'autre, puisqu'il est difficile, en les traitant séparément, de dire au nom de quoi et par rapport à quoi ils devraient avoir plus ou moins de droits.

Prenons l'expression « droits de l'homme ». Elle définit « l'homme en tant qu'homme », c'est-à-dire l'homme comme « valeur en soi », abstraction faite des relations que les hommes entretiennent entre eux et que l'Homme entretient avec la Nature.

Lorsque l'écologisme revendique des droits pour la nature, elle conserve cette position « substantialiste ».

Cela est vrai pour la *light ecology* comme pour la *deep ecology*. La *light ecology* n'est finalement que la version plus rusée de l'idéologie du progrès. L'idéologie du progrès définissait une fois pour toutes l'essence de la nature seulement pour mieux consolider la suprématie morale de l'homme : elle gagnait pour lui un supplément de droit. Si la *light ecology* revendique des droits pour la nature, ce n'est que pour éviter que celle-ci se venge de l'homme, toujours au centre de l'univers.

De son côté, la *deep ecology* est moins anthropocentrique, mais également « substantialiste ». En effet, si elle revendique des droits pour la nature, c'est parce que cette dernière est considérée, à son tour, comme valeur en soi. D'où l'impasse logique qui affecte aussi le concept de « droits de l'homme ». Si les droits de l'homme sont fondés sur les lois de la nature mais la nature est indifférente aux hommes, pourquoi le droit devrait-il les concerner spécialement ? Inversement, si les choses existent indépendamment des actions humaines, pourquoi les hommes devraient-ils fixer des règles qui en commandent le respect ?

### **Pour conclure**

Pour conserver la nature, il faudrait, selon Marrone, qu'il y ait un supplément de réciprocité. C'est-à-dire, les termes « humain » et « naturel » devraient finalement être compris, comme en sémiotique, comme une catégorie structurée autour d'un axe sémantique, où la valeur des termes est déterminée par leur relation et non pas par leur essence supposée. Il s'agit simplement de reconnaître que les peuples s'identifient par le pouvoir de définition réciproque de ce qui est « naturel » et de ce qui est « humain ». Il faut, en somme, redevenir relativiste, sachant que, prévient Marrone, « le relativiste n'est pas celui qui est à la recherche de relativité, mais de relations » (p. 133). Ce faisant, il ne décryptera pas un monde écrit en caractères mathématiques, mais bien sémiotiques (cf. p. 138). Pour le dire clairement : l'écologie a besoin d'une sémiotique de la nature pour rétablir la symétrie nécessaire au respect de l'environnement.

Or, par amour de la symétrie, on ne peut éviter de retourner la question en se demandant ce que peut faire la sémiotique pour mieux s'engager dans ce dialogue interdisciplinaire. Pour notre part, nous pensons qu'une sémiotique de la nature aurait peut-être besoin de se salir les mains avec des corpus moins habituels. Les domaines touchés par les analyses pénétrantes de Marrone – l'épistémologie, l'écologie, l'imaginaire politique, l'alimentation – ont tous, il est vrai, un rôle essentiel à jouer dans la configuration et la reconfiguration des rapports entre humains et non humains. Cependant, ces domaines ne sont abordés que du point de vue du consommateur final. En effet, les pratiques et les discours qui inscrivent l'article scientifique, le pamphlet d'écologie, le packaging bio dans le réseau de sens qui les met en circulation demeurent essentiellement invisibles au point de vue adopté.

Peut-on vraiment donner pour acquis que la pratique de l'écologisme militant correspond parfaitement au discours de ses livres de chevet ? que la filière alimentaire sémantise l'environnement conformément aux indications du packaging ? que le dispositif sémiotique de l'article publié nous dispense d'étudier les pratiques du laboratoire ? que nos mythes politiques épuisent l'imaginaire sous-jacent à nos manières de construire des sujets collectifs ?

Diversifier ainsi les terrains d'enquête ne diminuerait point la valeur des analyses jusqu'ici conduites mais permettrait, au contraire, de les plonger dans un réseau de connaissances voué à l'interdisciplinarité. C'est sans doute grâce à cette capacité d'enquête que l'anthropologie de la nature continue à avancer en prenant aujourd'hui le statut d'avant-garde que la sémiotique semblait pouvoir réclamer pour elle dans la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle.

Pour citer cet article : Carlo Andrea Tassinari. « Gianfranco Marrone, Addio alla Natura, Torino, Einaudi, 2011 », Actes Sémiotiques [En ligne]. 2021, n° 124. Disponible sur : <  
<https://www.unilim.fr/actes-semiotiques/6812>> Document créé le 08/01/2021

ISSN : 2270-4957